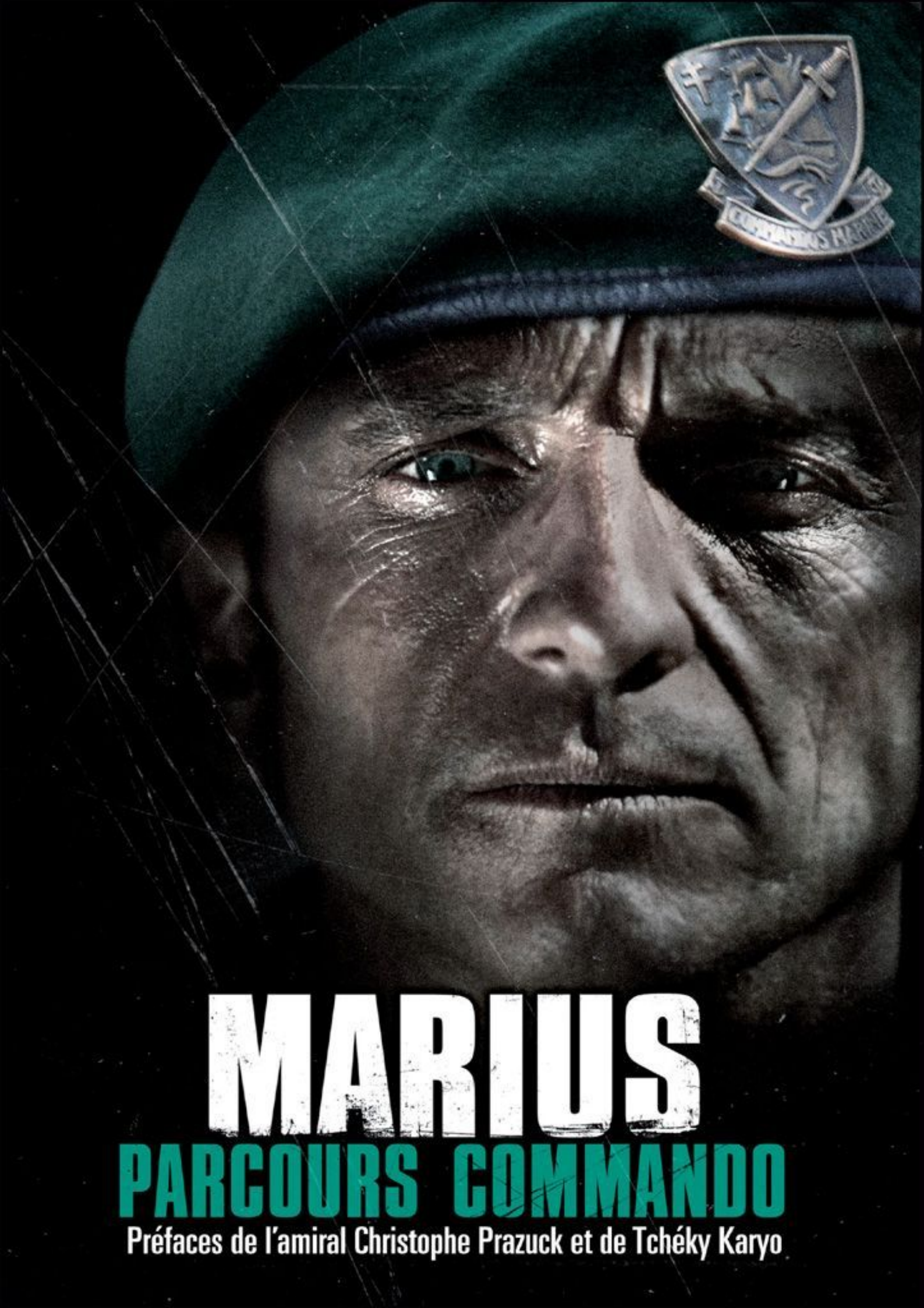

MARIUS

PARCOURS COMMANDO

Préfaces de l'amiral Christophe Prazuck et de Tchéky Karyo

Table des matières

Couverture
Page de titre
Préface de l’amiral Christophe Prazuck
Préface de Tchéky Karyo
Avant-propos
Prologue
Chapitre 1 - Les racines
Chapitre 2 - L’enfant et le dragon
Chapitre 3 - Souvenirs d’enfance
Chapitre 4 - L’adieu au père
Chapitre 5 - Les sentiers de la perdition
Chapitre 6 - Les voyous
Chapitre 7 - Les têtes brûlées
Chapitre 8 - L’heure du choix
Chapitre 9 - Premiers pas dans la marine
Chapitre 10 - Mise en bouche
Chapitre 11 - Dernière station avant l’enfer
Chapitre 12 - Quarante-huit heures
Chapitre 13 - Stage commando 59
Chapitre 14 - L’îlot de l’enfer
Chapitre 15 - Transmission de flambeau
Chapitre 16 - Ode au Liban
Chapitre 17 - Tarzan Commando
Chapitre 18 - Dans la corne de l’Afrique
Chapitre 19 - Opération Sphaigne
Chapitre 20 - Croisière en mer adriatique
Chapitre 21 - Vétéran
Chapitre 22 - Evacuation
Chapitre 23 - L’école des bérets verts
Chapitre 24 - L’aventure cinématographique
Postface
Epilogue
En savoir plus sur Une vie de légionnaire de Jean-Claude Saulnier
Copyright

MARIUS

PARCOURS COMMANDO

Préfaces de l'amiral Christophe Prazuck
et de Tchéky Karyo

11 passage Saint-Pierre Amelot
75011 Paris
www.nimrod.fr

À ma Princesse,

Qui a toujours su m’épauler sans jamais me freiner. Elle mérite toutes les décorations pour son courage, sa volonté, sa détermination et son amour,

À mes trois fils, Yoann, Maxime et Lukas,

À mon père et à ma famille de sang,

Au 1er septembre 1985, qui m’a permis de comprendre.

À la Marine nationale et à mes frères commandos, ma spécialité. C'est là que j'ai trouvé la lumière sans jugement dans l'apprentissage du respect, des valeurs humaines, de la patrie et de l'honneur,

À tous mes camarades tombés au combat comme à l'entraînement, à ceux qui ont porté, portent et porteront le béret vert,

À Dom et Greg, mes fidèles compagnons, à Patrick, mon binôme, et à la 4e escouade de Montfort,

À Patrick Carlet, mon instructeur, « *Si vis pacem, para bellum*[1] »,

À Denis Bisbau, qui m'a donné l'envie de réussir et la volonté de lui ressembler : « l'exemple reste le meilleur moyen d'influence »,

À Frédéric Fratini, mon chargeur LRAC et jeune à Montfort : *« Onori, fidelita e umulita so i veri valori d'una vita parsunali e prufessiunali riesciuti*[2] *»*

À P. K.

---

1. « Si tu veux la paix, prépare la guerre »
2. « Honneur, fidélité et humilité sont les vraies valeurs d'une vie personnelle et professionnelle réussie »

Préface de l’amiral Christophe Prazuck

Marius est une figure emblématique des commandos marine, reconnue par ses camarades comme par le grand public.

Rien ne le prédestinait pourtant à jouer ce rôle. C’est ce qu’il démontre avec le récit d’une jeunesse difficile qui devait logiquement le conduire sur les voies du grand banditisme et d’une autodestruction assurée.

Il a fallu la parole respectueuse et inespérée d’un inspecteur de police pour l’arracher à cet enfer probable, puis l’exemple de quelques marins rencontrés à Lorient – Bisbau, Carlet et d’autres – pour le guider dans une direction où il a excellé.

Si la marine avait connu les antécédents de Marius, s’il avait été condamné par la justice, il n’aurait pas pu s’engager. La vie en a décidé autrement. Moi qui ai connu le Marius marin, commando, droit et fier, je découvre ici sa vie d’adolescent criminel fasciné par les gangsters et l’argent facile. Ses vols, ses violences sont impardonnables, sa vie de marin est louable. Marius est un paradoxe.

Au fond de la cuve d’eau glaciale de la base des commandos, au rythme des coups martelant la gouttière pour marquer son passage, Marius a abandonné la rage, dompté sa violence, embrassé les valeurs qu’il voulait faire siennes : le respect, l’honneur, la bravoure, la détermination. La volonté de Marius, son endurance, sa générosité, son exigence comme son sens de la camaraderie se sont alors révélés, dégagés d’une gangue de haine et de désespoir.

Puis ces qualités se sont étayées, développées. Elles se sont ajustées à l’esprit des commandos marine qui se forgea dans les landes écossaises d’Achnacarry à partir de 1942 sous les ordres de Philippe Kieffer. Il s’agissait de harceler les côtes tenues par les nazis et de préparer les 177 Français qui débarquèrent le 6 juin 1944 sur les plages normandes.

Aujourd'hui encore, les commandos marine sont engagés dans les opérations les plus difficiles, projetés dans des situations inextricables où seuls une sélection d'airain, un entraînement permanent, une adaptation continue des modes d'action et des équipements, un esprit d'équipe indissoluble permettent de remplir la mission et de préserver la vie de ces marins extrêmes.

Chaque année un millier de jeunes Français se portent volontaires pour devenir commandos marine. Une quarantaine seulement sont finalement retenus après une série d'obstacles qui vont de l'examen psychologique à l'épreuve morale autant que physique du stage commando.

Du stage commando, qu'il a suivi il y a trente ans, Marius a retenu le portrait d'hommes dignes et exigeants, ses modèles. Il raconte aussi les actes d'individus hargneux et cruels, au comportement indigne du béret vert et de la marine – comme un écho de son propre passé. Mais la métamorphose du voyou est en marche. Déjà il sait, il sent en son for intérieur que ces individus, s'ils connaissent les techniques, ignorent tout des valeurs qui sont *in fine* le vrai trésor des commandos marine.

À la tête de la sélection des futurs commandos marine durant plusieurs années, Marius a longuement médité cette équation pour la résoudre avec pertinence, autorité et sa truculence marseillaise.

Ainsi, dans ce rôle crucial, Marius s'est attaché à concilier avec succès plusieurs exigences apparemment contradictoires.

La première est celle du dépassement de soi. Marius, comme tous les commandos expérimentés, sait qu'un jour ou l'autre, en opération, les jeunes marins qu'il aura sélectionnés rencontreront une épreuve hors du commun. Il était donc de sa responsabilité de directeur de stage d'amener les candidats commandos au-delà de leurs limites psychologiques et physiques. Cette épreuve implique une pression morale sur les stagiaires, un ascendant qui les entraîne au plus loin de leurs capacités, y compris celles qu'ils ignorent. On comprend alors que cet ascendant est aussi un pouvoir, et qu'il peut être dangereux. Il doit être tempéré, équilibré par une seconde exigence, celle de l'humilité et de l'esprit d'équipe.

Car il n'y a pas de commando solitaire pour conduire une opération. Une équipe de commandos rassemble dans le plus petit nombre d'hommes le plus

grand nombre de compétences, chacune indispensable à la réussite de la mission. L'efficacité de ce groupe repose en très grande partie sur sa cohésion, c'est un équipage. On la bâtit sur le respect.

La vie de Marius illustre par bien des aspects celle d'autres jeunes marins que j'ai rencontrés, qui avaient également échappé à la spirale de la délinquance et disaient, eux aussi : « la marine m'a sauvé la vie ». Elle illustre par ailleurs le creuset des valeurs de la marine, l'intensité formidable de l'engagement commando, de l'esprit de Kieffer.

Il y a ainsi dans le récit de la vie de Marius des éléments qui n'appartiennent qu'à lui : son cheminement surprenant et ses brusques bifurcations.

Il y en a d'autres, communs à tous les marins qui ont porté le béret vert : la ferme volonté, l'abnégation généreuse, la vraie camaraderie et l'honneur de servir.

Il y a enfin celui qui nous concerne tous : il n'y a pas de destin.

Christophe Prazuck
Ancien commandant de la force
des fusiliers marins et commandos

Préface de Tchéky Karyo

Quelle chance d'être témoin de cette métamorphose…

Nous avons tous en commun l'enfance et l'adolescence avant de devenir homme ou femme, mais combien sommes-nous à saisir l'opportunité de réfléchir à notre propre parcours, à notre propre métamorphose, à l'issue de cette période ?

Quand cette enfance et cette adolescence sont turbulentes, quand la violence et la brutalité sont venues combler l'absence d'amour et de tendresse, alors l'occasion de faire le point avec soi-même et avec les autres ne peut venir qu'après avoir mûri, au terme d'un parcours initiatique.

Marius, l'homme qui nous dévoile aujourd'hui son parcours, n'a ni son cerveau ni son corps dans sa poche. Il nous livre ici un récit lapidaire, le récit d'une vie qu'il a prise en main et façonnée à la manière d'un artisan qui aurait taillé, puis poli, une pierre précieuse. Cet homme ne juge pas sur les apparences, mais sur les actes. Il a su conjuguer la force de l'esprit avec celle du corps pour se trouver, pour se définir. Il a appris à faire la guerre, pour mieux faire la paix avec lui-même et avec les autres. Il a osé poser des questions, mais il a surtout su se les poser à lui-même.

Aujourd'hui, il nous raconte son parcours pour que d'autres puissent apprendre à vivre.

Ce parcours contient des clés, des phrases comme des flèches qui vous touchent au cœur, non pas pour vous meurtrir, mais bien au contraire pour vous faire revivre. Loin de vous blesser, elles réveillent votre intelligence et votre sensibilité.

Il suffit parfois d'une bonne rencontre pour tout faire basculer, encore faut-il savoir accepter la main tendue. Cette main, aujourd'hui, Marius nous la tend à son tour. Ayez la sagesse de la saisir et de vous laisser guider par elle.

Tchéky Karyo

Avant-propos

Je suis…

Je suis le type sincère qui s'intéresse à tout, celui qui n'a pas d'a-priori. Je suis un homme d'honneur qui sait que la vie peut basculer en une fraction de seconde. Je suis le bon copain sur qui l'on peut compter. Je suis celui auquel il ne faut pas se frotter, je suis celui qui trouve que la chose la plus précieuse, celle qui n'a pas de prix, c'est l'humain. Je suis celui qui a un passé riche et lourd à porter. Je suis celui qui sait que la famille est l'essentiel. Je suis celui que vous regretteriez d'avoir trahi. Je suis celui qui peut changer d'attitude en un battement de cil.

J'ai de l'humour et de la repartie, je vais droit au but, je suis enthousiaste. Je sais quand il faut observer, se taire, comprendre. Je sais écouter, entendre, discerner.

Je ne juge jamais. J'ai une volonté hors du commun. Je n'abandonne jamais.

J'ai des valeurs simples qui me guident au quotidien, comme la fraternité, l'honnêteté, l'engagement, la loyauté, la sincérité, la spontanéité, l'authenticité. Je crois beaucoup aux valeurs du groupe et à la respiration collective. Je sais que l'on est meilleur à plusieurs. Je suis corvéable, dévoué, attentif, prévenant, attentionné. Je suis fidèle.

J'aime la simplicité, le contact avec les gens, la découverte de situations, de personnalités nouvelles. Je suis à l'aise dans tous les milieux.

Je n'aime pas la trahison, l'égoïsme ou l'individualisme. Je n'aime pas la cupidité, la jalousie ou la désinvolture. Je n'aime pas l'arrogance, la suffisance ou la prétention.

J'ai une pointe d'accent du Sud et quelques phrases mythiques à mon actif :

« Vous perdez déjà du temps. »

« Va chercher la foi au fond. »

« Ne montrez jamais la faille à quelqu'un, sinon cette personne s'engouffrera dedans. »

« J’ai une limite gauche et une limite droite. Ceux qui sortent de cet axe, je les remets dedans à ma manière. »

« À 20 ans, on crache le tonnerre par-devant et les éclairs par-derrière. »

Je ne suis pas un héros. Les héros, ce sont ces gars qui ont débarqué sur les plages de Normandie le 6 juin 1944, les 177 Français du commando Kieffer.

Je fais du sport tous les jours, intensément. Il est préférable que je décharge mon adrénaline…

Je suis finalement un type normal, presque un monsieur Tout-le-Monde. Je suis Marius.

Je ne suis pas journaliste, je ne suis pas grand reporter, Marius ce n’est même pas mon vrai nom. J’aime comprendre ce qui m’entoure, ce qui se passe autour de moi. J’aime la complexité des gens et des situations. J’aime m’engager, me forger une opinion, obtenir des réponses. Il n’y a pas mieux que la vérité du terrain pour se forger une opinion. Je peux affirmer une chose : la vie n’est pas aussi simple qu’elle en a l’air. Beaucoup de choses sont compliquées, ce qui les rend passionnantes.

Je suis celui qui va vous emmener explorer des univers fascinants, dangereux, interlopes, étonnants. Comme vous, je vais les découvrir avec mon regard, vous les décrypter sur le terrain. Pour vous je vais mettre les mains dans le cambouis.

Et je peux vous dire une dernière chose : « Vous perdez déjà du temps ! »

Prologue

Fiction ou réalité ?

Combien de fois faut-il se poser cette question quand vous êtes ou avez été un membre des forces spéciales ? Quels que soient votre parcours, votre origine, les raisons qui vous ont poussé à servir, elle ne cesse de vous traverser l'esprit.

Appelons cela l'art du camouflage. Rien ne reflète jamais la réalité telle que nous pouvons la connaître sur le terrain, là où les hommes déployés vont donner toutes leurs forces jusqu'à l'épuisement, sur le plan physique comme sur le plan intellectuel, dans le seul but d'atteindre l'objectif qui leur a été assigné. Quand ils réintègrent la vie de tous les jours, plus rien ne peut alors les différencier des autres dans cette société si structurée, quand bien même chacun d'eux garderait en lui une histoire toute personnelle qui aurait pu le pousser à vouloir absolument intégrer ce type d'unité.

Ces histoires personnelles, ces vérités, ne sont pas toujours bonnes à dire, encore moins à écrire. Pourtant, elles existent. Alors, nous les enterrons dans les tréfonds de nos âmes, nous les dissimulons derrière des masques ou les camouflons derrière des convictions nouvelles sans jamais oser les aborder – à la manière du tireur d'élite qui, l'œil collé derrière son aide à la visée, la pointe de sa première phalange effleurant la détente, peut délivrer la mort en son âme et conscience avec l'aval de son autorité supérieure pour une raison qu'il peut comprendre puisqu'il est sur le terrain, mais qui pourtant enfouira ce souvenir au plus profond de lui car la réalité qu'il vit va parfois au-delà de la compréhension des autres.

Je me garde bien de juger. Chaque action menée sur le terrain est conduite avec une précision chirurgicale et elle reste la propriété de celui ou de ceux qui l'ont menée. Certains n'en reviendront pas, d'autres feront le chemin du retour sans jamais chercher auprès de leurs pairs la lumière ou les lauriers dont ils pourraient être dignes. L'humilité et la remise en question sont les véritables valeurs. Les seuls héros sont ceux que nous avons perdus en chemin et qui ne sont jamais revenus.

Les uns comme les autres, nous nous sommes habitués à emprunter les

chemins de traverse, les routes les plus mauvaises, les sentiers les plus escarpés. Nous nous y sommes préparés afin de ne jamais flancher et de ne jamais décevoir, mais nous n'en parlons jamais. Ces silences peuvent être pesants, mais ils nous permettent de continuer à exister tels que nous sommes, pour nous-mêmes comme pour les autres. Nous vivons également avec la fiction que peut dissimuler notre passé. Nous venons tous de milieux bien différents, avec nos propres histoires, bonnes ou mauvaises. En intégrant les commandos marine et les forces spéciales, nous apprenons à assurer notre « couverture », une première dans le cadre de nos missions, mais également une autre, associée celle-ci au « besoin d'en connaître », qui permet de protéger les nôtres, nos camarades ou notre famille. La différence qui nous définit fait toujours parler ; elle intrigue ou elle dérange. Et c'est pour préserver notre efficacité que nous vivons dans l'ombre, loin de cette lumière qui attire les papillons avant de leur brûler immanquablement les ailes.

Mais, au bout du compte, qui sommes-nous réellement ? D'où venons-nous ?

Chacun d'entre nous possède sa propre histoire, qu'il contera éventuellement un soir près d'un bivouac. Nous nous laisserons alors bercer par ses paroles et la mélodie de sa voix en songeant que nous sommes finalement des gens tout à fait normaux, comme les autres… Ou presque.

L'histoire que je raconte aujourd'hui est la mienne. Elle coule dans mes veines à la manière d'un torrent de lave qui, un jour, pourrait ressembler à un fleuve tranquille et apaisé, mais, le lendemain, se mettrait à bouillonner furieusement sans laisser la moindre chance à celui qui voudrait naviguer dessus.

Réalité ou fiction ? Parfois, je ne le sais plus moi-même…

* * *

Mon bâton frappe le sol dans un mouvement régulier dont le son me guide et me berce, sans pour autant évoquer pour moi une cadence militaire. Je ne pense pas avoir été un bon soldat au sens noble du terme ; un bon commando, oui, en toute humilité.

La souffrance, je la connais bien pour l'avoir vécue, aimée et pratiquée tout au long de ces années. Durant ma jeunesse, du fait de mon mal-être et de diverses circonstances, durant mon passé de militaire, tout au long de mes formations et de mon parcours opérationnel.

Combien de fois ai-je entendu ces mots : « Souffre et tais-toi, la douleur est dans la tête, tu n'as pas mal, allez, il faut que tu t'arraches et que tu te défonces, accélère et ne montre pas ta souffrance sur ton visage, cache tes émotions »,

autant de mots qui résonnent dans mon esprit et restent le leitmotiv qui me fait avancer dans mon quotidien. Je ne suis et ne serai en définitive jamais comme les autres et seuls ceux qui connaissent cela se retrouvent et se comprennent…

En ce dimanche de février frais et pur, comme souvent, je crapahute en solitaire dans les collines qui environnent ma nouvelle demeure, dans ma Provence natale. Je parcours une vingtaine de kilomètres sur les pistes, les chemins escarpés et les routes carrossables à vive allure, comme si je m'entraînais. En même temps, je fais tourner mon disque dur. Je pense, je ressasse, je réfléchis et j'imagine. Je m'amuse à faire défiler ma vie comme si je tournais les pages d'un livre. Mes souvenirs, mes actions passées et mes désirs s'entremêlent pour évoquer une histoire qui me fait tantôt sourire, tantôt frémir, tantôt souffrir.

Personne ne sait jamais s'il a fait les bons choix, pris les bonnes directions, prononcé les bonnes paroles ou exécuté les gestes adéquats au bon moment, moi encore moins qu'un autre. Alors je fais le tri dans mes pensées et dans mon passé, comme pour y distinguer les souvenirs heureux à garder en mémoire de ceux qu'il vaudrait mieux oublier à jamais. Pourtant, tout est lié. Les moments les plus douloureux ou les plus difficiles de ma vie n'ont pas été sans leur cortège de bonheurs, et les moments les plus heureux n'ont pas été sans leur lot de souffrances. Je me dis qu'en arrivant chez moi il faudrait que je couche mes pensées sur le papier, que je me replonge dans ces images qui défilent dans ma tête, afin de renouer les fils de ma vie maintenant que j'ai retrouvé ma famille après toutes ces années d'opérations.

Des années et des habitudes dont on ne se défait pas si facilement. Aujourd'hui encore, je porte un bas de treillis américain, un T-shirt moulant à manches courtes et des chaussures militaires qui ont arpenté de nombreux continents. J'ai la tête nue mais, comme d'habitude, j'ai calé un calibre 9 mm au creux de mes reins. En même temps que je sens la présence familière de ce Glock 26 contre moi, je respire l'air frais à pleins poumons comme si cet afflux d'oxygène pouvait compenser les départs, les voyages, les aventures ou les frères d'armes qui me manquent tant. Mais je sais pertinemment que tout cela est bel et bien terminé, que plus rien ne sera jamais comme avant, malgré les objectifs que je pourrais m'assigner dans ma « nouvelle » vie. Je n'en souffre pas. Une vie, c'est une succession de passages de relais sur des distances plus ou moins courtes. J'ai couru plusieurs marathons, saisi plusieurs bâtons de relais, et, à mon tour, j'ai transmis le mien. Je ne suis pas défaitiste, encore moins aigri, j'ai au contraire l'envie dévorante de continuer à aller de l'avant, de travailler à nouveau sur des projets plus fous les uns que les autres. C'est dans ces moments

de solitude, au cours de ces promenades en solitaire, que je peux prendre assez de recul pour penser librement, sans aucune retenue.

J'attaque à présent la piste qui grimpe jusqu'au Pilon du Roi, lequel domine Simiane-Collongue et une grande partie de la Sainte-Victoire. En réalité, il s'agit plutôt d'un sentier de sangliers, avec un devers si important qu'il fait chauffer mes cuisses et perler la sueur à mes tempes. Mais que c'est bon ! Quel bonheur d'éprouver son corps dans les efforts physiques tout en laissant libre cours à ses pensées ! Cette alliance du mental et du physique constitue la véritable école de la vie.

Parvenu au sommet, je savoure le plaisir de balayer l'horizon à 360 degrés. Je peux aussi bien apercevoir dans le lointain les collines du Var que l'Estaque, au bout de Marseille, ou encore le joli petit village de Puyloubier. Seul, perché sur ma colline, je domine l'horizon et goûte à la beauté de ce paysage qui se dévoile lui aussi sans fard sous un magnifique ciel bleu.

Rassasié, apaisé, je repars en courant comme toujours dans la descente malgré les cailloux qui glissent sous mes semelles. J'ai 48 ans, mais je n'ai pas perdu mon agilité de félin. Le vent frais fouette mon visage et cette fraîcheur imprègne mes sens et mes pensées. J'ai l'impression ainsi de laver mon âme des stigmates dont elle porte encore les traces, en ayant parfois conscience du fait qu'une faute avouée est à moitié pardonnée. Mes traumatismes, je les soigne par l'effort physique et l'auto-analyse. Je n'ai jamais hésité à me remettre en question et je n'ai de cesse de m'interroger, de chercher des solutions. Cela n'a rien d'évident, mais cela fonctionne pour moi.

À la fin de ma descente, je fais une petite pause de deux minutes devant la chapelle des sœurs de Saint-Germain, juste en face des vestiges médiévaux du monastère de Notre-Dame du Rot. Comme en un rituel secret, je prononce quelques mots silencieux, une prière que j'adresse autant à la nature qu'aux âmes invisibles qui nous gouvernent. « Protège les miens, protège ceux que j'aime, donne-moi la force et la santé pour avancer et essayer de rendre ce monde meilleur. » Une prière utopique, peut-être, mais une prière sincère en laquelle je crois.

Enfin, quand j'arrive chez moi, en sueur, je me lave de toute ma crasse et endosse mon costume de père, d'homme normal, afin que la vie puisse reprendre son cours.

* * *

Dans un premier temps, je me suis mis à nu, seul, face à moi-même. Plus

j’alignais les mots et les phrases sur le papier, plus je me dépouillais, plus je me dévoilais. Cela fait du bien.

De nombreux souvenirs se sont bousculés dans ma tête et, petit à petit, j’ai retrouvé les automatismes de l’écriture tandis que ma mémoire s’embrasait comme un feu de paille.

Le plus étrange pour moi, ce sont ces émotions qu’ont fait naître les souvenirs que j’ai couchés sur le papier. Je me suis surpris à sourire, à rire ou à pleurer au-dessus de mon clavier sans avoir pu imaginer un seul instant que cela fût possible.

Se présenter nu et seul devant son miroir peut être dérangeant, mais en aucun cas gênant. S’observer permet de se confronter à soi-même, de faire sa propre autocritique.

Le plus dur dans cette mise à nu, c’est le regard des autres, de mes proches, des gens que j’aime et que je côtoie, mais aussi de tous ces inconnus face auxquels je serai exposé quand mon histoire sera mise sur la place publique.

Lorsque je déciderai de publier mes écrits, ils détiendront alors une partie de moi, de mon passé, de mes désirs, de mes tourments et de mes angoisses.

Il faut être prêt à affronter cela, à supporter les mots des autres et leurs jugements tout en se retenant de vouloir briser le miroir dans lequel on s’observe.

Je suis nu, seul, face à moi-même, et je m’observe. Je prends le temps de m’interroger, à présent que je me suis dépouillé de tout artifice et que j’ai vidé le sac de mon histoire – une histoire somme toute banale, mais c’est la mienne. Pourquoi avoir couché tout cela par écrit ? Était-ce un soulagement, une nécessité, un désir de vérité ou un moyen de s’évader ?

Je n’en sais rien et je ne sais même pas s’il m’est possible de répondre à cette question. J’ai agi, comme je l’ai fait à de nombreuses occasions au cours de ma vie, sous le coup de l’impulsion, de la volonté, mais aussi mû par un désir de rédemption afin d’aider et de provoquer un déclic chez ceux qui s’interrogeraient sur ce qu’il peut y avoir d’essentiel ou le chemin qu’ils ont à parcourir. Je ne veux pas être moralisateur, ni fédérateur ; je veux juste adresser un signe, tendre la main.

Tandis que je suis là, face à mon miroir de papier, une étrange sensation parcourt mon corps, à la manière d’un tourbillon d’émotions semblable à celui que nous pouvions éprouver à l’issue d’une mission accomplie.

Comment analyser une telle expérience sans que toutes mes idées se bousculent dans ma tête ? Pour que ce bouillonnement que je connais si bien et qui ressemble à un disque dur qui s’affole puisse à nouveau être maîtrisé dans les

plus brefs délais afin que je redevienne calme et opérationnel, que je ne me laisse pas dépasser par les événements ? Vite, je retrouve les réflexes qui m'ont permis de tenir jusqu'à ce jour.

Et pourtant, aujourd'hui, j'apparais nu, nu comme un ver, à mes yeux et aux vôtres.

Voici une petite partie de mon histoire. Je vous laisse plonger dedans, la découvrir et approcher ce feu qui m'anime à la manière d'un volcan en sommeil toujours prêt à se réveiller.

Ma princesse, mon amour, je ferme enfin les yeux et tu caresses mes cheveux. J'imagine face à moi l'immensité des montagnes et leurs sommets enneigés. Je suis bien, je suis libre. Tu ne m'as pas forcé la main, tu m'as provoqué et je peux enfin parler.

Trop de silence toutes ces années, trop de questions en suspens, et ce disque dur qui tourne toujours sans jamais s'arrêter. Je veux dormir, je veux sentir la lourdeur de mes paupières, je veux m'évader.

Tu me soutiens, tu m'aides et j'arrive ainsi à enchaîner des lettres, des mots, des phrases. Je raconte une histoire, mon histoire. Échappatoire ou refouloir, elle me permet d'évacuer toute la tension accumulée au fil des années.

Mon parcours atypique n'est pas l'aboutissement d'un choix, mais le résultat d'une opportunité que j'ai su saisir à l'instant même où elle s'est présentée. Qu'il s'agisse de volonté, de détermination ou de pugnacité, il faut savoir atteindre ses objectifs sans jamais oublier de tendre la main au plus faible comme au plus fort, savoir choisir la vérité même si elle peut parfois s'avérer cruelle et vous arracher le cœur.

Comme tous les hommes, je doute et mes doutes animent mes craintes, mais je ne suis pas de ceux qui regardent en arrière ou contemplent le bout de leurs pieds sans chercher à avancer. Je veux voir plus loin, toucher l'horizon et apporter une lumière à ceux qui en ont besoin en leur affirmant que tout est possible à condition de le vouloir et de respecter ses propres valeurs. Il m'a moi-même fallu tant de temps pour remplir mon réservoir d'amour et comprendre cette volonté que j'avais en moi de m'exprimer, de me laver de toutes ces choses qui me dévoraient à la manière d'un feu incandescent voué à se consumer pour l'éternité.

J'y suis finalement parvenu. Ta tendresse, ta douceur et ton amour ont été la clef de ce verrou qui m'a permis de me dévoiler sur le papier. Je t'en exprime une reconnaissance aussi humble que maladroite, mais sincère. J'espère que ces

larmes qui ont coulé sur mes joues, traces des tempêtes intérieures et extérieures d'une violence inouïe qui m'ont ballotté toutes ces années, vont finir par ramener le calme sur mon rivage afin que je puisse goûter à la mélodie des vagues bercées par une douce brise et enfin, un jour, enterrer mes démons.

Je t'aime. Je le pense, je le dis et je le vis, et je souhaite qu'il ne soit jamais trop tard pour te le dire à nouveau.

J'ai beaucoup appris avec toi, à travers toi et pour toi…

J'ai toujours les yeux fermés et je n'ai jamais été aussi apaisé. Toi seule me connais comme personne et c'est pourquoi je te livre mes secrets, mes convictions et ce parcours qui ressemble à une éducation hasardeuse, mais que je referais pourtant demain si la chance m'en était donnée.

La vérité est propre à chacun, et la mienne m'a fait frémir. Tu l'as cependant acceptée sans jamais broncher, sans jamais juger, et c'est pour cela que je t'aime. Ton visage n'a jamais reflété la peur car tu es la seule à avoir compris.

Ma princesse, mon amour, je ferme enfin les yeux et tu caresses mes cheveux. J'imagine face à moi l'immensité des montagnes et leurs sommets enneigés. Je suis bien, je suis libre. Tu ne m'as pas forcé la main, tu m'as provoqué et tu as libéré ma parole.

Il ne s'agit pas d'une rédemption à tout prix, mais d'une simple histoire : l'histoire de ma vie, que j'ai voulu coucher sur le papier afin de m'en libérer. Elle n'engage que ma souffrance et mes tourments, mais elle demeurera toujours ce qu'elle a été, un long chemin ponctué d'immenses bonheurs et de tristes vérités.

Chapitre 1

Les racines

Gustave, mon grand-père maternel, vivait à San-Gavino-di-Tenda, un village corse perdu dans le Nebbio (*Nebbiu*, en corse), une toute petite région située au nord de l'île, entre la Balagne et la plaine de la Marana. Il avait perdu son épouse alors qu'il était encore jeune marié et l'avait enterrée dans ce petit havre de paix auquel il n'était possible d'accéder qu'à dos de bourricot.

Lui-même, gendarme, se déplaçait à cheval. Un jour, la tenue trempée de sueur après avoir effectué une patrouille montée sous un soleil de plomb, il était rentré dans une auberge pour se rafraîchir et échapper quelques instants à la chaleur dont son uniforme de représentant de l'État était gorgé. Il s'était dirigé vers le comptoir quand un homme l'avait interpellé en corse.

« Tu bois quoi, gendarme ? »

Mon grand-père avait accepté un verre de rosé bien frais qu'il avait paisiblement dégusté tout en remerciant l'homme qui le lui avait offert, mais qui ne s'était pas attardé. L'homme parti, la tenancière avait fixé Gustave droit dans les yeux.

« Tu sais avec qui tu viens de boire, celui qui t'a payé ton verre ?

– Non, avait rétorqué mon grand-père.

– Eh bien c'est Spada, gendarme. Et tu as la chance d'avoir encore la vie sauve à cet instant. »

Condamné à mort par contumace en juillet 1925, Spada réussissait depuis plusieurs années déjà à échapper aux gendarmes et même aux expéditions militaires chargées de le traquer. À bout de forces et dans un état proche de la folie, ce bandit corse fut finalement arrêté en 1933 avant d'être guillotiné en 1935.

Cette histoire, que mon grand-père Gustave racontait avec émotion à chaque repas ou réunion de famille, a bercé mes rêves et bousculé mon imagination.

* * *

Mon grand-père paternel, qui se prénommait Gérald, vivait quant à lui à Saint-Ambroix, dans la maison où il était né et où mon père verrait également le jour. Saint-Ambroix, cité historique du Languedoc-Roussillon, avait été la capitale de la soie. Mon arrière-grand-mère, que j'ai eu la chance de connaître, me parlait souvent de ces élevages de vers à soie qu'elle avait connus alors qu'elle vivait sous le règne de Napoléon III. Mon grand-père, lui, me parlait plutôt de l'autel destiné aux sacrifices humains que les Celtes avaient érigé sur le site du plateau du Dugas – site happé par le mur d'enceinte de la ville à partir du XII^{e} siècle –, ou encore de la légende du Volo-Biòu (le Bœuf qui vole) –, une fête occitane célébrée chaque année depuis que le consul de la ville avait assuré, au Moyen Âge, qu'il ferait voler un bœuf à Saint-Ambroix… Il me racontait aussi des histoires plus personnelles, celles qu'il avait vécues durant la Seconde Guerre mondiale, tout d'abord en tant que maquisard, puis comme prisonnier de guerre ayant réussi à s'échapper. Malgré sa réputation d'homme dur et sévère, ancré sur ses principes, il avait l'intelligence du cœur et de l'esprit. Il me fascinait par sa culture.

* * *

Quand mon grand-père Gustave s'en est allé, il a laissé derrière lui quatre feuilles chiffonnées écrites de sa main. Il avait souhaité raconter sa vie et partager son histoire avec nous, mais il n'avait pas eu le temps d'aller très loin dans son projet.

Mon grand-père Gérald tenait pour sa part un petit carnet dans lequel il notait tous ses souvenirs. J'imagine qu'il y conservait également le récit de ses aventures atypiques de maître d'école, de cheminot ou encore de résistant. Après sa mort, je n'ai malheureusement jamais réussi à retrouver ce carnet qui contenait tant de secrets que j'aurais aimé percer…

* * *

Ma propre histoire n'aurait pas été possible sans celle de mes grands-parents, sans que leur vie ait précédé la mienne. Ils sont mes racines et leur sang coule désormais dans mes veines à la manière d'une sève riche et généreuse. Avec ce

livre, pour lequel le passage à l’acte a été difficile mais ô combien libérateur, j’ai tenté à mon tour de coucher sur le papier une petite partie de ma vie qui, comme la leur sans doute, déborde de douleurs et de blessures, mais aussi de tendresse et d’amour.

Chapitre 2

L’enfant et le dragon

Le manque d’huile dans les rouages fait grincer le cheval à bascule, mais il demeure mon seul plaisir malgré la froideur de l’acier en ce mois de décembre.

J’ai 7 ans et je suis à l’Assistance publique, encadré par des sœurs carmélites qui n’ont pas eu et qui n’auront jamais d’enfants, d’où un manque de tendresse permanent et des agissements parfois très durs avec leurs petits pensionnaires.

Comme chaque samedi matin, j’attends l’arrivée de Noëlle, dite Nono, une amie de ma mère, afin qu’elle vienne me chercher pour passer un semblant de week-end à la maison en compagnie de mes sœurs et frère, cité Saint-Eutrope, à Aix-en-Provence. Elle est toujours en retard mais je l’aime bien parce qu’elle me dit des mots gentils et me chante des chansons tout au long du trajet qui me ramène chez moi.

L’institution des sœurs carmélites est située dans le quartier du Roucas Blanc, à Marseille. Nous sommes juste au pied de Notre-Dame de la Garde, la Bonne Mère de tous les enfants du pays, mais les murs de notre établissement sont si épais qu’elle doit avoir du mal à observer ce qui s’y passe en permanence.

« Arrête de te balancer aussi vite, tu nous fatigues », me lance sans aménité une des sœurs, contrariée par le retard de la personne qui doit venir me chercher.

Je ne les crains pourtant plus depuis un bon moment. Chaque soir, elles ont pour habitude de pénétrer dans le dortoir où nos soixante petits lits sont alignés. Elles brandissent une grosse seringue – sans doute une seringue de lavement – et annoncent la couleur d’une voix sèche : « Le premier qui pisse au lit et qui mouille ses draps aura une piqûre ! »

Elles lèvent le bras bien haut afin que tout le monde puisse observer l’arme qui, dans nos petites têtes, angoisse plusieurs d’entre nous au plus profond de

leurs entrailles.

Alors, à peine endormi, je pince mon petit oiseau avec ma main gauche afin d'éviter toute fuite et, chaque matin, je découvre mon petit bout d'enfant bleui par cette compression nocturne inhumaine. Je continuerai à agir ainsi des années après avoir quitté cette prison dénuée de chaleur et de tendresse.

Nono arrive enfin. Mes nom et prénom sont lancés à la volée par la sœur surveillante comme s'il s'agissait d'un matricule de bagnard ayant enfin obtenu une autorisation de sortie.

Cela ne me dérange plus et je goûte avec délices le sourire de Noëlle, qui adore me complimenter sur la couleur de mes yeux. Du haut de ses 40 ans, elle m'annonce une fois de plus qu'elle se serait volontiers mariée avec moi si j'avais été plus âgé.

Elle me harcèle de questions sur ma semaine ou mes quinze derniers jours d'enfermement tout en me vantant la qualité de sa Dauphine Peugeot qui, pour elle, a tout d'une voiture de course.

Je balbutie quelques réponses brèves car j'ai l'esprit ailleurs. Bercé par le soleil, je contemple le paysage et les hauts immeubles haussmanniens, depuis le cours Julien jusqu'à la Canebière. Je rêve enfin.

Je suis enfin dehors, à l'extérieur de ces murs froids et humides, de ce sale réfectoire et de ce triste dortoir où chaque jour résonnent les pleurs et les cris d'enfants en souffrance. Cette liberté éphémère, ne serait-ce qu'un ou deux week-ends par mois, me procure une joie profonde que je suis bien incapable de ressentir au quotidien.

Je me suis déjà endurci et je continue à le faire alors que je n'ai que 7 ans. Je perçois cette évolution au fond de moi et je la comprends, la comparant à celle d'un animal meurtri.

Malgré son expérience de la rue, Nono est une femme à gros cœur. Il lui suffit de m'observer quelques instants pour percevoir ma souffrance et, dès lors, elle ne peut s'empêcher de plaisanter pour chasser les sombres pensées qui étouffent le peu d'amour qui reste en moi.

« Alors, qu'est-ce qu'elles t'ont fait cette semaine, ces grenouilles en robe noire ? Coups de baguette ou coups de pied aux fesses ? Écoute, je vais t'apprendre une chanson, mais il faut me promettre que tu ne leur chanteras pas une fois rentré à l'Assistance ! »

Alors, à sa grande satisfaction, elle voit apparaître sur mes lèvres une esquisse de sourire dans l'attente des paroles de cet air que je fredonne encore souvent dans ma tête, comme un hymne au bonheur et un pied de nez à tous les imbéciles de la terre.

« Marinella, j'ai pris tes cuisses pour tes bras et quand j'ai voulu t'embrasser, j'ai embrassé le trou de ton cul… »

Nous chantons à tue-tête dans la voiture, à en faire exploser les vitres de la Dauphine.

Voilà mes premiers instants de bonheur…

* * *

Les week-ends à la maison sont une source de réconfort fugace. Je n'ai jamais le temps d'être cajolé par une mère qui n'a visiblement pas envie de me couvrir de baisers ni de manifester la moindre preuve d'amour, et je n'ai d'ailleurs jamais compris mon placement à l'Assistance… Ma petite sœur, mon frère cadet et ma sœur aînée logent pour leur part à la maison mais, faute de place quand je les retrouve le temps d'un week-end, on sort de sous un lit un matelas afin que je puisse disposer d'un endroit où dormir. Je me sens comme un intrus dans ma propre famille.

L'appartement dispose d'un poêle à mazout qui chauffe pratiquement la totalité des pièces et nous sommes loin de l'univers du *Germinal* de Zola, puisque le confort moderne est présent, sous la forme d'un mobilier en formica qui rencontre un nouveau succès de nos jours. Cependant, quand je me retrouve dans cet appartement, je me place instinctivement près de cet appareil de chauffage qui diffuse sur mon corps son doux soleil artificiel.

Un jour, cette proximité me vaudra une brûlure très profonde, quand une casserole de lait bouillant destiné au biberon de ma petite sœur se renversera sur ma cuisse.

Ce manque d'amour que j'éprouve se traduit d'ailleurs souvent par la volonté de finir les repas de ma cadette et je suis toujours volontaire pour terminer le peu de lait qui reste dans le biberon de verre, dans le fol espoir que ma mère me caresse éventuellement les cheveux lors de cette tétée d'enfant largement sevré.

Au lieu de cela, les seules réflexions qui fusent prétendent que je ne suis jamais assez bien nourri, à toujours vouloir ainsi finir l'assiette des autres.

Je passe donc la plus grande partie de mon week-end à l'extérieur, à jouer avec les copains du quartier sur des carrioles fabriquées par nos soins pour dévaler la pente goudronnée menant en bas de l'autre bloc HLM. Ces vrais moments de détente me procurent d'incroyables sensations de liberté et je songe de plus en plus à choisir la rue comme terrain de prédilection.

Ces deux jours passent à la vitesse de l'éclair et je dois vite regagner ma prison catholique, où je me retrouve encadré par des matons aux robes noires et

aux manières brutales, ce qui me semble à la fois indigne et normal pour des femmes n'ayant jamais connu la maternité.

Cette déduction me semble logique du haut de mes sept ans et, déjà, je commence à rationaliser mes pensées, qui ne cesseront jamais de s'activer en permanence dans toutes les activités que je pourrai pratiquer par la suite, que ce soit dans le droit chemin ou sur des sentiers de perdition.

Pourtant, malgré les mauvais traitements infligés par ces servantes de Dieu, jamais je ne renierai la religion. Je serai même plus tard enfant de chœur avec mon frère cadet.

J'ai toujours prié, sans jamais pratiquer, et je continue encore à le faire dans des moments douloureux ou dans des situations délicates qui nécessitent de pouvoir espérer. Je me revois ainsi récitant mes prières en chuchotant autant de *Je vous salue Marie* que de *Notre Père* dans l'espoir de trouver le réconfort ou de me sauver la mise. Je pense que bon nombre de ces prières ont été entendues durant ces interminables nuits d'attente.

Parmi tous les souvenirs pénibles et frustrants de ce passage à l'Assistance publique, l'un d'eux m'a particulièrement marqué.

En fin d'année, un spectacle avait été organisé pour être présenté aux personnes importantes de la ville de Marseille et à toutes les bonnes âmes de la cité phocéenne susceptibles d'apporter une contribution financière à cette sombre institution.

La pièce de théâtre relatait la destinée d'une princesse dont le royaume était menacé par un dragon qui dévorait ou carbonisait ses fidèles sujets. Je revois encore ce petit ange blond aux yeux clairs qui endossait à merveille le rôle de la princesse. J'en étais peut-être même amoureux…

J'interprétais l'un des fameux trois chevaliers venant promettre à la souveraine de la débarrasser du monstre. Mais, à mon grand désespoir, je jouais le rôle du deuxième chevalier, promis à un triste sort, et, à chaque répétition, j'insistais pour ne pas mourir, pour ne pas être dévoré par le dragon afin de pouvoir m'imposer comme le sauveur du royaume et, dans le même temps, comme le futur roi, grâce à mon union avec la dame de mon cœur.

Malheureusement, cette version n'était pas du goût de la mère supérieure, qui, à plusieurs reprises, m'administra des coups de baguette en bois sur les fesses, pantalon baissé, devant tous mes camarades, afin que je cesse de m'obstiner à devenir le héros de ce conte ridicule dont l'écriture et la distribution des rôles avaient été validées de longue date.

Le jour de la représentation, devant le parterre d'autorités invitées à venir nous regarder, je me fis pourtant la promesse solennelle de ne pas interpréter

mon rôle au pied de la lettre et d'enfoncer mon épée de bois dans le cœur du dragon malfaisant afin de tourner cette aventure à mon avantage et de récupérer les lauriers d'une gloire éphémère.

Quelques instants avant mon entrée en scène, mes pieds furent cependant soulevés du sol par une main qui s'était emparée de mes cheveux tandis qu'une voix impitoyable me rappelait les limites de mon rôle et me mettait en garde contre toute tentative de sabordage du spectacle.

Cette grosse main calleuse qui tordit ma chevelure, accompagnée de cette autre main armée de la fameuse baguette qui avait laissé un souvenir cuisant sur mes fesses rouges, me dissuadèrent ce jour-là de faire mon coup d'État.

Je récitai mon texte piteusement et mourus lâchement sous les flammes crachées par un dragon animé par cinq de mes compagnons, qui n'eurent de cesse de me répéter que j'étais un dégonflé et un trouillard…

Je crois que c'est à partir de ce jour-là que je décidai de ne plus subir mon destin et de contester toute forme d'autorité qui ne soit pas logique et juste à mes yeux et à mon cœur.

Quelqu'un venait de briser le seul moment d'amour et de tendresse que j'aurais pu apporter à cette princesse de mes rêves. C'est là, à 7 ans, que j'ai oublié la signification du mot « enfant » pour devenir un autre.

Ces deux années d'Assistance publique m'affectèrent terriblement et je peux dire que je n'ai jamais autant souffert que durant cette période de mon enfance. Coupé de ma cellule familiale, éloigné de mes sœurs et de mon frère, je ne me considérais guère mieux loti qu'un bagnard en liberté conditionnelle, avec pour seules permissions de sortie un samedi-dimanche de temps à autre.

Ces bonnes sœurs qui ne connaissaient ni la tendresse ni l'amour me firent vivre un enfer dans la maison de Dieu sans que j'en comprenne les raisons. À cet âge-là, je me contentais de subir le choix de mes parents. Je n'ai jamais demandé pourquoi à ma mère…

Chapitre 3

Souvenirs d’enfance

À l’âge de 9 ans, je réintègre enfin ma famille pour retrouver mes sœurs et mon frère, et je pense enfin en avoir fini avec les grenouilles de bénitier, mais c’est bien mal connaître le pouvoir de la religion et l’étendue de son influence.

Nous habitons alors au quatrième et dernier étage d’un immeuble HLM du quartier du Val Saint-André, à Aix-en-Provence. Un stade de football parfaitement réglementaire s’étend un peu plus loin, mais nous jouons plus souvent sur le carré de pelouse commun aux trois HLM de la cité, qui nous sert de terrain de jeu pour des parties de ballon ou autres. Il y fait bon vivre.

Je partage une pièce avec mon frère Joël, tandis que mes sœurs Sandrine et Sabrina disposent également de leur coin sommeil réservé. Je n’appelle pas cela une chambre car ma mère, maniaco-dépressive, passe le plus clair de son temps à lustrer, à briquer et à nettoyer l’appartement et, de ce fait, il nous est strictement interdit – j’insiste sur l’adverbe *strictement* – de toucher à quoi que ce soit dans ces pièces qui doivent faire office de lieu de couchage, rien d’autre. J’ai encore le souvenir de ces dessus de lit tendus à la perfection qu’il ne faut toucher en aucun cas, de peur qu’un pli ou une cuvette se forme, risquant alors de déclencher une crise de fureur chez ma mère, Denise. Aujourd’hui encore, j’ai du mal à comprendre quel est l’intérêt d’imposer des consignes aussi extravagantes et frustrantes à des enfants pour lesquels une chambre devrait être un défouloir, sans pour autant devenir un dépotoir. Avoir une chambre-refuge où décompresser et jouir d’un minimum d’intimité est impossible dans mon foyer. Nous passons notre temps à redoubler d’efforts pour ne rien bousculer, ne rien modifier, ne pas déranger l’existant, raser les murs afin de ne pas laisser nos empreintes sur le sol mouillé après qu’il a été une nouvelle fois lavé à grande eau, à moins qu’il ne nous faille tout simplement attendre que celui-ci ait séché

avant de pouvoir nous déplacer. Loin de nous aider à nous épanouir, toutes ces contraintes contribuent nous traumatisent. Je me fais déjà la promesse de ne jamais reproduire de tels troubles compulsionnels auprès de ma femme ou de mes enfants, surtout si je dois avoir un jour des jumeaux.

Ma mère prétend en effet qu'une de ses aïeules a donné naissance à des jumeaux, processus biologique qui, selon elle, aurait dû se reproduire au bout de deux ou trois générations et donc la concerner. Manque de chance, alors qu'elle s'était persuadée qu'elle donnerait naissance à des jumeaux à son tour, elle a d'abord eu une fille pour aînée, puis un garçon – moi –, mon petit frère ensuite et ma deuxième sœur pour finir. Je ne sais pas si ma mère a décidé de protester à sa manière contre ce coup du sort qui l'a privée de jumeaux, mais le fait est qu'elle a décidé de rétablir cette tradition familiale en se comportant à la maison comme si mon petit frère et moi-même étions jumeaux depuis mon retour de l'Assistance. Malgré nos trois ans de différence, elle prend soin de nous coiffer et de nous habiller à l'identique, achevant sans doute ainsi de se persuader que nous sommes deux copies conformes – un exercice impossible à réaliser avec mes sœurs, dont la différence d'âge est trop importante. Et ce n'est là qu'un rituel parmi d'autres. Il faut également compter avec le cérémonial de la toilette, qui se décline tout au long de la journée ou de la semaine, et sur lequel ma mère ne transige pas.

Chaque week-end, nous prenons un bain qui s'achève par un vigoureux shampooing suivi d'un rinçage du cuir chevelu avec une concoction maison faite à partir d'un mélange d'eau et de vinaigre. À en croire ma mère, cette mixture anéantit les lentes et les poux tout en rendant les cheveux soyeux et brillants, même si l'odeur nécessite que nous nous y accoutumions à chaque fois. Tous les soirs de la semaine, fille ou garçon, nous prenons place à tour de rôle dans le grand évier de porcelaine de la cuisine, dans lequel nous pouvons largement tenir debout, afin que ma mère nous y lave au savon de Marseille avant de nous rincer au gant de toilette. Enfin, chaque matin, nous passons bien sûr dans la salle de bains, où j'adore regarder mon père manier son blaireau et son rasoir coupe-chou en rêvant de les utiliser un jour à mon tour. Dès que la place se libère, nous nous brossons les dents et lavons le visage puis, à peine sortis, nous sommes aussitôt alpagués par ma mère, qui nous attend devant la porte pour nous entraîner vers la cuisine, où elle nous assoit sur la table.

Là, elle nous emprisonne la mâchoire entre le pouce et l'index de la main gauche, de manière à nous relever la tête et à la maintenir dans le bon axe, puis, de sa main droite, elle saisit une bouteille plastique remplie d'eau de Cologne et nous asperge abondamment le cuir chevelu avant de nous coiffer, nous ses deux

pseudo-jumeaux, d'une belle raie sur le côté sculptée à l'identique. Il s'agit pour moi d'une affreuse torture que je subis à chaque fois avec résignation, rêvant plutôt d'un câlin ou d'un mot gentil avant que nous ne partions pour l'école. Aujourd'hui encore, je me souviens de la fermeté de cette main qui nous maintenait le visage, ainsi que de l'odeur de l'autre main, qui dégageait un parfum d'eau de Cologne et d'eau de Javel mêlées tant elle passait son temps à frotter et à briquer…

Et bien sûr, lorsque nous partons enfin à l'école, mon frère et moi portons la même tenue. En hiver, par exemple, nous sortons équipés en version lourde : un short avec de grosses chaussettes de laine retournées sur nos godillots, une grosse veste en skaï fourrée à la laine de mouton teintée « grise » sur nos épaules et une casquette avec rabats élastiques sur les oreilles afin de nous protéger du froid ! Une tenue qui ne varie pas durant toute une semaine, à l'exception des chaussettes, slips et tricots de peau, qui sont changés de manière quotidienne.

Une fois dehors, mon frère et moi prenons le chemin de l'école, main dans la main, sans que je lâche jamais ses petits doigts pour la balade de 2 kilomètres qui doit nous conduire jusqu'à notre établissement scolaire du Val Saint-André. J'aime particulièrement ce moment où nous nous retrouvons à l'air libre, car il s'agit d'un vrai moment de liberté. Je n'ai alors plus personne à mes basques et je peux enfin respirer à pleins poumons, délivré de cette pression d'une mère trop maniaque et trop réservée à mon goût sur le plan sentimental. Nous marchons cependant d'un bon pas car je prends toujours soin de dévier de la route initiale pour rendre notre parcours plus agréable. Ainsi, dès que nous franchissons le passage clouté, après lequel ma mère ne peut plus nous voir de la fenêtre, nous basculons sur le trottoir opposé et forçons l'allure pour longer la cité Bello Visto, où habite un de mes camarades de jeu, Thierry Catanzaro. Les gens nous regardent passer d'un air intrigué, car il n'ont pas l'habitude de voir des enfants, même des surdoués assoiffés de savoir, se presser ainsi pour se rendre à l'école.

En réalité, si nous effectuons ce léger détour, c'est pour passer devant la Maison Fouque, une fabrique de santons dont le génial créateur expose plusieurs de ses personnages en terre cuite à l'extérieur de son atelier, dans une sorte de grotte immense en bordure de route où nous pouvons admirer la plupart de ses personnages, à la manière d'un tableau vivant.

Mon frère, qui n'est guère loquace, me fait entièrement confiance et ne lâche jamais ma main tout au long de cette escapade matinale et régulière dont il ne touche jamais un mot à nos parents. Arrivés à la Maison Fouque, nous pouvons rester jusqu'à dix minutes sur place, figés nous-mêmes comme des statues,

totalement absorbés et admiratifs face à la mise en scène qui s'offre à nos yeux. Je passe ce laps de temps à raconter à mon frère l'histoire du meunier, celle des animaux de la ferme ou du petit Jésus emmailloté dans sa crèche de paille. Joël m'écoute religieusement, souriant en fonction de mes commentaires plus ou moins crédibles, sans que je sois certain qu'il comprenne toutes mes envolées lyriques. Quoi qu'il en soit, je possède déjà en moi ce besoin de liberté qui m'incite notamment à lâcher la bride à mon imagination pendant que j'admire ces petits personnages aussi vrais que nature.

Malgré mon jeune âge, je garde pourtant à l'esprit la notion du temps et l'importance de l'horaire qu'il me faut respecter ; je harcèle trois ou quatre passants en posant à chacun la même question : « Quelle heure est-il, s'il vous plaît, Monsieur ? », « Quelle heure est-il, s'il vous plaît, Mme ? »…

Quand l'heure est venue de nous extraire de notre béatitude, nous reprenons la route et accélérons le pas pour ne pas rater la sonnerie du matin. Je quitte alors mon frère, pressé d'aller retrouver ses camarades, et rejoins moi-même mes compagnons de classe.

À cette époque, tous les garçons de mon âge partagent une passion débordante pour les billes, que nous comparons et échangeons. Elles représentent aussi un moyen d'identifier et de jauger des adversaires avec lesquels nous pouvons nous mesurer pendant les récréations. Je dois l'avouer, comme beaucoup de mes camarades, je suis plus passionné et plus motivé par ces récréations que par le travail scolaire proprement dit. Lorsque nous investissons la cour, tous vêtus d'une blouse semblable avec notre nom de famille brodé sur la poitrine de sorte que l'on ne peut faire la différence entre un fils de médecin et un fils d'ouvrier – seule la couleur des blouses change selon que l'on soit fille ou garçon –, nous nous dirigeons naturellement vers nos aires de jeu respectives. Les filles se regroupent ainsi pour sauter à la corde, seules ou en équipes, tandis que les garçons multiplient les compétitions de billes dans leur coin.

Nous jouons notamment à la « bouille », une partie qui se pratique à deux ou à quatre en effectuant des poussettes sur les billes afin de taper les agates de l'adversaire pour les envoyer rouler dans un trou. Les joueurs sont alors reconnaissables aux gravillons incrustés dans la peau noircie de leurs genoux, en raison du sol de notre cour constitué d'un mélange de terre battue et de ciment.

Mais, plus qu'à la « bouille », je préfère m'adonner au « tir », un exercice d'adresse qui permet aux meilleurs de remporter un soldat de plomb ou de plastique sur l'adversaire après s'être entendu avec lui sur les règles. Il convient notamment de déterminer la distance de tir en nombre de pas – généralement

sans excéder six pas –, mais aussi de fixer d'un commun accord la position de la cible – soldat de face ou en position latérale – et le nombre de billes qu'il sera possible de tirer.

J'excelle dans ce jeu et je représente un adversaire aussi reconnu que redoutable, d'autant plus que je suis gaucher et que mon adresse peut surprendre. Précis et efficace, j'ai la réputation de pouvoir toucher une cible avant mon troisième tir, ce qui m'attire un public considérable lors de mes parties, mais contrarie mes efforts lorsque je recherche un adversaire susceptible de risquer contre moi une figurine de chef indien ou un capitaine de cavalerie nordiste – une tunique bleue. Ainsi, j'ai encore le souvenir d'avoir été fasciné par un magnifique chef indien, armé d'une lance, chevauchant son destrier blanc à cru.

Le faciès de ce guerrier aux peintures de guerre resplendissantes me fait tant rêver que le posséder devient pour moi une véritable obsession. Malheureusement, son propriétaire, surnommé Poil de Carotte en raison de sa chevelure rousse, n'est pas du tout disposé à entrer en compétition avec moi. Ce petit malin, qui a exhibé son chef indien devant un grand nombre de candidats naïfs et maladroits pour les faire saliver, a même réussi à amasser un lourd trésor de billes contre ces élèves qui n'ont jamais fait qu'effleurer son chef indien en faisant rouler leurs billes à 2 ou 4 centimètres de sa monture. Mais je reste persuadé qu'avec un peu de patience et de détermination, j'arriverai un jour à ranger ce chef peau-rouge dans mon cartable. Il faut juste que je mette au point une stratégie, chose que j'ai largement le temps de faire en classe, où je passe plus de temps à rêvasser derrière mon pupitre situé à côté d'une fenêtre qu'à écouter les consignes de notre maîtresse, Mme Martinez. Capable de passer de longs moments à observer dans la cour les merles et les moineaux se disputer les miettes d'un goûter tombé de la poche d'un élève, je ne prête pas le dixième de cette attention à une leçon de calcul ou de géographie.

Pour corser le tout, ma main gauche, très habile pour le lancer de billes, se révèle bien moins à l'aise dans l'écriture… J'ai beau m'appliquer pour dessiner les courbes de mes lettres à l'aide de mon plumier, ma paume passe dessus avant que l'encre ait entièrement séché, transformant ma calligraphie en taches dégoulinantes. À cette époque, la plume et l'encrier sont de vraies plaies pour les malheureux gauchers, sans que cela provoque la moindre empathie de la part de Mme Martinez. Il faut dire que celle-ci a l'allure d'un déménageur, ou encore d'un pilier de rugby, plutôt que la silhouette d'un professeur attentif tâchant de transmettre au mieux son savoir. Aussi forte qu'obstinée, elle est bien évidemment persuadée que ses méthodes éducatives sont les meilleures – y compris celle qui consiste à sanctionner sur-le-champ la moindre faute commise.

Il m’arrive moi-même de goûter à la manière dont elle applique son châtiment, lequel consiste à convoquer l’élève fautif, à le placer sur l’estrade face au tableau noir et à lui faire tâter de sa baguette en bois en lui fouettant les fesses. Et Dieu sait qu’elle a le bras musclé ! Le tarif minimum est habituellement de dix allers-retours sans qu’il soit question de se protéger l’arrière-train avec les mains ou de tenter une esquive car elle vous maintient solidement en place en vous agrippant les cheveux de sa main gauche… Mais, quand il m’arrive de devoir lui présenter le postérieur pour recevoir ses coups de trique devant mes camarades de classe, je me garde bien de verser la moindre larme ou d’émettre le moindre son plaintif. J’en tire même une certaine fierté, bien que cette nonchalance ait pour conséquence de l’énerver encore plus et de l’inciter à appuyer chacun de ses coups… Évidemment, à cette époque, il n’est pas question d’aller se plaindre auprès de ses parents, qui ne manqueraient pas de vous faire payer un petit supplément pour avoir osé remettre en question l’autorité de votre enseignant. Vive l’Éducation nationale !

Cette petite digression ne doit cependant pas faire oublier que, malgré le spectacle des merles ou la menace de la trique, ces heures d’étude sont avant tout, et pendant quelques jours, l’occasion d’élaborer une stratégie pour pouvoir mettre la main sur la fameuse figurine de chef indien… Et lorsqu’une idée géniale me vient enfin à l’esprit, je bous quasiment d’impatience en attendant la récréation. Lorsque la sonnerie retentit enfin, je dois même prendre sur moi pour ne pas bousculer tout le monde en me ruant vers la sortie, de peur que Mme Martinez ne me colle une retenue et me prive de récréation – ce qui constituerait une sanction bien plus terrible que n’importe quelle fessée ! Malgré mon impulsivité et ma propension à la violence, l’Assistance publique a cela de bien qu’elle m’a permis d’apprendre à anticiper les réactions des adultes afin de les tourner à mon avantage, et je compte bien appliquer cet art de la ruse dans le cadre de mon affaire avec Poil de Carotte.

Aussitôt dans la cour, après avoir pris soin de respecter mon rang de sortie et m’être abstenu de courir dans les couloirs, je mets donc mon radar en action pour repérer Poil de Carotte avant qu’il ne se fasse interpeller par un autre client. Je l’aperçois enfin, droit et fier avec son air vainqueur ! Il ne me reste plus dès lors qu’à l’aborder en souplesse, en arborant une mine de chien battu pour qu’il accepte de bien vouloir jouer avec moi, ou plutôt contre moi.

« Alors, tu as des soldats à quiller ?

– Oui, tiens, regarde, j’ai ces quatre soldats neufs, mais tous à cinq pas sans exception. »

Il est malin, le bougre. Il me propose deux tuniques bleues et deux Iroquois

en plomb mais, comme je m'en doutais, il s'est bien gardé de me proposer le clou de sa collection, le fameux chef sioux chevauchant sa monture en brandissant sa lance. Je ne me laisse pas décontenancer et reviens à la charge.

« Regarde, ce sont des agates ! Des billes comme celles-ci, tu n'en trouveras pas dans la cour. Je ne les ai encore jamais jouées jusqu'à maintenant. »

Son œil de rouquin pétille et s'agrandit tandis que je fais rouler dans la paume de ma main gauche les cinq plus belles billes de ma collection, que j'ai pris soin de ne jamais taper ou jouer de peur de les rayer ou de les casser, ce qui les aurait irrémédiablement dévalorisées. Je ne cesse de faire rouler doucement les unes contre les autres entre mes petits doigts, les rayons du soleil les faisant étinceler comme des diamants tout droit sortis d'un coffre de pirate. Il s'agit là d'une de mes feintes préférées, qui permet de convaincre mes adversaires de se mesurer à moi. L'apparition de ces fameuses billes constitue l'un de mes appâts les plus convaincants. Je laisse Poil de Carotte gamberger quelques instants, puis j'enchaîne :

« Je te joue mes cinq billes si tu me quilles le chef indien que tu t'es bien gardé de me montrer… »

Ces quelques mots le décident à sortir son fameux guerrier du sac de toile dans lequel il dormait à l'abri des regards.

« Ah, d'accord, je comprends mieux… C'est lui qui te plaît tant ? Mais lui, je ne le quille pas ! C'est mon préféré et c'est mon père qui me l'a acheté. »

Je sens que la partie est loin d'être gagnée et qu'il va falloir la jouer finement si je veux parvenir à mes fins et convaincre le rouquin de relever le défi. Heureusement, j'ai remarqué que mes billes ne l'avaient pas laissé indifférent, tant elles sont difficiles à trouver, que ce soit dans la cour ou dans le commerce. Une nouvelle idée me traverse alors l'esprit.

« Tu sais d'où viennent mes billes ? Tu sais pourquoi tu n'en as jamais vu des comme ça ? C'est parce que mon cousin les a fait venir d'Amérique ! Son père les lui a achetées avec des dollars américains ! Tu n'en trouveras jamais des pareilles en France !

– Ce n'est pas vrai… Refais voir un peu quand même ? »

Le lascar a mordu à l'hameçon. Comme il ne peut s'empêcher de vouloir les toucher, je lui en dépose deux dans la paume qu'il me tend. Il fait glisser l'une d'elles entre son pouce et son index et la tient face au soleil tout en fermant un œil pour l'examiner, à la manière d'un expert en pierres précieuses. Je ne lui laisse pas le temps de redescendre de son nuage :

« Je te quille ton chef indien à dix pas de distance en tirant cinq billes. Chaque bille tirée vaut une agate en échange…

– Douze pas de distance, et c’est moi qui mesure les pas ! Mais je ne joue que pour cinq billes seulement, sans possibilité de rejouer si tu perds. Et il ne faut pas se contenter de le toucher, il faut le faire tomber… Voilà mes seules conditions. Elles sont à prendre ou à laisser ! »

Je ne m’accorde pas le temps de la réflexion. Mon impulsivité me fait souvent agir avant de réfléchir et je sais qu’il faut battre le fer tant qu’il est chaud. De toute manière, je lorgne depuis trop longtemps sur ce chef indien pour laisser passer l’occasion. La tentation est plus forte que la raison. Je conclus donc l’affaire dans la foulée, en arrachant tout de même une petite concession.

« D’accord, je marche, mais je choisis l’endroit. »

J’ai en effet un terrain de prédilection, légèrement figeant, où j’ai toujours bénéficié d’une veine incroyable. Aussi dérisoire que cela puisse paraître, ce bout de terrain constitue mon seul et unique joker car la partie qui va se jouer est inédite dans la cour de récréation. Personne n’a jamais tiré au-delà de huit pas de distance, alors que j’en ai proposé dix et que j’ai accepté la proposition de ce bandit à douze ! À cette distance, la cible est presque impossible à toucher. L’enjeu de la partie fait rapidement le tour de la cour et fait affluer les élèves qui veulent suivre le combat. Pendant que nous nous dirigeons vers l’aire de jeu que j’ai choisie, j’essaie de calmer l’ardeur des spectateurs, car il ne manquerait plus que les surveillants s’insurgent contre ce début de chahut et nous mettent au piquet sans que nous ayons eu le temps de nous affronter. J’entends déjà les voix de quelques élèves qui commentent le défi en chuchotant.

« Douze pas ? C’est impossible !

– Il est fou, il va perdre ses plus belles billes… »

Rapidement, le décor est planté. Poil de Carotte place son chef indien à 30 centimètres du muret surmonté d’un grillage qui délimite l’enceinte de notre prison éducative, puis il compte méticuleusement ses douze pas en prenant soin d’allonger au maximum chacun d’entre eux comme s’il cherchait à faire une succession de grands écarts latéraux. Il cherche bien sûr à m’éloigner au maximum de *mon* Indien et de me voler *ma* victoire, mais je ne peux rien dire, sinon constater que la distance est impressionnante. Bientôt, il délimite mon cercle de tir en dessinant un rond sur le sol avec un bâton. Je gagne ma place, encadré par une limite gauche et une limite droite de curieux qui ne veulent rien manquer de la partie. Parallèlement, je ne peux m’empêcher de regarder la grosse horloge qui indique l’heure. Il reste un quart d’heure avant la fin de la récréation, quinze précieuses minutes que je dois exploiter avec une concentration maximale pour parvenir à mes fins.

Je suis un vrai gaucher. Je tire avec les deux yeux ouverts, prenant toujours

ma visée en désignant de ma main forte la cible avant le tir comme si cela allait me permettre de faire but immédiatement.

Je place la main droite sur mon ventre, décale légèrement le pied gauche vers l'avant mais garde le bassin souple et me penche légèrement en balançant mon bras tireur.

Je suis prêt. Je respire et je fixe mon objectif, ignorant le rouquin qui se tient à la droite de son soldat comme s'il devait voler à son secours. Je remarque qu'il tient ses mains dans le dos et qu'il croise son index et son majeur pour conjurer le mauvais sort et me porter la poisse. Il sourit, semble confiant et se réjouit déjà à l'idée de posséder mes trésors américains. Pour lui, je ne suis qu'un petit imbécile prétentieux qui a voulu l'impressionner en relevant un défi dans des conditions encore jamais entendues dans cette cour d'école et certainement plus proches de l'utopie que de la réalité.

Alors que je m'apprête à tirer, et comme le veut la règle, le silence se fait au sein de l'assistance rassemblée dans notre petit coin de cour. Personne ne doit parler ou commenter l'action à haute voix afin de ne pas troubler la concentration du tireur, d'autant plus que tout le monde a déjà intégré les particularité de cette partie : cinq billes et « au carreau », ce qui signifie que la cible doit être frappée de plein fouet et valdinguer en beauté. Le fait de la faire tomber en la frôlant simplement sur la droite ou la gauche ne permet pas de remporter la partie…

Je respire lentement, puis je tire ma première bille… Elle tape quatre bons centimètres à gauche du Sioux et n'inquiète guère son propriétaire. Tandis que des « Oh fan[1] !! » échappent à certains spectateurs, mon petit rouquin tape du pied en signe de victoire. Il est soulagé et gagne encore en confiance, même si je m'aperçois qu'il croise un peu plus fort ses doigts dans son dos.

Mon premier tir étant passé à gauche de l'Indien, je ramène un peu ma jambe vers moi, me concentre et effectue mon deuxième tir. Je peux presque sentir la bille quitter mes doigts alors que mon bras est toujours en hyper-extension et la suivre du regard tandis qu'elle vole librement dans les airs… jusqu'à venir percuter les pattes du magnifique pur-sang et le faire décoller du sol avec son cavalier ! Les cris fusent sur ma gauche et ma droite, les traits du rouquin se décomposent, mais je n'en ai que faire. Je me sens aussi fier et victorieux qu'un général napoléonien et j'avance d'un pas décidé vers le chef sioux qui n'a rien perdu de sa superbe, même couché au sol. J'arbore un sourire carnassier en m'approchant de Poil de Carotte, qui me semble plus petit et plus faible que jamais, et je lui glisse dans la main, au milieu des multiples congratulations qui me sont destinées, la seule et unique bille « américaine » que je lui dois en

échange de mon premier tir raté.

Je déborde de fierté, mais je ressens aussi pour la première fois une incroyable force intérieure comme seules les victoires peuvent amener chez l'homme. C'est un sentiment difficile à expliquer, semblable à une bouffée de bonheur ou à une explosion de joie, une ivresse qui vous plongerait dans l'euphorie car vous avez atteint envers et contre tous le but que vous vous étiez fixé !

C'est à peine si j'entends la sonnerie qui nous invite à regagner nos rangs pour retourner en classe. Tout en plaquant la main contre ma poche de pantalon court afin de m'assurer que mon Sioux est toujours à sa place, il me tarde désormais de retrouver mon petit frère à la sortie des classes tant j'ai hâte de lui montrer mon trophée et de partager mon histoire avec lui.

* * *

Mon frère Joël est un poupon blond doté d'un calme impressionnant. Il adore écouter mes histoires et, compte tenu de son jeune âge, doit certainement se poser quelques questions sur le grand frère que je suis, toujours remonté comme une pile de 120 volts. Malgré les projections de ma mère qui nous voit comme des jumeaux, mon frère et moi ne pourrions être plus différents l'un de l'autre, tant sur le plan physique que sur le plan psychologique. Nos différences se traduisent aussi dans notre comportement quotidien, notamment lorsque nous assistons au catéchisme ou quand nous officions en qualité d'enfants de chœur à la paroisse du Val Saint-André.

Si le curé est un homme adorable et très à l'écoute pour un adulte, il n'en va malheureusement pas de même avec son assistant paroissial, qui gère les enfants de chœur et dont je suis incapable de supporter la présence. Ce petit homme au visage chafouin mangé par un collier de barbe, toujours vêtu d'un costume en velours marron à grosses côtes, aime particulièrement donner des leçons et exercer son autorité. Véritable petit chef, au point que nous devons l'appeler « adjudant », il adore nous donner des ordres tandis que nous aidons à préparer la messe et nous reprend sans cesse sur la manière dont nous portons nos aubes. Servile devant le curé, il n'en est que plus cassant avec nous.

J'aime pourtant officier comme enfant de chœur, autant pour le spectacle que j'assure avec mon frère devant un public acquis à notre cause que pour les dividendes que je peux en tirer… Je connais le rituel par cœur et je sers avec dévouement dans mon aube blanche serrée à la taille par une petite corde à nœuds. Tandis que mon frère subit passivement l'intégralité de chaque cérémonie, allant jusqu'à s'assoupir sur le petit banc qui nous est réservé avant

que je ne le réveille d'un coup de coude au moment où il nous faut agir, je me comporte pour ma part en véritable professionnel. J'anticipe l'instant précis où il faudra nous lever, allumer les cierges, apporter les plateaux contenant les hosties ou encore proposer à l'assistance les panières destinées à la quête. Parallèlement, je me réconcilie un peu avec la foi en essayant d'oublier la malignité des grenouilles de bénitier qui m'ont tant fait souffrir à l'Assistance.

L'un de mes grands plaisirs, pendant les cérémonies, n'a cependant rien de très fervent puisqu'il consiste à faire sonner la cloche en tirant comme un fou sur la corde qui pend près des portes de l'église. Quand arrive le début ou la fin de l'office, je m'agrippe à cette corde et m'y balance en tirant dessus jusqu'à voler dans les airs dans mon aube blanche, débordant de joie et ouvrant grand les vannes de mon énergie non canalisée. Et, bien sûr, à chaque fois que ma cloche chante au point de donner l'impression de sonner le tocsin, je peux m'attendre à ce que l'adjudant intervienne pour me faire rentrer dans les rangs… Mais ses menaces tombent toujours à plat puisque le curé ne cesse de prendre ma défense, lui précisant même qu'il ne faut pas me priver de cette joie qui m'anime et aide à faire entrer les brebis de la foi dans la maison de Dieu. À l'en croire, mon énergie refléterait ma dévotion et ma volonté d'extérioriser ma passion pour le Christ…

Et vlan, prends ça dans les dents, mon adjudant…

La réalité est malheureusement bien moins chrétienne et il me faut confesser que la mission d'enfant de chœur présente quelques avantages non négligeables pour le gamin que je suis. Le fait que mon frère et moi soyons souvent sollicités, et volontaires, pour des mariages ou des baptêmes nous permet de jouir d'une grande liberté auprès de ma mère, qui ne s'inquiète pas d'un éventuel retour tardif dans le cadre de nos devoirs religieux. Elle n'assiste pas aux offices, mais elle nous y sait en sécurité.

Cette liberté est un bien précieux, mais les quelques pièces qui n'atterrissent pas dans les panières prévues à cet effet lors des baptêmes ou des mariages, et cela sans que l'adjudant s'en aperçoive, constituent un autre gage de notre implication spirituelle.

Il faut dire, en toute humilité, que mon frère et moi sommes de beaux enfants. Joël présente un visage angélique de poupon nordique, avec des cheveux blonds comme les blés. Quant à moi, j'arbore de longs cheveux noirs méditerranéens qui viennent encadrer mes yeux bleus translucides plantés dans une face d'ange. En y ajoutant nos aubes blanches et repassées à la perfection, il ne fait aucun doute que nous offrons un tableau parfait lorsqu'il s'agit de réaliser des photos pour la consécration d'un nouveau-né ou l'union d'un couple. Lors de ces

cérémonies, notre travail est assez simple. Nous devons faire sonner la cloche pour les invités qui sont appelés à entrer, organiser la quête, puis, en fin de représentation, ouvrir les deux grandes portes en bois afin d'appeler les gens à sortir. C'est à ce moment-là, crucial, que Joël et moi opérons de manière stratégique en restant plantés chacun d'un côté des grands battants de bois ornés de croix de bronze pour sourire aux invités et ne pas les quitter des yeux tandis qu'ils sortent.

Là, ce public joyeux, le cœur en liesse à l'issue d'une charmante cérémonie, ne peut que s'émerveiller devant le tableau d'anges au paradis que je forme avec mon frère dans la lumière du soleil et se laisse aller à distribuer pièces ou billets pour nous remercier de notre service. Nous fourrons alors rapidement les dons dans les poches de nos aubes, de simples ouvertures latérales qui permettent d'accéder directement aux poches du pantalon ou du short que l'on porte dessous. Le plus dur dans l'opération a été d'entraîner Joël à effectuer l'opération en souriant, d'une main légère et rapide, sans que le cureton ou l'adjudant puisse remarquer notre manège, mais aussi de lui enseigner la manière de tenir bon face aux questions que l'homme de Dieu ou son sbire ne manquent jamais de nous poser à l'issue d'une cérémonie :

« Personne ne vous a donné d'argent ?

– Non, non, personne. »

Une réponse qu'il convient bien sûr de faire en gardant la main fortement pressée sur la poche bien garnie de notre pantalon afin d'éviter tout tintement intempestif et ainsi éviter la honte qu'entraînerait la découverte de notre mensonge… Mais, si nous avons alors peur d'être pris la main dans le sac, nous n'avons pas forcément mauvaise conscience. J'ai toujours rassuré mon petit frère à ce sujet, en lui précisant que nous agissions pour la bonne cause et que nous n'avions pas à rougir puisque nous ramenions des panières déjà bien pleines à l'issue de nos quêtes. Les petits compléments que nous pouvions recevoir en fin de cérémonie ne faisaient donc que compenser notre travail et notre temps passé à la paroisse. Là encore, Joël a toujours su garder le secret sans jamais me trahir.

Nous ne connaissons pas encore l'adage qui dit que l'argent facilement gagné est facilement dépensé, mais nous l'appliquons néanmoins à la lettre. Aussitôt débarrassés de nos aubes, nous quittons l'église en courant et gagnons la boutique du buraliste située à 400 mètres de là, dans le petit carré de commerces du Val Saint-André. Cette petite échoppe tenue par un Corse, M. Spézia, est coincée entre un salon de coiffure et un magasin Coop dont ma mère collectionne les timbres qui permettent de gagner des cadeaux, mais elle tient lieu pour nous de véritable antre aux trésors. Nous pouvons y trouver quantité de

« bonbecs », les bonbons dans notre jargon, mais aussi d'inestimables bandes dessinées telles que *Rahan*, le héros de la préhistoire, ou *Pif Gadget*, sans oublier les derniers modèles de pistolet à eau…

Aussitôt arrivés devant la boutique après avoir couru comme des dératés, je demande à mon frère de vider sa poche afin que je puisse tenir les comptes. Il nous arrive parfois d'amasser en une seule cérémonie jusqu'à 50 ou 100 francs, ce qui représente une belle somme pour les bambins que nous sommes et qui ne roulent pas sur l'or. Nous ne vivons certes pas dans la misère, mais notre mère ne nous donne jamais d'argent de poche et nous ne pouvons donc que ressentir une excitation et un sentiment d'indépendance incroyable quand nous nous retrouvons en possession d'une telle fortune.

Quand le Corse me voit pénétrer dans son échoppe, il me regarde toujours du coin de l'œil en souriant. Il sait que je suis le leader et que mon frère approuve tous mes choix.

Je ne sais jamais s'il plaisante ou non. Il parle avec un accent corse à couper au couteau et ses yeux noirs sont toujours en éveil. Quand il ouvre la bouche, ses mots résonnent comme une affirmation et me dissuadent de chercher à le contredire. D'ailleurs, lors de nos échanges, j'ai plus l'impression de l'affronter que de lui parler. Mon petit frère, lui, s'abrite derrière moi sans montrer guère plus que quelques cheveux blonds pour signaler sa présence.

« Alors, petit, tu es riche aujourd'hui ? Combien tu as gagné ?

– Un peu, mais je ne sais pas si on a assez pour ce que l'on veut.

– Qu'est-ce que tu as vu ? Tu veux m'acheter le magasin ? »

Joël me tient la main sans la lâcher. Il doit être un peu effrayé, mais il se rassure sans doute en se persuadant que nous sommes plus forts à deux, soudés ainsi l'un à l'autre.

« On aimerait bien avoir les deux pistolets à eau orange et deux Malabar, plus deux coquillages au citron, mais je ne sais pas si on a assez de sous…

– Alors on va voir cela. Montre-moi ce que tu as dans les poches ! On fait les comptes et on regarde. »

Le Corse me prend deux grosses pièces de 5 francs avant de me laisser le reste de la monnaie dans la main, puis il annonce d'une voix grave :

« Aujourd'hui, tu es suffisamment riche ! Tu as droit aux deux pistolets, aux deux Malabar, aux deux coquillages, c'est sûr ! Mais je peux aussi t'ajouter deux cocos bohème. C'est une bonne affaire, je pense… »

Entre les pistolets, les Malabar dont nous aimons les tatouages enfermés à l'intérieur de l'emballage, les coquillages, qui sont en réalité des bonbons acidulés à sucer à l'intérieur d'une coquille Saint-Jacques en plastique, et les

cocos bohème, qui sont de grosses boules sucrées couvertes de poudre de noix de coco, nous avons l'impression d'être les rois du monde. Je contemple le sourire de mon frère, aussi large qu'une autoroute américaine.

En fait, je pense que le Corse nous aime bien et qu'il se joue de nous à chaque fois. Aujourd'hui, je suis même persuadé qu'il ne nous a jamais fait payer le prix fort, bien au contraire. Il s'amuse d'ailleurs à nous faire en personne la démonstration du bon fonctionnement de ses pistolets à l'aide du seau rempli d'eau qu'il garde à l'extérieur de son magasin. Il nous mime quelques tirs contre des voleurs de Malabar ou des voleurs de poules, achevant de déclencher notre enthousiasme.

Le chemin du retour vers la maison se fait main dans la main dans une atmosphère de joie enfantine avec nos armes, nos bonbons et notre bonne fortune retrouvée. Le contrat est clair, nous ne nous arrosons pas mutuellement, nous dirigeons plutôt nos tirs en direction des automobilistes qui remonte la côte du Val Saint-André ou des chiens errants que nous croisons sur notre parcours. Arrivés au seuil de notre immeuble, nous achevons de vider nos réservoirs sur les arbres, les murs ou les portails, tant cela nous amuse de dessiner de belles arabesques liquides.

Plutôt que d'affronter notre mère et de multiplier des explications toutes susceptibles d'engendrer des cris ou des disputes, nous faisons un petit détour par la cave n° 62 du HLM afin d'y dissimuler nos trésors et notre butin. Pour l'ouvrir, il me suffit de déboîter l'un des pitons auxquels s'accroche le cadenas…

Loin de me tenir à l'écart du catéchisme enseigné par Mme Godeffroy, mes petits écarts de conduite ne m'y font participer qu'avec plus d'assiduité et de passion. J'y vois non seulement la possibilité de me libérer un jour de mes mensonges auprès du cureton et de son adjudant, mais je l'aime écouter nous raconter la Bible en donnant corps à chacun de ses personnages. Cette excellente conteuse vit ses récits et nous permet d'imaginer le Christ enfant prêchant au Temple ou de visualiser le chemin de croix menant le Seigneur à Sa dernière demeure sur notre pauvre terre. Si tous mes enseignants à l'école lui avaient ressemblé, j'aurais à coup sûr suivi des études supérieures…

En tout cas, quand vient l'heure d'aborder le sujet de la confession et de la manière de ressortir lavé de tous ses péchés, elle le fait avec une telle passion qu'elle nous décrit cette expérience comme étant celle d'un extrême bonheur – à la limite de l'extase, oserais-je dire. Elle nous explique que nous ne devons rien cacher au prêtre et lui confier tout ce que nous pouvons avoir fait de mal. Et fatalement, quand arrive le jour de ma première confession, je ne peux dormir de

toute la nuit tant je suis occupé à faire l'inventaire de ce que je considère comme des fautes commises à l'égard du Seigneur. Je brûle d'une telle envie de connaître l'état de béatitude décrit par mon professeur de catéchisme que tout se brouille dans mon esprit et que je dresse une liste aussi longue que variée.

Je la mets encore à jour lorsque vient le moment de m'asseoir sur le banc en bois de la chapelle pour y attendre mon tour. Les vitraux multicolores illustrant des passages du Livre saint filtrent une douce lumière qui me réchauffe le visage avant d'aller se refléter sur les cuivres et les bronzes des crucifix, des anges ou des chandeliers. Le silence apaisant qui règne dans cette maison de Dieu, et que j'aime car il apporte une paix intérieure, m'aide à réviser une dernière fois ma longue liste de fautes tout en lorgnant du coin de l'œil le confessionnal dans lequel je m'apprête à pénétrer pour la première fois. Il m'apparaît comme un monstre en bois sculpté, prêt à avaler le pénitent avant de le recracher libéré de ses fautes pourvu qu'il accomplisse je ne sais quelle peine expiatoire – je suis malheureusement incapable de vous renseigner sur le barème.

Enfin, mon prédécesseur ressort. Je remarque qu'il ne porte pas sur le visage l'illumination promise par notre professeur, mais qu'il se dirige tête basse vers l'autel, devant lequel il effectue une génuflexion avant de commencer à prier, les yeux fermés et les mains jointes. Je n'ai pas le temps de m'interroger bien longtemps sur les fautes qu'il a pu commettre et la sanction dont il a écopé car le curé m'invite à entrer dans « l'antre du bonheur » derrière la grille de séparation en bois.

« Bonjour, mon fils.

– Bonjour, mon père. »

Ma voix est hésitante, presque tremblante.

« Je vous écoute, mon fils.

– Je suis là, mon père, parce que j'ai péché… »

Je laisse planer un temps de silence involontaire, mais il me faut encore un peu de courage pour confesser ce qui est à mes yeux la plus grave de mes fautes, une faute impardonnable. Je reprends mon souffle et je me lance, la voix empreinte de gravité :

« Oui, j'ai péché. J'ai tué, mon père, j'ai tué… »

Le regard du prêtre, que j'aperçois à travers la grille de séparation, change brutalement. Ses yeux mi-clos, absorbés jusque-là dans la contemplation du sol, se relèvent subitement et me fusillent comme si j'étais déjà condamné. Tout va si vite que je n'ai pas le temps d'achever ma phrase et que le père me coupe dans mon élan de sincérité enfantine.

« Tu as tué ??? », rugit-il d'une voix si formidable qu'elle sonne à mes

oreilles comme la certitude d'aller brûler en enfer sans pouvoir jamais passer par la case rédemption. Dans un élan de courage et pour en finir avec ma quête d'expiation, j'achève ma phrase à la vitesse de l'éclair.

« Oui, mon père, j'ai tué des lézards et des grenouilles et j'ai aussi écrasé trois cafards… »

Je n'ai pas eu le temps de ressentir l'illumination attendue car le père a giclé de son isoloir pour faire irruption dans mon compartiment, m'attraper par les cheveux et m'arracher à son confessionnal. Mais j'étouffe ma douleur car on ne crie pas dans une église…

« Fous-moi le camp d'ici ! Tu vas te mettre à côté de la cloche, là-bas, et tu vas me réciter cinq *Je vous salue Marie* et cinq *Notre Père*. Dépêche-toi avant que ma chaussure ne salisse le fond de ta culotte !!! »

C'est la première fois que je vois le curé dans un tel état. Il est sorti de ses gonds et n'a pas hésité à mettre fin à notre conversation secrète sans le moindre état d'âme, ce qui me laisse pantois. Je m'exécute pourtant sans faire le moindre commentaire, puis rentre chez moi en courant, convaincu que Mme Godeffroy nous a vraiment raconté des salades…

Pour le coup, et malgré l'avis de toute ma famille, je décide de mettre fin à mon apprentissage de la foi. Je ne ferai ni confirmation, ni communion solennelle, ce qui ne m'empêchera pourtant jamais, dans les moments difficiles de ma vie, de continuer à prier. Mais de confession il n'y aura plus jamais.

Aujourd'hui encore, ma mère évoque parfois mon fervent rapport à la foi et mon investissement à la paroisse du Val Saint-André, racontant à qui veut bien l'entendre que je voulais être ordonné prêtre quand j'étais jeune. À l'inverse, je pense que le buraliste chez lequel nous allions dépenser nos gains illicites avait compris quelles étaient les limites de ma spiritualité. Selon lui, mon engagement aurait même cessé dès lors que j'aurai commencé à fréquenter les filles. À l'en croire, je n'aurais même jamais pu respecter le vœu de chasteté.

* * *

S'il y a un endroit où je me sens relativement bien à cette époque, c'est chez Tonton Maxou et Tatie Roberte, auxquels nous allons souvent rendre visite. Nous n'avons pas de liens familiaux, mais nous considérons ces amis de mon père comme nos oncle et tante et leurs enfants comme nos cousins et cousines.

Ils habitent dans la campagne provençale, à proximité du lieu-dit le Lac Bleu, à Cabriès. Pour nous autres enfants, ces 30 hectares de pins, de chênes et de vignes peuplés d'animaux – chèvres, moutons, cochons, oies et poules – sont un

asile de verdure où nous pouvons échapper à notre monde de béton et aux maniaqueries de ma mère. La maison en elle-même est une belle bâtisse provençale flanquée de grands escaliers bordés de rambardes et jouxtant une grange où sont entreposés les bouteilles issues de la production viticole, le tracteur de l'exploitation et même une Traction qui roule toujours. Un peu plus loin, des enclos de dix cochons sont alignés les uns à côté des autres jusqu'à venir cogner contre la grange à foin dans laquelle on pénètre en passant devant les cages des oies, excellentes gardiennes de la propriété.

Pour nous qui arrivons de nos cages à lapins, tout paraît immense, synonyme de liberté et d'aventures. De grands tableaux suspendus aux murs du salon, de chaque côté d'une majestueuse cheminée, dévoilent, pour l'un, deux chasseurs escortés d'une meute de chiens et, pour l'autre, un magnifique lac bleu bordé par une belle forêt de chênes et de pins. Dans la cuisine, Tatie nous apprend à goûter au spectacle de la couveuse et nous fait souvent découvrir les poussins qui viennent d'éclore. Quant à la salle de bains, nous nous y lavons dans l'eau pure que nous pompons depuis le bief du moulin proche puisqu'il n'y a pas d'eau courante.

De nombreux Noëls vont se dérouler dans cette maison, dans les effluves des canards rôtis dans la cheminée et au son des histoires racontées par Tonton Maxou – du moins, lorsque Tatie Roberte ne le coupe pas d'un cinglant « Max, arrête, calme-toi et tais-toi ! Cela suffit ! »

Tonton est un homme de petite taille qui passe son temps à rire. Il porte une casquette vissée en permanence sur son crâne et ne la retire que pour s'essuyer le front lorsqu'il parle. Ses mains de travailleur témoignent du fait qu'il ne chôme jamais, s'occupant sans cesse des bêtes, des vignes ou des autres cultures. Tatie Roberte est plus grande que lui, et même plutôt grande pour une femme de l'époque. Elle se distingue par son tablier, qui est comme une deuxième peau, mais aussi par ses yeux clairs qui illuminent son visage malgré ses lunettes et lui confèrent un air doux. Elle gère bien sûr les œufs frais et les poussins, mais passe aussi beaucoup de temps à cuisiner ou à tricoter. Tout le monde, sans exception, a bénéficié à un moment ou à un autre d'une panoplie chaussettes-bonnet-écharpe en laine pour affronter l'hiver. Et pas de jaloux, la même couleur pour tous !

Mon cousin Serge, berger, prépare en parallèle différents diplômes pour devenir exploitant agricole. J'adore passer du temps avec lui car il peut m'enseigner tout ce qu'il y a à savoir sur la nature, la chasse, les pièges et les animaux. Il nous arrive de partir du matin jusqu'au soir pour traquer des merles, des lièvres ou des sangliers avec des armes de chasse, avant de dépecer nos

prises, quelle qu'en soit la taille. Ce sont là des moments inoubliables, au point que j'espère chaque année que nous pourrons passer Noël ou les vacances chez eux.

Pour que nous puissions y nourrir les cochons avec Maxou, qui n'a pas son pareil pour faire danser la polka à une truie pesant un quintal ; pour que nous puissions pêcher des poissons dans le lac Bleu, en dépit des interdictions formelles et du risque de se faire surprendre par les gardes, contre lesquels nous assurons des tours de guet ; pour que nous puissions conduire le tracteur à travers les vignes, dans l'attente du moment où mon cousin Serge nous fera la démonstration de la puissance du moteur et de son habileté en le faisant cabrer sur ses roues arrière ; pour que nous puissions partir à la chasse aux pies, aux perdreaux ou aux lièvres, et tirer à la 22 long rifle sans aucun adulte pour nous surveiller ou nous réprimander ; enfin, pour que nous puissions effectuer le parcours « commando ».

C'est la première fois que j'entends ce terme, bien qu'il ne soit pas encore employé de manière très réglementaire. Pour nous autres enfants, effectuer le parcours commando consiste alors à traverser le box de la grosse truie, s'exfiltrer par une petite lucarne qui donne derrière les enclos des cochons, courir à travers le parc des oies sans se faire pincer les mollets, puis dévaler la pente herbeuse avant de terminer en bas des escaliers de la maison. Ces parcours, synonymes d'aventures, me valent surtout des fessées carabinées de la part de ma mère, qui ne comprend jamais comment je peux revenir dans un tel état de saleté et de puanteur, alors que mon cousin, lui, ne se fait jamais gronder. Pour faire bonne mesure, mon père intervient régulièrement pour demander à ma mère de nous laisser vivre, lui rappelant que tout dans la vie n'est pas carré et tiré à quatre épingles. Si le ton monte et qu'une dispute éclate, nous en profitons alors pour nous esquiver discrètement… Mais ma mère finit cependant par en tirer des leçons puisqu'à partir d'une certaine époque, elle prend bien soin de nous déshabiller entièrement en arrivant chez Tatie et Tonton Max afin de nous faire enfiler des loques dignes de vrais clochards. Bien loin de nous gêner, cela nous ravit car nous savons alors que nous allons pouvoir nous en donner à cœur joie !

* * *

Un soir cependant, alors que notre famille au complet rentre d'une course quelconque, mon père décide de s'arrêter chez Tonton Max afin d'y boire l'apéritif. Dans la voiture, je vois déjà ma mère faire la grimace puisqu'elle n'a prévu aucun vêtement de rechange… Elle nous tient aussitôt un briefing de rigueur, nous précisant qu'il est bien entendu hors de question de traîner dehors

et de se salir. Si aucune de mes sœurs ne se sent concernée par cette mise en garde, Joël et moi comprenons bien qu'il ne s'agit pas de paroles en l'air. Nous parvenons néanmoins à lui arracher l'autorisation d'élargir l'aire de jeu jusqu'au périmètre extérieur de la maison, c'est-à-dire jusqu'à la porte d'entrée, aux escaliers géants et à la voiture, stationnée au bas des marches, qui doit servir de frontière à ne pas dépasser. Mes parents rentrent alors dans la ferme pour boire l'apéritif, rassurés à l'idée que mon cousin Serge soit absent, tandis que je reste à traîner avec mon petit frère devant la Renault 12 TS familiale, à la recherche d'une idée lumineuse pour passer le temps. Il ne va pas me falloir très longtemps pour trouver.

J'imagine en effet que cela pourrait être amusant de s'enfermer à tour de rôle dans le coffre de la voiture pendant que les adultes dégustent leur apéritif. Comme mon frère ne voit pas trop l'intérêt d'un tel jeu, je le motive en lui inventant un scénario digne d'un film d'aventures dont nous serions les héros en interprétant un policier prisonnier d'un coffre… Mon afffabulation emporte son adhésion sans aucune réserve ! Il monte dans le coffre, se recroqueville et se laisse enfermer, non sans m'adresser un dernier regard que je perçois comme un rappel de ce que je ne dois surtout pas oublier de le libérer au signal convenu… Quelques secondes plus tard, il frappe trois grands coups dans la tôle du coffre pour indiquer qu'il aimerait revoir la lumière. J'appuie aussitôt sur le petit bouton-pressoir, libérant ainsi les ressorts de maintien qui permettent d'ouvrir le coffre de manière quasi automatique. Mon frère s'extirpe de la voiture le sourire aux lèvres, fier comme Artaban. Je suis moi-même assez satisfait de mon invention.

Il m'invite alors à jouer le rôle du prisonnier, chose que je fais après m'être assuré qu'il a bien compris ce qu'il convenait de faire pour me libérer. Je me couche à mon tour en chien de fusil dans le coffre rapidement plongé dans le noir, puis m'imagine en train de mener une enquête très difficile depuis cette formidable cachette. J'ai le souffle un peu court car je me sens relativement à l'étroit, mais, par fierté autant que par ma position de frère aîné, je décide de rester plus longtemps que mon cadet dans cet habitacle ténébreux où flottent des relents d'essence, d'huile et de caoutchouc. Au bout d'un long moment de solitude, je me décide cependant à cogner sur le métal pour signifier à mon frère que je souhaite sortir, mais je me rends vite compte qu'il a du mal à exercer une pression suffisante sur le bouton libérateur… Il finit cependant par y arriver et m'accueille à la lumière avec de grands éclats de rire.

Nous renouvelons plusieurs fois notre manège, chacun à tour de rôle, sans que nos parents ou Tatie et Maxou puissent s'imaginer ce que nous fabriquons.

Mais les meilleures choses ont une fin. Comme tous les enfants, surtout avec une imagination débordante comme la mienne, nous nous lassons rapidement de ce petit jeu. Je décide alors de pimenter les choses et de changer les règles, proposant, sans la moindre once de réflexion et sans songer aux conséquences, que nous prenions place tous les deux ensemble, mon frère et moi, dans le coffre avant de le refermer ! Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous nous installons tout d'abord côte à côte puis, sentant que l'espace sera étroit, nous basculons pour que mes pieds puissent venir se loger près de la tête de mon frère, tandis que lui-même agit de même. Nous arrivons ainsi à prendre la position exacte de sardines en boîte ! Une fois parés, je saisis le haut du coffre entre le pouce et l'index, puis je tire… et le coffre se rabat instantanément ! Les premières secondes dans les ténèbres sont bercées de nos rires et de nos gesticulations, jusqu'à ce que je réalise brutalement qu'il n'y aura personne pour nous ouvrir…. Petit à petit, confrontés à cette évidence tardive, l'angoisse commence à nous étreindre et nos gorges à se serrer. L'ambiance est encore assombrie par les sanglots de Joël, qu'il n'arrive bientôt plus à retenir. Je reprends l'initiative en lui affirmant que nous allons nous libérer de cet enfermement volontaire en appelant à l'aide, sans même m'interroger sur l'explication plausible que je fournirai à mes parents lorsqu'ils nous découvriront ainsi. Nous gonflons alors nos poumons et hurlons de toutes nos forces : « À l'aide, à l'aide ! On est coincés ici, ouvrez-nous !!! »

Mais nos cris n'y font rien. Personne ne vient.

Tandis que les sanglots de Joël deviennent de plus en plus incontrôlables, j'ai la vague impression que nous commençons à manquer d'air. Je ne peux m'empêcher de douter de l'étanchéité parfaite de la Renault 12 TS, mais l'angoisse est plus forte que tout et la peur me saisit à mon tour. Pendant que Joël crie de plus belle, je me mets à frapper férocement sur la tôle pour alerter la famille, mais ces coups sourds qui résonnent dans notre espace clos ne font qu'affoler encore plus mon frère. Il hurle qu'il ne peut plus respirer, qu'il va s'étouffer et mourir par ma faute, uniquement par ma faute… Sa crise d'angoisse est contagieuse, j'éprouve de plus en plus de difficultés à respirer et je me persuade que nous allons périr tous les deux dans cette voiture, par ma faute… Heureusement, l'instinct de survie reprend le dessus. Faisant abstraction des vociférations de mon frère, j'arrive à me tourner légèrement sur le dos et commence à décocher des coups de pied frénétiques sur la tôle que j'ai déjà molestée de mes petits poings rageurs. Je ne dispose quasiment pas de recul, mais je frappe avec l'énergie du désespoir. Soudain, le loquet cède et le coffre s'ouvre avec violence pour nous rendre à la liberté. Une merveilleuse bouffée d'air nous envahit en même temps qu'un soulagement inexprimable.

J’arrache mon frère à notre prison et lui demande de se reprendre pour sécher ses larmes, puis je jette un coup d’œil en haut des escaliers pour constater que rien n’a bougé d’un pouce. Cela signifie que mes parents n’ont rien entendu et qu’ils ne seraient pas venus nous secourir avant un *très très* long moment… J’inspecte alors la voiture, rassuré par le fait que mon père n’est pas un maniaque de l’automobile. Il n’a jamais possédé que des modèles d’occasion, plus ou moins anciens, dans des états souvent proches de ceux que l’on pourrait voir dans une casse auto et il ne leur porte guère d’intérêt. De toute manière, je ne vois aucun dégât apparent et, après avoir à nouveau ouvert et refermé le coffre, je constate qu’il fonctionne toujours normalement. Ouf… Vive l’industrie française !

Maintenant que je maîtrise la situation et que mon frère s’est calmé, je lui arrache à nouveau la promesse de ne rien raconter et de ne surtout jamais en parler aux parents. J’ai confiance en lui, d’autant plus qu’il n’est pas du genre bavard.

Quand nous repartons plus tard avec mes parents, Maxou nous embrasse à maintes reprises en insistant sur notre gentillesse auprès de ma mère.

« Tu vois qu’ils ont été sages ! Ils sont restés sur les escaliers avec les chats, alors que tu penses toujours qu’ils ont je ne sais quelle idée saugrenue en tête ! Une fois de plus, Alain n’a rien fait, pas la moindre bêtise !

– Max, le coupe bientôt Tatie Roberte comme à son habitude, cela suffit ! Laisse-les partir maintenant. Faites bien attention sur la route ! »

Pendant que nous roulons tranquillement, je ne peux m’empêcher d’observer Joël qui vient de s’endormir du sommeil du juste en dépit de la mésaventure que je lui ai fait vivre. Au fond de moi, je me félicite du courage dont il a fait preuve en sachant tenir sa langue sans jamais évoquer toutes les bêtises ou dégâts initiés par ma pomme. Cette aventure ne m’en vaudra pas moins une certaine claustrophobie qu’il me faudra apprendre à maîtriser dans une autre vie, sans que cela soit jamais décelé par mes futurs camarades…

* * *

En faisant un minimum de travail sur soi-même et en s’interrogeant un tant soit peu, il n’est pas difficile de retrouver l’origine de certains traits de caractère. Je n’ai pas suivi d’études de psychologie, mais je ne doute pas que d’autres faits de mon enfance aient marqué mon comportement d’adulte. Je suis ainsi incapable de supporter la moquerie d’un homme envers un autre pour une question de différence, qu’elle soit d’ordre physionomique, physique ou

culturelle. Ce type de conduite et d'acharnement souvent gratuit m'apparaît comme une forme d'injustice qui motive en moi le besoin de m'embarquer dans des histoires où je pense pouvoir sauver le monde. Cet idéal de justice et ce besoin de servir une cause me viennent sûrement de mon enfance chaotique et, cela vous fera peut-être sourire, d'un fameux goûter à la confiture que ma mère nous préparait alors…

À cette époque, comme nous ne comptons pas parmi les plus aisés du quartier, notre quatre-heures se résume en effet à une tranche de pain tartinée d'une cuillerée de confiture, à l'image de celle que les Frères Jacques ont immortalisée dans leur célèbre chanson *La Confiture*. Cela n'a rien de dérangeant en soi et nous sommes déjà bien heureux d'avoir un goûter mais, quand nous descendons en bas du HLM pour déguster nos tartines, les autres copains ne peuvent généralement pas s'empêcher de venir nous narguer avec leurs pains au chocolat ou leurs grosses tranches de pain garnies de gros carrés bien noirs tout en accompagnant leur geste de quelques quolibets.

« Alors, ta mère n'a pas de sous pour acheter du chocolat ? »

« On ne reste pas à côté de ces pauvres, ils vont attirer toutes les guêpes du quartier avec leur confiture ! »

« Fais attention à ne pas rester collé à la rampe de l'escalier quand tu remonteras ! »

Évidemment, ces remarques finissent inexorablement par me faire sortir de mes gonds. Plus d'une fois elles m'ont incité à jeter ma tartine au visage d'un insolent avant de l'attaquer à coups de poing, pour ensuite lui chaparder son goûter au chocolat et le partager avec Joël, dépassé par les événements et par l'agressivité d'un grand frère toujours prêt à en découdre.

Longtemps après, je faisais encore l'amalgame entre bourgeoisie et chocolat, allant jusqu'à lancer à certaines personnes : « Ah oui, on voit bien que tu es un gosse de riche, toi ! Tu as toujours eu ton goûter au chocolat à la sortie de l'école ! », ce qui pouvait évidemment les laisser perplexes.

Mais l'homme agit souvent ainsi, persuadé que les gens qui se trouvent en face de lui peuvent comprendre des paroles ou des actes qui en réalité ne peuvent être compris qu'à la lumière de son histoire personnelle… Nous avons tous nos failles et, étrangement, ce sont certaines d'entre elles qui me conduiront plus tard à devenir commando marine.

---

1. Expression marseillaise servant à marquer l'étonnement. Équivalent de « Ça alors ! ».

Chapitre 4

L’adieu au père

En ce mois de juin caniculaire de l’année 1984, un cortège traînant et langoureux va bientôt nous conduire à l’église, puis au petit cimetière voisin ombré de grands cyprès où nous saluerons une dernière fois mon père. J’aurais eu tant de choses à lui raconter, tant d’amour à lui donner, mais le cycle de la vie et de la mort ne nous en a pas laissé le temps.

Nous sommes réunis dans la salle à manger de notre grande maison de village à Saint-Ambroix, dans le Gard, où nous tous – frères et sœurs, cousins et cousines – courions près du moulin quand nous étions enfants. J’ai désormais 19 ans mais je me sens toujours l’âme d’un enfant devant cette boîte oblongue dans laquelle mon père paraît si petit, lui dont le visage semble respirer l’apaisement et la sérénité. J’ai 19 ans et, comme tous les enfants du monde, je ne cesse de me demander comment il a pu s’éteindre alors que je le croyais immortel. Comment un père peut-il mourir alors qu’il représentait la force, le courage, le respect ?

Je n’ai que faire du bruit autour de moi et de tous ces gens qui nous répètent dans une litanie interminable que nous devons nous armer de courage, que tout cela est un bien grand malheur. Je reste seul en regardant son visage endormi et je pleure, moi qui me prenais pour un homme, un petit caïd, un grand voyou. Je pleure de tout mon cœur et du plus profond de mes entrailles avec le sentiment qu’un feu consume mes chairs. Je voudrais crier, frapper et surtout revenir en arrière pour rattraper tout ce temps que nous avons perdu, mais il est trop tard…

Les quatre enfants que nous sommes sont présents auprès de ma mère. Depuis bientôt deux ans, nous n’en sommes pas moins comme des étrangers au sein de cette famille qui avait été si soudée par le passé. Cette mort resserre pendant un moment les liens de la fratrie.

Ma petite sœur Sandrine est née en 1970, Joël en 1968, moi en 1965 et

Sabrina, ma sœur aînée, en 1963.

Que nous reproche-t-on ?

Nous n'avons pas pressenti la gravité de la maladie de mon père, à moins que nous n'ayons simplement préféré vivre notre jeunesse à pleine vitesse en évitant toute responsabilité familiale. À l'exception de quelques rares visites à l'hôpital, nous avons privilégié nos mauvaises fréquentations. L'arrestation de ma sœur Sabrina et son incarcération quelques jours seulement avant le décès de mon père en témoignent.

Il a fallu que j'aille la récupérer à la gendarmerie de Saint-Ambroix où, après négociations, les gendarmes ont jugé qu'elle pouvait se rendre à l'enterrement sans menottes.

Quelle que soit votre éducation, votre famille ou votre lieu de résidence, rien ne vous prédestine à de tels événements dans la vie. Il suffit d'un mauvais embranchement un jour pour que tout s'enchaîne et que vous ne puissiez malheureusement plus revenir en arrière.

Mon petit frère et ma petite sœur sont collés derrière moi qui suis soudé à une chaise, les deux mains posées sur le rebord du cercueil. Je sens Sabrina à ma gauche ; c'est elle l'aînée mais, comme dans toutes les familles méditerranéennes, les garçons sont rois. Nous percevons ce malaise qui nous entoure, mais nous nous efforçons de rester dignes et nos esprits semblent faire abstraction de toutes ces personnes, famille ou proches, qui nous encerclent.

Je refuse la fermeture du cercueil, mais mon grand-père paternel me fait comprendre qu'il est temps que mon père regagne sa dernière demeure.

Ma mère reste à l'écart. Elle est bannie et salie par cette famille qui s'interroge sur les raisons qui ont pu pousser une femme, une mère, à laisser mourir son mari et à laisser dériver l'éducation de ses aînés jusqu'à en arriver là…

Nous nous retrouvons ensuite dans le petit cimetière bordant les collines qui viennent s'écraser dans la Cèze. Cette rivière capricieuse, qui a souvent fait parler d'elle pendant les grosses pluies, ravive quelques souvenirs plus agréables liés à l'apprentissage des ricochets pendant les balades en famille.

La caisse en bois verni dans laquelle mon géant de père est enfermé descend lentement dans la fosse. J'éprouve aujourd'hui encore sur mes doigts le contact de cette terre que j'ai roulée et serrée dans mes mains avant de la jeter enfin sur le cercueil, dont la plaque en laiton vissée porte l'inscription : « Jacques A., 1937-1984 ».

Ce jour-là, je comprends que plus rien ne sera jamais comme avant et je m'en

remets à la loi de la vie aussi simple qu’exigeante : tracer sa route comme on le désire, approfondir ses valeurs, bannir les clichés et faire ses propres expériences en continuant toujours à avancer.

Chapitre 5

Les sentiers de la perdition

Deux ans plus tôt.

Nous habitons désormais aux Pinchinades, un petit quartier de la banlieue marseillaise. Quelle que soit notre origine, notre village, notre quartier ou nos idées politiques, nous nous sentons cependant tous marseillais et, avant toute chose, supporters de l'Olympique de Marseille.

Il n'en existe pas moins une exception amusante dans le département : Aix-en-Provence, une ville pourtant magnifique mais boudée en raison de sa réputation de ville bourgeoise et hautaine. Et souvent, pour les minots de l'époque, si l'on habite Aix ou si l'on fréquente des Aixois, on reste un « bourge ».

En cet été 1982, je viens de passer mon baccalauréat gestion-commerce grâce aux points d'avance acquis à l'épreuve de français l'année précédente. Après quelques petits travaux effectués en tant que saisonnier durant les vacances, je réussis à convaincre ma mère de mon envie de faire carrière dans le droit et d'entamer des études supérieures. Me voilà donc bientôt inscrit en faculté de droit chez les bourgeois, à Aix-en-Provence. Il est clair cependant que je ne compte pas vraiment user mes fonds de pantalon sur les bancs de l'université.

Mon père traverse cette période en voyant la maladie prendre le dessus. Il navigue d'hôpital en hôpital, d'opération en opération, enchaînant les convalescences enfumées par ce tabac dont il n'a jamais pu se passer. Le fossé se creuse entre lui et ses deux aînés.

Sabrina, qui a raté son bac deux ans plus tôt, a choisi de fréquenter l'établissement Suzanne-Lacombe à Marseille, une école d'esthéticiennes. Malgré sa réussite à l'examen, elle n'exercera jamais ce métier.

Pour ma part, je déserte la faculté pour continuer à fréquenter ma bande d'amis, avec lesquels je partage des projets communs et une passion pour les mêmes idoles. Notre culture cinématographique se limite à *Scarface* et au *Parrain* et, à l'image du personnage interprété par Al Pacino, nous avons pour seule ambition de gagner un maximum d'argent en un minimum de temps. Nous imaginons pouvoir devenir son égal dans un monde qui serait rythmé par la musique, les filles, le soleil, la violence et le farniente.

Nous sommes cinq, unis comme les cinq doigts de la main – ou plutôt comme les cinq doigts d'un poing toujours prêt à frapper.

Antonio est non seulement malin, vif et rapide, mais c'est surtout un dénicheur d'affaires exceptionnelles en tous genres. Jean-Marc, alias JM, bercé par des origines italiennes, cultive au fond de lui une violence extrémiste attisée par sa fascination pour les armes. Patrick, démon au visage d'ange, ne peut considérer la vie sans excès. Il abuse de toutes sortes de drogues, comme si elles pouvaient lui permettre d'effacer la douleur qu'il éprouve depuis le divorce de ses parents. Enfin, Dominique, surnommé Doumé en raison de ses origines corses, va quant à lui nous entraîner sur un chemin qui coûtera très cher à ceux d'entre nous qui ne sauront jamais se remettre en question.

* * *

Nos journées se déroulent à l'identique, en commençant relativement tard pour récupérer de la nuit précédente – du moins pour ceux qui ne travaillent pas –, et en traînant dans le quartier pour réfléchir à nos futures soirées.

J'ai cependant un petit avantage sur mes amis puisque je travaille et que cela me permet de garder le contact avec la réalité des horaires, de la fatigue et de la vraie vie. Mais cela ne les empêche pas de connaître ma manière de fonctionner et de faire souvent appel à moi en jouant de ma naïveté, de ma candeur, mais aussi de mon goût pour l'action et la défense de la veuve et de l'orphelin. Ils n'hésitent jamais à me proposer de me joindre à eux dès lors que les choses peuvent bouger ou me permettre de m'investir physiquement. Ils savent que je suis un bon boxeur doté d'un certain potentiel et, même si je privilégie les copains et les mauvaises fréquentations au détriment du développement de mes capacités physiques, j'entretiens ma forme dès que le temps le permet. J'adore m'entraîner et, lorsque je me rends en salle de boxe, mon entraîneur, Sauveur Marino – qui a été le coach de notre fierté nationale, Gratien Tonna[1] – sait me prendre en main et me parler sans que je cherche jamais à discuter ses volontés ou à contester ses directives. J'aurais peut-être pu embrasser une carrière de boxeur, mais je préfère malheureusement mettre mes talents au service

d’activités ingrates, parfois même peu honorables. Chacun de ces entraînements est aussi pour moi une manière d’évacuer la violence qui me ronge au quotidien, comme une séance de psychanalyse physique qui me soulagerait et me permettrait de me sentir plus en harmonie avec moi-même. Cette sensation disparaît malheureusement dès que je remets le pied à l’étrier de mes bêtises quotidiennes, dans le seul but d’exister à travers mes blocs HLM et d’exercer un ersatz de pouvoir, aussi éphémère soit-il, avec mes amis.

Un jour, deux connaissances corses nous parlent ainsi d’un receleur qui vit seul chez lui. Je connais vaguement l’énergumène en question, un type avide et sans scrupules, et je n’ai bien sûr aucune sympathie pour lui bien qu’il ne soit jamais venu empiéter sur notre territoire et qu’il ne nous ait jamais adressé la parole. Mais c’est un peu la règle ici ; tout le monde se connaît plus ou moins sans véritablement se côtoyer, l’important étant de respecter les autres et les limites de leur territoire. Les Corses le savent, et ils ont vite fait de m’éclairer à leur manière sur cet homme d’une cinquantaine d’années, aux cheveux gris coiffés et brillantinés en arrière, à l’haleine souvent chargée d’anis, toujours prêt à aborder les jeunes filles du quartier. Pressentant la manière dont je pourrais réagir, ils en rajoutent sans doute un peu en insistant sur la notion de respect et de liens du sang, insinuant habilement que le type en question pourrait un jour croiser la route de mes sœurs, Sabrina et Sandrine, et que cela pourrait ne pas finir de manière tout à fait correcte. Ils réussissent ainsi en quelques mots à me faire prendre en grippe ce pervers que je n’ai jamais fréquenté et il n’en faut pas plus pour que je leur accorde toute mon attention. Les Corses poursuivent alors en soulignant que l’homme possède de fortes sommes en espèces à son domicile, ainsi que deux armes automatiques – un colt 45 de calibre 11,43 mm et un pistolet automatique Beretta de calibre 9 mm –, et qu’il pourrait être intéressant de lui donner une petite leçon tout en se servant au passage.

L’idée de me farcir un tel client n’est pas pour me déplaire et, après une réunion au sommet de notre bande, nous décidons de passer à l’action le jeudi suivant. Le plan, relativement simple, permet d’assigner à chacun un rôle précis dans un planning réglé comme un mécanisme d’horlogerie.

Notre receleur devant quitter son appartement à minuit afin de se rendre à un « rendez-vous d’affaires », nous choisissons de monter l’opération pour 23h30 précises. Pour nous assurer que l’homme nous ouvrira bien la porte mais qu’il ne sera pas en état de se défendre, nos deux amis corses auront pour mission de préparer le terrain. Profitant de son penchant pour l’anis, ils partageront avec lui un apéro prolongé puis le quitteront à 23 heures pour nous prévenir que la voie est libre.

Doumé et Antonio seront quant à eux chargés de faire le « p » – le guet – en bas de l'immeuble avec pour consigne de sonner trois coups brefs en cas de problème ou d'intervention de la police.

JM, Patrick et moi aurons en charge la phase la plus délicate : pénétrer dans l'appartement encagoulés, maîtriser le receleur, l'attacher, puis récupérer les calibres et le magot dans les planques que nous ont indiquées nos amis corses.

Pour rendre notre intervention la plus efficace possible, je me débrouille pour me procurer une arme – en l'occurrence un pistolet de collection appartenant à mon père, une arme à poudre noire totalement inutilisable, mais assez impressionnante en raison de son calibre 44.

L'affaire se présente sous les meilleurs auspices, même si au final le partage devra s'effectuer à sept personnes plutôt qu'à cinq puisqu'il faudra rémunérer les deux Corses pour leur tuyau. Nous négocions cependant une option sur l'une des deux armes et prévoyons d'effectuer le partage en lieu sûr, dans la maison des deux Corses.

* * *

Le soir venu, avant de frapper à la porte de l'appartement, mon cœur bat la chamade. L'adrénaline n'a cessé de monter depuis que les Corses m'ont parlé de cette affaire. À la différence de notre petite virée dans la mairie, qui s'était déroulée dans un lieu vide de toute présence humaine, un cocktail de peur et d'excitation irrigue maintenant mon corps – un drôle de mélange qui permet de tout jouer sur un coup de poker, sans réfléchir aux conséquences ou aux risques encourus, sans songer au mal que nous pourrions faire autour de nous.

Je me trouve dans un état d'hypervigilance, les sens en alerte, et je prends soin avec mes deux associés de m'assurer que le silence règne chez les voisins résidant sur le même palier que notre future victime. Heureusement, l'immeuble cossu dans lequel nous progressons comme si nous étions en terre inconnue – le quartier des riches – ne ressemble en rien aux cages à lapins dans lesquelles nous vivons et où tous les faits et gestes peuvent être entendus à travers les cloisons qui séparent les appartements.

Je frappe à la porte et écoute attentivement le bruit du verrou qui choque par deux fois, puis j'observe le mouvement lent de la poignée qui va s'abaisser pour laisser la porte s'entrouvrir. Le malheureux ! Il va ouvrir en toute confiance… Peut-être songe-t-il que ses deux amis partis un peu plus tôt ont oublié quelque chose.

D'un coup d'épaule, je force le faible entrebâillement de la porte et

déséquilibre le pauvre homme au passage. Sans crier ni prononcer la moindre parole, je lui assène un bon coup de poing au visage, puis un deuxième, et je le sens aussitôt vaincu par la peur et le stress. Mes deux amis se précipitent à leur tour pour l'immobiliser.

La scène n'a duré que quelques secondes, mais elle nous a semblé produire un fracas épouvantable. Nous tendons l'oreille et goûtons le silence assourdissant qui nous enveloppe à nouveau, à peine troublé par la respiration haletante de l'homme. JM a plaqué sa main sur la bouche de notre victime allongée au sol et lui chuchote de se tenir tranquille. Il y a cependant peu de chances pour que ce dernier tente quoi que ce soit : le canon de mon 44 est collé sur sa tempe tandis que Patrick est assis sur ses jambes. Je n'ai aucun état d'âme tandis que je le maîtrise de la sorte : le fait de penser à mes deux sœurs ou aux autres filles suffit pour chasser tout remords…

Quelques secondes s'écoulent encore pendant lesquelles je sens la sueur inonder le passe-montagne en laine qui me tient lieu de cagoule. Je crève de chaud sous l'effet combiné de mon déguisement et de l'excitation que j'éprouve à dominer la situation. Rien à signaler, aucun bruit extérieur ne vient perturber notre manège.

Rassurés sur le fait que tout se déroule conformément au plan, nous passons à la suite des opérations et sortons le ruban adhésif de déménageur que nous avons apporté avec nous. Nous nous affairons sur notre homme pour lui recouvrir la bouche, les yeux, et pour ainsi dire momifier son visage, sans aucun égard pour ses cheveux en bataille ou sa respiration saccadée. Il faut dire qu'à cet instant sa crinière grise droite et régulière a bien perdu de son prestige. Nous poursuivons nos basses œuvres en lui liant les mains et les jambes, le saucissonnant presque entièrement jusqu'à ce que nos deux rouleaux d'adhésif y soient passés. Enfin, nous le traînons sans ménagement dans les toilettes pour l'y confiner.

JM reste pour le surveiller pendant que Patrick et moi partons explorer les caches que nous ont indiquées nos compères de l'île de Beauté. Aucun de nous n'est encore fiché, mais nous n'en avons pas moins pris soin de porter des gants afin d'éviter que nos empreintes soient relevées. En cas d'arrestation, nous serions sûrs de passer au piano et nous préférons que, le cas échéant, la partition reste muette.

En toute discrétion, nous simulons un cambriolage improvisé en mettant une pagaille monstre afin de donner l'illusion de tomber sur les planques par hasard. Je finis ainsi par récupérer les deux armes, que je montre avec excitation à JM posté dans les toilettes, un pied posé sur la tête du type pour lui éviter toute imprudence. Nous n'échangeons aucune parole, mais les yeux qui s'écarquillent

sous nos cagoules témoignent amplement de la jubilation que nous éprouvons sur le moment.

De son côté, Patrick enfourne dans un sac tout l'argent liquide qu'il déniche, s'offrant même le luxe de récupérer une chevalière en or de 23 grammes et une chaîne de 120 grammes du même métal soutenant une tête de Christ en pendentif.

Avant de quitter les lieux, nous effectuons un dernier tour du propriétaire afin de vérifier que nous n'oublions aucun matériel derrière nous, que nous ne laissons aucune trace susceptible de nous compromettre et que le chaos que nous avons engendré évoquera bien un cambriolage opportuniste. Nous sommes encore des débutants dans le métier, mais nous avons à cœur d'agir comme des professionnels même s'il y a peu de chances que l'homme porte plainte. Ce n'est qu'un receleur sans scrupules qui s'est retrouvé pris à son propre piège.

Délicatement, j'ouvre la porte et fais signe à mon binôme de me suivre dans l'escalier qui se trouve directement sur notre gauche. Nous gardons nos gants, mais nous ôtons rapidement nos cagoules avant de les glisser avec le reste de notre attirail dans nos sacs déjà bien remplis par le butin.

Arrivé à la dernière marche, je sors en premier et jette un coup d'œil rapide pour m'assurer que Doumé et Antonio sont toujours à leur poste. Ils m'adressent un petit signe pour m'indiquer que tout est clair et que nous pouvons sortir tranquillement. Tandis que nous marchons tous ensemble, très excités, jusqu'à notre voiture, les deux guetteurs doivent se mordre les lèvres tant ils brûlent d'envie de nous demander comment cela s'est passé et si « y a bon ? ».

Arrivés sans encombre à la maison des Corses, nous nous retrouvons dans une salle à manger rustique où nous étalons le butin sur une table sûrement plus habituée à recevoir des repas de famille accompagnés de rires ou de confidences. Si elle pouvait parler, elle s'étonnerait sans doute d'être transformée en tapis de casino et de crouler sous près de 28 000 francs[2] au milieu desquels trônent deux calibres, mais, fidèle à son âme corse, elle reste silencieuse.

Dans l'euphorie du moment, les deux calibres nous reviennent de plein droit ainsi que la chevalière et la chaîne en or que Patrick s'est abstenu de déposer au milieu des espèces. À son regard j'ai bien compris qu'il préférait conserver ces bijoux pour notre cagnotte personnelle. Cela ne me pose aucun problème puisque nous avons pris tous les risques et, de toute manière, personne n'est d'humeur à se plaindre. Une fois l'argent divisé en sept parts équitables, chacun d'entre nous gonfle son portefeuille de plus de 4 000 francs de l'époque, ce qui est loin d'être négligeable puisque cette somme correspond alors à un mois de salaire pour un ouvrier spécialisé.

Nous fêtons dignement l'événement par un bon repas tandis que les deux Corses partent acheter de la poudre blanche, ce qui a le don de m'énerver. Je ne peux cautionner la came…

Patrick, toxicomane déjà aguerri, me demande d'échanger les deux armes contre de l'héroïne, ce que je refuse catégoriquement. Il n'insiste pas. Il sait que je suis anti-poudre et fermement opposé à cette forme de défonce qui, à mes yeux, n'apporte rien de concret sinon la certitude de la déchéance.

Antonio, JM et Doumé sont du même avis. Aux mirages d'un bien-être illusoire nous préférons les choses concrètes et physiques, avec un goût prononcé pour l'action et son corollaire indispensable, une condition physique irréprochable.

Nous disposons d'ailleurs à cet effet d'un sac de frappe dans l'un des nombreux garages des parents de Doumé, que nous avons aménagé en ersatz de salle de sport, avec toute une batterie d'haltères et de poids afin de peaufiner notre entraînement. Dans le même souci d'efficacité, il nous arrive d'effectuer des footings dans les allées du parc du Griffon.

À l'inverse, Patrick se détruit. Il en a parfaitement conscience puisque nous en avons déjà parlé ensemble, allant jusqu'à insister pour qu'il renonce à cette lente dégradation aussi bien physique que mentale, mais nous n'avons d'autre choix que de lui laisser cet espace de liberté dans lequel il va chercher refuge. Nous veillons simplement à ce qu'il ne dépasse jamais les limites en notre présence.

Cette petite manne financière nous permet en tout cas d'être tranquilles pendant une bonne semaine, voire deux si nous sommes raisonnables avec notre caisse commune. Les armes et l'argent dont nous n'avons pas l'utilité immédiate sont rapidement mis à l'abri dans une cache dont je suis le seul à avoir les clés puisqu'il s'agit d'une vieille masure baptisée *Ma Fa Suza* – « Tu m'as fait suer » en provençal – appartenant à mes grands-parents. J'y entrepose une partie du butin, mais profite également du garage de ma mère pour héberger quelques autres de mes nombreux matériels.

* * *

De tous les amis que je fréquente et que je retrouve régulièrement au Sampiero Corso, un bar douteux tenu par un dénommé Toussaint, je suis sans doute le seul à exercer deux activités honorables en dehors des bêtises que nous pouvons accomplir dans le cadre de nos rêves de grandeur. J'ai en effet la chance de travailler comme manutentionnaire par intérim, mais, à l'occasion, je

sers aussi de gros bras pour la société KCP qui gère la sécurité des concerts dans les Bouches-du-Rhône – ce qui ne fait pas de moi le plus assidu des étudiants en droit.

La manutention est un travail pénible, mais qui me permet de garder un lien avec le monde réel et de comprendre que la vie n'est pas facile pour tout le monde. Malgré mon jeune âge, mon travail consiste à décharger des sacs conditionnés dans des camions ou entreposés dans des conteneurs pour le compte d'un exportateur et importateur en marchandises diverses.

Inutile d'avoir fait de longues études pour comprendre les tâches à exécuter au quotidien. Je travaille avec un vieil Italien prénommé Emio qui pourrait être mon père, voire mon grand-père. Il mesure 1,70 mètre, mais il est aussi large que haut et conserve en permanence une cigarette allumée à la bouche, coincée dans l'espace laissé vacant par deux incisives manquantes.

Ce vieux manutentionnaire est un bourreau du travail et son ancienneté lui permet de traiter en priorité les camions à ridelles, beaucoup plus faciles et rapides à vider que les boîtes métalliques. Nous déchargeons ensemble les marchandises, conditionnées en sacs de 20 à 80 kg pour les plus lourds. Je fais le plus gros du travail en hauteur, à l'intérieur des conteneurs ou en équilibre contre les ridelles latérales des camions, afin que mon vieux partenaire puisse venir récupérer les sacs, que je charge sur sa tête coiffée d'un bonnet d'où dépassent quelques cheveux blancs. Les lots de sacs sont par la suite reconditionnés sur palette.

Cette technique parfaitement rodée nous permet de réaliser l'exercice avec fluidité tout en forgeant nos corps. Chaque fois que je charge un sac sur le crâne de mon collègue, je ne peux m'empêcher d'être bluffé par les muscles qui saillent de son cou de bœuf. Nous ne sommes payés qu'au salaire minimum avec une prime de 1,20 franc par tonne déchargée, mais le savoir-faire d'Emio nous permet de déballer jusqu'à 100 tonnes par jour et de doubler ainsi notre paye, pour un revenu mensuel de près de 5 000 francs chacun. Cette somme n'est pas négligeable par rapport à mes petites virées annexes, que je peux poursuivre à l'occasion puisque je ne travaille que quatre jours par semaine, avec des horaires décalés : deux jours de 5 heures à 13 heures, deux autres jours de 13 heures à 21 heures, suivis de quatre jours de repos.

Mon activité au sein de la KCP, en revanche, est complètement aléatoire. Je suis sollicité en fonction des manifestations ou des concerts par un contact qui nous donne un point de rendez-vous et nous briefe alors, avant le début de la fête, sur le groupe qui va jouer, notre position sur le terrain et les consignes particulières – qui se résument au fait que personne ne doit pouvoir resquiller et

que les spectateurs doivent tous payer leur billet ! Au hasard des programmations musicales, je me retrouve ainsi convié à des concerts de groupes tels que AC/DC, Motörhead, Trust, les Stray Cats ou encore Rose Tattoo mais, malgré une bonne paye, je passe le plus clair de mon temps à surveiller une porte ou une fenêtre, à assurer des palpations de sécurité ou à vérifier la validité des billets.

Un soir, je suis ainsi mandaté pour participer à la sécurité d'un concert donné par un jeune groupe de rock, nommé Téléphone, à la salle des fêtes de Vitrolles. J'ai revêtu mon « uniforme » pour l'occasion, à savoir une paire de bottes en cuir noir ornées d'une boucle métallique argent, un jean Levi's 501 et un T-shirt blanc passé sous un épais blouson de cuir, ce qui me fait plus ressembler à un loubard qu'à un agent de sécurité. Je ne dépare pas pour autant dans ma fonction puisque la plupart de mes collègues sont vêtus à l'identique. Les agents de la KCP sont en effet pour l'essentiel des Hell's Angels, des blousons noirs locaux, qui ont été recrutés en fonction du nombre de leurs cicatrices ou de leur expérience en baston plutôt qu'au regard de leur CV. J'ai moi-même trouvé ce job par l'intermédiaire du club de boxe que je fréquente assidûment.

Le déroulement des opérations ne varie jamais beaucoup d'un concert à l'autre. Affectés aux différents points sensibles, équipés de matraques qui sont en réalité d'épais câbles électriques en cuivre entourés d'une gaine de plastique noire et coupés à la bonne dimension, nous entrons dans le vif de notre travail dès lors que le concert bat son plein et que les petits malins tentent des intrusions en solitaire ou en groupe pour se fondre dans la foule et profiter gratuitement du spectacle. Nos consignes sont cependant claires et nous n'éprouvons aucun état d'âme à dissuader ces resquilleurs en leur distribuant de grands coups de matraque sans qu'il soit question de « zone d'impact réglementée », comme cela peut être le cas aujourd'hui.

Ce soir-là, je suis posté le long d'un mur latéral percé de trois grandes fenêtres qu'il serait possible de forcer ou de casser pour pénétrer dans l'enceinte du concert. Et, comme je pouvais m'y attendre, je comprends rapidement que, durant tout le concert, je ne verrai pas une seule fois la scène ou les musiciens. Les premiers candidats à la resquille, les plus téméraires, se lancent déjà seuls à l'assaut des fenêtres, m'obligeant à devenir batteur à ma manière et à distribuer des coups de « baguette » aux lascars qui me servent de cymbales pour l'occasion. Plus les tentatives se multiplient, plus le rythme auquel je joue de la matraque s'accélère. Peu à peu, les solitaires comprennent qu'ils n'ont aucune chance et commencent à former des petits groupes mobiles capables de faire diversion d'un côté pendant que leurs camarades tentent leur chance un peu plus

loin. Nous sommes bientôt obligés de renforcer le dispositif en faisant appel à ceux qui en ont terminé avec le contrôle des billets à l'entrée.

Cela n'est pas bien sympathique, mais je dois avouer que j'adore ce travail ! J'apprécie particulièrement de pouvoir distribuer des coups de matraque sur les membres inférieurs d'un individu prenant la fuite après avoir échoué dans sa tentative d'intrusion. Je le laisse généralement prendre quelques mètres d'avance, le persuadant ainsi qu'il va me semer et le laissant douter de mes capacités physiques alors même que je suis parfaitement entraîné, puis je le rattrape afin de le faucher d'un coup de matraque sur les jambes assené en pleine course. Neuf fois sur dix, cela lui vaut d'effectuer une formidable cascade involontaire, le laissant à ma merci pour que je lui balance une volée de deux ou trois coups supplémentaires sur les côtes ou sur les bras, ou encore sur les mains qui protègent généralement son visage tandis qu'il se roule en boule. Après une telle déculottée, le loustic se relève généralement avec peine et trouve que tenter de resquiller n'est pas forcément une bonne idée… À cette heure de la soirée, nous avons encore affaire à des fraudeurs qui ne sont pas très virulents, mais qui sont plutôt des « fumeurs de moquette » ou des jeunes légèrement alcoolisés qui se laissent rapidement dissuader après avoir tâté du bâton.

C'est plutôt en fin de concert que les choses peuvent dégénérer, quand les spectateurs quittent les lieux et que les plus enfumés d'entre eux, ou les plus imbibés, peuvent provoquer une rixe sous le motif le plus futile. Ce n'est pas tant la rixe qui nous inquiète que la possibilité qu'elle se transforme rapidement en bagarre générale, faisant des blessés parmi des spectateurs qui n'auraient rien demandé à personne. Nous faisons donc preuve d'une vigilance particulière, toujours prêts à frapper fort pour tuer dans l'œuf tout incident.

Après avoir assuré la surveillance des issues latérales et fait échouer de nombreuses tentatives d'intrusion, nous nous dirigeons donc à l'issue du concert vers les portes de sortie de la salle afin d'observer et de sécuriser ce que j'appelle « l'accordéon géant », à savoir le flot de spectateurs qui évacuent la zone tel un ressac humain, accélérant ou ralentissant la cadence en fonction de je ne sais quels impondérables.

Et justement, nous avons tôt fait d'observer l'un de ces imprévus. Un groupe de quatre individus se fraye un chemin à contresens du public, gênant l'évacuation des lieux, mais choisissant surtout d'importuner ou de racketter des petits groupes de filles seules ou accompagnées de garçons peu imposants physiquement et guère vaillants. Nous les gardons à l'œil pendant quelques minutes, de manière à ne plus avoir aucun doute sur leur manège, puis mon collègue Popol me susurre à l'oreille que nous allons devoir écarter ces trouble-

fête et que je ferais bien de le suivre tout en restant sur mes gardes.

Cela fait déjà deux ou trois concerts ou festivals que je travaille avec Jean-Paul, alias Popol, et le courant passe bien entre nous. Petit, sec, énergique, il affiche un visage à faire peur dans le noir en raison de ses oreilles décollées et de son nez écrasé, séquelles de plusieurs fractures récoltées lors de compétitions de judo. Il chausse des santiags ornées de langues de chat sur les parties latérales et porte un perfecto noir avec une épaulette de couleur blanche peinte sur l'épaule gauche, signe de son appartenance à une bande marseillaise bien connue à l'époque. Monté sur ressorts, constamment sur le qui-vive, les yeux et les oreilles – malgré leur mauvais état – furetant toujours partout, il repère le moindre comportement suspect à des lieues à la ronde. Ce soir-là, il a rapidement identifié le meneur de la bande, le plus virulent à ses yeux, et il l'aborde de plein fouet sans autre renfort que moi-même.

« Bon, il va falloir que tu te calmes avec tes copains et que tu ailles jouer un peu plus loin, mon garçon ! »

Les spectateurs qui sortent, et qui nous ont identifiés comme des hommes de la KCP tentant de ramener à la raison un groupe de voyous, s'écartent rapidement. À l'inverse, l'homme qui a été interpellé par Popol ne semble guère ému. Il faut dire qu'il mesure près de 1,90 mètre et qu'il dépasse Popol d'une bonne tête – une tête au crâne rasé et au visage patibulaire –, sans compter qu'il doit bien peser 90 kg, avec de belles épaules bien larges. Ses trois compères sont cependant moins imposants, et ils préfèrent d'ailleurs rester planqués derrière leur chef. Ils ont sans doute raison car je connais l'impulsivité de Popol et sa manière de gérer les conflits. Avec lui, il n'y a que deux scénarios possibles : soit on suit ses directives et on s'en va, soit on s'en prend une en pleine poire sans sommation ni avertissement préalable.

Sans le savoir, le client choisit le deuxième scénario. Sûr de lui, il commet l'erreur de vouloir répondre à Popol en le prenant de haut.

« Écoute, petit… »

Le « petit » est de trop. Popol ne laisse pas le temps au géant de finir sa phrase, il le saisit par le bras et le fait voler par-dessus son épaule en une fraction de seconde, me laissant à peine le temps de faire une esquive latérale pour ne pas me recevoir sa carcasse, qui va percuter le sol avec violence. Cette prise, *Ippon-Seoi-Nage* en japonais – littéralement « jeter par-dessus l'épaule » – est l'un des nombreux gestes que Popol maîtrise à la perfection. Il poursuit d'ailleurs la démonstration de son talent en enchaînant aussitôt avec une autre prise, immobilisant cette fois le géant au sol dans un nouveau hurlement de douleur. Pour ma part, je reste simple spectateur puisque les trois comparses ont détalé

comme des lièvres, sans esquisser le moindre geste pour secourir leur compagnon.

Popol maintient encore le géant quelques secondes au sol, histoire de goûter au doux son de sa voix, puis il le laisse se relever avec difficulté. Tandis que l'individu se masse une épaule vraisemblablement luxée, Popol le fixe droit dans les yeux pour l'inviter à dégager sans y mettre les formes, concluant son ordre par un conseil irréfutable :

« Petit mais costaud. N'oublie jamais cela, grand con… Allez, casse-toi ! »

D'un spectacle à l'autre, ces petits extras professionnels me permettent de voir beaucoup de groupes encore peu connus et qui, plus tard, deviendront incontournables. Parmi eux, quelques-uns sévissent encore aujourd'hui, pour le plus grand bonheur des nostalgiques.

Cerise sur le gâteau, ce travail m'autorise également à pratiquer des palpations de sécurité lorsque je suis affecté à l'entrée. Et, une fois les portes fermées, nous partageons souvent entre nous le butin alors récupéré auprès de quelques lascars censés être là pour écouter leur groupe préféré. Je ne manque jamais d'être étonné par le nombre impressionnant de couteaux, de poings américains, de matraques ou autres joujoux destinés à en découdre que l'on récupère, alors même que la musique est censée adoucir les mœurs. Cette maxime reste ainsi un vrai mystère pour moi, tant la réalité que j'ai pu observer dans mes fonctions était différente…

* * *

Mon emploi du temps m'offre en tout cas une grande liberté d'action et me permet de continuer à traîner avec mes copains du quartier. Je n'en reste pas moins un solitaire et, à l'occasion, j'aime rendre quelques menus services sans éprouver la nécessité d'en parler à mes camarades ou de les faire participer.

Toussaint l'a bien compris, qui profite d'un de ces après-midi où je bois un café en solitaire au Sampiero pour me proposer quelque chose. À vrai dire, je ne sais pas trop où il veut en venir lorsqu'il entame la conversation.

« Ça va, aujourd'hui, tu ne travailles pas ?

– Non, je suis du matin et je ne reprends que demain.

– Dis-moi, tu ne voudrais pas me rendre un service ou deux quand tu ne fais rien ? J'aurais besoin d'un encaisseur… Tu continues un peu à boxer ?

– Oui, je m'entraîne toujours, mais c'est quoi, un encaisseur ? »

Et voilà mon beau Toussaint qui m'explique avec son accent corse, emporté par son lyrisme et sa poésie, que le métier d'encaisseur est l'un des plus vieux

métiers du monde. Il arrive en effet que certaines personnes empruntent de l'argent pour toutes sortes d'activités, professionnelles ou non, légales ou pas, mais qu'elles ont parfois du mal ou oublient de rembourser leurs dettes malgré leurs promesses ou des reconnaissances signées en bonne et due forme. L'encaisseur est alors chargé d'aller voir ces personnes pour les rappeler à leurs obligations, récupérer l'argent et le remettre au prêteur initial. Bien sûr, ce travail est rémunéré au pourcentage en fonction des sommes récupérées. Jeune, naïf et guère curieux, je lui fais part de mon intérêt pour ce travail. Il est clair aussi que Toussaint me brosse un tableau digne d'un vrai justicier et que les dettes sont souvent des dettes d'honneur. Or, on ne badine pas avec l'honneur… Il ne me faut pas plus d'explications pour me sentir investi d'une mission et me voilà aussitôt embauché et mandaté pour aller récupérer quelques enveloppes chez toutes sortes de débiteurs, personnes morales ou physiques. Pour la plupart, il s'agit cependant de joueurs de cartes invétérés, de tous niveaux sociaux, qu'une addiction au jeu non soignée a entraînés dans une spirale de dettes dont ils ne parviennent plus à s'extraire. Dès lors, je comprends mieux l'atmosphère enfumée si particulière qui règne dans l'arrière-salle de ce bar-restaurant corse, ou ces quelques clients qui repartent à l'aube, la mine déconfite, en signant des reconnaissances de dette ou en laissant leur clé de voiture sur le comptoir.

Je ne pose pas de question car je ne vois rien d'illégal dans le fait d'aller demander aux personnes concernées de rembourser les dettes qu'elles se sont engagées à honorer. Sans compter que la commission versée par Toussaint peut s'avérer bienvenue pour un jeune homme de mon âge.

L'un de mes premiers « contrats » ne tarde pas à arriver. Il est 9 heures ce matin-là quand j'arrive au Sampiero sur la moto que JM m'a prêtée, une grosse cylindrée routière qu'il est bien agréable de piloter malgré la fraîcheur de cette journée qui s'annonce ensoleillée.

Le comptoir est encore bien calme et Toussaint en profite pour me demander un service d'encaissement dans la zone industrielle de Vitrolles. Il m'explique que le client est un joueur de cartes passionné, redevable d'une forte somme d'argent qu'il rechigne à payer malgré ses revenus réguliers. Ce M. Sarrazin, directeur adjoint d'une grosse usine de conserves de poissons ayant pour spécialité les sardines à l'huile et les maquereaux moutarde-vin blanc, ne cesse de balader Toussaint malgré plusieurs relances téléphoniques. Il refuse de lui parler au téléphone, ou fait dire par sa secrétaire qu'il est en réunion et rappellera plus tard, ce qu'il ne fait bien sûr jamais. Ces atermoiements ont le don de mettre en rogne le Corse alors qu'une conversation franche aurait sans doute permis d'éviter que les choses ne s'enveniment et que la tension ne monte. Les bornes

étant désormais dépassées pour le Corse, il ne voit pas d'autre solution que de faire appel à un encaisseur pour récupérer son dû.

La situation me paraît parfaitement claire et censée. Je demande donc un maximum d'informations à mon ami afin de pouvoir régler la question en douceur, aussi vite que possible. Toussaint m'indique alors que ce bon M. Sarrazin n'a pas que le jeu comme vice, et qu'il collectionne également les conquêtes féminines, éblouies par sa position de directeur adjoint et de flambeur plus que par son physique ingrat. Malgré une façade d'honnête père de famille, l'homme est un coureur de jupons qui partage son temps libre au bras de ses maîtresses ou dans les salles de jeu, à dilapider les revenus confortables que lui vaut sa position.

Avant de partir, Toussaint me résume ses consignes : rappeler à M. Sarrazin qu'il doit payer sa dette, l'encaisser en totalité ou en partie si l'occasion se présente, mais, dans tous les cas, obtenir des explications sur son silence, beaucoup trop long à son goût.

J'enfourche mon cheval d'acier et démarre en trombe avant d'emprunter l'autoroute pour m'autoriser quelques jolies pointes de vitesse m'empêchant d'admirer le paysage. Tous mes muscles font corps avec la machine infernale et je zigzague entre les véhicules sans qu'ils puissent me voir arriver. J'ai d'autant plus le sentiment de monter un cheval d'acier que ma tenue vestimentaire, à la mode de l'époque, me fait un peu ressembler au cow-boy des publicités Marlboro. Chaussé d'une paire de santiags, je suis également vêtu d'un jean Levi's 501 et d'un gros blouson de cuir fourré de laine de mouton pour me préserver du froid malgré la vitesse. J'ai vraiment fière allure sur mon engin, une vraie tête de *biker*, mais j'ignore encore que cela va me servir ! En effet, bien qu'elle affiche une enseigne française et produise des spécialités marseillaises, la conserverie vers laquelle je me dirige a été récemment rachetée par des Américains et opère désormais dans le cadre d'une multinationale.

Je quitte finalement l'autoroute pour m'enfoncer dans la zone industrielle de Vitrolles, une immense concentration d'entrepôts et d'usines où il est difficile de se repérer, mais je finis par localiser l'entrée de l'usine au bout d'une quinzaine de minutes : un grand portail bleu flanqué d'un panneau arborant la marque de la conserverie, à côté duquel trône une petite guérite blanche, vitrée sur toutes ses faces afin que le gardien dispose d'une vue à 360°. Ce dernier m'interpelle mais, sans décliner mon identité, j'annonce que j'ai rendez-vous avec M. Sarrazin. Une formule magique n'aurait pas ouvert le portail plus facilement ! Le gardien s'active afin de me laisser entrer, puis il agite un bras en haussant la voix pour couvrir le bruit de mon moteur pétaradant et m'indique l'endroit où je pourrai

me garer.

J’avance en roulant au pas et me gare à reculons afin d’être dans le sens de la marche pour mon départ, même si je sais que je ne quitterai pas les lieux sur les chapeaux de roues. Enfin, je coupe le moteur, ôte mon casque et me recoiffe d’un geste de la main avant de me diriger vers la porte donnant accès à l’usine. Une pancarte indique : « Entrée exclusivement réservée au personnel », mais je ne me sens pas concerné. Je tire sur la poignée, m’engouffre à l’intérieur et me retrouve face à un espace si grand qu’il me semble faire au minimum la taille d’un stade de football ! Partout, d’innombrables machines devant lesquelles les ouvriers travaillent à la chaîne pour produire quantité de conserves qui, guidées par des tapis roulants, sont remplies à la main avant de défiler sous des presses d’emboutissage et de disparaître je ne sais où dans un tintamarre infernal…

Un modulaire vitré posé contre une paroi de l’usine abrite encore d’autres employés, tandis qu’un grand escalier latéral, placé contre le mur de bardage métallique comme s’il donnait accès à une tour d’ivoire ou à des miradors de surveillance, conduit aux bureaux des secrétaires et de la direction. Je note le regard de quelques ouvriers ou ouvrières qui me dévisagent discrètement, avec une crainte mêlée de respect. Avec le recul, et en raison de mon allure particulière, je pense aujourd’hui qu’ils devaient me prendre pour un de leurs nouveaux dirigeants américains en visite d’inspection dans leur usine récemment rachetée.

Je fourre mes gants de motard dans mon casque et dépose le tout sur une table située sous les escaliers menant à l’étage de la direction. Avant d’attaquer les marches, j’adresse un clin d’œil silencieux à l’une des ouvrières, comme si je voulais lui dire : « Attention, je pose mes affaires ici, que personne n’y touche. » Le sourire qu’elle me renvoie confirme qu’elle a parfaitement compris la mission dont je l’ai chargée.

Je grimpe les escaliers et, malgré le bruit des machines devant lesquelles s’échinent les ouvriers, j’entends mes bottes résonner sur les marches métalliques qui me conduisent vers les hautes sphères de l’usine. Je débouche face à une porte vitrée sur laquelle est gravée l’inscription « Direction ». À travers le verre, je devine une grande pièce occupée par deux bureaux derrière lesquels sont assises deux secrétaires. La première, prénommée Elisa à en croire le chevalet porte-nom placé en évidence, est une jolie jeune fille absorbée par l’écran d’un ordinateur plus gros encore qu’une télévision à tube cathodique. La seconde, une brunette plus âgée prénommée Colette, affiche un sourire béat en faisant les yeux doux à mon « M. Sarrazin » qui me tourne le dos et dont l’une des fesses repose en équilibre sur le coin de son bureau. Il ne fait aucun doute

dans mon esprit qu'il use de ses charmes, ou plus vraisemblablement de sa position hiérarchique, pour tenter une ouverture avec Colette ou entretenir une relation existante.

J'entre sans frapper et lance aussitôt : « Mademoiselle, Madame, bonjour. Je viens voir M. Sarrazin. » Je marque bien la différence entre les deux « mistinguettes » car mon instinct m'a fait pressentir les événements qui doivent se dérouler dans ce bureau. J'imagine que mon client jouit d'un droit de cuissage sur la plus âgée, mais qu'il n'en fait pas moins subir des pressions quotidiennes sur la plus jeune, qui résiste encore à ses assauts. Le jour où il viendra poser ses fesses sur le bureau d'Elisa plutôt que sur celui de Colette, comme pour marquer son territoire, cela signifiera sans doute qu'il sera parvenu à ses fins… J'affabule peut-être, mais cette hypothèse me permet aussi de me le rendre antipathique, bien que ce ne soit pas trop difficile puisque tout en lui m'inspire déjà le mépris.

Un grand silence flotte quelques instants après mon annonce, le temps que les regards des trois personnes présentes se lèvent vers moi pour jauger l'inconnu que je suis et réfléchir à ce que pourrait bien être ce rendez-vous inopiné. Enfin, M. Sarrazin se décide à prendre l'initiative. Après tout, c'est lui, le patron !

« Oui, je suis M. Sarrazin. C'est à quel sujet, Monsieur ?

– Je viens de la part de Toussaint. Le mieux serait encore que nous allions discuter tranquillement dans le modulaire en bas. Je vous attends. »

Je ne prononce aucune autre parole afin de ne pas lui laisser le choix et je peux le voir blêmir et perdre ses moyens tandis qu'il comprend l'objet de ma visite. Il attrape sa veste de costard à deux balles et demande à ses secrétaires, en fixant uniquement la brunette, de prendre ses appels jusqu'à son retour. Pour ma part, je ne peux m'empêcher de décocher un large sourire à Elisa, qui me répond par un regard éloquent, comme si elle m'adressait une invitation et exprimait en même temps son soulagement d'être débarrassée de cet homme. *Aurais-je eu raison sur le comportement de ce cloporte en col blanc ?*

J'ouvre la porte à M. Sarrazin et, d'un signe de tête, le presse de passer devant afin que je puisse l'accompagner jusqu'au modulaire, où nous pourrons avoir notre petite discussion d'affaires. Avant même que nous ne descendions, je suis à nouveau happé par le bruit infernal des machines qui grondent dans cette usine en effervescence. En suivant mon homme dans les escaliers, je contemple le sommet de son crâne dégarni et note la nervosité de sa démarche. Pour ne pas chavirer, il s'accroche à la rampe comme s'il s'agissait d'une ligne de vie. *Que peut-il bien se passer dans sa tête ?* L'assurance dont il faisait preuve quelques minutes plus tôt en toisant sa secrétaire a désormais disparu. Je perçois son angoisse tandis que les ouvriers nous observent à la dérobée, songeant

certainement que je suis une huile américaine venue le recadrer dans son travail.

Nous pénétrons dans le modulaire, qui s'avère être un coin repos doté d'un espace cuisine pour le personnel. Je ne sais pas s'il s'est ratatiné sur lui-même depuis que nous avons descendu les escaliers, mais je m'aperçois alors que je le dépasse d'une bonne tête et que son corps semble avoir gonflé sous l'effet de la peur. Il arbore le petit ventre rond d'une femme enceinte de six mois et les poils de sa fine moustache vibrent sous les tremblements répétés de sa lèvre supérieure. Ses yeux furètent dans tous les sens, cachés derrière des lunettes aux verres aussi épais que des loupes, posées en équilibre sur un petit nez sec. Jamais son regard ne s'arrête sur le mien. À mon avis, il a dû gravir les échelons de l'usine en commençant comme simple ouvrier avant de finir cadre supérieur. Tels les anciens fumeurs qui font les pires repentis, ce petit chef doit se faire mousser auprès de sa hiérarchie et se montrer impitoyable auprès de ses subordonnés, au point d'être pénible dans sa vie professionnelle comme dans sa vie privée.

Planté en face de lui, j'annonce la couleur et entame le « dialogue » sans lui laisser le temps de souffler.

« Tu sais, Toussaint n'est pas content. Tu as des dettes et tu dois les honorer. Tu ne peux pas faire comme si elles n'existaient pas… »

Je laisse planer un silence menaçant.

« Tu comprends ce que je veux dire ?

– Je vais vous expliquer… »

Et voilà, il ne m'a fallu que quelques secondes pour prendre l'ascendant sur lui. J'ai usé du tutoiement et il n'a osé me répondre qu'en me vouvoyant. Je n'ai cependant cure de ses explications et je tiens à ce que le message soit parfaitement clair. Je lui saisis l'index et l'annulaire de la main gauche, orné pour ce dernier d'une alliance qu'il a sans doute souillée à maintes reprises, et je les lui tords dans un geste brusque qui a pour effet de le faire aussitôt se plier de douleur. Il tombe à genoux devant moi tout en essayant de réduire la torsion exercée à l'aide de sa main droite.

« Tu as joué, tu as perdu. Tu dois payer, coco. Tu as compris ?!! »

Je sens les regards peser sur moi à travers les vitres du modulaire, mais les ouvriers et les ouvrières n'en continuent pas moins leurs activités en faisant mine de ne rien voir de ce qui se passe dans cette salle de repos, comme si le fait de martyriser ce M. Sarrazin dans sa propre usine ne les troublait pas outre mesure. Peut-être sont-ils même soulagés qu'il se retrouve à son tour dans la peau d'une « victime ».

Il ne faut guère que quelques secondes pour que M. Sarrazin fasse preuve de

raison, le temps nécessaire pour qu'il passe du blanc au rouge cramoisi sous l'effet conjugué de la peur et de la douleur, alors même qu'une mèche rebelle, jusque-là soigneusement coiffée en arrière sur son front dégarni, vient fouetter son front plissé et la monture de ses lunettes. Il n'est vraiment pas beau à voir.

« Oui, oui, je vais vous payer ! Je vais vous faire un chèque tout de suite ! Lâchez-moi, je vous en supplie ! Vous me faites atrocement mal !!! »

Je relâche la pression pour le faire asseoir sur une chaise à proximité de la table des repas. Il en profite pour secouer sa main gauche tout en plongeant la droite dans la poche de sa veste et en sort un chéquier. Puis, d'une main toujours tremblante, il rédige son chèque et le signe, en omettant d'indiquer l'ordre ainsi que je le lui ai précisé. Il m'annonce que la somme inscrite est bien la bonne et qu'il n'y aura aucun problème pour l'encaissement, mais je ne suis même pas curieux de lire quel est le montant de la somme en question. Je me contente de fixer ses yeux vitreux d'un regard qu'il ne peut toujours pas soutenir, puis je lui lance :

« Je vais te dire deux choses. D'une, j'espère pour toi qu'il n'y aura en effet aucun problème avec l'encaissement et que je ne serai pas obligé de revenir te rendre visite. De deux, si jamais j'apprends que tu manques de respect ou que tu te conduis mal avec Elisa, tu auras affaire à moi. C'est clair et bien assimilé ?

– Il n'y a aucun problème sur ces deux points, je vous l'assure. Surtout, je vous prie, n'oubliez pas de transmettre mes amitiés à Toussaint et de lui présenter toutes mes excuses pour mon retard…

– Tire-toi et ne m'oblige pas à revenir ici ! »

Il recoiffe sa mèche rebelle et tente de sortir dignement du modulaire, sans affronter le regard de son personnel, qui s'attelle à sa tâche comme si rien ne s'était passé. Je le laisse regagner sa tour d'ivoire un peu plus léger et acquitté de sa dette tandis que je récupère mon casque et mes gants. Avant de ressortir de l'usine, j'adresse un nouveau clin d'œil en guise de remerciement à l'ouvrière que j'avais chargée de veiller sur mes affaires. Elle me répond par un formidable sourire.

Je remonte sur mon cheval d'acier le cœur léger pour reprendre la direction du Sampiero afin de remettre au Corse ce qui lui est dû. Je file aussi vite qu'à l'aller, en ayant pris soin de caler le fameux chèque dans la poche de mon blouson pour ne pas qu'il s'envole. Il serait fâcheux pour mon nouvel ami M. Sarrazin que je doive revenir en lui expliquant que j'ai perdu son bout de papier…

Arrivé au Sampiero, j'ai à peine eu le temps de m'asseoir à une table et de passer ma commande à la fille de Toussaint que celui-ci vient vers moi.

« Alors, ça s’est bien passé ? »

Plutôt que de lui répondre par un long discours, je lui remets le bout de papier plié, dont il prend soin de vérifier qu’il n’y a pas d’ordre au porteur et que la somme indiquée est la bonne. Puis, en guise de remerciement, il pose sa main sur mon épaule et me souhaite un bon appétit, en me précisant que nous règlerons nos comptes au café.

Je déguste mon déjeuner plongé dans mes pensées, m’interrogeant sur l’opportunité qu’il y aurait à revoir Elisa et à l’inviter à boire un verre avant de partir faire une balade en moto. Mais je ne suis pas sûr d’être le genre de garçon fréquentable à ses yeux. Seul à ma table, je ne peux néanmoins m’empêcher de sourire à cette idée…

Pendant que l’on me sert un café, le Corse vient me glisser une enveloppe dans la main sans prononcer un mot. Il est maintenant temps pour moi de partir retrouver JM afin de lui rendre son cheval d’acier et lui raconter que j’ai peut-être une ouverture avec une jolie jeune fille prénommée Elisa… Mais ce ne sera certainement pas pour ce soir car, demain matin, je retrouve le vieil Emio à 5 heures afin d’assurer mes huit heures de manutention – une journée bien remplie, qui vaut largement dix bonnes séances de musculation…

---

1. Meilleur espoir 1971-72 et premier Français à boxer à Las Vegas, Tonna met un terme à sa carrière professionnelle en 1985 sur un bilan de 46 victoires et 11 défaites. En 1976, il bat Jules Bellaïche lors d’un championnat de France à Marseille devant 5 500 personnes.

2. Plus de 4 000 euros (l’équivalent de 10 000 euros aujourd’hui, si l’on tient compte de l’inflation).

Chapitre 6

Les voyous

Faute de temps, je délaisse bientôt tout à fait les bancs de la faculté, que je n'ai guère fréquentée, et mes études de droit pour traîner avec mes mauvaises fréquentations, que je considère comme mes amis et ma deuxième famille. Avec eux, je me dirige lentement mais sûrement vers une voie beaucoup moins glorieuse : le vol de voitures en série.

À vrai dire, j'analyse cela comme le « complexe de la cigarette ». Au départ, vous souhaitez faire comme les autres pour frimer dans le cadre d'un loisir personnel, ou pour rendre service à quelques amis à la recherche de pièces d'occasion et bon marché. Il suffit souvent d'une mauvaise rencontre dans le quartier et de quelques promesses juteuses pour vous arracher à un environnement familial bancal et vous entraîner vers des pentes bien plus glissantes et dangereuses que vous ne pourriez le soupçonner de prime abord. Bien sûr, vous prenez vos décisions seul, en votre âme et conscience, mais le manque de maturité ou l'innocence de la jeunesse ne peuvent totalement excuser vos bêtises, quels que soient votre origine, vos fréquentations ou votre milieu social.

Il n'empêche que Marseille et sa région ont de tout temps constitué un terrain de prédilection pour les pontes du grand banditisme. Ces hommes et leurs affidés, qui règnent alors en maîtres sur la Canebière et ses quartiers interlopes, exercent leurs talents dans tous les secteurs illicites susceptibles de leur fournir des liquidités ou de leur permettre de les recycler : fausse monnaie, trafic de drogue, boîtes de nuit et, bien sûr, braquages et rackets en tous genres.

Cet univers de la voyoucratie obéit à ses propres règles avec une hiérarchie très stricte qui impose à chacun un travail particulier en fonction de ses antécédents ou de ses réussites. Les braqueurs, qui exercent l'une des activités

les plus respectées, se trouvent au sommet de cette pyramide. Lorsqu'une équipe se monte, toute une organisation parallèle se met en place avec des tâches parfaitement définies et la volonté de fournir un service impeccable aux braqueurs dans l'espoir d'accéder, un jour peut-être, à leur statut, synonyme de réussite dans cette société opaque.

Bien sûr, les braqueurs ne vont pas prendre la peine de se compromettre ou de s'exposer en volant le matériel nécessaire à leur coup et, même s'ils sont à des années lumière des petites frappes qui volent des voitures, ils n'en ont pas moins besoin de leurs services. Ils font donc appel à leurs différents contacts – ou sous-traitants – pour parvenir à leurs fins, que ce soit dans la préparation, dans l'action ou dans l'après-coup lorsqu'il s'agit pour eux de couvrir leurs arrières.

Cette méthode permet de faire travailler clandestinement tous les intermédiaires en fonction de leur niveau hiérarchique dans la délinquance. Et quand un petit voyou dérobe un véhicule pour une équipe de braqueurs ou un grand caïd, cela s'inscrit dans le code des bandits comme un acte valorisant pour sa « carrière » dans le milieu.

Ma bande d'amis et moi sommes loin d'être initiés à cet univers mais un jour, par le biais de connaissances communes, nous sommes mis en relation avec un intermédiaire qui nous propose un premier contrat en tant que fournisseur pour des équipes de braqueurs dont il se garde bien de nous révéler l'identité ou le palmarès. Le « complexe de la cigarette » joue à plein et nous nous laissons rapidement convaincre que nous pouvons faire aussi bien que les autres, d'autant plus que cette « commande » de deux véhicules doit être payée 3 500 francs en espèces pour chacun des deux.

Notre mission doit cependant répondre à des spécifications bien précises, comme par exemple choisir une grosse berline puissante d'un modèle récent et la voler loin de la future zone d'action des braqueurs. Peu expérimentés, nous mettons cependant au point une technique relativement efficace cadrée par une savante stratégie de repérage, d'intervention et de livraison.

En fait, Antonio réalise même un lot complet de ce que l'on nomme « les clés », à savoir des kits préparés à l'avance et parfaitement opérationnels de sucres électriques avec leurs fils permettant de démarrer les moteurs. Ainsi, lorsque le repérage sera validé pour les berlines de notre choix, il suffira d'en forcer la portière, de démonter le cache sous le volant et de mettre en place la « clé » de fortune avant de casser le bloc volant. À force de pratique, un voleur de voiture devient un véritable artiste, capable de partir avec une BMW série 5 en deux ou trois minutes. De notre côté, si tout se passe bien, nous estimons pouvoir gagner notre soirée en moins de trois heures.

Afin d'honorer cette première commande, nous nous retrouvons chez une amie pour préparer le matériel et la procédure d'exécution, mais aussi pour mettre au point nos alibis et nos contacts afin de disposer d'un scénario en béton dans l'éventualité où nous serions interrogés par les agents de la force publique. Nous essayons de nous comporter comme de vrais voyous en n'oubliant jamais cette démarche avant chaque départ ou chaque action, avant que l'adrénaline ne commence à affluer dans nos veines.

Cependant, à la dernière minute, Jacky, un copain présent chez notre amie et plus ou moins au parfum de cette affaire, demande à nous accompagner car il aimerait que nous lui procurions une Coccinelle Volkswagen pour rénover son modèle vieillissant. Je ne suis pas trop d'accord pour intégrer cet intrus dans notre bande, mais je finis par accepter à condition qu'il reste en retrait et que nous ne pourvoyions à ses besoins qu'une fois nos propres objectifs atteints.

L'équipe au complet, nous prenons place dans la voiture de JM – une Fiat coupée rapide et efficace en cas de poursuite avec la police – afin de nous rendre sur zone. Après avoir effectué une reconnaissance dans les beaux quartiers de Toulon, nous dérivons du côté du quartier universitaire, où je finis par repérer une Renault 11 Turbo de couleur rouge, une quatre portes rapide demandée en priorité.

Après une reconnaissance sommaire des environs et un temps d'observation, nous prenons bientôt les dispositions nécessaires pour passer à l'action.

JM reste au volant de son véhicule et nous dépose, Antonio et moi, à 200 mètres de l'objectif afin que nous ayons le temps d'effectuer des points d'observation tout en nous dirigeant tranquillement vers la Renault avec notre matériel.

Arrivés sur l'objectif, il nous faut moins de deux minutes pour ouvrir la voiture, pénétrer à l'intérieur et démarrer. Après avoir adressé deux appels de phares à JM pour lui indiquer que la situation est sous contrôle, nous repartons en convoi en direction du point de regroupement déterminé à l'avance. Nous avons privilégié un endroit dégagé à l'entrée de Toulon, en l'occurrence un grand parking à partir duquel nous disposons d'un bon visuel sur les alentours et surtout de suffisamment d'espace pour dégager au quart de tour en cas d'urgence. *Courage*, *fuyons*, telle est la devise que nous prévoyons d'appliquer en cas de problème… D'ailleurs, je ne sais pas si mes camarades ressentent le même stress que moi, mais cela fait tout de même trois fois déjà que j'éprouve le besoin de me vider la vessie. À l'exception de JM, le plus aguerri d'entre nous, nous ressemblons plus à des Pieds Nickelés faisant leurs classes qu'à des caïds en costume rayé et borsalino.

À l’issue de notre première navette, nous garons la Renault 11 Turbo sur le parking, puis nous réembarquons à bord de la Fiat afin de partir récupérer le deuxième véhicule qui nous permettra d’honorer la commande. Avant de démarrer, nous prenons cependant le temps de rappeler à Jacky, qui restera en « chouf » sur notre zone d’attente, qu’il lui faudra déplacer son véhicule personnel s’il voit la police traîner ou planquer dans le coin. Les téléphones portables ne sont en effet pas encore sur le marché et il nous est indispensable de tout codifier et planifier à l’avance dans l’éventualité où nos plans ne se dérouleraient pas selon nos vœux.

Moins d’une heure plus tard, nous retrouvons Jacky sur le parking, en rapportant cette fois-ci une Renault 18 Turbo pratiquement neuve, un vrai coup de chance car ce genre de bolide constitue une prise de choix tant il est rare à trouver et souvent bien protégé.

Notre bonne fortune fait aussitôt saliver Jacky. Il insiste pour que nous repartions maintenant lui dégotter la Coccinelle de ses rêves qui lui permettra de retaper son carrosse fatigué. Je ne suis pas trop chaud, et je ne suis pas le seul : beaucoup trop de stress pour cette première et les novices que nous sommes.

JM, le plus expérimenté, abonde dans mon sens en expliquant que non seulement il se fait tard, mais que nous ne sommes pas non plus équipés d’une clé adaptée à ce type de voiture, que nous n’avons pas l’habitude de voler. A-t-on déjà vu des braqueurs partir faire leur casse dans une Coccinelle ? Antonio intervient néanmoins pour rappeler la promesse que nous avons faite à Jacky et l’aide qu’il nous a apportée en surveillant la zone d’attente tandis que nous chassions la berline.

Fatigué de ces tergiversations, je décide d’y mettre fin en évoquant une Coccinelle tout à fait honorable que j’ai repérée à proximité de la Renault 11 lors de notre première récupération.

Nous voilà donc repartis vadrouiller dans le quartier des universités où, une fois sur les lieux, je décide d’accompagner Antonio pour m’occuper avec lui de la voiture.

Plutôt que de forcer la serrure, Antonio actionne l’ouverture en passant une tringle entre le joint de la porte et la vitre afin de crocheter le câblage du mécanisme. Cela ne pose aucun problème et nous avons vite fait de monter à bord. Mon binôme me donne un coup de main pour casser le bloc volant et m’aider à connecter les fils afin de démarrer le moteur, ce que nous parvenons à faire sans encombre. Alors que le moteur ronronne doucement, je demande à Antonio de remonter dans la Fiat de JM pour repartir en convoi vers le parking, notre zone d’attente. N’ayant pas pris beaucoup d’initiative lors des deux

premières récupérations, je me sens soudain pousser des ailes et, alors que je m'opposais jusque-là à l'idée de retourner commettre un nouveau larcin, la fierté prend le dessus. Sans réfléchir et pour ne pas passer pour un dégonflé, je me laisse entraîner par les événements et me mets au volant de la Coccinelle.

Après avoir roulé 2 kilomètres en tête dans la Coccinelle, je ralentis pour m'engager lentement dans la descente menant au parking et aux deux véhicules précédemment volés. Mais, alors que je cherche Jacky du regard sans réussir à le situer, je suis brusquement ébloui par deux voitures banalisées qui viennent d'allumer leurs pleins phares sur moi. Presque aussitôt, un hurlement retentit dans la nuit.

« Police ! Sors du véhicule ! »

Tout s'enchaîne très vite. JM, qui roulait dans mon sillage, fait aussitôt crisser la gomme sur la chaussée pour entamer un demi-tour fulgurant tous phares éteints. Le crissement de ses pneus et le rugissement de son moteur me vrillent les tympans.

La gorge sèche et le cœur pompant l'adrénaline, je ne prends pas le temps de me poser la moindre question. J'écrase l'accélérateur de la Coccinelle dans un geste réflexe et fonce entre les faisceaux des phares allumés comme s'il s'agissait de traverser un mur de flammes. À peine ai-je eu le temps d'apercevoir deux policiers armés se jeter sur le côté que je tire sèchement sur le frein à main pour lancer mon véhicule dans un tête-à-queue tout en priant pour que le moteur ne cale pas… Des milliards de questions me traversent l'esprit tandis que je pousse la Coccinelle à la limite de sa puissance pour échapper aux condés. *Jacky s'est-il fait serrer ? Comment les flics ont-ils fait ?* En fait, je ne suis certain que d'une chose, c'est que ce n'est pas une fois que l'on a coulé son bronze qu'il faut serrer les fesses ! Bizarrement, me vient à l'esprit la vision fugace d'une affiche placardée dans le vestiaire de mon usine de déchargement, laquelle représente un fil de pêche au bout duquel est suspendu un gros poisson avec cet avertissement : « Il faut réfléchir avant d'agir. » Plus que jamais, je me sens concerné…

Je remonte la pente du parking à pleine vitesse, mais cela ne m'empêche pas d'entendre une nouvelle sommation lancée à pleins poumons par un flic : « Halte ! Halte ou je tire ! »

Réalisant à cet instant que je vais peut-être me prendre une balle, je serre furieusement le volant et me colle dessus pour présenter une cible réduite, faisant involontairement retentir le klaxon que j'écrase sous le poids de mon torse. L'idée qu'il puisse s'agir d'une menace en l'air est bientôt contredite par les deux détonations sèches qui retentissent derrière moi. J'écrase alors l'accélérateur avec une force telle que mon pied serait capable de traverser le

plancher de la voiture, puis je disparais dans la nuit.

Après quelques virages pour semer d'éventuels poursuivants, je prends le temps de calmer ma respiration et de faire le point. Je ne saigne pas, je n'éprouve aucune douleur, je n'ai pas fracassé la voiture… Puis des questions reviennent me hanter. On m'a tiré dessus ! Pourquoi ? Il visait peut-être les pneus ? À moins que mon coup de klaxon n'ait surpris le flic et ne l'ait fait sursauter ? Ou peut-être visait-il comme une chèvre ? Il ne me vient pas à l'esprit que le flic a pu craindre pour sa vie après m'avoir vu foncer sur ses collègues.

Je fouille la boîte à gants de la Coccinelle et déniche un paquet de Gitanes sans filtre. Je ne fume pas, mais j'en allume une tout en tenant le volant de l'autre main et en continuant à forcer l'allure. Entre deux bouffées qui m'étouffent à moitié, je me pose à nouveau la question de savoir ce qu'il est advenu de Jacky. Pour peu qu'il ait été embarqué au commissariat, il pourrait tout à fait se mettre à table, ce qui me vaudrait la visite des condés à mon domicile dès 6 heures du matin, l'heure légale pour une perquisition. Le temps presse…

Quelle galère ! Il faut vraiment être le roi des cons pour vouloir frimer ainsi, pour agir comme les autres dans le seul but de passer pour un homme, un vrai, un voyou… Une multitude de questions se pressent dans mon cerveau comme le flonflon d'un manège déjanté. Quel exemple vais-je donner à ma mère, mon frère ou mes sœurs ?…

Écœuré par la Gitane, je baisse la vitre et jette la cigarette à peine entamée sur la route qui me conduit jusqu'à Vitrolles. L'heure tourne et il me faut faire vite car les pandores ont sans aucun doute noté la plaque d'immatriculation de la Coccinelle avant d'en diffuser le signalement.

Je décide de ne pas prendre de risques inutiles et de m'arrêter sur la route des Barnouins, juste après Les Pennes-Mirabeau. Je me gare dans un petit lotissement isolé puis, à l'aide d'un vieux chiffon, j'essuie consciencieusement toutes les empreintes que j'aurais pu laisser dans le véhicule. Plongé dans l'obscurité, j'astique pendant une bonne demi-heure le volant, les sièges et les poignées comme s'il s'agissait de faire étinceler un service d'argenterie destiné à accueillir le souper de la reine d'Angleterre. Satisfait de mes efforts et trempé de sueur malgré la fraîcheur de la nuit, j'abandonne enfin la Coccinelle et continue la route à pied. Il me faut encore deux bonnes heures de marche avant de pouvoir enfoncer la clé dans la serrure de ma porte et ce n'est qu'à 5h30 que je peux finalement m'écrouler sur mon lit. La bouche sèche, la gorge serrée et les yeux plongés dans le vague, je reste allongé quelques instants, le temps d'essayer de

retrouver mon calme, d'écouter mon cœur qui bat la chamade et qui résonne jusque dans mes tempes. Je tente de mettre mes idées au clair, mais je ne peux rester immobile bien longtemps. Persuadé que la police ne va pas tarder à frapper à ma porte, je dois absolument profiter de mes dernières minutes de répit pour vérifier les différentes caches de ma chambre et y ranger tout ce qui pourrait aggraver mon cas dans l'éventualité d'une perquisition. J'ai l'impression d'être au cœur de l'affaire du siècle et il me semble que toutes les institutions de l'État, jusqu'à son sommet, sont à ma recherche pour me passer les bracelets dans quelques heures, voire quelques minutes.

L'une de mes caches favorites n'est autre qu'un coffret de parfum dont l'emballage cartonné abrite un flacon d'eau de toilette et un flacon d'après-rasage encastrés dans un moule en plastique – sous lequel j'ai dissimulé un revolver 22 long rifle d'alarme modifié et une belle somme d'argent en liquide. Personne, pas même ma mère, maniaque à l'extrême dans son ménage, ne pourrait se douter de l'existence de cette planque. C'est en tout cas ce que je ne cesse de me répéter après avoir vérifié que tout était en ordre et être retourné m'allonger dans mon lit.

Il est maintenant 6h15 et j'attends que la police vienne frapper à la porte. J'attends, j'attends encore, puis je finis par m'endormir sans m'en rendre compte avec mon fardeau d'angoisse qui me pèse lourdement sur le cœur.

Je suis encore assommé par le sommeil et la fatigue quand, quatre heures plus tard, l'écho des coups sourds et répétés portés contre la porte de ma chambre parvient enfin jusqu'à mon cerveau embrumé. Je me réveille en sursaut, les nerfs à vif, pour finalement comprendre qu'il ne s'agit que de ma mère insistant à la porte pour me faire savoir que cela fait déjà trois fois que mes amis téléphonent en demandant si je suis bien rentré à la maison et bien réveillé.

Les rouages de mon cerveau se remettent en branle et chassent l'idée éphémère qui m'a traversé l'esprit selon laquelle toute cette mésaventure n'était qu'un cauchemar. Je renoue peu à peu les fils de mon périple nocturne, puis en arrive à la conclusion que les appels angoissés de mes amis indiquent en réalité que personne ne s'est fait attraper par la police. Les condés ont fait chou blanc, sans doute parce qu'ils nous avaient repérés par hasard et qu'ils s'y sont pris trop tôt pour nous intercepter – avant que nous ne descendions de nos véhicules –, à moins qu'ils n'aient été surpris par notre réactivité. Je dois l'avouer, je jubile à l'idée de la chance dont nous avons bénéficié, et je savoure d'autant plus mon sentiment d'impunité que me reviennent en mémoire les dernières idées qui m'avaient animé avant que je ne m'endorme, vaincu par la fatigue. J'avais prié, prié avant que ne survienne une arrestation que je pensais inéluctable.

En même temps que je me réjouis de notre formidable chance, je ne peux m'empêcher de penser qu'il s'agit d'une denrée précieuse dont il ne faut pas abuser. L'avenir le prouvera.

* * *

Nous nous retrouvons en fin d'après-midi au Sampiero Corso, qui nous sert un peu de quartier général et dont le propriétaire, Toussaint, qui nous a connus tout petits, profite parfois des menus services que nous pouvons lui rendre. C'est autour d'un café que nous évoquons notre délit de fuite, mais surtout la perte financière engendrée par l'abandon de notre butin aux mains de la « maison poulaga » en raison de son intervention. Bien que nous ne soyons pas passés très loin de l'arrestation et que nous n'en ayons pas mené large, aucun d'entre nous n'avoue la peur qu'il a ressentie. À l'inverse, nous continuons à crâner en racontant chacun notre version des faits, parfois de manière exagérée, sans jamais concéder que cette frayeur nous dissuadera de vouloir recommencer plus tard.

À l'issue de notre discussion, j'éprouve cependant le besoin de changer un peu d'air et je pars faire une petite virée de mon côté, loin de ma maison, où je ne souhaite pas rester enfermé toute la soirée. J'embarque vers 21 heures à bord de ma petite Fiat 128, un véhicule que j'ai décoré et peint à la bombe noire et sur le capot duquel j'ai dessiné moi-même la magnifique langue des Rolling Stones. Mon véhicule est parfaitement connu dans le quartier et nul ne s'aviserait de me le voler ou de l'égratigner.

Je roule tranquillement sur l'avenue des Salyens en jetant des regards furtifs à gauche et à droite dans l'espoir de rencontrer un traînard avec lequel je pourrais égayer ma soirée. Alors que je m'apprête à m'engager sur le rond-point de l'avenue des Salyens, je repère une silhouette qui me rappelle celle d'une fille que je croise parfois. Elle marche rapidement sous la lueur blafarde des rares lampadaires épargnés par les jets de pierres. Je ralentis et reconnais en effet Sandra, qui habite le quartier des Pins. Je l'interpelle en baissant ma vitre et remarque qu'elle est en larmes lorsqu'elle répond à mon salut. À l'issue d'une brève conversation, je lui propose d'embarquer dans ma Fiat bien qu'il ne s'agisse pas vraiment d'un carrosse.

Sandra s'installe à côté de moi et m'explique pour la énième fois qu'elle vient de se disputer avec sa mère. Comme à l'accoutumée, elle a mis fin à ce violent conflit en claquant la porte du domicile familial avant de partir errer seule dans les rues de Vitrolles, du moins jusqu'à ce que je m'arrête à sa hauteur. Comme dans un jeu de stratégie, nous échangeons quelques banalités pour nous jauger,

en essayant d'en apprendre plus sur nos cercles d'amis respectifs, sur notre territoire ou nos habitudes. Elle connaît déjà mes fréquentations et sait parfaitement avec qui j'ai l'habitude de traîner, n'hésitant pas à me faire savoir qu'elle m'a déjà vu dans le quartier avec Untel ou Untel.

J'ai beau avoir décoré mon capot de la langue des Rolling Stones, c'est cependant une cassette de Francis Cabrel qui passe en boucle sur mon radiocassette. Tandis que les premières notes de *L'Encre de tes yeux* commencent à s'égrener, Sandra me demande de monter un peu le son car elle adore cette chanson. Je m'exécute aussitôt, tout en profitant de l'occasion pour reluquer sa tenue vestimentaire. Sa jolie paire de bottes laisse apparaître de longues jambes fines que viennent couvrir une jupe de style hippie et une veste en laine – bien trop longue à mon goût – enfilée sur une petite chemise. Sandra affiche un visage d'ange sous de jolis cheveux bouclés et des lèvres fines qui ne cessent de parler. Je bois ses paroles, qui me changent agréablement de nos conversations masculines habituelles tournant essentiellement autour des voitures, des soirées et de la gent féminine.

Nous roulons jusqu'à un endroit surplombant l'aéroport de Marseille-Marignane et permettant de voir décoller et atterrir les avions ; un lieu idéal pour rêver de voyages vers des destinations où, les poches pleines d'argent, nous pourrions mener une vie de pacha loin de nos quartiers populaires et bruyants, privés de tout avenir.

Afin de mieux nous ancrer dans ces doux rêves, j'enfourne une cassette de Bernard Lavilliers dans le lecteur. Ses mélodies baignées de salsa ne tardent pas à nous faire partir pour l'Amérique latine.

Je ne suis pas un dragueur confirmé et il m'est difficile de franchir le pas pour embrasser Sandra, ou même pour simplement lui prendre la main. Je reste timide et désemparé devant cette fille magnifique qui peut, grâce à son charme et à sa détermination, mettre quantité d'hommes à ses pieds afin de leur soutirer tout l'argent souhaité. Cela deviendra d'ailleurs sa spécialité dans un futur proche, avec une étonnante capacité à me démontrer un amour surdimensionné tout en menant une vie parallèle complètement décousue.

Ce soir-là, c'est elle qui prend l'initiative alors que je suis paralysé par son magnétisme.

Nous passons la soirée tendrement enlacés dans les bras l'un de l'autre, à rêver d'un futur exotique et magique, avant de finir la nuit dans ma petite chambre. Mon frère, qui dort de l'autre côté d'une maigre cloison, ne manquera pas de me faire remarquer le lendemain matin que je ne suis pas un spécialiste de la discrétion.

Que m’importe. J’ai encore aujourd’hui le goût de ses lèvres sucrées sur les miennes, l’image de ce corps parfait à la poitrine voluptueuse et ferme. Je l’aimais et je pensais l’aimer éternellement.

Cette parenthèse amoureuse me permet de recharger mes batteries vides de tendresse et de douceur depuis mon enfance. Sans rien nous promettre, nous passons une sorte de contrat moral consistant à ne jamais tricher sur nos sentiments réciproques malgré les écarts que nous pourrions pratiquer chacun de notre côté en raison des différents contacts liés à nos affaires respectives.

Nous sommes des enfants du quartier et nous partageons les mêmes objectifs : nous faire une place au soleil sans règles ni contraintes, en faisant abstraction des jugements et des commentaires d’autrui. Fille ou garçon, nos parcours sont similaires et nos buts clairement identifiés : gagner de l’argent facilement en un minimum de temps et profiter au maximum de cette vie aisée dans une société qui nous a volé notre enfance. Drôle de philosophie pour de grands enfants qui n’ont aucune maturité et aucune expérience de la vie et de la société…

Chapitre 7

Les têtes brûlées

Il est midi ce jour-là quand je refais surface après une nouvelle soirée mouvementée. Ma mère, qui s'active déjà dans la cuisine pour préparer le repas, me demande si je compte déjeuner. J'acquiesce tranquillement tout en glissant 1 000 francs en espèces dans son tablier. Elle me dévisage, récupère l'argent et me souffle de faire attention car je ne vais sans doute pas tarder à avoir des problèmes.

S'il y a bien une chose que je dois reconnaître à ma mère, c'est qu'elle sent bien les choses. Elle s'inquiète déjà au sujet de ma sœur aînée, qui a quitté le domicile pour s'installer avec son ami Ange. Ce dernier est à la tête d'une grosse équipe de braqueurs qui a déjà huit banques à son actif et que nous aurions sans doute pu approvisionner en berlines si nous n'avions pas échoué dans notre rodéo sauvage. Les quatre frères d'Ange sont eux aussi impliqués dans ces braquages et il serait donc illusoire de prétendre que ma sœur Sabrina vit son amour dans un environnement paisible. Ma mère ne sait pas forcément de quoi il retourne, mais son instinct maternel lui fait pressentir qu'elle a de bonnes raisons de s'inquiéter.

Il en va sans doute de même avec moi. Elle ne sait rien de mes activités, mais elle se doute bien qu'un manutentionnaire ne rentre pas chez lui au milieu de la nuit les poches bourrées d'argent. À vrai dire, j'aime autant qu'elle ne pose pas de questions.

Et comme j'ai quelques deniers d'avance, je décide de prendre un peu de bon temps avec Sandra. Je lui propose de partir en virée sur la Côte d'Azur afin de claquer un peu de cet argent qui me brûle les doigts et qui ne risque pas d'atterrir sur un compte d'épargne quelconque. Sandra accepte de tailler la route avec moi, mais à condition de pouvoir participer d'abord au défilé d'une marque de

lingerie qui l'a sélectionnée comme mannequin. Par la même occasion, elle m'invite à l'événement et j'ai la chance d'assister au défilé assis à la table principale, en qualité d'hôte de marque. Je la regarde passer et repasser dans des tenues toutes plus affriolantes les unes que les autres. Elle n'est pas seulement belle, elle est extrêmement désirable avec son corps de rêve, ses longues jambes fines, son fessier rebondi et ses seins galbés. Elle connaît son potentiel esthétique et s'en sert à merveille. Autour de moi, les hommes la dévorent des yeux en rêvant sans doute de la mettre dans leur lit. Mais, comme nous autres petits voyous du quartier, Sandra est guidée dans son existence chaotique par quelques principes. Elle refuse tout protecteur afin de ne pas être identifiée comme une prostituée et choisit ses cibles parmi les plus fortunés afin de se laver de cette misère qu'elle a connue pendant son enfance, afin de fuir les murs souillés des quartiers dans lesquels nous avons grandi et où nous nous sommes forgé un esprit de revanche et une détermination à toute épreuve.

Je ne sais pas si elle m'aime réellement, bien qu'elle me le répète à tout bout de champ, mais elle aime en tout cas la compagnie du garçon spécial que je suis. Quand on se prend pour un voyou, on fait toujours rêver, même si le rêve finit généralement en cauchemar.

À l'issue de ce défilé, bien trop long à mon goût malgré plusieurs coupes de champagne déposées sur ma table, nous décidons de quitter ce beau monde et d'entamer notre virée. Cela ne plaît d'ailleurs pas trop à mes amis, qui voient d'un mauvais œil ce moment de détente que je désire m'offrir avec Sandra. Ils sont réticents face à cette relation car ils craignent qu'un moment de relâchement ne nuise à mon agressivité et à ma témérité – de même qu'une pause trop prolongée durant un combat de boxe pourrait faire perdre son influx nerveux au boxeur et lui brouiller les idées. L'avantage du petit voyou que je suis n'en demeure pas moins que son aisance financière lui offre une liberté sans égale – du moins tant qu'il n'est pas derrière les barreaux – et je compte bien en profiter. Dans la plupart des cas, les petites frappes dépensent sans compter et l'argent coule à flots, ce qui contribue bien sûr à attirer la gent féminine dans le monde interlope au sein duquel ils évoluent. Sandra et moi n'échappons pas à la règle et nous choisissons souvent un endroit au hasard où nous échapper dans le seul but de nous éclater et de dépenser l'argent gagné.

Alors que nous avions évoqué une virée sur la Côte d'Azur, nous partons finalement pour une semaine de ski dans les Alpes. Nous atterrissons dans un appartement au pied des pistes que nous empruntons à quelques connaissances de Sandra, notamment à un de ses amis intimes qu'heureusement je ne rencontrerai jamais – fierté méditerranéenne oblige, je ne peux m'empêcher

d’être un peu jaloux.

Nous louons ou achetons aussitôt tout l’équipement nécessaire à notre villégiature : skis, après-skis, combinaisons, gants, etc. Et je paie tout avec l’argent liquide qui remplit mes poches. Notre séjour dans les Alpes représente un moment unique, fait d’insouciance et de bonheur à l’état pur. Je ne connais pas encore l’amour, et il me serait impossible de dire si ce que j’éprouve relève de ce sentiment, mais il n’empêche que nous respirons à pleins poumons, que nous vivons sans tabous en ne pensant qu’à notre bien-être et à nos plaisirs. Nous vivons dans une ivresse dont nous avons l’impression qu’elle ne finira jamais.

Je ne lui ai jamais dit « Je t’aime », préférant lui répéter que je n’appartenais à personne et que j’étais libre de faire ce que je voulais quand je le voulais – pur langage de voyou en herbe.

Cette escapade me vaut la critique de tous mes amis, qui me traitent de « Robert », le qualificatif dont on affuble le gars qui s’éternise avec la même fille – « Robert », comme l’auteur et parolier Robert Lamoureux. C’est idiot, mais cela fonctionne et a le don de vous énerver…

* * *

Les fonds gagnés se dépensant en aussi peu de temps qu’il en a fallu pour les gagner ou presque, je dois rapidement songer à mettre un terme à l’escapade et à me replonger dans mon travail de manutentionnaire ou d’agent de sécurité pour les concerts, voire à participer à quelques petites affaires lucratives.

Pour cela, nous avons désormais un nouvel acolyte prénommé Jean-Raymond, alias « Pitcha », un copain d’origine espagnole qui travaille dans la zone industrielle des Milles, près d’Aix-en-Provence, et qui souhaite nous entretenir d’une affaire. Cela se passe souvent ainsi dans le monde pas toujours très catholique des combinards. Un gars déniche un bon plan, mais il n’a pas forcément le cran ou la capacité de passer à l’acte, alors il contacte une bande un peu plus téméraire ou un peu mieux organisée et en laquelle il a confiance pour lui confier le projet tout en prélevant une commission sur le bénéfice espéré.

Pitcha, qui travaille dans le secteur de l’agro-alimentaire, plus précisément dans l’import-export de fruits et de légumes, nous parle d’un fruit sec importé de Chine dont la valeur serait très élevée. Cela peut paraître complètement fou mais, en un mot comme en cent, il nous propose tout simplement de dérober un stock de pignons de pin !

Comme n’importe quel homme d’affaires, je prends d’abord le temps

d’étudier son idée et de réaliser une étude de marché. Je suis comme ça, volontaire et professionnel jusqu’au bout des ongles, et je veux savoir quels sont les risques encourus autant que les gains réalisables à l’issue de l’opération. Après quelques recherches, je me rends compte que les pignons de pin sont utilisés en grande quantité dans la confection des pâtisseries du Sud, pour le bonheur des grands et des petits, et que le kilo de pignons se vend en effet à un prix très intéressant. J’en parle donc à mes associés, qui, dans un premier temps, font preuve d’une incompréhension totale et me regardent comme si j’étais un extraterrestre.

Je leur explique qu’il nous suffira de contacter de nuit toutes les boulangeries de la région et de leur proposer notre marchandise avec une remise de 50 % sur le prix habituel afin de nous assurer de pouvoir écouler le stock en moins d’une semaine. Les pignons en question sont conditionnés par cartons de 50 kg contenant deux caisses métalliques d’une contenance de 25 kg. Chacun de nos futurs acheteurs doit donc acheter au minimum une quantité de 25 kg. Bientôt, nous voilà tous transformés en bons commerciaux chargés d’écumer les routes et de frapper aux portes de toutes les boulangeries marseillaises. À l’issue de chaque tournée, nous faisons le point sur les acheteurs potentiels et ceux qu’il nous reste encore à contacter. L’accueil qui nous est réservé est plus qu’encourageant. Certains boulangers nous demandent même s’il serait possible de passer commande d’amandes, de raisins secs ou d’autres ingrédients indispensables à la réalisation de leurs pâtisseries.

Cette affaire qui nous faisait doucement sourire au début nous semble désormais tout à fait rentable et lucrative, et surtout peu risquée. Encore une fois, nous nous retrouvons au Sampiero Corso pour parler de nos affaires. Nous prenons place à notre table favorite dans un coin du bar, à l’écart des autres habitués, comme cet alcoolique au comptoir qui parle tout seul, ou ces adolescents scotchés au flipper dont les claques assenées sur les boutons de la machine font à chaque fois sursauter Toussaint, le propriétaire. Pour notre part, nous discutons de pignons de pin, qui se vendent 200 francs le kilo dans le commerce, mais aussi de poudre d’amandes ou de poudre de noix de coco, conditionnées en sacs de 40 kg. Nous calculons qu’il nous faudrait mettre la main sur un stock considérable pour gagner environ 40 000 ou 45 000 francs après avoir écoulé la marchandise et en tenant compte de la rémunération de Pitcha. L’affaire nous semble envisageable tant elle offre un bon compromis entre argent facile et risques minimes. Il ne nous reste plus désormais qu’à convaincre notre intermédiaire de se mouiller pour nous procurer un accès au stock. Pour cela, nous envisageons de lui proposer un mois de son salaire actuel

pour dix minutes de travail, ce qui constituerait une bonne motivation sans pour autant trop dégraisser notre cagnotte.

L'opération se présente de manière assez simple. Il nous suffit de deux camionnettes de type fourgon, ainsi que d'une voiture ouvreuse, avec lesquelles nous retrouverons notre contact sur zone après qu'il aura déplacé les palettes de pignons ainsi que le reste de notre commande dans l'un des entrepôts de la zone industrielle qu'il nous indiquera. Nous serons quatre à effectuer les opérations de manutention et de transbordement, tandis qu'un cinquième élément restera en chouf – une sécurité supplémentaire, même si nous estimons ne pas prendre trop de risques compte tenu de l'heure à laquelle nous désirons opérer.

Lorsque Pitcha nous rejoint dans le bar pour conclure l'affaire, je lui expose le projet, mais je le sens tendu et inquiet quand je lui annonce le volume de pignons que nous comptons subtiliser. Sa tension monte encore d'un cran quand je lui explique que nous avons une commande supplémentaire pour de la poudre d'amandes ou de noix de coco. J'évoque toute l'opération sans aborder de front la question de l'argent, qui reste mon dernier argument pour le convaincre, la carte maîtresse que j'abattrai quand je le sentirai prêt à craquer ou trop effrayé. Il transpire et semble mal à l'aise en notre compagnie tandis que je continue à parler sous le regard vigilant de mes camarades, qui observent chacune de ses réactions, attendant de savoir s'il va accepter ou se défiler. Plus je parle, plus j'ai le sentiment que Pitcha réalise qu'il ne peut plus faire machine arrière et qu'il regrette déjà amèrement de nous avoir parlé de cette affaire.

J'abats enfin ma dernière carte. Il accepte le principe de l'opération, mais à condition de décider lui-même du jour et de l'heure. Je lui réponds par un sourire en soulignant que sa demande est tout à fait recevable, mais que, s'il peut certes choisir l'heure et le jour, il faut absolument que nous opérions avant la fin de la semaine car nous avons des commandes à honorer.

Je ne sais pas s'il imaginait pouvoir repousser indéfiniment la date de l'opération, en espérant que nous finirions par nous lasser et par abandonner l'idée, mais la pression supplémentaire que je viens d'exercer en lui imposant un planning limité dans le temps accentue son air paniqué. Nous concluons l'affaire par une poignée de main. JM et Doumé tendent la main à leur tour en le regardant droit dans les yeux et en insistant sur l'investissement que nous allons faire et la disponibilité qui devra être la sienne en échange. Cette petite piqûre de rappel est indispensable afin d'éviter tout problème et le dissuader notamment de laisser tomber l'affaire et d'abandonner le projet ou d'aller tout raconter à ses employeurs ou une tierce personne.

Pression ou désir de se débarrasser de nous, Pitcha nous contacte très

rapidement pour nous indiquer le jour et l'heure envisagés, tout en nous confirmant avoir pris les mesures nécessaires pour que notre commande soit complète. Comme d'habitude, nous entamons nos préparatifs en récupérant les véhicules nécessaires deux jours avant la date fixée. JM et Antonio s'occupent de nous dégotter des fourgonnettes tandis que je me charge du véhicule léger.

Dans la nuit du mercredi au jeudi, vers 2h30, notre petit convoi pénètre lentement dans la zone industrielle des Milles, une véritable petite ville formée de hangars, d'entrepôts et de bureaux qui ont poussé au beau milieu des champs. La zone est un véritable labyrinthe de routes et de ronds-points conduisant à des quais de déchargement pouvant aligner une cinquantaine de camions les uns à côté des autres. On y trouve même une voie ferrée et une petite gare de marchandises dont les abords regorgent de conteneurs empilés les uns sur les autres ou échoués au milieu des herbes sauvages, comme s'ils avaient été rejetés sur la berge après une tempête. La superficie de la zone fait qu'elle reste une passoire traversée quotidiennement par une noria de camionnettes et de poids lourds.

Nous roulons au pas en croisant quelques véhicules, mais sans éprouver d'inquiétude particulière car la circulation est constante dans la zone, de jour comme de nuit. Nous sommes conscients de préparer un coup hors normes dans le cadre de notre activité nocturne – faire disparaître un volume de marchandises considérable pour l'écouler auprès de boulangers n'est pas banal –, mais nous abordons l'entrepôt 17 comme pour n'importe quelle autre affaire, avec ce mélange d'adrénaline et d'excitation qu'engendre tout ce qui peut se faire en marge de la légalité. Nous faisons bientôt la jonction avec Pitcha, que je trouve pour le coup très angoissé. Je tâche de le calmer par mon attitude sereine, bien que le rythme de mon cœur continue à accélérer de manière constante, jusqu'à atteindre les 2 000 battements à la minute.

Nous garons discrètement nos véhicules à 5 mètres de la porte latérale du hangar cible, et surtout du stock de marchandises qui y a été déposé par notre ami. En découvrant le volume du chargement à transborder, j'éprouve un choc. Ce ne sont pas quelques kilos de denrées qui nous attendent, mais une véritable montagne de cartons, aussi large que haute, qu'il va falloir attaquer à la main et faire disparaître comme s'il s'agissait d'accomplir l'un des douze travaux d'Hercule. Je ne peux m'empêcher de remarquer le sourire en coin de celui que nous avons chargé de faire le guet. Il se frotte les mains, heureux de ne pas avoir à retrousser ses manches pour charrier des kilos et des kilos de marchandises.

Qu'importe. Nous sommes sur place et il n'y a aucune hésitation à avoir. Nous attaquons aussitôt les cartons et nous nous échinons pendant près de deux

heures, jusqu'à ce que les essieux de nos véhicules lourdement chargés se mettent à frôler dangereusement la chaussée. Nous repartons comme nous sommes venus, en priant pour ne pas subir de contrôle de la part des forces de l'ordre. Chargés comme nous le sommes, nous ne pourrions guère distancer un véhicule qui nous prendrait en chasse, et encore moins expliquer la provenance de notre cargaison. Heureusement, le trajet retour jusqu'à notre maison des Pennes-Mirabeau se déroule sans encombre et nous pouvons y décharger la totalité de notre butin.

Nous achevons le déchargement vers 6h30, les bras endoloris et le corps courbaturé. Aucune de nos affaires ne nous avait jamais amenés à fournir un tel effort physique ! Il est désormais temps de rentrer chez soi pour se reposer, en attendant de commencer nos livraisons le soir même puis, une fois que tout sera écoulé et que les fonds seront en notre possession, de payer Pitcha. C'est toujours ainsi que l'on procède, ce qui garantit le bon déroulement de l'affaire et évite que notre intermédiaire ne se fasse remarquer avec une grosse somme d'argent liquide ou un comportement susceptible d'alerter ses employeurs.

Avant de reprendre mon rôle de VRP auprès des boulangers dans quelques heures, j'éprouve le besoin d'aller me changer les idées auprès de Sandra. Je prends la route en direction de Vitrolles à bord de ma DS 21 et, arrivé sous ses fenêtres, je l'avertis de ma présence en sifflant deux fois, signal dont elle seule connaît la signification. Il n'est que 7h30, mais elle pointe bientôt sa frimousse encore embrumée de rêves nocturnes au balcon. Elle sait pertinemment que je reviens d'une affaire avec mes amis, et d'ailleurs toutes les filles qui fréquentent des loustics dans mon genre savent généralement ce que nous faisons. Elle m'indique que je peux monter – ses deux frères sont en passe de tailler vers l'école, sa mère est déjà partie travailler, et quant à son père, il n'existe pas plus que dans beaucoup d'autres familles du quartier. Elle habite au troisième étage et je monte l'escalier comme un félin fatigué, mais heureux de sa nuit qui le conduit vers une porte entrouverte.

Je croise ses deux frères, plus jeunes que moi. J'aime bien le dernier, mais je ne supporte pas l'aîné, que j'oublie aussitôt après m'être glissé dans la chambre de Sandra. La décoration y est pour le moins basique : un lit une place, une petite armoire et une vieille tapisserie au mur, ornée de photos découpées dans des magazines ainsi que des paroles de la chanson de Cabrel, *L'Encre de tes yeux*.

Je me sens bien dans ce petit coin étroit qui ne se prête pas forcément à la tendresse mais où nous aimons faire l'amour avec toute la fougue de notre jeunesse. Nous nous donnons énergiquement l'un à l'autre et nos corps se lient une dernière fois avant que je ne sombre dans un sommeil réparateur.

Elle attend 14 heures pour oser me secouer et me demander si j'ai faim. Je lui réponds par l'affirmative, puis subis une multitude de questions tandis qu'elle me prépare quelque chose. « Qu'est-ce que vous avez fait, hier soir ? Avec qui tu étais ? Avec tes amis ? Il y avait des filles ? » Je me contente de répondre en marmonnant quelques explications, sans apporter beaucoup de précisions et en restant le plus évasif possible. Je me contente de goûter à mon confort, de la laisser prendre soin de moi quelques instants. Sandra est la première fille avec laquelle je me sens relativement bien et, même si nous avons pris des chemins similaires pour nous sortir d'un quotidien morose et d'un quartier misérable, je ne tiens pas forcément à l'impliquer dans mes activités parallèles. Elle parle et parle encore, comme savent si bien le faire les filles, et je fais mine de l'écouter avec attention alors que je pense surtout au travail qui m'attend pour écouler notre fameuse marchandise. Je l'écoute d'une oreille distraite, mais cela ne m'empêche pas de m'enivrer de ses paroles et de sa beauté, d'admirer ses lèvres qui babillent et son corps qui ponctue chacune de ses affirmations comme si elles étaient des vérités premières. Le son de sa voix, sa gestuelle et sa présence me troublent bien plus que je ne le voudrais, mais je n'arrive pourtant toujours pas à lui dire « Je t'aime » – peut-être ai-je encore moins foi en l'existence de l'amour que saint Thomas n'en avait dans la résurrection du Christ. J'ai beau la voir de mes yeux et la toucher de mes mains, je n'arrive pas à y croire…

Nous passons les deux jours suivants sur la route à faire la tournée des boulangers dont nous avons gardé le contact depuis notre étude commerciale. Au final, nous nous en sortons relativement bien et gagnons pas mal d'argent avec cette affaire compte tenu des risques encourus. Pour fêter cela, toute notre bande décide de partir au soleil. Notre choix se porte sur une destination du littoral, et nous voilà bientôt en route vers l'Espagne. Grâce au caractère cosmopolite de Marseille, nous avons toujours dans nos relations l'ami d'un ami qui connaît un ami susceptible de nous louer ou de nous prêter un appartement ou une maison.

* * *

Cette fois, le hasard veut que nous héritions d'un appartement à Málaga, à proximité de Torremolinos, une ville connue des touristes pour son ambiance festive, ce qui n'est pas pour gâcher notre plaisir. Nous y passons la plus grande partie de notre temps à dormir le jour et à sortir en boîte la nuit. Les prix sont plus que raisonnables par rapport à ceux qui sont pratiqués en France et il nous arrive de fréquenter jusqu'à trois discothèques par soirée. Il est vrai que n'avons amené aucune fille avec nous et que nous ne sommes pas opposés à l'idée de nouer quelques contacts avec les femmes du cru. Malheureusement pour nous,

les Espagnoles sont difficiles à aborder et nous peinons tous à trouver l'âme sœur.

Une fin d'après-midi, à l'occasion d'une vadrouille sur le front de mer, nous avons cependant le plaisir de rencontrer Emmanuelle et Sylvie, deux Parisiennes en vacances. La première est une grande brune fine à la poitrine généreuse, tandis que Sylvie, blonde et dotée d'un dynamisme surprenant, a plutôt l'apparence d'un petit bout de jeune fille. Elles sont toutes les deux étudiantes et effectuent leur deuxième séjour en Espagne pour peaufiner leur pratique de la langue.

La conversation s'engage rapidement en français et nous les invitons à venir boire l'apéritif dans notre appartement le soir même. En même temps que nous lançons cette invitation, chacun d'entre nous ne peut s'empêcher d'effectuer un rapide calcul mental, aussi simple que déprimant. Nous sommes cinq pour deux filles, et il n'est pas difficile d'en conclure qu'il nous faudra manœuvrer finement si nous voulons mettre toutes les chances de notre côté pour tirer le gros lot à la tombola de la drague.

Le soir venu, Patrick avec sa gueule d'ange ne tarde pas à jeter son dévolu sur Sylvie, qui ne se prive pas de le provoquer immédiatement. Pour ma part, il semblerait que je ne laisse pas Emmanuelle indifférente. Beaux joueurs, nos trois autres camarades trouvent un prétexte quelconque pour nous abandonner l'appartement.

Je ne suis pas vraiment à l'aise dans l'exercice de la drague et il faut presque qu'Emmanuelle me saute dessus pour que je me décoince. Alors que Patrick flirte déjà sans retenue, j'en suis encore à débiter toutes sortes de banalités affligeantes. De guerre lasse, Emmanuelle prend l'initiative et me saisit la main, prétextant vouloir regarder de plus près les deux grosses bagues en or jaune qui ornent mes doigts. La première arbore une tête de lion enserrant dans une gueule démesurée un diamant d'un carat. La seconde est une chevalière de forme ovale au centre de laquelle les lettres PADJM ont été gravées en guise d'armes. Ces lettres ne sont autres que les initiales des prénoms de mes amis, ceux de ma bande – nous ne nous considérons pas comme un gang, mais bel et bien comme une bande d'amis.

Ce premier contact me permet d'être un peu plus à l'aise, au point de lui donner un baiser. Nous commençons à flirter gentiment, puis, à l'instar de Patrick et Sylvie qui se sont déjà isolés depuis un moment, je lui propose de m'accompagner dans ma chambre. Elle accepte de me suivre, mais je sens bien que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde pour la suite des événements.

Comme n’importe quel jeune homme n’ayant pas forcément beaucoup d’expérience, je pense surtout à la bagatelle. Mais mes désirs charnels sont bientôt contrecarrés par la résistance d’Emmanuelle qui, comme n’importe quelle jeune fille, sait parfaitement exprimer sa volonté et ne se laisse pas déborder par la situation. Malgré mes multiples tentatives de rapprochement, elle finit par m’avouer qu’elle est toujours vierge et qu’elle ne désire pas aller plus loin. J’ai beau être parfois maladroit dans mes tentatives de drague ou de passage à l’acte, j’ai toujours respecté les filles que j’ai connues et je comprends sa décision. Bien que cela puisse paraître stupide, nous passons le reste de la nuit à bavarder, ce qui s’avère très enrichissant. Plus nous parlons, plus j’apprécie cette conversation inopinée dans laquelle j’assume surtout le rôle du confident. De nature peu loquace, très discret sur mes activités que je juge peu valorisantes, je me contente de prêter une oreille attentive. Je me prends rapidement au jeu et passe toute la nuit à écouter ses paroles tout en partageant ma vision des rapports entre hommes et femmes ou en discutant de l’avenir qu’elle envisage. J’argumente parfois, j’acquiesce par des mouvements de tête ou en balbutiant quelques mots ou phrases courtes, sans jamais développer mes arguments et en préférant exceller dans l’art du détournement de la conversation. De temps à autre, à l’occasion d’un bref moment de silence, nous pouvons entendre les cris d’amour de Patrick dans la chambre mitoyenne. La première fois que nous partageons cette intimité sonore, Emmanuelle se hâte de préciser que Sylvie et elle sont de bonnes copines, mais qu’elles n’ont pas le même parcours et que son amie est beaucoup plus émancipée qu’elle – ce que Patrick ne manquera pas de me confirmer le lendemain.

Vers 7 heures, nous entendons le reste de la bande rentrer à l’appartement, une fois encore bredouille. Malgré la présence d’Emmanuelle et de Sylvie, et conformément à nos habitudes d’une vie totalement décalée par rapport à la norme, nous accueillons nos amis en leur préparant des assiettes de pâtes pour leur redonner des forces après leur nuit blanche. Les filles se joignent à ce petit déjeuner roboratif et partagent avec nous le récit que la bande fait de sa virée nocturne : la tournée des grands ducs, la difficulté de sortir avec des Espagnoles, ou encore les quelques ouvertures constatées auprès d’un groupe d’Allemandes, ouvertures qui ne se sont malheureusement pas concrétisées.

En fin de matinée, Emmanuelle et Sylvie regagnent leur studio tandis que nous retournons nous coucher pour nous lever, comme à l’accoutumée, très tard en début d’après-midi. Nous ne tardons pas à les revoir, et elles décident même de finir leur séjour en notre compagnie. Elles ont compris notre mode de fonctionnement, qui ne les effraye pas, bien au contraire, et qui semble même les

charmer. Qu'il s'agisse ou non du charme mythique des voyous, et que j'en sois réellement un ou non, Emmanuelle et moi finissons bientôt par faire plus que parler. Je deviens le premier homme qu'elle connaît intimement, et même si cette rencontre se déroule dans un petit appartement de location en Espagne, j'espère qu'elle a gardé, comme moi, un agréable souvenir de cet épisode marquant la fin de sa vie de jeune fille.

Nos adieux sont pénibles et nous avons beau nous promettre de nous écrire, cela ne se fera jamais. Ma mentalité reprend vite le dessus et, avec elle, ma faculté à oublier cette romance éphémère. Il ne s'agit pas de mépris, ni d'arrogance, mais d'une prudence que je juge indispensable en raison de mes activités. Avec le recul, j'éprouve aujourd'hui encore un certain malaise à l'idée qu'Emmanuelle ait pu penser, compte tenu de sa philosophie et de son état d'esprit, que je pouvais être un peu ou beaucoup l'homme de sa vie. Quelle déception pour cette fille qui, peut-être, a parfois repensé à notre rencontre intime et à ce que nous aurions pu devenir…

Nous reprenons notre route vers Marseille sans oublier d'effectuer quelques achats à des prix intéressants avant la frontière, mais en prenant soin de rester raisonnables pour ne pas avoir de problèmes avec les douanes ou avec la police. Aucun d'entre nous n'est fiché ni ne possède de casier judiciaire et nous ne voulons pas qu'une peccadille nous fasse remarquer au point de nous priver de notre anonymat.

Le climat devient cependant de plus en plus dangereux dans le sud de la France, en proie depuis quelque temps à une série de règlements de comptes assez sanglants. Le clan de Francis le Belge s'oppose violemment au clan Zampa. Mon cousin en fera d'ailleurs indirectement les frais, lorsque le parrain de sa fille se fera tuer quelques mois plus tard.

* * *

De retour de ces vacances hispaniques, je mets les bouchées doubles avec mon vieux collègue Emio afin de renflouer les caisses et je me porte volontaire pour toutes les missions susceptibles de m'être proposées dans la région par la KCP. Cette virée en Espagne m'a fait découvrir les vacances en bande et je compte renouveler le plus rapidement possible ces évasions au pays de la liberté au milieu de visages inconnus. En fait, à l'exception de ma petite bande, je coupe peu à peu le cordon avec mes connaissances et avec le quotidien de mon quartier.

Je réussis même à contacter la petite secrétaire Elisa et à la persuader de passer une soirée en ma compagnie. Cela ne s'est pas fait sans mal et il m'a fallu

batailler, montrer patte blanche, mais qu'importe ! Je suis fiévreux et excité à l'idée de dépenser à nouveau cet argent qui me brûle les doigts et d'en faire profiter Elisa, que je décide de rejoindre pour fêter la vie, l'amour et l'insouciance.

En la retrouvant, je ne lui parle pas de mes activités professionnelles et encore moins de mes activités annexes, mais je lui annonce que je dispose d'un peu d'argent devant moi et que nous pourrions nous offrir un bon restaurant, peut-être même envisager une virée au ski s'il lui était possible de se libérer et de prendre quelques vacances. Je lui précise que je peux toujours en toucher un mot à son patron, mais elle me rétorque qu'elle est assez grande pour se débrouiller toute seule dans ce genre de demande.

Nous partons arroser ce projet au restaurant, où notre bon repas accompagné d'un excellent vin me fait apprécier la vie que je mène. Une vie qui n'a rien de sérieux, rien de concret, mais qui me permet de fonctionner au jour le jour en appréciant la compagnie d'une jolie fille, qui à cet instant partage mes vues et va me faire découvrir en fin de soirée l'amour avec un grand A sur le plan physique. Elle est audacieuse et n'hésite pas à prendre des initiatives dans toutes sortes d'endroits insolites, pour mon plus grand plaisir. J'apprécie ses leçons et les retiens, désormais conscient que derrière un lac peut se dissimuler un torrent…

Le lendemain, sitôt levé, je téléphone à ma mère. C'est pour moi une règle de base, mais aussi une manière de la rassurer après mes sorties nocturnes. Elle sait pertinemment que je peux faire des bêtises, et des grosses, et le fait que je doive lui confirmer à chaque fois que je suis en bonne santé, que j'ai bien mangé et bien dormi, est sans doute une façon pour elle de s'assurer que je suis toujours vivant et libre de mener ma barque. À l'occasion de mon coup de fil en fin de matinée, elle m'annonce que mes amis n'ont pas cessé d'appeler, dès 9 heures pour Antonio, le plus matinal de nous tous.

Comme la plupart des jours où je ne travaille pas, je retrouve donc mes amis dans l'après-midi à notre quartier général du Sampiero. En m'y présentant, je constate une nouvelle fois l'état physique de plus en plus inquiétant de Patrick qui semble continuer à se défoncer et plonge toujours plus dans la poudre blanche. Je lui propose donc de venir passer quelques jours avec moi à la montagne. Je le motive en lui précisant que ma sœur Sabrina, qu'il adore, sera également présente ainsi qu'une nouvelle copine super mignonne, Elisa.

De même que pour Patrick, le grand air fera le plus grand bien à ma sœur. Elle est sortie de prison il y a moins d'un mois, après avoir purgé six mois de détention préventive à la maison d'arrêt de Nîmes pour complicité dans des

affaires de braquage. La durée de sa détention a été raccourcie après que tous les hommes impliqués dans les braquages ont déchargé leurs compagnes lors de leurs dépositions et des enquêtes de police, mais elle n'en a pas moins l'interdiction de quitter le département des Bouches-du-Rhône tant que le procès aux assises de Carpentras n'aura pas eu lieu[1]. Malgré cette restriction, je compte bien lui faire profiter de mon opulence relative et nous partons ensemble respirer le bon air des Alpes, dans une station de sports d'hiver proche de Marseille.

Elisa, Patrick et deux autres amis nous accompagnent dans l'appartement qu'un ami de Toussaint nous a prêté.

À peine l'appartement de cinq pièces pris d'assaut, nous préparons une belle fiesta pour célébrer la venue de ma sœur, lui redonner quelques forces et lui changer les idées. Elle a perdu près de 8 kg au cours de son séjour en cellule et s'angoisse à l'idée d'avoir quitté le département sans y avoir été autorisée. D'un autre côté, sa présence me semble vraiment indispensable pour m'aider à persuader Patrick d'arrêter la came, pour que nous puissions le convaincre ensemble de revenir à la vie sans chercher à se perdre sur la planète Saturne – l'astre qu'il s'est fait tatouer sur l'épaule en faisant inscrire à l'intérieur *« J'y suis »*.

L'ambiance se réchauffe rapidement grâce aux dizaines de bouteilles de champagne achetées sur la route et gardées au frais sous une fine couche de neige sur le balcon. Nous pouvons également compter sur les talents culinaires de ma sœur et d'Elisa, qui nous ont préparé un excellent repas. Elles ont été éduquées dans le Sud et savent comment satisfaire les hommes en s'activant derrière les fourneaux !

Après avoir vidé nos bouteilles et nos assiettes, nous nous mettons à danser comme des fous au son d'une musique qui martèle nos tempes. Nous nous échauffons encore et je me retrouve bientôt accroupi au milieu du salon, à mimer une danse endiablée avec ma sœur, lorsque j'entends tambouriner avec insistance sur la porte de notre appartement. Voyant que personne ne bouge pour aller voir ce dont il s'agit, je me dirige en titubant légèrement vers la porte sans prêter garde aux avertissements de ma sœur, qui préférerait que ce soit quelqu'un d'autre qui aille ouvrir.

Arrivé près de la lourde porte, je cherche à faire coulisser le verrou situé juste en dessous de la poignée intérieure lorsque la personne dans le couloir force sur celle-ci et me coince à deux reprises les doigts avec, ce qui a le don de me mettre en rogne. J'ouvre d'un coup sec et tombe nez à nez avec un petit bonhomme d'une quarantaine d'années planté droit sur ses pieds. Il ne perd pas une seconde

pour m’apostropher en s’agitant dans le couloir, moquetté du sol au plafond.

« Ce n’est pas fini, ce bordel ? Cela fait déjà trois heures que ça dure ! Vous vous croyez où ? Il y a des gens qui travaillent… »

Je lui réponds instantanément :

« Calme-toi, papa. On fait une petite fête pour une occasion spéciale… »

La voix de son épouse, qui se tient sur le pas de sa porte un peu plus loin sur ma gauche, intervient pour qu’il réintègre le domicile familial maintenant qu’il a délivré son message.

« Jacky, calme-toi et rentre ! »

L’alcool aidant, je prends un ton condescendant et lance :

« Tu ferais mieux d’écouter maman, Jacky ! »

Ma repartie a le don de l’énerver encore plus qu’il ne l’était. Il tente de m’attraper par le col de ma chemise, sans doute pour montrer à maman qu’il n’a pas à se faire humilier par un jeune morveux, mais à peine a-t-il approché sa main que je lui assène un formidable coup de tête dans le nez qui l’envoie valdinguer contre le mur du couloir. Je pourrais bien sûr m’arrêter là, mais je prends un malin plaisir à enchaîner avec deux crochets du gauche, l’un au menton, l’autre en pleine tempe. L’effet est immédiat. L’homme s’écroule, le visage déformé et ensanglanté, tandis que son épouse manque s’évanouir, les yeux révulsés par la vision de son mari gisant inconscient dans le couloir.

« Allez, maman, tu peux venir chercher Jacky ! »

En même temps que je referme la porte sur nos chers voisins, j’entends la voix de ma sœur résonner dans le silence soudain. « Je vous avais dit de ne pas laisser mon frère ouvrir cette porte ! »

Ce petit incident met un terme à notre fête et nous allons tous nous coucher. Elisa n’évoque à aucun moment cette bagarre. Elle connaît ce genre de violence qui fait malheureusement partie de son quotidien familial, mais elle ne m’en fait pas moins l’amour cette nuit-là avec une fougue exceptionnelle compte tenu de nos jeunes âges et peut-être aussi, malgré l’altercation, d’une excitation particulière due au champagne et aux mets délicats.

À 8 heures pile, la sonnerie de la porte d’entrée retentit. Elisa se lève pour aller ouvrir, puis revient quelques instants plus tard en m’informant qu’il y a là deux gendarmes qui désirent nous parler.

En dépit du manque de sommeil, je réveille immédiatement ma sœur. Je la somme de ne pas quitter sa chambre et de ne pas faire de bruit et lui promets de m’occuper de tout, puis je la quitte pour aller m’occuper des deux perdreaux.

Ils m’informent alors que mon voisin a porté plainte pour coups et blessures.

Loin de m'offusquer, je les invite à entrer dans l'appartement pour en discuter et leur propose un café, qu'ils acceptent immédiatement. Cela me permet de comprendre qu'ils interviennent bien dans le cadre d'une procédure administrative de dépôt de plainte et qu'ils ne cachent aucune agressivité latente. Ils m'interrogent sur le nombre de locataires que nous sommes, et je décline aimablement toutes les identités – en me gardant bien sûr de dévoiler celle de ma sœur. Les gendarmes m'annoncent ensuite que notre voisin Jacky souffre d'une fracture de la cloison nasale et de nombreuses contusions au visage. Je leur exprime toute ma compassion, mais je prends bien soin de souligner que j'ai en réalité été victime d'une tentative d'agression de la part de mon voisin et que je n'ai fait que me défendre lorsqu'il a voulu me frapper. Je joue le rôle de la victime embarrassée par les événements et désolée de ce qui s'est passé. Je pousse même le vice jusqu'à solliciter leurs conseils pour trouver un arrangement à l'amiable car je ne souhaite pas, pour ma part, aller jusqu'à porter plainte et entamer une procédure.

Les deux gendarmes n'y voient que du feu. Ils me proposent de me rendre au magasin de l'intéressé, « Jacky Roi de la Glisse, location skis et matériel », afin que je présente mes excuses à M. Jacky et que je voie avec lui s'il serait disposé à retirer sa plainte.

Cette solution me convenant, je demande à l'un de mes amis ayant une bonne tête de médiateur et un bon bagout de m'accompagner, puis nous partons, encadrés par les deux uniformes. Nous pénétrons ensemble dans le magasin au cœur du village et j'y découvre mon pauvre Jacky avec un bel emplâtre lui prenant tout le nez et le dessous des yeux – des yeux cerclés de noir comme une paire de lunettes de soleil sans branches. Je lui adresse un bonjour timide en baissant les yeux comme un animal fautif à la merci de son maître, et me donne à fond dans le rôle du gentil garçon rongé par le remords. J'adore manipuler mes adversaires de cette manière, en leur faisant croire qu'ils ont l'ascendant, surtout si cela peut me permettre de faire une sortie nette et sans bavure au milieu des gendarmes – encore des vieux restes de l'Assistance publique, où il fallait ruser pour ne pas s'exposer aux fessées de ces maudites bonnes sœurs. Je présente mes excuses et précise que toute notre petite bande serait bien sûr enchantée de pouvoir louer du matériel de ski dans cette belle boutique ! Mon numéro de repenti a ébranlé sa résolution, et voilà que l'odeur de l'argent emporte son pardon. Il ne portera pas plainte et nous louerons en effet tout notre matériel chez lui. Comme nous réglerons en espèces, Jacky aura l'amabilité de nous faire des remises sur les prix en dépit de son joli pansement nasal.

L'affaire réglée, et les gendarmes satisfaits d'avoir réconcilié deux de leurs

brebis, mon ami et moi reprenons tranquillement le chemin de notre appartement. Je prends cependant le temps de m'arrêter dans une boulangerie pour y acheter des croissants et des pains au chocolat, histoire de célébrer dignement ce début de matinée. Mon ami, lui, ne cesse de s'esclaffer durant tout le reste du chemin, ébahi par mon culot et la chance que nous avons eue.

Notre petit déjeuner est animé et joyeux, même si ma sœur insiste pour que je garde les mains au fond de mes poches la prochaine fois. Elle me connaît par cœur et sait combien de repas ou de fêtes j'ai pu gâcher en raison des bouffées de violence qui m'envahissent sans être vraiment justifiées.

Ces coups que je distribue sont l'expression brutale et sincère de ce que je ressens au fond de moi, comme un ressort tendu à l'extrême qui me brûlerait les entrailles et se détendrait d'un coup sec pour mettre mes poings en branle à la moindre contrariété, au moindre danger. Je sens cette brûlure qui me tenaille depuis mon enfance, cette violence qui occupe un espace laissé vacant par le manque d'amour et qui transforme mon visage, m'avertit que je vais frapper sans que je puisse retenir mes coups, sans que je puisse trouver d'autre issue pour résoudre les problèmes. Des millions d'images se bousculent alors dans ma tête et m'aveuglent au point que j'en arrive toujours à cette même extrémité : frapper, frapper et frapper encore avant de me faire frapper. Quand vous n'avez pas d'amour à donner, vous prenez l'habitude de purger votre corps de la rage qui l'habite en frappant.

Lorsque j'étais enfant, aucun adulte ne s'est jamais adressé à moi autrement que pour me reprocher mon impulsivité ou ma nervosité. Personne n'a jamais cherché à comprendre ce que je pouvais vouloir exprimer à travers mes colères destructrices. À défaut d'avoir trouvé une solution ou de l'aide, à défaut de main tendue, ma rage n'a cessé de s'épanouir et de se nourrir de tout ce qui m'entourait. Avec le temps, à force de fouiller mon passé, j'ai compris que les scènes de dispute dont j'avais pu être le témoin au sein de notre foyer ne m'avaient pas épargné. Je revois encore ma mère cracher au visage de mon père devant nous, ses quatre enfants. Je la revois, animée d'une folie destructrice, ouvrant l'arrivée du gaz des foyers et du four de la cuisinière en nous hurlant qu'elle allait se suicider… Imaginez ces coups, ces bris de verre, ces cris permanents qui vous déchirent l'âme et le corps, qui vous font souffrir intérieurement sans que vous puissiez rien exprimer au-dehors ? Vous vous faites alors une image complètement déformée du monde des adultes et, plus tard, vous restituez à votre tour ces mêmes travers indélébiles qui vous ont été légués par vos parents. Quand vous en prenez finalement conscience, il est parfois trop tard et les séquelles sont irréversibles.

Après ce début de semaine agité, nous passons cependant un séjour formidable qui permet à Sabrina de décompresser. Elle consacre aussi beaucoup de temps à raisonner Patrick comme s'il s'agissait de son petit frère, essayant de lui fournir toutes les cartes nécessaires pour qu'il décroche de la came, son refuge à lui.

La semaine s'écoule paisiblement au rythme de nos sorties à skis ou au restaurant, avec l'envie pour chacun d'entre nous de prendre du bon temps et de profiter de la vie loin des réalités quotidiennes. Nous vivons vite et fort sans nous poser de questions sur nos lendemains, comme le moteur d'un bolide sans freins que son conducteur pousserait à fond sur une route en lacets.

Nous ne nous posons aucune question. Nous avons de l'argent et nous le dépensons, sans douter que nous parviendrons à remplir notre caisse lorsqu'elle se retrouvera à sec. S'il nous arrive de mal dormir, ce n'est jamais à cause de nos remords ou de notre sentiment de culpabilité, mais par crainte que tout s'arrête en un instant comme c'est souvent le cas pour les jeunes qui choisissent ces chemins pavés d'illusions.

* * *

De retour à Marseille, je constate que la guerre du milieu s'est encore amplifiée. Les règlements de comptes s'enchaînent à la vitesse de la lumière et les arrestations pleuvent. C'est ainsi que mon cousin Serge prend directement le chemin de la prison des Baumettes, à Marseille.

Quelques jours après cette arrestation, l'épouse de Serge me téléphone pour que je rende un service à son mari. Il aimerait que je prenne contact avec un certain Paul, patron du bar Le Nautic à Marignane, et que j'écoute ce qu'il a à me dire. Je donne bien sûr mon accord sans poser de question car je suis toujours capable de soulever des montagnes pour venir en aide aux personnes que j'aime, surtout s'il s'agit de ma famille ou de mes amis. Quand la détresse ou l'injustice se fait sentir, j'éprouve le besoin de répondre présent, sans même prendre le temps de réfléchir. Avant de mettre fin à notre conversation téléphonique, je demande cependant à l'épouse de Serge si ce dernier a besoin de quelque chose en « zonzon ». Elle me répond que ses amis s'occupent déjà de tout et qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Il est vivant et en sécurité entre ses quatre murs, ce qui est la priorité du moment. Tant qu'il restera en prison, il sera à l'abri – ce qui n'est pas le cas du parrain de sa fille, qui vient de se faire fumer de plusieurs balles de 11,43.

Je rencontre bientôt le patron du bar qui me demande, en jouant sur la corde sensible de la relation amicale – voire fraternelle – qu'il entretient avec mon

cousin, de lui rendre un service. Sur l'instant, je ne m'engage à rien et ne donne pas de réponse, mais je lui demande simplement quel pourrait être ce genre de service. Il m'explique alors qu'il a besoin de réaliser un coup sur un chantier de démolition civile situé dans la zone industrielle du petit village de La Fare-les-Oliviers. Ce chantier est assez important puisqu'il s'agit de l'extension et de la rénovation du réseau routier proche, ce qui implique l'usage d'explosifs pour percer les falaises – et c'est justement ce dernier point qui intéresse Paul, le patron du bar. Il m'indique qu'il me rachètera tout le stock de détonateurs et de bâtons de dynamite – en réalité du plastic civil conditionné en bâtons – et me fournit tous les détails nécessaires à la réalisation de l'affaire. Le matériel à risque serait conservé dans un conteneur cadenassé de 40 pieds à l'intérieur d'une zone protégée et grillagée, elle-même située au cœur du périmètre grillagé du chantier qui abrite les engins de terrassement et la base vie administrative.

Il y aurait ainsi deux enceintes à franchir avant de parvenir dans la zone protégée, dont la superficie n'excède pas la moitié d'un terrain de football – zone « protégée » puisqu'elle est surveillée par un gardien logé à l'intérieur d'un préfabriqué et qu'elle est patrouillée de nuit par un chien de garde laissé en liberté dans la deuxième enceinte grillagée.

Les renseignements donnés par le patron de bar sont précis. J'imagine qu'il les a obtenus directement auprès du responsable démolition du chantier et me doute qu'il compte s'en servir pour des plastiquages à outrance ou des règlements de comptes, mais cela ne me regarde pas. À vrai dire, je suis plutôt interloqué par la précision des explications qu'il m'expose sans aucun complexe alors que je ne suis qu'un petit bandit de pacotille sans autre réputation que celle d'un bagarreur imprévisible.

Je ne lui laisse pas le temps d'achever son discours, ni d'exposer ce que cela pourrait me rapporter, et je décline son offre. Ce refus, pire qu'un affront, a le don de le mettre en fureur car il vient de s'épancher et de me raconter la totalité de son affaire avec une confiance absolue. Il n'aurait jamais pensé que je puisse lui refuser quoi que ce soit, mais je ne me laisse pas impressionner pour autant. Je ne veux tout simplement pas m'impliquer dans cette affaire ténébreuse. Le malaise étant palpable, et pour couper court à cet entretien dérangeant, je prends cependant sur moi de lui demander l'autorisation d'en parler à quelqu'un de confiance que je pourrais lui recommander sans pour autant livrer les détails qu'il vient de me confier.

« Qu'il vienne de ta part, sinon je considère que l'on ne s'est jamais vus et que l'on ne se connaît pas. »

Sa réponse me convient parfaitement et je tourne les talons sans demander

autre chose.

De retour dans mon quartier, je suis harcelé par JM et Antonio, qui veulent absolument m'entraîner dans de nouvelles aventures que je ne souhaite pas vivre. Or, je passe du bon temps avec Elisa et je souhaite en profiter au maximum sans me poser de question car je ne sais pas si cela va durer. Pour que mes amis me lâchent la grappe, je leur indique donc que JM peut aller voir le patron du Nautic de ma part, en lui précisant que je ne veux rien savoir de son entrevue, ni connaître le fond de l'affaire dont il pourrait hériter. Il me donne sa parole qu'il respectera mon choix.

Un peu plus tard, JM revient excité comme un fou et convainc Antonio de s'associer avec lui pour monter l'affaire dont ils ne pourront s'empêcher plus tard de me révéler les dessous, malgré leur promesse de me laisser à l'écart. Une drôle d'affaire à laquelle j'assisterai en spectateur lointain, mais qui ne sera pas sans influence sur mon destin…

* * *

Antonio est vif et sportif. C'est un roi de la combine particulièrement efficace, mais sa jeunesse ne lui permet pas d'avoir l'ascendant sur JM. Il est parfait dans le rôle d'adjoint.

Le client étant assez pressé, ils effectuent un premier repérage le jour même en partant au guidon d'une moto tout-terrain Yamaha XT 600 Ténéré, un engin difficilement repérable et parfait pour le genre de reconnaissance qu'ils comptent effectuer. L'activité constante sur le chantier les empêche malheureusement de bien se positionner ou de déterminer les angles d'attaque possible. Ils reviennent donc le soir pour une deuxième visite, bien plus enrichissante.

Celle-ci leur permet de constater que le gardien de nuit prend son service à 21 heures. En arrivant sur place, il enferme tout d'abord le chien dans la deuxième zone grillagée avec une gamelle d'eau, puis s'installe dans le préfabriqué qui lui sert de poste de garde à l'entrée du chantier, à environ 150 mètres de la zone protégée. Il passe alors le plus clair de son temps à somnoler ou à regarder la télévision, ne sortant que si son chien aboie pour une raison quelconque. JM et Antonio testent d'ailleurs la réactivité du chien à deux reprises en lançant des cailloux, ce qui leur permet de voir le gardien sortir de sa guitoune pour insulter son pauvre clébard et lui ordonner de se taire plutôt que pour effectuer une ronde.

Ils décident de frapper un jeudi soir, en fin de semaine pour le gardien désabusé comme pour ses collègues ouvriers qui s'échinent à la tâche.

Le jour dit, ils arrivent à moto et cachent leur engin dans un chemin situé à 200 mètres en surplomb de la zone qui les intéresse. Encore une fois, ils se sont parfaitement équipés pour cette « mission ». Le gros sac à dos qu'ils ont emporté contient une pince monseigneur, des gants en cuir et des cagoules, mais il leur permettra également d'emporter un maximum de détonateurs et d'explosifs. Antonio et JM sont vêtus à l'identique, avec un bas de jogging noir et un blouson bomber de la même couleur pour mieux se fondre dans la nuit. Seules leurs armes se distinguent dans l'obscurité. Ils possèdent chacun une arme de poing à la taille, mais JM emporte en plus dans une housse en bandoulière une carabine 22 long rifle avec réducteur de son et des munitions à charge creuse. Il m'a déjà vu utiliser cette arme sur des sangliers en compagnie de mon cousin Serge et il a pu juger de son efficacité…

Conformément à leur plan, Antonio et JM progressent discrètement jusqu'au premier grillage qui se profile plus loin sous la faible lueur de quelques lampes au néon. Ils avancent contre le vent, ce qui leur permet d'être ignorés du chien jusqu'au dernier moment. Tout est calme et silencieux, et seuls quelques sautillements d'images lumineuses venant éclairer la lucarne d'un préfabriqué confirment que le gardien est bien avachi devant son poste de télévision. Il est 2h30 du matin et les programmes ne doivent pas être bien passionnants.

Ils approchent à une quarantaine de mètres du premier grillage.

Le chien ne grogne toujours pas.

Ils avancent encore, jusqu'à 25 mètres environ du premier grillage et une cinquantaine de mètres du second grillage derrière lequel se promène le chien. JM demande alors à Antonio de se décaler de manière à surveiller de plus près le préfabriqué du gardien, qui ne cesse de s'illuminer sous les lueurs de son écran de télévision, puis il s'allonge au sol pour prendre une position de tir figeant – depuis sa position, légèrement surélevée, vers le sol en contrebas. En effet, JM est persuadé qu'il lui faut sacrifier l'animal pour satisfaire ses ambitions, réussir le casse et boucler l'affaire.

Il attend que le chien se couche, puis il le capture dans la lunette de sa carabine. Il le distingue nettement dans son oculaire, calme et serein, lui-même étant indétectable en raison du vent qui souffle dans sa direction. Il cale lentement le croisillon de sa visée sur sa tête de profil, un centimètre au-dessous de l'œil droit.

Il gonfle ses poumons, relâche un peu d'air, rattrape la course de sa détente et tire.

Le souffle du réducteur semble déchirer la nuit comme un grondement de tonnerre, mais le chien s'affale immédiatement, sans un aboiement. Son corps

est secoué de spasmes à deux reprises, puis se fige dans la mort. Certain de l'avoir tué, JM ne prend pas le risque de tirer une seconde fois.

Antonio revient vers lui pour confirmer que rien n'a bougé dans le préfabriqué du gardien, ce qui leur laisse la voie libre. Il empoigne la pince monseigneur et découpe rapidement et avec dextérité un trou dans le premier grillage, puis ils s'engouffrent dedans et poursuivent jusqu'au deuxième grillage qu'Antonio découpe avec autant de facilité. Ils passent à côté du cadavre du chien, que JM ne peut s'empêcher de regarder. La bête a la gueule couchée dans une mare de sang, la langue pendante. La balle à charge creuse a pénétré précisément à l'endroit visé et lui a littéralement arraché un morceau de boîte crânienne en ressortant de l'autre côté.

JM ne s'attarde pas longtemps devant ce spectacle et continue jusqu'à l'imposant conteneur métallique dont Antonio fait rapidement sauter le cadenas. Il ouvre la porte et pénètre à l'intérieur avant qu'Antonio ne referme la porte derrière lui pour rester en planque dehors.

JM s'affaire pour ouvrir les cartons d'explosifs, jusqu'à remplir le sac à dos de près de 30 kg de plastic conditionné en bâtons de dynamite. Il lui faut ensuite accéder aux détonateurs et, pour cela, déboîter une cloison qui sert de frontière physique entre l'explosif et les détonateurs en raison des mesures de sécurité imposées. Cette perte de temps et le bruit provoqué par le démontage de cette cloison ne manque pas d'inquiéter Antonio, qui s'impatiente dehors. Il l'entend s'enquérir à voix basse de l'avancée des travaux, mais JM ne répond pas à ses interrogations et continue de se focaliser sur son travail. Une fois la cloison démontée, et au mépris des règles de sécurité élémentaires, il entasse dans le sac à dos une centaine de détonateurs électriques avec leurs lignes de tir qui viennent au contact des explosifs. Il referme le sac, qui pèse maintenant son poids, sans avoir conscience qu'il repart avec une bombe potentielle qu'un faux mouvement ou un choc pourrait faire exploser.

Quand il ressort du conteneur, son binôme lui lance :

« Mais bordel, qu'est-ce que tu foutais ? »

Il se contente de répondre :

« Je t'expliquerai plus tard ! Moins tu causes, plus on avance et plus vite on en termine avec notre affaire ! »

Au moment de franchir la clôture de la zone protégée, ils constatent cependant avec effroi que le gardien est sorti de son état léthargique. Le faisceau lumineux de sa torche balaye la nuit et approche dans leur direction.

JM a déjà le visage trempé de sueur à cause de son passe-montagne, mais il sent maintenant le poids de son sac à dos, qui semble peser une tonne. Et il faut

qu’il s’engouffre dans l’ouverture du grillage avec cette charge sans que le gardien s’en aperçoive… Mission impossible.

C’est une bouffée de rage qui lui sauve la mise.

Il pousse Antonio afin que celui-ci franchisse les grillages et se tourne en direction du faisceau lumineux pour gueuler à pleine voix en direction du gardien :

« Rentre ! Casse-toi, enculé, ou tu vas te faire fumer ! »

Et il ne se contente pas de ces seules bonnes paroles. Il sort son P38 chambré de son survêtement et tire à deux reprises en prenant soin de dévier sa visée afin de ne pas toucher le gardien. La première bastos vient faire éclater le pare-brise arrière du véhicule garé près de son local. La seconde le fait plonger au sol.

JM le distingue, allongé par terre, les mains croisées sur la tête et le visage enfoui dans la poussière. Mais il l’entend aussi crier et l’implorer de ne pas le tuer. Le gardien est tétanisé, terrifié et sans doute persuadé qu’il va être achevé. JM en profite pour tirer une troisième balle en direction de sa voiture avant de hurler : « Tu bouges, t’es mort ! T’as compris ? »

Sans attendre de réponse, il file à son tour se glisser dans les ouvertures des deux grillages et retrouve Antonio accroupi près de son premier poste de tir. Le regard de ce dernier s’attarde sur JM, comme pour essayer de décrypter l’homme qu’il est et dont il n’aurait pas pris toute la mesure. Ses yeux trahissent son incrédulité face à la détermination et au sang-froid dont JM a fait preuve. Celui-ci doit le tirer par la manche pour le sortir de sa stupéfaction avant de lui adresser un signe pour qu’il ramasse la 22 long rifle dans sa housse, puis ils partent en petites foulées rejoindre la moto sur laquelle ils n’avaient pas oublié de laisser la clé de contact. JM fait glisser le sac sur ses épaules pour le confier à Antonio, prend en échange l’arme d’épaule dans sa housse qu’il passe en bandoulière sur sa poitrine et démarre la moto sans aucun problème.

Nous avons souvent partagé quelques frayeurs en faisant la course sur des engins à quatre ou deux roues et, bien qu’il ne soit pas aussi adroit que moi, JM n’en est pas moins un bon pilote moto et il fond rapidement dans la nuit avec son passager sur les petites routes de campagne. Ils traversent Rognac et Vitrolles avant de rejoindre leur planque habituelle pour y cacher le fruit de leur larcin.

JM gare la bécane, récupère les clés dans leur cachette et entre dans la maison où il se jette aussitôt sur une bouteille d’eau qu’il vide pratiquement d’un trait. Antonio, qui s’est débarrassé du sac à dos pendant qu’il buvait, se réjouit à haute voix de cette soirée bien gagnée avant d’écouter religieusement les explications de son comparse sur la perte de temps et le bordel engendré à l’intérieur du conteneur. Une fois toutes ces informations absorbées, il ne peut s’empêcher de

revenir sur les autres événements de la soirée. Il fixe JM de ses yeux écarquillés :

« Tu as tué le chien sans hésitation et tu as tiré sur le gardien ! Putain, tu sais combien d'années ça pourrait te valoir ?

– Ouais, je regrette pour le chien, mais il le fallait bien. Quant au gardien, je me suis contenté de tirer largement à gauche pour le dissuader d'avancer, sinon je l'aurais aussi allumé comme le clébard. »

Antonio ne semble pas convaincu. Il continue à scruter JM, hésitant, puis il décide de se lancer :

« Et si le gardien avait continué à avancer ?

– Alors il aurait eu ce qu'il méritait, je viens de te dire que je l'aurais allumé comme le clébard, fin de la conversation. »

Ses yeux sont injectés de sang, comme s'il était sur le point de se battre, et Antonio sait très bien ce que cela signifie. Il comprend qu'il est temps de passer à autre chose. Il cesse de le questionner.

Mais bon Dieu, il est étonnant de voir ce qu'est devenu mon camarade, un petit voyou de quartier qui vient d'entamer une ascension dont il ne se doute pas qu'elle pourrait lui être fatale un jour. Il a beau avoir eu les jambes en compote et le cœur qui s'affolait au moment où il tirait, il a néanmoins été capable de le faire sans la moindre hésitation. Aurait-il tué le gardien si celui-ci avait continué à avancer ? Bien sûr que non. Au pire, je pense qu'il l'aurait assommé avant de s'enfuir à toutes jambes. Je crois et je pense au fond de moi que les mots lancés par JM à la figure d'Antonio ne reflètent pas la réalité ni le fond de sa pensée mais, comme d'autres avant lui, il n'a pas osé se désavouer devant un ami face auquel il croyait devoir se montrer cruel et inflexible pour pouvoir continuer à exister. En lui mentant, il ne se rendait pas compte qu'il se mentait d'abord à lui-même et qu'il se condamnait tout seul. Je suis certain qu'il a eu la peur de sa vie en sortant son arme, mais sa fougue et sa jeunesse l'ont conduit à être dépassé par les événements. Il n'a cependant aucune excuse.

JM et Antonio ont choisi cette voie en leur âme et conscience, mais à quel prix ? Ce sont mes amis, mes frères de rue et de quartier, mais je crains alors qu'ils n'aient plus jamais la possibilité d'échapper à l'engrenage infernal de la violence dans lequel ils ont mis les pieds.

* * *

Il est 9 heures le lendemain lorsque nous buvons un café au Nautic, à Marignane, en attendant que le patron arrive. Quand il entre enfin dans le bar, il vient nous saluer et invite mes deux comparses à le suivre dans une salle située

un peu à l'écart, une espèce de bureau à l'abri des regards et des oreilles curieuses. J'en profite pour m'esquiver et aller faire un petit tour dehors pendant qu'ils gèrent leurs affaires, dont je ne veux pas me mêler. « Loin des yeux, loin du cœur », leur ai-je alors indiqué. Je dois cependant les retrouver un peu plus tard car nous devons aller ensemble à Salon-de-Provence pour y retrouver des amis.

Pendant que je déambule en ville, mes deux cocos sont en pleine discussion avec le patron du troquet, à l'abri des clients encore peu nombreux à cette heure matinale.

Antonio et JM lui expliquent qu'ils ont rapporté 30 kg de plastic et une centaine de détonateurs, ce qui a pour effet immédiat de faire naître sur le visage de Paul un sourire carnassier. L'homme a environ 35 ans et semble insignifiant, petit et pas très costaud, mais mon cousin Serge m'a fait savoir qu'il pouvait être très dangereux. Il aurait passé cinq ans à l'ombre pour crime passionnel. Ce n'est que la deuxième fois que mes deux amis le rencontrent, mais nous avons en revanche déjà croisé sa copine, une fille plus jeune que lui qui a le béguin pour moi et avec laquelle je n'ai jamais consommé bien que nous ayons passé deux soirées ensemble au Défi Night – une boîte de nuit à Marignane dont Paul est l'exploitant, du moins sur le papier.

Peut-être avait-il ce même sourire de prédateur lorsqu'il a décidé de trucider sa première compagne ? En tout cas, il ne leur pose aucune question quant au déroulement de l'affaire et se contente d'annoncer le prix qu'il peut leur proposer pour la marchandise.

JM jette un coup d'œil en biais à Antonio, qui sent déjà l'odeur des billets, mais il ne se précipite pas pour autant sur l'offre qui a été faite. En réalité, il n'est même pas impressionné par le montant annoncé. JM n'est plus le petit voyou des débuts et il tient à le faire savoir. Il arbore un blouson Lacoste beige passé par-dessus une chemise de la même marque, un pantalon à pinces et des chaussures Pierre Cardin avec des chaussettes blanches. Il ne fait pas l'aumône, il fait du business. Il lui lance donc qu'ils ne lâcheront pas la marchandise à moins que Paul n'accepte la contre-proposition qu'il s'empresse de lui annoncer.

Les regards s'échangent, ils se jaugent, puis un petit sourire, très fin cette fois, étire les lèvres de Paul.

« Tu es bien un requin, mon ami, mais j'ai besoin de cette marchandise ! Marché conclu. Je prends. »

Antonio ne pipe mot. Il est comme fasciné par l'assurance de plus en plus dangereuse dont JM semble faire preuve dans sa trop rapide ascension.

Ils n'ont pas le temps de se réjouir car Paul détaille déjà les conditions du

marché :

« OK pour le prix, mais il me faut une démonstration immédiate du bon fonctionnement de cette marchandise. On prend un bâton d'explosif et deux détonateurs et on va voir tout ça. »

Cela ne leur pose aucun problème. Il les paye et récupère le sac à dos, puis ils partent en direction de sa voiture, m'alpaguant au passage alors que je traînais dehors en attendant qu'ils en finissent.

« Alain, tu viens avec nous !, me lance Antonio. On fait une petite course et Paul nous redépose tous ensuite. »

Je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de mal à partir avec mes amis en voiture au lieu de faire le pied de grue tout seul, aussi je donne mon accord pour les accompagner dans cette balade forcée qui n'était pas prévue dans mon programme de la matinée.

Je prends place à l'arrière de la voiture, au côté d'Antonio, tandis que JM s'installe devant avec Paul. Alors que nous prenons bientôt la direction du plateau de Rognac, je commence à m'interroger sur ce qu'ils manigancent puisque leur affaire me semblait être conclue, d'autant que je n'aime pas trop me trouver en compagnie de Paul, qui traîne tout de même une sale réputation, et que la mode actuelle à Marseille est aux règlements de comptes. Je n'ai aucun désir d'être assimilé à ce client ou de donner l'impression de faire partie de son cercle rapproché. JM doit le sentir car il m'adresse un clin d'œil pour me rassurer et me faire comprendre que leur petite course ne va pas prendre trop de temps. À l'en croire, il s'agit juste d'un petit détail à régler.

Je ne sais pas pourquoi mais, du haut de mes 18 ans, presque 19, je pense soudain à ma mère et me pose un tas de questions. Ma mère sait pertinemment que je file un mauvais coton sans pour autant hésiter une seconde à prendre l'argent que je peux lui procurer, et sans jamais me poser la moindre question sur son origine. Je reste respectueux envers elle, ne serait-ce que parce qu'elle m'a mis au monde, mais combien de fois aurais-je aimé avoir des preuves d'amour de sa part, des câlins spontanés et naturels qu'elle m'a pourtant toujours refusés. J'ai beaucoup de mal à la comprendre, à comprendre son ego démesuré et son refus total de vieillir. Elle aime l'argent et fait preuve d'un égoïsme déroutant. Ma sœur Sabrina et moi avons tout connu dans cette maison et n'avons jamais rien oublié, qu'il s'agisse des violentes disputes ou des crachats à la figure de mon père, qui n'a pourtant jamais levé la main sur elle.

Je me souviens encore des larmes de mon père, qui aimait faire la fête et sortir avec ses amis, et pour qui ses enfants représentaient tout, même s'il ne suivait pas leur quotidien ou leur éducation de très près. J'ai le sentiment de ne

jamais avoir suffisamment parlé avec lui. Doté d'une certaine ressemblance avec l'acteur Michel Constantin, il cédait à tous les caprices et à toutes les volontés de ma mère malgré sa grande taille et sa corpulence. Comment oublier ces scènes qui se déroulaient devant nos yeux, ces repas gâchés, ces cris et ces simulacres de suicide où je me vois, une fois de plus, coupant le gaz de la cuisinière et lançant à ma mère : « Tue-toi si tu veux mais laisse-nous vivre, nous, les enfants ! »

Lors des fréquentes disputes qui éclataient entre mes parents, alors que les deux petits étaient couchés, Sabrina et moi quittions souvent la maison pour aller traîner dans la rue avec les copains afin de ne plus avoir à supporter cela. Nous ne voulions pas être à nouveau pris à témoin. Plus tard, Joël et Sandrine arpenteraient à leur tour les mêmes sentiers dénués d'amour.

Je n'éprouve pas de haine, mais ces souvenirs sont restés gravés au plus profond de mon âme et ont attisé la violence qui couvait en moi depuis mon enfance, jusqu'à ce qu'un brasier de rage dévore tout comme pour me purifier, me laver de cette privation d'amour. Il m'est très difficile de parler de ma mère sans évoquer ces tourments.

Après avoir fait un petit détour par une droguerie pour y acheter une grosse pile carrée avec ses deux contacteurs pliables au sommet, notre équipée poursuit jusqu'à l'ancienne carrière naturelle de Rognac. Je commence alors à comprendre quel pourrait être l'objet de notre « course », mais je persiste à ne rien vouloir savoir et m'écarte du trio qui vient de descendre du véhicule pour aller marcher dans la pinède environnante. Ils l'ont très bien compris et ne me posent aucune question, affairés qu'ils sont à vérifier qu'il n'y a pas de promeneurs ou de curieux à proximité.

Vient ensuite le temps des explications. JM montre à Paul comment faire fonctionner l'explosif. Il lui indique non seulement que le détonateur permet de produire une onde de choc suffisamment puissante pour provoquer à coup sûr la détonation de l'explosif, mais que les détonateurs sont eux aussi des explosifs – ils en contiennent en petite quantité seulement, mais ils n'en sont pas moins dangereux. Pour passer de la théorie à la pratique, il place un détonateur au centre de la carrière, en prenant soin de le couvrir d'un seau de peinture vide et rouillé. Il déroule ensuite une ligne de tir sur une quinzaine de mètres et positionne l'un des fils électriques sur l'électrode positive de la pile. JM demande ensuite à Paul et à Antonio de bien regarder en direction du détonateur, puis il place son deuxième fil sur l'électrode négative.

L'explosion instantanée fait décoller le vieux seau de peinture à la manière d'un obus de mortier. Il s'élève d'une dizaine de mètres dans le ciel, puis

retombe au sol, éventré. La démonstration est une réussite. Bien que je sois moi-même éloigné de leur position, le bruit de la détonation ne manque pas de me faire sursauter. Je comprends que JM et Antonio font bel et bien une démonstration pratique à leur client et je prie pour que ce bruit de tonnerre fulgurant n'attire pas trop de curieux… Pour me vider l'esprit, je me penche vers le sol pour y ramasser quelques brins de thym sauvage, puis les frotte entre mes paumes avant de les porter à mes narines pour humer cette odeur de la garrigue provençale – une odeur de liberté.

La deuxième phase de leur expérience didactique les amène maintenant à renouveler l'essai avec un bâton de dynamite. Pour cela, Antonio récupère un vieux tonneau de 100 litres qu'il installe au-dessus d'un bâton de 100 ou 200 grammes qu'il a couplé à un détonateur. JM saisit les fils électriques qui dépassent sous le bidon, s'éloigne de l'aire de décollage et répète les branchements à l'identique. À peine a-t-il couplé le deuxième fil électrique à l'électrode négative qu'une formidable explosion propulse le bidon de 100 litres au firmament. Ce n'est plus un obus, c'est un véritable missile balistique que les intéressés voient se perdre dans l'azur.

Paul et Antonio suivent le décollage et l'atterrissage du bidon avec des yeux comme des soucoupes. Ils restent pantois pendant quelques instants, puis ils fixent JM, médusés.

Antonio sort de son hébétude pour lui demander comment diable il sait faire tout cela, mais Paul n'a cure de l'origine de ses connaissances. Beaucoup plus pragmatique, il ne songe guère à se lancer dans la conquête spatiale.

« Tu pourrais faire ça avec une télécommande ? Ça fonctionnerait pour une voiture ? Ou pour un local ? »

JM répond avec des mots simples et assurés qui résonnent tranquillement dans la carrière :

« Désolé, mais notre collaboration s'arrête là. Tu as ta marchandise, et elle fonctionne. Le reste ne nous concerne pas et ce n'est pas à l'ordre du jour. » Il se tourne ensuite vers Antonio : « Tu jettes tout et tu ne gardes aucune ligne de tir sur toi. »

Il en profite également pour lui glisser discrètement dans la main la somme qui lui revient, une enveloppe bien bombée.

Enfin, JM me siffle afin que je regagne le véhicule, ce que je fais sans prononcer un mot ou afficher la moindre expression de contrariété. Il n'empêche qu'à bien y songer, j'aurais préféré attendre tranquillement au Nautic plutôt qu'assister à leur son et lumière d'un genre particulier…

Nous remontons dans la voiture de Paul et lui demandons de bien vouloir

nous déposer à Marignane, où nous avons laissé notre véhicule. Il accepte bien volontiers et nous partons tranquillement, chacun de nous restant plongé dans ses pensées durant le trajet qui nous fait quitter le plateau de Rognac pour longer le nouveau cimetière, avant de nous engager sur la route de la zone industrielle. Antonio et JM sont heureux d'avoir conclu cette nouvelle affaire qui, tout en les enrichissant, les fait également passer à un stade supérieur de la voyoucratie. Paul, lui, songe sans doute aux multiples feux d'artifice qu'il va pouvoir déclencher pour asseoir sa suprématie sur la région. Mais moi, je me demande sérieusement ce que je suis venu foutre dans cette balade imprévue. On ne m'y reprendra plus !

J'ai la tête dans les nuages tandis que mes deux compères songent certainement à rentrer au plus vite pour dépenser leur argent sale, faire la fête ou encore pavaner, mais il y a encore loin du rêve à la réalité… Soudain, une voiture banalisée nous dépasse à toute vitesse, fait hurler une sirène, puis nous barre la route dans une formidable queue-de-poisson. Paul n'a d'autre choix que d'écraser la pédale de frein et de stopper son véhicule, aussitôt pris en tenaille par une seconde voiture banalisée dont le gyrophare ne laisse aucun doute quant à l'identité de ses occupants.

Les rêves de fiesta se dissipent sur-le-champ. Je comprends tout de suite ce qui nous arrive et me maudis d'être monté dans la voiture de Paul alors que je ne voulais rien avoir à faire avec lui. Mais, en même temps que je pense « Quel con je suis ! », mon instinct de survie reprend le dessus et je m'entends crier à Antonio et à JM : « J'espère que vous n'avez plus rien sur vous ! »

Sans perdre une seconde, et sans tenir compte de sa position hiérarchique dans le milieu, je dicte à Paul la conduite à suivre.

« On ne se connaît pas, on ne s'est jamais vus. Tu nous as juste pris en auto-stop pour nous ramener à Marignane ! »

Je n'ai pas le temps d'en dire plus car une dizaine de flics jaillissent des voitures pour nous encercler. Très nerveux, ils ont l'air shootés à la cocaïne et n'arrêtent pas de gueuler. Je leur demande posément ce qui se passe, mais ils me répondent par des hurlements en nous intimant l'ordre de sortir du véhicule.

Nous nous exécutons et nous nous retrouvons sur le bas-côté de la route, un peu à l'écart de la voiture afin qu'ils puissent la fouiller. Ils l'explorent rapidement quand soudain l'un d'eux découvre un 357 Magnum coincé sous le siège conducteur. Le policier à l'origine de la découverte aboie aussitôt un mot de code qui fait dégainer tous ses collègues en une fraction de seconde. Par réflexe, je lève les mains en l'air tout en leur demandant de se calmer. Je répète à l'un d'entre eux que mes deux amis et moi avons été pris en stop, que nous ne

connaissons absolument pas le conducteur, et je lui propose même de me fouiller en précisant qu'il trouvera dans ma poche les clés de mon véhicule, laissé à Marignane. Le flic, stressé, me répond simplement de fermer ma gueule. Les mains toujours levées, je lui réponds poliment, en le vouvoyant pour tenter de le déstabiliser. Parallèlement, une multitude de questions me traversent l'esprit. *Paul était-il pisté ? Depuis combien de temps les flics nous suivent-ils ? Ont-ils assisté aux explosions ? Les ont-ils seulement entendues ? Paul a-t-il d'autres matériels compromettants dans sa voiture ? Ont-ils perquisitionné chez Paul et trouvé du matériel compromettant ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi avoir accepté de les accompagner ? Dans quel guêpier me suis-je fourré alors que je n'ai rien à voir avec leur business ?* Autant de questions auxquelles je suis bien incapable de répondre… Je ne peux qu'adresser un regard haineux et vindicatif à Antonio et JM qui en dit long sur la conduite à tenir lors des événements qui vont se dérouler dans le commissariat de Vitrolles. Ils ont intérêt à rester muets ou à me blanchir.

Nous sommes embarqués, bracelets aux poignets, chacun de nous dans un véhicule différent, ce qui signifie que le jeu des questions va débuter durant le trajet. Je maintiens ma position, affirmant avec conviction que je ne connais pas la personne qui nous a pris en stop. Antonio, JM et moi sommes du même quartier, nous nous connaissons depuis que nous sommes tout petits, et nous n'avons rien fait d'autre que du stop pour regagner notre véhicule, en panne à Marignane depuis la veille. Je me garde bien de préciser qu'il est garé à côté du bar Le Nautic… Durant tout le trajet, qui semble durer une éternité, les flics qui m'encadrent jouent leur rôle dans les règles de l'art. L'un d'eux, le méchant, tente de me brusquer et de me provoquer en me gueulant dans les oreilles tandis que son collègue, le gentil, intervient de temps en temps pour calmer le jeu et me faire prendre conscience de ma position délicate sur l'échiquier. Je reste pourtant tranquille au milieu de mes condés, faisant mine de ne rien comprendre à ce qui m'arrive, mais continuant à passer en revue les différentes hypothèses qui se bousculent dans ma tête. *Une perquisition à mon domicile ?* Je suis serein car je n'ai rien de compromettant. *Dans la voiture ?* Je n'y ai rien déposé et je n'avais jamais vu ni touché l'arme de Paul qui y a été trouvée. *Paul ?* J'espère qu'il confirmera notre version de l'auto-stop… Je ne cesse de me répéter que je ne suis qu'un auto-stoppeur au casier vierge…

À notre arrivée au commissariat, nous sommes notifiés de notre garde à vue et fouillés. Les flics nous vident les poches de tous nos objets personnels avant qu'ils ne soient inventoriés par le perdreau de service. Nous prenons ensuite la direction des infâmes cellules de passage, mais nous pouvons nous estimer

heureux car le commissariat est neuf et l'endroit relativement propre.

Je n'avais encore jamais été arrêté et c'est maintenant chose faite. *Comment croire que cela me soit arrivé alors même que je cherchais à prendre mes distances ? Comment expliquer que je n'étais pas dans le coup et que je ne suis présent que par un simple concours de circonstances ?* En réalité, je suis complètement déstabilisé car je ne peux plaider mon innocence sans enfoncer mes amis et je ne vois pas comment leur faire comprendre que tous les intervenants de notre quatuor ne sont pas à mettre dans le même sac… Je ne peux qu'espérer que tout le monde s'accrochera à la version de l'auto-stop…

Je me doute que je vais passer une bonne heure reclus dans ma solitude en attendant de me faire cuisiner par un enquêteur. *Que faire en attendant ?* Vous le croirez ou non, mais je me mets à enchaîner les pompes, une manière comme une autre de décharger ma rage et de garder mon calme. Mais surtout, en faisant ces pompes, je récite mentalement des prières, *« Je vous salue Marie »* et *« Notre Père qui êtes aux cieux… »* Dieu sait si j'ai des choses à me reprocher, ma première et dernière confession n'a servi qu'à me faire virer du confessionnal à coups de pied dans les fesses, mais j'ai pourtant l'espoir absurde que ces prières m'aideront. Je ne vois personne d'autre à qui demander de l'aide.

---

1. Les frères Napolitano écoperont d'un demi-siècle de réclusion tandis que les femmes seront condamnées aux peines préventives qu'elles ont déjà effectuées.

Chapitre 8

L’heure du choix

La porte de ma cellule s’ouvre une première fois, laissant apparaître un homme de petite taille en costume gris chiné. Sa corpulence et son apparence – un crâne dégarni, une fine moustache et des lunettes – ne lui donnent certes pas un air redoutable, mais l’habit ne fait pas forcément le moine. Il se présente avec autorité et me sonde sans perdre une seconde.

« Bonjour, je suis le commissaire Bartoli, de la Brigade de répression du banditisme. Vous y connaissez quelque chose en explosifs ?

– Pardon, commissaire ? En explosifs ? Pas du tout ! Je chasse de temps en temps, mais c’est tout ! Ça n’a rien à voir. »

Notre conversation s’arrête là. La porte se referme. À l’issue de cette première passe, je comprends qu’il y a deux possibilités. Soit les flics ont entendu les explosions sans rien trouver dans la voiture ; soit ils ont déniché du matériel que Paul avait gardé dans son véhicule. Dans un cas comme dans l’autre, j’estime cependant qu’ils ne peuvent rien avoir contre moi. J’aurai dû garder les brindilles de thym arrachées par mes soins et avec lesquels je me suis amusé pendant que les joyeux lurons faisaient leur démonstration de démolition, mais il m’est évidemment impossible de conter une telle histoire.

Un peu plus tard, la serrure de ma cellule cliquette à nouveau. Cette fois-ci, on me passe les bracelets pour me conduire dans un bureau afin d’y subir un interrogatoire. Quelle frustration ! Je suis innocent mais ce n’est pas la peine que je prononce ce mot car je connais déjà la réponse : « Toutes les personnes qui passent ici me chantent le même refrain, le monde est peuplé d’innocents », alors je n’essaie même pas, compte tenu du profil de mon nouveau bourreau.

L’enquêteur auquel je suis confronté apparaît, petit et gros, derrière un épais

nuage de fumée. Il exhale une odeur de transpiration que les effluves de tabac ne parviennent pas à masquer. Tout semble indiquer qu'il va jouer le rôle du méchant. Il me demande de décliner mon identité pour la forme, me précisant qu'il sait déjà tout de mes activités et que je vais en prendre pour un bon paquet de temps. « La vermine comme toi, on doit l'écraser rapidement avant qu'elle ne se reproduise. »

Je garde mon calme en balayant la pièce du regard. Tout est triste et terne, à l'image de cet enquêteur administratif qui m'a certainement laissé les menottes pour me mettre la pression. Les murs du local exigu, sans doute blancs autrefois, ont déjà été jaunis par la fumée d'innombrables cigarettes grillées au cours des interrogatoires précédents. Le bureau situé face à l'entrée comporte bien sûr un cendrier, mais je n'y vois aucun cadre affichant la moindre photo personnelle. Les seuls éléments de décoration de la pièce se résument à un vilain calendrier et à un planning mural, tandis que le mobilier consiste en un caisson métallique à casiers de rangement sur ma gauche et une vieille armoire de l'administration placée dans le dos de mon interlocuteur. Aucune trace d'humanité où que ce soit.

Les hostilités ne tardent pas à commencer. Malgré la dizaine de cigarettes que l'enquêteur grille en me soufflant la fumée au visage, je tiens le cap et ne démords pas de la version de l'auto-stoppeur qui reste la pure vérité en ce qui me concerne. Il est clair que je ne balance pas ce qu'il en est réellement de mes camarades ou de l'autre caïd du bar. Je répète inlassablement la même histoire, en sachant que tout se résume à un combat entre deux adversaires qui s'échinent à se fatiguer l'un l'autre. À ce petit jeu-là, il succombera d'un cancer du poumon bien avant que je change quoi que ce soit à mon récit. Il a beau annoncer que mes trois compères m'ont chargé, qu'ils ont avoué que l'arme m'appartenait et indiqué que j'étais un expert en explosifs, je reste de marbre. Depuis mon enfance et l'Assistance publique, je suis un animal qui ressent les choses. J'ai l'intime conviction qu'il ne peut rien avoir contre moi. Je reste poli, sans jamais le tutoyer ou l'agresser verbalement, sans qu'il parvienne à me déstabiliser. En revanche, je perçois son agacement, qui monte inexorablement.

Au comble de l'impatience et de l'excitation, il finit par lâcher : « Eh, quand tu es né, ta mère, elle t'a fait les dents, non ? Parce que moi, je vais te les casser, maintenant ! »

Je réponds par un sourire qui déclenche sa fureur. Il se lève, se penche par-dessus son bureau et me frappe soudain d'un revers magistral de la main droite. Son poing coiffé d'une chevalière s'abat sur mon visage. Je m'écroule en arrière sur ma chaise, le sang pissant de mes lèvres et de mon nez.

Il croit avoir gagné.

Il ne sait pas que je suis un animal, que je ne suis jamais plus lucide que lorsque la violence fait rage autour de moi.

Tandis qu'il se repaît de mon avilissement, je saisis la poignée d'un des casiers du caisson métallique contre lequel j'ai valdingué et, de mes deux mains menottées, l'arrache de son logement avant de me relever brusquement pour le lui fracasser sur la tempe. J'ai le visage qui continue à pisser le sang, mais cette grosse merde d'enquêteur est désormais étalée de toute sa graisse sur le flanc derrière son bureau. Le gros est KO, hors service.

Moins de deux secondes plus tard, des renforts attirés par le vacarme se ruent dans la pièce exiguë pour se jeter sur moi. Coups de pied et coups de poing se succèdent jusqu'à ce que je m'effondre, inanimé. Un passage à tabac ? Non, les joies de la garde à vue à l'ancienne.

En reprenant connaissance, je finis par comprendre que les flics sont emmerdés à l'idée que leur poivrot enfumé ait pété un câble sans rien avoir contre moi dans son dossier. Le sang de mon nez et de mes lèvres déchirées macule ma chemise ainsi que les murs de la pièce, et j'ai du mal à respirer en raison des multiples coups de pied qui m'ont chatouillé lorsque j'étais au sol, mais je n'ai pas vraiment mal. Je connais cette violence et je l'accepte.

Je me contente de serrer les poings et de faire affluer le sang dans mes pouces engourdis par les menottes trop serrées, conscient du fait que le temps joue en ma faveur. On me raccompagne en cellule, où l'on m'envoie un peu plus tard un médecin qui vient m'examiner. Il s'agit du docteur Léoni, que je connais déjà pour m'avoir fait des rappels de vaccination quand j'étais môme ou m'avoir soigné quelques angines ou autres maladies bénignes. Confus, il m'ausculte avec gentillesse, puis désinfecte mes plaies en m'expliquant que mes dents sont intactes mais qu'il va devoir faire quelques points de suture sur les deux lèvres. Il recoud à vif mes lèvres gonflées sans que je montre aucun signe de douleur – deux points sur la lèvre inférieure, trois au-dessus –, puis m'informe que je garderai une légère cicatrice malgré le soin qu'il a mis à me recoudre. Cette tour Eiffel, je continue à la voir tous les matins en me rasant. Elle me ramène à ce passé que je ne pourrai jamais évacuer.

Mon visage, mes lèvres, mon nez et mes poignets sont gonflés, et je palpe mes côtes endolories.

« Alain, tu peux porter plainte. Ils n'ont pas le droit de faire cela et si je dois établir un certificat pour l'enquêteur, je ferai la même chose pour toi.

– Non, docteur, je n'ai rien à me reprocher, nous sommes quittes. Il a tapé le premier et je lui ai rendu la pareille. »

J'en suis réduit à me méfier de ce médecin dont je pense qu'il pourrait avoir

été envoyé par les flics pour me sonder, pour éprouver mes sentiments. Je le laisse partir sans rien lui demander et demeure seul dans ma cellule silencieuse et mes habits éclaboussés de sang. Comme si j'accusais finalement le coup de ce que je viens de vivre, je baisse la tête et enfouis mon visage dans mes paumes pour me laisser aller à pleurer. Je ne pleure pas de douleur, ni d'angoisse. Je pleure simplement de rage et de haine pour évacuer cette violence qui m'anime et qui continue à me brûler les entrailles.

Je suis trop fatigué, trop las pour rugir comme un fauve en cage, alors je laisse couler des larmes de colère. C'est le prix à payer même si l'on n'a rien fait, tout simplement parce que l'on vous a mis dans une case en fonction de vos fréquentations ou de votre lieu d'habitation.

Une minute ou une heure plus tard, un flic vient me chercher pour me conduire dans un nouveau bureau et me confronter à un nouvel enquêteur. Celui-ci s'avère beaucoup plus jeune et beaucoup plus mince, avec un regard doux derrière ses lunettes. Contrairement à son prédécesseur, il semble encore empreint d'humanité, peut-être parce qu'il n'a pas encore eu le temps d'user son âme contre les cadors insensibles et inflexibles qui défilent dans son commissariat. Il me dévisage et constate les traces de coups sans faire aucune remarque, puis s'adresse à moi en me vouvoyant et en reprenant calmement l'interrogatoire à zéro. Je répète une nouvelle fois ma version des faits, sans rien y changer. C'est ma vérité et je la connais, je la répète mot pour mot à la virgule près.

Nous nous regardons en sachant l'un comme l'autre qu'il n'a rien contre moi. Il sait que je sais qu'il va devoir me relâcher.

Il me demande si je veux passer un coup de téléphone. J'acquiesce et lui indique le numéro de mon frère qu'il compose pour moi. 89.90.91.

« Allô, Jo ? C'est Alain ! Je suis au commissariat, surtout n'affole pas maman. Je ne vais sans doute pas tarder à rentrer et je voudrais que tu viennes me chercher avec quelque chose à manger. Je t'embrasse, mon frère. »

Le jeune enquêteur me fixe à nouveau, hésitant quelque temps avant de se décider à parler. Je l'écoute tout d'abord d'une oreille distraite, puis me laisse captiver par ses paroles prononcées d'une voix chaleureuse.

« Je ne cautionne pas ce qui vient de se passer, dit-il, mais vous savez à quelle impasse mène la direction que vous êtes en train d'emprunter… Dans moins d'une heure, vous serez dehors car nous n'avons rien contre vous. En revanche, votre sœur est connue de nos services et son expérience devrait vous servir de leçon. Je ne suis ni votre père, ni votre avocat, et je dis cela sans jugement aucun, mais chacun doit avoir une chance de changer de vie. Vous avez fait

votre service militaire ? Non ? Vous devriez vous rendre à la caserne du Muy à Marseille pour devancer l'appel et effectuer votre service, car je ne vois que deux autres issues possibles pour vous si vous persistez à fréquenter vos amis et votre quartier : la prison ou la mort. Votre choix est personnel et je ne fais que vous donner un conseil. Si vous décidez de le suivre, revenez me voir quand vous voudrez pour me le dire et, si je peux vous aider, je le ferai. »

Je plonge mon regard dans le sien sans que mes yeux humides puissent libérer les larmes qui montent en moi. Mon cerveau est en ébullition. Je ne peux que respecter ce flic qui m'a parlé avec douceur et m'a prodigué ses conseils comme aucun adulte ne l'avait fait à ce jour. Cet homme, je le regarde, je le sens, je le renifle avec mon instinct animal, mais ce don que je sais exploiter dans une jungle urbaine où tout le monde essaie de se faire une place au soleil se révèle inadapté à cette nouvelle situation. Je suis déstabilisé. Dois-je écouter cet adulte, moi qui suis anticonformiste ? Et s'il disait la vérité ? C'est peut-être une chance unique, la dernière que j'aurai avant qu'il ne soit trop tard. Trop de questions se bousculent dans ma tête. Je dois réfléchir et me concentrer. Je ne vois que deux options possibles : soit « Rien à foutre, connard ! », soit me rendre à cette caserne du Muy, à Marseille, non loin de la gare Saint-Charles.

Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Sur les bancs de l'école, j'adorais les cours d'histoire et de géographie de Mme Talon, qui savait nous faire revivre les événements passés et nous embarquer dans l'imaginaire des pays lointains. Avec son autorisation, je passais mon temps à illustrer ses cours par mes dessins. Créer ou inventer sur une feuille blanche avec un crayon était pour moi un moyen de décontraction formidable.

C'est amusant, je repense à l'école alors que je n'ai jamais voulu en profiter pour travailler ou pour exploiter mes capacités. Les remarques sur mes bulletins scolaires, dont je modifiais les notes, étaient toujours les mêmes : « Peut mieux faire », « Se laisse vivre au lieu de travailler »… Ces dernières années, je me suis servi de mes facultés intellectuelles et physiques pour réussir dans la médiocrité et échouer dans ma vie.

Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

Je récupère mes affaires et retrouve mon frère qui m'attend. Il me regarde et m'embrasse avant de m'informer que Sabrina patiente dehors dans la voiture. Au moment de quitter le commissariat, je serre la main du jeune inspecteur avec spontanéité. Il accroche une dernière fois mon regard et, sans aucune ironie dans la voix, me dit simplement « À bientôt », comme s'il comptait sur moi.

Une fois dehors, mon frère et ma sœur ne peuvent que constater la manière dont les flics m'ont arrangé. J'ai du mal à manger le sandwich que mon frère

m’a apporté, mais la faim l’emporte sur la douleur. Mes lèvres me font mal et mes côtes m’élancent, mais c’est tout mon être qui a été secoué par ce qui vient de se passer. J’ai été témoin de la violence de l’autre côté, et de la facilité avec laquelle la mienne pouvait monter en puissance sans égard pour l’âge ou la fonction de celui qui pouvait la subir, sans égard pour le lieu où elle pouvait exploser.

Je demande à mes frère et sœur de ne rien dire à ma mère afin de ne pas l’inquiéter. Je me contenterai d’évoquer une bagarre ou un entraînement de boxe si jamais elle m’interroge sur mes contusions.

Rentré chez moi, j’appelle Antonio et JM, qui m’annoncent qu’ils ont eux aussi été relâchés. Ils m’informent cependant à mots couverts que l’homme qui nous avait pris en stop a été transféré aux Baumettes à l’issue de sa garde à vue pour détention d’arme de quatrième catégorie sans permis. Ils me précisent encore que cet homme était connu des services de police pour meurtre passionnel. Il avait déjà purgé cinq années en centrale.

À l’issue de notre discussion, je raccroche le combiné avec le sentiment de couper le fil de ma vie passée. J’ai décidé de me rendre à la caserne du Muy.

* * *

L’officier conseil qui me reçoit a le grade d’adjudant dans l’armée de terre. Il a une bonne tête et me demande l’objet de ma démarche. Je lui explique que je n’ai pas fait mon service militaire et que j’aimerais partir pour longtemps, très loin.

Comme je devance l’appel, il m’explique que j’ai le choix de l’arme et de la durée. Je me porte volontaire pour un service long, ce qui rajoute douze mois à l’année de service initiale, soit un total de vingt-quatre mois. Enfin, j’exprime ma préférence pour la marine car j’ai découvert un jour, dans une malle au fond de notre garage, un sac de marin blanc qui aurait appartenu à mon père et dont le tissu était orné d’une magnifique caravelle, un bateau à trois mâts.

Ce choix dicté par mon inconscient fait remonter en moi quelques bribes de souvenirs, notamment des réunions entre anciens marins qu’évoquait parfois ma mère quand mon père rentrait saoul après avoir braillé toute la nuit des chants traditionnels en compagnie de ses frères d’armes. Je n’ai jamais pu parler avec mon paternel de cette période de sa vie, ces cinq années durant lesquelles il avait fait la guerre d’Indochine et celle d’Algérie après avoir signé un engagement à l’insu de ses parents et s’être engagé en qualité d’apprenti mécanicien à l’« école des Arpètes » de Saint-Mandrier, dans le Var. Nous ignorions tout de ce passé,

jusqu'à ce que nous tombions sur cette vieille malle en bois rangée dans le garage et abritant, pour tout trésor, un bonnet de marin et ce sac blanc en forme de boudin décoré de sa main.

Puisqu'on me donne le choix, je demande la Marine nationale et la spécialité « fusilier marin ».

L'adjudant m'informe que je recevrai une convocation dans trois semaines, puis me fait signer un récépissé de demande d'engagement.

Ce bout de papier, je le serre dans ma main comme la preuve tangible d'une victoire sur moi-même, mais j'ai beau avoir suivi les conseils d'un inspecteur de police, j'essaie encore de me persuader que cette décision ne vient que de moi. J'ai du mal à reconnaître et à accepter qu'il ait pu m'aider. Quoi qu'il en soit, je ne veux en parler à personne, et surtout pas à mes amis. Je ne me vois pas non plus annoncer cette décision à Elisa.

Je suis désormais seul avec mon bout de papier, mais le cœur léger. Je vais peut-être trouver autre chose, avancer vers un but, me fixer des objectifs. Cette promesse d'un nouveau départ résonne en moi comme l'espoir de m'arracher à l'univers crasseux et superficiel dans lequel j'évoluais depuis trop longtemps.

Sans prévenir aucun de mes amis, je passe vider mes affaires à *Ma Fa Suza* et je termine ma journée au commissariat pour montrer ma convocation à cet inspecteur dont j'ai la conviction qu'il m'a sauvé la vie. Je viens le saluer de ma propre initiative, sans bracelets aux poignets, sans convocation. Il me reçoit dans son bureau, me pose quelques questions – Pourquoi la marine ?, etc. – puis enchaîne en me racontant qu'il a effectué son service militaire chez les chasseurs alpins, à Barcelonnette, et qu'il en garde d'excellents souvenirs ainsi que de bons camarades. Il me parle ensuite de son métier de policier avec conviction et sans outrance. Ses paroles convaincantes confirment encore le regard que je portais sur cet homme dont mon instinct avait jugé qu'il était honnête et droit. Je n'arrive pourtant pas à lui dire merci, bien que je le pense alors profondément. Je le salue une dernière fois avant de le quitter, le sentant encore gêné quand son regard s'attarde sur mon visage boursouflé par les coups de ses collègues.

Je ferme la porte sur un pan de ma vie sans savoir ce qui m'attend de l'autre côté. C'est une drôle de sensation qui me tord les tripes en même temps qu'elle me soulage. Qui suis-je vraiment ? Comment oublier le mal que j'ai pu faire autour de moi en si peu de temps, sans jamais réfléchir aux conséquences ? J'ai peur de l'inconnu et de cette nouvelle histoire qui se profile, mais j'ai hâte de m'y projeter pour me laver de cette souillure invisible qui me ronge de l'intérieur, de cette mauvaise graine qui a germé en moi jusqu'à me faire perdre le sens commun. Un homme m'a tendu la main, et il ne tient désormais qu'à moi

de changer et d’effacer le passé.

* * *

Le 20 décembre 1984, je suis convoqué à Lorient, dans le Morbihan, afin de me présenter à la Marine nationale.

Plus tard, beaucoup plus tard, j’apprendrai que Patrick est mort du sida.

JM écopera pour sa part de dix ans de prison pour le braquage d’un piano-bar à Nîmes.

Quant à Antonio, il sera retrouvé mort sur un parking d’Aix-en-Provence, criblé de six balles de 11,43. Méconnaissable, son corps ne sera pas identifié tout de suite.

Seul Doumé prendra la sage décision de se ranger. Il se mariera et deviendra père de trois enfants.

Chapitre 9

Premiers pas dans la marine

Rallier la Bretagne à partir de Marseille représente une véritable épreuve – un transit par Lyon, une correspondance en direction de Nantes, puis un nouveau changement de train pour rejoindre Lorient. Malgré ce départ vers l'inconnu et la possibilité d'une aube nouvelle, je demeure un voyou de Marseille, ne serait-ce que par mon aspect extérieur. En jean et pull à col roulé noir sous une veste en cuir trois-quarts, j'arbore toujours mes chaussures italiennes aux pieds et mes deux chevalières en or aux doigts, sans oublier ma chaîne en or, à laquelle pend une croix de Dieu en guise de protection. Dans l'éventualité où ce dernier serait aux abonnés absents, j'ai pris soin de glisser un huit coups de calibre 22 mm dans mon ceinturon.

Le sac que j'emporte ne contient pas beaucoup d'affaires, juste quelques vêtements de rechange, comme si je partais en laissant mon ancienne vie derrière moi, sans l'intention d'y revenir. Mes cheveux, qui me descendent jusqu'aux épaules en frisant légèrement, ont été lissés avec une petite noisette de brillantine Pento. Difficile de changer ses habitudes méditerranéennes.

J'effectue tout le voyage en restant muré dans le silence, sans chercher à engager la conversation avec qui que ce soit. Je passe des heures à surveiller mes maigres biens, à la manière d'un paysan inquiet partant affronter la ville pour y régler quelque affaire. Cette image du paysan méfiant et têtu, qui trouve sa source dans mes anciennes habitudes, ne me quittera pas tout de suite et me fera même agir avec naïveté dans certains cas.

C'est en tout cas la première fois que je pars aussi loin, et bien sûr la première fois que je viens en Bretagne. Je ne suis jamais monté plus loin que Paris, que je connais vaguement pour y être allé deux fois pour affaires avec mon ancien beau-frère avant qu'il ne plonge pour de longues années de prison.

« Lorient, Lorient, deux minutes d'arrêt… »

La porte du wagon s'ouvre sur le froid sec de ce mois de décembre 1984. Je remonte ma veste en cuir au col colonel et cale mon sac sur mon épaule gauche avant de quitter le marchepied et de découvrir la petite gare de Lorient avec ses deux voies seulement. Après avoir emprunté le passage souterrain pour accéder à la sortie et marché dans un couloir carrelé me faisant brièvement penser à un couloir de métro parisien déserté par la foule, je tombe sur un homme en uniforme à l'air peu commode. Il tient dans les mains un panneau sur lequel est inscrit : « École des fusiliers ECOFUS. »

Nous sommes plusieurs à nous regrouper autour de lui avant qu'il nous conduise, tels des moutons de Panurge, jusqu'au car stationné à la sortie de la gare. Je ne connais personne dans cet autocar qui va nous conduire à l'école des fusiliers marins et, à cet instant, j'éprouve la drôle de sensation d'être un jeune homme comme tous les autres. Malgré cela, je continue à esquiver ceux qui tentent de lier conversation et m'écarte ostensiblement de celui qui vient s'asseoir sur le siège à côté de moi. Ce silence dans lequel je m'isole ravive quelques mauvais souvenirs d'enfance qui continuent à me torturer. Je ne souhaite pas me fier aux paroles des uns ou des autres, j'attends simplement de pouvoir les juger sur leurs actes comme j'ai toujours fait jusqu'à présent – en espérant que cela me conduira cette fois-ci dans une autre direction.

Le car rempli, le militaire en uniforme se dresse au milieu de la travée pour prendre la parole. Les chuchotements cessent aussitôt.

« Nous allons nous diriger vers l'école des fusiliers marins qui se trouve à 3 kilomètres de la gare. Une fois arrivés sur place, vous débarquerez et, à l'appel de vos nom et prénom, nous commencerons par vous délivrer vos chambrées avant de vous envoyer effectuer les démarches administratives et médicales. Des questions ? Pas de question, merci. »

Nous laissant à peine le temps d'ingurgiter ce qu'il vient d'annoncer, il poursuit de sa voix ferme et franche : « Mon prénom et mon grade sont second-maître, mon nom est Fourmont. Mais comme je vous aime déjà, vous pouvez m'appeler par mon prénom, Second-Maître. Compris ? »

Je comprends en effet à son ton sec qu'il ne faut plus dire « Monsieur », mais plutôt « Second-Maître » si jamais nous comptons nous adresser à lui. Avant qu'il ne descende du car, je prends le temps de l'étudier. Il est grand et semble en pleine forme physique. Coiffé d'un bonnet de marin et habillé d'un treillis vert, il porte deux galons en chevrons sur les épaules, un brevet de parachutiste sur la poitrine droite et quelques décorations sur la poitrine gauche. Des insignes sont cousus sur son épaule gauche, mais je n'ai pas eu le temps de percer leur

mystère qu'il disparaît, nous abandonnant à l'écho de ses paroles qui flottent encore parmi nous.

Le car s'ébranle sur le cours Chazelles, à proximité du centre-ville, avant de tourner à gauche pour gagner l'entrée de l'Arsenal, où nous apercevons les ateliers civils des constructions navales ainsi que la base militaire de Lorient, qui comprend une compagnie de protection de fusiliers marins, le groupement des fusiliers marins commandos et la maison mère de toutes ces formations, l'école des fusiliers marins. Le car poursuit sa route en franchissant le pont Gueydon pour passer sur la rive gauche du Scorff, avant de venir longer la petite base sous-marine érigée en son temps par les Allemands pour y abriter leurs sous-marins. Nous passons à côté du groupement des fusiliers marins commandos, où nous pouvons distinguer quelques militaires en bérets verts ou encore le bâtiment de l'infirmerie du médecin Lion, puis nous franchissons enfin le poste de garde qui protège l'accès à l'ECOFUS.

À peine le car s'est-il arrêté au milieu de quelques autres que le second-maître réapparaît comme par enchantement pour nous « inviter » à en descendre et à venir nous rassembler devant un bâtiment tout en longueur de couleur blanche. Près de 200 jeunes hommes et autant de tenues disparates, cheveux courts ou longues tignasses, valises ou fourre-tout à la main, s'égaillent dans le désordre avant d'être repris en main par le second-maître, qui nous fait aligner dans un ordre bien précis en deux coups de cuiller à pot.

Il impose facilement le silence dans les rangs, puis nous montre comment rectifier la position – bomber le torse, serrer les jambes, écarter légèrement les pieds – lorsqu'il annonce « Garde à vous ! » Sa démonstration est bien sûr parfaite et nous tendons tous le cou en décalant la tête sur le côté pour ne rien en perdre.

Nous l'imitons à notre tour avant de relâcher notre position en attendant que… en attendant je ne sais quoi. Je profite de ces quelques minutes où nous sommes sagement alignés et silencieux pour observer partout autour de moi sans trop bouger. L'édifice qui nous fait face est si grand qu'il comporte trois entrées, chacune accessible par un petit escalier. Le bâtiment situé à une cinquantaine de mètres dans notre dos me semble être un foyer. Sur ma gauche, je distingue un autre bâtiment tout en longueur qui abrite le bureau du commandant ainsi que des bureaux administratifs. J'aperçois également un plateau d'appel que domine un pavillon tricolore flottant au sommet d'un mât, lui-même encadré par deux étendards plus petits. Plus loin encore, je crois reconnaître des agrès permettant de monter à la corde. Cette zone immense et totalement hermétique, passage obligé de toutes les formations pour les fusiliers marins, sera mon nouveau

territoire. Je ne me sens ni intimidé, ni mal à l'aise, et j'aurais presque envie de sourire, mais je ne peux empêcher mon cœur de battre un peu plus vite que d'habitude.

Cela doit bien faire une dizaine de minutes que nous patientons en rêvassant lorsque subitement un « Garde à vous ! » cinglant nous frappe de plein fouet et nous arrache à notre léthargie. Je reprends aussitôt la pose du musée Grévin que Second-Maître nous a enseignée un peu plus tôt. À mon grand étonnement, moi qui n'ai jamais respecté aucune autorité, je me retrouve droit comme un « i », le regard fixé vers l'entrée du bâtiment devant lequel Second-Maître semble attendre quelqu'un.

Nous attendons encore quelques secondes avant de voir émerger un géant en uniforme. L'homme est aussi grand que large et j'ai peine à croire qu'il ait pu sortir par la porte de ce bâtiment sans la faire exploser au passage. Il se plante devant nous et, tout en promenant son regard noir sur notre assemblée de jeunes recrues, il prend la parole sans que je puisse déterminer s'il hurle ou s'il s'exprime d'une voix naturellement forte.

« Je suis le maître Baer et je vous souhaite la bienvenue à l'école du crime. Les filles, je vais vous sodomiser… »

Un silence de mort règne dans nos rangs. Nous sommes peut-être 200, mais chacun d'entre nous est persuadé qu'il s'adresse à lui personnellement. Et, bien sûr, ceux qui ont gardé leur tignasse par provocation, comme moi, ne manquent pas de se sentir encore plus concernés et de serrer les fesses par réflexe. Heureusement, l'appel débute et nous sauve – ne serait-ce que momentanément – des sombres desseins du Géant.

Comme à l'école, mon nom sort dans les premiers de la liste alphabétique.

« Alain A., chambrée 21 ! Sortez des rangs et rassemblez-vous avec les autres ! »

Nous nous retrouvons à six avec nos sacs pour nous diriger vers notre chambrée dans une ambiance digne du film *Papillon* et du bagne de Cayenne. Nous pénétrons d'un pas incertain dans ce bâtiment rustique, mais propre, où nous dormirons à partir de ce soir. Second-Maître nous suit de près pour nous faire découvrir cette chambre avec ses trois ensembles de deux lits superposés, avec sur chacun d'eux une taie d'oreiller, une paire de draps et une couverture bleu marine soigneusement pliées. Il nous désigne rapidement les caissons dans lesquels nous pourrons ranger nos affaires, puis nous explique que la visite médicale à l'infirmerie et le bilan d'aptitude seront déterminants pour la suite. Enfin, il nous demande de laisser nos sacs dans la chambrée pour gagner la salle de cinéma avec nos papiers d'identité et nos carnets de santé, puis il part

s’occuper de ses autres ouailles.

Je me sens déstabilisé et cherche des marques ou des repères auxquels me raccrocher, mais il n’y en a plus. Tout cela est derrière moi.

En compagnie de Philippe Barrière, qui s’est vu attribuer le lit au-dessus du mien, ou encore de John Bonnet, qui partage notre chambrée, nous prenons rapidement le chemin du « cinéma » qui a été aménagé dans l’un des grands hangars de l’ECOFUS ayant autrefois servi à abriter des avions – d’où des volumes presque déroutants. Sur notre chemin, quelques jeunes militaires nous interpellent en se réjouissant à haute voix de ce nouvel arrivage de chair fraîche.

Nous nous retrouvons au grand complet dans une immense salle descendant jusqu’à une estrade meublée de quelques chaises encadrée par un vieux rideau rouge poussiéreux. Nous nous tenons debout devant nos fauteuils, sans pouvoir nous y asseoir faute d’en avoir reçu l’ordre.

Un garde-à-vous terrible, encore amplifié par l’acoustique de la salle, nous brise les tympans en nous faisant sursauter. Nous rectifions immédiatement la position en songeant qu’il vaut mieux ne pas se faire remarquer par le Géant, puis nous assistons à un défilé d’autorités qui s’avancent vers l’estrade, la casquette vissée sur le crâne. Les présentations faites, je me rends compte que nous avons affaire à un commandant, à son officier en second, à un capitaine d’armes et à trois gendarmes maritimes… Des gendarmes maritimes ? Je n’aurais jamais songé que cela puisse exister ! Le revolver 22 long rifle que je n’ai pas eu le temps de planquer dans mon sac me semble soudain atrocement encombrant. Je me sens pour le moins tendu. Je n’ai pas le temps de m’y pencher plus longtemps car un aboiement retentit dans la salle. « Assis ! » Le pire, c’est que nous nous exécutons dans une synchronisation parfaite, comme si nous étions déjà formatés pour obéir aux ordres sans réfléchir.

Le commandant se lève. Grand et sec, il ne manque pas de nous impressionner dans son uniforme bleu bardé de décorations et dont la plaque de parachutiste brille comme un diamant. Il s’exprime d’une voix forte et claire, sans marquer aucune hésitation. Ses paroles restent gravées en moi :

« Je suis le capitaine de frégate Revest, commandant l’école des fusiliers marins, et j’ai devant moi 200 personnes qui souhaitent intégrer cette grande famille de la marine dans la spécialité de fusilier marin. Pour l’instant, vous n’êtes encore que des civils désireux de devenir des militaires afin de servir la France. Je m’adresserai une nouvelle fois à vous quand je pourrai réellement juger de votre motivation.

» À gauche de cette estrade, un petit couloir vous mènera vers une deuxième sortie. Vous y trouverez quatre grandes caisses dans lesquelles vous déposerez

tout ce qui vous retient encore à la vie civile. Une fois que vous aurez quitté ce couloir, vous nous appartiendrez et les gendarmes entameront les procédures de fouille ainsi que les enquêtes de personnalité. Vous aurez cinq secondes de solitude et de réflexion personnelle devant les caisses, puis ce sera à vous de jouer. Merci, messieurs. »

Un tonitruant « Debout ! » retentit et nous nous levons comme des machines. Une colonne se forme afin de rallier le couloir en question, et chacun commence à gamberger sur les possessions illégales qu'il va lui falloir abandonner, ou cacher en espérant que personne ne tombera jamais dessus.

Lorsque je pénètre à mon tour dans le couloir, je ne peux m'empêcher de regarder dans les caisses ces dépouilles d'une autre vie que plusieurs de mes prédécesseurs ont sacrifiées : barrettes de cannabis, enveloppes d'herbe, couteaux, bombes lacrymogènes, coups-de-poing américains… Une sorte de vide-grenier pour apprentis voyous, où je ne vois cependant aucune arme à feu.

C'est donc avec un pincement au cœur que je me résous à me séparer de la mienne, un revolver Arminus que j'avais fait trafiquer pour le rendre létal en sachant que son petit calibre empêcherait toute identification balistique en cas de besoin. Je le dépose dans l'un des caissons, le regarde une dernière fois, puis poursuis mon chemin pour émerger « de l'autre côté » en ayant le sentiment d'avoir été allégé d'un fardeau. J'appartiens désormais à ces instructeurs, ainsi qu'ils l'ont affirmé plus tôt, mais cela ne m'effraie pas le moins du monde puisqu'ils ne savent rien d'Alain A. Ils ne me connaissent pas, ignorent mes origines et mon parcours, et je me réjouis à l'idée qu'ils ne peuvent me juger sur mon passé, dont j'ai l'impression qu'il me colle toujours à la peau comme une éruption de gale.

En émergeant de mon couloir, j'échange quelques mots avec un Corse, Patrick Mostini, qui a entendu mon accent du Sud et s'est présenté spontanément à moi. Nous partageons nos impressions sur notre voyage et notre arrivée en Bretagne avant que je lui précise que je suis originaire de Marseille et que je connais bien l'île de Beauté. Nous ne parlons pas plus de quelques minutes ensemble, mais il ne nous en faut guère plus pour nous comprendre. Patrick deviendra mon meilleur ami, aussi proche de moi qu'un membre de ma famille auquel je serais lié par le sang.

Nous enchaînons dans la foulée les procédures administratives et les tests médicaux comme pour n'importe quelle incorporation, avec analyse d'urine, prise de sang ou encore passage devant le médecin. Étant sportif et ayant adopté une bonne hygiène de vie, je n'ai aucune difficulté à franchir cette phase initiale, mais près de 20 % des autres candidats sont recalés ou dirigés vers d'autres

spécialités de la marine en raison de problèmes allant d'une vue trop faible à une surcharge pondérale trop importante.

En ce qui me concerne, j'ai 19 ans, je mesure 1,80 m et je pèse 76 kg tout mouillé à mon entrée dans la marine.

J'ai 19 ans et je repars à zéro.

* * *

L'une des épreuves que je redoute le plus n'est autre que le passage chez le coiffeur. Encore une fois, nous faisons la queue dans nos vêtements civils en attendant de passer sous la tondeuse, mais au final l'expérience se révèle plutôt amusante. Nous sommes en effet livrés à tour de rôle aux mains plus ou moins habiles d'une des douze stagiaires féminines de l'école de coiffure de Lorient, qui sont encadrées par un professeur qui éprouve quelques difficultés à leur faire garder le silence. Comme toute chose dans la marine, la coupe est parfaitement réglementée, ce qui doit être assez frustrant pour ces jolies stagiaires empêchées d'exercer leur art avec toute l'imagination ou la fantaisie dont elles pourraient faire preuve. L'arrêté n° 140 qui réglemente la coupe de cheveux précise en effet qu'il est non seulement interdit de raser la tête, mais qu'il faut aussi veiller à respecter un léger dégradé en dégageant les oreilles sans trop toucher au sommet du crâne. Le marin se doit en effet d'avoir un style particulier qui puisse le distinguer des autres militaires.

Je passe entre les mains d'une petite blonde qui exécute sagement les recommandations de son professeur. Elle m'est forcément sympathique et nous engageons une conversation ponctuée de banalités afin de tuer le temps pendant que mes beaux cheveux longs disparaissent sous les assauts soutenus de ses ciseaux et de sa tondeuse.

Une fois ma coupe réglementaire réalisée, avec le tour des oreilles bien dégagé et un beau dégradé sur la nuque, je passe dans la pièce suivante, où l'on me colle dans les mains une planchette portant l'inscription « *Matelot A., 3e Section* ». Je souris pour la photo, mais d'un sourire légèrement crispé car cette séance impromptue me rappelle ma dernière séance de photo judiciaire dans les locaux du commissariat de Vitrolles. Une fois encore, je tente de chasser ces souvenirs de mon esprit en me répétant que je vais changer de cap une bonne fois pour toutes.

Dépouillé de mon Arminus et de ma tignasse, je poursuis ma mue en me rendant dans le « salon d'habillement », qui n'a rien d'un salon de mode, puisqu'il s'agit de l'antre d'un fourrier, qui nous attribue généreusement toutes

sortes d'effets vestimentaires. Il ne me faut pas moins de deux voyages pour ramener dans ma chambrée toute la panoplie de matelot qui m'a été distribuée : slips blancs, chaussettes, tenue de sortie dite « tenue de cérémonie », paquetage complet avec sac à dos, treillis, rangers, effets pour la pluie ou pour le froid… Une tonne de matériel rustique qu'il faut prendre soin de vérifier afin de ne pas hériter d'affaires usées jusqu'à la corde. Heureusement, l'ordre alphabétique fait que je passe à nouveau dans les premiers et que j'ai le choix du paquetage.

Il nous reste maintenant une heure pour nous mettre en survêtement et ranger nos affaires et notre matériel dans nos petites armoires sans que l'on sache très bien où ranger nos effets personnels qui, de toute manière, ne semblent plus vraiment avoir d'utilité. À en croire Second-Maître ou d'autres échos sur zone, nous ne bénéficierons d'aucune sortie pendant les trois premiers mois.

Je personnalise la porte en bois de mon armoire en collant à l'intérieur un plan de Marseille – une manière comme une autre de me réconforter et de marquer mon territoire. Cela ne regarde que moi et mon besoin de me rattacher à un lieu, à une histoire, quand bien même je souhaite qu'elle change… Je veux me transformer, mais je ne veux pas me renier pour autant. Sans être chauvin à l'extrême, je demeure un homme du Sud et le fait d'afficher ce petit plan est une façon de marquer le clan auquel j'appartiens. Plusieurs d'entre nous se retrouvent ou se regroupent ainsi en fonction de leur région d'origine, comme pour unir leurs forces et se serrer les coudes en cas de coup dur. Les gens du Sud, reconnaissables à leur accent, n'échappent pas à cette règle.

Une heure plus tard, j'ai fini de ranger mes affaires et d'enfiler mon survêtement. Moi qui portais jusqu'alors de l'alpaga et chaussais des mocassins Giancarlo Nebuloni ou Pierre Cardin, je me retrouve dans une sorte de pyjama de polyester bleu frappé de l'inscription « Marine nationale »… Il ne m'aura fallu que quelques heures pour me délester de mon flingue, perdre ma tignasse, ranger mes chevalières, faire une croix sur mon style vestimentaire, et tout cela sans éprouver aucune amertume ni aigreur envers ces gradés qui nous crient dessus à tour de rôle. Quel début de métamorphose pour le jeune homme de 19 ans que je suis ! J'ai toujours contesté l'autorité, qu'elle soit parentale ou professionnelle à l'occasion de divers petits boulots, mais le désir de changer et de me fondre dans la collectivité m'a naturellement poussé à exécuter tout ce que l'on me demandait sans jamais protester.

Mais, surtout, j'ai noté que tout le monde était logé à la même enseigne, fils de médecin ou fils de rien comme moi. Aucun passe-droit, aucune faveur, aucune discussion, mais une même règle pour tous.

Le dragon de mon enfance n'a qu'à bien se tenir. Cette fois, rien ne

m’empêchera d’aller jusqu’au bout et de le trucider.

Chapitre 10

Mise en bouche

À l’issue de nos cours de brevet élémentaire, qui doivent s’étaler sur une durée de quatre mois, nous serons brevetés « équipage de fusiliers marins » et recevrons pour nom de baptême de notre promotion le patronyme d’un ancien fusilier ou d’un commando tombé au combat. En attendant que nous réussissions cette première phase de notre formation, nous restons cependant les élèves du cours de brevet élémentaire « X ».

Nous sommes une soixantaine d’élèves apprentis fusiliers marins assis dans une salle de cours sommaire dont le tableau noir s’étale sur toute la largeur de la pièce, devant un rétroprojecteur et à côté d’un bureau rehaussé par une estrade en bois telle qu’on pourrait en trouver dans n’importe quelle salle de classe. Le décor pourrait me faire penser à celui que j’ai connu à l’Assistance publique s’il n’y avait ces murs ornés de photos d’armes et de cartes topographiques, ou encore ces trois casques percés par des balles qui trônent, renversés, sur les tables du fond.

Un « Garde à vous ! » cinglant fait bientôt cesser nos bavardages. Nous nous redressons comme des piquets pour voir pénétrer dans notre salle de cours trois instructeurs en treillis vert, une casquette d’officier marinier vissée sur la tête.

Le premier-maître Finel, le maître Laenger et le second-maître Well montent sur l’estrade bien qu’ils n’aient pas besoin de ce subterfuge pour nous dominer par leur seule présence. Leurs visages de mercenaires sculptés à la machette suffiraient à eux seuls à nous imposer le respect, mais ce serait oublier que ces visages reposent sur des corps aussi grands que larges. Finel est un géant d’au moins 1,90 mètre d’origine normande. Blond et blanc de peau, il arbore des épaules de déménageur qui lui donnent un air de famille avec le mastodonte qui nous avait qualifiés de « fillettes ». Son camarade Laenger mesure une dizaine

de centimètres de moins, mais sa voix tranchante marquée par un accent de l'est de la France compense largement cette différence. Well est lui aussi un colosse, mais il a de tels yeux bleus qu'il lui suffit de planter son regard dans le vôtre pour vous transpercer plus facilement qu'avec une baïonnette.

Leur discours est bien rodé et Finel s'adresse à nous sans aucune empathie, se contentant de jauger nos réactions tandis qu'il nous parle. Il s'exprime sans langue de bois et rappelle, pour ceux qui l'auraient déjà oublié, que le véritable nom de l'école des fusiliers reste « l'école du crime » et que nous devrons tous être prêts et volontaires pour le stage commando à l'issue de la formation initiale. Une carrière dans la marine ne peut être considérée comme exemplaire que si elle s'accompagne du port du béret vert.

Les instructeurs terminent leurs monologues respectifs par une déclaration laconique dont nous ne saisissons pas encore toute la portée : « L'entraînement ne s'achève jamais. »

Je bois ces paroles et je me sens bien. Je vais pouvoir me prouver à moi-même que je suis capable de faire quelque chose de ma vie, je vais pouvoir m'engouffrer dans cette porte qui s'ouvre devant moi pour saisir ma chance sans tergiverser, ni négocier ni magouiller, et en faisant table rase de mes anciens amis. Ici, personne ne peut me juger sur mon passé ou mon parcours ; il ne tient qu'à moi d'exister, par mes seules capacités et compétences.

Personne n'a osé poser de question ; trop impressionnant et aucune envie d'ouvrir la bouche, surtout lorsque vous voyez soudain un de vos camarades qui avait l'air de ne pas écouter se retrouver à pomper jusqu'à l'évanouissement, les deux mains plaquées sur le rebord d'un des casques perforés désormais posé à l'envers sur le sol.

Pour ma part, j'ai surtout retenu de tout le programme annoncé que nous partons demain pour une quinzaine de jours au fort Saint-Julien de Quiberon. Et je ne suis pas le seul. Les rumeurs les plus terribles se propagent rapidement sur ce départ – marches forcées, nage dans l'eau froide – mais je n'en ai que faire. Je me languis de partir pour embrasser la souffrance, jusqu'à brûler tout ce que je porte de négatif en moi et qui me semble suinter par tous les pores de ma peau.

Je ne connais pas la Bretagne, mais je la perçois comme une terre sauvage où je me sens bien. La mer borde des côtes escarpées contre lesquelles les vagues viennent s'écraser dans un fracas assourdissant. De grandes étendues d'une lande secrète et indomptée, à l'image des gens qui y vivent, révèlent çà et là de solides maisons de pierre à l'épreuve de cette météo si capricieuse.

Nous roulons vers la presqu'île de Quiberon sur une route qui s'éternise

depuis que nous avons quitté l'école des fusiliers de Lorient. Entassés dans des camions, nos sacs entre les jambes, le froid nous fouette le visage et nous nous serrons les uns contre les autres comme des pingouins afin de garder un peu de chaleur humaine. Les recommandations des instructeurs ont été claires : pas de couverture ni de vêtements chauds autres que le matériel militaire réglementaire durant le transit.

Nous avons respecté ces consignes à la lettre car nous connaissons le sort de ceux qui enfreindraient les ordres, mais aussi la sanction collective qui s'abattrait sur nous tous…

Chaque erreur individuelle se traduit par une punition infligée à l'individu concerné, mais le groupe subit lui aussi une sanction destinée à faire comprendre à tous ses membres qu'ils ne peuvent fonctionner ensemble sans esprit collectif ou concertation. Je peux vous assurer que cette méthode fait rapidement ses preuves et que la bêtise individuelle tend vite à disparaître.

Je suis frigorifié jusqu'aux os et je tremble comme une feuille, mais je tâche de me contenir devant mes camarades, dont certains subissent leur situation comme des petites filles. Je n'ai jamais aimé dévoiler mes émotions ou mes sentiments, notamment pour me protéger des autres, mais ce mode de fonctionnement implique que, ne pouvant vous contenir indéfiniment, vous explosez à n'importe quel moment quand la coupe est pleine – une impulsivité qui jusqu'à présent a toujours joué en ma défaveur.

Quand les camions s'arrêtent devant l'enceinte du fort d'où émerge le sommet d'un sémaphore, il nous est impossible de croire que nous allons souffrir dans un endroit aussi magnifique, bordé par une nature généreuse et proche de l'océan.

Nous passons le porche d'entrée, au fronton duquel s'affichent les dates de début et de fin de construction pour les ignares en histoire que nous sommes : 1885-1886. Il a fallu plus d'un an pour ériger ces fortifications sous casemate avec leurs douves qui font froid dans le dos. Tout a l'air si lugubre…

Nous commençons par aligner nos sacs à dos et nos caisses de matériel dans la cour intérieure, puis nous stockons et répartissons les provisions réservées aux gradés dans les différents locaux auxquels ils ont droit. Nous sommes ensuite invités à gagner un champ situé à côté de l'entrée du fort pour y monter nos tentes, des sortes de bâches à boutons-pression composées de deux parties prises en charge par un binôme ; autant dire que celui qui a oublié son matériel pénalise son camarade et se voit contraint de passer la nuit à la belle étoile. Fort heureusement, nous sommes un nombre pair d'élèves et aucun d'entre nous n'a oublié sa toile de tente.

Nous avons moins de deux heures pour installer notre bivouac de fortune par un froid de canard. Je me retrouve avec Hans, un gars de l'Est dont l'accent alsacien contraste fortement avec mon « parler marseillais ». Nous nous comprenons cependant sans problème et nous nous entendons d'autant mieux que nous partageons la même galère – à cette différence près qu'il est sans doute plus habitué au froid que moi. Nous nous activons en respectant les consignes des gradés, qui nous ont tout de suite plongés dans une ambiance de guerre hostile. Chaque installation doit être réalisée sous la surveillance de factionnaires armés : tandis qu'un membre du binôme s'affaire, le second doit assurer sa protection et celle de son camarade. Les tentes doivent également être montées en arc de cercle, avec une entrée de camp et une sortie de camp, bien que nous ayons la vague prémonition que nous ne passerons pas de longs moments à nous reposer dans ce camp de fortune.

En même temps que nous apprenons à nous organiser, nous sommes amenés à développer notre sens des responsabilités. L'individualisme ne fait plus partie du paquetage ; nous travaillons désormais « au profit des autres », « pour la collectivité ». Et, pour que cela soit bien clair dans nos esprits, les gradés désignent parmi nous un « pistard », à savoir un stagiaire chargé de faire respecter les consignes et d'établir la liaison avec nos autorités. Choisi en fonction de son âge et de sa maturité, ce « pistard » est secondé chaque jour qui passe par un nouvel « élève du jour », et les élèves se succèdent ainsi par ordre alphabétique. Nous apprenons ainsi à gérer le groupe à tour de rôle.

Les seules notes individuelles seront celles qui viendront sanctionner les différentes épreuves physiques.

Nous profitons d'un moment de répit sur le coup de 18 heures pour nous jeter sur nos boîtes de rations individuelles et les dévorer. Il ne nous reste que deux petites heures avant que le début des festivités, à savoir une marche topographique individuelle avec arme et sac à dos, et nous préférons partir l'estomac plein, bien que notre menu n'ait rien de réjouissant. Chacune de nos rations individuelles de combat, conçue pour tenir vingt-quatre heures, contient un petit déjeuner composé de quelques sachets lyophilisés (thé, café ou chocolat) et de biscuits durs comme de la pierre bretonne avec une barre de chocolat, deux plats tels que saucisse-lentilles ou riz au porc, avec en prime une petite fiole d'eau-de-vie et un paquet de Gauloises filtre – à l'époque, le politiquement correct n'avait pas encore frappé… Nous sommes censés suivre ce régime durant tout le temps de notre formation sur le terrain mais, sur les conseils de quelques anciens croisés à l'école des fusiliers, nous avons pu faire quelques achats complémentaires dans les supermarchés de Lorient. Rien ne nous ayant

été formellement interdit, nous avons pu ajouter dans nos sacs quelques saucissons ou des petits plats à réchauffer avec de l'eau, à condition bien sûr d'assumer la surcharge entraînée par ces extras.

Nous avalons nos repas en assurant les tours de garde tels qu'ils ont été établis par le pistard et l'élève du jour, mais aussi en discutant de l'exercice qui nous guette et dont nous ne savons pas trop ce qu'il faut en attendre. Enfin, à 20 heures tapantes, les gradés commencent à hurler les noms de ceux qui doivent s'ébranler les premiers.

Assis à côté de ma tente, mon sac paré devant moi, mon fusil semi-automatique FSA 56 de calibre 7,5 mm dans les mains, j'attends en grelottant que mon nom soit appelé.

« Alain A. ! »

C'est parti ! Je bondis comme un jaguar et cours avec tout mon matériel dans cette nuit bretonne étoilée pour rejoindre le gradé qui se tient à une cinquantaine de mètres au nord de notre camp de base.

« Tu as ta boussole et de quoi noter ?

– Oui, second-maître. »

Il m'annonce alors qu'une dizaine de balises ont été positionnées sur des points particuliers et que chacune d'elles contient un azimut menant à la suivante. Avant de me donner la première direction à suivre pour atteindre la première balise, il m'explique le système de contrôle mis en place : il me faudra déposer à chaque point de passage, dans la boîte réservée à cet effet, un papier portant mon nom, mon matricule et l'heure à laquelle j'ai atteint la balise.

À peine ai-je assimilé ses explications et noté le premier azimut qu'il annonce mon horaire de départ en criant : « Dégage, c'est parti !!! »

Je cale ma boussole sur le cap indiqué, fais correspondre l'aiguille aimantée du nord, repère une ligne de progression, puis j'étalonne mon pas afin de partir en marche plus que rapide. En raison de mon gabarit, j'estime en effet qu'il me faudra une soixantaine de doubles pas pour parcourir une distance de 100 mètres sur le terrain avec mon arme et mon sac à dos.

La nuit est belle et le froid qui mord mon visage ne me dérange pas. Dans ma tête s'entrechoquent pêle-mêle les images d'un lourd passé et celles d'un avenir incertain. Je reste malgré tout conscient que l'on m'a donné une chance et qu'une lueur d'espoir éclaire enfin un horizon auparavant très sombre. Je me dois de ne pas décevoir les instructeurs, de ne pas trébucher en dépit de tout ce qu'ils pourraient me demander. Ils ne savent rien de ma vie ni de mon parcours, ils ne posent aucune question, ne jugent personne sur des a priori, mais demandent au contraire à chacun d'entre nous de faire ses preuves. Les

instructeurs parlent d'une école du crime, mais il s'agirait plutôt pour moi d'une école de la vie. Ici, on ne vous évalue pas selon votre couleur, votre passé, votre réseau ou vos origines, mais selon ce que vous avez dans le ventre. Et j'ai plus qu'il n'en faut pour les contenter.

Après une course d'au moins 2 kilomètres, je trouve la première balise, matérialisée par une caisse de munitions vide et légèrement éclairée par des cyalumes. Je constate aussitôt qu'elle ne contient aucun papier, ce qui signifie que je suis le premier à l'avoir atteinte. Appliqué et sérieux comme je ne l'ai jamais été, je prends le temps de noter méticuleusement mon nom, mon matricule et mon horaire de passage sur un morceau de papier avant de le glisser dans le petit conteneur étanche posé au fond de la caisse.

Mon matricule consiste en une suite de chiffres que je ne dois pas oublier et qui resteront gravés jusqu'à ma mort dans les tréfonds de ma mémoire : *0585.3681*.

Le *05* fait référence à la marine. Le *85* indique l'année au cours de laquelle j'ai été officiellement reconnu comme marin. Enfin, *3681* signifie que je suis le 3 681^{e} à avoir choisi cette arme cette année-là.

Je sors mon carnet et affiche sur ma boussole la nouvelle direction à suivre tout en effectuant un rapide calcul mental. Sachant qu'il m'a fallu près d'une heure pour localiser la première balise et qu'il y a peu de chances pour que les suivantes soient plus faciles à dénicher, j'imagine que je ne suis pas près d'être couché et que la nuit sera longue.

Au cours de ma progression nocturne, je croise une multitude de camarades, mais je ne cherche jamais à m'arrêter pour discuter avec eux. Je veux achever seul cette épreuve, qui m'apparaît comme une sorte de test pour mesurer enfin ma valeur et mes capacités. Je suis conscient que cela me fait passer pour un solitaire, voire pour quelqu'un d'asocial, mais d'autres que moi agissent de même. Patrick le Corse et deux autres gars avec lesquels j'ai sympathisé fonctionnent eux aussi de manière autonome pour l'instant. Cette mentalité que nous partageons sans réellement nous connaître nous conduira bientôt à nous lier d'amitié et à forger une alliance basée sur nos origines respectives et notre manière de fonctionner.

Patrick, le Corse, brille par sa discrétion et son efficacité sur le terrain. Michel, le Toulonnais, est une grande gueule, intarissable sur la spécialité de nageur de combat – son père en était un. Philippe est quant à lui né avec le physique d'un champion de culturisme. Nous n'avons pas tardé à le surnommer Lou, en référence à l'acteur Lou Ferrigno qui interprétait le personnage de Hulk dans la série télévisée *L'Incroyable Hulk*. Si nous venons tous les quatre

d’horizons différents, nous sommes unis par une seule et même volonté : celle de passer le premier filtre d’écrémage pour accéder le plus rapidement possible au stage commando et nous retrouver dans une unité opérationnelle. Nous ne savons même pas à quoi cela correspond au juste, mais nous sentons confusément que cela nous permettra peut-être d’en finir avec nos problèmes identitaires. Nous voulons tous les quatre exister par nous-mêmes.

À 4 heures du matin, j’arrive, trempé de sueur, devant la dernière balise, près de laquelle sommeille un gradé frigorifié par l’attente. Mon arrivée tonique ne manque pas de le surprendre.

« Tu as tout pointé ?!

– Oui, second-maître.

– Tu l’as fait seul ou avec du monde ?

– Seul, second-maître.

– Bon, tu pars à la caille[1] en t’assurant de ton quart avec le factionnaire, mais tu ne devrais pas avoir de soucis de ce côté-là car tu es le premier arrivé et tu seras relevé par le prochain – s’il y en a un. Au matin, tout le monde paré pour 7 heures avec sac, arme et pataugas aux pieds.

– Bien reçu, second-maître. »

Donc, pas question de se reposer pour l’instant… Je pars poser mon sac à côté de ma tente, enfile un dessous chaud, puis je prends la faction dans notre camp désert avec l’espoir de voir rapidement arriver un camarade pour me relever afin que je puisse enfin fermer les yeux, ne serait-ce qu’une heure ou deux.

Mon binôme Patrick le Corse ne tarde heureusement pas à arriver, suivi de près par Michel le Moco[2]. Nous n’avons pas besoin de discuter pour qu’ils comprennent que j’attends d’eux qu’ils se dépêchent pour se changer et prendre le quart, de toute façon nous n’avons pas le droit d’ouvrir la bouche, à moins d’y être autorisés par les instructeurs. Patrick ne tarde pas à me faire signe qu’il me relève et que je peux aller me reposer une heure ou deux, ce que je fais aussitôt en partant me glisser tout habillé dans mon sac de couchage, en collant mon arme glacée contre mon corps humide et froid. Je prends le temps de régler ma montre pour être sûr de ne pas rater le réveil puis, sans tenir compte de l’odeur de chien mouillé que je dégage ni du froid persistant, je plonge rapidement dans le sommeil.

C’est finalement Hans qui me réveille, quarante-cinq minutes seulement après que je me suis mis en position de « cafard flytoxé ». Je me sens fatigué et dans un état comateux, mais pourtant toujours confortable dans mon sac de couchage mouillé. Les sifflets des instructeurs résonnent cependant comme autant de gifles en pleine figure. J’ai l’impression qu’un arbitre pris de folie vient de siffler dix

penaltys d’affilée tant cette cacophonie me vrille les oreilles.

« Branle-bas, branle-bas, debout ! Rassemblement dans dix minutes ! », hurle le dernier factionnaire. « Treillis complet, Mae-West[3] et pataugas aux pieds ! »

Malgré ma face de travers et la température bretonne peu clémente de ce mois de janvier, je comprends que nous n’allons pas tarder à goûter aux joies du nautisme. Heureusement, notre jeunesse fait que nous bénéficions d’une grande faculté de récupération et que nous sommes capables de tenir le coup malgré une dose de sommeil pratiquement inexistante. Les jeunes recrues que nous sommes vont pouvoir le confirmer.

Nous embarquons rapidement et sans bruit dans les camions ainsi que les instructeurs nous l’ont enseigné dès le premier jour de notre arrivée, en nous ayant fait grimper et descendre plus d’une vingtaine de fois dans l’un d’eux jusqu’à ce que nous comprenions que la manœuvre devait s’effectuer aussi rapidement que silencieusement.

Notre camion s’ébranle dans la brise marine pour aller nous déposer dans le petit port de Quiberon, où nous attend une session de nage de combat avec apnée à 4 mètres.

Une fois la messe dite par l’instructeur chargé du briefing, nous nous regardons du coin de l’œil et devinons que ça ne va pas être une partie de plaisir. Deux stagiaires africains originaires du Bénin commencent même à pâlir légèrement…

Le nageur en néoprène, chargé de la sécurité, plaisante dans l’eau en faisant mine d’immerger sa montre comme s’il s’agissait d’un thermomètre avant de nous annoncer que la température est idéale. « La meilleure saison pour profiter des bains de mer ! », lance-t-il en nous observant. Pour lui, dans sa combinaison en néoprène, peut-être, mais sans doute moins pour nous, qui devrons nous contenter de sauter du ponton en treillis et T-shirt, chaussures aux pieds, avant de nager sur 50 mètres en brasse et d’effectuer un canard en apnée pour aller récupérer une poignée de vase qu’il faudra exhiber à l’instructeur une fois remontés à la surface.

Nous sommes tous alignés au garde-à-vous, avec nos brassières de sécurité enfilées par-dessus nos vestes de treillis et, un par un, à l’appel du lieutenant de vaisseau dirigeant les cours, nous nous présentons en bordure de ponton pour la mise à l’eau. Les pêcheurs du cru continuent pour leur part à vaquer à leurs occupations, sans paraître le moins du monde troublés par notre exercice. Ils doivent avoir l’habitude d’assister à ce spectacle et nous considèrent sans doute comme faisant partie du paysage, au même titre que les mouettes rieuses ou les goélands, qui nous ignorent eux aussi royalement.

Je tremble, non pas de peur, mais bien de froid. Je fais cependant en sorte de me contenir et de garder mes émotions pour moi, de ne rien montrer de ce que je ressens, à l'instar de Patrick et de mes autres compagnons, qui se comportent de la même manière. Nous cultivons un même esprit de détermination car nous avons tous une revanche à prendre sur nous-mêmes et sur nos histoires personnelles.

Enfin, mon tour arrive. Je m'avance et saute dans l'eau sans hésiter, mais le choc hypothermique est redoutable. Alors que ma tête s'enfonce sous la surface de l'eau, ma nuque et toute ma colonne vertébrale sont parcourues de décharges semblables à des milliers de piqûres de méduses. Je bats des pieds pour remonter à la surface et entamer les 50 mètres de brasse, mais j'ai le souffle coupé lorsque ma tête crève la surface de l'eau, comme si mes poumons avaient été soudain pris dans la glace. Il me faut pourtant contrôler ces manifestations physiques et ne rien laisser paraître au nageur en néoprène qui palme à côté de moi tout en souriant et en plaisantant. *Rira bien qui rira le dernier*. Il est hors de question que je montre le moindre signe de faiblesse !

J'achève mes 50 mètres, puis j'effectue un joli plongeon en canard pour aller arracher une poignée de vase au fond de l'océan. Cette vase, que je sens glisser entre mes doigts, m'apparaît à cet instant plus précieuse que tout l'or du monde, plus précieuse que n'importe quel sac de pièces que j'aurais extrait de l'épave d'une frégate corsaire. Je remonte rapidement à la surface en prenant garde à ce qu'elle ne m'échappe pas des mains, puis je nage vers le ponton afin de révéler à l'instructeur mon trésor de boue et de sable à l'odeur d'algues. Je brandis alors mon poing enserrant la vase comme si j'avais décroché la plus belle des victoires.

Et c'est bien une victoire dont il s'agit, une victoire personnelle comme à chaque fois que j'atteins un objectif que je me suis assigné, une victoire sur moi-même qui me permet de prendre encore un peu plus mes distances avec un passé fait d'échecs et de frustrations.

L'épreuve achevée, je pars me changer dans le camion bâché pour enfiler un treillis sec, puis je rejoins les rangs des candidats déjà passés pour me mettre au garde-à-vous avec eux et assister en spectateur au passage des derniers stagiaires. La situation se complique lorsque arrive le tour des deux Béninois, qui refusent purement et simplement de plonger dans l'eau. Raides comme des poteaux au bord du ponton, ils ne bougent pas d'un pouce malgré les injonctions plus ou moins douces des instructeurs qui leur ordonnent de sauter dans l'océan glacial. Nous qui venons d'achever l'épreuve, nous ne pouvons nous empêcher d'esquisser un sourire en toute discrétion. Malgré le froid qui nous fait frissonner

et claquer des dents, mon sourire s'accentue encore lorsqu'il me semble surprendre un regard de connivence entre le plongeur en néoprène et le lieutenant de vaisseau qui tient les deux stagiaires par les bras. Soudain, le 43 fillette du chef de cours s'écrase sur le postérieur du premier Béninois jusqu'à le faire voler quelques secondes comme un oiseau blessé avant qu'il ne s'écrase dans l'eau. Parallèlement, le lieutenant de vaisseau tire en un éclair le deuxième par le bras pour l'envoyer faire un plat magistral en plein océan.

Les deux hommes disparaissent aussitôt dans un tourbillon d'écume, tels des chats sauvages luttant pour échapper à la noyade. Hurlant comme des beaux diables dans un français mâtiné d'une autre langue, se débattant et tapant la surface de l'eau comme s'ils cherchaient à s'y agripper, ils dépensent plus d'énergie à s'alarmer qu'il ne leur en faudrait pour parcourir les 50 mètres à la nage. Au bout de quelques secondes, ils percutent leurs brassières de sécurité pour les gonfler. Il est clair qu'ils n'avanceront pas d'un poil dans l'eau.

Les instructeurs décident rapidement de mettre fin au spectacle aquatique avant que les deux stagiaires n'arrivent à se noyer malgré leurs brassières. Ils les arrachent à l'océan et les étendent sur les pavés humides. Les deux Africains sont gelés comme des esquimaux, mais toujours sains et saufs malgré leur impression d'avoir côtoyé la mort et senti son souffle glacé parcourir leurs corps. L'infirmier se penche sur eux en leur ordonnant d'enlever leurs fringues trempées pour enfiler une tenue sèche, mais les deux stagiaires donnent l'impression que le canal menant de leur oreille à leur cerveau n'est plus qu'un labyrinthe dans lequel les ordres viennent se perdre. Ils ne comprennent rien à ce que leur demande l'infirmier et subissent leur état sans pouvoir réagir, au point que leurs corps animés de spasmes incontrôlables leur font interpréter une danse de Saint-Guy alors qu'ils sont toujours allongés au beau milieu du quai.

La situation ne prête guère à rire, et pourtant… Oui, j'ai envie de rire, de même que les instructeur, dont je devine sur le visage une profonde envie de s'esclaffer. Mais ils se retiennent – ils auront le temps plus tard de se remémorer cet épisode en riant aux éclats –, et nous faisons de même car nous ne voulons pas prendre le risque de nous attirer leurs foudres en échangeant des rictus ou des clins d'œil. Nous étions 50 élèves au départ et nous ne sommes que 38 à avoir terminé cette nage de combat et l'apnée avec succès. Nous comptons déjà six abandons, trois échecs et trois blessés.

Les exercices se succèdent ainsi sans interruption pendant quinze jours, jusqu'à ce moment béni où nous embarquons enfin dans nos camions, en « silence et discrétion », pour retourner à l'école des fusiliers. Nous emportons dans nos corps et dans nos têtes le souvenir d'innombrables marches dans le

sable avec sac à dos, courses d'orientation de nuit, cours de corps-à-corps assaisonnés de séances de nage de combat ou d'autres séances d'instruction qui font que nous n'aspirons plus qu'à une chose : profiter du trajet d'une heure en camion pour enfin piquer du nez et nous reposer.

Tout en me laissant ballotter par les soubresauts du camion, j'écoute d'une oreille distraite les commentaires de quelques-uns de mes camarades qui analysent les souffrances qu'ils viennent de vivre à Saint-Julien pour cerner au plus près ce qui pourrait attendre les volontaires pour le futur stage commando qui ouvre droit au béret vert. Les beaux parleurs qui n'ont pas forcément brillé pendant ces quinze jours à Quiberon avancent volontiers que les neuf semaines du stage commando sont comparables à un véritable enfer sur terre. Je ne peux m'empêcher de sourire en mon for intérieur puisque ce sont généralement les gens du Sud comme moi que l'on considère comme des « grandes bouches »…

Au lieu de me mêler à la conversation, je préfère savourer ma victoire intérieure et réfléchir à mon comportement moral ou physique de ces jours passés. J'ai le sentiment d'avoir à peine entamé le chemin de mon purgatoire, mais je n'ai aucune crainte quant à ce qui m'attend. Je me suis enfoncé dans le crâne que toutes les souffrances que je pourrais traverser dans cette nouvelle vie viendraient laver les fautes de mon passé, et que plus les épreuves seraient grandes, plus la souffrance serait éprouvante, et plus j'aurais l'opportunité de purifier mon âme. Oui, accueillir la souffrance et mettre mon corps et mon esprit à l'épreuve de ce que l'on m'impose m'apparaît plus comme une libération que comme un asservissement.

Aujourd'hui, malgré cela, et malgré mon parcours, j'ai encore l'impression de ne pas avoir encore payé ma dette…

Notre camion traverse des petits villages typiques aux toits d'ardoise qui deviennent, pour moi, synonymes d'espace et de liberté. Anonyme parmi mes compagnons de transport, j'aspire désormais à exister par moi-même et non à travers le regard des autres en raison d'un quelconque royaume de pacotille dont je serais le maître. Le paysage breton qui défile sous mes yeux m'apaise et me conforte dans ce désir. Il a désormais remplacé le béton marseillais de mon enfance et m'a éloigné de ma petite mafia qui me donnait l'impression d'être quelqu'un d'important. La nature au sens noble, les éléments, que ce soit la pluie, le vent ou le froid, me font vivre bien plus intensément que je ne l'avais jamais fait.

Le camion franchit les grilles de l'école des fusiliers pour aller se garer à proximité de notre bâtiment, mais nous n'en avons pas fini pour autant.

L’annonce des instructeurs est claire, le matériel d’abord et les hommes après. C’est ainsi que l’on peut continuer à combattre avec du matériel bien entretenu et opérationnel. Que ce soit dans l’armée française en général, ou dans la marine en particulier, nous sommes aussi performants que conservateurs. J’astique et fais donc briller de tous ses feux mon arme avec laquelle j’entretiens un rapport quasi fusionnel. Quel que soit leur calibre ou leur désignation, j’aime les flingues.

Bien sûr, avant de prendre soin de notre matériel personnel, nous passons deux bonnes heures à entretenir l’équipement collectif et à lustrer nos camions comme si nous voulions défiler avec eux. Ici, pas de revendications syndicales, seulement des ordres, des moyens et des hommes, et cela fonctionne plutôt bien. Au cours de ces corvées, j’ai le temps d’échanger quelques mots avec mon binôme Patrick. Nous en profitons pour esquisser quelques projets de sortie si par hasard on nous accordait du temps libre au cours du week-end à venir. Michel et Lou seraient évidemment de la partie, et eux non plus ne manquent pas d’idées. On verra bien !

Une fois le matériel remis en état et après un rapide passage par nos chambrées pour prendre une douche et enfiler un treillis propre, nous nous retrouvons rassemblés sur le plateau d’appel aux ordres du chef de cours et de ses adjoints. Les instructeurs profitent de l’occasion pour faire le point sur les deux semaines écoulées, mais surtout pour enfoncer le clou sur les raisons ayant entraîné les échecs ou les blessures. Un rapide coup d’œil suffit d’ailleurs pour constater que les rangs se sont bien clairsemés au cours des quinze derniers jours. Quant aux grandes gueules qui l’ouvraient le plus au début du stage, elles ont rapidement appris à se taire.

Les instructeurs précisent encore qu’ils nous ont offert là une sorte de mise en bouche, mais qu’ils ne tarderont pas à nous faire déguster les entrées, le plat de résistance et tous les desserts que les plus résistants d’entre nous seront capables d’ingurgiter, avec pour cerise sur le gâteau le fameux STAC, le stage commando élémentaire. Certains s’inquiètent peut-être de ce qui nous attend, mais j’y vois quant à moi une chance de payer le mal que j’ai fait, quitte à ce que l’addition soit salée.

« Attention pour les couleurs ! »

La voix du quartier-maître de service résonne formidablement sur la place. Nous nous redressons aussitôt au garde-à-vous pour assister à la descente des couleurs marquant la fin de cette journée, tout en gardant les yeux rivés sur le pavillon qui descend lentement le long du mât. Deux marins s’emparent bientôt du drapeau pour le plier dans un rituel bien spécifique, puis nous rompons les

rangs en sachant finalement que nous serons permissionnaires pour près de trente-six heures dès le lendemain, soit du samedi matin au dimanche soir 20 heures.

Il est cependant encore un peu tôt pour s'en réjouir car la journée n'est pas achevée. Après la soupe que nous prenons à 18h30, nous gagnons la salle de cours dans laquelle nous sommes une fois de plus consignés pour réviser nos apprentissages théoriques. En fonction du surveillant chargé d'assurer la discipline, la séance de révision peut à tout moment se transformer en cours d'éducation physique et sportive – avec usage éventuel des casques lourds perforés comme des passoires qui servent indifféremment à l'instruction pour démontrer l'effet dévastateur des projectiles ou aux séance de pompes. Ce soir-là, la surveillance est assurée par un quartier-maître, c'est-à-dire un ancien, mais avant tout un commando – que Michel le Moco ne peut s'empêcher d'assaillir de questions, au point d'épuiser rapidement sa patience. La sanction est immédiate ; Michel se retrouve à pomper en prenant appui sur l'un des casques troués posé à l'envers. Patrick, Lou et moi-même, toujours volontaires pour accompagner notre camarade dans ses épreuves, ne tardons pas à nous retrouver à notre tour à pomper sous le regard connaisseur du commando. Au final, les deux heures d'études se traduisent par toute une série d'exercices allant des pompes aux tractions à la barre fixe, en passant par des grimpers de cordes avec sac au dos. Je prends cela comme une opportunité de plus pour m'entraîner physiquement dans le cadre de la formation initiale, en gardant à l'esprit que cet entraînement se révélera sans doute précieux lorsque le moment viendra de se porter candidat pour le futur stage commando.

Entre les activités du jour et les révisions du soir, qu'elles soient physiques ou non, il n'y a en tout cas nul besoin de berceuse pour partir au pays des songes dès l'extinction des feux.

À 8h30 le samedi matin, après avoir assisté à la cérémonie du lever des couleurs, nous n'attendons plus qu'une seule chose pour partir en permission : le passage de l'instructeur chargé de faire l'inspection propreté ! Dieu que nous sommes impatients de gagner cette liberté de sortie après tant d'efforts physiques et intellectuels, mais pour cela il nous a d'abord fallu passer maîtres dans l'art de manier la serpillère et de traquer le moindre grain de poussière. Nous avons ainsi non seulement changé d'apparence, mais aussi de comportement, ce dont je suis le premier stupéfait. Nos chambres et nos caissons sont rangés sans faux pas ; nos tenues sont propres et repassées ; nos cheveux parfaitement coiffés ; nos chaussures brillent tellement que nous pouvons y voir notre reflet. Je ne peux m'empêcher de penser à ma mère, qui s'arrachait les

cheveux lorsque je remplissais le panier à linge sale d'affaires dépareillées ou que je rechignais à l'épauler dans ses tâches ménagères. Je peux vous garantir que rien ne vaut une éducation militaire pour transformer en un temps record un lascar en une extraordinaire ménagère qui ne rechigne ni ne râle !

« Quartiers libres, permissionnaires, permissionnaires ! »

Cette annonce sonne à nos oreilles comme une délivrance. Nous allons enfin pouvoir sortir de l'enceinte du camp et découvrir la ville, mais dans la limite des trente-six heures auxquelles nous avons droit. Que ce soit à l'entraînement ou en permission, notre principal ennemi reste décidément le même : le temps.

---

1. Expression de marin signifiant aller se coucher (partir au lit ou à la banette).

2. Expression désignant un marin originaire de Toulon (Var) ou de la Provence (en opposition aux marins bretons, les « Ponantais »).

3. Gilet de sauvetage.

Chapitre 11

Dernière station avant l’enfer

Avant de partir en goguette comme tout marin ayant passé de longs jours en mer, nous devons prendre le temps de gérer quelques petites affaires personnelles, comme par exemple nous arrêter pour saluer « Blanche-Neige ». Cette dernière n’est autre que la laverie qui se trouve à la sortie de l’arsenal et dans laquelle nous pouvons laisser notre housse militaire de linge sale afin de le récupérer propre le dimanche soir, à notre retour de permission. En dehors de son aspect pratique, Blanche-Neige est également un lieu de passage et de rencontre, tous marins confondus, depuis le jeune matelot jusqu’au commando aguerri. Il en va de même pour le salon de coiffure situé à proximité de cette blanchisserie.

Accueillis par un figaro d’un certain âge qui officie entre quatre murs tapissés de cartes postales provenant d’Afrique ou d’autres contrées fréquentées par les commandos en mission, les marins peuvent y faire rafraîchir leur coupe de cheveux en prenant garde toutefois à ne pas trop s’épancher s’ils veulent que leurs histoires ne remontent pas aux oreilles des anciens. Le coiffeur est en effet lié à la famille de deux commandos baptisés Chacal et Petit Chacal et, sans préjuger de ce qu’il pourrait leur répéter ou non, mieux vaut faire preuve de discrétion.

Malgré ces petits détours chez Blanche-Neige ou le coiffeur, il nous reste cependant largement le temps de profiter du reste du week-end en écumant les bars et les boîtes de nuit de toute la région lorientaise. Pas question cependant de poser les pieds n’importe où ! À l’image des règles qui ont cours dans l’enceinte militaire de l’arsenal, plusieurs codes forgés par des générations de marins et de commandos régissent les lieux que les uns ou les autres, selon leur grade ou leur fonction, qu’ils soient jeunes recrues, fusiliers marins, jeunes commandos ou

vétérans, sont susceptibles de fréquenter. Comme pour n'importe quelle mission, il est donc important de connaître à l'avance l'étendue du territoire dans lequel on peut opérer sans perturber l'ordre ancestral établi par ses prédécesseurs. À chacun son bar, sa boîte de nuit ou ses filles…

Une fois ce repérage effectué, libre à vous de passer à l'action et de savourer votre permission selon un plan se déroulant généralement en deux phases, une première phase consistant à s'attabler dans un bon restaurant pour un repas gargantuesque, et une deuxième phase consistant à sortir pour voir du monde, danser et rencontrer des filles si l'on est célibataire.

Notre bande de camarades du Sud entame sa soirée au Santa Lucia, un restaurant italien où nous ingurgitons un nombre incalculable de pizzas et de côtes de bœuf saignantes servies par une ravissante serveuse que nous lorgnons tous, sans obtenir malheureusement le moindre rencard. Notre dîner fini, nous partons nous consoler dans un petit bar où nous n'empiétons sur le territoire de personne et où nous buvons quelques verres en attendant de prendre la direction de la boîte de nuit convoitée. Pour mettre de l'ambiance tout en me faisant plaisir, je glisse quelques pièces dans le juke-box pour écouter mes morceaux préférés comme *Sex Machine* de James Brown ou des tubes des Rolling Stones.

Après un dernier verre sur fond musical, nous décidons de migrer pour nous rendre au Symbole, une boîte de nuit qui borde l'étang du Ter en périphérie de Lorient et qui est fréquentée par de nombreuses étudiantes et jeunes filles sympathiques. Nous nous entassons à six dans le carrosse de Michel le Moco, une Renault 5 immatriculée dans le Var et customisée comme une Renault Alpine – souvenir de sa période frime méditerranéenne ! Michel, Patrick le Corse, Lou et moi sommes accompagnés de Paulo, un petit gars de Montpellier, ainsi que de Massu, un Chtimi qui boit comme un Polonais mais pratique la boxe anglaise comme un champion.

Une fois sur place et nos entrées payées, nous nous offrons une ou deux bouteilles afin de nous garantir une table à partir de laquelle nous pourrons « chasser » la gent féminine.

Ce soir-là, la discothèque est bondée et nous sommes obligés de nous replier en fond de salle ; une position qui ne semble guère stratégique pour observer les corps qui dansent sur la piste, mais dont nous devrons nous contenter faute de mieux. J'ai bien sûr délaissé mon treillis et mes rangers pour revêtir une tenue beaucoup plus séduisante, un jean Levi's 501 soutenu par des bretelles visibles sur ma chemise et des bottes aux pieds. En y songeant aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser que je devais avoir de faux airs de Charles Ingalls, le

héros de *La Petite Maison dans la prairie*, mais il n'empêche que j'étais alors à la mode !

Nos deux bouteilles commandées ne tardent pas à arriver, mais je les ignore royalement. Je préfère me contenter de Coca ou de jus d'orange car je sais que l'alcool ne ferait que m'embrumer l'esprit au bout de quelques verres ou, pire, me rendre agressif… Je tiens à me maîtriser pour ne pas me retrouver à la merci d'une quelconque addiction, ce qui n'est pas forcément le cas de mes camarades et notamment de Massu, qui a une descente que je n'oserais pas remonter à vélo. Il commence à vider les verres à la vitesse de l'éclair, mais je le quitte rapidement car la musique de James Brown qui résonne dans les enceintes m'attire irrésistiblement vers le *dancefloor*. J'ai toujours pensé que j'avais été un Black dans une autre vie car je suis comme possédé par la musique et fasciné par l'Afrique et ses peuples, que je ne connais pourtant pas encore. Je me retrouve très vite à me déhancher sur la piste comme un fou, tout en lorgnant autour de moi pour voir s'il n'y aurait pas quelque gazelle esseulée ce soir…

Pendant que je danse, esclave du rythme, mes camarades de permission s'égaillent aux quatre coins de la boîte pour trouver l'élue de leur cœur. L'horloge tourne et nous en profitons pour nous amuser au maximum, pour décompresser des épreuves que nous avons endurées lors de nos activités au sein de l'école du crime. Seul Massu reste sur le banc de touche… Il n'a pas tardé à dépasser la dose raisonnable en matière d'alcool et, comme à son habitude, il a piqué du nez avant de s'assoupir sur la banquette de notre table. Cela n'a rien de très fâcheux si ce n'est que nous devrons le réveiller en fin de soirée, en vérifiant qu'il nous reconnaît, avant de l'embarquer tranquillement pour le ramener au bercail.

Malheureusement pour lui, l'un des videurs de la boîte n'a pas la patience d'attendre que nous le réveillions. L'homme en question, un Black surnommé Rocky en raison de son goût prononcé pour la boxe – qu'il n'hésite d'ailleurs pas à pratiquer contre des commandos plus ou moins jeunes en virée dans sa boutique –, arrache Massu à son sommeil pour l'escorter sans ménagement vers la sortie. Ou presque.

Paulo, qui n'a rien perdu de la scène, s'oppose en effet à l'expulsion de notre camarade et plaide sa cause, expliquant que ce dernier n'embête personne et qu'il serait plus raisonnable de le laisser cuver paisiblement à l'intérieur, où nous pourrions garder un œil sur lui. Le ton monte rapidement, d'autant plus que la petite dame derrière le comptoir de son vestiaire jette de l'huile sur le feu. Elle suggère à Rocky d'expulser non seulement Massu, mais aussi Paulo, qui n'a pourtant rien d'un tendre ! Conclusion logique, les premiers coups commencent

à pleuvoir… et les renforts affluent. Tandis que les deux portiers en faction à l'extérieur de la boîte viennent prêter main-forte à Rocky, je mets le cap sur Massu pour l'épauler. Pour la dame du vestiaire, il ne fait cependant aucun doute que l'affaire sera pliée avant même d'avoir dégénéré. « Vas-y, Rocky ! Mets-leur une branlée, à ces jeunes cons ! », hurle-t-elle de derrière son comptoir pour encourager son champion incontesté.

Les choses sont pourtant loin de se passer comme elle le souhaiterait… Rocky ne voit pas arriver mon poing, qui vient s'écraser dans ses cervicales avant de lui rectifier le menton sous la forme d'un uppercut aussi violent que soudain. Il décolle de quelques centimètres avant de s'affaisser au sol comme une serpillère. Le Corse, le Moco et Lou, arrivés en renfort pour jouer les prolongations avec les deux autres videurs, leur font subir le même sort et, quelques secondes plus tard, nous sommes maîtres de la situation.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, le seul à n'avoir rien vu de la scène qui s'est pourtant déroulée sous ses yeux n'est autre que Massu ! En début d'altercation, il s'est écroulé dans le fauteuil en osier qui trône à l'entrée de la discothèque, un fauteuil semblable à celui d'*Emmanuelle*. À l'issue de la bagarre, il dort toujours dedans, sans avoir bougé d'un poil ni même cligné de l'œil. Il en va autrement pour la daronne qui nous toisait de derrière son comptoir, et qui a désormais perdu toute l'assurance dont elle faisait encore preuve quelques instants plus tôt. Le naturel revenant au galop, et ne supportant pas l'injustice, surtout lorsqu'elle touche mes proches, je ne peux m'empêcher de me rapprocher de cette vipère à la coiffure peroxydée pour lui lancer : « Alors, on fait quoi maintenant ? Qui met qui dehors ? Tu veux te geler les miches à l'extérieur, maman ? »

Pour enfoncer le clou, nous sautons par-dessus le comptoir du vestiaire, ce qui pousse aussitôt Langue-de-vipère à se retrancher dans le coin le plus éloigné de son petit local. Elle est terrifiée à l'idée de se prendre une beigne en raison des commentaires venimeux qu'elle nous a crachés à la gueule. Heureusement pour elle, nous n'empiétons sur son territoire que pour reprendre nos blousons. « Désolé, M'dame, mais nous ne laisserons rien pour le service ! », lance Paulo dès que nous avons récupéré nos affaires.

Enfin, nous extirpons Massu de son fauteuil d'osier puisqu'il est bien sûr inconcevable de laisser un homme sur le terrain, et nous quittons cette boîte de nuit en sachant pertinemment que nous y serons *persona non grata* pendant quelques longs mois, voire quelques années… Nous partons sans rien regretter puisque nous n'avons pas rencontré l'amour de notre vie sur le *dancefloor*, sans compter que ce pugilat me vaudra pendant longtemps la réputation d'avoir

secoué et détrôné Rocky, le portier du Symbole !

Cet événement me rappelle cependant que j'ai toujours au fond de moi cette violence dont je me peux me servir à la moindre occasion avec une aisance déconcertante.

J'étais autrefois immergé dans un univers où les cris, les disputes et les coups faisaient partie du quotidien et j'ai encore du mal à changer de fonctionnement. J'ai pourtant le sentiment d'avoir gagné en maturité depuis mon arrivée à Lorient, depuis que j'ai pris mes distances avec mon ancienne vie et mes mauvaises fréquentations de l'époque. J'arrive même à me projeter dans un semblant d'avenir en rêvant d'atteindre mes objectifs sans m'écarter du chemin de la droiture et de l'honnêteté. Il en va de même avec mes camarades de l'école du crime, qui ont eux aussi des parcours atypiques. Sans trop entrer dans l'intimité de cette bande, je pense pouvoir dire que nous cherchons tous à écrire notre histoire d'une plume nouvelle. C'est pour cette raison que je reste persuadé que l'homme, quelles que soient son éducation, son origine ou ses racines, garde toujours en lui une étincelle qui peut lui permettre de changer et d'évoluer dans le droit chemin. Pour y parvenir, pour transformer cette étincelle en flamme, il lui faut cependant l'entretenir et la stimuler, avoir le désir, l'envie et la volonté de changer, mais aussi le courage d'affronter le regard des autres et d'écouter les conseils qu'ils peuvent vous donner. Bien des hommes se murent dans leurs certitudes, privant cette étincelle de la moindre molécule d'oxygène et l'amenant ainsi à s'éteindre définitivement. Pour eux, tout est alors perdu et sans espoir.

Oui, il faut savoir trouver sa route et se donner les moyens d'avancer. Je pense sincèrement que j'avais des capacités pour faire quelque chose de ma vie, mais elles étaient restées enfouies au plus profond de moi sans que personne – à commencer par moi – ne puisse les déceler pour m'orienter dans la bonne direction. Je n'ai pas eu besoin de guide spirituel pour échapper au gouffre dans lequel je m'enfonçais, mais d'un simple élément déclencheur que j'ai su reconnaître quand il s'est présenté. Qu'il s'agisse d'une rencontre, d'un coup de chance ou d'une opportunité qui se présente à vous pour vous permettre de faire autre chose de votre vie, ne manquez surtout pas le coche, car il ne s'arrêtera qu'une seule fois à votre porte.

Pour ma part, j'ai écouté les paroles d'un flic dont les collègues venaient de me tabasser alors que j'aurais pu repartir encore plus enragé contre la société, les flics et la vie en général. J'ai écouté, j'ai saisi cette chance qui s'est présentée à moi d'une drôle de manière, et j'ai foncé pour franchir le pas malgré tous les sacrifices immédiats que cette décision entraînait : couper les ponts avec le passé, changer sa manière de penser, modifier son comportement, s'interroger

réellement sur le sens de la vie, reléguer les fausses idoles aux oubliettes et partir se perdre dans une douleur physique que l'on subit mais que l'on n'inflige pas, jusqu'à se retrouver soi-même et pouvoir célébrer une victoire contre ses propres démons. Avancer, comme un boxeur, toujours avancer, en affichant sa fierté, son honneur et sa détermination, mais en apprenant aussi l'humilité.

À Lorient, je commence enfin à me connaître, à me réaliser. Je me respecte et je me sens de mieux en mieux, car je suis valorisé et apprécié pour mon comportement et ma manière de restituer ce que les instructeurs m'apprennent à devenir : un autre homme, forgé dans un moule fait de valeur et de respect, en accord avec moi-même. J'aurais sans doute gagné du temps si de bons professeurs avaient pu m'inculquer ces notions à l'école, mais ils ont toujours préféré me traiter comme un cancre ou un bon à rien. Cette mise à l'écart des autres et cette dévalorisation permanente m'ont petit à petit privé de repères et poussé à la marge, nourrissant ma frustration tandis que mon cerveau absorbait comme une éponge toutes les remarques blessantes qui m'étaient faites sans que je puisse jamais les effacer de mon esprit. Avant de pouvoir passer à autre chose et me fixer un nouvel objectif susceptible de nourrir l'étincelle que je portais toujours en moi, j'aurai ainsi passé toute mon adolescence à camper sur des positions intenables dont je ne m'extirpais que pour déverser ma rage.

Malgré les coups de poing que je viens de donner à Rocky et cette violence qui couve toujours en moi, je sais pourtant que je change de l'intérieur comme de l'extérieur. Je m'en aperçois peu à peu. J'ai certes assommé Rocky, mais nous étions alors d'une humeur festive tandis que ce dernier et sa patronne affichaient une agressivité incontestable. Mes réflexes de voyou m'ont servi, mais ils ne m'ont pas guidé dans cette querelle inutile. Ils m'ont notamment servi pour que nous puissions partir sans laisser de traces et sans nous faire appréhender, mais aussi pour que nous mettions au point avec mes camarades un alibi en béton nous exonérant de toute responsabilité. Lorient est en effet un village gaulois où tout le monde se connaît sans réellement se connaître, et, dans la mesure où chaque famille compte en son sein au moins un marin, un fusilier ou un commando, la moindre incartade citadine peut rapidement être connue de tous et remonter jusqu'au sommet de la chaîne hiérarchique, qui vous fait alors connaître, à sa manière, son sentiment sur l'affaire !

N'ayant plus rien à faire au Symbole, nous nous replions sur un restaurant de nuit baptisé « la Galère ». Situé le long du mur de l'arsenal, il accueille volontiers les noctambules éméchés, qu'ils soient jeunes recrues ou commandos. Nous ne sommes pas plus perturbés que cela par les événements que nous venons de vivre et nous mangeons un morceau pour reprendre quelques forces.

Cependant nous ne tardons pas à constater que quelques-uns de nos voisins de table, qui se trouvaient eux aussi au Symbole, commencent à ruminer au-dessus de leurs assiettes en soulignant que nous sommes ceux qui viennent de se démastiquer[1] au Symbole ! Il est toujours amusant de voir à quelle vitesse les histoires peuvent se transmettre et se déformer, surtout lorsqu'elles finissent par être racontées par des tiers qui la tiennent de gens qui n'étaient pas eux-mêmes sur place… Après ce nouvel encas, et faute de belle Lorientaise accrochée à notre bras en cette heure avancée de la nuit, nous boudons l'hôtel où finissent généralement les plus chanceux et, comme d'autres chasseurs bredouilles, nous mettons le cap sur le Foyer du Marin. Par la force de l'habitude, les cœurs solitaires ont en effet coutume de finir la nuit dans ce foyer où il est possible de louer une chambre à prix modique, après y avoir bien sûr dévoré un dernier plat de pâtes, accompagné d'un petit verre de rouge pour les plus audacieux !

Nous gagnons tous nos chambres avec une belle grasse matinée en perspective et un programme consistant à ne surtout rien faire de la journée, sinon nous remettre de nos émotions de la nuit. Même Massu, que nous avons continué à brinquebaler d'un endroit à l'autre après notre départ du Symbole, et qui n'a sans doute pas assimilé grand-chose de ce que nous avons vécu, s'endort du sommeil du juste.

Le week-end s'achève à la vitesse de l'éclair et, dès le dimanche soir avant 22 heures, il nous faut regagner l'école des fusiliers en prenant soin de récupérer notre linge chez Blanche-Neige, puis de ranger notre caisson et de préparer nos affaires pour la semaine à venir.

Il est ensuite temps de se coucher, en profitant de chaque minute de sommeil, car les nuits durant notre formation sont réduites à la portion congrue.

* * *

Cela fait désormais quatre mois que nous suivons la formation initiale, qui a succédé aux deux mois passés au centre d'instruction naval de Querqueville, soit six mois au cours desquels je ne suis pratiquement jamais rentré chez moi à Marseille. Je n'ai d'ailleurs plus de nouvelles de Sandra, ce qui n'est pas forcément un mal.

Ma vie se déroule entièrement à Lorient, le plus souvent au pas de course. Il faut en effet savoir que les élèves ont interdiction de marcher dans l'enceinte de l'école des fusiliers. Que nous soyons seul ou en groupe, nous devons en permanence courir pour nous rendre d'un point à un autre. Nous n'avons aucune raison valable de marcher au pas ou de ralentir la cadence, sauf si nous croisons

la route d'un quartier-maître ou d'un autre gradé pris de l'envie de nous faire pomper pour une faute plus ou moins évidente.

Un jour, nous recevons ainsi l'ordre de pomper de la part d'un instructeur alors que nous avons une conduite irréprochable. Je pousse l'audace jusqu'à m'en étonner.

« Mais, second-maître, nous n'avons rien fait !

– Oui, mais j'aime vous voir pomper ! Vous êtes tellement beaux dans l'effort que je ne m'en lasse pas ! »

Nous nous exécutons en râlant dans notre barbe inexistante, sans forcément comprendre que ces épreuves continuelles ne font que nous renforcer musculairement et mentalement pour la suite du menu : le stage commando. Sur nos quatre mois de formation initiale, nous avons déjà effectué à quatre reprises les batteries de tests d'évaluation conditionnant l'accès à ce stage de neuf semaines qui reste unique dans la marine, mais aussi dans toute l'armée puisque l'esprit dans lequel il se déroule et les épreuves qui le composent n'ont guère changé depuis la Seconde Guerre mondiale. Pour obtenir son ticket d'entrée, il convient de réussir les épreuves d'admission, qui ne sont qu'un modeste avant-goût de ce qui nous attend. Une première partie d'épreuves comprend un grimper de corde – en réalité 2 x 4 mètres, à enchaîner sans limitation de durée, mais en tenue de combat avec un sac de 11 kilos sur le dos – puis, le temps de se changer et d'enfiler une paire de baskets, on passe à quelques « exercices d'assouplissement » – 30 flexions sur les cuisses, 40 abdominaux, 40 pompes, 8 tractions à la barre fixe – avant de finir par un sprint de 90 mètres à courir en moins de 24 secondes. Ah, j'oubliais un détail : le sprint s'effectue en portant un camarade de même corpulence que soi sur ses épaules…

La deuxième partie des épreuves de sélection se déroule le lendemain, dans un ordre bien précis : tout d'abord un 1 500 mètres en tenue de combat avec sac à dos et arme à réaliser en moins de 8'30'', puis, après 30 minutes de repos, une marche de 8 kilomètres avec le même équipement pour un temps qui doit être inférieur à 55 minutes. Quand je dis « une marche », je ne fais que reprendre le terme officiel, mais il est bien sûr préférable de courir, malgré les pataugas aux pieds, l'arme dans les bras, le sac sur le dos et le casque sur la tête, si l'on veut arriver dans le temps imparti. À l'arrivée de cette « marche », le candidat peut enfin se délester d'une partie de son matériel (arme, casque et sac à dos) afin de goûter à la cuve humide située sur le parcours extérieur de l'école. Il doit alors sauter dans l'eau les pataugas aux pieds, nager sur 50 mètres, puis effectuer une apnée verticale de 4 mètres qui lui permettra d'aller saluer le plongeur en profondeur.

Réussir ces épreuves, c'est comme apercevoir une petite lumière au bout d'un tunnel, mais nous avons beau les avoir pratiquées à l'entraînement et les avoir réussies pour certains d'entre nous, nous ne les validerons véritablement qu'au cours des deux premières journées du stage commando, après le baptême de notre promotion.

Ce baptême et la remise de fourragère qui l'accompagne, qui font de nous des fusiliers marins, constituent certes une étape importante, mais je n'y vois pour ma part qu'un simple encouragement à poursuivre. Notre cours élémentaire fusilier marin 228e session reçoit d'ailleurs pour nom de baptême « Tiran », du nom de Max Tiran, un jeune fusilier marin mort pour la France en octobre 1947, à l'âge de 21 ans, sur la rivière Claire au Tonkin. Il était originaire du sud de la France, comme moi, et lui aussi est allé jusqu'au bout des épreuves. Je ne le décevrai pas.

Plus que jamais, je suis motivé pour postuler dans la foulée de notre baptême de promotion au stage commando. Je me languis de passer à l'étape suivante et d'éprouver mes limites. Sur les 42 jeunes recrues de notre promotion, contre 60 au départ, nous sommes finalement 20 à être déclarés aptes à nous présenter au stage commando au bâtiment Trépel, que nous observons du coin de l'œil à chaque fois que nous passons devant. Ceux qui réussiront les épreuves verront alors leur passeport tamponné pour neuf semaines intenses.

Neuf semaines d'enfer, en vérité, que nous sommes encore loin d'imaginer.

---

1. Se bagarrer.

Chapitre 12

Quarante-huit heures

Nous sommes 42 fusiliers marins, en tenue bleue de sortie, droits comme des I, à être alignés derrière le bâtiment Trépel du stage commando avec une boule au ventre qui nous déchire les entrailles. L'angoisse se lit sur nos visages blêmes et la plupart d'entre nous ont les guitares qui tremblent… Nous sommes 20 de la promotion Tiran, mais notre effectif a été renforcé par six hommes issus de spécialités telles que mécanicien, radiotransmetteur ou infirmier, ainsi que par 16 fusiliers provenant d'unités extérieures qui se représentent neuf mois après un premier ou un deuxième échec. Ceux qui échoueront pour la troisième fois ne pourront plus jamais se présenter. Ils ne sont d'ailleurs jamais nombreux à tenter à nouveau leur chance. En repartant après une première ou une deuxième élimination, ils gardent généralement de mauvais souvenirs de la difficulté du stage et de leur échec.

Nous entendons à peine le garde-à-vous lorsque la baie vitrée du bureau instructeur s'ouvre et que nous voyons apparaître l'instructeur, dans sa tenue de camouflage de type guerre d'Algérie, mais nos corps ne s'en mettent pas moins, par réflexe, dans la position de rigueur en adoptant une raideur impeccable.

Les yeux de l'instructeur nous scrutent, comme s'il savourait à l'avance le plaisir qu'il aura à nous avoir à sa merci au cours des neuf semaines qui vont suivre, pour autant que nous franchissions l'étape des deux premiers jours de tests de sélection. Dans un premier éclat de voix, il nous ordonne de nous mettre en short et torse nu, en moins de cinq minutes.

Voilà, le stage a commencé…

Nous courons comme des dératés, sans perdre une seconde, pour rejoindre nos sacs et changer de tenue sans pudeur ni état d'âme. Tant bien que mal, et malgré deux autres instructeurs qui nous hurlent dans les oreilles en flanquant

des coups de pied dans nos sacs, nous parvenons à nous changer. En dépit de la pagaille et de l'ambiance tendue, je prends soin de bien ranger mes affaires dans mon sac pour ne surtout rien perdre. J'ai la hantise de laisser traîner quelque chose, une faute qui pourrait se révéler fatale.

Sitôt les rangs reformés, l'instructeur commence à nous passer rapidement en revue. Il nous inspecte avec l'œil du maquignon évaluant des bœufs destinés à l'abattoir. En passant devant moi, il ralentit le pas une ou deux secondes, observe mes tatouages, puis me lance : « Tu m'effaceras tout ça pour demain ! » Il poursuit ensuite son inspection comme si je n'avais jamais existé.

Merde et merde ! Sa remarque m'a ébranlé et je me sens déjà repéré dans son viseur. Il est vrai que je suis tatoué sur les avant-bras, les épaules, la poitrine et les cuisses, et je ne sais absolument pas s'il a parlé sérieusement ou non, s'il s'agit juste de me faire perdre mon assurance… *Comment effacer tous ces tatouages ?* Je me sens déjà mal à l'aise alors que le stage a commencé il y a quelques minutes à peine.

Je n'ai pas le temps d'y réfléchir plus longtemps car il nous ordonne à présent de le suivre en courant. Nous obéissons aussitôt et démarrons au quart de tour pour ne pas le perdre de vue car il file comme s'il entamait un sprint de 60 mètres. Dommage pour les quelques retardataires qui étaient encore en train d'enfiler leurs chaussures… Ils n'ont d'autre choix que de détaler en chaussettes.

Nous nous lançons à la poursuite de cet instructeur dont la stature ne nous a pas spécialement impressionnés. Âgé d'une quarantaine d'années avec le grade d'adjudant, c'est un homme de taille moyenne et d'une belle corpulence, mais il n'a pas la morphologie d'un coureur. Nous savons simplement qu'il s'agit d'un nageur de combat. Et pourtant, nous éprouvons bientôt des difficultés à suivre le rythme qu'il nous impose, d'autant plus que son sprint s'éternise au point de devenir une course longue distance… Contrairement à nous, il sait où il va et il file comme s'il ne devait jamais s'arrêter. À l'issue d'un premier tour de l'école de fusiliers, soit un parcours de 4 kilomètres, j'ai le vague espoir que notre excursion s'achève enfin, mais nous entamons aussitôt un deuxième tour sans prendre le temps de souffler ni de ralentir l'allure. Puis un troisième.

Je n'ai pas voulu le lâcher d'un seul pouce, mais j'en ai payé le prix fort en vomissant deux fois au cours de l'épreuve. Patrick, Michel et Lou se sont également accrochés, malgré la souffrance ressentie, mais nous ne sommes guère plus d'une dizaine de stagiaires à être collés aux basques de l'instructeur lorsque nous nous arrêtons enfin derrière le bâtiment du STAC (stage commando). Nous sommes tous épuisés, le souffle court, mais l'instructeur semble ne pas avoir

souffert de ces 12 kilomètres avalés en moins de 48 minutes. Je suis impressionné par ses capacités, ce qui est loin d'être réciproque. Il nous ordonne de nous mettre au garde-à-vous et d'arrêter de couiner comme des jeunes filles en attendant que les retardataires arrivent.

Quand les derniers stagiaires se présentent enfin pour réintégrer les rangs, nous pouvons presque entendre leurs cœurs battre dans leurs poitrines jusqu'à faire exploser leurs pectoraux. Ils ont les yeux écarquillés comme des revenants et les commissures des lèvres noyées de salive. L'instructeur leur jette à peine un regard. Il se contente de prononcer une seule phrase, qui restera gravée dans ma mémoire : « Ceux qui ont réussi à me suivre, ce n'est pas trop mal. Pour les autres, cela risque d'être difficile. »

Le ton est donné et son appréciation se passe de tout commentaire.

Quelques minutes après cette prise de température, nous sommes libérés pour rejoindre nos chambrées et y installer nos affaires. En fait, il ne s'agit pas réellement de chambrées, mais plutôt de baraques en métal dépourvues d'eau chaude et dont les sabords[1] sont cassés. Les murs de tôle glacée semblent transpirer la peur de tous les stagiaires qui sont passés par là en y laissant un peu d'eux-mêmes. La douleur et la peine de ceux qui ont échoué sont presque palpables, mais je devine aussi l'état d'esprit de ceux qui sont allés jusqu'au bout de leur souffrance dans l'humilité, qui ont remporté une victoire sur eux-mêmes dans la tourmente, de ceux dont la joie intérieure qui subsiste en ces lieux agit comme un aimant pour les plus motivés d'entre nous. Mes sens sont d'ailleurs aiguisés comme ceux d'un animal prêt à se lancer dans l'arène. Les doubles rations de punitions physiques que nous a distribuées l'instructeur du brevet élémentaire au cours des derniers mois, à ma petite bande et à moi-même, n'ont fait que raffermir notre détermination et nous rendre plus forts que nous n'en avons l'air.

À cet instant, je n'aspire qu'à me lancer dans les épreuves afin de voir ce que je vaux, sur le plan physique comme sur le plan mental. Je veux me laver par l'effort et le dépassement, me sentir enfin utile, pouvoir me regarder sans rougir. Je veux exister par moi-même, me prouver que je suis capable d'avancer et de vaincre les principaux adversaires susceptibles de se dresser sur ma route : mon passé et la mauvaise image que j'ai de moi-même.

Je range mes affaires dans mon caisson tout en gardant à l'esprit la phrase de l'adjudant qui m'a demandé d'effacer mes tatouages. Est-ce du lard ou du cochon ? Je n'en sais rien, mais j'angoisse à l'idée d'avoir été repéré en raison de ces stigmates de mon passé qui me collent littéralement à la peau.

Enfin, nous ressortons pour entamer les batteries de tests d'admission, en

sachant que les premiers départs ne seront annoncés qu'à la fin des premières quarante-huit heures. Quand bien même des stagiaires échoueraient à un ou plusieurs exercices, ils devront passer les épreuves jusqu'au bout, c'est le prix à payer pour avoir osé se présenter sans une motivation en béton. Pour les mieux entraînés et les mieux préparés d'entre nous, ces deux jours de stage ne seront qu'une formalité à l'issue de laquelle leur passeport sera validé pour un voyage en enfer de neuf semaines.

Les premières épreuves – pompes, flexions, abdominaux, tractions, 90 mètres porté, puis changement de tenue pour le grimper de deux cordes de 4 mètres avec sac de 11 kg – sont rapidement expédiées, mais elles permettent déjà, sans que nous échangions un seul mot, de deviner quels sont ceux qui risquent de devoir faire leurs valises dès le lendemain soir.

Nous finissons la journée par quelques démarches administratives et par une inspection propreté qui me laisse perplexe, une fois de plus. Comment diable ces sols, ces murs, ces toilettes peuvent-ils ne pas être usés jusqu'à la corde à force d'avoir été lavés, frottés ou récurés, puisque les instructeurs affirment toujours, sans exception aucune, que les locaux se trouvent dans un état de saleté épouvantable malgré nos piètres efforts et qu'il faut sans cesse recommencer le travail de nettoyage !

À 21 heures, nous nous glissons enfin dans nos draps avec, à nos pieds, nos sacs parés pour les épreuves du lendemain. Nul exercice cette nuit, car nous devons être en forme pour le 1 500 mètres avec sac à dos et arme, ainsi que pour les 8 kilomètres dans cette même tenue, pour la nage de combat et le plongeon en apnée dans la maudite cuve. Aucun d'entre nous ne parvient cependant à trouver le sommeil car la pression qui pèse sur nos épaules est pour ainsi dire plus difficile à gérer qu'un exercice qui aurait occupé nos pensées. Après plusieurs mois de préparation physique hors normes, de semaines passées sur le terrain à entraîner nos corps et à manier les armes, nous savons que tout peut s'arrêter dès le lendemain ou n'importe quand au cours des neuf semaines à venir, malgré notre désir de porter un jour le mythique béret vert. J'ai l'impression de revivre l'époque de ma garde à vue, quand je passais des heures sans sommeil à ruminer et à m'interroger. Les souvenirs affluent et je revis durant cette nuit le chemin parcouru, les efforts fournis, en me demandant si ma volonté et ma détermination seront suffisantes pour continuer à me faire avancer.

* * *

Je n'ai pas besoin que l'on me réveille ou que le son du clairon résonne pour me lever. Je retrouve mes quatre amis pour le petit déjeuner à 6 heures car la

rampe[2] est déjà ouverte, puis nous partons en petites foulées pour le premier rassemblement, programmé à 7 heures. Nous ne parlons pas beaucoup, mais nos yeux en disent long. Bien qu'il s'agisse d'épreuves individuelles et que nous sachions que nous ne réussirons que par la seule force de notre volonté, nous échangeons des regards qui sont autant de signes d'encouragement et de soutien adressés aux uns ou aux autres, mais qui sont aussi le reflet de notre détermination.

Les épreuves sont simples et nous ne les connaissons que trop bien. D'abord, parcourir 1 500 mètres en moins de 8'30'' avec le sac de 11 kg et l'arme de 4 kg, puis reprendre son souffle le temps d'une pause réglementaire de 30 minutes avant d'embrayer sur le 8 000 mètres en moins de 55', changer de chaussures pour enfiler ses pataugas et finir par sauter dans la cuve pour un 50 mètres nage de combat suivi d'une plongée de 4 mètres, en apnée, jusqu'à toucher la main du plongeur assis au fond.

À l'heure dite, le départ de la première course est donné. J'accélère comme un fou tant je voudrais déjà en avoir fini pour enfin nager dans l'eau froide. Malgré mes racines méditerranéennes et la fraîcheur bretonne, j'aime la flotte et le froid ne me fait pas peur. Je touche la ligne d'arrivée en 6'15'', ce qui au final ne me sert à rien sinon à me briser les jambes et le moral au moment d'enchaîner sur la course d'endurance. Après les 30 minutes de pause, je repars en courant pour la distance de 8 000 mètres. Je cours, je cours en regardant devant moi ce parcours que je connais bien pour l'avoir pratiqué une multitude de fois depuis le début de ma formation. Nous courons sur la route de l'Espérance – quel nom approprié ! –, une route bitumée bordée de grands peupliers qui ploient sous la force du vent ou le poids de leurs branches majestueuses, et nous longeons le Scorff, dont la surface reflète la grisaille du ciel à la manière d'un miroir sans tain. Je ne pense à rien car il ne faut penser à rien, juste analyser la distance parcourue et celle qu'il nous reste à parcourir. Lorsque je dépasse un camarade dont le sac ballotte de droite à gauche comme une gueuse de fond secouée par la tempête, et dont le visage baissé exprime toute la misère du monde car il sait que son chrono sera misérable et que son corps ne suit plus, je ne peux m'empêcher de partager sa souffrance.

Je souffre sans doute autant que lui, autant que tous les autres, mais je dois trouver la volonté de rester fier et d'avancer « comme le cheval, droit et stoïque », ainsi que nous l'affirmaient nos premiers instructeurs. J'ai plus de choses à me reprocher que ce stagiaire, ou que tous les autres que je dépasse, et courir, continuer à courir, courir jusqu'à m'effondrer est mon unique chance de me purger de toute la crasse et de tout le désarroi qui m'ont façonné jusqu'à ce

jour. J’ai la haine de mon passé, et mon moteur au quotidien n’est autre que ce travail psychologique entrepris contre moi-même. Je n’ai pas le droit de faiblir.

Après avoir effectué un premier tour du parcours, j’aborde maintenant pour la deuxième fois la petite côte du parcours Grenade, encadrée par deux bunkers dont les carapaces ont été noircies par la poudre des explosifs progressifs. Je dois continuer à courir, ne surtout pas marcher, car rien n’est plus important que ce maudit chronomètre que vous ne voyez jamais – puisque vous n’avez pas le droit de porter une montre – mais que vous évaluez en fonction de ceux qui vous devancent ou que vous dépassez. Je souffre dans la montée, mais je ne me sens pas trop mal. Je dépasse même des gars plus forts que moi d’habitude et j’ai le sentiment de ne pas être trop en vrac alors que s’achève bientôt ce deuxième tour qui doit prendre fin devant le mât de pavillon. Quand le sommet de cette foutue côte débouche sur un petit faux plat, je sais que je vais pouvoir éclater mon temps dans la descente qui suit. Ma carcasse de 80 kg s’envole bientôt et je prends plaisir à allonger ma foulée, conscient d’approcher de la ligne d’arrivée. Je puise dans mes ressources physiques pour dynamiser mon effort et continuer à accélérer. Je dépasse des gars d’ordinaire plus rapides que moi avec l’impression de renaître. Je ne sens rien, je me sens bien, et j’avance, j’accélère, j’allonge ma foulée, et je « perfore l’enrobé[3] ». Je franchis la ligne en sachant que j’ai réalisé un bon temps, mais seul importe le fait d’avoir fini dans le temps imparti. Je n’attends aucun encouragement de la part de l’instructeur, lequel ne se soucie d’ailleurs guère de décerner le moindre satisfecit. Il se contente d’inscrire mon temps sur sa planchette avant de m’ordonner sur un ton sec de changer de chaussures, de ranger mon arme au faisceau et de me rassembler avec les autres derrière le bâtiment du stage avant de partir avec eux pour la cuve. Tout cela en courant, bien sûr, car un fusilier qui court est un fusilier qui s’entraîne.

Je retrouve Patrick, qui est déjà en train d’enfiler ses pataugas. Il est arrivé quelques secondes avant moi et je me contente de lui taper sur l’épaule sans prononcer le moindre mot. Ce simple geste, pour dire que nous sommes dans les temps et que cela se passe bien pour nous, pour l’instant, suffit à exprimer la joie que je ressens et que je partage avec lui. Malgré la souffrance physique et psychologique, je me sens bien et j’ai même l’impression de n’avoir jamais éprouvé un tel bonheur. Chacune des batailles que je remporte au fil des épreuves est une victoire personnelle, un pas de géant vers un nouvel horizon. J’ai envie de hurler, de clamer à ma famille et à mes anciens camarades voyous ce que je viens de réussir, mais ça ne fait pas partie de notre mode de fonctionnement. Il faut garder ses émotions pour soi, continuer à se remettre en question et ne rien lâcher. *Mais, putain, que c’est bon de franchir des obstacles*

et d’avancer vers son objectif !

Je lace rapidement mes pataugas, puis j’écoute avec mes camarades les consignes que l’instructeur nous donne sur la nage de combat, la plongée en apnée et les mesures de sécurité concernant la brassière Mae-West que nous porterons autour du cou. Chacun d’entre nous est appelé à vérifier la petite bouteille de gaz vissée à l’intérieur de ce gilet et qu’il ne faut surtout pas percuter en tirant sur sa cordelette, à moins de se trouver en situation d’extrême fatigue ou de noyade : non seulement ce serait considéré comme un échec, mais cela vous vaudrait également une amende de 100 francs pour remplacer la bouteille.

Plutôt mourir noyé que toucher à cette maudite cordelette de sécurité. Certains d’entre nous la bidouillent même avec un élastique pour s’assurer qu’elle ne se déclenchera pas de manière intempestive, tout en camouflant ce système aux yeux des instructeurs. Une fois équipés, nous descendons tous nous immerger entièrement dans l’eau glacée et saumâtre de l’une des cuves de la base – l’un des anciens réservoirs de carburant, partiellement détruits pendant la Seconde Guerre mondiale et dont plusieurs ont été réaménagés pour servir dans le cadre du parcours d’entraînement de l’école des fusiliers. Quatre cuves sont ainsi implantées, dont l’une est couverte, une autre consacrée aux franchissements et à l’escalade, et les deux dernières dédiées aux activités nautiques.

Après avoir barbotté quelques instants dans l’eau, nous remontons par l’échelle intérieure pour nous aligner au sommet de la cuve où nous allons attendre en grelottant que les noms soient appelés les uns après les autres. De cette façon, que l’on passe pour l’épreuve en premier ou en dernier, nous aurons tous à endurer le froid et le contact de nos habits trempés pendant la même durée, mais nous aurons minimisé les risques d’une hydrocution en ayant sensibilisé notre corps à ce qui pouvait l’attendre.

À l’appel de mon nom, je m’avance une nouvelle fois vers la cuve puis, au signal, je m’élance en treillis, sans hésiter ni réfléchir. Ce nouveau contact violent avec l’eau raidit tout mes membres jusqu’à me couper la respiration. Je suis comme pris dans un étau de glace qui me paralyserait le corps et m’obscurcirait les idées. Je ne risque pourtant pas de montrer quoi que ce soit à l’instructeur plongeur qui nage à côté de moi dans sa tenue de néoprène. « Cachez vos émotions et avancez », nous a-t-on répété, et c’est ce que je fais. Je bande mes muscles pour résister au froid sibérien qui engourdit les membres, mais je reste malgré tout à l’aise dans l’eau, qui est mon élément. Je m’approche des bulles qui remontent à la surface, marquant l’emplacement du nageur en

fond de cuve, puis je plonge en canard pour aller à sa rencontre. Malgré l'impression d'avoir la tête et la nuque prisonnières d'une minerve de glace, j'avance dans une sorte de brouillard verdâtre et viens coller mon visage contre le masque du plongeur afin de valider l'épreuve. Il en profite pour me saisir brusquement le bras, de manière à me retenir quelques secondes au fond, histoire de tester mes réactions, mais je ne m'affole nullement. Mon corps reste souple, sans que je me débatte ou que je sois pris de panique, puis il me libère pour que je puisse remonter à l'air libre en battant des pieds. Alors que la descente m'a semblé durer des heures, le temps que j'avance dans une obscurité grandissante jusqu'à venir buter sur l'instructeur plongeur, la remontée me semble filer à la vitesse de la lumière – la lumière du ciel que j'aspire à retrouver en battant des pieds et des mains de manière désordonnée.

Après avoir émergé à la surface et avalé une goulée d'air, je quitte l'eau en m'appuyant sur le rebord en béton de la cuve, puis je repars en courant pour gagner l'échelle métallique qui me permettra de m'extraire de cette fosse humide et de retrouver mes camarades trempés jusqu'aux os, alignés au garde-à-vous à proximité.

« Sortis du ventre de la mer, ils sont porteurs des foudres de Neptune », affirmait le commandant Jean Brox. En émergeant sur le talus et en rejoignant les camarades qui m'attendent, j'ai en effet l'impression de vivre une renaissance, mais je comprends aussi que le fait d'être passé le premier en raison de l'ordre alphabétique va me valoir d'attendre que tout le monde passe l'épreuve à son tour tandis que je me les gèlerai pendant un bon moment. Qu'importe. Comme par enchantement, je me sens bien, libre et victorieux. En toute humilité, je me sens capable d'attendre le temps qu'il faudra. Pour oublier le froid breton qui me dévore le corps sans parvenir à me faire trembler, mais aussi pour échapper à la tentation de regarder les autres stagiaires dans l'effort – ce qui nous est interdit –, je fixe mon regard sur les deux grandes antennes relais qui me font face et me redresse à leur image, droit comme un I.

J'entends un premier stagiaire revenir trempé de la cuve, puis un deuxième et d'autres encore au fur et à mesure que le temps passe, mais nous n'échangeons aucune parole. Il m'est cependant impossible de ne pas entendre les sanglots de l'un d'eux, qui vient d'échouer trois fois à l'exercice de l'apnée. En effet, sans que les instructeurs nous dévoilent les temps ou les résultats, qui demeurent des secrets d'État, nous pouvons percer le mystère des réussites ou des échecs en fonction des regards ou des réflexions qui sont échangés, mais aussi en tendant l'oreille pour percevoir l'écho des coups frappés contre la gouttière métallique qui s'enfonce le long de la cuve jusqu'au fond de l'eau. Lorsqu'un stagiaire

entame sa plongée, l'instructeur accompagnateur tape dessus avec un morceau de ferraille afin que la propagation du son dans l'eau avertisse le plongeur de l'arrivée prochaine d'un candidat. En retour, pour annoncer la réussite du candidat dans son épreuve d'apnée, l'instructeur plongeur frappe à deux reprises sur la gouttière. En cas d'échec, il frappe de manière continue, comme s'il sonnait le glas. Chaque stagiaire peut tenter son plongeon en apnée jusqu'à trois fois, mais le troisième échec est aussi le dernier – d'autant plus que cette épreuve est éliminatoire.

Tout en continuant à compter les coups portés contre la gouttière, calculant au fur et à mesure dans ma tête le nombre d'échecs et de réussites, je fais un premier bilan de ce que j'ai constaté au cours des épreuves de la veille. J'estime ainsi que nous allons perdre près de 20 % de notre effectif au cours des premières quarante-huit heures. Une fois que les instructeurs auront écrémé l'effectif de notre stage, nous enchaînerons directement sur les neuf semaines de cette formation considérée comme l'une des plus dures au monde, une formation qui n'a guère changé depuis qu'elle a été conçue en Écosse au cours de la Seconde Guerre mondiale pour sélectionner les hommes qui débarqueraient sur les plages françaises.

Serai-je à la hauteur ? Pourrai-je enfin réussir quelque chose dans ma vie ?

Ces questions me trottent dans la tête au rythme des coups portés contre la gouttière. Je suis transi, mais je me sens plus vivant que jamais. Je me suis redécouvert physiquement et mentalement et j'ai enfin la sensation d'exister pleinement. Je ressemble à quelqu'un d'autre, je réagis plus vite qu'avant, je me sens capable d'analyser et de me projeter dans l'avenir et, même si je souffre, même si j'ai conscience d'avoir fait du mal autour de moi, il me semble que je pourrai bientôt expier mon passé avant de pouvoir enfin demander pardon aux autres. Je veux qu'ils puissent lire sur mon visage ces nouvelles valeurs que je cherche à faire miennes. Après avoir transpiré la rage et la haine, je veux désormais refléter le respect, l'honneur, la bravoure et la générosité.

L'épreuve de la cuve est la dernière épreuve, et le dernier candidat de notre stage sort enfin de l'eau pour rejoindre nos rangs. Je dois être bleu de froid, mais je continue à me tenir raide comme un piquet, sans trembler ni broncher, le regard fixé sur l'horizon, imperméable aux tremblements de mes camarades et sourd aux plaintes de certains d'entre eux. L'instructeur passe devant nous pour nous dévisager et nous observer, dardant son regard sur ceux dont les corps sont agités de spasmes incontrôlables. Certains éprouvent des difficultés à respirer tant leurs poumons sont engoncés dans une gaine de glace et beaucoup ressemblent à des élastiques distendus en train de vibrer.

Je n’ai aucune notion du temps qui s’est écoulé depuis que je me suis levé ce matin, et encore moins des minutes – semblables à des heures – qui se sont succédé depuis que je poireaute, raide comme un poteau, sans faillir. Finalement, la voix sèche d’un instructeur nous sort de notre léthargie.

« Vous retournez au bâtiment ! Douche, changement de tenue, poste de propreté et nettoyage d’armes ! Il est 10h35 à ma montre, je vous veux tous rassemblés à 11h40 devant le stage. Maniez-vous le c… ! »

Chaque stagiaire dernier de sa colonne tape sur l’épaule de celui qui le précède, jusqu’à ce que l’homme de tête embraye afin que nous puissions déboîter en ordre malgré le chrono qui tourne, toujours trop vite. Bien que tous nos déplacements soient effectués avec rapidité, nous devons maintenir un minimum de rigueur dans nos actes. Ordre et rigueur doivent devenir une seconde nature et présider à tous nos gestes, même si cela peut sembler parfois dénué de sens pour un observateur extérieur.

L’eau froide de la douche que je prends dans notre bâtiment de tôle me semble presque brûlante par rapport à la température de mon corps. Je me frotte au savon de Marseille comme j’en ai l’habitude – sans chauvinisme aucun, le meilleur savon pour se laver –, puis je me rince rapidement. Une minute pour se mouiller, une minute pour se savonner et une dernière minute pour se rincer, voilà le secret d’une douche efficace. Ma toilette terminée, je saute dans mon treillis sec en ayant l’impression d’être un autre homme, puis je m’attelle au nettoyage de mon arme avant d’empoigner le balai et la serpillère dans le cadre des consignes données.

L’élève désigné comme élève du jour, seul autorisé à porter une montre, dirige les manœuvres en criant en permanence dans toutes les directions, hurlant le décompte du temps qui nous reste en indiquant toujours quelques minutes de moins pour anticiper sur la montre de l’instructeur et l’horaire du rassemblement prévu afin de parer à tout retard. Au milieu des cris et de la frénésie ambiante, je profite de mes mouvements de balai pour discuter avec Patrick et mes « associés ». Nous sommes tous confiants, sûrs d’avoir correctement traversé les épreuves, d’être restés dans les cordes sans rien rater et surtout d’avoir tout donné en ayant la chance de ne pas se blesser. L’inconscience autant que la chance joue souvent un rôle pour les hommes comme nous, et la baraka est une alliée fidèle qui permet d’arriver à ses fins ou de se sortir de situations difficiles. De la même manière qu’elle avait pu intervenir dans mon passé pour ces écarts dont je n’ai parlé à personne, j’ai l’impression qu’elle a continué à m’accompagner ces derniers mois, en particulier ces deux derniers jours.

J’abandonne mon balai pour passer un coup de cirage sur mes rangers, puis je

peaufine l’éclat de mes chaussures en faisant briller le cuir avec une vieille chaussette de laine recyclée comme chiffon lustrant. Le temps est loin où j’arborais mes mocassins Nebuloni ou me promenais dans des slips griffés Pierre Cardin. Tout cela n’a plus aucune importance à mes yeux, pas plus que le fait de porter un costume de pacotille ou d’exhiber une bague en or à chaque doigt.

Enfin, nous partons pour le rassemblement derrière le bâtiment du stage, avec cinq bonnes minutes d’avance. Nous nous alignons, la tête bien droite, puis nous attendons que le verdict nous soit délivré. Lorsque la porte du bureau des instructeurs finit par s’ouvrir et que nous voyons trois d’entre eux sortir avec les planchettes sur lesquelles ils ont noté tous nos résultats, nous serrons instinctivement les fesses.

Dans un silence religieux, un premier instructeur prend la parole.

« Ceux dont les noms suivent se placent à droite et se rassemblent en fermant leurs grandes gueules. »

Encore une fois, l’ordre alphabétique joue contre moi. Je suis le premier appelé, sans que je puisse savoir avec certitude si je quitte le groupe initial pour être recalé, ou si ce sont ceux dont le nom ne sera jamais appelé qui resteront sur le carreau. J’ai confiance en moi, mais je suis néanmoins rassuré de voir Patrick, Lou et Michel me rejoindre après que plusieurs autres ont également été appelés à se rassembler à mon côté. Nous sommes finalement 26 dans mon groupe et 16 dans le groupe initial – ceux dont le nom n’a pas été appelé. Les instructeurs se tournent alors vers notre groupe : « Pendant neuf semaines, vous allez être nos jouets. Vous êtes à nous et vous n’avez que nous à partir de maintenant. »

Pas de bravo, pas de félicitations, mais c’est normal puisque nous n’avons encore rien accompli, juste montré que nous étions prêts à prouver ce dont nous étions capables. Il reste encore neuf semaines pour voir si nous en sommes réellement capables, et il sera alors temps de se réjouir. Il n’empêche que j’éprouve une véritable fierté, même si je n’en montre rien. Ce visa sur notre passeport pour entamer le stage commando est comme un rayon de soleil venant percer les nuages de mon passé. Je me fiche de savoir que nous serons les jouets des instructeurs pendant les neuf semaines à venir, je préfère savourer mon bonheur. Je bouillonne intérieurement, je déborde d’énergie et n’éprouve aucune angoisse. J’ai simplement hâte de commencer l’instruction opérationnelle, de me lancer dans cet inconnu qui nous attend pour repousser le plus loin possible les frontières de mon corps et de mon esprit.

Les 16 fusiliers éliminés dès ces premières quarante-huit heures sont emmenés en salle de cours, où ils recevront sans ménagement les explications de leur échec. La plupart d’entre eux ne se représenteront plus jamais et finiront

leur carrière à bord de bâtiments de la Marine nationale ou sur des bases terrestres dans des ports militaires. Nous les regardons s’éloigner sans état d’âme, en priant pour que nous n’ayons pas à subir le même sort au cours des semaines qui vont suivre.

---

1. Terme marin pour désigner les fenêtres. À l’origine, le sabord est une ouverture percée dans la muraille d’un vaisseau pour laisser le passage à la bouche d’un canon.
2. Terme marin pour désigner le réfectoire.
3. Courir si vite que l’on fait fondre le bitume.

Chapitre 13

Stage commando 59

Stage commando 59, c'est le numéro qui a été attribué aux 26 stagiaires que nous sommes et dont la tenue ne variera pas durant tout le stage : treillis et rangers, tête nue, un bout d'encordement autour de l'épaule et resserré sur la taille car nous n'avons pas de ceinturon – ni de montre, sauf pour l'élève du jour et le pistard –, mais nous avons bien sûr une arme d'épaule que nous devons garder sur nous en permanence, que l'on marche, que l'on coure ou que l'on dorme. Les quinze premiers jours comporteront une grosse dominante physique avec parcours d'obstacles, parcours commando, parcours jungle ou exercices d'assaut, mais aussi des marches de 10, 12, 15 et 30 kilomètres – avec sac à dos et arme à l'épaule. Les nuits verront se succéder des marches topographiques ou des nages de combat, puis, dans un ordre aléatoire au cours des semaines suivantes, nous vivrons une semaine nautique avec palmes aux pieds, une autre consacrée au franchissement et à l'escalade, avant d'embrayer sur une semaine d'exercices de tir, de démolition, de sports de combat, de survie, puis de conclure en beauté par un exercice de synthèse sur le terrain permettant de restituer les cours théoriques et les cours pratiques autour d'un thème tactique.

Ceux qui sortiront « vivants » de ce stage seront envoyés à l'école des troupes aéroportées de Pau afin d'y être brevetés parachutistes.

C'est fou comme le fait de résumer ces neuf semaines en quelques lignes pourrait donner l'impression qu'elles sont faciles et rapides à digérer. Il n'en est pourtant rien. Nous sommes aux portes d'un enfer physique et psychologique dont nous n'appréhendons pas encore toute la difficulté. Elle ne se révélera véritablement qu'au bout de quelques jours, à force d'épuisement physique, de fatigue mentale et d'efforts incessants, et elle ne fera qu'augmenter pour nous obliger à puiser dans nos ultimes ressources – s'il en reste.

J’ai la chance de considérer le parcours commando comme ma tasse de thé. J’y vois la possibilité de fournir des efforts toniques et rapides sur des franchissements d’obstacles variés dans un esprit guerrier. Et, malgré mes 80 kg et la fatigue permanente, j’ai l’impression de voler à chaque fois. Pour chaque parcours, le rituel est toujours le même. Nous courons et effectuons des mouvements de gymnastique pour nous échauffer en attendant que l’instructeur annonce l’ordre de passage, les meilleurs d’entre nous partant toujours les premiers afin qu’un stagiaire ne reste pas bloqué sur le parcours par un élève moins rapide que lui. Nous pouvons ainsi évaluer en permanence nos performances en fonction de notre position de départ.

Pour ma part, je suis toujours parti dans les cinq premiers et je ne me suis jamais gaufré sur un parcours, question de chance autant que de volonté et de détermination. En effet, la chance est un facteur important dont il ne faut pas hésiter à se servir, mais en respectant les consignes données par les instructeurs lorsqu’ils vous expliquent le déroulement du parcours. Au lieu d’être angoissé ou impressionné par leurs paroles, il vaut mieux réfléchir à ce qui peut aider à améliorer son temps et sa note, s’imprégner de tous leurs conseils jusqu’à connaître par cœur les raccourcis dans sa tête et les gestes physiques à accomplir. Les règles, d’une simplicité biblique, sont les mêmes pour tout le monde : échouer trois fois à un obstacle, c’est un zéro pointé ; traîner entre les franchissements d’obstacles, c’est un chrono pénalisant pour votre note.

Le corps humain est une machine extraordinaire, mais c’est la tête qui commande tandis que les muscles ne font qu’obéir. J’ai ainsi vu de formidables athlètes se manquer ou chuter tout simplement parce qu’ils doutaient d’eux-mêmes ou hésitaient avant d’aborder l’obstacle. Cela ne risque pas de m’arriver. Je suis si déterminé que rien ne peut me faire fléchir. Je soigne mes douleurs musculaires ou articulaires – qui font que j’éprouve même des difficultés à tenir une fourchette lorsque nous mangeons au réfectoire – en trempant mes bras dans les flaques boueuses et glacées afin d’apaiser les inflammations des tendons de mes biceps. Mais je ne lâche rien, je ne montre aucune faiblesse aux instructeurs, qui en profiteraient aussitôt pour me déstabiliser, ni à mes camarades, qui pourraient alors partager leur souffrance avec la mienne au risque de nous apitoyer sur notre sort. Malgré la pluie ou le froid, je ne glisse ni ne tombe lors des parcours commando. Je me suis entraîné et je suis conscient de ma force, mais j’ai aussi beaucoup gagné en aisance.

C’est ce parcours commando qui, dès les premiers jours, entraîne le premier abandon. Ce jour-là, ayant passé l’épreuve avec succès, je suis envoyé sur l’obstacle de l’Araignée avec pour mission de pelleter le tas de graviers qui se

trouve derrière un immense filet tendu en hauteur, comme une toile d'araignée. Pour franchir ce filet haut de plusieurs mètres, il faut tout d'abord escalader une plate-forme, agripper une corde suspendue à son sommet à la manière d'une liane, puis se lancer dans le vide par un mouvement de balancier en essayant d'arriver le plus haut possible sur le filet pour ensuite l'escalader, le franchir et sauter dans le vide – en atterrissant sur les graviers, qui amortissent la chute – avant de poursuivre en courant jusqu'aux autres obstacles.

Positionné derrière le filet, ma pelle enfoncée dans le tas de graviers, prêt à niveler le tas une fois que le stagiaire aura franchi l'obstacle, je prends soin de m'écarter légèrement afin de ne pas perturber ou gêner le stagiaire qui arrive en courant. Les bruits sont toujours les mêmes. D'abord le pas de course sur la petite piste, puis la respiration haletante de l'élève au bord de l'épuisement, parfois quelques jurons qui fusent quand il a du mal à saisir la corde ou que les choses ne se déroulent pas comme prévu, puis le sifflement de la corde dans l'air et un râle lorsqu'il faut crocheter le filet avec un bras.

Je regarde le stagiaire arriver du coin de l'œil, car les instructeurs chargés de surveiller les épreuves vous interdisent de parler ou même d'adresser le moindre signe d'encouragement à un stagiaire en plein effort. De toute manière, la plupart du temps, celui qui effectue le parcours est plongé dans sa propre souffrance, sans rien voir d'autre sur son chemin que les obstacles qui accaparent ses pensées, avec l'obsession que tout doit se dérouler dans le meilleur des mondes. Il est totalement hermétique au monde extérieur.

Le stagiaire arrive donc, les yeux exorbités, d'autant plus visibles qu'ils émergent d'un visage noirci. Ce camouflage dont nous enduisons nos mains et nos visages ressemble d'ailleurs plus à une épaisseur de crasse, sillonnée par la pluie ou la sueur, qui serait incrustée dans notre peau et ferait partie intégrante de notre identité. Il grimpe sur la plate-forme, agrippe la corde le plus haut possible avant de prendre son élan pour se balancer dans le vide, puis se jette vers le filet, qu'il percute à près de 5 mètres de hauteur. Malheureusement pour lui, il oublie, ou manque, de verrouiller le bras dans l'une des mailles du filet pour y rester accroché et rebondit comme s'il s'était jeté contre un trampoline. L'homme n'étant pas assuré par le moindre fil de vie – la seule assurance reste la restitution parfaite de l'exercice, et un peu de chance –, il repart en arrière et vient frapper le sol en s'écrasant sur le dos, avant d'être assommé par son arme d'épaule, qui lui heurte le visage de plein fouet. Le bruit de la chute est impressionnant. L'instructeur et moi, qui avons assisté à la scène en spectateurs, échangeons un rapide regard dans le silence pesant qui succède au fracas de la chute. Le stagiaire git sur le dos, les bras en croix, le visage en sang. Plus de son,

plus d’image pour lui.

« Relève-toi, bon sang, relève-toi ! », hurle le maître commando avant de me jeter un nouveau regard et de m’ordonner d’aller « constater les dégâts ».

Je lâche ma pelle, fais coulisser mon arme dans mon dos en prenant soin de la crocheter à ma musette, puis je contourne le filet pour aller m’accroupir près de mon camarade. Il est complètement sonné, hors service, avec une belle entaille sur l’arcade sourcilière et les lèvres éclatées. Il râle bruyamment, comme s’il était sur le point d’expirer, mais n’arrive pas à prononcer le moindre mot lorsque je lui parle. J’entends déjà les pas du stagiaire suivant qui arrive sur l’obstacle, aussi je déplace l’homme inconscient sur le côté avant de rendre compte à l’instructeur de son état, qui me semble assez grave.

« Tu as le permis ?, me demande-t-il.

– Oui, maître.

– Alors va récupérer le P4 au coin de la piste et viens rapidement sur nous ! »

Je m’exécute, ramène le véhicule, soulève mon camarade, toujours à moitié dans les vapes et vacillant sur ses guitares, puis le charge dans la jeep avec l’aide de l’instructeur.

« Fonce à l’infirmerie et reviens me rendre compte ! », ordonne l’instructeur.

Quand je débarque à l’infirmerie cinq minutes plus tard, deux infirmiers accompagnés du toubib de la base m’aident à décharger le blessé. Ils me posent les bonnes questions sur la manière dont l’accident s’est déroulé, puis me confient l’arme et la musette de mon camarade en m’indiquant qu’ils tiendront le maître de cours informé. Ils n’ont pas eu l’air plus surpris que cela, comme si le fait qu’on leur amène un stagiaire comateux au visage ensanglanté était une chose tout à fait habituelle.

Personnellement, cet accident me secoue, car je viens d’être témoin de la fin de l’aventure pour l’un de mes camarades. Il aura fallu moins d’une fraction de seconde pour que son rêve se brise et qu’il finisse à l’infirmerie… Mais je me rassure en me disant que c’est entièrement sa faute. Il n’a pas respecté les consignes prodiguées durant l’étude préalable du parcours, et il a surtout oublié de verrouiller son bras sur le filet pour y rester accroché lorsqu’il l’a percuté. Fin de la passe, fermez le ban… et déjà un de moins. Je ne le reverrai jamais, mais j’apprendrai plus tard son élimination pour raisons médicales. Un euphémisme lorsqu’on sait qu’il aura fallu pas moins de 21 points de suture pour recoudre son arcade sourcilière et sa lèvre supérieure, sans même mentionner un décollement de la plèvre – la membrane qui enveloppe les poumons.

Il ne faut pas attendre longtemps après le début du stage pour que mes mains

se transforment en plaies béantes, pour que toutes les parties de mon corps soient recouvertes de pansements Élastoplast. Qu'il s'agisse de soigner, de renforcer ou de protéger des points douloureux, nous faisons une consommation effrénée de ces bandes élastiques que nous camouflons elles aussi en noir lorsque nous nous en servons pour nos mains. Nos corps continuent à se modeler de jour en jour, sans que nous ayons besoin de régime. Nous sommes tous secs et nerveux comme un coup de trique, car nous ne faisons que courir comme si nous tenions à brûler toutes nos réserves de graisse. Nous ne dormons quasiment pas et nous mangeons peu, mais au moins avons-nous désormais le privilège de ne plus avoir à faire à la queue au réfectoire quand nous sommes autorisés à aller manger ! Il faut dire cependant que le plus souvent nous entamons notre plateau-repas alors même que nous sommes toujours debout à nous servir sur la rampe du self-service, que nous continuons à manger tout en marchant vers notre box réservé et que nous ne nous asseyons que le temps d'engloutir notre dessert. Le temps est notre ennemi, et nous n'avons jamais assez de temps, de nourriture ou de sommeil, même s'il arrive, par solidarité, que des cuistots nous gâtent en matière de rab, qu'ils déposent alors sur nos plateaux ou dans les poches de nos treillis. Merci !

Autant j'excelle dans les parcours d'obstacles, autant je souffre un peu en marche. Je suis bon, mais certainement pas le meilleur dans cet exercice que je trouve trop long.

Ce jour-là, nous effectuons la « marche des douze poteaux », un nom de baptême qui vient du fait que nous allons courir avec nos sacs et nos armes dans les dunes entre une ligne de poteaux plantés dans le sable sur notre gauche, depuis Gâvres jusqu'à la rivière d'Étel, et l'océan, dont les rouleaux embrumés viennent s'écraser à notre droite, sur de magnifiques plages désertes en cette saison. Le vent souffle toujours dans cette zone normalement réservée aux exercices de tir, mais le ciel bleu et bien dégagé nous permet d'entendre la mélopée rugissante des rouleaux qui déferlent sur le rivage caché par les dunes et la lande. Une fois que nous aurons effectué les 6 kilomètres aller, à raison d'un poteau planté plus ou moins tous les kilomètres, nous ferons demi-tour pour revenir vers notre point de départ, symbolisé par deux grandes antennes relais d'une cinquantaine de mètres de hauteur.

Quand le départ de la « marche » est donné, nous partons au pas de course en formant le noyau habituel de stagiaires, puis la colonne s'étire au fur et à mesure de notre progression, en fonction des capacités physiques et de la détermination de chacun. Nous savons tous que ces « marches » – nom qui prête à confusion puisqu'il faut bel et bien courir – sont des marches individuelles sanctionnées

par une note plus ou moins bonne selon le temps réalisé.

Si vous saviez comme je me sens lourd et comme je souffre ! Je crains déjà la longueur d'une course sur le bitume, mais l'épreuve ne m'en est que plus difficile sur les dunes ou la lande, quand nos pieds s'enfoncent dans le sable sous le poids de notre carcasse et de notre paquetage et que l'horizon plat s'étend à perte de vue sans que la destination à atteindre semble jamais se rapprocher.

Je m'accroche pourtant en collant au trio de tête qui est lui-même arrimé à l'instructeur menant la marche. En fait, cet instructeur est bien présent en tête de colonne, mais il ne fait que caler sa cadence sur le premier des stagiaires en le laissant gérer sa vitesse comme il l'entend. Un deuxième instructeur est resté au milieu de la colonne, qui s'est inévitablement étirée au bout de quelques kilomètres, tandis qu'un troisième ferme la marche en serre-file pour surveiller les retardataires.

Je me sens vidé de toute mon énergie à force de labourer le sable des dunes de mes semelles de plomb, mais, je ne sais pourquoi, cette souffrance me fait aujourd'hui avancer plus vite qu'à l'accoutumée. Alors que je talonne les stagiaires de tête, je me rends compte que je dépasse même des gars généralement meilleurs que moi dans cette épreuve. Je m'accroche aux basques de Patrick, qui est bon, et même très bon en matière de course, mais aussi à celles de Steier, un Alsacien surnommé « Casque-à-Pointe » comme cela se produit chaque fois qu'un gars de l'Est débarque en Bretagne. Je colle aussi autant que possible à l'instructeur en tête de colonne, le second-maître Bisbau, un géant spécialiste des sports de combat, mais aussi un nageur de combat qui court sur le sable aussi facilement que s'il glissait dans l'eau.

Je ne cours pas tête baissée, bien au contraire. Je relève toujours mon satané menton pour montrer que je suis fier d'en baver et que j'avance sans subir, alors même que je sens mes entrailles sur le point d'exploser. Le regard de Patrick m'aide à ne pas lâcher. De ses yeux d'un bleu aussi limpide que celui des eaux corses, il m'encourage silencieusement. *Allez, c'est bon, ne lâche pas, on tient !*

Nous arrivons dans l'axe du sixième poteau, ce qui signifie que je viens pratiquement d'accomplir six bornes au pas de course dans le sable des dunes, avec sac à dos et arme à l'épaule, en réussissant à rester dans le groupe de tête. Nous devons avoir au moins 200 ou 300 mètres d'avance sur nos poursuivants les plus immédiats, mais je suis toujours entier et je n'ai pas encore craqué. Arrivé au point marquant le demi-tour, où un ravitaillement nous attend, posé à terre, je me saisis à la hâte des quartiers d'orange coupés et de quelques raisins secs tout en avalant deux gorgées de flotte d'une bouteille que j'ai ramassée. Je ne me suis pas arrêté. J'ai continué à courir, en ralentissant simplement mon

allure, car je ne tiens pas à perdre mon Alsacien et Patrick, qui continuent à avancer aux côtés de l'instructeur.

L'avantage d'arriver au point tournant en tête, c'est que vous allez croiser sur le chemin du retour ceux qui n'ont pas encore fait leur demi-tour. Vous pouvez alors voir dans quel état ils errent et l'avance que vous avez sur eux agit comme un coup de fouet psychologique sur votre volonté. Vous recevez une décharge d'énergie supplémentaire qui décuple vos forces et vous remonte le moral.

Alors que j'entreprends la descente d'une dune que je viens de gravir, à la manière d'un ours pataud plutôt que d'un cabri bondissant, mes pieds me trahissent et je roule dans le sable. Je me relève aussitôt pour repartir au pas de course. S'il y a bien une règle que je me suis fixée lors des marches, c'est justement de ne jamais marcher ! Il me faut courir, toujours courir, quel que soit le prix à payer.

Notre groupe de tête croise bientôt le dernier stagiaire de la colonne qui ondule autour du point tournant comme un serpent. Il est dans un sale état, et s'il était encore capable de penser il songerait sans doute que nous affichons, nous aussi, une sale gueule. Mais il avance à la manière d'un animal blessé et désœuvré, en supportant le poids de son sac plus qu'il ne le porte, en courbant le dos comme un condamné qu'on mène à l'échafaud. Son visage n'est plus camouflé, mais barbouillé comme celui d'une fille dont le maquillage aurait coulé lors d'une soirée trop arrosée. Je continue à courir, en préférant mille fois mon sort au sien malgré la souffrance que je peux ressentir, et je ramène mon regard sur les deux grandes antennes relais de notre point de départ – et d'arrivée –, qui semblent me narguer à bonne distance. Leur taille fait que nous pouvons les voir se dresser dans le ciel aussitôt le demi-tour effectué au point tournant, mais j'ai beau courir et courir encore, elles restent hors de ma portée sans jamais donner l'impression de se rapprocher. Je voudrais pouvoir estimer la distance qu'il me reste à parcourir, me retrouver enfin à leurs pieds, mais je ne peux que continuer à courir comme si elles n'étaient qu'un mirage flottant à l'horizon et se déplaçant au rythme de ma propre progression. Je ne lâche rien. Je poursuis avec une impression de rêve et d'irréalité d'autant plus grande que je suis surpris de me trouver encore dans le trio de tête. Même Patrick, habituellement meilleur que moi dans cette épreuve, commence à montrer des signes de fatigue. Il ralentit. Nos regards se croisent alors et, à mon tour, j'essaie de lui apporter cette force et ce réconfort qui permettent de continuer à avancer et d'aller toujours plus loin. Ses yeux me répondent en m'encourageant à ne pas me laisser distancer par Casque-à-Pointe. Cela me donne la foi et je m'exécute.

Nous débouchons bientôt de la partie dunes et landes pour arriver sur la petite

route goudronnée qui nous conduira, environ 300 mètres plus loin, au pieds des antennes. Patrick se trouve désormais à une cinquantaine de mètres derrière moi et je sais qu'il ne remontera plus. J'ai les jambes explosées et les quadriceps en lambeaux, mais ma force et ma détermination ne m'ont pas quitté. Talonnant Steier depuis le départ, je prends maintenant l'initiative sous le regard étonné de l'instructeur et je me redresse encore avant d'accélérer pour dépasser mon camarade. Je ne sens plus le poids de mon sac, ni celui de mon arme. J'allonge ma foulée et fais des pas de géant pour aller encore plus vite, sans parvenir pour autant à distancer Casque-à-Pointe. Il a mené toute la marche en tête, arrive d'ordinaire toujours devant moi, et ne tient surtout pas à ce que je lui vole sa victoire. Tant pis. J'ai affiché mon jeu et je ne peux plus abandonner. À présent je ne me contente plus de courir, je passe en mode sprint. J'ai le souffle coupé, les poumons sur le point d'exploser, les muscles durs comme de la pierre, mais rien ne peut m'empêcher de donner des coups de rein pour me propulser sur les cinquante derniers mètres qui nous séparent encore de ces maudites antennes métalliques. *Qu'est-ce que 50 mètres dans une vie ? Avance, fais-le et remporte cette marche !* Voilà ce que mon esprit hurle à mes jambes, qui lui obéissent. Je force comme je n'ai jamais forcé et accélère encore au point que même le second-maître Bisbau semble surpris par mon élan soudain. Je mets un bon mètre dans la vue de mon Alsacien, avec le sentiment de l'avoir distancé d'un million de kilomètres, puis je franchis la ligne d'arrivée quelques dixièmes de secondes avant lui.

Pour la première fois, je suis arrivé premier à une marche ! Les progrès que j'ai réalisés sont énormes à mes yeux, mais je n'en suis pas moins allé au bout de mes forces. J'ai les jambes qui flageolent et l'impression que je vais défaillir tant je me sens vidé. Je ne veux surtout pas le montrer et je me contente de me redresser, droit et digne, avant de serrer la main de Steier et d'aller me ranger avec lui sur le côté pour enfiler un vêtement chaud et avaler quelque chose. J'attrape un tube de lait concentré au fond de mon sac et le vide d'une traite, comme si tous mes muscles réclamaient une surdose de sucre, tel un noyé avide d'oxygène.

Je suis dans un sale état, mais *putain, qu'est-ce que je suis fier de moi !* Pour la première fois de ma vie, je suis premier. Premier ! Moi qui ne m'étais jamais fait remarquer sinon par les conneries ou les bêtises quotidiennes que je faisais dans ma jeunesse, j'ai enfin réussi quelque chose dont je peux être fier. Premier !

Patrick, qui vient d'arriver à son tour, me fait comprendre sans un mot qu'il partage ma fierté. Nous sommes de la même promotion, de la même bande, et tout ce que je réussis le motive, de même que tout ce qu'il réussit me motive.

Nous gagnons ensemble et nous partageons tout. C'est cette respiration collective que nous avons découverte à Lorient qui nous anime et nous permet d'avancer.

Malgré la souffrance et les douleurs qui parcourent tout mon corps, je me sens vivant, libre et heureux de me laisser submerger par l'émotion qu'a fait naître cette victoire. Ce n'est pas tant le fait d'avoir gagné que je savoure pleinement que celui d'avoir mérité ma propre confiance, de me sentir valorisé à mes propres yeux.

Enfin, pour la première fois de ma vie, je suis premier !

Les cours de démolition et de maniement des explosifs sont un autre grand moment de notre stage. Cet aspect des choses est si important qu'une note en-dessous de la moyenne dans cette matière vaut à n'importe qui d'être viré avec perte et fracas, même si ses performances physiques sont dignes du plus grand champion.

L'instructeur en démolition est le maître principal Job, un commando qui ressemble comme un frère à l'acteur Claude Brasseur, tant sur le plan physique que dans les mimiques ou la voix. Ses cours peuvent se dérouler à l'extérieur sur le terrain comme à l'intérieur d'une salle de cours bien chauffée, mais dans ce dernier cas un rituel nous impose de lire à haute voix, en entrant dans la pièce, la phase accompagnant le poster géant affiché au-dessus de la porte d'entrée. Il représente Popeye le marin, une pipe fumante au coin des lèvres, assis sur une caisse en bois marquée *TNT*, avec l'inscription suivante : « L'habitude tue. » Aujourd'hui encore, je garde la vision de ce dessin qui reflète précisément ce dont il faut se méfier, aussi bien avec les explosifs que dans sa vie personnelle. L'habitude tue vraiment…

Quand chacun d'entre nous a prononcé la phrase rituelle à la manière d'une incantation permettant de conjurer le mauvais sort, nous posons notre derrière sur une chaise, derrière un pupitre, bien au chaud. Un véritable moment de détente au milieu de tous les exercices physiques que nous accomplissons généralement, mais aussi un piège. Nos corps sont si fatigués et nos esprits si vidés que nous avons souvent du mal à nous concentrer et que la tentation de la somnolence est terrible, jusqu'à faire piquer du nez ceux qui finissent par y céder. Mais voilà, le maître Job n'est pas seulement un expert en démolition, c'est aussi un spécialiste de la remise sur pied de ses élèves. Heureux propriétaire d'une piscine installée à l'extérieur de la salle de cours – un fût de 200 litres d'eau croupie et glacée –, il y convie volontiers les plus épuisés d'entre nous afin de leur faire goûter aux joies d'une apnée chronométrée dans

une eau gelée – si gelée qu'il faut bien souvent briser une fine pellicule de glace avant de s'immerger dans l'eau stagnante en treillis, tête comprise. Le choc est toujours brutal, le réveil immédiat, et l'élève a ensuite l'honneur de réintégrer la salle de cours pour se poster au garde-à-vous devant son pupitre.

Malgré ce châtiment terrible, notre fatigue est si grande et l'envie de dormir si intense qu'il nous arrive fréquemment d'entrer dans une salle de cours pour y voir un stagiaire devant son pupitre, l'eau continuant à dégouliner sous lui après qu'il s'est extirpé du fût de 200 litres. Aussi, même s'il fait froid dehors, nous sommes soulagés de savoir que nous ne céderons pas à la tentation de nous endormir sur nos pupitres.

Tandis que les cours en salle de classe sont rigoureux et parfois très techniques, l'enseignement sur le terrain se prête parfois à une certaine fantaisie. Ce matin-là, le maître principal Job a prévu une démonstration sur la manière de piéger une roquette antichar de 73 mm. Avant de passer à l'exercice pratique, il prend soin de nous décrire un contexte tactique, en précisant notamment que chaque munition récupérée sur l'ennemi peut avoir son importance, même une roquette dépourvue de son tube lance-roquette puisqu'on peut par exemple s'en servir dans le cadre d'une embuscade. Pour passer de la théorie à la pratique, il fabrique une rampe de fortune en ferraille qu'il positionne en direction du Scorff, la rivière bordant le grillage de l'école des fusiliers et derrière laquelle, sur la rive opposée, on aperçoit la zone boisée limitrophe de la ville de Port-Louis. Il fignole son installation en branchant un système de fils électriques au cul de la roquette et en les branchant à une grosse pile de radio LA28 qui doit servir de source d'allumage. Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Avec ses mimiques dignes d'un acteur rompu aux ficelles de la comédie – n'est-il pas le sosie de Claude Brasseur ?–-, il abuse du bon public que nous sommes en lui annonçant qu'il va maintenant nous présenter le pilote de sa fusée.

Un pilote ? Nous n'avons pas le temps de nous interroger qu'il a déjà filé vers la salle de cours pour en revenir avec un chaton dans les mains. Âmes sensibles s'abstenir, car l'animal sauvage a beau avoir été kidnappé alors qu'il errait de manière tout à fait illégale sur un terrain militaire, il n'en demeure pas moins un chaton adorable et nous ne manquons pas de frémir à l'idée qu'il puisse jouer le rôle du pilote d'essai. Le maître principal Job, qui, en commando avisé, a pris soin d'enfiler des gants en cuir pour ne pas se faire griffer par son volontaire désigné d'office, a surpris quelques regards interloqués.

« Je sais, je sais. Il y en a qui font partie de la SPA ici ? »

Aucun d'entre nous ne se risque à prononcer le moindre mot, de peur sans doute de finir à la place du chaton. Nous nous contentons donc d'observer la

scène et de secouer la tête en signe de dénégation.

« De toute façon, j'ai préparé une protection pour notre ami le greffier. »

Sur ce, il sort de sa poche un casque miniature fabriqué dans une découpe de grenade offensive d'exercice en plastique de couleur bleue, puis le cale sur la tête du chaton avant de refermer une pseudo-jugulaire en adhésif noir sous la petite mâchoire. Il renouvelle le même genre d'opération pour sangler le pilote sur sa roquette, tout en interprétant à sa manière les miaulements craintifs du chat.

« Il veut savoir si sa trousse de survie est opérationnelle et pour combien de temps on l'envoie en mission… »

Aucun sourire ne se dessine sur nos visages, malgré une très forte envie de s'esclaffer. Personne n'oserait s'y risquer. Le maître principal Job a même poussé le vice jusqu'à confectionner un petit parachute en toile verte avec ses suspentes qu'il a attaché sur le dos du félin, baptisé « Armstrong » pour l'occasion.

Enfin, il déroule sa ligne de tir et nous fait disposer en arc de cercle à environ 5 mètres de la roquette et de son « pilote », tout en commentant ses gestes, en détaillant les spécificités de la munition et en vantant les qualifications du chat, ses compétences en parachutisme ainsi que les nombreuses missions qu'il a parfaitement exécutées jusqu'à ce jour. Nous ne mouftons toujours pas, attendant de pouvoir nous retrouver en comité restreint pour partager nos impressions sur Job le fou.

Après avoir coincé un premier fil électrique dans l'orifice de l'électrode négative de la pile, le maître principal saisit entre le pouce et l'index le bout de cuivre qu'il s'apprête maintenant à mettre au contact de l'électrode positive, puis il nous lance un regard d'avertissement afin que nous nous préparions à l'explosion. Il se tient un genou à terre, les fesses sur un talon, mais nous avons surtout les yeux rivés sur cette incroyable roquette. Lorsqu'il approche enfin le fil de l'électrode positive, une formidable détonation propulse la roquette dans un sifflement strident bien au-delà du grillage de la base et nous pouvons suivre sa trajectoire marquée par un sillage de fumée blanche jusqu'à ce qu'elle plonge dans le Scorff, à plus d'une centaine de mètres de distance.

Stupéfaits, nous restons ébahis, les yeux écarquillés…

« Et merde ! Il n'a pas eu le temps de sauter et de s'éjecter », lance le maître principal. « En plus, j'ai oublié de lui mettre sa Mae-West pour la flotte. Je vais donc vous demander une minute de silence en l'honneur d'Armstrong. Pistard, tu érigeras un petit monument juste derrière l'arbre là-bas, avec un écriteau à sa mémoire. »

Quand nous regagnons la salle de cours, je ne peux m'empêcher de dévisager Job le maître principal du coin de l'œil en me répétant que mon parcours d'ancien voyou m'en a fait rencontrer, des cinglés, mais là je suis sur le cul. Cet homme, qui possède des compétences impressionnantes, est un chien de guerre hors normes autant qu'un acteur incroyable. Il me semble avoir cerné son caractère d'homme pouvant paraître rustre et brut de fonderie, mais qui se révèle en fin de compte, en raison de son parcours et de son expérience, un grand guerrier et une source inépuisable de connaissance en matière d'explosifs.

Lorsque nous prenons place derrière nos pupitres et qu'il nous demande si nous avons des questions hors de la présence de l'instructeur direct du stage qui nous colle généralement aux basques, je me lance :

« Maître principal, est-il possible de fabriquer des explosifs avec des produits ménagers de tous les jours ? »

Dans un premier temps, son visage se ferme comme s'il allait m'assommer, puis il s'ouvre sur un sourire.

« Ce que je vais vous raconter et vous expliquer ne doit pas sortir de cette salle. Vous ne prendrez aucune note ! Mais sachez qu'à l'époque où j'ai commencé à toucher aux explosifs en ma qualité de jeune quartier maître en unité commando… »

Quel bonheur et quel plaisir de l'écouter malgré la fatigue et la souffrance accumulées ! Même si cette semaine démolition reste une semaine d'instruction durant laquelle les corps peuvent se poser et se détendre, je garde l'esprit bien ouvert car je veux tout assimiler et surtout obtenir la meilleure moyenne possible dans ce domaine comme dans celui des armes que j'affectionne particulièrement.

Il ne faut pas manquer de rester vigilant malgré l'ambiance dilettante et les mots techniques prononcés par l'instructeur au milieu de délires parfois extravagants, ne pas se laisser perturber et ne rien laisser passer. Il faut s'appliquer à tout noter, tout enregistrer, car aucun cadeau ne sera fait aux uns ou aux autres lors des contrôles théoriques et pratiques qui nous attendent. C'est pour cela que je reste attentif et concentré, avide de nouvelles connaissances et attentif à ne rien rater de cette semaine primordiale pour la suite des événements.

De la même façon que le maniement des explosifs fait partie des compétences primordiales chez les commandos marine, l'élément aquatique constitue un autre domaine dans lequel nous n'avons pas le droit à l'erreur. Pendant notre formation, nous passons une grande partie de notre temps dans l'eau, sous l'eau et sur l'eau.

Il fait froid ce matin-là lorsque nous arrivons sur le port de Camaret, un bourg

du Finistère sans doute charmant en été, et même réputé pour être une cité d'artistes et une terre d'écrivains, mais en cette saison hivernale, nous pressentons que nous allons y vivre un grand moment de solitude.

Les maisons de pierre aux toits d'ardoise sont aussi sombres que le ciel qui nous surplombe ce matin. Il fait si froid qu'une épaisse vapeur blanche s'échappe de nos entrailles lorsque nous ouvrons la bouche. Nos doigts sont gonflés par le gel et nos mains abîmées par les efforts, nos corps sont fatigués et trempés jusqu'aux os. C'est d'ailleurs là que j'entendrai pour la première fois cette expression que je n'oublierai jamais, « avoir froid jusqu'au bout des os »…

La nuit précédente a été à la fois courte et douloureuse. Nous avons passé notre temps à flirter avec les roches et les falaises du Toulinguet, à la pointe desquelles un sémaphore a été érigé dans les années 1950. Les ouvriers n'eurent pas à aller bien loin pour trouver les tonnes de galets nécessaires à son édification. La côte n'est qu'une immense muraille de grès sculptée par la mer qui, jour après jour, siècle après siècle, continue à attaquer la falaise et à mordre cette pierre dure et tranchante comme du métal. C'est au cours de ces exercices nocturnes de franchissement d'obstacles, de descente en rappel, d'ascension en échelles spéléo, d'escalades sur fond de thème tactique que j'ai perdu Patrick, mon frère de sang corse. Lors du dernier parcours commando, il s'est ouvert le tibia sur une vingtaine de centimètres, et si profondément que l'os en était presque visible. C'est un coup dur pour mon moral, sans même parler du sien. Il devra attendre au moins six mois avant de pouvoir se représenter au stage et tout recommencer depuis le début. La pression psychologique est si forte que beaucoup ne reviennent jamais[1].

Oui, la nuit a été courte et douloureuse, et l'aube grise qui se découvre devant nous n'incite guère à l'enthousiasme.

Nous déchargeons les zodiacs sur la petite plage qui jouxte le port, puis nous montons dans les embarcations en un minimum de temps, dans la plus grande discrétion et en gardant une posture opérationnelle – du personnel en arme, posté à des endroits bien précis, assure la protection du périmètre.

Nos gestes sont secs, économes, précis et efficaces. La plupart des stagiaires ont développé un instinct animal qui leur permet de faire preuve d'une extrême vigilance, le regard aux aguets, l'ouïe sensible au moindre bruit. Telle une meute de loups en situation d'insécurité permanente, nous avons pris l'habitude de cohabiter et nous avons développé les réflexes nécessaires à notre survie collective. Notre corps s'est transformé en machine prête à réagir au moindre signe d'alerte. Nous avons adopté de nouvelles attitudes et nous analysons tout ce qui nous entoure, sur le qui-vive en permanence quelle que soit la

configuration du terrain, en milieu urbain comme en pleine nature.

Après avoir vérifié le bon gonflage de l'embarcation en appuyant un genou sur le boudin du zodiac, j'amarre à l'intérieur nos sacs et notre matériel, puis m'équipe avec la Mae-West ainsi qu'on nous l'a demandé. Un instructeur nous rappelle de veiller à garder nos musettes bien étanches, ce qui me conforte dans l'idée que nous allons certainement compléter l'exercice nautique d'une phase natation. Cette pensée suffit à elle seule à faire redoubler les frissons qui agitent mon corps et que je m'efforce tant bien que mal de contrôler ou de camoufler. *Bon Dieu, quelle météo, quelle fatigue ! Que ne donnerais-je pas pour un bon bain chaud ou un vrai café accompagné de quelques viennoiseries !* Je me surprends quelques instants à rêver non pas d'un grand luxe, mais d'un petit confort qui améliorerait l'ordinaire et nous requinquerait. Un peu de chaleur et de douceur… Je suis trop fatigué pour rêver à quoi que ce soit d'autre qu'un simple café chaud, et même les filles ont disparu de mes pensées. Je ne me souviens d'ailleurs plus de quand date ma dernière érection tant nous sommes en permanence focalisés sur les tâches à accomplir. À défaut d'un café chaud, mon rêve de confort pourrait être pleinement satisfait si un maigre rayon de soleil se contentait de percer la couche nuageuse pour nous réchauffer l'épiderme, mais c'est encore trop demander. Le soleil est aux abonnés absents malgré le jour qui se lève. Seuls le crachin et le froid, deux frères d'armes dont nous nous passerions volontiers, daignent accompagner notre sortie en mer.

Deux marins pêcheurs observent sans broncher nos quatre zodiacs montés face à la mer. Combien de générations de jeunes stagiaires ont-ils vus passer dans leur petit port ? J'imagine volontiers qu'ils en ont vu défiler une multitude dans cette Bretagne grandiose et austère dont les pierres, les bateaux et les habitants reflètent une profonde luminosité.

Prêts pour le départ, nous rappelons les factionnaires. Nos mains raidies par le froid se posent sur les poignées de caoutchouc, prêtes à soulever le zodiac pour le mettre à l'eau.

« À bras fermes ! »

En entendant cet ordre qui commande la levée du zodiac, nous empoignons l'embarcation dans une parfaite synchronisation et nous avançons vers l'océan aux flots calmes. L'eau mord rapidement mes pataugas, puis monte jusqu'à mes mollets le temps que nous ayons assuré une flottabilité suffisante au zodiac. Un froid intense saisit mes pieds, s'infiltre dans mes jambes, imprègne mes cuisses, glisse le long de ma colonne vertébrale et remonte jusque dans ma nuque. Je serre les dents pour les empêcher de claquer.

« Embarquez ! »

Tous mes camarades grimpent à l'intérieur pendant que je demeure immergé dans l'eau jusqu'à la taille afin de maintenir le nez du zodiac face à la mer. Je continue de serrer les dents à m'en faire exploser la mâchoire. Enfin, l'instructeur présent dans l'embarcation me confirme que je peux à mon tour monter à bord, ce que je fais en prenant soin de ne pas percuter ma brassière. Je me hisse sur le boudin et me glisse par-dessus, mais sans rien gagner en chaleur puisque l'eau glacée imbibe tout mon treillis jusqu'au torse. Nous tirons maintenant sur le bois mort, ce qui signifie en langage marin que nous pagayons sur cet océan magnifique, autant pour nous éloigner de la côte que pour nous réchauffer. Entre deux coups de pagaie, je jette un coup d'œil à mes camarades, qui n'ont pas l'air plus frais que moi.

« Vous connaissez les réjouissances du jour ? », lance le second-maître à notre bord. « Baignade sur 200 mètres en équipe, puis franchissement de rouleaux avec retournement de zodiacs. Une belle journée en perspective, hein ? »

Sa question n'entraîne bien sûr aucune réponse. Dire ce que nous pensons ou exprimer notre ressentiment serait bien trop risqué. Nous continuons à pagayer jusqu'à environ 200 mètres de la côte, puis nous formons une grappe en rapprochant les quatre zodiacs et en les positionnant désormais face à la plage. Nous apercevons alors une partie des instructeurs restés sur la berge, mais nous notons aussi la présence d'un véhicule ambulance sur le quai, ce qui n'est pas fait pour nous rassurer, même s'il fait partie de notre quotidien et que nous sommes habitués à sa présence. Et, bien que nous fassions tout pour éviter d'en avoir l'usage, cela ne nous empêche pas d'entretenir de bonnes relations avec l'infirmier, alias le Sorcier, qui soigne nos petits bobos pour éviter qu'ils ne s'infectent.

Il ne nous faut guère de temps pour deviner que la baignade de 200 mètres annoncée joyeusement par le second-maître ne va pas tarder à commencer. Nous faisons le vide dans notre esprit, désireux d'en finir au plus tôt.

« Mise à l'eau de tout le personnel par zodiac avec musette et arme ! Point à atteindre, la plage à 200 mètres. Vous devez rester groupés. Vous partez ensemble, vous arrivez ensemble. Je vous rappelle que la nage est éliminatoire. Celui qui abandonne fera sa valise dans la foulée ! »

À peine ai-je le temps de jeter un coup d'œil à mes camarades dont je suis aujourd'hui le chef d'équipe, que nous commençons à nous mettre à l'eau. Encore une fois, nous procédons de la manière la plus discrète possible. Pas de plouf comme à la piscine, mais une lente immersion qui provoque comme une interminable décharge électrique dans tout le corps. L'eau glaciale paralyse

rapidement tous mes membres et raidit ma nuque jusqu'à la transformer en barre de fer. Pour lutter contre ce phénomène, j'immerge par deux fois la tête sous l'eau, les yeux ouverts, distinguant alors les jambes de mes compagnons qui battent dans l'eau comme si je regardais un film flou aux teintes verdâtres. Le froid est terrible et il ne faut surtout pas perdre de temps pour accomplir les 200 mètres de nage si l'on veut éviter d'avoir des crampes ou de se transformer en glaçon.

En tant que chef d'équipe, je prends la pointe de la formation pour donner la cadence, en espérant que tout le monde suivra au même rythme. Notre seule aide vient de nos musettes, que nous avons rendues étanches en les doublant à l'intérieur avec un sac poubelle noir. Elles nous permettent d'améliorer notre flottabilité en nous remontant les fesses vers la surface, mais l'arme que nous portons en bandoulière provoque l'effet inverse en nous gueusant la face et les bras et en nous attirant vers le fond. C'est donc dans une position inconfortable, par un temps hivernal, dans une eau glaciale, avec des chaussures aux pieds et une arme à l'épaule, le corps harassé de fatigue et le cerveau engourdi par le froid, que nous nous efforçons de faire nos mouvements de brasse pour progresser jusqu'à la rive. L'instructeur nous accompagne, mais sans partager nos tourments. Il s'est contenté de démarrer le moteur du zodiac et nous suit à faible distance afin de ne pas nous incommoder avec les gaz d'échappement.

Que la plage semble lointaine ! Nous échangeons des regards d'encouragement, mais nous nous interrogeons aussi individuellement sur celui qui pourrait craquer, celui qui n'y arrivera pas, celui qui respire un peu trop fort… Il faut ralentir, non, il faut encore accélérer… Nous communiquons entre nous par nos seuls regards, sans échanger aucune parole. Un gars que nous avons surnommé « Tétine » me tire une deuxième fois sur la musette pour me signaler que je nage trop vite. Je tourne la tête et croise son regard désemparé. Je sais qu'il n'aime pas l'eau et redoute les exercices de nage de combat. Je feins d'ignorer son signal et me contente de poursuivre au même rythme en lui sifflant entre mes dents serrées : « Tiens la cadence. Plus vite ce sera fait, plus vite on sera tranquilles, alors ne lâche rien ! »

La vision de mes yeux bleus écarquillés et de ma mâchoire figée par le froid l'effraie suffisamment pour le dissuader de réitérer sa demande.

Plus loin sur notre gauche, nous voyons un gars d'une autre équipe abandonner. Cela ne fait que renforcer notre détermination à ne pas subir notre condition. Notre orgueil collectif se sent blessé par cet échec individuel et nous nous convainquons que notre volonté nous permettra d'accomplir ce qui nous est demandé, quels que soient la température et le temps passé depuis notre mise à

l’eau. Même Tétine le comprend.

Nous ne sentons d’ailleurs même plus le froid. Nos corps sont complètement engourdis et seul notre mental peut nous permettre de trouver la force nécessaire pour franchir les derniers mètres. Soudain, mes pieds touchent le sable. Cela signifie que 1,80 mètre seulement nous sépare du fond. Je regarde à droite et à gauche, puis j’informe mes camarades sans que l’instructeur puisse m’entendre.

« On tient le bon bout, je touche le fond ! »

Tétine sourit. Il faut dire que je le dépasse de vingt bons centimètres…

Nous finissons notre nage en trottinant sur le fond sablonneux pour sortir de l’eau, puis nous arrivons sur la grève dans nos treillis dégoulinants qui ont tôt fait de dégager des nuages de vapeur, tant le contraste entre l’humidité du tissu et le froid glacial de l’air est important. Le camarade le plus proche de moi claque des dents comme un criquet qui aurait avalé un dentier.

« Récupérez vos tenues de rechange dans vos musettes ! Deux minutes pour vous changer », hurle le second-maître, qui vient de *beacher* le zodiac sur la plage.

Toute mon équipe, arrivée sur la plage au complet, se débarrasse de ses loques trempées pour enfiler des vêtements secs. Alors que je me débats avec mon bas de treillis qui me colle à la peau en raison du tissu mouillé, j’accroche le regard de Tétine, qui me fixe du coin de l’œil avec fierté, comme pour me dire merci. Encore une fois, aucune parole n’est échangée. Interpréter le regard des autres est devenu un réflexe puisque nous avons appris à tout faire en silence ; chaque jour, nous apprenons à découvrir notre véritable nature, à nous adapter, à innover et à changer nos habitudes de manière à pouvoir survivre tout en gardant assez de sentiments pour rester motivés et solidaires.

Ensemble, nous avons franchi une nouvelle étape malgré ce froid qui nous transperce de toutes parts. Mais quand nous voyons que l’instructeur se change lui aussi pour enfiler une combinaison en néoprène, nous comprenons que les joies du nautisme sont loin d’être achevées. Très vite, nous rembarquons dans notre zodiac, la musette désormais chargée du poids de nos treillis mouillés, et nous ne sommes guère optimistes quant à la possibilité de rester secs longtemps.

« Tirez sur le bois mort, allez, accélérez !!! »

Cette nouvelle course vers le large ne présage rien de bon. En formation de ligne, nos zodiacs contournent la falaise couverte de lande et chahutée par des paquets d’écume qui viennent se fracasser contre ses flancs sombres. Nous tirons sur nos bras pendant une bonne heure et demie, sans jamais perdre la cadence, au point que la sensation de froid disparaît rapidement pour laisser place à des douleurs musculaires dans nos épaules et nos avant-bras, à des rigoles de sueur

sur nos fronts. À 200 mètres devant nous, nous finissons par apercevoir une crique enchâssant une petite plage sur laquelle se trouvent déjà les autres instructeurs, vraisemblablement arrivés par voie terrestre.

Alors que nous nous rapprochons encore, j'ai soudain l'impression que quelqu'un vient de brancher des enceintes diffusant une musique relaxante, avec chants de baleines et roulis de vagues. À cette différence près que le son aurait été poussé à sa puissance maximale et que le bruit des rouleaux qui viennent s'abattre sur la plage est assourdissant. Plus nous nous rapprochons, plus le volume continue d'augmenter. Le grondement des vagues est désormais monstrueux. Il est impossible d'imaginer que l'on veuille nous faire cocher la case « franchissement de rouleaux et retournement de zodiac » de notre stage dans ce qui doit être un paradis estival mais qui, en cette saison, à cet instant, est un enfer naval, un cap Horn miniature.

Levant les yeux vers le ciel à la recherche d'un signe d'éclaircie, je ne fais qu'apercevoir un nuage de mouettes virevoltant au-dessus de nos têtes dans un ballet infernal de cris et d'acrobaties aériennes. Elles pensent sans doute que nous sommes des pêcheurs qui pourront bientôt leur fournir un reliquat de poisson afin d'assurer leur casse-croûte de cette fin de matinée.

Désolé, mes amis volatiles, mais les poissons, c'est nous, et nous n'avons aucune envie de finir sous vos coups de bec. Nous ne faisons que passer pour goûter aux délices de la baignade hors saison…

L'un des nôtres, Dumont, un gros gabarit aux yeux pétillants, connaît déjà la zone car il se présente pour la deuxième fois au stage. Il partage ses maigres connaissances avec nous, expliquant que cet endroit bastonne et que nous allons nous prendre des paquets d'eau de mer sur la gueule. Il ne fait que confirmer ce dont nous nous doutions déjà, ce qui ne nous aide guère à anticiper sur ce qu'il va falloir faire. L'instructeur coupe court à toute discussion. Il se redresse dans le zodiac en agrippant fermement la pointe avant qui se soulève dans les vagues. « Pagayez ! Et tous en même temps, en gardant le nez dans l'axe de la plage, si vous ne voulez pas qu'on se retourne ! Allez ! »

À cet instant, le second-maître a tout l'air d'un amiral de vaisseau, droit comme une statue dans sa combinaison de plongée et bienheureux de se trouver dans ce décor breton fantastique comme s'il menait un équipage de corsaires à l'abordage d'un rivage ennemi. Peut-être pense-t-il que nous ne sommes que peu de chose par rapport à cette nature sauvage sur le point de nous engloutir, à moins que ce ne soit simplement moi qui le pense pour lui.

Nous chevauchons littéralement les vagues sur notre zodiac qui se soulève en

glissant à leur sommet, avant de replonger brutalement dans le vide lorsque nous en franchissons la crête. Ce n'est plus du surf, c'est un rodéo sauvage et nous essayons de garder notre monture dans le bon axe de peur d'être désarçonnés et de nous retourner.

Je me sens vraiment minuscule au milieu de ces vagues impressionnantes et déchaînées, de ces millions de mètres cubes d'eau qui nous bousculent et nous assaillent pour nous emporter avec elles. Dans cet endroit qui pourrait être le paradis de surfeurs fous, nos quatre coques pneumatiques, seules sur cet océan furieux, se battent pour atteindre la plage…

Quand nous percutons enfin la rive sablonneuse poussés au cul par l'océan, l'embarcation passe de la vitesse de l'éclair à l'arrêt brutal. Seul l'instructeur a anticipé le choc et, tel un jaguar, il bondit en avant pour atterrir avec souplesse sur la plage. Pour notre part, nous nous écrasons les uns sur les autres et deux stagiaires de notre équipage sont même éjectés du zodiac pour aller manger le sable, tête la première. Les instructeurs du staff commando assistant depuis la plage à notre premier débarquement affichent le sourire de ceux qui connaissaient déjà la blague, mais qui ne peuvent s'empêcher de l'apprécier à chaque fois qu'elle se reproduit sous leurs yeux.

Nous ne mollissons pas pour autant et, dans un réflexe conditionné par notre formation, nous empoignons le zodiac pour le hisser à l'abri des assauts de l'océan, qui essaie de le balayer pour le mettre en travers.

C'est quelques instants plus tard seulement que l'affaire se corse et que les choses sérieuses débutent *réellement*. Nous sommes maintenant alignés face aux déferlantes avec pour mission de repartir avec nos zodiacs d'où nous sommes venus, de franchir les rouleaux, de passer la barre et de prendre la mer. Autant l'énoncé théorique de l'exercice est simple, autant sa mise en pratique est une autre paire de manches. Nous sommes comme des zombies devant cet océan impitoyable que nous observons en nous demandant comment procéder. Nous avons les jambes coupées, le souffle court, et la fatigue pèse sur nos épaules autant que le froid malmène nos corps trempés par la mer et irrités par le sel. Chaque équipe prend le temps de la réflexion, deux petites minutes de conciliabule pour décider qu'il faudra coûte que coûte maintenir le zodiac dans le bon axe au cours des premières minutes d'affrontement contre l'élément liquide. Pour cela, nous prévoyons d'embarquer le plus vite possible, de tirer sur le bois mort comme des forcenés en affrontant les vagues de plein fouet afin d'éviter le retournement. Nous lorgnons une dernière fois sur la tenue en néoprène de l'instructeur, qui nous semble parfaitement justifiée puisqu'il vous pousse des écailles et des branchies à force de passer autant de temps dans l'eau

à boire la tasse, puis nous y allons.

Volontaire pour guider le zodiac dans le bon axe au départ du rivage, je force comme un fou afin de le maintenir le nez face à la lame. La tête plus souvent dans les embruns qu'à l'air libre, c'est à peine si je vois les gars embarquer. Lorsque je me hisse à bord à mon tour, une formidable masse d'eau s'abat sur notre embarcation et la pousse de travers. À peine ai-je eu le temps de relever la tête que la vague suivante nous soulève, nous écrase sous sa masse et nous broie avant de nous retourner comme une crêpe. Nous sommes éjectés et recrachés sur la plage comme de vulgaires débris d'épave, instructeur compris.

Ce dernier est d'ailleurs furieux. « Pas assez vite ! Pas assez de coordination dans les pagaies pour rester dans le bon axe ! », hurle-t-il. Il ne fait pas que hurler, il vocifère, il aboie comme un chien enragé, bien qu'à mon humble avis son QI, son quotient intellectuel, l'apparenterait plutôt à la famille des gallinacés. Nous avons peu côtoyé ce personnage depuis le début de notre stage, et nous ne le voyons que lorsqu'il vient en renfort lors de grosses manips afin d'assurer le contrôle et la sécurité. Sa colère vient peut-être de ce qu'il n'avait pas prévu de passer sa journée avec nous, à moins qu'il n'apprécie encore moins l'élément aquatique que notre camarade Tétine.

Trois tentatives… Il nous faudra trois tentatives successives pour parvenir enfin à franchir la barre et à conduire notre zodiac hors des rouleaux. À cet instant, sans que je sache s'il craque nerveusement ou s'il cherche juste à partager sa joie à l'idée que nous ayons réussi, Dumont me regarde et éclate de rire comme un enfant. Notre instructeur en néoprène se tourne aussitôt vers lui, la voix menaçante : « Ça te fait rire ? Ça t'amuse ? »

Dumont a beau nier du bout des lèvres, rien n'y fait. L'instructeur le fusille du regard puis se jette sur lui et le roue de coups de poing. Visage, corps, tout y passe… Nous sommes totalement désemparés, incapables de comprendre cette réaction démesurée par rapport à un incident mineur. Nous détournons le regard et continuons à pagayer pour rejoindre le large, sans que je puisse m'empêcher de fulminer à part moi. *Quel abruti, cet instructeur ! Que ne donnerais-je pas pour lui sauter dessus et le défoncer à mon tour…* J'en suis capable et cela ne me fait certainement pas peur, mais – chose nouvelle – je parviens à contenir ma rage.

Quelques instants plus tard, nous voyons Dumont prendre quelques louches d'eau salée dans la main pour nettoyer discrètement son nez qui pisse le sang…

Alors que nous abordons la plage du Toulinguet, en contrebas du fort et du sémaphore, j'éprouve toujours une haine viscérale envers ce connard d'instructeur qui s'est permis de frapper sans raison ni justification, dans le seul

but de profiter de son statut et d'abuser de ses prérogatives. Je n'aime pas cet individu et je ne voudrais en aucun cas lui ressembler. Peut-être parce qu'il me fait penser à l'homme que j'étais et dont je cherche toujours à me débarrasser…

Heureusement, je vais pouvoir épuiser ma haine et ma rage dans l'exercice physique qui nous attend. Maintenant que nous avons débarqué, nous allons devoir prendre la piste abrupte plus ou moins goudronnée qui serpente sur près de 2 kilomètres en direction du fort situé tout en haut des falaises. Pour corser un peu la chose, chaque équipage doit non seulement porter son zodiac sur l'épaule, mais les quatre équipes doivent également concourir entre elles pour arriver en tête. Nous ne savons pas ce que nous réservent les instructeurs, car rien n'est jamais écrit à l'avance. Nous sommes obligés de nous en remettre à leur bon vouloir puisqu'ils peuvent aussi bien déclarer un moment de pause que multiplier les épreuves ou inventer de nouveaux « jeux » à tout moment. Grâce à cet état d'incertitude permanent, les instructeurs peuvent repérer les stagiaires qui ont un moral d'acier tout en forgeant leurs corps et leurs esprits. Malheur aux vaincus.

Avant que le départ ne soit donné, notre instructeur en néoprène trouve sur la plage un cadavre de mouette qu'il s'empresse de ramasser pour en coiffer Dumont. Fier de sa trouvaille, il fixe le cadavre par une petite cordelette qu'il passe ensuite sous le menton de l'élève comme s'il s'agissait de décorer un œuf de Pâques. Il est visiblement toujours énervé par sa balade dans notre zodiac et toujours furieux contre ce pauvre Dumont, mais cette farce macabre avec un animal en décomposition dégageant une odeur putride ne fait rire que lui. « Vous allez être nos jouets », avait clamé un instructeur au début du stage, mais je n'aurais jamais imaginé que le jeu pût être aussi stupide. Dumont n'a malheureusement pas le choix, il garde cet oiseau de malheur sur le crâne durant toute la course, que notre équipe gagne finalement en arrivant la première aux portes du fort.

Plutôt que de me réjouir de cette victoire, je m'approche de Dumont avec mon couteau à la main pour couper la suspente de son chapeau qui me dégoûte tant. Je lis la crainte dans ses yeux à l'idée que je puisse outrepasser la décision d'un instructeur, mais je n'en tranche pas moins la corde avec détermination et fierté, avant de jeter le cadavre de l'oiseau dans les douves du fort.

J'entends alors retentir la voix de notre maître de cours, Bisbau, que je n'avais pas encore vu et qui était assis au sommet de la tour de guet afin d'observer les stagiaires sans être repéré. « Tu as bien fait, Marius : ce n'est pas ça, l'esprit commando. » Puis il enchaîne aussitôt : « Première équipe, vous pouvez maintenant rincer votre matériel et aller vous changer ! »

Ces quelques mots sont comme un rayon de soleil qui diffuse dans mon cœur une chaleur incroyable. Je me sens regonflé à bloc. C’est bien à cet homme-là que je veux ressembler.

---

1. Patrick le Corse réussira le stage 6 mois plus tard et embarquera au commando de Montfort.

Chapitre 14

L’îlot de l’enfer

Ce cabanon que nous louons sur la plage du Jai, à Marignane, nous dépayse. Nous avons l’impression d’être en vacances en famille au bout du monde alors que 20 kilomètres seulement nous séparent de notre HLM.

Mon père se tient debout à côté de sa 404 Peugeot grise, face à l’étang de Bolmon.

Nous autres, les quatre enfants de son sang, nous observons ses gestes à travers les canisses accrochées par des fils de fer à l’armature en bois du cabanon pour servir de paravent. Notre mère crie et gesticule autour de nous.

Nous continuons à regarder la scène irréelle qui se déroule devant nos yeux d’enfants sans rien comprendre.

Notre père nous jette un dernier regard, puis il colle le canon de son 7,65 contre sa tempe.

Par trois fois, il appuie sur la détente sans que le coup ne parte jamais. Fou de rage, il jette son pistolet dans la lagune, grimpe dans la voiture et démarre en trombe dans un nuage de poussière qu’il arrache à la piste en terre.

« Bon débarras », lâche ma mère tandis que les deux plus petits de la fratrie pleurent à chaudes larmes.

Ce souvenir me revient brutalement en mémoire. Le film de cette scène défile devant mes yeux alors que nous avons attaqué l’instruction survie sur l’îlot Saint-Michel, un bloc de granit de 5 hectares perdu dans l’une des passes du port militaire de Lorient. Je me demande si je tire ma force de toutes ces images de disputes plus violentes les unes que les autres, de tous ces pleurs, de tous ces cris…

« C’est le docteur, c’est le docteur Cortenzen, par ici, mes petits chéris ! »

L’annonce de maître Cortenzen, qui tient dans ses mains un flacon de désinfectant et un gros sac plastique transparent rempli de seringues m’arrache à mes pensées. Il explique que chacun d’entre nous va devoir se piquer individuellement dans le « gras du bide » et que ce n’est vraiment pas grand-chose au regard des blessures auxquelles nous pourrions être confrontés en cas de conflit. Un infirmier nous fait une démonstration, puis nous reproduisons son geste sur nos ventres sans état d’âme. Aucune hésitation pour les 20 stagiaires toujours présents à ce stade de la formation.

Maître Cortenzen est un petit homme trapu doté d’une force de Viking, mais il n’est pas toujours très fin sur le plan cérébral et sa main leste fait que nous évitons de nous trouver trop près de lui. Ancien nageur de combat avec pour spécialité les capacités subaquatiques tactiques, il est désormais affecté comme instructeur et va demeurer avec nous sur ce petit bout de terre que nous occupons depuis ce vendredi et où nous allons rester coincés au moins jusqu’au lundi matin, avec pour tout ravitaillement un lapin vivant et quelques patates.

Nous disposons heureusement d’un puits d’eau douce creusé par les moines qui s’implantèrent sur l’île en 1037 pour y construire un prieuré, avant que la marine ne réquisitionne et ne transforme leur édifice à partir de 1795 pour en faire un lazaret de 500 places – un hôpital de quarantaine destiné à accueillir les équipages revenant des comptoirs indiens et de leurs longs voyages vers l’inconnu. En 1836, Louis-Philippe confirma le rôle de l’île dans une ordonnance royale stipulant que « les navires venant des Échelles du Levant et des côtes de la Barbarie, sur les deux mers, seront admis dorénavant à purger leur quarantaine de rigueur au lazaret de l’île Saint-Michel, près Lorient » puis, en 1852, l’île Saint-Michel fut transformée en poudrière et lieu de stockage de munitions, avant d’être consacrée à partir de 1968 à l’entraînement des fusiliers marins. Le fort de la poudrière et ses caves bunkérisées constituaient en effet un environnement idéal pour la création de toutes sortes de parcours plus déstabilisants les uns que les autres.

En un mot comme en cent, nous voilà coincés pour quelques jours sur une île ayant successivement servi de lieu de prière, d’hôpital ou de mouroir pour ceux qui étaient atteints de la fièvre jaune, puis de poudrière. La prière, la souffrance et les armes… Difficile de trouver un lieu plus approprié pour cet entraînement survie que nous venons d’inaugurer par une piqûre dans le ventre !

Si nous n’avons pas grand-chose à nous mettre sous la dent, nous faisons en tout cas honneur à l’ancienne fonction de dépôt de munitions de l’île. Notre

instruction étant basée sur le combat urbain et le maniement des armes, nous passons plusieurs heures à progresser en binôme ou en équipe dans la petite rue de l'île bordée de part et d'autre de bâtiments en ruines. Il nous faut pénétrer dans chacun d'eux, inspecter les lieux et réagir au quart de tour si nous tombons sur une cible représentant un terroriste – avec ou sans otage. Tous nos tirs se font à cartouches réelles, avec des fusils à pompe Remington ou des pistolets semi-automatiques de calibre 9 mm, dans les conditions les plus proches possible de la réalité. Seule la proximité du port de commerce de Lorient et de ses habitations, à seulement 2 ou 3 nautiques de notre position, limite le choix de nos munitions en raison des éventuels risques collatéraux.

Bien que les cibles soient en carton et les bâtiments en ruines, je peux vous assurer que l'adrénaline est présente et que nous agissons en véritables professionnels. Nous buvons les paroles du maître de cours, Bisbau, qui nous prodigue à tout instant une instruction de qualité en partageant avec nous son expérience de nageur de combat spécialiste du contre-terrorisme maritime. Il dispense ses connaissances avec calme et efficacité, et nous gravons ses mots aussi bien que ses gestes dans notre mémoire. En plus de nous transmettre son expérience, il nous sensibilise également à l'esprit si particulier de cette corporation de commandos dont l'origine remonte aux 177 bérets verts français qui débarquèrent sur les plages de Normandie le 6 juin 1944, sous les ordres du commandant Kieffer.

Malheureusement, tous les instructeurs n'honorent pas de la même façon la mémoire de ces hommes auxquels nous souhaitons ressembler. Un peu à l'écart de notre groupe, deux d'entre eux s'affairent à découper une cartouche de calibre 12 afin d'en extraire les plombs. Leur ouvrage achevé, ils la chargent dans un fusil à pompe et interpellent un élève du stage.

« Petit Canasson, ramène-toi ! Viens par là ! »

« Petit Canasson » est le surnom donné à l'un de nos stagiaires dont je suis aujourd'hui responsable en raison de ma récente promotion à la fonction de pistard. C'est un élève toujours limite, bien que dans la moyenne, mais il est dans le collimateur de ces deux instructeurs, qui en ont fait leur souffre-douleur. Comme par hasard, l'un de ces deux instructeurs n'est autre que celui au QI de poule qui s'était déjà illustré en coiffant Dumont d'une mouette en décomposition.

« Allez, tu te retournes, tu regardes l'île de Groix et surtout tu bouges pas ! »

L'un des instructeurs braque le fusil sur le postérieur de Petit Canasson, puis tire sa cartouche bidouillée sous les éclats de rire de son collègue, QI-de-Poule.

L’élève s’écroule sous mes yeux en hurlant et en se roulant par terre.

« Pistard, pistard ! Relève ce crétin et regarde ce qu’il a ! »

J’aide mon camarade à se relever pour m’apercevoir que son arrière-train est en sang. Je lui fais baisser son bas de treillis tout en appelant l’élève responsable de la trousse infirmerie. Ensemble, nous constatons les dégâts. Petit Canasson souffre d’une profonde plaie dans la fesse, avec un deuxième trou si profond que je pourrais quasiment y glisser la première phalange de mon index. La bourre de la cartouche et la poudre lui ont brûlé le pantalon au point d’entamer profondément la chair. Nous lui faisons un pansement compressif pour arrêter le saignement, mais cette blessure marque la fin de son stage. Nous ne le reverrons bientôt plus.

Le maître Bisbau, qui se trouvait à l’écart, n’a pas tardé à arriver au pas de course pour comprendre quelle était la cause de cette détonation et de ces hurlements. Tandis que j’achève le pansement, je peux le voir du coin de l’œil affronter ces deux instructeurs bien plus stupides qu’efficaces. Ils donnent l’impression d’être sur le point d’en venir aux mains, ce qui ne serait vraiment pas pour me déplaire, mais les deux imbéciles finissent par baisser les yeux et acquiescer à tout ce que leur ordonne maître Bisbau, dont le charisme et la force physique sont indéniables. Enfin, ils quittent les lieux sans même nous jeter un regard et se dirigent vers l’embarcadère.

L’incident étant désormais clos, nous reprenons le cours des opérations. Sac au dos et en formation tactique, nous gagnons l’une des petites zones boisées de l’île afin d’y être briefés sur notre bivouac, qui va se prolonger jusqu’au lundi matin en complète autonomie, avec notre maigre lapin et nos quelques patates pour tenir plus de quarante-huit heures, mais sans la présence des instructeurs. Il a beau s’agir d’un week-end survie, nous allons néanmoins pouvoir souffler, reposer nos corps meurtris et vider nos têtes encombrées par toute la pression que nous avons accumulée au quotidien. Il ne s’agit pas de se reposer à proprement parler puisque nous avons de nombreuses tâches à accomplir – restitution de ce que nous avons appris en matière de guérilla, avec pose de collets, construction d’un four à pain semi-enterré, établissement d’un camp de base avec abris et postes de combat, etc… –, mais le fait de ne pas avoir d’instructeurs sur le dos pendant plusieurs heures nous permettra incontestablement de recharger nos batteries et d’évacuer un peu de notre stress permanent.

Quand le zodiac des instructeurs s’éloigne enfin de notre bout de terre, je rassemble les stagiaires pour que nous puissions nous organiser. J’assigne ainsi différentes tâches aux binômes ou aux trinômes, sans oublier bien sûr de

désigner un factionnaire pour assurer la surveillance de notre camp de base. Cette sonnette devra être assurée vingt-quatre heures sur vingt-quatre au point stratégique choisi, selon un système de relève qui permettra à chacun d'assurer sa part du travail.

Sans perdre un instant, nous nous mettons à l'œuvre. Les « chasseurs » partent poser des collets tandis que le « boulanger » commence la construction de son four à pain dans la tradition tahitienne : un four semi-enterré afin de filtrer les émanations de fumée par une couche de terre et de cailloux et éviter que celles-ci ne soient visibles de loin. Des postes de combat et des emplacements de protection pouvant accueillir deux ou trois personnes sortent de terre, ainsi que des abris qui permettront aux binômes de se reposer. Nous étudions également les chemins de repli possibles pour rejoindre le point de regroupement fixé. Tout ce que nous accomplissons obéit aux principes de la guérilla, à savoir la mise en place d'une solution principale, d'une solution secondaire et d'une solution de secours pour anticiper tout problème et se préparer à toute éventualité dans le respect de notre cadre tactique et logistique.

Une fois le démarrage des opérations bien entamé, je m'occupe d'aller sacrifier le lapin et de le dépecer avant de le boucaner pour mieux le conserver. Vu sa taille, l'état de nos estomacs et notre nombre, je doute cependant que nous le conservions très longtemps. Cela ne m'étonnerait pas d'ailleurs que nous allions jusqu'à croquer les os de cette pauvre bête une fois cuite, comme s'il s'agissait de quelques biscuits apéritifs. Le boucanage n'en reste pas moins une pratique à maîtriser. L'opération consiste à placer à bonne hauteur au-dessus du feu une « clef », c'est-à-dire un rectangle de bois vert tapissé d'un lit de feuilles, sur laquelle on pose la viande crue avant de la recouvrir d'un autre tapis de feuilles. La fumée va alors cuire la viande tout doucement et lui assurer une saine conservation.

Après m'être occupé de la mise en route du dîner, je pars poser quelques pièges de fortune tout autour de notre zone de bivouac – non pas des collets pour assurer un supplément de ravitaillement, mais bel et bien des pièges destinés à prévenir toute intrusion dans notre zone de vie. Pour que nos camarades et moi ne commettions pas l'erreur d'être pris à nos propres pièges, nous avons déterminé auparavant un itinéraire unique pour entrer ou sortir du camp, ce qui représente une sécurité supplémentaire.

La majeure partie des pièges que nous fabriquons est réalisée à partir de pointes de bois acérées ou de trous camouflés dont le fond est armé de ces mêmes pointes. Afin que les blessures de l'ennemi soient le plus handicapantes possible, les piques de bois sont enduites d'excrément humain ou animal de

manière à entraîner une infection. En matière de pièges, j'avoue cependant avoir deux favoris en guise de systèmes d'alarme. L'un d'eux fait usage de bouteilles de verre accrochées aux branches par du fil de pêche, lesquelles sont libérées dans un grand fracas si un intrus marche sur les branches disposées au sol faisant office de système de déclenchement. Le deuxième est un bricolage à base de branches souples agrémentées de pointes qui peuvent blesser un homme au visage si le système de tension les retenant ployées est déclenché. Quels que soient les pièges, leur philosophie reste la même : blesser l'ennemi à travers une action psychologiquement forte, le retarder dans son combat en l'handicapant et prévenir les hommes en faction de son arrivée. Comme dans un jeu d'échecs, il s'agit de gérer l'avance que nous pouvons avoir sur l'ennemi, et de garder toujours un mouvement d'avance sur lui tout en appliquant à la lettre l'esprit débrouille que l'on nous inculque au cours de notre formation. Pour cela, il ne faut pas hésiter à se mettre à la place de l'adversaire. Ainsi vous l'aurez « baisé » au moins deux fois avant même qu'il n'ait eu la moindre occasion de vous surprendre ou de vous neutraliser.

Nous continuons à développer notre instinct animal, cet instinct de survie qui est primordial et qui permet de décupler nos forces physiques, mais aussi nos capacités intellectuelles. Nous devons agir en prenant à chaque fois la bonne décision, celle qui pourra nous garantir aujourd'hui de poursuivre le stage, mais aussi celle qui pourra demain nous sauver la vie. Nous apprenons à décider en un minimum de temps, avec efficacité, en développant une respiration collective qui fait que nous travaillons au profit des autres pour garantir en priorité le succès de la mission et la sécurité du groupe. Nous sommes les membres d'un clan. Nous faisons partie d'une meute au sein de laquelle tous les éléments s'imbriquent comme les pièces d'un puzzle pour converger vers le même objectif. La cohésion et les liens qui nous unissent sont indéniables.

Force et compétences individuelles sont mises au profit de tout le groupe afin d'avancer sans jamais subir notre sort. *Potius mori quam foedari*, pourraient clamer les latinistes.

Plutôt la mort que la souillure.

Telle est la devise du commando de Montfort.

L'organisation de notre camp de base est désormais en place, ce qui ne nous change guère depuis le début du stage puisque nous avons passé bien plus de temps sur le terrain, à l'extérieur, qu'entre quatre murs. Nos corps et nos esprits se sont habitués aux pires conditions météorologiques et plus rien ne peut nous déranger. Nous trouvons toujours le moyen d'inventer une quelconque protection de manière à retrouver un peu de bonheur intérieur. Le corps humain

est bien conçu. Il s'adapte aux milieux les plus hostiles et, pour autant que l'esprit suive et ne lâche rien, nous nous sentons pour ainsi dire capables de tout supporter.

Les stagiaires que nous sommes se sont métamorphosés. Nos visages, plus marqués qu'avant, ne sont plus les mêmes. Un regard ou un geste suffit pour communiquer entre nous. Nous ne nous parlons pas beaucoup, mais nous nous comprenons très vite. Nous partageons les mêmes objectifs et avançons dans la même direction. Efforts et réflexions individuelles sont mis au service de la collectivité. Rien ne se fait sans que tout le monde soit au courant. Respiration collective et cohésion sont notre pain quotidien.

Et quel bonheur d'être enfin seuls, sans instructeurs pour nous surveiller ou nous harceler.

Un bonheur qui peut cependant tourner au cauchemar… La faim nous ronge les tripes à tel point que certains sont prêts à tout pour trouver quelque chose à manger, quitte à risquer leur vie. Lors d'un stage précédent, deux élèves ont ainsi tenté de profiter de leur relative liberté pour gagner la côte à la nage afin d'en revenir lestés de provisions… Mais les courants et la température de l'eau ont contrarié leurs projets et les deux affamés n'ont eu la vie sauve que grâce à des marins pêcheurs qui les ont repêchés avant qu'ils ne se noient, victimes de l'hypothermie autant que de la fatigue… Fin du stage pour eux ! Sans que la situation soit aussi dramatique de mon côté, je finis cependant par apprendre au bout d'une journée qu'un ou plusieurs de nos élèves ont pénétré dans l'Escale, le bâtiment en dur à la pointe sud de l'île qui sert de lieu de stockage pour le matériel des instructeurs et les provisions. Les intrus ont brisé un carreau à l'arrière du bâtiment, ont fait un raid dans les réserves, puis sont revenus au camp après avoir apaisé leur faim. En inspectant les lieux du larcin, je me rends compte que la vitre brisée pour pouvoir ouvrir la fenêtre l'a été après avoir été poussée du plat de la main ou avec une main enrobée d'un chiffon. Elle ne s'est pas brisée en mille morceaux en tombant sur le sol, mais s'est simplement cassée en deux pans égaux – sans doute en raison de la couche de sel apporté par le vent ou les embruns qui l'ont solidifiée au cours des ans, comme si elle avait été renforcée d'un film plastique.

Qu'importe. Pour moi qui suis pistard, donc responsable du groupe, cela ne peut signifier qu'une seule chose lors de la visite de contrôle qui doit se dérouler au cours du week-end : la mort et la souillure… La souillure pour ne pas avoir contrôlé les stagiaires ou ne pas m'être fait respecter ; et la mort car l'instructeur qui effectuera le contrôle n'est autre que QI-de-Poule.

En toute honnêteté, j'éprouve alors une peur animale. Je suis terrifié à l'idée

que ce casse soit découvert et que j'en porte la responsabilité à tort ou à raison. Je m'imagine exclu, renvoyé, humilié et rabaissé devant QI-de-Poule dont je suppose qu'il prendra un malin plaisir à savourer mon agonie. Dénoncer les coupables serait une faute tout aussi impardonnable que si j'avais moi-même commis le crime. Je ne vois aucune échappatoire, à moins que QI-de-Poule ne se rende compte de rien… À moins que le carreau brisé puisse être réparé. À moins que je remette tout en état… Je ne vois alors qu'une possibilité : appliquer l'esprit débrouille que l'on nous inculque depuis l'origine. Je retourne au camp, fais une razzia sur la mie de pain des miches que nous avons mises à cuire dans notre four, puis retourne à l'Escale bricoler la vitre. J'entre par la fenêtre, ramasse au sol les deux morceaux de vitre, ressors en refermant la fenêtre derrière moi, puis malaxe la mie de pain entre mes doigts pour en faire une sorte de mastic que j'applique sur l'encadrement des deux morceaux de verre après les avoir relogés en équilibre dans leur sabord. Mon installation de fortune semble à peu près tenir… Je prie pour que le froid et les embruns solidifient rapidement la mie de pain et pour que le vent ne souffle pas trop sur cette maudite vitre, puis je regagne le camp avec la hantise de voir QI-de-Poule débarquer inopinément.

Celui-ci se présente quelques heures plus tard à l'embarcadère, accompagné de sa petite fille de 6 ans et de son fils de 8 ans. Il veut sans doute leur montrer le royaume sur lequel il règne et la terreur dans laquelle il fait vivre ses sujets. Averti par le factionnaire en guet, je suis prêt à l'accueillir avant même qu'il n'aborde. La peur au ventre, j'amarre son embarcation et recule pour le laisser passer, mais il manque se casser la figure et tomber à l'eau.

« Putain de vérole !, s'exclame-t-il dans un rugissement.

– Papa, qu'est-ce que c'est, la vérole ?, interroge sa petite fille d'une voix innocente.

– Demande à ton frère ! Tu auras bien le temps de savoir ! », répond QI-de-Poule, rouge de colère.

Vu la manière dont commence l'inspection, je ne me fais guère d'illusion sur le sort qui me serait réservé s'il devait se rendre compte de mon subterfuge à l'Escale… Je l'accompagne une petite heure dans sa tournée, *priant, priant, priant* pour que tout se déroule sans accroc, jusqu'au moment où il m'annonce vouloir jeter un coup d'œil à l'Escale. Je reformule un milliard de prières à l'attention de Notre-Dame de la Garde, qui veille sur Marseille et les Marseillais depuis son piton de 150 mètres de haut, et je retiens mon souffle le temps qu'il entre dans l'Escale et y jette un coup d'œil.

Dieu soit loué, il ne se rend compte de rien et ressort rassuré… *Merci, Bonne Mère*…

Après l'avoir raccompagné jusqu'à l'embarcadère et l'avoir vu repartir avec ses enfants, je peux enfin me remettre à respirer. Le couperet n'est vraiment pas passé loin, mais je suis plus exténué que jamais. Pendant que certains pansent leurs plaies – de grosses plaies béantes colorées d'énormes hématomes aux pieds ou aux mains, et même, pour plusieurs d'entre nous, de véritables infections –, je profite des quelques heures de tranquillité que j'ai devant moi pour me glisser dans mon abri de fortune confectionné à partir de branchages pour le toit et de fougères pour le matelas. Avant de sombrer dans le sommeil sans avoir besoin que l'on me chante une berceuse, je règle ma montre et demande parallèlement au factionnaire de me réveiller à l'issue de la sieste de deux heures que je m'octroie. On n'est jamais trop prudent…

* * *

« Embarcation en vue », annonce le factionnaire le lundi matin, à l'issue de notre week-end survie. Je sais qu'il s'agit du zodiac des instructeurs et le préavis du factionnaire me permet de recadrer les derniers détails de notre campement, de demander aux gars de ranger tout ce qui traîne et qui pourrait déclencher l'ire de nos pères spirituels, puis d'adopter une attitude plus guerrière. Cela s'appelle l'anticipation, et c'est devenu ma seconde nature.

Selon le protocole établi, je dois accueillir les arrivants à distance. Une fois la reconnaissance visuelle effectuée, je dois ensuite appliquer les procédures d'identification et d'authentification en utilisant les codes réglementaires définis sur le terrain à l'occasion des opérations spéciales. Un luxe de précautions pour garantir une sûreté maximale.

J'identifie Bisbau, le maître de cours, accompagné de quatre autres instructeurs aux têtes de tueurs en tenue de camouflage impeccable de type « guerre d'Algérie ». Je me dirige vers eux, le bras faible à 45 degrés avec mon arme dans la main forte, puis j'annonce la première partie du mot de passe. Le maître répond immédiatement avant d'enchaîner sur une question.

« Alors, pistard, ces vacances ?

– Tout est clair, maître, effectif au complet. »

Je sers ensuite de guide à tout le staff instructeurs pour leur permettre de faire l'inspection de notre bivouac. Le campement et ses alentours sont passés au peigne fin tandis que je commente les emplacements des factionnaires, la disposition des postes de combat, les abris individuels, la répartition des pièges, l'état des armes, la qualité du pain et les réserves de nourriture… L'inspection est minutieuse et je la passe avec les abdominaux contractés en permanence, de

peur de me ramasser un direct au foie ou un coup de latte dans les parties à la moindre constatation négative.

Heureusement, rien de tel ne se produit. Par son comportement et ses sourires discrets comme par ses réflexions judicieuses, le maître de cours montre sa satisfaction, qui valorise le travail effectué par l'ensemble des stagiaires.

C'est cet homme qui m'a baptisé « Marius », en raison de mon origine marseillaise.

L'inspection achevée, un nouveau rassemblement est programmé sur la zone de béton de notre îlot, face au port de commerce de Lorient. À l'heure dite, nous sommes alignés, droits dans nos pataugas, nos sacs opérationnels reconditionnés et posés à nos pieds, le visage et les mains noircis par le camouflage, le corps fatigué et les yeux lourds, mais avec une étincelle dans les yeux. Ma voix claque le garde-à-vous.

« Stage commando 59 rassemblé complet, à vos ordres, maître ! »

Bisbau ne perd pas une seconde. D'une voix claire et limpide, il annonce :

« Ce jour, tenue bas et haut de treillis avec seulement bout d'encordement, pataugas aux pieds. Vous allez effectuer le parcours audace sans chronomètre. Il faudra vous débrouiller afin de franchir tous les obstacles avec le seul matériel en votre possession, c'est-à-dire vos bras, vos jambes et surtout votre tête et votre bout d'encordement. Départ dans dix minutes dans l'ordre alphabétique. »

Pas de doute, je suis le premier de la liste. Je resserre aussitôt les lacets de mes pataugas pour que mes chevilles soient parfaitement maintenues, je glisse un T-shirt camouflé et sec sous ma veste de treillis pour avoir l'illusion d'un confort inestimable, puis je me mets tout de suite à trottiner et à m'échauffer afin de réveiller mon corps meurtri et ne pas le blesser durant le parcours.

Enfin, je m'avance vers le départ, matérialisé par un couloir en barbelé contre lequel est planté un panneau métallique rouillé de couleur rouge portant l'inscription « DEP AUDACE[1] ». Au coup de sifflet, et malgré l'absence de chronomètre, je m'élance comme si j'ambitionnais de pulvériser mon meilleur temps – conditionnement oblige. Le parcours et le cheminement à suivre sont indiqués par plusieurs flèches noires peintes sur chacun des obstacles. Le premier d'entre eux est un bunker contre la façade duquel pend un bout dont je me saisis pour escalader le béton sans trop avoir à forcer. Parvenu au sommet de l'édifice, je saute en direction d'une petite piste débouchant rapidement sur un pont à bascule, un madrier accroché par quatre câbles à quatre poutrelles métalliques plantées dans le sol. Il s'agit maintenant de franchir ce tape-cul modèle commando en position debout, tout en sachant que sa forte inclinaison

est une formidable incitation à tomber dans la fosse juste en-dessous, remplie de ronces et de branchages. Un instructeur à proximité veille à ce que votre passage se déroule dans les règles de l'art, quitte à vous obliger à recommencer à l'infini puisqu'il n'y pas de chronomètre aujourd'hui ! Sans hésiter, je m'élance en courant vers la poutre et grimpe dessus à l'équilibre, la faisant s'incliner de plus en plus rapidement alors que je progresse. Avant d'être complètement déséquilibré, je me propulse en avant et saute de l'autre côté de la fosse. Pas de chute, pas de casse, je repars vers la passerelle suspendue d'une dizaine de mètres de long sur laquelle je m'élance au pas de course en prenant appui sur les mains courantes en acier disposées de chaque côté. Attention à ne rater aucune des lattes de bois du tablier… Elles sont relativement espacées et tanguent d'un côté à l'autre en fonction de mon poids et de mes foulées, au point qu'il me faut presque marquer l'arrêt pour ne pas finir sur le lit de ronces, 3 mètres plus bas ! Nous ne disposons d'aucune assurance, sinon de ronciers qui ne manqueraient pas d'amortir ma chute avec amour.

Malgré les risques, la fatigue et la concentration requise, je ne peux m'empêcher de saluer l'imagination des anciens qui ont conçu et réalisé tous ces ouvrages. Très peu de choses ont changé dans les méthodes d'entraînement et dans l'esprit des commandos marine depuis la Seconde Guerre mondiale, ce qui explique sans doute la rusticité et l'efficacité dont ils font toujours preuve.

Je me retrouve un peu plus tard enfermé dans une cuve de béton aux parois lisses. À moins de rebrousser chemin et de ressortir par la petite faille latérale qui m'a permis d'y entrer – ce qui serait considéré comme un échec –, je ne peux m'évader de ce cachot qu'en grimpant aux parois lisses telle une araignée et en m'échappant par le petit trou d'homme creusé au sommet. Je saisis l'un des bâtons qui se trouvent au sol, l'accroche à mon bout d'encordement, puis lance celui-ci à travers le trou au-dessus de moi en espérant qu'il retombera en travers du puits de lumière, de manière à ce que je puisse tirer sur la corde sans qu'elle cède et ainsi me hisser sur les 3 mètres qui me séparent de la sortie. À ma troisième tentative, le bâton reste idéalement accroché. Je m'extrais de la cuve à la force des bras et émerge à la lumière comme pour une nouvelle naissance.

« Bienvenue au monde, pistard », lance l'instructeur perché en haut.

Je récupère mon bout et rejette le bâton dont je me suis servi à l'intérieur de la cuve afin qu'il puisse servir au stagiaire suivant – la respiration collective demeure dans l'action et il faut prendre garde à ne jamais l'oublier.

Après la cuve, je m'attaque à la grande échelle suspendue dans le vide. Identique à la passerelle précédente, mais dépourvue de mains courantes, elle s'élève à un angle d'environ 45 degrés sur environ 30 mètres de long pour

aboutir sur un tertre et doit être gravie en position debout malgré la gîte de droite et de gauche qui vous rappelle à l'ordre en permanence. Je la monte sans me gaufrer, en prenant soin de ne jamais ralentir l'allure pour ne pas être déséquilibré, puis parviens au sommet du tertre, dont je redescends aussitôt la pente pour aller me plaquer contre le muret en contrebas à partir duquel je devrai lancer des grenades offensives – une fin de parcours permettant de juger de votre adresse malgré votre souffle court et ce que viennent d'encaisser vos jambes et vos bras.

Accroupi en protection derrière le muret de pierres, je tends la main pour récupérer les deux grenades offensives modèle 37 que me passe un instructeur. Aussitôt après, il me désigne la fenêtre d'un bâtiment désaffecté situé à une quinzaine de mètres de ma position.

« Pas besoin de mode d'emploi, pistard ?

– Non, premier-maître », je rétorque, encore essoufflé.

Je dégoupille la première grenade et la lance en direction de l'objectif. Retard de deux à quatre secondes, bingo, je suis dedans… Je me plaque au sol et *Boum !*, première détonation. Je réitère mon lancer avec le même succès, puis me redresse pour attendre les consignes de fin de parcours, mais le poing du premier-maître vient me cueillir au foie dans un geste d'une violence incroyable. Mes jambes se dérobent sous l'effet de son KO technique et je tombe immédiatement à genoux. À peine ai-je eu le temps de croiser les mains sur mon abdomen en tentant de reprendre mon souffle qu'une cagoule m'enveloppe la tête à la vitesse de l'éclair, puis une autre encore par mesure de précaution. Je suis plaqué face contre terre tandis que mes bras sont ramenés dans mon dos afin que des menottes me soient passées aux poignets.

Je n'ai rien vu venir et je cherche encore à reprendre ma respiration…

Les choses ne font pourtant que commencer. Maintenant, c'est un pied qui vient s'écraser dans mes côtes flottantes, puis des mains arrivent de partout pour se saisir de moi et me jeter sans ménagement dans un bunker empestant un mélange de peur et d'humidité. Ma tête encagoulée heurte le sol au passage, à moins que l'on ne m'ait administré un coup de massue. Mon cœur bat la chamade, mes poignets sont meurtris et mes pouces commencent déjà à s'engourdir. Il faut absolument que je reprenne pied car je ne comprends que trop bien ce qui vient de se passer.

Le parcours évasion.

Ce fameux parcours évasion est à l'image de Voldemort, *celui dont on ne prononce jamais le nom*. Personne n'en parle jamais, mais il est cependant présent dans tous les esprits. Quantité de rumeurs circulent au sein de l'école des

fusiliers ou sur la place lorientaise, sans que l'on sache véritablement ni comment il se déroule, ni à quelle période il intervient ni comment l'on s'en sort. Tout ce que l'on sait, ou croit savoir, c'est que cette épreuve, qui vous met dans la peau d'un prisonnier otage de l'ennemi, vous pousse dans vos retranchements les plus extrêmes. Personne n'a jamais rien raconté. Il y a bien quelques bruits de coursives, mais rien de concret. On sait que le parcours évasion existe, rien de plus.

Je me répète alors qu'il ne s'agit que d'un exercice et que je ne risque pas d'y laisser ma peau. Il me faut surtout réfléchir, analyser. Je suis le premier de mon stage à avoir été saucissonné et jeté dans ce bunker, dans l'impossibilité de parler ou de bouger, à moitié étouffé par ma cagoule, certes, mais je ne suis pas le premier des stagiaires à en faire l'expérience. Il y a donc de quoi relativiser.

Malgré ma concentration, je perds rapidement la notion du temps et mon esprit se met à vagabonder, faute de pouvoir résoudre immédiatement le problème qui me préoccupe. Des souvenirs me reviennent en mémoire et je me convaincs que ma situation n'est finalement pas pire qu'une garde à vue. Je pense notamment à celle où ce maudit flic m'avait éclaté les deux lèvres et laissé un jour complet avec du sang séché sur le visage, sans aucun soin.

Soudain, deux nouvelles détonations claquent de manière rapprochée. Je souris au fond de moi car j'imagine le stagiaire qui vient de lancer ses grenades avec la satisfaction de celui qui a achevé son parcours, mais dans l'ignorance totale de la nuit des longs couteaux qu'il s'apprête à vivre. Je m'attends donc à accueillir très rapidement un nouvel hôte dans mon petit logis. Et en effet, la porte métallique claque bientôt sous les coups de pied des bourreaux qui envoient mon camarade valdinguer au sol comme s'ils lançaient un sac poubelle à la décharge. Il atterrit contre mon treillis humide, tandis que je me prends au passage deux nouveaux coups de pied que je ne peux éviter puisque je ne vois rien… Je contiens ma douleur et hurle intérieurement avant de prendre conscience de la respiration saccadée de mon camarade allongé contre moi. Les deux cagoules de jute qui enserrent sa tête dégagent une odeur épouvantable, mais là n'est pas le plus terrible. Meurtris de coups et prisonniers dans notre cachot, nous avons également les tympans vrillés par le vacarme assourdissant d'une sirène sonnant en continu. Un gardien présent quelque part dans le bunker y ajoute de temps en temps sa partie, en tapant comme un forcené sur un fût métallique avec une barre de fer. J'essaie de faire abstraction de cette cacophonie en m'isolant mentalement, mais l'arrivée des stagiaires les uns après les autres ne me facilite pas la tâche. Si les détonations des grenades ne me font plus sursauter, les coups et les changements de position incessants dans ce bunker

exigu sont toujours aussi difficiles à supporter. Mes pouces sont désormais complètement endormis et je ne sens même plus mes mains.

Je serais incapable d'estimer le temps passé dans ce bunker depuis que j'y suis entré, mais j'ai la nette impression que cette pension de famille bas de gamme affiche maintenant complet. Les invités ont cessé d'arriver et nos gentils hôtes s'attellent désormais aux formalités d'enregistrement. Ils exigent de connaître nos noms, nos matricules et nos nationalités, soulignant chacune de leurs demandes par des volées de coups, des claques sur la gueule à l'aide de serpillères ou de chiffons trempés, et n'hésitent pas à nous balancer des seaux d'eau glacée à la figure pour nous rafraîchir la mémoire si nous hésitons à répondre.

Je ne flanche pas, mais un camarade allongé sur le sol à côté de moi commence à paniquer. Je tente de le rassurer en lui chuchotant quelques paroles à voix basse. « C'est Marius, calme-toi, c'est un exercice. Ça ne va pas durer. Tais-toi et ne montre surtout pas que tu subis. Reste calme. »

Cela ne change pas grand-chose. Il se met à sangloter, ce qui nous vaut une double ration de flotte froide en plein visage, puis une série de hurlements dans les oreilles – en langue arabe tout d'abord, puis ensuite en serbe. Je crois même deviner de l'allemand à un moment, à moins que ce ne soit de l'alsacien. Sans doute la voix de notre maître armurier originaire de l'Est, un autre Casque-à-Pointe…

L'une de mes cagoules s'étant légèrement relevée sous l'effet des claques ou des trombes d'eau reçues, et bien que mon visage baigne dans le mélange d'eau et de poussière qui stagne sur le sol en béton, j'entrevois le visage de l'un de nos bourreaux. C'est un quartier-maître de deuxième classe qui attend de pouvoir passer le stage commando « chef d'équipe ». Prénommé Maurice, il se comporte avec l'aisance d'un parfait sadique, plus con qu'efficace. C'est lui qui tape sur le tonneau de métal et nous distribue des coups en permanence. Je sais que le maître de cours ne l'apprécie pas forcément, mais faute de mieux il s'en sert d'homme à tout faire. À mes yeux, Maurice est dépourvu de toute valeur humaine, c'est un être fruste et insignifiant. Il m'en apporte d'ailleurs la preuve en s'amusant à uriner sur le camarade allongé à côté de moi, qui est incapable de contenir sa peur et ses émotions.

Putain, le fumier ! Détachez-moi que je lui règle son compte. Libérez-moi et je vais vous montrer de quoi je suis capable !

Voilà le discours que je me tiens à moi-même en serrant les dents et en essayant de faire circuler le sang dans mes poings meurtris.

Sois patient, Alain. Tu auras ta revanche. Ce gars ne mérite pas ton estime,

ce n’est pas cela l’Esprit. Ça, c’est le comportement d’un petit branleur solitaire qui se sent supérieur et qui profite de la détresse des autres pour assouvir ses fantasmes, un véritable encu…

Je continue à soliloquer en moi-même, comme pour m’aider à résister au temps qui passe et dont je n’ai aucune notion. Puis vient le temps d’un interrogatoire en bonne et due forme, sur lequel je ne m’étendrai pas sinon pour dire que j’en ressors vidé physiquement. Je n’ai rien lâché, sinon mon numéro de matricule et ma nationalité que nous sommes autorisés à divulguer, mais je suis une telle loque à présent que je ne sens même plus le froid sur ma peau. En revanche, j’ai le sentiment d’avoir les os glacés et trempés, comme s’ils étaient prisonniers d’une couche de glace en train de fondre.

Désormais debout et plaqué contre le mur du bunker, je distingue les silhouettes de mes camarades, elles aussi debout, qui s’agitent et grelottent. Depuis combien de temps ? Encore combien de temps ? Comment se sortir de là ? Autant de questions qui traversent toujours mon esprit sans que je puisse y répondre autrement que par un *je ne sais pas*. Nos bourreaux, qui sont toujours présents dans le bunker, nous rappellent régulièrement à leur bon souvenir en distribuant des coups aux uns ou aux autres, un moyen comme un autre de nous faire savoir que nous ne sommes pas sans surveillance et qu’il serait illusoire de penser pouvoir leur échapper.

Je me suis pissé dessus au moins trois fois. Non par peur, mais simplement par impossibilité de me retenir en raison de ce séjour qui semble se prolonger indéfiniment. Je ne suis d’ailleurs pas le seul ; une odeur fétide règne dans notre geôle. Je m’en suis plus particulièrement rendu compte à l’occasion des trois allers-retours que j’ai dû faire jusqu’à la salle d’interrogatoire et qui m’ont permis d’apprécier l’air frais malgré une température à glacer le sang et la toile de jute collée à mon visage comme une seconde peau.

Pour durer et entretenir ma motivation, je m’efforce de penser aux bons moments que j’ai vécus jusqu’à ce jour – les sorties, les amis ou les filles. Je souris intérieurement, persuadé que je vivrai des jours meilleurs demain. Ces pensées fugaces m’aident psychologiquement et me permettent de résister aux assauts physiques et aux traitements de choc que nous subissons maintenant depuis plus de dix-huit heures. Je me persuade que la réalité serait bien plus terrible si je devais tomber entre les mains d’ennemis qui n’auraient qu’un seul objectif, me faire parler avant de me tuer une fois qu’ils auraient obtenu ce qu’ils désiraient. Les conditions dans lesquelles nous moisissons sont cependant assez proches de la réalité, puisque quelques-uns de mes camarades ont craqué en s’épanchant un peu trop sur eux-mêmes et sur la mission fictive qui justifiait

notre présence sur l'îlot Saint-Michel.

Pour tenir bon, pour retrouver la notion du temps, je m'évade par la pensée. Je songe à ma Provence et à son vent et, dans mon délire, j'invente des poèmes que je me récite. Je compose en jouant avec des rimes, des mots d'amour, de douceur ou de bonheur.

J'aime le vent…

Le mistral souffle fort ce jour sur ma Provence.

Il déchaîne les éléments, bouscule les gens et efface toutes les traces.

Il fait chanter les toitures et courbe les arbres sans jamais faiblir.

J'aime ce vent qui soulève l'écume sans amertume et clarifie le ciel qui semble si obscur, après lui rien n'est jamais pareil.

Il ressemble à mon tempérament, démarre aussi vite et secoue avec violence pour apporter calme et douceur sans aucune rancœur.

Il peut vous glacer le sang ; ne cherchez pas à le contrer, mais naviguez dans son sens afin qu'il vous porte sur le chemin désiré.

Il masque les bruits et déforme le paysage, tout change dans le regard et l'attitude habituelle si figée.

Souffle, mon ami, et comme les gens d'ici aiment à dire que tu rends fou, sache que ma folie est déjà consommée et sûrement permanente, c'est pour cela que je t'aime et que je t'apprécie…

J'aime le vent…

Des grands coups qui résonnent sur le fût de métal me ramènent à la réalité. Je quitte la Provence pour me retrouver à nouveau plaqué debout contre le mur froid de ce bunker que peinent à réchauffer nos corps meurtris et dans lequel une armada d'instructeurs pénètre en tirant de grosses poubelles.

Ils nous détachent une main, ce qui est en soi un véritable soulagement. Je ne sens plus mes pouces et j'essaie de faire circuler le sang dans mes mains endolories.

« Vous allez retirer vos fringues ! Vous trouverez des vêtements au milieu de la pièce. Que chacun d'entre vous s'équipe avec un pantalon, une veste et une paire de pataugas sans lacets mais à aucun moment vous n'ôtez vos cagoules ! »

Je peux vous garantir qu'enlever ses habits trempés en grelottant de froid pour se retrouver à poil avec une cagoule sur la tête avant de se rhabiller en cherchant des vêtements qu'on ne voit pas n'est pas une partie de plaisir. Surtout quand vous avez encore une menotte qui pend à l'un de vos poignets. Je réussis à enfiler sur le haut de mes épaules une vieille veste de treillis modèle Algérie au

dos de laquelle « KG[2] » est inscrit à la peinture blanche, comme je le découvrirai plus tard. Elle est sèche et j'apprécie aussitôt le semblant de chaleur qu'elle me procure. Je tente ensuite d'extraire un pantalon du tas de vêtements en vrac par terre, mais un camarade a jeté son dévolu sur le même article. Nous tirons chacun de notre côté, jusqu'à ce que je lui file un petit coup de pied pour l'inciter à lâcher prise. Il s'exécute, mais un instructeur n'a rien manqué de la scène et ne tardera pas à me faire payer ma détermination à survivre. Assis par terre, j'enfile une jambe, puis l'autre, et je m'arrête à mi-cuisses pour fourrer mes pieds nus dans une paire de pataugas qui ont l'air d'adopter immédiatement la taille et la forme de mes panards.

Je me redresse délicatement dans le foutoir ambiant afin de prendre appui dos au mur pour finir de remonter mon pantalon. La veste ouverte, les chaussures avec des languettes pendantes et le pantalon baissé en dessous des genoux, le sexe à l'air, mais la tête couverte d'une cagoule, j'imagine que nous formons une drôle de congrégation. Je n'en suis pas moins heureux d'avoir par hasard trouvé l'équipement adéquat et je m'empresse de remonter mon bénard quand le poing d'un instructeur que je ne vois pas arriver vient me percuter le foie dans un bel élan de générosité. Un geste gratuit pour me faire payer ma rapidité à avoir trouvé des fringues.

Le souffle coupé, sans aucune force pour tenir debout, je m'effondre sur le sol en béton, entraînant deux camarades dans ma chute.

« Alors, petit pédé de pistard, tu as moins de gueule, hein ? »

Je reconnais la voix de Maurice, le quartier-maître frustré, le malade mental qui vient de m'assommer. Ne serait-ce que pour l'emmerder, et malgré l'effort que cela nécessite, je me relève pour achever de fermer mon pantalon tout en cochant dans un coin de mon cerveau, dans la partie « Ennemis », la case « Maurice ». Je n'éprouve que de la haine à cet instant, la même rage, la même fureur que j'avais éprouvées lorsque cet officier de police au teint rougeaud m'avait flanqué un revers non mérité. Avec le recul et la maturité que j'ai acquis, je sais cependant qu'il va me falloir attendre. Le moment n'est pas encore venu de s'occuper de lui. Plus tard…

Maintenant que nous sommes tous rhabillés, nous sommes enchaînés les uns aux autres comme des bagnards selon un système assez vicieux : le dernier de la colonne passe sa main menottée entre les jambes du camarade qui le précède pour qu'elle soit fixée à son poignet libre, et celui-ci agit de même avec la personne se trouvant devant. C'est dans cette position semi-courbée que nous sommes trimbalés sur l'îlot. J'ai beau essayer de faire comprendre à mon camarade devant moi qu'il nous faut nous tenir la main pour éviter que nos

poignets souffrent au cours de la progression, celui-ci reste hermétique à tous mes conseils et se contente de couiner et de gémir. Contrairement à moi, qui ai malheureusement trop souvent porté ces « bracelets Cartier », ainsi que nous les surnommions dans notre voyoucratie marseillaise, il ne sait pas que nous pouvons éviter de subir. Il continue de se plaindre en poussant des petits cris, ce qui agace prodigieusement les instructeurs.

L'élève qui me suit a cependant compris le stratagème et je lui tiens la main, ce qui atténue considérablement nos douleurs respectives.

Lorsque notre mille-pattes humain stoppe sans que nous nous y attendions compte tenu des cagoules toujours vissées sur nos crânes, nos corps s'entrechoquent au point de créer une réaction en chaîne qui fait que chaque tête vient s'écraser sur les fesses de son devancier, en même temps que chaque paire de fesses vient amortir le crâne de son suiveur, à l'exception du premier et du dernier de la colonne, qui écopent d'un sursis. Je comprends que l'arrêt a été demandé par l'instructeur qui cherche le geignard pour le faire taire, ce camarade qui se trouve juste devant moi et auquel je suis relié par ma menotte. Je lui pince deux fois la main pour lui faire comprendre de la fermer et de serrer les dents, mais il est déjà trop tard. Un coup de pied d'une violence inouïe vient lui défoncer les côtes au point de le faire s'effondrer, entraînant avec lui la totalité de notre chenille. Un concert de cris et de gémissements provoqués par la tension des menottes sur nos poignets se mêle au bruit des corps s'écrasant sur le petit chemin de terre humidifié par une brume matinale.

Nous avons passé une vingtaine d'heures dans cet état et nous n'en voyons pas encore la fin. Je pense cependant que le plus dur est passé et quand bien même… J'éprouve une telle haine envers Maurice que je me sens prêt à survivre à n'importe quelle autre épreuve pour le seul plaisir de pouvoir me retrouver un jour face à lui, seul à seul.

Nous nous remettons tant bien que mal sur nos jambes avant de reprendre notre marche de forçats jusqu'à ce que nous recevions l'ordre de poser sur une petite place herbeuse d'où nous pouvons entendre le grondement de la mer et les cris des mouettes exécutant leur interminable ballet céleste. Après quelques minutes d'attente, nos instructeurs nous libèrent de nos menottes en nous intimant cependant l'ordre de garder les mains croisées derrière la tête – et nos cagoules toujours en place.

Quelle joie ! Quel bonheur de ne plus avoir ces bracelets et de retrouver petit à petit des sensations dans mes doigts et mes pouces grâce au sang qui afflue dans mes mains ! J'en profite dès que c'est possible pour me palper le corps et frictionner mes côtes douloureuses mais, malgré cette impression d'être un

vieillard souffrant de rhumatismes, j'éprouve une incroyable sensation de liberté et d'euphorie. Je viens de franchir une étape, et non des moindres. Je ne me suis pas mis à table ! J'ai intégré la règle selon laquelle la meilleure technique pour résister à un interrogatoire restait encore le « besoin d'en connaître », une formule absconse signifiant que moins vous en savez sur le cadre de votre mission – en dehors des éléments qui vous concernent directement –, moins vous risquez de la compromettre ou de mettre en danger la vie de vos camarades si vous venez à être fait prisonnier. À cet instant, voilà ce que je souhaite retenir de cet exercice qui s'est rapproché des conditions réelles d'une capture par l'ennemi.

À peine avons-nous eu le temps de souffler et de nous masser les poignets ou les côtes que nous sommes appelés à nous lever les uns après les autres. Lorsque vient mon tour, je me redresse pour être conduit un peu plus loin. Un instructeur m'ôte alors ma cagoule, ce que j'interprète comme un signe de liberté et de fin d'exercice, mais je n'ai pas le temps d'admirer la nuit étoilée car je suis rapidement ramené à la réalité par le faisceau de la monstrueuse lampe de l'instructeur qui me laisse aveugle pendant une bonne dizaine de minutes cruciales. J'ai eu le temps de reconnaître le maître Beguel, qui m'indique que nous nous trouvons maintenant devant l'entrée d'un parcours souterrain creusé sur l'îlot Saint-Michel. Il va falloir que j'y pénètre malgré mes yeux encore éblouis par la torche, puis que je me débrouille pour en ressortir. J'écoute attentivement ses dernières paroles.

« C'est bientôt fini, pistard, bien joué. Et rappelle-toi que dans chaque pièce il y a une issue pour sortir, à tout à l'heure… »

Ces mots qui résonnent dans ma tête me sont d'un grand réconfort. Je sais que je suis presque au bout d'un tunnel éprouvant et qu'il ne tient qu'à moi d'accomplir seul, sans cagoule ni entraves, les derniers efforts qui me permettront d'achever mon chemin vers la liberté.

La première pièce dans laquelle je me retrouve semble faire partie d'un bunker où aurait été aménagé un plancher de bois. À force de tâtonner dans l'obscurité totale, je finis par découvrir une petite trappe qui va me permettre d'accéder à une buse de béton afin de poursuivre mon extraction. Après avoir rampé un long moment, je me retrouve à la jonction de deux boyaux dont l'un est ouvert, l'autre fermé par un mur de parpaings noyé dans une eau saumâtre. S'engager dans la voie libre me semble trop évident et trop facile. Je décide donc d'explorer le passage obstrué en plongeant mon corps dans l'eau trouble et glacée, et découvre qu'une voie immergée existe pour avancer plus loin. Est-ce la bonne voie ? Ouvre-t-elle sur une nouvelle pièce, sur la liberté ou sur la

noyade ? Ne vaudrait-il pas mieux faire marche arrière et emprunter l'autre buse ? Une multitude de questions me traversent l'esprit, mais je ne peux y répondre qu'en faisant un choix, au risque de me retrouver coincé dans un boyau étroit et obscur.

Je fais mon choix, j'avance…

Je ne dois pas révéler et je ne révélerai pas ma décision pour les générations futures qui auront à franchir cet obstacle et qui devront, elles aussi, faire leur choix. Je ne décrirai pas non plus le reste de ce parcours formidablement bien conçu dont l'un des inventeurs n'est autre que le maître Beguel, qui m'a éclairé de sa bonne lumière et de ses mots empreints de chaleur humaine. Je peux simplement dire que choisir la facilité ne représente pas toujours la meilleure solution. Il faut avancer avec sa tête et réfléchir. L'esprit et la motivation sont des avantages considérables pour persévérer dans ce parcours qui ponctue de longues semaines de formation et qui résume à sa manière une phrase que l'on nous a souvent répété : *L'esprit commando ne peut s'exprimer que dans l'arène, où les hommes ont le visage maquillé de noir et les armes à la main.*

En fin de parcours, je débouche au sommet d'un bunker sur un nid de mitrailleuse. Je sors la tête prudemment pour retrouver le magnifique ciel étoilé de cette Bretagne que j'aime de plus en plus lorsqu'un instructeur, posté à proximité, me lance : « Bienvenue au monde, deuxième naissance ! Tu cours jusqu'à l'Escale, tu récupères des affaires chaudes, tu casses la graine et fin de parcours !

– Bien, maître. »

Je balbutie mon acquiescement, gagné par une profonde sensation de liberté. Je vais bientôt pouvoir retrouver mon sac et enfiler un complément chaud sur le dos, ce qui demeure la plus grande des récompenses et des jouissances compte tenu de l'état dans lequel je me trouve. Et en effet, une dizaine de minutes plus tard, je me retrouve vêtu de chaud, mon arme à nouveau à côté de moi, en train de déguster une bonne soupe chaude dans mon quart américain en métal. Protégé du vent par un muret de pierres, je savoure ma soupe tout en admirant face à moi le port de Lorient, où quelques marins pêcheurs préparent à la lumière crue des portiques l'embarquement de leurs chalutiers. Lentement, je renais à la vie sous la voûte étoilée et goûte chaque instant de cette parenthèse de calme qui vaut bien mieux que n'importe quelle escapade dans un hôtel 5 étoiles. En même temps que le sentiment d'être seul au monde, je sens une incroyable force monter en moi. Il ne s'agit pas seulement de la soupe chaude et épaisse qui réchauffe mon corps, mais d'un sentiment diffus, autrement plus mystérieux. J'ai la certitude, à cet instant, que plus rien ne sera jamais comme avant.

J’ai changé.

J’ai compris.

J’ai mûri.

Je suis quelqu’un d’autre.

Je suis enfin sur le point d’achever ma métamorphose, commencée il y a plusieurs mois et dont je ne savais pas encore où elle me conduirait. En ce jour qui va bientôt se lever, Marius n’est plus seulement un pseudo. Je suis Marius.

Un instructeur m’arrache à mes pensées pour me rendre ma montre, puis le maître de cours me demande de rassembler le stage pour 7h30, heure à laquelle le dernier stagiaire devrait être sorti du parcours et s’être changé et rassasié. Je préviens aussitôt mes camarades afin qu’ils se préparent, reconditionnent leurs sacs et mettent leur tenue complète, puis je m’absorbe à nouveau dans la contemplation des bateaux de pêche qui voguent sous les encouragements des mouettes. Enfin, je respire une dernière fois à pleins poumons l’air frais chargé d’iode pour m’imprégner de ce féroce océan et de cette terre sauvage, puis je rassemble le stage.

Impeccablement alignés, nous portons tous sur le visage et sur le corps les séquelles de ces dernières nuits, psychologiquement et physiquement éprouvantes. Je suis certain que nous ne sommes plus les mêmes. Je claque un garde-à-vous d’une voix forte et précise, symbole de l’assurance que j’ai prise et de l’aisance que j’éprouve à être ce que je suis devenu. Malgré la douleur, l’entraînement et les conditions que nous avons dû affronter, je suis totalement en phase avec ma nouvelle identité. Je ne vis que pour elle et j’existe désormais pour une cause juste et honnête qui m’a permis de me laver de mes péchés – une rédemption, en quelque sorte.

Le maître de cours accueille le commandant du stage commando qui vient d’arriver par zodiac sur ce petit bout de terre coincé dans les passes lorientaises. Il lui annonce l’effectif sur les rangs ainsi que le numéro de stage, puis enchaîne en nous fixant droit dans les yeux et en résumant à sa manière les épreuves que nous venons de traverser :

« Rien de tout cela n’est comparable à ce que serait la réalité si vous deviez être pris par l’ennemi dans le cadre d’une mission commando. Quand on abandonne une fois, on abandonne toujours et on s’habitue à l’autojustification. On ouvre les portes à la défaite. Ces instants que vous avez vécus vous sont propres. Il s’agit de votre expérience, que vous devez analyser, digérer et exploiter.

» C’est pour cela, sur proposition du patron de formation, que je viens ce jour remettre à trois d’entre vous ces bérets provisoires. J’insiste sur le mot

“provisoire”. Sortez une fois de l’axe et le béret sautera comme votre tête… Pistard ! Sors des rangs… »

Pistard ! *Bon Dieu, c’est moi…* J’ai les jambes qui tremblent et le cœur qui s’affole. *On va me remettre un béret provisoire !* J’ai bien compris qu’il s’agissait d’un béret provisoire et qu’il ne fallait pas que je m’emballe, mais c’est la première récompense de ma vie et il m’est impossible de ne pas la prendre au sérieux, d’ignorer la valeur que ce geste représente. J’ai beau me dire que ce n’est pas possible, que je dois rêver, je sors des rangs et avance de quelques pas.

Quand le commandant du stage me pose cette pièce de feutrine sur la tête, un simple béret dépourvu de badge – mais quel béret ! –, les paroles qu’il prononce résonnent en moi comme une sentence pleine d’espérance et de joie : « Continue ! Continue comme ça et va jusqu’au bout ! »

J’éprouve de la fierté, peut-être même un peu d’orgueil, mais je goûte surtout à la victoire que je viens de remporter sur moi-même. Je sais que rien n’est acquis et que seules l’humilité et la remise en question permanente font que nous pouvons progresser – des leçons essentielles que l’on nous enseigne jour après jour depuis des mois –, mais je savoure la jouissance de cet instant. Je la savoure, je m’en repais et je m’en régale sans rien en laisser paraître puisqu’elle m’est profondément personnelle.

Je suis un homme nouveau, reconnu et apprécié pour ses seules valeurs, sans nul besoin de recourir à des artifices ou à des tricheries.

Deux autres stagiaires sortent des rangs et se retrouvent « provisoirement » coiffés de ce « green » sans badge qui nous tient tant à cœur. Parmi eux, Michel le Moco, mon ami, qui a effectué tous les parcours de ces derniers jours avec une cheville foulée. J’ai vu sa malléole aussi enflée qu’une boule de pétanque sans qu’il se plaigne jamais de la douleur. En guise de remède, il s’est contenté de glisser une deuxième semelle dans ses chaussures pour amortir les chocs de ses foulées. Un homme impressionnant.

Mes deux camarades et moi, nous nous éloignons quelques instants en direction de la petite plage de l’îlot Saint-Michel afin de mouiller nos bérets dans l’eau de mer et leur donner plus facilement la forme adéquate sur nos crânes, ainsi que nous l’ont enseigné quelques anciens lors de discussions à l’école des fusiliers – une forme et un pliage bien spécifiques qui perdurent depuis la Seconde Guerre mondiale et l’épopée des 177 commandos.

Ma nouvelle coiffe vissée sur la tête, je reviens vers le stage pour lui demander de se rassembler et de commencer l’embarquement sur les zodiacs afin de regagner Lorient. Nos rangs se sont encore éclaircis au cours de ces

derniers jours et nous ne sommes désormais plus que 15 stagiaires à cette étape de la formation – ou plutôt de la sélection naturelle, pour reprendre les mots de Patrick Carlet, l'un de mes maîtres à penser dans la Marine nationale. Une phrase qu'il avait prononcée me revenait en mémoire à chaque moment difficile à passer ou à subir : « Les faibles périront, les forts subsisteront. »

Je me trouve à la pointe du zodiac lorsque nous repartons vers l'école, le bout bien serré dans mes mains. Fier et honoré de porter mon béret provisoire, je me prendrais presque pour un corsaire ou un flibustier en bravant les embruns et le vent qui fouettent mon visage tandis que défilent sur ma droite la ville de Port-Louis et sa citadelle implantée sur une position imprenable.

Cette minute de détente et de rêve ne dure pas bien longtemps car nous touchons déjà le ponton dans le port militaire de l'Espérance. Je m'applique à réaliser un nœud de chaise sur l'anneau métallique afin d'y amarrer le zodiac et, tout en nouant rapidement l'amarre, je me récite à moi-même l'une des multiples leçons de l'école des nœuds. *Je fais un puits, le serpent sort du trou et passe derrière l'arbre pour s'engouffrer de nouveau dans le puits et le nœud de chaise est effectif…* Enfin, j'organise le débarquement en diffusant les consignes données par le patron de formation.

Les corps sont fatigués, les visages sont tendus. Nous venons de subir une épreuve qui nous a préparés au pire dans l'éventualité où nous irions jusqu'au bout du stage. Nous sommes marqués pour le restant de nos jours.

Je ne peux et je ne pourrai jamais oublier ces quelques jours passés sur l'îlot Saint-Michel.

---

1. « Départ parcours audace ».
2. Abréviation de *Kriegsgefangener* (« prisonnier de guerre » en allemand).

Chapitre 15

Transmission de flambeau

Ce samedi matin, à l'issue d'une semaine éprouvante sur l'îlot de l'enfer, nous sommes propres comme des sous neufs, fraîchement rasés, et nous attendons dans nos tenues de sport l'inspection de notre matériel et de nos chambrées par le maître de cours. Bien que nous n'ayons guère profité de leur confort spartiate au cours des derniers jours, nous ne les avons pas moins nettoyées de fond en comble afin que l'inspection se déroule parfaitement et que nous puissions partir en permission jusqu'au dimanche soir avant 22 heures.

J'ai bien sûr anticipé toutes les éventualités en faisant trois fois le tour des chambrées, en vérifiant que rien ne traînait et que les locaux comme les armes étaient dans un état irréprochable. Malgré ces précautions, je garde en moi l'angoisse diffuse d'avoir négligé un détail qui pourrait compromettre en une fraction de seconde la soirée programmée, le restaurant, le repos, et surtout frustrer le désir lancinant de pouvoir s'isoler enfin sans contrainte ni stress.

« Pistard, c'est bon. Permissionnaires ! Tu t'assures que les consignes sont bien passées et pas d'excès pour les stagiaires, repos et repos, car je tiens à préciser que lundi est un autre jour et que l'entraînement ne finit jamais. »

Le feu vert est donné, nous allons enfin pouvoir décompresser quelques heures. Il y a cependant bien longtemps que j'ai rompu tout contact avec mon Sud natal pour me concentrer sans regret sur ma carrière et mes objectifs, et je ne compte pas faire d'aller-retour rapide jusqu'à Marseille. Je préfère me changer les idées tranquillement à Lorient, une ville où nous bénéficions de quelques prérogatives en notre qualité de jeunes stagiaires commandos. Les commerçants vivent en effet avec les marins, au rythme des fusiliers, des stagiaires ou des commandos, et il leur suffit parfois d'observer votre visage émacié ou vos mains meurtries pour comprendre qui vous êtes. Ils ne vous posent aucune question,

mais ils s’occupent de vous avec élégance et efficacité. Cette solidarité et cette cohésion font plaisir aux yeux et au cœur, d’autant plus qu’elles s’expriment silencieusement, en toute discrétion et en toute humilité, sans avoir besoin de prononcer un seul mot. Le seul point négatif vient de ce que nos estomacs ont rétréci sous l’effet des privations et qu’il nous est bien souvent impossible de finir nos copieuses assiettes de côte de bœuf accompagnée de frites !

Le samedi soir, je passe donc boire un verre au Saint-Christophe avec quelques camarades, mais un verre sans alcool en ce qui me concerne. Je continue en effet à éviter les boissons fortes, qui influent sur mon comportement d’une mauvaise manière, et je ne veux pas non plus être fatigué par l’alcool à la reprise des activités physiques, lundi matin. Enfin, je tiens à garder les idées claires. J’ai choisi le Saint-Christophe parce que ce bar est situé juste en face de la gare de Lorient. Il est le témoin des joies ou des déchirements à l’occasion des arrivées et des départs de marins. L’intérieur résonne d’un brouhaha de musique, de paroles et de cris, mais les patrons sont habitués à cette ambiance bon enfant et ils réalisent une grande partie de leur chiffre d’affaires avec cette clientèle de garnison. Ils vendent sans doute autant de sandwiches que de bières, ce qui permet de nourrir les estomacs vides et d’éviter que les esprits ne s’échauffent trop facilement.

Le Saint-Christophe accueille également de nombreuses jeunes filles en quête de grand amour ou d’aventure. J’ai souvent la cote avec elles, notamment grâce à mon accent, qui s’entend dès que je prononce deux mots. Les sonorités chantantes de mes phrases évoquent aussitôt l’évasion ou les voyages pour celles qui n’ont jamais quitté la région et qui considèrent Marseille comme une destination ô combien exotique. Je me souviens ainsi d’une jeune fille qui collectionnait tous les photomatons des fusiliers marins qu’elle avait connus ou fréquentés intimement… Quoi qu’il en soit, cela fait du bien de se retrouver dans une atmosphère de légèreté, d’entamer des conversations sans lendemain avec des personnes qui sont à des années lumière de ce que vous venez de vivre et de ce que vous vous apprêtez à affronter, surtout s’il s’agit d’une jolie fille comme celle que j’ai remarquée à notre table d’une dizaine de personnes – une petite brune menue et discrète dont les longues jambes ont attiré mon regard. J’observe discrètement ses poignets et ses chevilles, qui sont autant d’indices pour me renseigner sur le reste de son corps. Je remarque qu’elle a des ongles soignés et qu’elle me lance de temps à autre un sourire timide tout en écoutant les conversations qui voltigent d’un camarade à un autre autour de notre table.

Je garde la tête froide et fixe dans les yeux cette petite Bretonne avec laquelle je finis par engager une conversation de plus en plus intime durant laquelle elle

se livre peu à peu. Résidant à Pontivy, une petite bourgade située à une soixantaine de kilomètres de Lorient, elle est actuellement en apprentissage dans un salon de coiffure et est entrée dans ce bar pour la première fois aujourd'hui, afin d'y suivre une amie. Je garde la tête froide et la fixe dans les yeux tout en observant parfois ses mains et ses doigts, mais je bois surtout ses paroles, qui me bercent, m'apaisent. Il me semble que je pourrais l'écouter parler pendant des heures en m'enivrant de son parfum fruité. Quel bonheur de frôler une épaule aussi fine et douce après tant d'épreuves et d'austérité ! Je me sens transporté sur un nuage, avec le sentiment de nager dans le bonheur en faisant abstraction de ce qui nous environne pour m'isoler par la pensée avec elle. Toute ma tension, toute ma souffrance, tous les coups et tous les reproches que j'ai reçus se dissolvent dans ce bain de tendresse.

Je voudrais lui prendre la main, poser mes lèvres sur les siennes, me coller contre son corps pour sentir sa chaleur… Je voudrais l'aimer pour un instant, pour une heure ou pour une nuit, sans avoir à lui faire de promesses que je ne pourrais tenir car mes objectifs et mon esprit sont ailleurs, ancrés dans la réalité de mon stage. Pourtant, comme j'aimerais pouvoir me confier à elle et lui ouvrir les vannes de mon amour.

Je pense tout cela, je le vis, mais je ne fais rien. Trop d'obstacles à franchir, pas assez de cran pour ce genre de situation, et beaucoup trop de retenue malgré l'assurance qu'affichent mon physique et mon visage. Je suis aussi devenu un autre homme. Je suis désormais capable d'analyser, de sonder ou d'anticiper les réactions des gens comme les situations dans lesquelles ils se trouvent, et, bien que je sente que nous pourrions partir tous les deux pour mêler nos cœurs et nos corps, bien que je brûle d'envie de la prendre dans mes bras et que je lise dans son regard une tentation réciproque, je ne fais rien, car cet homme que je suis devenu se doit d'être sans artifice. Je suis devenu un homme entier, incapable de s'engager dans une aventure qu'il ne maîtriserait pas et qui ne pourrait aboutir qu'à des regrets. Je reste donc sous le charme de sa voix, de son allure de princesse, et je savoure l'instant sans qu'elle puisse se douter que mon cœur bat la chamade. *Parle-moi, frôle-moi, raconte-moi, je suis à toi…*

En fin de soirée, je la salue dans l'espoir de la revoir un jour, puis je gagne seul ma chambre au Foyer du marin, où je m'affale dans un vrai lit pour une nuit de repos comme je n'en ai pas connu depuis une éternité. Je m'envole aussitôt au pays des rêves, plus vite qu'un enfant bercé par les bras de sa mère, et me déleste durant cette nuit d'une bonne partie de la fatigue accumulée ces derniers temps.

Après un dimanche paisible, je retourne sur base, où je récupère mes vêtements propres chez Blanche-Neige avant de m'engager dans les escaliers du

bâtiment Trépel pour me diriger vers mon caisson. Là, j'ai la surprise de voir deux stagiaires m'annoncer qu'ils n'ont pas eu le courage de bouger et qu'ils sont restés tout le week-end dans la chambrée. Sans commenter leur décision, je ne peux m'empêcher de penser que c'est une très mauvaise chose. Il faut absolument savoir couper les ponts, ne serait-ce que quelques heures, dès lors que nous avons la possibilité de le faire. Il ne s'agit pas seulement de prendre l'air mais de s'évader physiquement et psychologiquement, de panser ses plaies, intérieures comme extérieures, afin de se sentir à nouveau d'attaque quand l'entraînement reprendra. Après les avoir salués, je range mes affaires dans mon armoire métallique avec ce côté perfectionniste qui me caractérise et dont je prends de plus en plus conscience. Ce côté cartésien, associé à mon grain de folie pure, me permet de m'exprimer avec aisance dans le cadre de ma formation. Ce que j'ai vécu m'a fait gagner en maturité.

Je reconditionne mes sacs et mes musettes en prenant soin de tout camoufler et de tout rendre étanche, car l'élément liquide – qu'il s'agisse de nos baignades forcées ou de la pluie – n'est jamais absent de nos excursions au grand air. En ce qui concerne mon matériel, je ne laisse jamais rien au hasard. Comme un homme de mer, je garde même en permanence à portée de main un couteau et un bout.

Tandis que je vaque à mes tâches, je sens peser sur moi les regards des deux autres stagiaires vautrés sur leurs lits, qui n'osent pas me parler. Ils savent que je suis peu loquace et assez vif dans mes réactions, mais je ne peux m'empêcher de me demander si, d'une manière ou d'une autre, ils ne me craindraient pas un peu, tout simplement… Enfin, j'achève de préparer mes sacs en répartissant à l'intérieur mes réserves de plats lyophilisés – ce n'est pas l'eau qui manque en Bretagne – et mes stocks de fruits secs et de chocolat noir pour la semaine à venir. Celle-ci s'annonce cruciale puisqu'elle nous permettra d'effectuer l'exercice de synthèse baptisé « rallye » au cours duquel nous devrons restituer toutes les techniques commando apprises en fonction des situations tactiques que nous serons amenés à vivre sur trois dimensions : la mer, l'air et la terre. Notre rallye aura pour nom « opération Barracuda ». Un nom de prédateur ? Cela me convient.

* * *

Quand le maître de cours nous réunit en classe ce lundi matin à 7 heures pour nous lire l'ordre initial de mission, je détermine aussitôt dans ma tête le rôle de chacun et le matériel nécessaire à préparer pour le bon déroulement de chacune des phases. Nous serons mis en place par voie maritime, ce qui se traduira par un raid en zodiacs, une mise à l'eau des palmeurs avec reconnaissance de la plage et

de la zone d'abordage, puis nous poursuivrons par une infiltration pédestre avant de coiffer l'objectif – une voie ferrée –, de le détruire à l'explosif et de nous exfiltrer par hélicoptère jusqu'à la zone de poser de l'Espérance, à Lorient. Exposée ainsi en quelques mots, l'affaire paraît assez simple, mais elle n'en exige pas moins une importante préparation théorique pour pouvoir parer à toute éventualité.

* * *

L'opération Barracuda démarre au cœur de la nuit, alors que la lune se reflète faiblement comme une bouée à la dérive sur cet océan semblable à un lac aux abords du port militaire de Lorient. Nos sacs sont amarrés dans les zodiacs, nos visages et nos mains sont barbouillés de noir et nous sommes dans un état psychologique aussi proche que possible de la réalité du combat. Nos armes sont en condition et nos chargeurs approvisionnés ; tous nos mouvements s'effectuent dans un silence monacal, avec souplesse, et sans la moindre parole échangée.

Nous rejoignons nos trois embarcations prêtes au départ dont les moteurs de 40 chevaux tournent comme des horloges. Elles vont nous transporter en toute discrétion sur une distance de 20 nautiques – une quarantaine de kilomètres – afin de nous permettre de nous infiltrer par voie maritime en « territoire ennemi » dans le cadre de notre exercice. Nous pourrons alors passer à l'action : « Sortis du ventre de la mer, ils sont porteurs des foudres de Neptune ».

Les embarcations glissent doucement sur l'eau dans la passe de Lorient, un court moment de navigation depuis notre ponton de départ jusqu'à la citadelle de Port-Louis durant lequel nous sommes encore protégés des intempéries. Mais, dès que nous dépassons la forteresse de Port-Louis, les premiers soubresauts se font sentir et nous ne pouvons plus ignorer que nos colonnes vertébrales vont être soumises à rude épreuve durant toute la phase nautique. Désormais les moteurs ne ronronnent plus, ils rugissent tandis que nous naviguons le long des côtes de l'Atlantique, dont les plages ou les falaises nous apparaissent entre deux rouleaux d'écume venant fouetter nos visages et nos tenues de néoprène. Nos embarcations ont adopté une formation « vol de canards », en léger décalage les unes par rapport aux autres derrière notre zodiac de tête, mais notre vitesse conjuguée à la houle donne l'impression que nous risquons à tout moment de chevaucher nos camarades au milieu des gerbes d'eau salée qui jaillissent dans le ciel étoilé.

Nous nous enfonçons dans une obscurité magnifique où le ciel, la mer et la côte se fondent pour former un univers nébuleux pouvant autant servir notre mission en camouflant notre arrivée que la mettre en danger en se liguant contre

nous. Pour ce premier raid « grandeur nature », nous bénéficions cependant de l'appui précieux de notre maître de cours, qui fait office de navigateur et pour lequel l'exemple reste encore la meilleure des formations. Il nous conduit à l'estime avec sa feuille de route sur laquelle le schéma de navigation est inscrit au verso et le découpage des points tournants au recto.

Enfin, deux heures plus tard, nous arrivons sur le point Alpha, qui positionne les zodiacs à 2 nautiques de l'anse de Brigneau. Les moteurs ralentissent et les embarcations perdent de la vitesse jusqu'à glisser silencieusement sur l'eau, moteurs coupés. Nous enfilons nos palmes et nos masques, nous nous emparons de nos sacs d'une trentaine de kilos dont nous avons rendu le contenu étanche avec de simples sacs poubelle pour protéger notre matériel puis, l'un après l'autre, nous nous laissons glisser dans l'eau pour mener l'approche et la reconnaissance de la plage en toute discrétion. Malgré notre tenue, la froideur de l'eau nous saisit à la nuque et se propage dans tous nos muscles. Il n'y a cependant rien d'autre à faire que serrer les dents et palmer, palmer encore… Nous basculons sur le dos, notre sac sur le ventre comme une amarre plus ou moins flottante grâce à l'air contenu dans le sac poubelle, nos armes sur le sac, et nous palmons pendant près d'une heure trente vers la côte, les yeux rivés sur la voûte céleste. À mesure que nous palmons dans le silence le plus absolu, en nous retournant parfois pour confirmer notre cap, nous entendons de plus en plus nettement le ressac des vagues qui viennent se briser sur la petite plage caillouteuse que nous allons devoir baliser.

Quand le bruit du ressac s'amplifie au point de signaler que nous allons bientôt aborder la plage, nous rebasculons sur le ventre en empoignant nos armes afin d'être en mesure de les utiliser pour cette phase délicate de changement de milieu. Notre chorégraphie est parfaitement maîtrisée et chacun des palmeurs connaît son rôle opérationnel sur le bout des doigts. Le changement de milieu se déroule alors à la vitesse de l'éclair tant nous avons intégré les gestes à restituer. Nous appliquons nos consignes avec la même précision qu'un chirurgien opérant à cœur ouvert et, après avoir sécurisé la zone, nous mettons en place le balisage qui permettra de diriger les zodiacs vers la plage afin d'y débarquer les groupes restés en attente.

Les équipages répondent aussitôt au code lumineux que nous leur transmettons, puis ils se mettent à pagayer pour venir échouer silencieusement les zodiacs sur la plage. Malgré l'attente, le froid et nos tenues de néoprène mouillées, nos corps sont désormais réchauffés par l'adrénaline qui irrigue nos veines. Nous sommes en état d'hypervigilance et, dès leur *beaching*, nous réceptionnons les zodiacs pour les démonter et les cacher. Ce travail de titan est

exécuté une fois encore dans le silence le plus total, sous la protection d'éléments armés qui assurent la sécurité sous l'œil attentif de deux instructeurs et de notre maître de cours, dissimulés dans la pénombre pour observer chacun de nos gestes.

Nous achevons la phase de changement de milieu consistant à basculer de la vie aquatique à la vie terrestre en nous débarrassant de nos tenues de néoprène pour revêtir des treillis, puis nous nous préparons à entamer la phase d'infiltration pédestre. En tant que pistard, j'ai été désigné comme chef de groupe. J'ai appris par cœur mon croquis d'itinéraire afin de ne pas avoir à utiliser une seule fois ma carte et j'ai le plaisir de voir apparaître l'un après l'autre, au cours de notre progression, les différents points de repère ou les différentes lignes d'arrêt que j'ai enregistrés dans ma mémoire. Cette balade nocturne qui dans notre jargon se nomme une « infiltration en zone hostile » se déroule sans problème. Nous mettons en œuvre toutes les techniques et procédures d'opérations spéciales que nous avons pratiquées au cours de ces semaines d'instruction et nous réagissons avec professionnalisme et réflexes à toutes les situations qui se présentent, qu'elles posent des problèmes d'ordre technique ou tactique. Je suis moi-même impressionné par la manière dont nous avons été conditionnés et par notre changement d'attitude. *Innover, s'adapter et ne jamais subir…*

Sur le coup de 3 heures du matin, avant que l'aube ne se lève, je décide de profiter de la sécurité de la nuit pour trouver un lieu de bivouac qui nous permettra de rester cachés durant la journée. Nous avons en effet aux trousses les fusiliers marins de la compagnie de Lorient qui ont été véhiculés sur zone pour ratisser une surface de 5 kilomètres carrés dans l'espoir de nous trouver. Comme je l'ai appris, il nous faut donc nous positionner à un endroit à partir duquel nous pourrons observer sans être vus, et si possible un endroit « merdique » afin de ne pas courir le risque d'être dérangés. Je fais alors jeter un dispositif de protection à 360 degrés et je pars avec un binôme de protection pour dénicher la zone adéquate dans laquelle nous pourrons stationner.

Je finis par trouver une zone idéale, mais il faudra y effectuer une nouvelle reconnaissance au lever du jour car l'obscurité camoufle bien souvent les défaillances d'un site. Un endroit qui semble parfaitement sûr dans l'obscurité peut se révéler un piège à rats quand la lumière dissipe les ombres de la nuit, en révélant par exemple des points hauts dominant votre position et jusque-là restés invisibles.

Je demande aux gars de s'installer dans la plus grande discrétion, sans feu comme nous en avons l'habitude, et de ne pas trop déballer leurs affaires pour

rendre leur couche plus confortable car, selon la décision que je prendrai à l'aube, nous pourrions être amenés à changer de site ou à lever le camp sans préavis. J'organise également un chemin de repli, choisis la position du binôme de quart puis, en tant que chef de groupe devant montrer l'exemple dans l'esprit commando, je prends la vacation la plus pénible, celle qui coupe votre temps de repos en plein milieu du sommeil. Tout cela, bien sûr, sous le regard discret d'instructeurs qui nous observent et qui notent l'emplacement de notre position avant de nous quitter, pour nous retrouver sans doute plus tard sans que nous nous en apercevions forcément.

Enfin, nous pouvons souffler quelques heures tout en restant concentrés sur notre objectif final et la réussite de la mission. Je m'installe une petite couche douillette faite d'un matelas de fougères pour m'isoler du sol glacé, puis je me glisse tout habillé dans mon « cercueil », un sac de toile plastifiée qui me protégera de l'humidité. Après avoir avalé rapidement quelque chose pour caler mon estomac et redonner quelques forces à mon corps, je préviens mon binôme que je vais m'assoupir quelques heures, sangle mon arme à mon poignet et la plaque contre mon corps, pose ma tête contre mon sac opérationnel transformé en oreiller, puis me laisse dériver jusqu'au pays des songes. Le froid et l'humidité de cette nuit bretonne glissent sur moi sans me pénétrer. Je ne pense à rien, je m'endors presque aussitôt pour un sommeil aussi court que réparateur.

Il me semble que je viens juste de m'endormir lorsque la main de mon camarade me secoue gentiment, signe que l'heure de ma faction a sonné. Il ne me faut guère de temps pour remballer le maigre matériel que j'avais sorti de mon sac et je rejoins presque aussitôt le poste de combat que je vais occuper pendant deux heures. Tout en surveillant les alentours et l'approche éventuelle de ceux qui se sont lancés à notre recherche, je profite de ma faction pour étudier l'itinéraire de la journée à venir qui nous rapprochera de l'objectif. L'étude théorique d'une carte présente toujours une vision différente du terrain auquel nous finissons par être confrontés, en raison de modifications entraînées soit par l'homme soit par la nature. Il vaut donc mieux avoir en tête plusieurs itinéraires possibles.

Alors que le jour commence à se lever sur la Bretagne, j'aperçois deux chevreuils gambadant sans crainte dans un champ de maïs en contrebas. Cette vision me rassure car ces deux gibiers auraient sans aucun doute détecté une présence humaine proche. Tout risque de danger me semble donc écarté. Je n'en reste pas moins vigilant car, malgré cette impression d'être seul, il est toujours possible qu'un instructeur soit caché quelque part à nous observer. Les instructeurs sont indécelables, ils progressent beaucoup plus vite que nous et

surgissent toujours là où nous ne les attendons pas. Je reste donc sur mes gardes, d'une méfiance extrême, usant des facultés de concentration que j'ai développées pour sentir toute présence étrangère comme le ferait un animal sauvage. Cet instinct et le sentiment de communion que j'éprouve à l'égard du terrain me donnent l'impression de faire partie du paysage plutôt que de le traverser comme un intrus. Je fais corps avec lui, le trouve d'un calme reposant et goûte au spectacle du brouillard matinal qui vient border la lisière de notre forêt avant de recouvrir, comme une chape de plomb, le ruisseau qui serpente entre des champs d'un vert moiré.

* * *

Après une journée passée à nidifier dans notre zone de bivouac, nous reprenons notre infiltration à la nuit tombée en longeant des sentiers ou en coupant à travers champs. Alors que nous sommes tapis dans un fossé, prêts à nous élancer pour traverser une route, nous nous aplatissons soudain contre le sol en voyant les phares d'un véhicule percer la nuit. Son faisceau de lumière nous balaie sans nous illuminer, mais nous n'en n'avons pas moins eu la peur de notre vie. Bien qu'il s'agisse d'un exercice, nous le vivons comme une situation réelle et ces phares – ceux d'un paysan ou d'un véhicule des fusiliers marins – nous ont rappelé une fois de plus que la moindre anicroche pouvait compromettre la mission et mettre en péril la vie des hommes dans l'éventualité d'un engagement physique.

À l'issue de notre progression, nous nous installons pour un dernier bivouac en prenant garde de renouveler toutes nos mesures de sécurité. À l'aube, nous restons tapis dans notre position puis, après une journée interminable à guetter le moindre bruit, nous reprenons notre progression silencieuse pour entamer l'approche immédiate du site en multipliant les protections et les reconnaissances, tout en gardant à l'esprit qu'il nous faut impérativement respecter les horaires de destruction énoncés lors du briefing. Dans le cadre d'une opération réelle, cet horaire pourrait avoir été fixé pour des raisons dont nous n'aurions pas connaissance – arrivée d'un train, autres opérations de sabotage menées simultanément par d'autres groupes dont nous ignorerions la présence, etc. – et l'accomplissement de notre mission dans le strict respect des consignes qui nous ont été données s'avère donc essentiel. Cela nous oblige à effectuer un savant dosage entre une infiltration trop précipitée qui nuirait à notre discrétion et une infiltration trop timorée qui nous ferait prendre du retard, bouleverserait l'éventuel planning d'un état-major et nous ferait ensuite manquer le rendez-vous fixé pour l'exfiltration…

En arrivant sur la voie ferrée qui représente notre objectif, nous sommes six stagiaires à accompagner le chef de l'équipe démolition, un autre stagiaire, pour aller poser nos charges sur la voie, les huit autres stagiaires restant en binômes de protection à 360 degrés autour de la zone où nous sévissons.

Allongé sur la voie ferrée, le souffle court, je fixe ma charge en m'assurant qu'elle reste solidaire de ma ligne maîtresse. Le sabotage fait partie de notre vie de futur commando et il est essentiel que nous maîtrisions parfaitement ce domaine de compétence. Aucune erreur ne serait tolérée.

Satisfait de mon travail, je me relève pour rejoindre le chef de l'équipe démolition et lui pince l'épaule en chuchotant « Marius, charge 4, clair ! ». Son signe de tête et son regard accentué par son maquillage noir me confirment qu'il a bien pris le message. Les cinq autres stagiaires ne tardent pas à lui répéter les mêmes mots avec quelques variantes en fonction de leurs pseudos et de leur pose, puis nous regagnons notre point de recueil en laissant le chef de l'équipe démolition seul sur zone. Ce dernier effectue rapidement le tour des différentes charges, vérifie le système de piégeage anti-relevage, puis déclenche son bout de feu qui enflamme la mèche lente ayant pour fonction d'exciter le détonateur et d'activer le cordeau détonant et toutes les charges pour le feu d'artifice final. Quand il nous rejoint après son inspection, il nous lâche : « Ça va péter dans quatre minutes, allez, on décroche », puis dévale un petit thalweg pour rejoindre le reste de notre groupe, posté en protection. Nous lui emboîtons le pas, prenons quelques secondes pour vérifier que notre groupe est au complet avec son matériel, puis décrochons aussitôt pour prendre le chemin de l'exfiltration. Nous disposons de cinquante minutes pour parcourir 8 kilomètres après deux nuits passées à la fraîche et une tension qui n'a cessé de monter en nous, mais il n'est pas question de se relâcher pendant cette course de vitesse. Nous savons que nous sommes toujours observés et épiés par nos instructeurs et l'idée de jouer un « joker » – emprunter un grand axe pour gagner du temps, par exemple – ne nous effleure même pas.

Malgré la fraîcheur de cette nuit, la sueur coule le long de mon dos entre mon treillis et mon sac bourré de matériel, comme c'est d'ailleurs le cas pour tous mes camarades. Nous ne nous soucions pourtant pas du poids que nous portons, ni de l'arme que nous tenons en position de feu et qui nous scie les épaules ou nous cogne contre les cuisses, nous nous concentrons plutôt sur les éventuels pièges qui pourraient nous attendre sur la route. Heureusement, la marche rapide s'effectue parfaitement et nous arrivons dans les temps sur la zone d'extraction. Un coup d'œil à ma montre me permet de vérifier qu'il ne nous a fallu que quarante-deux minutes pour mettre la distance nécessaire entre le lieu du

sabotage et notre lieu d'exfiltration. Je fais alors stopper le groupe pour former la « boîte » – un dispositif rapide nous permettant de couvrir notre périmètre sur 360 degrés en délivrant des feux – et je profite de cet instant de répit pour consulter ma carte. Constatant que la DZ[1] ne se trouve qu'à une cinquantaine de mètres plus loin sur un axe nord-est, j'envoie aussitôt un binôme de baliseurs préparer le terrain, puis je rédige le message radio qui préviendra nos autorités de la mise en place du dispositif.

Le binôme de baliseurs revenant quelques minutes plus tard sur moi pour me préciser qu'il n'attend plus que mon feu vert pour allumer les balises infrarouges, je balance tout de suite mon message radio. Et c'est avec un grand soulagement que j'entends le « taxi » me répondre qu'il sera sur nous dans quatre minutes.

« Allumage », j'annonce.

Les balises sont aussitôt allumées, mais seuls les pilotes de l'hélicoptère pourront repérer leurs lumières infrarouges à l'aide de leurs systèmes de vision nocturne. C'est donc dans le silence et le noir le plus complet, parfaitement immobiles, que nous guettons l'arrivée prochaine de l'appareil. Soudain, nous entendons le bruit infernal des rotors qui déchirent la quiétude de cette nuit, et ce comme par magie, avant même de pouvoir distinguer quoi que ce soit de l'imposante masse de l'hélicoptère qui vient nous récupérer.

Il se pose dans un vacarme insupportable en plein champ, au milieu de nos balises, et à peine a-t-il touché le sol que la porte arrière s'ouvre et que le mecbo[2] nous fait signe d'embarquer. Je donne le signal et guide les hommes vers l'appareil en pointant mon bras dans sa direction, puis je grimpe à mon tour dans la carlingue pour venir me tasser sur l'un des sièges de tissu avec mon sac toujours sur le dos et le canon de mon arme désormais pointé vers le bas.

Je pensais être le dernier à embarquer, mais je devine soudain la silhouette du maître de cours, surgie de nulle part, qui vient se coller à côté de moi. Il fait signe au mécanicien de faire décoller l'engin puis, pour la première fois, me sourit d'un air satisfait.

Le poste de pilotage est ouvert, ce qui nous permet de voir les manœuvres de décollage et de vol effectuées dans la nuit noire par le pilote et son copilote. Nous avons déjà quelques heures de vol au compteur depuis le début de notre formation, au cours desquelles nous avons effectué des descentes en rappel, des *droppings* palmeurs – sauts dans l'eau équipés en tenue de plongée depuis la carlingue – et toutes sortes d'autres exercices. Je me désintéresse donc rapidement de ce qui se déroule dans le cockpit pour méditer sur l'exercice que nous venons de boucler. Tout en fixant le hublot et en laissant mon regard

vagabonder sur des paysages plongés dans l'obscurité, à l'exception des rares lumières de petits hameaux ou de fermes isolées, je ressasse les habituelles questions qui suivent toute opération. *Avons-nous foiré quoi que ce soit ? Pourquoi a-t-il souri dans l'hélicoptère ? Est-ce une bonne chose, une mauvaise chose ?* Je sens sa présence à côté de moi dans la carlingue mais à aucun moment je n'ose le regarder ou l'interroger.

La seule chose qui me préoccupe est de ne pas l'avoir déçu, d'avoir fait en sorte que le groupe ait été à la hauteur. Or, et je m'en suis rendu compte moi-même, certains stagiaires ont eu un comportement à la limite du tolérable. En raison de la fatigue accumulée ces dernières semaines ou des épreuves que nous avons traversées sans qu'elles paraissent jamais s'achever, en raison du froid ou de la privation de sommeil, ou que sais-je encore, certains d'entre nous n'ont tout simplement pas eu la force d'accomplir ce que l'on exigeait d'eux. Nous avions beau approcher de la dernière ligne droite, ils n'avaient plus la volonté ni l'énergie nécessaire – physique ou mentale – pour se comporter comme de futurs commandos. Certains traînaient la patte ou tiraient au flanc et je suis persuadé que cela n'a pas échappé aux regards acérés de nos instructeurs. Quand viendra l'heure du débriefing, cela ne m'étonnerait pas que plusieurs d'entre nous soient recadrés ou virés.

Nous atterrissons enfin sur la zone de poser de Lorient, mais il n'est pas encore question de prendre une bonne douche avant d'aller se coucher. Tant que le débriefing de la mission n'a pas été mené, la mission n'est pas considérée comme achevée. Malgré la fatigue et le sommeil – nous n'avons sans doute pas dormi plus de cinq heures par jour au cours des quatre derniers jours –, nous commençons par nettoyer, vérifier et réintégrer le matériel perçu. Nous gagnons ensuite la salle de cours, qui nous semble surchauffée et étouffante, comme à chaque fois que nous rentrons d'un exercice de plusieurs jours sur le terrain. Nos traits apparaissent tirés à la lumière blafarde des ampoules électriques et nos corps usés nous font piquer du nez tandis que nous attendons sur nos chaises que le maître de cours arrive, accompagné des instructeurs contrôleurs.

Nous luttons contre le sommeil, mais aussi contre l'angoisse d'entendre leur verdict concernant nos performances, et je ne peux m'empêcher de me redresser subitement dès que j'entends leurs pas résonner dans le couloir.

Ils entrent dans notre salle de cours.

« Garde à vous ! », je hurle. « Stage commando 59 rassemblé complet, à vos ordres, second-maître. »

La pièce résonne du bruit des chaises qui glissent sur ce sol astiqué en permanence comme celui d'un palais présidentiel. Les mains claquent fort sur

les cuisses des stagiaires, comme si c'était le seul moyen qu'ils avaient d'émerger de leur état de somnolence. Enfin, les claquements de nos talons de rangers clôturent ce brouhaha d'un coup sec et précis, à l'image d'une lame de dague pénétrant dans le corps d'un ennemi.

J'écoute chacun des mots de l'appréciation du maître de cours. Il est évident qu'il a tout vu, tout entendu, sans que nous ayons jamais pu déceler sa présence ou celle d'un autre instructeur. Ceux qui se sentent médiocres serrent les fesses, mais le mal est déjà fait. En ce qui me concerne, je pense n'avoir rien à me reprocher sur le plan de l'intégrité ou du comportement, mais les dernières paroles du maître de cours n'en résonnent pas moins à mes oreilles comme un lugubre avertissement.

« Il y en a certains qui ne méritent pas de sortir de ce stage. Vous risquez d'avoir des surprises demain. »

Libérés sur ces paroles de mauvais augure, nous rejoignons nos chambrées dans une atmosphère funèbre. Après une sieste réparatrice, nous sommes occupés pour le reste de la journée par quelques tâches accessoires, puis libérés à 20 heures en raison de la cérémonie du lendemain. Les quelques heures qui nous restent avant l'extinction des feux sont mises à profit pour préparer nos tenues de cérémonie. Je prends soin de coudre un bouton sur ma tenue afin de pouvoir accueillir ma fourragère le cas échéant, puis je m'attelle au repassage de mon pantalon avec une pattemouille tout en dessinant des plis impeccables sur le tissu. Seule l'idée que mes sœurs ne pourraient s'empêcher de sourire si elles se doutaient de mon nouveau comportement et de ma nouvelle vie parvient à me tirer du trouble qui me submerge. En bon Marseillais, je ne préparais en effet jamais mes affaires et déléguais toutes les corvées de lavage ou de repassage à mes sœurs afin de pouvoir être impeccable pour mes sorties nocturnes… Comment pourraient-elles croire à ce changement de personnalité dont je m'étonne parfois moi-même ?

Cependant cette pensée distrayante ne suffit pas à égayer ma soirée. Mes mains boursouflées tiennent difficilement l'aiguille à coudre, que je manipule avec peine. Lors de ma sieste après le débriefing, je n'ai pas réussi à dormir en raison de mon lit, beaucoup trop souple à mon goût après toutes ces semaines de terrain. À midi ou ce soir, à l'occasion de nos repas, j'ai été incapable de finir mes plateaux car je n'avais pas faim, que ce soit à cause de la fatigue ou d'un estomac rétréci. Et, bien sûr, nous avons fini par discuter entre nous des mots prononcés par le maître de cours. Tout le monde y est allé de son commentaire.

« Il paraît qu'ils vont en virer cinq. »

« Ils vont virer Untel et Untel. »

« Ils n’ont besoin que de dix personnes en bas chez les commandos. »

Je reste hermétique à toutes ces supputations, mais je retrace encore et encore dans mon esprit le chemin parcouru au cours de ces semaines. Quand je fais la somme des efforts déployés, des souffrances endurées, des sacrifices consentis, je constate cependant qu’ils n’ont nullement érodé l’envie que j’ai de me prouver à moi-même que je ne suis pas un bon à rien. Mes convictions sont restées intactes. Ma soif de respect, de droiture et d’honnêteté n’a fait que se renforcer au contact des instructeurs qui m’ont formé. Je suis animé de nouvelles valeurs, d’une philosophie, qui ont fait de moi un homme de convictions et de cœur.

* * *

L’heure de vérité ne va pas tarder à sonner. Je me tiens avec mes camarades derrière notre bâtiment, dans une tenue irréprochable qui me va comme un gant et rasé de près. Seule ma coupe de cheveux n’est pas tout à fait régimentaire, mais cela fait partie de l’esprit maison.

Nous sommes 15 sur les rangs, alignés à la perfection et dans l’attente de l’arrivée de notre « père spirituel ». Il arrive bientôt, accompagné du commandant du stage et de ses deux instructeurs adjoints. Il nous dévisage pendant quelques secondes qui nous semblent durer une éternité, puis s’adresse à nous d’une voix solennelle. Nous retenons notre respiration.

« Aujourd’hui, vous venez de passer un moule, le moule aptitude commando. Mais rappelez-vous que rien n’est jamais acquis ou gagné. Tout ce que vous avez appris ici, vous ne devrez jamais l’oublier car ce sont les fondations de ce que nous sommes. Quand les fondations d’une maison sont solides, celle-ci tiendra et résistera jusqu’au bout avec un simple entretien quotidien. » Il laisse encore planer quelques secondes de silence, puis conclut sèchement : « Je vous l’ai dit hier. Ceux dont les noms suivent, vous sortez des rangs. »

Quoi ? Nous sommes à un quart d’heure de la fin de notre formation et il va éjecter des stagiaires ? Pourquoi ne pas l’avoir fait la veille ? Tous présents sur les rangs, nous pensions du fond du cœur être badgés. Je n’arrive pas à le croire. C’est la pire des tortures imaginables, mais en même temps nous étions prévenus. Nous savions, pour l’avoir entendu maintes fois, à maintes reprises, à maintes occasions, que *rien n’est jamais terminé, rien n’est jamais acquis*…

Sept élèves sont écartés. Je ne fais pas partie du lot, mais je vois leurs visages se décomposer. Les larmes coulent sur leurs joues sans qu’ils osent lever les yeux. Certains hésitent même à quitter les rangs tant ils sont tétanisés par la nouvelle. L’annonce faite est empreinte de dureté, mais le discours est franc et

sans détour. Comme le combat.

Nous ne sommes finalement plus que huit à nous diriger vers le plateau d'appel pour la cérémonie qui va se dérouler au son d'une cornemuse jouée par un sonneur en béret vert. Présent sur les rangs, je réalise difficilement que je vais être breveté et qu'un ancien va me remettre un béret. La victoire que je cherchais à remporter sur moi-même ne tient plus qu'à un fil – plus qu'un fil, une ligne de vie.

Nous nous mettons au garde-à-vous devant nos autorités, sous les yeux de tous les autres cours de l'école des fusiliers, dont la présence est obligatoire lors d'une remise de bérets verts. En face de nous, une table sur laquelle sont alignés huit bérets dont les badges brillent sous un timide soleil breton, mais aussi une dague anglaise dans son étui. Une seule.

Cette dague est destinée au major de stage. Sa lame aiguisée des deux côtés est gravée du numéro du stage commando ainsi que du nom et du prénom de l'élève de rang 1. Cette tradition et cet honneur remontent aux premiers brevetés, en Écosse, au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Comme mes camarades, le cœur battant, j'écoute religieusement le discours du commandant de l'école des fusiliers. Un plaisir immense et une joie intense me submergent et me ravivent l'esprit. Je ne me suis jamais senti vibrer corps et âme de cette manière. Qu'importe mon rang de sortie, je suis aux anges. Le mauvais garçon que j'étais a réussi l'impensable. J'ai passé les épreuves avec succès, en ne comptant que sur moi-même afin de ne pas décevoir cette institution, la seule qui a su me faire confiance et me valoriser. Par intermittence, je jette un coup d'œil discret en direction des anciens qui assistent à la cérémonie en costume, leur béret usé par le temps bien vissé sur la tête. Ils semblent encore plus fiers que nous, mais leurs regards indiquent aussi qu'ils attendent de nous que nous nous comportions avec dignité et professionnalisme.

Le discours du commandant terminé, le maître de cours s'avance pour saisir la dague gravée dont la lame, bien protégée dans son fourreau, attend son récipiendaire. Il est accompagné de Léon Gautier, vétéran du débarquement du 6 juin 1944 et président de l'Amicale des commandos français, qui tient dans ses mains le béret portant le badge 6490.

Les deux hommes se tiennent devant nous, immobiles et impassibles, dans l'attente que le commandant de l'école, droit et solennel derrière son pupitre, annonce l'identité du major de stage.

« Major du stage commando 59, matelot Alain A., sortez des rangs ! »

Cette annonce résonne en moi comme un coup de tonnerre, provoquant une avalanche d'émotions, une tempête de pensées désordonnées. Je reste figé durant

deux ou trois secondes d'une intensité monstrueuse au cours desquelles mes idées se bousculent comme si ma vie défilait devant mes yeux avant que je ne rende mon dernier souffle. Je pense à mon père, qui n'est plus de ce monde. Je pense à tous ces gens qui m'ont toujours considéré comme un cancre et un bon à rien. Je pense à mes anciens camarades, à mon ancienne vie, à ce qui m'attend… Je pense à mille choses toutes différentes les unes des autres sans véritablement réaliser ce qui m'arrive. Mon corps est parcouru de frissons, des larmes qu'il me faut absolument contenir me montent aux yeux et je déborde de fierté tout en essayant de n'en rien montrer. Enfin, je sors des rangs comme un automate afin que Léon Gautier puisse me coiffer du *green beret*.

Léon Gautier est de petite taille, mais son regard est celui d'un homme qui a vécu l'héroïsme humble de quelques-uns de nos rares aïeux qui ont choisi, dès 1940, de poursuivre le combat sans jamais céder sur les notions d'honneur et de sacrifice. L'homme qui se tient devant moi a participé à des missions en Afrique, au Liban et en Syrie en 1942, avant de se porter volontaire pour les commandos marine lors de la création de cette unité en 1943 par le lieutenant de vaisseau Philippe Kieffer. Le 6 juin 1944, il débarque sur la plage de Colleville-Montgomery, remonte sur Ouistreham pour participer à l'assaut sur le casino de la ville transformée en forteresse imprenable, puis poursuit en direction du pont de Pegasus avec ceux de ses camarades qui n'ont pas encore été tués ou blessés.

Cet homme, dont le béret reçu des mains de Philippe Kieffer le 25 avril 1944 porte le badge numéro 84, me remet mon béret, porteur du badge 6490. Mais, plus qu'un béret, il m'accorde sa confiance, son amitié et sa fraternité. Il fait de moi le dépositaire de cet esprit commando qu'il a contribué à forger par le sang, la volonté et le courage.

À sa suite, le second-maître Bisbau, notre maître de cours, me confie la dague du major de stage. Toujours aussi exigeant, avec lui-même comme avec nous, il me précise : « Ce n'est que le début, maintenant tout reste à faire. »

Je rejoins les rangs, gonflé d'orgueil et de bonheur à l'idée d'avoir réalisé quelque chose de concret, de vrai, sans aucun artifice. Une fois dans les rangs, ce sentiment s'efface cependant à la pensée de ceux qui ont été écartés de cette cérémonie juste avant que nous nous dirigions vers le plateau d'appel. Ils se trouvent maintenant dans les bâtiments, vidant leurs caissons avant de quitter les lieux au plus vite afin de ne pas nous croiser et souffrir à la vue de notre joie rayonnante. Parmi eux se trouve Hans, « le sanglier des Ardennes ». Il aurait selon moi pleinement mérité d'être coiffé de son béret, mais il ne m'appartient pas de commenter les décisions des instructeurs. Je ne peux qu'éprouver un sentiment de tristesse à l'idée qu'il ne soit pas à mes côtés, que nous ne puissions

savourer ce bonheur ensemble.

Dans le respect des traditions, nous partageons le repas de midi avec nos instructeurs et les anciens. Les anecdotes et les récits qu'ils nous livrent valent tous les livres d'histoire. Je bois leurs paroles en me faisant la promesse d'être à la hauteur de l'honneur qu'ils nous font et des sacrifices qu'ils ont consentis pour que nous puissions marcher dans leurs traces.

Avant que nous quittions le stage pour la suite de notre cursus de formation, le second-maître Bisbau nous rassemble une dernière fois dans la salle de cours pour nous tenir un discours d'au-revoir :

« Un jour, certains d'entre vous seront à ma place d'instructeur. N'oubliez jamais par quoi vous êtes passés et comment vous avez vécu votre stage. Soyez toujours durs, honnêtes et intègres, quelles que soient les pressions de votre hiérarchie.

» Il vous reste maintenant tout à faire, mais ne détruisez jamais les fondations sur lesquelles nous vous avons formés. N'oubliez jamais. »

* * *

Je suis breveté parachutiste à l'école des troupes aéroportées de Pau au cours des semaines qui suivent, puis j'embarque au commando de Montfort. *La mort plutôt que la souillure*, telle est donc désormais ma devise…

À en croire les bruits de coursives, il serait le plus dur des commandos en raison de ses gradés et de ses quartiers-maîtres, qui ne seraient pas très tendres avec les jeunes matelots. Et, de toutes les escouades de ce commando, la quatrième serait la plus terrible.

De toute manière, je n'ai guère le choix puisque le major de stage est envoyé d'office au commando de Montfort et, de surcroît, à la quatrième escouade. Mais je me contrefiche de ces ragots. Je viens de décrocher mon passeport pour servir en opérationnel et je meurs d'envie de prendre ma revanche sur ma jeunesse. J'ai déjà connu des situations difficiles dans la rue avec mes amis voyous et je ne me laisse pas facilement impressionner. Il faut simplement savoir que la roue tourne, que les cons ne sont pas éternels et garder en soi le désir de progresser sans répéter les erreurs dont on a soi-même souffert.

Quoi qu'il en soit, et quoi que cette quatrième escouade me réserve, j'ai trouvé une nouvelle famille et je me sens plus vivant que je ne l'ai jamais été.

Moi, matelot Alain A., je suis désormais Marius, numéro de badge 6490, affecté en opérationnel au commando de Montfort.

1. Drop Zone : zone de largage ou de parachutage, mais aussi zone d’atterrissage aménagée de manière ponctuelle.

2. Mécanicien de bord.

Chapitre 16

Ode au Liban

J’ai 20 ans, le plus bel âge de la vie, mais je ne vais rien fêter comme les autres. Je navigue sur des eaux turquoise, calmes en apparence, mais je m’approche de cette terre du Liban où viennent d’avoir lieu les prémices d’une guerre qui va mettre en péril cette « Suisse orientale », comme l’avait baptisée le général de Gaulle.

Une Suisse qui serait bordée par une mer bleue et dont la population cosmopolite évoluerait au milieu d’odeurs exotiques.

J’ai 20 ans et je suis à Beyrouth, sans gâteau ni champagne.

Mes seuls présents sont les sourires de ces enfants qui, pour la plupart, ne connaissent que la misère et les armes, mais avec lesquels je me sens des affinités.

Demain, peut-être, ils auront 20 ans eux aussi.

Ce pays, je le connais déjà sans y avoir posé le pied, mais cette terre m’attire tel l’aimant qui emporte le fer avec lui.

Cette perle orientale s’ouvre lentement à mes yeux de jeune commando dont les convictions et les valeurs n’ont pas encore été ternies par les horreurs du terrain. J’y respire un vent chargé d’histoire où flottent aussi bien les effluves épicés des contes des *Mille et Une Nuits* que l’odeur de la poudre et de la mort.

La guerre des camps, qui vient de débuter, fera plusieurs milliers de morts en quelques années.

Les commandos marine ont été les premiers observateurs des déchirements de cette terre où chacun se bat pour un dieu, pour des idées, pour des valeurs ou des convictions.

Montfort et ses « anciens » connaissent parfaitement ce territoire mais, à cette

époque, personne ne parle encore des traumatismes post-combat au retour de missions difficiles. Les hommes vident leur « sac de linge sale » en famille, c'est-à-dire au sein de l'escouade. Elle seule permet d'échanger, de délier les langues, de se soulager psychologiquement et de faire comprendre aux uns ou aux autres que la réalité du terrain est bien plus lourde à encaisser qu'une quelconque fiction.

Beaucoup se murent cependant dans le silence, conservant au fond d'eux-mêmes leur lourd fardeau tout en continuant à progresser et à effectuer leur travail avec passion et détermination. D'autres préfèrent se vanter, voire exposer sur la place publique leurs pseudo-exploits tout en bombant le torse et en gesticulant, le coude bien calé sur le comptoir où ils s'appuient.

Les vrais héros, et les seuls, sont pourtant ces anonymes qui n'en sont pas revenus autrement qu'allongés dans des housses de plastique noir, comme s'il avait fallu les protéger de cette lumière qu'ils ne reverront plus jamais ainsi que des paroles d'adieu de leurs frères qui les ont pleurés à chaudes larmes.

Parmi les vantards qui sont rentrés en France, me revient le souvenir de certains qui posaient des boîtes de conserve de sardines ou de maquereaux ouvertes en plein soleil en attendant de les manger plus tard, leur contenu irrémédiablement gâté par la chaleur, dans l'espoir de tomber malades et d'être rapatriés sanitaires. D'autres encore, de fiers et vaillants gradés, envoyaient leurs jeunes commandos en patrouille tout en restant à l'abri sur base, en ayant pris soin de ne pas changer les noms sur les feuilles de route. En cas d'accrochage sans réels dégâts pour les hommes, les « breloques » pouvaient ainsi revenir à ceux dont les noms étaient inscrits sur les documents officiels, gradés en tête. Les « hochets » de la République, comme les appelait Napoléon, ne reflètent pas toujours la vérité.

J'ai 20 ans, mais cette journée reste semblable aux autres car je dois remplir ma mission, sans décevoir.

J'ai 20 ans, mais je ne dirai rien à personne. Je continue à faire ce que je sais faire de mieux : essayer de rester en vie, préserver la sécurité de mes compagnons d'armes et la mienne et ne jamais relâcher ma vigilance en anticipant en permanence.

J'ai 20 ans. Hier, trois parachutistes se sont fait tuer dans un bâtiment juste après la relève. Les miliciens ont attendu que les marins quittent les lieux pour vider leur tube de lance-roquettes.

Orlando, le caporal adjoint de la quatrième escouade, a éprouvé le besoin de raconter, de dire, d'exprimer avec ses mots sa joie d'être encore en vie. Il exulte d'en avoir réchappé, mais son sourire à l'instant où il parle cache difficilement

sa tristesse et sa peur.

« Nous venions de les saluer, nous avons échangé quelques mots pour la relève, je leur ai laissé mes bouquins grivois, puis nous sommes partis. À peine avions-nous refermé la porte du toit et descendu cinq marches que nous avons été abasourdis par une explosion d'une violence phénoménale. La détonation nous a jetés au sol, comme un plaquage instantané à l'instruction, puis le silence, plus rien. C'en était fini pour eux. »

J'ai 20 ans et je sais que tout peut s'arrêter brusquement. Cela dépend de moi, mais aussi beaucoup des autres.

Malgré une préparation plus que rigoureuse et une attention portée aux retours terrain, bien que l'on s'entraîne en permanence et que l'on cherche à anticiper de manière continuelle, l'expérience peut s'achever brutalement, comme si un brusque courant d'air refermait une porte en la faisant claquer violemment.

Malgré les risques incessants, je sais que je dois profiter de cette journée et de ce soleil qui commence à réchauffer le ciel azur. Au-dessus de moi, les oiseaux virevoltent dans les airs comme pour saluer ce jour spécial. La brise marine chuchote à mes oreilles, m'apportant les senteurs et les douceurs de la terre.

J'ai 20 ans et c'est dans le sourire des enfants que je croise que je peux lire la joie, le bonheur et la tendresse, mais aussi la douleur et le désarroi. Ils ne comprennent pas les décisions, les haines et les rancœurs de tous ces prêcheurs de l'inutile qui s'entretuent et sèment la désolation autour d'eux.

Ces enfants sont les vrais otages de ces conflits nés d'idéologies imbéciles prônées par des fanatiques convaincus de posséder la science infuse.

J'ai 20 ans aujourd'hui, me dis-je en caressant mon arme…

Chapitre 17

Tarzan Commando

Désormais jeune quartier-maître fort d'une petite expérience au commando de Montfort, je passe beaucoup de temps avec mes collègues à traîner mes guêtres à travers le monde en fonction des situations conflictuelles, mais Djibouti n'en reste pas moins notre principal terrain d'entraînement en climat chaud. Nous y stationnons jusqu'à six ou sept mois chaque année pour de longues missions rythmées par des exercices opérationnels ne nous laissant aucun répit : tir, démolition, crapahutages en zones hostiles et désertiques, sans oublier notre fer de lance, les raids zodiacs.

Dans le cadre des accords de défense signés avec le pays, les trois armes françaises sont en effet prépositionnées à Djibouti-Ville. L'armée de l'air gère la base aérienne mitoyenne de l'aéroport international civil, les marins occupent le port et l'escale marine, tandis que les marsouins du RIMa et la Légion étrangère, avec le 2e REP[1] et la 13e DBLE[2], stationnent en périphérie de la ville.

Les commandos marine, « bêtes à part » ne faisant jamais rien comme les autres, sont néanmoins basés au camp d'Arta, à 50 kilomètres de Djibouti-Ville et à 600 mètres d'altitude au-dessus de la capitale – ce qui nous permet de vivre plus au frais que les autres régiments français lorsque nous y stationnons.

Du fait de cette importante présence militaire française et du grand nombre de soldats, nous participons cependant à deux corvées communes de garnison : le renfort pliage parachute à la 13e DBLE et la police militaire à Djibouti-Ville.

Heureusement pour moi, je ne suis pas plieur de parachute. Il s'agit d'une formation contraignante que l'on vous impose souvent quand vous êtes jeune matelot et qui, tel un travail à la chaîne, consiste à démêler, nettoyer, plier et vérifier sur de grandes tables les parachutes qui viennent de servir lors des

séances de saut. C'est un travail ingrat, mais indispensable à nos entraînements opérationnels, dans lequel j'ai réussi à ne pas me faire embarquer en raison des nombreux départs en mission de mon commando de Montfort. Lors des périodes de saut ou des stationnements de longue durée à Djibouti, j'ai ainsi la chance de ne jamais être désigné volontaire d'office pour rallier les salles de pliage…

En revanche, je suis volontaire d'office, et même volontaire tout court, pour effectuer des périodes d'un mois au sein de la police militaire à Djibouti-Ville. Servir au sein de la police militaire vous permet de faire un petit break entre deux missions ou deux entraînements, et de vivre autre chose puisque l'animation reste permanente dans le centre-ville de la capitale. Il s'agit presque d'une récompense puisqu'en tant que « jeune commando en mission », vous êtes toujours corvéable à souhait et dépendant du bon vouloir de vos supérieurs hiérarchiques, susceptibles de vous solliciter à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Même s'il convient de ne pas généraliser car de nombreux gradés souhaitent avant tout vous faire partager leur expérience pour que vous deveniez le plus opérationnel possible, il n'en reste pas moins qu'une affectation d'un mois à la police militaire permet de changer d'air et de respirer un peu.

Comme son nom l'indique, la « police militaire » a pour charge de veiller sur le bon comportement des soldats français présents à Djibouti-Ville, en particulier le week-end, lorsque tous ces bonshommes décident de décompresser dans les bars de nuit ou les restaurants de la capitale.

Cette police de garnison possède l'autorité sur les trois armes, y compris sur les légionnaires, qui sont en même temps sous la surveillance de leur propre police militaire. Police de garnison et police de la Légion travaillent d'ailleurs en coordination.

* * *

À cette époque, le chef de la police militaire garnison est un adjudant-chef du 8e RPIMa, un homme renommé pour sa valeur au combat. Surnommé Shadock en raison de son nom de famille qui, de mémoire, devait être Schadoski, il a fait clouer sur la porte de son bureau un panneau portant la mention « Ne réveiller qu'en cas de guerre ».

Il a également pour manie de placer dans toutes ses phrases un « papa ». Ainsi, pendant que je fais du sport, il ne peut s'empêcher de me lancer : « Hé, papa commando ! Ça ne sert à rien de boxer, de faire des tractions et des pompes ! Il n'y a plus d'hommes forts depuis que les Chinois ont inventé la poudre, OK, papa ? »

Ce à quoi je rétorque : « C'est pour moi que je m'entraîne, adjudant-chef ! L'entraînement ne finit jamais ! », mais je m'égosille généralement dans le vide car il a coutume de poursuivre sa route sans attendre qu'on lui ait répondu.

Du côté de la Légion étrangère, le commandement de la police militaire est assuré par un caporal-chef originaire du Pacifique, un dénommé Taipoeri. C'est non seulement un beau bébé, comme on dit dans notre jargon militaire, mais aussi un champion de boxe anglaise qui peut compter sur six autres légionnaires pour faire régner le calme dans la ville, dont un Américain prénommé Sam et deux Yougoslaves assez impressionnants, Milos et Krasic.

Nous travaillons en coordination avec eux sur le terrain et nous nous retrouvons souvent chez Adbi, dans les cuisines de son restaurant Le Poisson Rouge pour y partager un sandwich dont il me serait impossible de décrire le contenu, mais qui permet de nous caler l'estomac pour nos longues nuits de travail. Cela permet également de créer des liens et de s'épauler lorsque nous rencontrons des situations difficiles à l'occasion de nos interventions. Que ce soit la police garnison ou la police Légion, nous sommes appelés à nous déplacer pour les mêmes raisons : comportements étranges des militaires en goguette, bagarres dues à une consommation abusive d'alcool, récupération de clients aux bras et au fond du lit de prostituées locales dans des quartiers sensibles, vols ou trafics de drogues… Un bel éventail de tout ce qui peut entraver la mission de la France et nuire à son image dans cette lointaine contrée africaine ! La Légion gère principalement ses ouailles, mais nous nous coordonnons en fonction des situations sur le terrain et nous nous appelons parfois pour nous prêter main-forte en cas de besoin – et notamment lors des week-ends, plus que mouvementés, qui se déroulent du jeudi midi au vendredi soir sur cette terre musulmane.

* * *

La nuit est moite en ce jeudi soir alors que nous débutons notre patrouille. Le chauffeur de ma jeep Willis trois vitesses est un jeune aviateur au grade de caporal. Ce n'est pas un guerrier, mais il connaît bien les recoins de cette ville constituée de nombreux quartiers possédant tous leurs spécificités. Le Quartier 2 est ainsi interdit à tous les militaires français en raison des risques d'agression, mais il constitue pourtant un quartier aussi célèbre que populaire. Il n'est pas rare que nous devions y patrouiller la nuit pour récupérer des clients ayant prolongé au-delà du raisonnable leur soirée avec des ombres de la nuit afin de goûter à l'amour africain.

Le chef de notre patrouille de trois hommes est un « permanent », un homme affecté pour deux ans sur le territoire de Djibouti. Ce caporal-chef prénommé

Prosper, parachutiste au 8e RPIMa, ne jouit pas de la même renommée que Shadock bien qu'ils soient tous deux issus du même régiment. Petit et plutôt fluet, les cheveux rasés, il taquine volontiers la bouteille et abuse de son autorité au sein de la police militaire pour mener la vie dure aux pauvres aviateurs, marins, marsouins ou soldats, en leur appliquant ses propres lois plutôt que la réglementation en vigueur. À l'image de tous ceux qui aiment tyranniser les autres en se réfugiant derrière leurs galons ou leur fonction, Prosper n'a rien d'un foudre de guerre.

Troisième homme de cette patrouille, je prends toujours place à l'arrière de notre jeep américaine. Habillé de ma tenue tergal kaki, coiffé de mon béret vert, je porte les fourragères réglementaires sur l'épaule ainsi que ma plaque parachutiste et ma barrette de décorations sur la poitrine. Mais, plus que mes petites décorations, c'est surtout le badge agrafé sur mon béret au-dessus de mon œil gauche qui inspire le respect aux militaires des unités conventionnelles ainsi que la sympathie des jeunes Djiboutiens que nous pouvons croiser et qui nous saluent lors de nos patrouilles. Ces derniers, qui m'ont affublé du surnom de « Tarzan de la PM », ne manquent jamais de venir vers moi pour me transmettre des renseignements terrain, voire pour me guider vers les lieux où se posent d'éventuels problèmes. La plupart du temps, ces enfants de la nuit sont des vendeurs de cigarettes, de bonbons ou autres babioles qu'ils trimballent dans un carton sur leurs frêles épaules.

J'aime la nuit et j'aime l'Afrique.

Nous effectuons une première pause place Ménélik, en face du bar L'Historil dont je connais le patron par le biais de mes anciennes relations de jeunesse – c'est un Corse, bien loin de son île de Beauté natale et désormais sédentaire à Djibouti-Ville.

Quand on promène les yeux autour de la place et que l'on prend le temps d'observer, on peut alors apercevoir les anciennes bâtisses coloniales de ce centre-ville construit à la française. La grande artère qui la traverse alimente une multitude de petites rues perpendiculaires regorgeant de restaurants et de boîtes de nuit dont les noms évocateurs pourraient faire sourire – L'Hirondelle, L'Aviation, Le Vietnam, Le Paris Chic, etc. – s'ils ne cachaient pas une réalité plus sordide. Bien que cette terre soit à majorité musulmane et que des femmes, dans le nord du pays, se fassent exciser au nom de la religion ou des traditions, ces bars de nuit regorgent de femmes locales maquillées et vêtues – ou plutôt dévêtues – à la manière de prostituées européennes, comme si aucun Dieu ni aucune religion n'était capable de pénétrer à l'intérieur de ces établissement glauques dont les néons font figure de cache-misère. Ce n'est qu'en plein jour

qu’ils dévoilent leur façade de taudis.

Plutôt que de m’interroger sur ces contradictions insolubles, je préfère porter mon attention sur les soldats en uniforme ou en civil qui naviguent d’établissement en établissement, d’une démarche plus ou moins bien assurée tant la bière et d’autres boissons alcoolisées coulent à flots et sans aucune restriction. Avant que nous partions en patrouille, notre chauffeur l’Aviateur m’a d’ailleurs discrètement rappelé que notre chef de patrouille, le fameux Prosper, avait tendance lui aussi à forcer un peu sur la boisson en cas de pause prolongée ou de rencontre cordiale. Je trouve évidemment cela dangereux pour tout le monde, et peu crédible pour nous étant donné notre rôle de protection et de maintien de l’ordre, mais je pense qu’il a compris en me voyant arriver en renfort à la police militaire qu’il avait peu de chances de me faire entrer dans ses combines malgré son grade ou sa position. Il n’a pas manqué de remarquer, lorsque nous avons du temps libre à notre quartier de vie, que je passe le plus clair de mon temps à m’entretenir physiquement et que l’alcool n’entre pas dans ma conception des loisirs.

Nous remontons maintenant la rue principale sans négliger de discuter avec un ou deux indics. Ils en profitent pour nous préciser que de nombreux légionnaires de la 13 sont de sortie ce soir avec, parmi eux, pas mal d’Anglais assez agressifs. Ces indics, des enfants qui vendent des cigarettes ou des babioles, restent les premières personnes exposées aux soldats en état d’ébriété car ils les suivent tout au long de leurs pérégrinations dans le centre-ville afin de pouvoir leur gratter quelques francs djiboutiens. Je n’oublie jamais de les remercier et de leur glisser une petite pièce, plus par pitié que pour la qualité de leurs renseignements.

« Merci, Tarzan Commando, si c’est le bordel, je t’appelle, hein, je t’appelle !!! »

Ils ne doivent pas avoir plus de 10 ans ou 12 ans et je m’interroge souvent sur leur avenir, mais ils ne font que vivre selon les règles de cette Afrique que je commence à ressentir et à apprécier de plus en plus au fond de mes tripes.

Les manches de mon treillis sont remontées, l’une d’elles entourée d’un brassard « PM » sur fond bleu-blanc-rouge. Mon béret vert vissé sur le crâne et mes rangers sont réglementaires, police de garnison oblige, mais ce n’est pas le cas du ceinturon américain que je porte autour de la taille. Beaucoup plus pratique que son équivalent français, il me permet d’accrocher facilement ma bombe lacrymogène et mon vieux modèle de matraque en bois, particulièrement résistant en cas de problème.

Tout au long de notre patrouille, nous restons en liaison permanente avec la

prévôté – les gendarmes français affectés sur le territoire – par l'intermédiaire d'un poste radio VHF en base fixe dans notre jeep. Nous sommes d'ailleurs tenus d'établir des points de contact toutes les deux heures en mentionnant notre indicatif de patrouille.

Nous roulons à vitesse lente sur cette artère principale en très mauvais état, ce qui nous permet d'observer attentivement les deux côtés de la rue et de regarder ce qui se passe sous les arcades d'un blanc sale, éclairées par les lumières crues des néons ou des enseignes de ces paradis fictifs crachant leur musique d'un autre temps. En fonction de notre vitesse, et malgré la piètre qualité des bandes musicales qui percent la nuit, nous arrivons parfois à reconnaître un morceau ou un autre, mais même nos temps d'arrêt ne nous permettent jamais d'entendre entièrement une chanson. Il nous faut en permanence quadriller le centre-ville et ses rues adjacentes, tant pour des raisons de sécurité que dans un but dissuasif. Et, quand il nous arrive de croiser des commandos en civil, je n'éprouve nul besoin de leur parler. Un clin d'œil ou un signe distinctif leur permet de s'identifier sans problème.

Il est maintenant 23h30, mais la chaleur reste toujours aussi écrasante. Je m'amuse à regarder les ventilateurs accrochés aux voûtes sales des arcades qui fonctionnent toujours en continu pour brasser un air brûlant et épais comme une soupe invisible. Dessous se trouve généralement un homme assis à même le sol, occupé à mâcher du kat ou à se nettoyer les dents avec un bout de bois. Nous échangeons alors un salut africain, un signe bien spécifique consistant à regarder la personne dans les yeux et à froncer les sourcils avant de cligner des paupières. Là encore, nul besoin de parler pour se dire bonjour.

Alors que nous approchons de la mosquée, située à proximité des « caisses » où tous les marchands ambulants sont rassemblés avec leur stock de marchandises dans l'espoir de les vendre à quelques rares touristes, nous sommes subitement interpellés par l'un de mes petits vendeurs de cigarettes.

« Tarzan, vite, vite ! Il faut que tu ailles à La Lune ! Il y a les légionnaires qui foutent le bordel, ils ont tapé des marins de la *Marne !* Vite, Tarzan, ils vont tout casser ! C'est des Anglais !!! »

Des légionnaires, des Anglais, Tarzan, La Lune, la *Marne*…. Cela pourrait ressembler à un sabir incompréhensible, mais la situation est en réalité parfaitement claire. Des marins du bâtiment de commandement et de ravitaillement baptisé la *Marne* semblent avoir été pris à partie par des légionnaires d'origine anglaise dans un estaminet dénommé La Lune. Mon sang ne fait qu'un tour et je prends l'initiative – ainsi que l'ascendant immédiat sur mon chef de patrouille.

« Prosper, tu appelles le PC pour signaler notre position et tu leur dis que l'on va voir ce qui se passe sur zone afin de confirmer la véracité des faits ! Toi, tu roules vers La Lune. »

Le caporal-chef Prosper obéit sans se vexer ni se faire prier tandis que mon aviateur exécute déjà un formidable demi-tour pour rallier au plus vite notre objectif. Au fil de notre périple, Prosper ne peut cependant s'empêcher de minimiser notre rôle. Fébrile et anxieux, il se retourne vers moi : « La prévôté est prévenue ! De toute façon, si on confirme que ce sont des légionnaires, on n'intervient pas et on appelle la police militaire Légion !

– Je te signale qu'il y a des marins dans le bar et que je me sens donc concerné ! On verra bien sur place, le terrain commande. »

Sa réaction ne m'étonne guère. Il est complètement apeuré et ne risque pas d'intervenir dans une quelconque altercation compte tenu de sa condition physique médiocre et de son foie gorgé de whisky. Peu m'importe. Je sais depuis le début de notre patrouille qu'il ne faudra pas compter sur lui et je me languis surtout d'arriver sur zone pour voir ce qui se passe exactement.

De son côté, mon jeune indicateur nous suit en empruntant des petites rues et des raccourcis qui lui font pratiquement passer la ligne d'arrivée en même temps que nous. Je peux déjà apercevoir devant le fronton de l'établissement un attroupement d'une dizaine de locaux en compagnie de quelques filles outrageusement fardées. En revanche, je ne vois ni police locale, ni militaires.

« Tarzan, il y a là-dedans des légionnaires anglais ! Ils ont cherché la merde aux marins et ils les ont tapés. Il y en a un qui est beaucoup blessé ! C'est des cons, ces Anglais, et ce n'est pas bon pour le business et les filles, Tarzan », râle mon indic, soulevant l'approbation des locaux présents devant le bar.

Je prends les choses en main et indique la marche à suivre au caporal-chef Prosper.

« Tu appelles la PM Légion. Tu leurs dis que je rentre dans le bar pour faire le ménage, alors qu'ils ne traînent pas à se ramener au cas où je ne tiendrais pas longtemps la distance… »

Prosper affiche deux billes à la place des yeux, mais il sait pertinemment qu'il ne pourra pas m'empêcher de pénétrer dans ce troquet. Il saisit le combiné de la radio P13 et demande de toute urgence aux équipes de la Légion de rallier La Lune. Avant de descendre de la jeep, je demande juste au chauffeur de laisser tourner le moteur et de se ranger en position de départ dans l'éventualité où nous devrions rapidement décrocher.

Enfin, sans précipitation, je prends le temps d'enlever ma fourragère, ma plaque parachutiste et ma barrette de décorations. Je confie tout cet attirail à mon

aviateur, qui ne se montre pas le moins du monde déstabilisé, puis je plie avec grand soin mon béret vert et le glisse dans la poche de mon short avant de vérifier le laçage de mes rangers. Il ne me reste plus qu'à entrer dans le bar.

Quand je pousse la porte de cet établissement nocturne, j'ai aussitôt l'impression de me retrouver dans un film aussi sordide que navrant. La piste de danse qui s'étale devant moi est baignée de couleurs psychédéliques et secouée par une musique criarde brouillée en permanence par un larsen infernal. Encadrée par des fauteuils bas en velours délavé, elle me semble cependant offrir à peu près les mêmes dimensions qu'un ring de boxe – et cela me convient parfaitement. À l'arrière de cette piste de danse, je remarque un grand comptoir derrière lequel sont réfugiés un serveur djiboutien et deux filles complètement désorientées. Il faut dire qu'il y a de quoi ! À quelques centimètres de leur nez, sur le zinc du comptoir, un légionnaire exécute une sorte de kazatchok, les fesses à l'air, un morceau de papier toilette enflammé coincé dans la raie… En même temps qu'il bondit comme une sauterelle, il vocifère un chant dont les paroles ressemblent vaguement à « *BA Zoom, Bazoom, Bazoom… »*. Il paraît que c'est une tradition et que ces paroles ont un sens, mais cela ne m'empêche pas de savoir exactement ce que je vais faire.

Trois de ses camarades sont présents devant son podium improvisé. L'un d'eux est avachi sur un tabouret de bar tandis que les deux autres, debout, tapent férocement des mains comme s'il s'agissait de motiver et d'accompagner leur frère d'arme ou de fêter une victoire. Compte tenu de leur état d'ébriété avancé, il me semble illusoire de vouloir entamer un dialogue. Je garde également à l'esprit que ces quatre légionnaires ont déjà massacré cinq pauvres marins, dont l'un serait paraît-il bien amoché.

Je m'approche tranquillement du comptoir dans ma tenue légère et, avant même que le légionnaire le plus proche du danseur ait eu le temps de s'apercevoir de ma présence, je lance à la ronde : « Alors, il paraît que l'on veut se farcir du marin ? »

Sans attendre la moindre réponse, je lance en avant ma main gauche que prolonge ma matraque et fracasse le bois dur sur les ligaments externes du danseur fou. Il bascule aussitôt la tête la première et se retrouve au pied du comptoir avec sa flamme au cul, ce qui me permet de l'achever sans sommation d'un coup de rangers en pleine poire tandis que mon coude vient sécher l'un de ses compagnons qui tente de m'assener un direct au visage.

Libéré de ces deux premiers clients qui sont partis au pays des songes et ne sont pas près de se relever, je saisis le tabouret de bar de ma main droite et m'en sers pour emprisonner un troisième guerrier anglais au niveau de la sangle

abdominale tandis que mon pied percute en un beau coup de savate arrière les testicules de son compagnon situé derrière moi. Mon front arrière ainsi nettoyé, je ramène mon attention sur le prisonnier du tabouret et le formole rapidement en lui envoyant un magnifique coup de boule qui ne lui laisse aucune chance. Il part s'écraser contre un pilier décoré d'un miroir qui borde la piste de danse.

Enfin, je prends quelques instants pour finir le quatrième larron qui se remet à peine de son coup de saton arrière. Je lui administre une belle prolongation couchette, ce qui se traduit par un direct au visage suivi d'un direct au foie – un enchaînement imparable et un grand classique du KO !

Quel beau spectacle, si j'ose dire. Mes quatre légionnaires sont étendus raides sur le sol, avec les fesses du danseur toujours à l'air comme si, dans un ultime sursaut de logique, il avait voulu illustrer à sa manière la véracité de l'enseigne « La Lune » affichée par l'établissement dans lequel il gît désormais.

C'est à cet instant que je vois débarquer dans le rade mes costauds de la Légion avec à leur tête leur chef, le caporal-chef Taipoeri, encadré – même s'il n'en a pas besoin – de son grand Black américain et de ses deux Yougoslaves petits, secs et nerveux.

« Hé, Marius, je savais qu'il n'y avait pas besoin de nous appeler ! J'ai dit à Prosper que quatre légionnaires, c'était juste bon pour ton petit déjeuner ! » Et il s'esclaffe tout en distribuant des ordres à ses subordonnés afin qu'ils embarquent leurs clients menottés – et sans doute destinés à recevoir une ration supplémentaire dès qu'ils arriveront à leur prison de la 13e DBLE.

Je fais rapidement le point avec lui en l'appelant par son surnom.

« Tai, je pars sur la *Marne* prendre des nouvelles des marins et je te retrouve demain matin pour boire le café et te faire le rapport dès que j'aurai tous les éléments. Encore merci pour ton déplacement rapide ! »

« *No problem*, Marius. Je tiens ces *fucking* Anglais au frais, à demain ! »

D'un bond de cabri je m'élance à l'arrière de la jeep et retrouve mon aviateur, qui, le sourire aux lèvres, me rend mon matériel de parade, que je m'empresse de remettre afin de retrouver une tenue réglementaire. Prosper en profite pour se faire valoir d'une voix aussi faiblarde qu'intimidée :

« Alors ? Comment ça s'est passé à l'intérieur ? Tu as vu, j'ai vite fait intervenir la police Légion…

– Si tu voulais vraiment le savoir, il aurait fallu entrer avec moi ! Cela t'aurait permis de faire un peu de sport et de profiter du spectacle… Pour l'heure, on roule vers le port et on va prendre des nouvelles de mes matelots sur leur beau bateau gris », je rétorque sans même lui accorder un regard.

De toute façon, il subit depuis le début. Il se contente d'acquiescer même si,

dans un sursaut d'autorité, il enjoint d'un signe de la main au chauffeur assis à sa gauche de prendre la direction du port. Mais l'Aviateur n'a pas attendu son ordre et, sans se départir du sourire qui continue d'illuminer son visage, il a déjà appuyé sur la pédale d'accélérateur.

À l'approche du port de Djibouti-Ville, nous ne stoppons pas au filtrage mis en place par l'armée et la gendarmerie djiboutienne. Ils nous ont vu arriver de loin et ont déjà décalé leurs chevaux de frise pour nous faciliter le passage. Il est vrai qu'ils ont l'habitude de nos patrouilles et peuvent facilement nous identifier avec notre véhicule et nos tenues.

Le port de Djibouti n'est pas bien grand. Une partie reste réservée au commerce maritime et au déchargement des cargaisons, et il est d'ailleurs impressionnant de voir tous ces dockers vider à l'ancienne les cales à farine des bateaux pour charger les trains stationnés sur leurs faisceaux. Tous s'activent dans une farandole incessante, telles des fourmis maculées de poudre blanche et indifférentes à la température qui frôle, de jour comme de nuit, celle d'un four dont le thermostat aurait été tourné au maximum.

La deuxième partie du port est réservée au domaine militaire, à dominante française, où l'on trouve notamment le *Jules Verne*, un bâtiment de soutien très utile aux commandos que nous sommes car nous pouvons y effectuer des réparations pour nos embarcations. Deux pétroliers ravitailleurs, la *Meuse* et la *Marne*, sont mouillés à proximité. la *Marne*, qui nous intéresse plus particulièrement puisqu'il héberge les malheureux marins de notre affaire, sert également de bâtiment de commandement au commandant de la force maritime de l'océan indien et, à ce titre, lui réserve un logement à la hauteur de son grade.

Nous roulons sur le quai jusqu'au poste 3, puis nous nous garons à proximité de la coupée donnant accès au navire. Ne souhaitant pas que le caporal Prosper monte à bord de la *Marne*, je lui ordonne de rester dans la jeep en lui indiquant que je vais à la pêche aux renseignements. Il n'a pas d'autre choix que d'obéir, mais son amour-propre l'oblige à me répondre en balbutiant qu'il doit de toute manière rester en veille à la radio. Je ne prête guère attention à ses explications et grimpe d'un pas rapide la grande passerelle de bois bordée de filets de protection permettant de ne pas tomber à l'eau. Marin oblige, et tradition avant tout lorsqu'on monte à bord d'un navire, je n'oublie pas de saluer convenablement la coupée.

Je fais aussitôt demander l'officier de garde au jeune quartier de quart, lequel semble assez impressionné par cette apparition fortuite d'un commando – une spécialité qu'il n'a pas l'habitude de fréquenter et dont il a sans doute vaguement entendu parler par le biais des rumeurs qui circulent sur nos entraînements ou

nos missions opérationnelles. Tandis qu'il s'en va quérir son autorité, j'en profite pour admirer ce navire qui, comme tous ceux de la Marine nationale, ne me laisse pas indifférent. Je ne me lasse en effet jamais d'admirer cette peinture d'un gris marine introuvable dans le civil qui tapisse de manière parfaitement uniforme le moindre centimètre carré du bâtiment, du sol au plafond. De la même manière, mes yeux s'attardent toujours sur le « renard », ce plateau de bois sur lequel apparaît l'organigramme des officiers du navire avec son encadrement de cuivre et des petits boutons du même alliage qui, selon qu'ils sont placés ou non sous les photos des officiers, permettent de repérer ceux qui sont descendus à terre. Pour je ne sais quelle raison, contempler les bobines de ces clients prisonniers d'un cadre intemporel m'a toujours profondément distrait.

L'arrivée d'un premier-maître a tôt fait de m'arracher à mes rêveries. Il est bientôt 1 heure du matin, mais l'homme qui se présente devant moi dans une tenue impeccable ne porte aucune trace de sommeil sur son visage, ce qui témoigne de son professionnalisme. Ce n'est pas toujours le cas, mais je vois bien qu'il est pour sa part parfaitement opérationnel, même s'il n'a pas dû trouver beaucoup de temps pour se reposer depuis le début de son service en plein week-end musulman.

« Bonjour, premier-maître, je suis le quartier-maître Marius, du commando de Montfort, en renfort à la police militaire. Je viens vers vous à la suite de mon intervention au bar de nuit La Lune où, apparemment, plusieurs marins de votre unité auraient eu quelques problèmes avec des légionnaires anglais.

– Effectivement, cinq de nos marins – deux quartiers-maîtres et trois matelots en tenue – ont été agressés dans cet établissement. L'un d'eux est d'ailleurs toujours hospitalisé à l'hôpital militaire de Bouffard pour des côtes cassées et une fracture ouverte au visage. Les quatre autres ont pu être soignés à l'infirmerie du bord, où la prévôté a pu les entendre les uns après les autres afin d'enregistrer un dépôt de plainte. Je peux vous faire parvenir une copie du journal de bord avec la chronologie des faits si vous en avez besoin pour votre rapport.

– Merci, patron ! »

C'est en utilisant l'appellation que l'on donne dans la marine aux grades de maître et de premier-maître que je remercie le ciel d'être tombé sur un gradé aussi compétent et rigoureux dans son travail. Cela va me faciliter la tâche dans le cadre de toute la paperasserie à laquelle je ne vais pas pouvoir échapper.

En attendant que l'officier de garde me rapporte la copie des documents dont il m'a parlé, je me surprends à admirer ce ciel étoilé d'Afrique que l'absence de pollution rend totalement dégagé. On peut y voir la voûte céleste briller de mille

petits scintillements et même prendre le temps de formuler quelques vœux chaque fois qu'une étoile filante fend l'obscurité en rayonnant sur cet océan paisible comme un lac. Tout à coup, le marin de quart me sort de ma torpeur.

« Sur le bord ! »

Par réflexe et connaissance du règlement, je me mets immédiatement au garde-à-vous, avant même de voir monter à bord un homme habillé en civil, de petite corpulence, une paire de lunettes vissée sur le nez. Il doit avoir entre 50 et 55 ans et sert vraisemblablement comme officier à bord. Comme le veut la procédure, je le salue lorsqu'il s'approche de moi.

« Que se passe-t-il, quartier-maître ? »

Je n'ai pas eu le temps de l'identifier réellement sur le renard, mais je suis presque certain qu'il s'agit du pacha, le commandant du bateau, ou de son officier en second. Je prends donc quelques instants pour lui raconter brièvement les circonstances de l'incident à La Lune et de mon intervention, puis j'abrège lorsque l'officier de garde revient avec les documents qu'il m'avait promis.

« Merci, patron. Je rédige mon rapport demain matin et je vous en fais parvenir une copie par courrier interne.

– Quel est votre nom quartier-maître ?, intervient l'homme en civil resté en retrait tandis que je finissais de m'expliquer avec l'officier.

– Je suis le quartier-maître Marius, du commando de Montfort, actuellement en renfort à la police militaire de garnison.

– Merci, quartier-maître, et bon retour ! »

À peine revenu dans nos quartiers, et sans perdre une minute, je me lance dans la rédaction d'un rapport manuscrit – époque oblige – en m'appuyant sur les informations contenues dans la copie de la main courante que j'ai récupérée. J'effectue ensuite quatre copies : une pour le PM Légion, une autre pour le bord, une troisième pour la prévôté et une dernière à classer au bureau de « papa », l'adjudant-chef Shadock, le chef de notre police militaire.

Alors que je pensais en avoir fini avec cette affaire, celle-ci va pourtant me réserver un dernier petit rebondissement totalement inattendu. De retour au camp d'Arta quelques jours plus tard, je me trouve sur le terrain de volley-ball qui nous sert de plateau d'appel lorsque l'officier en second du commando, le jeune lieutenant de vaisseau Olivier Coupry – aujourd'hui amiral commandant la force des fusiliers marins et commandos – me remet, à ma grande surprise et devant l'ensemble de mes compagnons, une lettre de félicitations rédigée en ces termes :

« Félicitations au quartier-maître

Marius pour son intervention de police dans la nuit du 3 au 4 avril. Pour son professionnalisme et sa gestion des événements, il mérite d'être cité en exemple.

Signé : l'amiral commandant la zone maritime de l'océan Indien. »

Je suis particulièrement ému et fier de ces quelques mots, même si j'éprouve le besoin de cacher mes émotions sur le moment. Cependant, intrigué par la manière dont « l'alindien » – le surnom donné à l'amiral commandant la zone maritime de l'océan Indien – a pu avoir vent de cette affaire, je finis par découvrir qu'il était en réalité à bord de la *Marne* cette nuit-là, habillé en civil avec ses lunettes vissées sur le nez… Il avait non seulement retenu mon nom lorsque je m'étais présenté à lui, mais aussi pris la peine, plus tard, de convoquer mon commandant de commando afin de le féliciter pour mon intervention et mon professionnalisme.

Aujourd'hui encore, ce petit bout de papier reste pour moi une grande source de satisfaction et de fierté personnelle.

---

1. Une ComPara (compagnie parachutiste) arme Djibouti jusqu'en 1994.

2. En 2011, la 13e DBLE quitte Djibouti pour s'implanter aux Émirats arabes unis.

Chapitre 18

Dans la corne de l’Afrique

En ce début d’année 1992, les 80 hommes du commando de Montfort sont une nouvelle fois projetés dans la corne de l’Afrique, à Djibouti, où une guerre civile a éclaté quatre mois plus tôt. Cet ancien Territoire français des Afars et des Issas, devenu indépendant en 1977 sous le nom de « république de Djibouti », est gouverné depuis lors d’une main de fer par le président Hassan Gouled Aptidon. Mais l’ancien Premier ministre de cette république, Ahmed Dini, une figure emblématique de l’opposition, a rejoint le Front pour la restauration de l’unité et la démocratie (FRUD) et déclenché en novembre 1991 une violente offensive armée contre le gouvernement et l’Armée nationale djiboutienne (AND).

En dehors des considérations politiques qui opposent les deux forces en présence, les belligérants cherchent à défendre les droits de leurs ethnies respectives. Les forces rebelles sont en effet majoritairement composées d’Afars du Nord tandis que l’armée régulière enrôle principalement des Issas. La guerre ne freine donc pas que le développement du pays, elle creuse davantage le fossé entre les Afars et les Issas et pourrait mettre en danger l’importante communauté française établie dans le pays.

Après avoir conquis les deux tiers du territoire, l’offensive du FRUD s’interrompt cependant à la suite d’une médiation française et de l’installation de troupes d’interposition à partir du mois de février 1992. Plusieurs unités, dont la 13e Demi-Brigade de Légion étrangère ou encore le 2e REP, sont ainsi déployées sur différents postes militaires djiboutiens dans le cadre de l’opération Iskoutir déclenchée par la France – une opération d’interposition entre forces loyalistes et rebelles, mais aussi d’assistance à la population victime des combats.

Pour le commando de Montfort et son nouveau pacha, JVC alias Victor, c’est

une formidable opportunité de démontrer son savoir-faire. Le commandant Victor, qui vient de reprendre le commando, nous a mené la vie dure dans la campagne bretonne au cours des six mois précédents. Il a vérifié les compétences de tous ses hommes, quel que soit leur niveau hiérarchique, sans hésiter à conduire les activités physiques à leur tête.

Nous n'avons guère le temps de prendre nos marques pour ce nouveau déploiement, mais cela ne constitue pas vraiment un handicap. Nous connaissons déjà ce territoire pour y avoir effectué de nombreux entraînements. Le commando de Montfort est donc désarticulé afin de couvrir un maximum de missions durant ce conflit. Tandis que l'escouade Une part déminer le golfe de Tadjourah, l'escouade Deux demeure sur le camp de base en surveillance particulière et l'escouade Trois se charge d'établir les plans d'évacuation des ressortissants français et de prendre en compte la protection des ambassades. L'escouade Quatre, celle dont je fais partie en qualité de jeune second-maître, est quant à elle projetée à Daoudaouya, un petit poste à la frontière de l'Éthiopie, en plein territoire contrôlé par le FRUD et les Afars.

Déposés par hélicoptère, nous héritons d'un ancien poste-frontière de l'AND planté au sommet d'un piton de 1 362 mètres d'altitude et écrasé par une chaleur étouffante en cette saison – plus de 30 °C en moyenne, mais pouvant monter jusqu'à 45 °C. Pour corser le tout, et bien que nous soyons habitués à des conditions de vie spartiates, le poste-frontière est loin d'avoir le charme authentique ou le confort rustique d'une masure provençale. Ce petit baraquement de pierres, blanchies à la chaux sur les façades extérieures, se divise en deux pièces de 30 mètres carrés chacune, avec deux fenêtres et deux portes d'accès. Il n'y a bien sûr aucun mobilier ni aucune huisserie et les seules signes de fréquentation récente que l'on peut y voir sont les traces d'une récente attaque à la grenade au phosphore par les forces du FRUD.

Aussi, avant de procéder à la mission « d'interposition et d'assistance », selon les termes politiquement corrects de l'opération Iskoutir, nous veillons dans un premier temps à aménager notre position et à organiser la sécurité de notre zone. Cette étape est d'autant plus cruciale que nous ne savons jamais combien de temps peut se prolonger notre projection. La mission pourrait aussi bien durer quelques jours que quelques semaines…

Tandis que le chef d'escouade et le commandant s'occupent de la mise en place des liaisons radio avec notre transmetteur pour pouvoir disposer rapidement d'un contact en cas d'extraction d'urgence, je prends en charge l'installation matérielle sur le plan logistique et sécuritaire, sous la protection de deux binômes en armes qui ont installé un dispositif de protection dès notre

arrivée.

Côté sud, le terrain du poste-frontière est délimité par un petit muret de pierres sèches derrière lequel s'étend un grand plateau aride. Nous disposons donc d'une vue dégagée qui ne nous pose aucun problème d'un point de vue opérationnel.

Côté nord, les ouvertures du bâtiment donnent à l'inverse sur un oued aux pentes très abruptes plongeant 70 mètres plus bas. Il n'y a donc guère de danger de ce côté-là. En attendant que la pompe à eau et son moteur d'origine italienne trouvé sur place soient remis en état, j'y organise une petite reconnaissance afin de trouver une source d'eau dans l'éventualité où nos réserves viendraient à s'épuiser avant que la pompe à eau ait été réparée. Comme pour tous nos déplacements, la règle est de toujours se déplacer au sein d'un binôme armé. Ce sont donc deux hommes qui descendent dans l'oued, pour finir par identifier un trou de chameau – l'un des nombreux puits creusés un peu partout sur le territoire pour abreuver les bêtes – qui nous permettra le cas échéant de puiser de l'eau à près de 2 mètres de profondeur.

Nous aménageons également notre baraquement avec des moyens de fortune, installant par exemple installer une bâche anti-chaleur de manière à ce qu'elle déborde de la toiture jusqu'à protéger l'un des murs et ses ouvertures. Ce petit dispositif permet de créer un couloir d'ombre rafraîchi par la légère brise soufflant à notre altitude, faisant ainsi descendre de quelques degrés la température caniculaire qui règne à l'intérieur du bâtiment.

Petit à petit, les choses se mettent en place et tout le monde s'organise. En dehors des 18 hommes de l'escouade et de notre chef Stef, nous bénéficions de la présence de deux officiers dont un médecin. Ce dernier, Pascal, n'est pas commando marine, mais il a été badgé à titre honorifique et porte le béret vert comme chacun d'entre nous. Rattaché au commando de Montfort, il intègre une escouade ou une autre en fonction des opérations et rallie les points chauds avec elles. Nous avons déjà fait deux ou trois missions opérationnelles ensemble et je le connais bien. C'est un homme tout à fait performant.

Nous achevons notre installation en fin de journée. La cellule de transmission est désormais en place et le contact opérationnel. Cela se traduit par une veille radio vingt-quatre heures sur vingt-quatre, doublée par une surveillance extérieure au poste de combat et selon le même rythme. Compte tenu de notre effectif de 21 personnes, il n'est pas difficile d'imaginer que les heures sans sommeil risquent de s'accumuler rapidement. La zone est cependant calme pour l'instant. Nous n'avons encore vu aucune âme qui vive depuis que notre

hélicoptère s'est posé, mais cela ne nous empêche pas de nous sentir observés. Nous sommes tous persuadés que les Afars nous surveillent discrètement avant de se décider à envoyer des éclaireurs pour prendre la température et établir le contact. Cela ne m'inquiète pas particulièrement car, bien qu'étant considérés comme des rebelles par le gouvernement en place, je suis convaincu qu'ils sont pro-français. Ils sont également de religion musulmane, mais gardent cependant une certaine liberté par rapport aux préceptes religieux. Ils ont beau pratiquer les cinq prières et le Ramadan, ou porter des amulettes contenant des extraits du Coran, ils croient aussi aux démons et aux esprits maléfiques. L'idée consiste donc à leur montrer nos bonnes intentions plutôt qu'à passer pour des diables blancs.

* * *

Le lendemain de notre installation, nous avons droit à notre premier visiteur local : un berger vêtu de sa *fouta* – un pagne long noué sur les hanches porté par les hommes –, accompagné de quelques chèvres, qui nous observe, accroupi à 200 mètres de distance, un bâton de marche coincé sur la nuque et les mains ballant à chaque extrémité de cette canne de bois. Après que le pacha m'a demandé d'établir le contact, je m'approche tranquillement de lui et le salue en dialecte local. Comme beaucoup d'autres Afars ayant un métier nomade, il sait parfaitement qui je suis ou du moins ce que je représente. Après mes salutations d'usage, il m'annonce avec un sourire espiègle : « *Commando marine, Arta…* »

Arta n'est autre que le nom d'une plage de galets située à une cinquantaine de kilomètres de Djibouti-Ville qui héberge notamment un camp d'entraînement des commandos marine. Les campements d'éleveurs nomades (chèvres, moutons, dromadaires…) qui bordent la route permettant d'y accéder font que ces derniers sont habitués à notre présence et nous connaissent bien. Le berger de ce matin nous a peut-être vus sur cette plage, ou a entendu parler de nous via l'un de ses camarades. En tout cas, la glace est rapidement rompue, surtout avec le cadeau inestimable que je m'empresse de lui faire. Je lui propose en effet une bouteille d'eau en plastique, qu'il accepte volontiers. J'imagine qu'il gardera cette bouteille comme un trésor précieux car les récipients de ce type sont aussi rares dans ce pays que l'eau de pluie. Il s'en servira sans doute plusieurs années, jusqu'à ce que le plastique soit usé – nul besoin de recyclage ici. Nous discutons ensuite comme deux vieilles connaissances, bien que le terme « discuter » soit sans doute un peu exagéré. Disons que j'arrive à me faire comprendre et qu'il en va de même pour lui. En réponse à l'une de mes questions, il confirme que le FRUD est bien implanté dans la région, mais précise que les « rebelles » aiment

la France et les Français, et qu'ils réclament simplement l'égalité entre tous les citoyens ainsi que la lutte contre la corruption qui gangrène le pouvoir en place. Afin d'assurer notre tranquillité et de faire fructifier ce premier contact qui me semble fiable, j'enchaîne en lui annonçant que nous avons un médecin parmi nous et qu'il ne faut surtout pas hésiter à nous envoyer des personnes qui seraient malades ou blessées.

Comme dans bien d'autres pays africains, il s'agit là d'un discours bien rodé, mais particulièrement efficace pour entretenir les liens avec la population locale et se rendre indispensable. Il ne faut d'ailleurs pas plus d'une heure pour que nous commencions à voir affluer nos premiers « clients », des femmes et des enfants envoyés en éléments précurseurs afin de s'assurer de nos bonnes intentions. Quand ceux-ci auront rendu compte du sérieux de nos soins, il ne fait aucun doute que nous verrons arriver des hommes.

Tout en assurant la sécurité de ces consultations, nous apprenons énormément de choses d'un point de vue médical. Pascal, le toubib, nous fait part de toutes les pathologies rencontrées et nous montre les différents stades d'évolution de différentes maladies, depuis les petits bobos du quotidien jusqu'aux coupures plus profondes, aux morsures de serpents ou aux piqûres de scorpions, sans oublier le sida, la syphilis, la tuberculose, la gale, etc. Nous sommes confrontés à toutes sortes de cas illustrant aussi bien des maladies bénignes ayant dégénéré faute de soins que des états de souffrance provoqués par la misère ou la guerre. Les consultations se succèdent dans un véritable inventaire à la Prévert et, chaque fois que nous le pouvons, nous donnons un coup de main.

Nous nous occupons ainsi d'une petite fille d'un an, prénommée Naima, qu'il faut alimenter par sonde nasale. Notre pacha vérifie en personne que les doses de lait et d'antibiotique nécessaires à son rétablissement sont correctement administrées. Nous passons ensuite à un combattant du FRUD dont le poumon a été perforé par une balle et qui est arrivé tout seul, sur ses deux jambes, à notre infirmerie. Pascal ne lui donne guère de chances de survie, mais cela ne l'empêche pas de le soigner. Je l'aide même à placer un drain thoracique destiné à évacuer les épanchements hémorragiques, une opération effectuée sans anesthésie au cours de laquelle nous lui enfonçons notre attirail sous les côtes afin de résorber l'œdème pulmonaire.

Est-ce dû à mes talents de secouriste ou au fait que ce peuple est aussi fier que dur à la tâche ? Après une nuit très agitée près de sa Kalachnikov, que nous avons pris soin de désarmer pour éviter tout accident, il s'est relevé, a mangé un morceau et est retourné au combat en nous remerciant.

Un peu plus tard, alors que nous bandons la main d'un autre combattant du

FRUD que Pascal a dû amputer de deux doigts de la main gauche – soit l'homme ne savait pas compter, soit la grenade avait oublié qu'elle ne devait exploser qu'après un certain délai de mise à feu –, le toubib nous interpelle : « Hé, Marius, hé, les gars ! Venez voir ! Regardez, c'est un chancre mou, le stade avancé de la syphilis… » Et nous voilà, à plusieurs, penchés sur le pénis de ce pauvre homme afin de parfaire notre culture médicale en constatant la présence et les symptômes de ce chancre disgracieux.

Il faut cependant croire que nous faisons du bon travail car la nouvelle de la transformation de notre camp en dispensaire local fait rapidement le tour des zones désertiques de la région. Des Afars arrivent de très loin pour nous consulter, ou tout simplement pour profiter d'un ravitaillement qui nous a été livré par hélicoptère afin de nous permettre de distribuer riz ou farine aux tribus locales. Comme les visites médicales, la distribution de vivres se fait dans le calme, sous l'œil vigilant des chefs de tribus qui organisent et fractionnent les files d'attente : tout d'abord une colonne d'hommes valides, ensuite une colonne de jeunes enfants de sexe masculin, puis les femmes et les filles, avant de terminer par les vieillards. Il n'est pas question pour nous d'empiéter sur l'autorité des chefs de tribus pour réorganiser les files d'attente selon des critères plus républicains, car ce serait aller à l'encontre des règles et des coutumes locales. Nous faisons simplement en sorte que chaque colonne puisse recevoir une quote-part équitable.

Au fil des jours, le camp grandit en importance et en efficacité. L'un de nos commandos a même fini par réparer le moteur de la pompe à eau, ce qui nous place dans une situation particulièrement confortable. Cependant, afin de ne pas avoir à assurer nous-mêmes la surveillance de cette pompe stratégique, nous avons recours à la main-d'œuvre locale et embauchons notre premier « supplétif » en nommant gardien de ce point sensible un Afar qui s'est installé à proximité en montant une hutte composée de quelques branchages et d'une bâche plastique. Il devient ainsi le roi de l'Or bleu, mais ne peut pour autant abuser de cette précieuse ressource à son aise puisqu'il reste sous notre autorité, mais surtout dépendant du gasoil que nous détenons et qui, seul, permet de faire tourner le moteur de la pompe. Cette fonction n'en contribue pas moins à rehausser son prestige au sein de la population locale.

En toute humilité, les commandos que nous sommes s'avèrent plutôt doués en matière de système D, et ce quel que soit le cadre dans lequel nous pouvons nous trouver. Et nous continuons à accueillir nos visiteurs, tous plus attachants les uns que les autres.

Un jour, c'est un jeune Afar qui se présente avec son arme en bandoulière. Je

ne peux m'empêcher d'être surpris par les protège-tibias de footballeur qu'il porte aux jambes et de l'interroger à ce sujet :

« Dis-moi, mon ami, tu te prépares pour un match ?

– Non ! Mais tu sais bien qu'ils me protègent des mines anti-personnel. »

J'avoue ne pas avoir osé lui répondre que le procédé n'était pas très efficace, dans l'espoir que sa confiance dans la fiabilité de ces protections dérisoires continue à lui assurer la sauvegarde de ses jambes – pour autant qu'il ne rencontre jamais de mine anti-personnel sur son chemin…

* * *

Il est 15 heures et la chaleur est écrasante en ce jeudi, premier jour férié des week-ends musulmans. Cela fait maintenant un mois que nous séchons sur notre caillou et que nous sommes occupés, de jour comme de nuit, à distribuer des aides alimentaires ou des soins, mais aussi à mener des missions de reconnaissance ou de recueil de renseignement. Nous avons pratiquement identifié tous les responsables de l'état-major du FRUD, avec lequel les relations sont au beau fixe en ce qui concerne notre petit détachement.

Ils sont d'ailleurs aujourd'hui réunis autour d'un thé avec notre pacha, auquel ils font des confidences, allant jusqu'à lui préciser sur une carte d'état-major accrochée à l'un des murs sales de notre bâtiment le lieu, le jour et l'heure de leur prochaine embuscade contre l'AND, l'Armée nationale djiboutienne. Tout en servant le thé et en restant en réserve, nous relevons tous les détails et les positions que nous fournit un officier parachutiste du FRUD ayant fait ses études et sa formation militaire en France, dans le cadre des accords de défense entre nos deux pays et l'accueil de stagiaires étrangers.

Je connais mon commandant et je peux voir ses yeux pétiller. Pour un peu il serait prêt à prendre le commandement des troupes rebelles pour leur assurer la victoire, mais il se contente – neutralité oblige – de poser quelques questions ou de suggérer qu'il serait préférable de modifier la position de la sonnette, la personne dont le rôle est primordial dans une embuscade puisqu'elle est chargée de faire le guet et de donner l'alerte. À cet instant, nous ressemblons plus à une bande de mercenaires qu'à des soldats de l'armée française, mais cette façon de fonctionner nous permet d'aller officieusement dans le sens du juste.

À l'issue de cette réunion informelle, nous décidons de suivre de près la manière dont se déroulera l'embuscade. Le jour venu, nous levons le camp en embarquant à l'aube dans la jeep américaine à trois vitesses « Willys » qui nous a été héliportée avec 2 tonnes d'essence afin que nous puissions assurer nos

déplacements sur les pistes caillouteuses. Nous sommes cinq à être du voyage, dont bien sûr le commandant, mais aussi Pascal le toubib, Stef le chef d'escouade, Bibi le tireur d'élite, un quartier-maître aguerri et moi-même. Je sens le toubib un peu stressé tandis que nous autres sommes plutôt remontés comme des pendules, mais cela tient peut-être au fait que nous détenons la puissance de feu d'un porte-avions – fusils lance-grenades, M16-203, LRAC-89… – dans l'éventualité où notre mission d'observation se transformerait en autre chose.

Arrivés à proximité du lieu de l'embuscade, à environ un kilomètre, nous nous positionnons sur les hauteurs comme l'exige l'une des règles de la guerre, « Qui tient les hauts tient les bas ».

À ce propos, un commandant que j'avais vu arriver tout frais afin d'assurer son commandement et avec lequel j'avais partagé ensuite quelques opérations m'avait rétorqué un jour, lors d'un entraînement terrain assez poussé, « Ce n'est pas avec des maximes que l'on fait la guerre ». Je m'étais permis de lui répondre que les avis éclairés des anciens, que l'on appelait encore à l'époque des « conseils » plutôt que des « retex » (retours d'expérience), étaient souvent bons à prendre même s'il était nécessaire de se baser aussi sur ses propres expériences. Malheureusement, ce commandant, jeune commando et père de deux magnifiques enfants que j'embrasse, a trouvé la mort en novembre 2001. Que Dieu ait son âme, car nous n'avons jamais retrouvé son corps…

Une fois sur les hauteurs, Bibi gare notre véhicule en le positionnant dans le sens du départ dans l'éventualité d'une évacuation d'urgence, puis je l'aide à le dissimuler sous un filet de camouflage pour le rendre invisible. Nous installons ensuite notre poste d'observation en gardant à l'esprit qu'il pourrait se transformer en poste de combat le cas échéant. Depuis cette position nous bénéficions d'un formidable panorama sur un oued dont le lit semble traverser jusqu'à l'infini un relief de roches brûlées par le soleil. Ciel et terre ne paraissent faire qu'un dans la brume de chaleur qui masque l'horizon.

Quasiment invisibles depuis la terre ou le ciel, nous pouvons cependant tout observer et délivrer des tirs figeants au besoin. Bibi, notre tireur d'élite, prend soin de caler dans la lunette de son FRF2 les points de repère qui lui permettraient de tirer de manière précise et létale. Dans quelques heures, à 1 000 mètres de notre position, nous serons les témoins plus ou moins gênants d'une embuscade dont nous devrons verrouiller le souvenir dans notre mémoire en nous gardant bien d'intervenir pour obéir aux ordres et rester apolitiques dans cette partie d'échecs. Je suis sûr que l'état-major de l'armée française stationné à Djibouti ignore notre position réelle sur le terrain en cette heure, de même qu'il

ne se doute pas du combat qui se prépare, mais j'imagine que notre pacha a pris en compte toutes les éventualités. Il a sans aucun doute conscience que nous jouons là un joker et que la partie peut se dérouler sans que nous soyons jamais inquiétés mais elle peut aussi déboucher sur quelque chose d'imprévisible… Mais pouvons-nous nous contenter de faire de l'humanitaire sans chercher à recueillir du renseignement alors que le retour d'information que nous recevons en transmissions codées de la part de nos camarades sur le terrain indique que leurs actions sont valorisées depuis leur arrivée ? La première escouade a déjà déminé une grande partie du golfe de Tadjourah tandis que la troisième escouade a fait valider par le général commandant les forces la mise à jour de tous les plans d'évacuation de ressortissants français sur le terrain.

L'arrivée du convoi de l'AND à l'horizon m'arrache à mes interrogations. Nous ouvrons grand les yeux pour regarder un véhicule léger de reconnaissance américain de type Humvee ouvrir la route à deux camions de transport de personnel qui cheminent sur la piste sinueuse de l'oued au rythme d'une caravane.

Les flancs abrupts du lit asséché de la rivière sont creusés de nombreuses cavités rocheuses, positions idéales pour accueillir des hommes en armes susceptibles de délivrer des feux létaux pratiquement impossibles à éviter en cas d'accrochage.

Sans le savoir, les hommes de l'AND avancent lentement vers un piège qui se refermera sur eux sans qu'ils aient d'autre solution que de tenir leurs positions pour subir le feu, puisque même un éventuel repli reste difficile sur ce type de terrain. En réalité, lorsque vous vous retrouvez immergé au cœur d'une embuscade dont vous savez qu'elle ne va pas tarder, les instants qui précèdent le passage à l'action sont très particuliers. Vous savez qu'il va se passer quelque chose au point que cette certitude devient presque palpable. Vous contrôlez alors toutes vos émotions pour vous fondre dans le décor, en totale harmonie avec la nature, et vous vous concentrez sur l'objectif en faisant abstraction de la faim, de la soif ou de la chaleur. Vous plongez dans un silence intérieur à peine troublé par le souffle de votre respiration ou les bruits du convoi que l'oued vous renvoie comme un écho porté par le vent. Tout votre être se prépare à ce qui va suivre, à cette monstrueuse éruption sonore qui va anéantir le silence en une fraction de seconde.

Nous sommes ainsi hypnotisés par la lente progression du convoi, et notamment par le gros véhicule de reconnaissance qui se traîne comme une tortue en ballottant de droite et de gauche au gré des cahots de la piste tout en dégageant un imposant nuage de poussière. Chaque seconde qui s'écoule,

semblable à une éternité, est comme un pas de plus vers le néant.

Soudain, la sonnette ayant été dépassée par le convoi, les premiers coups de feu déchirent la sérénité de l'oued. Une mitrailleuse de calibre 12,7 mm, positionnée en enfilade et en tir figeant, déchaîne un tonnerre de feu qui sème instantanément la mort. Le conducteur est frappé en pleine tête, que la puissance du calibre fait éclater comme une pastèque trop mûre. Le moteur du Humvee cale et le véhicule pile dans un dernier soubresaut. Je vois alors le copilote descendre de son siège pour gagner l'arrière du convoi au pas de course au lieu de chercher à se mettre à l'abri, et cette erreur lui coûte la vie. Il s'effondre, le dos labouré de quatre impacts sanglants.

Aux salves assourdissantes de la 12,7 mm se mêlent aussitôt les rafales d'armes automatiques ou les explosions de roquettes. Les passagers des camions à la suite du Humvee n'ont même pas le temps de gicler de leurs plateaux qu'ils sont pris sous un déluge d'éclairs et de feu nourri. Une roquette fait même exploser le véhicule fermant le convoi comme un château de cartes, emprisonnant le camion du milieu dans une prison funeste. Noyés par la puissance du feu qui se déverse sur eux, les derniers soldats encore en vie de l'AND s'égaillent en tous sens, paniqués, incapables de se rassembler pour tenter une riposte, aussi dérisoire fût-elle. Parmi eux, des corps en flammes qui courent sur 2 ou 3 mètres avant de s'affaler et de se convulser sur la terre caillouteuse de leur pays natal.

Malgré la distance à laquelle nous nous trouvons, le goulet de l'oued propage jusqu'à nous les odeurs de poudre mêlées aux cris désespérés des hommes confrontés à la mort.

Cette scène d'apocalypse nous paraît interminable, mais elle ne dure sans doute pas plus d'une dizaine de minutes. Quand l'écho de la fusillade s'estompe enfin, des corps gisent un peu partout. Le camion traité à la roquette continue à se consumer en dégageant une épaisse fumée noirâtre. Il ne semble y avoir aucun survivant, ce qui n'est guère étonnant compte tenu de la configuration du terrain.

Nous détournons le regard quelques instants pour nous sonder mutuellement, en faisant abstraction des grades pour ne voir en l'autre qu'un frère d'armes ayant partagé en tant que simple témoin la même vision effroyable d'une scène de guerre, mais nous n'avons pas besoin de parler pour mettre des mots sur ce que nos yeux expriment. Nous restons silencieux, perdus dans nos pensées ou nos prières, puis nous ramenons notre regard vers l'oued dans lequel les soldats du FRUD descendent maintenant afin d'aller au résultat.

Toujours invisibles et simples spectateurs n'ayant tiré aucun coup de feu, nous observons les rebelles et continuons à accumuler du renseignement. Nous

avons maintenant la certitude qu'il n'y a aucun survivant. Les hommes du FRUD vont d'un véhicule à l'autre, d'un cadavre à l'autre, pour collecter leurs prises de guerre. Plusieurs d'entre eux délogent le corps sans tête du conducteur du Humvee, puis un volontaire s'assied à sa place pour constater que le moteur du véhicule fonctionne toujours. Sur la multitude de feux appliqués en direction de l'élément de reconnaissance, il s'avère qu'une seule balle a percé le pare-brise du véhicule – celle qui a été fatale à son conducteur. Le 4x4 quasiment intact est aussitôt récupéré par les rebelles avec tout l'armement qu'il contient. Des cris de joie ponctuent cette prise tandis que des salves de 7,62 mm déchirent le ciel pour célébrer la victoire. Pour certains, il s'agit d'extérioriser une agressivité qui ne s'est pas encore diluée, mais pour d'autres, ce n'est qu'un moyen d'évacuer le stress post-combat ou encore le soulagement de n'avoir connu aucune perte parmi les siens.

Les cadavres des soldats de l'AND sont rapidement dépouillés de tout leur matériel, de toutes leurs vivres, puis entassés dans un repli de l'oued, sans avoir droit à la moindre sépulture. La chaleur caniculaire et les charognards s'occuperont de leurs corps jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, jusqu'à ce que toutes les traces de cette violente attaque dans un oued désertique soient effacées par le temps comme s'il ne s'était jamais rien passé.

Nous quittons notre positon après le départ de tout ce beau monde, sans nous faire remarquer.

Dès le lendemain, les soldats du FRUD viennent nous raconter leurs exploits guerriers en exhibant fièrement le Humvee qu'ils ont récupéré. Il ne faudra que quelques jours pour que le réservoir d'essence se vide, condamnant le 4x4 à finir sa carrière à moins de 200 mètres de notre camp en qualité de vulgaire abri pour les chèvres des bergers locaux. Aujourd'hui encore, je garde en moi la vision de ce véhicule stationné comme une épave échouée à proximité de notre campement de fortune. Je me revois encore examinant le siège du conducteur éclaboussé de taches de sang noircies. Je me rappelle m'être installé au volant et, après avoir posé les mains dessus, avoir ressenti la violence de l'assaut et la fureur de l'impact balistique ayant coûté la vie à son ancien conducteur. Je n'étais que spectateur mais, en d'autres temps, en d'autres lieux, j'aurais tout à fait pu me trouver à sa place.

Lors du récit de l'embuscade autour d'un thé traditionnel, je ne peux m'empêcher de sourire et de prêter attention aux détails tout en lorgnant parfois Stef, mon chef d'escouade, présent lui aussi sur les lieux ce jour-là. J'ai l'impression de revivre, mais de manière parfois exagérée, les faits auxquels nous avons assisté en toute discrétion.

* * *

L’un des plus mauvais souvenirs de notre séjour prolongé reste cependant une reconnaissance que nous effectuons un jour autour de notre camp de base. Dans le cadre de cette patrouille, alors que nous sommes accompagnés par le toubib pour qu’il puisse dispenser des soins à la population, nous avons « l’honneur » d’être invités par un chef de tribu à assister au rite célébrant le passage d’une petite fille à l’état de jeune femme. J’écris « honneur » car il s’agit d’une coutume locale célébrée avec faste, mais je pourrais tout aussi bien écrire « horreur ».

Ce petit ange n’est pas âgé de plus de 6 ou 7 ans quand son père s’assied derrière elle avant d’attacher ses jambes aux siennes afin de pouvoir contrôler l’ouverture et la fermeture de son entrecuisse. Parallèlement, il la maintient en bloquant ses frêles épaules pour que la plus vieille femme du village, équipée d’une lame de rasoir dont l’état semble plus que douteux, puisse pratiquer une excision à vif.

Comme le rapportent plusieurs organisations, « les mutilations génitales féminines (MGF) sont le nom générique donné à différentes pratiques traditionnelles qui entraînent l’ablation d’organes génitaux féminins. La plupart des fillettes excisées sont marquées à vie dans leur chair et dans leur esprit. Nombreuses sont les victimes qui ne savent pas que leurs problèmes physiques et psychiques sont directement liés à l’excision. Elles ne peuvent oublier le traumatisme et la douleur. Beaucoup de petites filles décèdent des suites du choc, de la douleur insoutenable ou d’une hémorragie. On estime à 130 millions le nombre de fillettes et de femmes, à travers le monde, qui ont subi une MGF et à au moins 2 millions par an les fillettes qui risquent de subir cette opération sous une forme ou une autre. »

Devant cette scène qui me semble bien plus outrageante qu’une embuscade meurtrière, je ne peux m’empêcher de mettre la main sur mon arme de poing. Je brûle du désir de fumer le père et tous ces gens autour qui se permettent de faire subir une véritable torture à cette enfant dont les cris résonnent encore aujourd’hui dans ma tête. Pascal, le toubib, croise mon regard et y lit aussitôt la fureur qui m’a envahi. Il me saisit par le bras et me conduit hors du *toukoul*[1] en me demandant d’assurer la sécurité extérieure. Je ne suis pas dupe, mais je ne peux rien faire, à part bouillonner intérieurement, ravaler ma rage et me sentir totalement impuissant.

À l’issue de cette mission, Pascal rédigera un rapport détaillé avec photos dénonçant ces pratiques barbares ainsi que les traumatismes de guerre rencontrés

sur les populations civiles, sans oublier les conditions sanitaires générales observées, mais je doute qu'une suite ait été donnée à tous ces documents. À vrai dire, cela m'étonnerait. Ils ont dû finir au fond d'un tiroir après avoir été parcourus d'un œil distrait tant les faits exposés étaient à des années lumière des enjeux politiques ou économiques du pays.

Finalement, après cinq mois passés sur ce plateau désertique au milieu de nulle part, au cœur de ce berceau du monde qu'est l'Afrique, nous repartons aussi subrepticement que nous sommes arrivés.

Personne dans le pays, à part les Afars que nous avons côtoyés, ne peut se douter que des commandos marine ont exploré les pistes frontalières et les oueds désertiques, recueillant du renseignement, dispensant des soins et distribuant de l'aide alimentaire.

* * *

Dès notre retour à la civilisation, à Djibouti-Ville, je me retrouve affecté avec deux camarades de Montfort à la protection rapprochée du secrétaire des Affaires étrangères mandaté par le président de l'époque, François Mitterrand, pour trouver des solutions à ce conflit qui s'enlise et risque de faire perdre à la France son influence sur ce vaste territoire stratégique du fait de sa position géographique.

Logés à l'ambassade de France située sur le plateau du Serpent, la zone résidentielle huppée de la ville reconnaissable aux imposantes villas agrémentées d'immenses jardins protégés par des murs couronnés de barbelés, nous partageons cette mission de protection avec une équipe de six autres commandos chargés de la protection des bâtiments. Tandis qu'ils sont habillés de leurs treillis militaires et demeurent sur zone, nous sommes pour notre part quatre de Montfort à être vêtus en civil et à accompagner le VIP dans tous ses déplacements à l'extérieur, qu'il s'agisse de réunions protocolaires ou de prises de contact avec divers responsables locaux ou autorités. Les quatre que nous sommes n'ont pas été désignés au hasard. Chacun d'entre nous a été envoyé au GIGN, au GSPR ou encore au RAID afin d'y suivre une instruction de qualité pour remplir cette mission de protection qui ne s'improvise pas.

Dès que nous revenons à l'ambassade après chaque « promenade » extérieure, nos collègues en treillis prennent la relève, ce qui nous permet de souffler un peu et de décompresser car ce travail demande une attention de tous les instants et demeure éprouvant, sur le plan physique comme sur le plan psychologique. Nos collègues en treillis sont tous des gars de mon escouade, commandés par un chef ayant déjà baroudé sur plusieurs missions. Originaire du sud-ouest de la France,

nous l’avons surnommé « Monce ».

Un jour, Monce, Jérôme de son prénom, m’aborde pour me signaler qu’il a remarqué depuis quelque temps un étrange manège de la part d’un individu parfois posté aux abords de l’ambassade, ou sur le complexe hôtelier du Sheraton, à moins de 300 mètres à vol d’oiseau de nos locaux sécurisés. Monce me précise encore que ce « client » non seulement piste les gars de son escouade lors de leurs moments de détente à la piscine du Sheraton, mais les suit également à distance dans un 4x4 lorsqu’ils reviennent à l’ambassade. L’homme en question est de race blanche et, après quelques vérifications de routine, nous découvrons qu’il se déplace dans une voiture de location.

Compte tenu de la situation dans le pays, il est impossible d’ignorer la menace que cet homme pourrait représenter. Peut-être s’agit-il d’un élément précurseur en repérage afin de monter un dossier d’objectif sur le secrétaire des Affaires étrangères et son équipe de protection afin de préparer un enlèvement ou un attentat. Je rends aussitôt compte à ma hiérarchie directe, le commandant JVC alias Victor, qui réagit à son tour en mettant les services de renseignement et la police spécialisée sur le coup.

À 14 heures le lendemain, alors que je suis allongé dans la piaule des gars, bercé par la climatisation, pour récupérer de la chaleur écrasante encaissée lors d’une sortie à l’extérieur, une chaleur plus étourdissante qu’une claque assenée par Mike Tyson, je suis subitement secoué par Monce, qui m’informe que le « client » était encore à la piscine et qu’il s’est même permis de prendre quelques photos de ses commandos sur zone avant de les suivre jusqu’à l’ambassade en voiture. Il serait en ce moment même en train de surveiller le bâtiment depuis son 4x4, garé à moins de 200 mètres de distance.

Je saute aussitôt dans mon cuissard de course en calant mon Sig Sauer et une paire de Serflex[2] dans l’une de mes chaussettes, puis je file assister à un rapide briefing en présence de Monce et de quatre de ses commandos. Tous sont prêts à intervenir dès que je donnerai le signal d’interpellation.

Je sors alors de l’ambassade dans ma tenue de sport en simulant un départ en footing et trottine nonchalamment en direction du véhicule en stationnement. Soudain, à moins de 20 mètres du 4x4, celui-ci démarre brusquement pour s’apprêter à quitter les lieux.

Je ne sais pas si la présence d’un Blanc prétendant faire du sport par une telle chaleur lui a mis la puce à l’oreille du type ou s’il m’a déjà reconnu pour m’avoir pris en photo comme il vient de le faire avec mes collègues, en tout cas il est hors de question que je le laisse filer à l’anglaise. J’accélère pour passer du trot au galop et gagne du terrain avant qu’il ait pu déboîter de sa place de

stationnement. Le malheureux ayant commis l'erreur de laisser sa fenêtre ouverte, je pique un sprint final et bondis sur le marchepied latéral du véhicule pour lui décocher un fulgurant direct en pleine tempe. Sonné, il s'écroule directement sur le volant tandis que le moteur de son véhicule cale. J'en profite pour achever consciencieusement mon travail en lui administrant deux prolongations couchettes afin de l'anesthésier correctement.

Les quatre commandos, accompagnés par Monce, ont immédiatement réagi et m'ont rejoint dans la foulée. Tandis que j'ouvre la portière côté conducteur pour traîner mon nouvel ami au sol avant de lui faire les palpations de sécurité et de lui passer les bracelets dans le dos, je demande à Monce et à son équipe de fouiller le sac de l'individu et son véhicule.

Compte tenu de l'état de somnolence avancée du conducteur, celui-ci ne fait guère de difficulté pour se laisser menotter. Les choses semblent donc parfaitement cadrées lorsqu'une exclamation me fait relever la tête. « Merde et merde ! », s'écrie Monce, qui vient de fouiller le sac de l'homme.

Je tourne la tête pour croiser son regard et écoute, stupéfait, ce qu'il me révèle :

« C'est un officier de marine ! C'est le commandant en second du *Commandant-Ducuing*, l'aviso[3] français stationné au port de Djibouti ! »

Sur le coup, j'avoue être un peu déboussolé. J'essaie de remettre de l'ordre dans mes idées et de trouver une explication logique qui rendrait la situation tout à fait normale. Que fait cet officier de marine ? Du renseignement ? Mais j'ai beau cogiter, je ne vois vraiment pas quelles raisons auraient pu l'amener à espionner nos mouvements. Tout en le gardant plaqué au sol, mon genou calé sur ses cervicales, je me rends compte qu'il commence à se réveiller en reprenant des couleurs – la vérité m'oblige cependant à dire que ces couleurs sont surtout celles de l'œdème noirâtre de son œil gauche ainsi que les nuances violacées de son sinus maxillaire, désormais semblable à une balle de baby-foot.

Il finit par se réveiller complètement pour hurler : « Je suis officier de marine, lâchez-moi ! », comme si ces simples mots pouvaient lui ouvrir les portes du paradis sans qu'il ait à patienter au purgatoire. Pour toute réponse, je me contente de lâcher un laconique « Et alors ? » tout en lui balançant une petite calotte derrière les oreilles afin de lui rappeler qu'il n'est pas en position de force et que son statut ne nous intéresse pas particulièrement en ce moment. Ce n'est pas à nous de savoir qui il est et ce qu'il faisait, mais au détachement de la police spéciale défense que mon commandant JVC a prévenue et que nous attendons sur zone.

Lorsqu'elle arrive, nous lui résumons les faits, à charge pour elle de nettoyer

le secteur en notant tous les éléments de la situation avant de prendre la déposition de l'« officier de marine ». Nous faisons part des circonstances qui nous ont conduits à interpeller l'homme, puis nous regagnons tranquillement l'ambassade après cette petite session sportive de début d'après-midi qui a eu le mérite de sortir de sa torpeur le gendarme djiboutien affecté à la surveillance extérieure de l'ambassade de France. C'est tout juste s'il ne s'est pas étranglé avec la boule de kat coincée dans sa joue en observant la scène tragi-comique qui vient de se dérouler sous ses yeux.

À aucun moment nous n'informons notre VIP de ce qui s'est passé, ne serait-ce que pour ne pas l'inquiéter outre-mesure.

Ce que j'apprends le lendemain dans les locaux de la police spéciale me confirme que nous avons bien fait de tenir notre secrétaire des Affaires étrangères à l'écart de cette histoire. Il s'avère que l'officier de marine en question, fils d'amiral, est déjà bien connu pour ses penchants homosexuels. Ses filatures n'avaient d'autre but que de lui permettre de suivre de beaux garçons aux corps bien sculptés afin de lier contact avec eux ou plus simplement d'enrichir sa collection de photos retrouvée dans son caisson lors d'une perquisition menée sur son navire. Plus incroyable encore, cet homme avait déjà fait l'objet d'une plainte similaire deux ans auparavant, pour une attitude tout aussi suspecte lors d'une escale de son navire à Papeete, en Polynésie…

Il ne fait aucun doute que l'individu doit avoir le bras long et que sa filiation lui a certainement permis de jouir d'un petit traitement de faveur – à défaut d'autre chose – qui lui permet de demeurer dans la marine malgré les différentes sanctions dont il a pu faire l'objet.

L'anecdote n'en reste pas moins salée pour ce pseudo-terroriste qui, je pense, se souviendra longtemps qu'il n'est pas recommandé de pratiquer la photographie d'art sur des commandos marine en mission…

---

1. Habitat traditionnel des Afars nomades consistant en une hutte faite de branchages et recouverte de nattes tressées par les femmes.

2. Liens plastiques de haute résistance faisant office de menottes.

3. Navire de guerre, rapide et de faible tonnage, conçu pour des missions de défense des approches maritimes, de surveillance ou d'escorte en haute mer.

Chapitre 19

Opération Sphaigne

Le commando de Montfort a toujours eu la réputation de réunir des hommes ripailleurs et bons chanteurs. Il est vrai qu'il y règne une ambiance que l'on pourrait qualifier de familiale, avec ses clans et ses règles parfaitement définies dont la principale consiste à ne jamais salir le crédit dont il bénéficie. À cette époque, notre nouveau commandant, le capitaine de corvette R., illustre parfaitement cette dichotomie. Véritable sosie de l'acteur américain Clint Eastwood, ce qui lui vaut un grand succès auprès des femmes, ainsi que j'ai pu le constater lors de missions extérieures, il n'en est pas moins fidèle en amour, droit et doté d'un sens de la famille très développé, comme beaucoup d'hommes doués d'un charme naturel – au grand désespoir des courtisanes.

Les apparences peuvent donc être trompeuses dans notre métier en ce qui nous concerne, comme en ce qui concerne les missions que nous devons effectuer. À cette époque, la Yougoslavie a commencé à se fissurer et les rapports terrain que nous recevons laissent présager que la situation va se détériorer. Habitués à partir en mission au rythme des crises qui balayent le monde, nous partons souvent en opération avant que les conflits n'éclatent ou, à l'inverse, lorsqu'ils atteignent leur apogée et que le feu bat son plein afin de pouvoir passer inaperçus dans les flammes de l'enfer.

Dans un cas comme dans l'autre, en raison de notre expérience et de notre immersion dans ce métier particulier, nous pressentons souvent les choses avant qu'elles n'adviennent. Parfois, nous recueillons quelques indices annonciateurs en observant de petits ou de hauts gradés dont le comportement laisse à penser que quelque chose se trame.

Cette fois, mon instinct me souffle que nous n'allons pas rester inactifs très longtemps. Et j'en ai bientôt la confirmation lorsque notre chef d'escouade,

Yannick, un vrai Breton du Finistère, nous réunit pour un briefing concis. Les informations qu'il nous délivre sont réduites au minimum puisqu'il nous demande simplement de préparer nos sacs opérationnels, de confirmer le bon réglage de nos armes individuelles et de peaufiner notre équipement en rassemblant des affaires chaudes. Bien chaudes.

Tout semble donc indiquer que nous ne repartons pas en Afrique, mais plutôt quelque part en Europe au cœur de l'hiver. L'heure n'est cependant pas aux spéculations, mais bien à la préparation du matériel, dans lequel le ministère de la Défense n'investit pas encore beaucoup. Nous avons beau faire partie d'une unité spéciale, et donc avoir besoin d'un équipement spécial par rapport aux troupes conventionnelles, notamment en matière d'armement, notre particularité réside plutôt dans notre formation initiale et dans notre entraînement quotidien. Pour ce qui est de l'équipement individuel, il vaut mieux compter sur ses deniers personnels si l'on veut bénéficier d'un minimum de confort en opération.

Cette situation présente cependant un avantage non négligeable puisque, de ce fait, il n'existe aucun cadre réglementaire et que personne ne contrôle véritablement nos tenues. Bien souvent, et même si je ne cautionne pas le terme que je vais utiliser, les commandos sont équipés comme des mercenaires. Il n'est pas rare de voir en opération une escouade de Montfort rassemblant des treillis américains ou soviétiques. Pour nous qui sommes sur le terrain dans des conditions parfois difficiles, l'essentiel réside dans l'efficacité de la tenue, sa qualité et son confort. De toute manière, nous travaillons rarement en plein jour et nous nous attachons à rester invisibles et discrets dès lors que nous intervenons quelque part dans le monde.

Cette année-là cependant, et peut-être en raison de cette opération à venir, nous touchons pour la première fois du matériel neuf d'excellente qualité. Nous percevons un sac de couchage de type « Cévennes » permettant de supporter des températures jusqu'à -27 °C mais, comme si cela ne suffisait pas, nous percevons également un sursac Gore-Tex et des moufles grand froid dont l'index manquant permet de faire usage de son arme d'épaule ou de poing. Pendant que je contemple cet équipement, je me fais à nouveau la réflexion selon laquelle il est bien peu probable que nous retournions à Djibouti ou ailleurs en Afrique… Nous aimerions bien en savoir plus, mais le chef d'escouade a déroulé son briefing selon la règle immuable du « besoin d'en connaître ». Il a communiqué les *très* grandes lignes de la mission et le matériel à préparer, mais nous ignorons totalement s'il s'agit d'un exercice ou d'un départ en opération. Les bribes d'information dont nous disposons indiquent seulement que nous devons vérifier nos armes et notre matériel, puis que nous partirons le lundi matin pour Toulon

afin d'y recevoir une semaine d'instruction à la rédaction et à l'interprétation de messages codés, ainsi qu'une formation de remise à jour sur les techniques de survie dans un cadre de guérilla. Plus étrange encore, le chef d'escouade a précisé que nous partirions en train militaire de l'arsenal de Lorient à l'arsenal de Toulon en emportant suffisamment d'effets personnels et d'armement pour tenir sur le terrain un à trois mois…

Cette manière de procéder permet d'éviter les indiscrétions, mais aussi de tester la discrétion des commandos. Cela dit, notre formation et l'importance des enjeux font qu'il n'y a jamais aucune fuite et que nous savons tous, du simple matelot à l'amiral, que notre meilleure arme réside dans l'humilité et le silence radio. Mais même si nous avons le culte du secret, il n'en demeure pas moins que nous arrivons généralement à décrypter quelques indices ou à récolter quelques informations via des repas d'officiers mariniers. Cette fois-ci, cependant, nous n'obtenons rien, *nada, zilch*… Les responsables sont plus muets que des tombes. J'ai beau poser quelques questions à mes quartiers-maîtres, je m'aperçois rapidement qu'ils n'en savent pas plus que moi et qu'ils sont eux aussi bien embarrassés pour préparer leur paquetage. À cette époque, un quartier-maître chef commando a pourtant bien souvent plus de crédit qu'un officier. Il est écouté, respecté et craint, vraiment craint. Dans nos esprits de jeunes commandos, il se place juste après Dieu, c'est un peu l'équivalent de ce que pourrait représenter un pape bodybuildé de 35 ans pour un jeune curé de province fraîchement nommé au Vatican… Et pourtant, même les quartiers-maîtres ne peuvent que me répéter d'emporter des affaires bien chaudes ainsi que des compléments alimentaires. J'en viens presque à imaginer que nous pourrions partir pour la Sibérie ou l'Alaska… Les choses paraissant sérieuses, je décide de ne pas faire de folies le week-end précédant le départ, ni de sortir avec des filles, mais plutôt de profiter de mon temps libre pour achever de préparer mon matériel avec tout le perfectionnisme dont je sais faire preuve : nous avons droit chacun à deux bagages pour cette mission, notre sac opérationnel, qui pèse un minimum de 40 kg une fois conditionné, ainsi qu'un sac boudin, ou sac de marin, en complément. De toute manière, je n'ai pas de fiancée attitrée en ce moment et le week-end ne sera pas bien long. Il nous faudra rentrer sur base dès le dimanche afin de procéder, jusqu'au départ, prévu le lundi matin, au chargement des wagons et à la surveillance du convoi stationné sur les faisceaux ferroviaires à l'intérieur de l'arsenal.

Le vendredi soir, je quitte donc l'implantation pour gagner mon petit studio situé au-dessus d'une pharmacie, avenue Billoux, à Lanester. Je suis le seul locataire sous les combles de l'officine, et ce petit logement aux poutres

apparentes et au sol moquetté constitue mon nid secret. Il n'est vraiment pas très grand, mais la jolie petite chambre dans laquelle j'ai posé mon sommier à même le sol ainsi que la petite cuisine équipée et la salle de bains à laquelle on accède par trois petites marches suffisent à mon bonheur. Comme je suis du genre maniaque, tout y est parfaitement rangé et ordonné et les lieux sont toujours bien propres. D'ailleurs, lorsqu'il m'arrive de rentrer de soirée en charmante compagnie, j'avoue éprouver toujours un peu d'agacement, le lendemain matin, si je découvre la fille rencontrée la veille en train de fouiller dans la cuisine et d'y mettre un peu de désordre pour me préparer un café. Cela me dérange presque que l'on touche à mon petit monde si bien organisé en parallèle de la vie que je mène à cent à l'heure.

Je me sens bien dans ce nid, chez moi. C'est à la fois mon refuge, mais aussi un lieu où je peux discuter et m'évader par la pensée, seul ou avec mes amis intimes comme Patrick le Corse ou Michel le Moco. C'est un véritable sas de décompression, que j'avais loué à l'origine pour marquer mon indépendance et surtout couper le cordon avec l'institution afin de ne pas mélanger boulot et vie privée.

* * *

J'avais cependant invité un Marquisien, Albert, à partager ce foyer en prenant en charge une partie du loyer. Albert est un type formidable pour lequel j'avais eu un vrai coup de cœur en le rencontrant, alors qu'il était affecté au commando Jaubert. Il avait quitté les îles Marquises bien décidé à intégrer la marine, n'emportant avec lui que quelques affaires, dont son ukulélé et sa bible. Comme beaucoup d'ultramarins rejoignant la marine ou les troupes de marine, son caractère pur et candide avait rendu ses premiers contacts difficiles avec ses compatriotes de métropole au comportement souvent excessif, basé sur le mensonge ou la malhonnêteté. En raison de mon expérience de la vie et de mon parcours diamétralement opposé au sien, je m'étais intéressé à lui et nous nous étions rapidement entendus comme des frères. J'avais contribué à faire son éducation dans le monde de scélérats auquel il pouvait être confronté en dehors de notre confrérie de commandos, puis je lui avais proposé de partager mon pied-à-terre. Le soir, je l'entendais lire des passages de la Bible à haute voix avant de s'endormir dans le canapé-lit. Bien sûr, il m'arrivait assez souvent de lui crier : « Récite une prière pour moi ! Parce que, si je devais aller me confesser, il faudrait que j'emmène un sac de couchage à l'église ! Merci, mon frère… » Il adorait me répondre que tout est pardonnable à condition que l'on exprime des regrets et que l'on retrouve le droit chemin par une conduite

irréprochable.

Pour en finir avec cet aparté, je ne peux résister au plaisir de partager une petite anecdote sur notre complicité. Un samedi, nous sommes invités ensemble par l'association tahitienne de Lanester à assister à un repas au son de la musique tahitienne et de chants traditionnels. Les autres convives sont de magnifiques « bébés » d'une centaine de kilos qui, comme nous, ne lésinent pas sur la bière Hinano[1] ou les cocktails Mai Tai[2]. Le repas terminé, en fin d'après-midi, nous regagnons notre domicile à pied en essayant de rester dignes et droits malgré un taux d'alcoolémie frôlant la stratosphère. Arrivé devant la porte de l'immeuble, je me rends cependant compte que j'ai perdu mes clés, sans doute en les égarant à un moment ou à un autre lors du repas festif. Malgré nos esprits embrumés, nous prenons le temps de la réflexion et, en bons commandos que nous sommes, établissons un plan d'action. En analysant froidement la situation, nous avons en effet noté que le Velux central de mon appartement au dernier étage était resté ouvert. Il nous semble ainsi possible d'utiliser ce point d'accès pour rentrer chez nous et récupérer au passage le double de clés qui se trouve à l'intérieur.

Nous répartissons les rôles au sein de notre binôme et, tandis qu'Albert est chargé du guet afin qu'on ne nous prenne pas pour des voleurs, j'entreprends d'escalader la façade par la gouttière afin d'atteindre le pignon, d'attraper l'angle de la toiture, puis de grimper sur les ardoises du toit jusqu'à atteindre le Velux et me glisser par l'ouverture. Malheureusement pour moi, mon escalade est stoppée au bout de 3 mètres d'ascension en raison des collets d'attachement, qui commencent à céder sous mes 83 kg.

Je redescends, penaud, mais Albert ne s'en laisse pas conter. Il a d'ores et déjà concocté un plan B et m'en fait part avec ce ton si particulier des Polynésiens qui, lorsqu'ils ont pris une décision, l'expriment d'une voix autoritaire par une phrase courte, souvent limitée à un ou deux mots, de telle sorte que l'on ne peut refuser ce qui est ainsi proposé.

« Laisse, laisse ! Je m'en occupe !!! »

Très honnêtement, Albert est un costaud naturel. Les Marquisiens naissent comme des forces de la nature et le fait de courir, de grimper aux arbres et de vivre en plein air sur leur île durant leur enfance contribue à en faire des gaillards d'une stature imposante, proche du quintal lorsqu'ils atteignent l'âge adulte. Je ne vois donc pas comment la gouttière pourrait lui résister alors qu'elle a commencé à céder sous mon propre poids.

À ma grande surprise, il ne s'intéresse cependant pas à la gouttière. Il lui tourne même le dos pour traverser la route et se diriger vers le petit stade de

football situé en face de notre appartement. Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus éméché, mais j'avoue ne pas comprendre quel peut être l'objectif qu'il s'est fixé. Finalement, il s'arrête devant un grand poteau électrique désaffecté en bois, qu'il enlace de ses bras puissants et entreprend de secouer de gauche à droite comme un prunier. Le tout ponctué de quelques mots en tahitien – prières ou imprécations, je ne saurais le dire. J'ai l'impression d'assister à la tentative malheureuse d'un baron anglais voulant arracher l'épée Excalibur à l'enclume qui la retient prisonnière… Au bout de quelques minutes cependant, Albert se transforme en jeune roi Arthur et réussit l'exploit de libérer le poteau – certes, de manière peu légendaire puisqu'il le casse net à sa base, mais il n'en savoure pas moins son triomphe et revient vers moi en portant son tronc de bois enduit de goudron sur l'épaule. Il me sourit et me fixe de ses yeux écarquillés, indifférent aux véhicules qui passent sur la route en ce début de soirée et dont les conducteurs doivent se demander ce que nous pouvons bien comploter… Ils se gardent cependant d'intervenir car notre allure et notre physique ne leur inspirent sans doute pas confiance.

Albert dépose son poteau de 4 mètres de long contre la façade de la pharmacie fermée, au contact ou presque de la gouttière en bordure de toiture, puis me demande d'en assurer la prise bien fermement.

« Tiens bon ! », lance-t-il.

Il se déchausse, retire ses chaussettes, puis grimpe au tronc comme s'il s'agissait d'un cocotier au sommet duquel il irait cueillir quelques fruits. Avec l'agilité d'un jaguar, la souplesse d'un ouistiti, et malgré sa corpulence d'ours, il ne lui faut pas plus d'une seconde pour atteindre le rebord du toit et se glisser par l'ouverture du Velux. Il redescend quelques instants plus tard en me confiant le double des clés, puis s'en va ramener le poteau là où il l'a trouvé. Pendant quelques secondes, je ne peux m'empêcher de penser qu'il va le soulever dans l'air avant de le planter d'un coup sec dans le sol, comme s'il ne l'avait jamais arraché. Lorsqu'il le couche à terre, je suis presque déçu… Quoi qu'il en soit, Albert a exécuté sa manœuvre à la perfection, aussi naturellement que s'il était allé acheter une baguette de pain.

Albert servira cinq ans dans les commandos puis, un jour, sans prévenir personne, il partira s'engager dans la Légion étrangère, où il changera de nom et de vie. Je ne le retrouverai que vingt-cinq ans plus tard, mais c'est une autre histoire…

* * *

Le samedi matin, après une bonne nuit passée dans mon nid douillet, je fais le

point sur ce qu'il me reste à acheter afin de pouvoir conditionner mes sacs comme il convient pour ce fameux départ dans moins de quarante-huit heures. J'ai bien compris que nous allions souffrir du froid et, quand bien même nous serions psychologiquement et physiquement préparés, cela n'empêche pas de partir avec le matériel adéquat pour se protéger. Il faut *être et durer*, ainsi que l'avait affirmé Bigeard en dotant le 3e RPC[3] de cette devise en 1955, après que ce régiment se fut appelé 3e BCCP[4] – ce même régiment qui deviendra plus tard le 3e RPIMa[5].

Entre autres achats indispensables, il faut penser aux compléments alimentaires, qui améliorent l'ordinaire et vous remontent le moral lors d'éventuels passages à vide en raison des conditions du déploiement ou de l'ambiance sur le terrain. Généralement, un ou deux saucissons secs, quelques soupes chinoises lyophilisées, des fruits secs et des tablettes de chocolat ou des tubes de lait concentré constituent l'essentiel de ce que les commandos planquent dans le fond de leur sac et consomment lors des premières urgences.

Après ces emplettes, je me dirige vers un magasin de sport proposant des articles de montagne, chose assez rare en Bretagne, où les loisirs sont plutôt axés sur les activités nautiques. Je ne tarde donc pas trop, de peur que les rayons soient rapidement dévalisés par mes camarades commandos restés en ville et qui, comme moi, n'ont pas pu aller à Paris pour compléter leur attirail. À l'époque, nous avons en effet pour habitude, quand l'occasion se présente, d'aller faire un tour au Vieux Campeur. L'enseigne du magasin, à l'image d'un vieux barbu écolo tout droit sorti d'une manifestation de mai 1968, la fleur à la bouche, ne cadre pas forcément avec notre look de jeunes baroudeurs, mais la boutique n'en est pas moins spécialisée dans le matériel adapté aux conditions extrêmes et elle constitue, de ce fait, un véritable repaire de commandos à la recherche du meilleur équipement. Je trouve cependant mon bonheur à Lorient et deviens l'heureux propriétaire d'une paire de bottes fourrées de marque Ligne 7, de chaussettes de montagne, d'un réchaud à pétrole et de deux paires de gants en laine que je glisserai sous mes moufles militaires pour faire office de sous-gants.

Je m'acquitte de tous ces achats avec conviction et avec cœur. J'ai la foi, je crois en ce que je fais et j'use de tout mon professionnalisme pour choisir ce qui me semble le plus approprié en termes de qualité, d'efficacité, de robustesse ou de poids. Je garde à l'esprit que tout mon matériel devra être organisé et structuré dans mon sac, afin que je puisse m'adapter à toutes sortes de situations, mais aussi tenir suffisamment longtemps dans des conditions difficiles, sans contact avec l'extérieur, si un accrochage ou un contact devait m'amener avec

mon escouade à entamer une phase d'exfiltration.

Quels que puissent être les risques ou les conditions de vie auxquelles on s'attend – en l'occurrence un froid glacial –, il faut se rendre à l'évidence : nous ne pensons tous qu'à partir en mission, quoi que certains gars en disent.

Ne pas partir en mission engendrerait pour nous la frustration que pourrait éprouver un boulanger qui, après avoir suivi un long apprentissage par amour et passion du bon pain, après avoir passé des nuits blanches à pétrir et pétrir encore dans le cadre de sa formation, apprendrait soudain qu'il n'a pas le droit de faire son pain pour le vendre. Oui, ne pas partir au combat ou en mission provoquerait chez nous une énorme frustration. À l'approche d'un départ, l'excitation est d'ailleurs toujours présente. Elle ne vous quitte pas tant que vous n'êtes pas déployé sur le terrain. Et même là, elle continue à vous accompagner. Cette excitation, qui aiguise vos sens et vous enivre d'un sentiment de vie absolu car vous savez que la mort peut rôder, est comme une drogue qui vous comble d'extase. Mais, comme une drogue, elle peut aussi vous déchirer, vous faire pleurer et gémir quand vous vous retrouvez en manque et que vous devez cacher cette mauvaise passe aux yeux de vos proches. Seuls les initiés peuvent réellement comprendre les sensations que j'évoque.

Quant à la peur, elle est toujours présente. Oui, la peur est en vous et personne ne pourra jamais dire le contraire. Il faut juste savoir l'apprivoiser et la contrôler afin qu'elle devienne votre alliée, qu'elle permette de vous protéger, vous, votre binôme et votre groupe. Elle se manifeste différemment en fonction des individus, de façon rationnelle ou non, mais elle est bien là, prête à éclore. J'ai toujours essayé de la contrôler en restant solide et cohérent, en me gardant de manifester mes émotions de crainte qu'un ennemi ne s'engouffre sans hésiter dans cette faille que je lui aurais dévoilée. Ne jamais montrer que l'on subit… Voilà comment je me protège aux yeux de mes compagnons ou des gradés. Je me convaincs que je n'ai pas le droit de faiblir et, quand cela m'arrive, je fais en sorte d'user de mes compétences, de ma force physique ou de ma chance pour poursuivre sans ralentir.

J'ai eu peur, j'ai peur et j'aurai peur. Celui qui refuse d'accepter cette réalité n'ira jamais très loin sur le terrain car il n'aura pas forcément la présence d'esprit de se protéger. Il finira fatalement par s'exposer et par tomber sur des gens à notre image, conscients du danger et de la peur, mais également entraînés pour y faire face et agir. En ce qui me concerne, quand la peur ou le stress me gagne, j'apaise mon esprit en songeant à quelques souvenirs anciens, notamment aux moments, bons ou mauvais, passés aux côtés de mon père. Parfois, de tels souvenirs me reviennent brutalement en mémoire sans que j'aie cherché à les

provoquer. Lors d'une opération particulière, un moment particulier de ma vie avait ainsi resurgi du passé pour s'imposer à mon esprit…

J'avais 14 ans et je me sentais aussi fort et aussi fier qu'un lion. Rien ne pouvait m'arrêter et il fallait toujours que j'aie le dernier mot, quel que soit le sujet de conversation abordé, même si cela devait me faire prendre des risques inconsidérés pour mon jeune âge. Alors que ma mère avait découvert un paquet de Gauloises caché dans mon bureau et qu'elle avait fait monter la pression en criant qu'elle irait tout raconter à mon père, je lui avais rétorqué que ce n'était pas nécessaire. Ce soir, avais-je affirmé avec aplomb, j'assumerai ma conduite et je fumerai une cigarette devant mon père.

Pendant tout le dîner, ma mère me fixa avec un air de défi sans prononcer la moindre parole au sujet de mes fanfaronnades, attendant simplement de voir si j'aurais le courage d'assumer mes actes face au patriarche et savourant à l'avance les conséquences qui suivraient alors mon geste. Le soir venu, vers 20 heures, mon père alla s'installer dans le fauteuil en cuir de la salle à manger pour regarder les informations à la télévision. Il sortit son paquet de cigarettes, en alluma une, puis commença à faire tomber les cendres dans le cendrier métallique posé sur une tablette en formica à proximité – le genre de cendrier qui me fascinait à l'époque puisque, en appuyant sur le mécanisme central de la partie supérieure, un mouvement de rotation faisait disparaître comme par enchantement cendres et mégots. Mon père étant en place et la scène dramatique attendue par ma mère pouvant dès lors se jouer, je pris mon courage à deux mains et filai dans ma chambre pour aller y chercher mon paquet de cigarettes, planqué derrière une paroi de contreplaqué de mon bureau. J'en ressortis presque aussitôt pour revenir dans la salle à manger en fixant mon père droit dans les yeux, mais celui-ci était absorbé par l'écran de télévision, qu'il regardait tout en tirant sur sa cigarette. Je me rapprochai, prêtant bizarrement attention à sa chevelure noire frisée débordant de son crâne marqué par un début de calvitie et plongeant sur une nuque puissante encadrée par deux larges épaules, puis je me penchai vers lui, sortis une cigarette de mon paquet et avançai la main en direction de son briquet, posé à côté du cendrier.

« Je te prends du feu, Pa'. »

Ces quelques mots bafouillés semblèrent sortir de ma bouche avec assurance, mais j'étais en réalité terrifié, terrorisé. Je n'en montrai pourtant rien.

Sans même prendre la peine de m'adresser un regard, mon père répliqua :

« Une habitude que tu vas vite perdre… »

Parole de sagesse ou menace ? Aucune idée, mais je n'allai pas jusqu'au bout

de mon geste. Je quittai immédiatement la salle à manger pour aller jeter mon paquet dans le vide-ordures, sous le regard narquois de ma mère, occupée à faire la vaisselle. Jamais plus je n'eus la présomption d'oser fumer devant mon père…

Non, la peur ne vous quitte jamais, mais elle est parfois meilleure conseillère que l'audace ou la témérité.

Le dimanche soir, je suis de retour sur base avec mes sacs prêts, dont l'opérationnel, qui doit peser au moins une cinquantaine de kilos, et le sac boudin d'accompagnement, qui frôle les 40 kg. Le lundi matin, nous montons rapidement dans le train militaire stationné dans l'arsenal en nous répartissant par escouades dans les compartiments prévus pour huit personnes. L'avantage des trains militaires sur les trains civils c'est que vous pouvez y embarquer et vous y préparer à l'abri des regards indiscrets mais, en contrepartie, il ne faut pas être très pressé car ils ne sont pas prioritaires sur les trains commerciaux. Le temps de trajet sur le territoire national est facilement multiplié par deux… Il est dès lors facile d'imaginer que les plus anciens se font un plaisir de passer le temps en aboyant quelques ordres incongrus aux plus jeunes ou en leur infligeant quelques brimades, mais toujours dans le respect de l'humain. Malgré les conditions spartiates du trajet, ils arrivent ainsi à rendre le voyage plus distrayant – à moins que ce ne soit un moyen d'évacuer le stress de la mission à venir, laquelle doit commencer par cette formation aux messages codés dispensée par les hommes du commando Hubert ou des anciens de la DGSE.

Nous arrivons directement dans l'arsenal de Toulon, où une ribambelle de véhicules avec chauffeurs nous attend pour nous conduire au fort Saint-Elme, du côté de Saint-Mandrier, où nous demeurerons à l'isolement. En revenant sur ma terre du Sud, je retrouve les parfums, les paysages et les accents de mon enfance, mais je me souviens aussi des raisons qui m'ont poussé à partir et de la dette qu'il me reste à acquitter. Au plus profond de mon cœur, je sais que mon retour n'est qu'éphémère et que ma nouvelle vie est ailleurs. Pour encore longtemps, sans doute. Je ne peux cependant m'empêcher de coller le nez à la vitre de la cabine du camion dans lequel je suis monté, après avoir pris soin de m'impliquer dans l'organisation du transfert et du chargement afin de pouvoir m'asseoir à côté du chauffeur. C'est un jeune matelot du contingent, sûrement un gars du coin affecté comme chauffeur, et donc à des années lumière du commando au béret vert que je suis. Le fossé qui nous sépare est immense et, malgré les questions qui semblent lui brûler les lèvres au sujet de notre venue et de tout le matériel que nous transportons avec nous, il n'ose pas entamer la conversation. Je ne lui ai moi-même pas adressé la parole, à part pour un simple bonjour de politesse, et ni mon visage fermé, ni la réputation qui nous précède généralement

ne l’incitent à faire preuve d’exubérance. Il s’enferme dans le silence, se contentant de fixer la route sous les encouragements poussifs du moteur qui ronfle bruyamment. Ce silence me convient parfaitement car il m’offre une formidable liberté pour laisser libre cours à mon imagination et à l’avalanche de souvenirs qui m’assaillent à la vue des paysages qui défilent sous mes yeux.

Nous arrivons bientôt en vue du fort Saint-Elme, situé à l’entrée de la presqu’île de Saint-Mandrier. Érigé à partir de 1847 afin de protéger l’accès à la presqu’île à la fois comme position de défense terrestre et comme batterie de côte, il a eu l’honneur de recevoir la reddition de l’amiral Ruhfus et des troupes allemandes aux Français libérateurs de Toulon en août 1944. De taille modeste puisqu’il n’a été conçu que pour abriter 150 hommes, il n’en est pas moins impressionnant par sa forme pentagonale et son canon allemand de 127 mm toujours en place. Bordé par une belle pinède en bord de mer, où la Méditerranée vient s’écraser doucement sur quelques rochers qui marquent la séparation avec un petit sentier douanier, il reste à l’abri des regards curieux – sans compter que le poste de filtrage mentionnant l’existence d’une zone militaire, matérialisée par une clôture dissuasive, contribue à éloigner tous les touristes de la région. Cela convient parfaitement au souci de discrétion qui constitue l’une de nos priorités.

Notre installation se fait aux ordres de l’adjudant qui a déjà anticipé l’organisation. Nous nous rendons aussitôt maîtres des lieux, depuis les chambrées jusqu’aux cuisines, l’infirmerie et, bien sûr, l’armurerie. Bien qu’étant habitué à vivre dans ce mouvement perpétuel, je ne peux m’empêcher d’admirer la vitesse et l’efficacité avec laquelle nous investissons les lieux et prenons nos repères, en dépit de notre nombre et de la masse de matériel que nous avons avec nous. Quel que soit le bâtiment, le terrain ou les conditions dans lesquelles nous opérons, nous agissons avec rapidité et usons de multiples astuces – ou de notre instinct de survie – pour apporter une touche de confort partout où nous nous posons. Cela dit, il n’y a pas que le confort. Une installation de commandos marine est également impensable sans la mise en place de barres de traction sur les encadrements de portes, de cordes – ou plutôt de bouts – que l’on accroche aux arbres et de parcours d’audace que l’on improvise dans les endroits les plus favorables à toutes sortes d’acrobaties – des bâtiments en ruine ou des éléments du terrain que nous aménageons avec notre matériel d’escalade. Cette volonté de nous éprouver continuellement nous permet de maintenir notre condition physique, mais elle nous pousse aussi à entretenir notre cohésion et à développer un esprit de compétition indissociable d’un sentiment d’humilité et de remise en question permanente.

L’adjoint au chef de la troisième escouade, surnommé Tutu, parvient même à

imaginer un obstacle relativement impressionnant, où l'on doit d'abord monter sur le parapet des remparts du fort, puis s'élancer pour attraper la corniche du bâtiment supérieur, situé un mètre plus haut que le point de départ. L'astuce, car il y en a forcément une, réside dans le fait que ce saut doit s'effectuer 5 ou 6 mètres au-dessus du vide, avec pour seule ligne de vie notre bout d'encordement traditionnel, qu'un de nos camarades tient sur le point haut. Ce bout d'encordement, comme d'autres équipements que nous utilisons régulièrement, est un héritage de nos anciens débarqués en Normandie.

Cet héritage vaut pour l'entraînement physique, mais aussi pour l'art de la guérilla et des transmissions codées que nous devons apprendre à maîtriser au cours de notre semaine au fort Saint-Elme. Ainsi, du matin après le sport jusqu'à tard le soir, nous restons assis dans une salle de cours parfaitement insonorisée pour assimiler les techniques du codage et du décodage, réviser le b.a.-ba des procédures concernant l'établissement d'un réseau et la gestion des contacts, l'installation d'un camp de base, la création d'une boîte aux lettres morte, la manière d'adresser toutes sortes de signaux – de danger, de reconnaissance, d'approvisionnement ou de relève… – ou apprendre ce qu'il faut savoir pour survivre en autonomie totale au sein d'un réseau existant ou d'un réseau à créer de toutes pièces.

Sans trop entrer dans les détails, cette semaine d'instruction nous permet également de revoir certaines bases que nous avions déjà apprises durant le stage commando, qu'il s'agisse de dépecer un animal et de boucaner sa viande, de savoir s'enterrer pour observer sans être décelé, de développer des photos sans moyens (l'ère numérique n'avait pas encore frappé !) ou de monter un dossier d'objectif en toute sérénité.

En un mot comme en cent, nous apprenons à nous fondre dans une population locale sur laquelle il nous faut tout apprendre sans nous faire remarquer et encore moins identifier.

Parallèlement à ces cours, nous organisons quelques compétitions inter-escouades sur les parcours que nous avons créés, toujours avec cette idée de créer une émulation et de développer notre esprit de camaraderie et de solidarité dans l'effort et la douleur.

Comme nous passons la semaine au « frigo », c'est-à-dire sans aucune sortie ni aucun contact avec l'extérieur – même les familles, pour ceux qui en ont une –, je me change les idées en goûtant à la fraîcheur des fins d'après-midi au bord de la Méditerranée, en contrebas du fort, sur le petit sentier douanier. Là, je peux me ressourcer en respirant les odeurs de mon enfance et en me laissant bercer par le ressac dont l'écume, par intermittence, vient blanchir les roches

piquetées d'oursins. Je me pose toujours la question de savoir quelle va être la nature de notre mission ou de notre exercice, mais cela ne me préoccupe pas plus que cela, malgré une curiosité bien compréhensible. Je n'ai aucune attache et j'adhère totalement à l'institution. En dépit des craintes, toujours possibles, je ne demande qu'à partir, m'évader et continuer à payer ma dette.

La semaine s'achève au terme d'une instruction rigoureuse et parfaitement cadrée, chose qui me fait sourire quand je pense qu'un grand nombre de nos compatriotes assimilent toujours les militaires, quels qu'ils soient, aux personnages du film *La Septième Compagnie*… Je peux vous assurer que les muscles sont utiles, mais que la volonté et l'apprentissage théorique – ainsi que sa mise en pratique – demandent un effort constant afin de pouvoir être à niveau et opérationnel en permanence !

Opérationnels, nous le sommes, mais nous ne savons toujours pas au terme de cette semaine où nous allons être déployés, ni dans quel cadre. Nous avons tous envie de connaître notre objectif réel et la finalité de la mission, mais nous en sommes toujours réduits aux conjectures : un environnement au climat froid, un contexte de guérilla, une autonomie totale… Les suggestions les plus folles circulent, jusqu'à ce que nous soyons bientôt réunis dans la cour du fort, encadrée par les murailles de pierre ornées de lierre.

Le commandant nous informe que le surlendemain nous serons mis en place par les airs, c'est-à-dire parachutés, et que les chefs d'escouade et leurs adjoints sont convoqués pour l'ordre initial, celui qui précise les modalités d'action.

Ça y est ! Le compte à rebours a commencé. À cet instant, mon cœur et mon esprit s'emballent et nous partons aussitôt assaillir la soute à munitions et l'armurerie afin de préparer notre matériel. En percevant les munitions, nous réalisons que notre dotation initiale se fait avec des balles réelles, ce qui sous-entend que nous ne partons pas en exercice, mais bien en opération. « Cela sent bon », comme nous avons coutume de le dire dans notre jargon.

Tandis que les chefs d'escouade et leurs adjoints restent en briefing pendant une grande partie de la soirée, et même jusque tard dans la nuit après une simple pause restauration, nous peaufinons le matériel collectif et l'armement, ainsi que le matériel personnel, en attendant que l'incontournable *PATRAC-DR* nous permette d'en savoir plus.

En langage décodé, « P » veut dire *personnel* (qui, combien, quel rôle et avec qui), « A » *armement* (nature de la mission, poids, contrainte), « T » *tenue* (nature du terrain, zone d'intervention, répartition des moyens), « R » *radio* (point de contact, poids, nature des communications, isolement), « A » *alimentation* (poids, contrainte, eau, zone de terrain, chasse, pêche, nature et

tradition), « C » *camouflage* (cela va de soi, pas besoin de l'expliquer), « D » *divers* (la case fourre-tout qui permet de poser toutes sortes de questions pour anticiper sur notre sort) et « R » *rendre compte* (c'est dans nos habitudes, aucun souci de ce côté-là).

Voilà, de manière schématique, la formule magique dont nous nous nourrissons, mais que n'importe qui pourrait adapter à sa guise au moment de partir en vacances afin de ne rien oublier.

Malheureusement, nous avons beau déclamer cette formule magique sur tous les tons, nous n'en savons toujours pas plus sur le lieu dans lequel nous allons être parachutés…

* * *

Nous avalons rapidement la trentaine de kilomètres qui sépare Saint-Mandrier de Hyères pour y embarquer dans le Transall qui nous attend. Nous achevons de nous équiper sur le tarmac, ce qui signifie que je passe d'un poids de 82 kg tout nu à 140 kg environ tout harnaché. J'emporte avec moi mon sac opérationnel d'une cinquantaine de kilos auquel est attelé mon Famas, ainsi qu'un pistolet 92 Beretta sanglé dans mon brêlage en tant qu'arme de poing, sans oublier mon dorsal et mon ventral, qui pèsent eux aussi leur poids. Je me traîne sur la rampe comme une femme sur le point d'accoucher, puis viens me tasser sur mon petit siège de tissu aux côtés de mes camarades. Pour la tenue, j'ai fait le choix d'un bas de treillis anglais et d'un pull de sous-marinier qui me protège le cou. Mon visage, noir de camouflage, s'orne déjà de quelques gouttelettes de sueur qui glissent lentement en contournant mes yeux qui percent la pénombre de la carlingue sous le casque Gueneau peint en noir qui me tient lieu de couvre-chef.

Vers 22h30, juste avant le décollage, les chefs d'escouades rappellent les consignes tactiques pour le regroupement au sol, ainsi que les mesures de déception à appliquer et le plan d'évasion à suivre en cas de problème à la réception. *Bordel, je ne comprends plus rien !* Opération réelle ou exercice d'entraînement ? Je suis toujours dans le flou. On nous informe également que le vol tactique durera environ trois heures. Aussitôt, je me mets à cogiter. Compte tenu de la vitesse moyenne d'un Transall, cela fait en moyenne 1 500 kilomètres de parcours en vol, ce qui nous amène soit au nord de l'Afrique – mais quel intérêt de s'y rendre en tenue grand froid ? –, soit en Yougoslavie, où les choses commencent à barder… Nous n'avons toujours aucune information précise mais, comme dans tous ces moments-là, nous savons qui sait. Les regards des 40 hommes tassés dans la carlingue se croisent à la recherche d'un indice ou dans l'attente que l'un d'entre nous se décide à poser la question, mais nous nous

contentons tous de vérifier l'amarrage de notre matériel, de contrôler le parachute de notre binôme assis à côté de nous ou le nôtre, encore et encore, ou d'imaginer quel va être le premier d'entre nous à vomir dans les sacs prévus à cet effet en raison des conditions du vol tactique qui, parfois, peut secouer. Comme pour tout exercice ou opération, l'esprit de compétition joue à plein et il ne fait aucun doute que celui qui vomirait se retrouverait habillé pour l'hiver…

Le voyage semble interminable. Cela fait déjà une heure que les moteurs du Transall nous explosent littéralement les oreilles et que sa « danse tactique » nous secoue l'estomac en tous sens sans que nous puissions déplier nos corps ankylosés. Pour échapper à l'atmosphère oppressante de cette boîte à sardines dans laquelle je suis plus que compressé, je fredonne dans ma tête la prière du parachutiste :

Mon Dieu, mon Dieu
Donne-moi la tourmente
Donne-moi la souffrance
Donne-moi l'ardeur au combat
Mon Dieu, mon Dieu
Donne-moi la tourmente
Donne-moi la souffrance
Et puis l'ardeur au combat
Ce dont les autres ne veulent pas
Ce que l'on te refuse…

Enfin, les largueurs nous font relever tant bien que mal de nos sièges de tissu avant d'ouvrir les portes latérales. Le vent qui s'engouffre dans la carlingue est pour moi synonyme de libération. Je veux de l'air et je serais prêt à aller en enfer pendant les minutes qui suivent pourvu que je retrouve ma mobilité. En nous levant, nous n'échangeons toujours aucune parole et sommes bien incapables de savoir à quoi peuvent penser nos voisins. Les plus anciens songent peut-être à leur épouse, les plus jeunes à la dernière fête à laquelle ils ont participé, mais les regards que nous échangeons ne signifient pourtant qu'une seule chose : *Ne t'inquiète pas, je suis prêt quoi qu'il advienne. Je connais mes consignes, ma conduite à tenir, mon rôle et j'ai la foi.*

En même temps que le feu vert illumine la carlingue et qu'une sonnerie continue vrille nos oreilles, nous nous déhanchons aussi rapidement que possible vers la porte sous les cris du largueur pour notre saut tactique à 300 mètres d'altitude. *« Go, go, go ! »*

Comme toujours, les trois premières secondes de mon saut dans l'obscurité sont enivrantes. J'ai l'impression de flotter comme si je pénétrais une nouvelle dimension dans laquelle le temps s'écoulerait au ralenti. Ces quelques secondes durent une éternité puis, soudain, l'ouverture automatique de la voile qui m'empoigne par les épaules me ramène brutalement à la réalité et je poursuis ma descente à un rythme apaisé tout en effectuant rapidement quelques dernières vérifications de sécurité.

Je glisse dans l'air sous un ciel étoilé privé de lune, le visage et les membres fouettés par un vent glacé. Au loin, j'aperçois un amas de lumières qui semblent s'être rassemblées pour mieux se réchauffer. Pour je ne sais quelle raison, je suis alors persuadé qu'elles émanent d'un bourg ou d'un village français. J'ai la certitude que l'avion nous a baladés et que je vais me poser quelque part en France…

Alors que je me rapproche du sol, j'actionne la poignée qui permet de libérer ma gaine d'une cinquantaine de kilos. Elle se délove entre mes jambes, retenue par le « bout » de quelques mètres qui l'attache à mon harnais fessier, puis semble subitement avalée par le néant. Au lieu du bruit de percussion habituel m'indiquant qu'il me reste encore une ou deux secondes avant de percuter la planète Terre, je n'entends qu'un étrange crissement. Je n'ai pas eu le temps de comprendre ce qui a provoqué ce bruit étouffé que je fais déjà un « jambes, cul et tête » – un roulé-boulé en jargon parachutiste – et m'écrase comme un mécréant dans 40 centimètres de neige immaculée.

Très vite, tout en observant la zone, le terrain et mes compagnons qui chutent silencieusement à proximité, je positionne mon arme en régime écarlate – prête à faire feu –, puis je ramasse et replie ma voile, regroupe mon matériel et prends mon azimut plein ouest afin de rejoindre mon point de regroupement.

C'est en arrivant sur ce fameux point, le souffle court et la pompe à deux cents à l'heure qui tambourine dans ma poitrine comme le solo d'un batteur de hard-rock, que j'apprends qu'il s'agit d'un exercice préparatoire prévu pour durer plus d'un mois ! La déception, immense, peut se lire sur mon visage noirâtre comme sur celui de mes frères d'armes tant nos yeux écarquillés brillent d'une lueur de tristesse aussi puissante que des phares balayant l'immensité de la taïga russe. Mais cette lueur s'éteint rapidement car nous savons aussi que cet exercice est porteur d'une projection future. Rien ne se fait jamais au hasard. Les conditions de l'exercice, sa durée et les moyens mis en œuvre démontrent que de futures opérations en milieu hostile, dans un environnement proche de celui de notre pays, sont à l'étude. Cela sent les prémices des Balkans. Notre commandant ne s'est certainement pas trompé en voulant nous préparer de la

sorte. Un commando travaille en effet dans les mêmes conditions à l'entraînement qu'en opération réelle et, dans un cas comme dans l'autre, n'a jamais le droit à l'erreur.

* * *

Annoncée pour durer plus d'un mois, l'opération Sphaigne va en réalité s'étendre sur un mois et demi. Nous sommes perdus en plein milieu du Massif central, chaque escouade étant répartie sur son propre terrain à 100 ou 200 kilomètres des autres. Pour corser un peu l'affaire, nous avons sur le dos les gendarmes locaux ainsi que les régiments de biffins[6] de la région.

Nous allons vivre en totale autarcie dans les camps que nous devons construire, à base d'abris enterrés pour chaque binôme afin de rester invisibles aux yeux des éventuelles surveillances terrestres ou aériennes. Pour mieux nous fondre dans le décor, nous évoluons également en tenue civile, bien que nous soyons armés en permanence, et chaque escouade a pour mission de travailler sur un dossier d'objectif bien précis. Mon escouade, la quatrième, doit ainsi planifier la destruction d'une centrale hydroélectrique en activité. Pour coller le plus possible à la réalité, ni le personnel de cette centrale ni sa direction n'ont été avertis que nous les avions dans notre ligne de mire.

Dans un premier temps, nous prenons soin d'organiser notre bivouac en le protégeant par des dispositifs de piégeage inspectés de manière quotidienne. Nous définissons également tous les rôles, qu'il s'agisse du cuisinier, de celui qui relèvera les boîtes aux lettres mortes pour communiquer avec les contacts invisibles censés nous ravitailler, de celui qui gérera les caches d'approvisionnement ou encore du chef qui s'occupera de la messagerie et des transmissions. Les seuls contacts physiques que nous aurons à l'extérieur de notre escouade se feront avec des inconnus que nous identifierons par échange de codes prédéfinis, dans des endroits publics où il nous faudra nous fondre parmi les locaux sans jamais nous faire repérer.

Tout est planifié, y compris les événements les plus improbables. Rien ne doit jamais traîner sur zone et nous nous déplaçons en permanence avec sur le dos le nécessaire en termes d'armes et de vivres pour tenir au moins vingt-quatre heures dans le cadre d'une exfiltration. Ainsi, si des personnes quittent le camp pour établir un contact ou relever une boîte aux lettres morte mais ne reviennent pas dans le délai imparti, nous devons détruire dès la première minute de retard tout ce que nous avons pu bâtir dans notre camp principal, effacer nos traces et quitter les lieux pour gagner le point de secours défini et validé à l'avance.

Ce que nous ne portons pas sur le dos est abrité dans des caches en périphérie du camp, mais nous ne nous rendons dans ces caches qu'en prenant les plus grandes précautions afin de ne jamais nous faire voir ou entendre. De la même manière, nous rénovons tous les jours le camouflage de nos abris collectifs ou individuels, même s'il ne s'agit que de remplacer quelques feuilles envolées, et nous remettons en état en permanence le seul passage d'entrée choisi pour accéder à notre camp de sorte qu'il ne laisse paraître aucune trace, aucune empreinte, tout le reste du périmètre étant piégé.

L'acclimatation est douloureuse au début, et nous éprouvons les plus grandes réticences ne serait-ce qu'à tremper nos mains dans l'eau glacée des rivières, mais nos corps s'adaptent rapidement. Au bout de quinze jours passés à nous habituer au froid, à la neige et au vent, nous arrivons même à nous baigner nus dans les rivières.

À mesure que les jours passent, nous devenons experts dans la gestion des boîtes aux lettres mortes et des messages codés – ce qui est une bonne chose puisque c'est ainsi que nous nous procurons notre ravitaillement, quelle que soit la forme qu'il puisse avoir. Un matin, après qu'un binôme a récupéré un dossier photo dans une cache à l'issue d'une procédure de boîte aux lettres morte et que ce dossier photo a été décodé par notre chef de groupe, je suis désigné avec « la Fourme », alias Flèche rouge, mon quartier-maître, pour aller relever une cache de nourriture. Bien que nos organismes soient d'ores et déjà fatigués par la rusticité du terrain, nous parcourons sans problème et en toute discrétion les 5 kilomètres qui nous séparent de ce garde-manger secret. Arrivés à proximité du lieu, nous nous faisons invisibles pour vérifier aux jumelles non seulement qu'il n'y a aucun signal de danger, mais que le signal confirmant le bon approvisionnement de la cache est pour sa part bien en place.

Je ne vois aucun signal de danger – qui aurait été indiqué par un choucas[7] de trois pierres au nord-ouest de la petite piste –, mais j'aperçois en revanche le signal d'approvisionnement, matérialisé par un bâton dont l'extrémité fourchue vient reposer sur une énorme souche coupée à 3 mètres en avant de la cache. La planque elle-même se situe au croisement de deux petits chemins de terre bordés par une grande lisière de conifères d'un côté et de champs cultivés de l'autre. Nous ne voyons aucune ferme à proximité et les chemins sont peu fréquentés, hormis par quelques chasseurs ou agriculteurs de temps à autre.

Tout semble clair.

Malgré cela, la Fourme n'a pas l'air tenté d'aller y voir de plus près. Il m'indique qu'il va assurer ma protection tandis que j'irai moi-même relever la

cache, ce que je traduis par « Je préfère rester planqué à l'arrière pour ne pas prendre de risque et ne pas avoir à porter ce que la cache peut contenir… » Ce n'est pas le moment de tergiverser, aussi je décide de faire le boulot moi-même. Je m'approche avec précaution de la cache, comme un renard sur le point de s'introduire dans un poulailler, pour tomber sur une grosse buse de béton servant habituellement à l'évacuation des eaux. Je dégage les feuillages qui en masquent l'entrée, glisse ma tête à l'intérieur pour récupérer les colis ou les rations qui nous attendent, mais la ressors aussitôt, éberlué.

Je prends quelques secondes pour me remettre les idées en place et reviens sur mes pas pour interpeller la Fourme.

« Devine ce qu'il y a dans la cache !

– Ben, je ne sais pas, moi. Des cartons de rations ? De la bouffe ? Du pinard ? Beaucoup de matos ? C'est quoi, le problème, il va falloir faire deux voyages, c'est ça ?

– C'est un mouton ! Un mouton vivant ! Quelle merde ! »

La Fourme est aussi étonné que moi. Nous restons silencieux quelques secondes, en nous dévisageant comme si nous attendions qu'une solution se présente d'elle-même. Comme ce n'est pas le cas et que je ne peux tout de même pas laisser mon petit gradé ou le mouton prendre la décision qui s'impose, je récapitule les choix qui s'offrent à nous.

« Deux solutions : soit je lui fais son affaire ici et on le porte à dos d'homme, sachant qu'il faudra vite le dépecer au camp, soit je l'attache avec un bout en guise de laisse et nous le ramenons vivant au camp… »

Le côté sentimental de mon quartier-maître l'emportant, nous décidons de laisser quelques heures de répit à Albert – le nom dont je le baptise en le sortant de sa cache – et, après avoir mis en place le signal indiquant que la cache a été relevée, nous reprenons notre balade dans les bois en sens inverse et en promenant derrière nous notre nouvel animal de compagnie.

À cette nuance près que le mouton n'est pas réellement un animal de compagnie et qu'il ne se contente pas de gambader joyeusement à côté de nous comme pourrait le faire un chien tenu en laisse. L'exercice se révèle même périlleux. Alors, tant bien que mal, j'alterne les moments où je tire sur la laisse et ceux où, lassé par sa résistance et son entêtement, je le porte sur mon dos. Cerise sur le gâteau, je me coltine Albert à travers les pistes et les lisières militaires[8] tout en essayant de l'empêcher de bêler, ce qui est impossible, car l'animal ne s'en laisse pas conter et aucune muselière n'a été fournie.

La Fourme, qui assure la topographie en marchant une dizaine de mètres devant moi, doit sans doute prier pour que je ne lui refile pas le bébé… En

émergeant d'un thalweg, nous avons cependant la chance de tomber sur un champ de choux, lesquels ont le bon goût d'attendre l'hiver pour être récoltés. Nous décidons de faire une pause et d'*emprunter* quelques choux qui nous permettront de faire une bonne soupe pour améliorer l'ordinaire tandis que nous laissons Albert goûter à quelques-uns d'entre eux dans l'espoir qu'il sera plus silencieux la panse remplie. Malgré notre armement camouflé sous nos tenues, nous avons plus l'air de Gitans mal rasés écumant les fermes et les champs que de militaires en mission. Je porte toujours mon pull bleu de sous-marinier avec son col montant qui me protège la gorge, un pantalon de treillis américain et des pompes de montagnard, mais la Fourme, plus grand et plus fin que moi, les cheveux longs, a opté pour une veste kaki ressemblant à une doudoune de ski, un pantalon de montagne genre fuseau de couleur vert olive et des chaussures dont je ne saurais vraiment dire à quoi elles ressemblent tant elles disparaissent derrière une épaisse couche de boue. Autant dire que nous formons une drôle de paire, à mille lieues de l'image héroïque et virile habituelle des opérateurs des forces spéciales.

Tout en esquissant un sourire ému à la vue d'Albert qui se délecte de quelques choux et d'herbe fraîche – le repos du guerrier après avoir été malmené comme un ballot dans la tempête –, nous continuons à observer alentour pour nous assurer que nul ne viendra nous importuner dans notre mission de ravitaillement. Cependant, malgré notre vigilance, nous avons la surprise de voir déboucher un fourgon de gendarmerie qui vient stopper à une vingtaine de mètres de notre position. Deux perdreaux en descendent aussitôt pour nous interpeller à distance.

Notre sang ne fait qu'un tour. Nous sentons nos pulsations cardiaques augmenter jusqu'à frapper comme des coups de tonnerre dans nos poitrines, car il va falloir jouer cette partie très finement. Nous ne pouvons en aucun cas dévoiler notre identité, encore moins nous laisser embarquer comme de vulgaires voleurs de poules – ou de mouton. Dans les deux cas, les conséquences seraient dramatiques pour la suite de l'exercice. Si nous devions ne pas rentrer au camp de base dans le créneau imparti, nous obligerions tous nos camarades sur zone à dégager pour rejoindre le camp secondaire, ainsi que l'exige la règle n° 1 de la guérilla.

Droits et beaux dans leurs uniformes, les deux hommes s'approchent. Le plus grand est un adjudant bedonnant portant moustache, comme il sied à un gendarme de province, tandis que le plus petit, sans grade, semble assez nerveux. Il s'agit peut-être de sa première grande affaire, un flagrant délit avec deux Gitans pris en train de chaparder des choux après avoir volé un mouton ! Le

gradé lance aussitôt de sa voix autoritaire :

« Gendarmerie ! Qu'est-ce que vous faites ici ? Comment vous appelez-vous ? »

Comme si nous n'avions pas deviné qu'il s'agissait de gendarmes… Cependant, sous le coup de l'émotion ou de l'honnêteté, la Fourme commence à décliner son identité. Il annonce « Jean-Pierre… », mais je ne le laisse pas achever sa phrase. Je me baisse pour ramasser une motte de terre gelée et je la lance au visage du jeune, qui a déjà la main posée sur son étui réglementaire de pistolet automatique Mac 50 comme si notre maigre butin annonçait des voleurs chevronnés venant de braquer la banque locale. À la manière d'une grenade, ma motte de terre lui explose en pleine figure pour l'assommer et l'aveugler de boue. Au lieu de nous lancer de nouvelles sommations, le gros se porte au secours de son collègue.

Ces précieuses secondes de diversion sont amplement suffisantes pour que nous déguerpissions en direction du thalweg avec la certitude que ces deux-là ne pourront jamais nous accrocher physiquement. Avant de détaler comme un lapin, je plonge sous les quatre pattes d'Albert pour le jeter sur mes épaules malgré ses bêlements de protestation et l'emporter dans notre fuite. Nous n'abandonnons jamais l'un des nôtres, surtout s'il est destiné à nous fournir gigot, côtelettes et autres mets succulents en période de disette.

Nous plongeons dans la lisière du sous-bois sans ralentir le rythme, les branches nous fouettant le visage. J'ai la vague impression qu'Albert ramasse quelques coups sur la gueule, et je sens même sa tête percuter quelques branches ou troncs à différentes reprises, mais cette exfiltration rapide a le mérite de calmer temporairement ses protestations.

Bientôt persuadés de les avoir semés, nous marquons une courte pause pour reprendre notre souffle et boire un coup dans nos gourdes après avoir posé Albert au sol. Je doute qu'il ait compris grand-chose à notre épopée, et c'est en chancelant sur ses pattes qu'il reprend lui aussi ses esprits. Malgré le temps qui nous est désormais compté, nous prenons garde à multiplier les procédures de déception pour nous assurer que nous ne sommes pas suivis, puis nous arrivons enfin au camp de base.

J'ai les cuisses et le dos éclatés par les 30 kg d'Albert que je me suis coltiné sur les épaules et j'arrive à « la maison » fourbu, avec le sentiment d'avoir achevé la plus grande séance de squats[9] jamais entreprise. Tous les hommes affairés à leur tâche, que ce soit la rédaction de messages codés, leur transmission ou la surveillance des abords du camp, ne pipent mot en nous voyant débarquer avec Albert, mais tous les regards qui convergent vers notre

bestiau semblent dire *« Voilà un bon repas en perspective »*…

Cependant, loin d'être accueillis comme des Rois mages porteurs de présents, nous tenons un briefing assez tendu avec le chef d'escouade car nous ne lui cachons rien de nos péripéties dignes, pour le coup, de la *Septième Compagnie*… Oui, je sais, j'ai affirmé le contraire précédemment, mais la franchise m'oblige à reconnaître que sur ce coup-là, nous n'avons pas été très forts… En même temps que nous racontons notre rencontre inopinée avec les pandores et que nous le rassurons sur le fait que nous avons filé à l'anglaise sans être suivis, je vois bien qu'il commence à douter et à se poser la question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux faire remonter l'information par message à nos autorités. Cela risquerait alors de déclencher la procédure de lever de camp et l'exfiltration en direction du camp secondaire, avec son lot de contrariétés et de complications allant de pair, mais il décide finalement de n'en rien faire. Il juge cependant plus prudent de renforcer tous les points d'observation et d'écoute pendant quarante-huit heures et de limiter tous nos déplacements, que ce soit pour la toilette, l'approvisionnement en eau ou en nourriture, les reconnaissances terrain…, dans l'éventualité où la gendarmerie effectuerait quelques rondes ou patrouilles malvenues.

Tout en espérant que les gendarmes nous laissent tranquilles pour le bien de notre mission comme pour celui de mon matricule, je m'occupe de faire disparaître la principale pièce à conviction et descends de quelques mètres en contrebas du camp avec Albert. Là, je m'assieds sur l'herbe humide, lui caresse la tête et lui attache les pattes en l'allongeant sur le côté. Bizarrement, j'ai le sentiment qu'il devine ce qui va lui arriver, mais il ne montre pourtant aucun signe de nervosité. Il ne semble pas avoir peur de mourir, comme s'il était conscient que son destin touche à sa fin.

Tout doucement, je cale sa gueule entre mes jambes, remonte tranquillement sa tête vers la mienne en prenant soin de bien lui dégager le cou, puis le maintiens de la main droite en hyper-extension tandis que ma main gauche lui tranche la gorge d'un geste rapide et précis sans aucune hésitation. Une fontaine de sang jaillit de la plaie béante, mais aucun son ne perce le silence de notre camp car je lui ai aussitôt rabaissé la tête pour éviter que des râles ou des bêlements ne sortent de sa gorge. Je le serre contre moi pendant qu'il s'en va rapidement, comme dans un mauvais rêve. Lorsque tout est fini, je l'accroche à un arbre avant de le dépecer et de le détailler en morceaux, en prenant soin de ne pas percer la vessie pour ne pas abîmer la viande.

Ce soir, nous aurons gigot et soupe aux choux au menu, un véritable festin accueilli sans états d'âme par tous les commandos. Quant aux gendarmes, ils ne

se manifesteront ni le lendemain, ni plus tard, mais je me demande encore ce que pouvait contenir le rapport de l'adjudant pour expliquer la motte de terre reçue en pleine figure par son collègue au cours de la tentative d'interpellation d'un dénommé Jean-Pierre et de son comparse…

Ce festin improvisé nous fait un bien fou. Il faut dire qu'au bout de quelques semaines sur zone, nos corps sont marqués par la fatigue et nos estomacs tenaillés par une faim constante. Bien que tout cela ressemble à un formidable jeu de piste, la réalité est un peu différente. À elle seule, la phase d'infiltration initiale a nécessité une énergie et une endurance assez soutenues. Après notre mise en place par les airs, nous avons enquillé sur 10 kilomètres en kayak, puis un transit de 20 kilomètres cloîtrés dans une bétaillère conduite par un « partisan » avec lequel nous avions rendez-vous, avant d'effectuer 50 kilomètres à pied, chargés comme des mulets. En arrivant sur notre zone d'action, les multiples reconnaissances nous ont encore pompé le peu de jus qu'il nous restait, et nous avons embrayé en choisissant le lieu le moins accessible au commun des mortels pour y établir pendant deux longues journées notre camp de base à l'abri des vues terrestres ou aériennes. Au début de l'exercice, l'approvisionnement des caches était encore mal géré et, le temps que tout se mette en place, nous avons souvent fait triste figure en revenant bredouilles au camp de base. Malgré les pièges et la chasse, les débuts ont été parfois rudes. Mais à cœurs vaillants rien d'impossible, alors hors de question de se laisser abattre. Il n'y a qu'à avancer et persévérer ! Et savourer notre chance lorsque nous avons la possibilité de déguster un dîner de princes grâce au sacrifice d'Albert. Non seulement un tel repas nous redonne des forces, mais il influe également sur notre moral à tous. Il n'y a qu'à l'issue d'un tel exercice ou d'une véritable opération, quand on revient dans le « monde réel », que l'on peut véritablement apprécier les petites choses du quotidien des « gens normaux ».

Malheureusement, Albert a beau peser son poids, ce n'est qu'un mouton et il est donc à peine assez gros pour fournir deux ou trois repas aux 20 gaillards affamés que nous sommes. La mélodie de nos estomacs se contractant et gargouillant en un concert sans fin ne tarde donc pas à reprendre. C'est dans des circonstances comme celle-ci que la solidarité joue alors à plein, avec cependant son lot d'infamies…

Un soir, en regagnant ma cache souterraine avec mon binôme, affectueusement surnommé Crador à cause de son nez de vautour, qui évoque un oiseau portant ce nom dans la bande dessinée *Pif le chien*, et alors que nous nous glissons dans nos sacs de couchage, celui-ci me susurre sur le ton de la confidence :

« J’ai un petit secret qui peut devenir le nôtre si tu es d’accord.

– Accouche ! Et ne t’inquiète pas pour la discrétion. »

Il lève la main vers les troncs qui font office de toit camouflé au-dessus de nos couches et farfouille dedans avant d’en sortir une petite pochette plastifiée. Il déplie son trésor et, religieusement, tel un prêtre recueillant les hosties de son tabernacle, il en sort deux tablettes de chocolat aux noisettes qu’il me présente tout en me fixant de ses grands yeux inondés de bonheur. Il éprouve une véritable joie à l’idée de partager avec moi cette offrande qui vaut tout l’or du monde en ce moment précis.

« Nous prendrons un carré chaque soir avant de nous endormir. Ça sera notre petit réconfort…

– Oui, papa », je réponds en souriant et en appréciant ce cadeau béni du ciel.

Il ne me laisse pas poser la main sur son chocolat mais, tel l’homme de Dieu donnant l’hostie, il me tend un carré de chocolat, un seul. Je me fais la réflexion saugrenue que la vision de Crador habillé en cureton ne serait pas plus étonnante que ça, tant la soutane irait bien avec sa tête de lubrique au nez crochu, mais je n’épilogue pas sur cette pensée, de peur d’être privé de communion.

À peine ai-je posé le carré de chocolat sur ma langue que son goût sucré réveille mes papilles, jusque-là plongées en pleine hibernation. *Quel bonheur, quelle joie !* Cela peut paraître stupide, mais j’en éprouve presque de la jouissance. Pour faire durer le plaisir, je ne croque surtout pas ce petit carré, mais je le fais fondre sous mon palais, je le suce jusqu’à nettoyer entièrement les éclats de noisettes, que je casse ensuite lentement sous mes dents pour mieux les apprécier. Il n’y a pas de mots pour décrire ce festival de saveurs et de douceurs que je ressens sur le moment.

Nous poursuivons ce petit rituel de la gâterie au carré de chocolat pendant quelques jours, mais cela ne nous empêche pas de continuer à souffrir du manque d’approvisionnement des caches en nourriture. Les estomacs, comme les bonshommes, font triste figure.

Au troisième jour du cérémonial chocolat, Crador est désigné pour aller relever une boîte aux lettres morte. C’est un travail ingrat car toutes les caches, toutes les boîtes aux lettres mortes, tous les points de rendez-vous avec des contacts physiques se trouvent dans un rayon de 10 à 20 kilomètres du camp pour des raisons de sécurité.

Ce jour-là, la boîte aux lettres de Crador se situe à une vingtaine de kilomètres, ce qui veut dire que lui et son binôme dans cette mission doivent se lever à l’aube afin de pouvoir accomplir le travail demandé et revenir dans le délai imparti. En résumé, il va faire une quarantaine de bornes dans la journée,

par un froid glacial, avec pour seul repas la ration survie de vingt-quatre heures qu'il porte sur le dos et qui lui permettra de tenir quoi qu'il se passe. S'il a de la chance, comme cela s'est parfois produit avec d'autres camarades, il pourra utiliser son arme équipée d'un réducteur de son pour abattre du gibier croisé en route et s'offrir ainsi un repas protéiné.

D'autres binômes partent également relever des caches de leur côté, mais je reste pour ma part sur zone avec pour consigne « chasse, pêche, nature et tradition ». Je m'en vais donc relever mes collets, les rafistoler ou les changer de place. Mon tableau de chasse s'avère cependant assez décevant : pas le moindre animal charnu pris aux pièges, pas même un lièvre squelettique ou une petite grenouille… Je reviens au camp avec pour tout butin quelques pissenlits et trois champignons, bien que ce ne soit pas vraiment la saison.

Malgré la dureté de ces conditions, j'aime cette vie en pleine nature et me sens bien à l'extérieur, avec cette adrénaline qui m'habite en permanence. Je ne cesse d'ailleurs de caresser mon arme et mon matériel afin de m'assurer que tout est en ordre, un tic professionnel que l'on retrouve souvent chez les commandos. L'idée de faire un nouveau repas constitué d'une salade sauvage sans le moindre morceau de viande ne m'en torture pas moins l'esprit. Pendant tout mon périple en forêt, je n'ai cessé d'être obsédé par le chocolat de Crador, au point que des idées toutes plus malhonnêtes les unes que les autres se sont bousculées en moi pour tenter de faire fléchir ma volonté.

En revenant au camp alors qu'un petit vent léger vient de se lever, je me sens l'âme d'un papillon attiré par la lumière – malgré tous mes efforts, une force irrésistible m'entraîne vers le chocolat de Crador. Je traverse le camp sous l'œil indifférent de mes camarades qui vaquent à leurs occupations. Tandis que quelques-uns s'affairent à une corvée de bois mort, d'autres restaurent les camouflages aériens de nos abris individuels ou collectifs. Comme si de rien n'était, je feins d'aller chercher une veste dans mon bivouac, puis je glisse ma main entre les rondins de bois pour attraper le précieux chocolat. J'extrais la tablette et demie de sa pochette protectrice, la contemple quelques secondes comme si je m'apprêtais à profaner une relique sainte puis, après un dernier moment d'hésitation, finis par céder à la tentation. Le Rubicon est franchi et je ne peux plus faire demi-tour, alors autant y aller franchement. Je déguste un premier carré, savoure un second, me délecte d'un troisième, me régale d'un quatrième et, avant que la messe ne soit dite, j'engloutis purement et simplement la totalité du chocolat. Je suis conscient de pécher comme je n'ai jamais péché à mes yeux mais, comme diraient les sœurs carmélites de mon enfance, *spiritus promptus est, caro autem infirma*[10]…

Mon Dieu, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés…

Dieu que j'ai honte de moi, et quel signe de faiblesse ! Pire encore, je m'empresse de quitter les lieux en faisant brûler discrètement toutes les traces de mon forfait. Je glisse la pochette plastifiée et les emballages des tablettes dans le feu de camp proche, regardant les flammes consumer ces indices avec la vision de ma personne brûlant dans les flammes de l'enfer. Le mal est fait, et je sais que mon geste est inexcusable autant qu'inexplicable, mais je me trouve néanmoins mille raisons pour relativiser les choses. Je me dis que Crador et son binôme ont bien dû trouver un gibier à dépecer, qu'ils sont entrés dans une épicerie ou une maison afin d'y chaparder quelque chose sans se faire remarquer, mais toutes ces pensées hérétiques me conduisent cependant à la même et unique conclusion : j'ai trahi la confiance de l'oiseau Crador et je n'ai d'autre choix que de mentir jusqu'à la mort si je ne veux pas finir crucifié.

Vers 21 heures, alors que je suis enfoui bien au chaud dans mon sac Cévennes, je peux entendre le vent glacial souffler de plus en plus fort et porter jusqu'à moi l'écho des branchages qu'il agite. Bientôt, j'entends aussi la voix de Crador et de son acolyte, qui sont rentrés de mission et rendent compte au chef d'escouade. Malgré le sentiment de honte qui s'empare de moi, je sais que je ne me dégonflerai pas. Je suis prêt à mentir comme un arracheur de dents et à récuser fermement toutes les accusations qui pourraient être portées contre moi.

Moi, Marius, ancien voyou, major de promotion du stage commando, je me retrouve fébrile et mort de honte non seulement pour avoir volé du chocolat, mais surtout pour avoir trahi la confiance d'un camarade. Une fois encore, je m'étonne de la manière dont l'âme humaine est capable de traverser les épreuves en fonction des circonstances et d'adapter l'échelle des valeurs à ses propres intérêts…

Crador s'approche bientôt de notre abri.

« Putain, c'est pire que l'hiver, ici ! Il fait -1 000 degrés dehors ! », annonce-t-il en pointant le membre crochu qui lui tient lieu de nez dans l'ouverture à peine visible de notre petit logement souterrain.

Je lui réponds, d'une voix la plus neutre possible : « Bouge ! Mets-toi au chaud et récupère. Moi, je suis de quart de 3 heures à 5 heures, gros. »

Il s'installe dans son sac, glisse comme tout le monde son arme d'épaule à l'intérieur du duvet et dépose son arme de poing à proximité de sa main forte sous le faisceau de sa lampe frontale, dont la projection a été réduite par du scotch noir collé sur le verre. Du coin de l'œil, je le vois alors tendre les mains vers les rondins.

« Allez, un petit plaisir avant d'aller à la caille, Marius !

– Hmmmm », je marmonne en guise de réponse, imitant à la perfection le gémissement d'une personne touchée par la grâce du sommeil. En véritable acteur que je suis, je me suis même légèrement tourné sur le côté afin de mimer la parfaite indifférence. Les quelques secondes qui suivent me paraissent interminables. Je l'entends retourner les rondins dans tous les sens tandis que son maigre faisceau lumineux balaie le moindre espace de notre toit de fortune. Il doit bientôt se résoudre à l'impensable.

« Putain, putain, on nous l'a tapé !!! », jure-t-il.

Dans l'éventualité où je n'aurais pas décodé son message, il renouvelle son appel de détresse : « Marius ! Il n'y a plus de chocolat ! On nous l'a tapé, je te dis ! »

Je saute sur l'occasion pour devenir, en une fraction de seconde, l'homme le plus minable et le plus malhonnête de la planète. Alors qu'il nage en plein désarroi, je profite de la confiance qu'il m'a accordée pour lui mentir effrontément.

« Mais ce n'est pas possible ! Je n'ai vu personne entrer dans notre bivouac. Je suis parti relever les pièges deux heures avant de refaire le camouflage dans l'après-midi… Ce n'est vraiment pas possible, bordel ! »

Je débite mes mensonges dans un seul souffle, sans qu'une seule fois ma voix ou mon visage ne me trahisse. Et, tant qu'à mentir, autant y aller allégrement. J'enfonce le clou :

« Tu es sûr que tu n'es pas parti avec, aujourd'hui ? Vérifie ton sac, merde ! »

Sans aucune honte ni vergogne, j'en viens presque à le faire douter.

« On se l'est fait taper, je te le dis, Marius, on se l'est fait taper ! »

La voix et le regard dépité de mon camarade expriment la détresse de celui qui salivait à l'avance à l'idée d'une friandise qui vient de lui échapper.

« Bon, on verra demain à la caille, car je suis de quart tout à l'heure… »

Je m'exprime d'une voix autoritaire pour mettre fin à ce débat, mais aussi pour reprendre l'ascendant sur l'oiseau abattu qui n'a dès lors d'autre choix que d'acquiescer avant de partir au pays des songes sans le chocolat que je lui ai englouti.

Au final, nous n'aborderons plus le sujet… Par la suite, nos parcours dans la marine seront différents et je le perdrai de vue, mais je garderai en moi cette culpabilité d'avoir trahi sa confiance.

Une quinzaine d'années plus tard, devenu instructeur, je le retrouve cependant en qualité d'élève à son stage commando du brevet supérieur. À

l’occasion d’un dîner de fin de cours bien arrosé, alors que nous évoquons quelques vieux souvenirs dont cette opération Sphaigne, je trouve enfin le courage d’apaiser ma conscience en lui avouant ma turpitude. Il y a alors prescription, mais je lui révèle tout comme si les faits s’étaient déroulés la veille… Mon châtiment aura été de garder ce lourd secret au fond de moi durant toutes ces années, avec la certitude que tout se paie un jour ou l’autre et que seul l’aveu sincère peut véritablement soulager une conscience.

Fin de la passe chocolat…

Après un bon mois passé sur le terrain, nos corps comme nos esprits sont totalement en adéquation avec le milieu naturel. Nous nous lavons à la rivière sans souffrir du froid malgré les températures extrêmes, nos collets fonctionnent bien, nos récoltes sont satisfaisantes et la relève de nos caches est parfaitement rodée. Je prépare chaque jour un excellent pain cuit au feu de bois qui, sans verser dans la publicité mensongère, se conserve bien plus longtemps que ce que l’on trouve en boulangerie.

Nous finalisons également notre dossier d’objectif, à base notamment de photos que nous développons sur le terrain car le numérique n’est pas encore d’actualité. Le jour venu, nous détruirons fictivement la centrale hydroélectrique sans commettre la moindre faute.

En un mot comme en cent, nous cultivons et restituons l’enseignement dispensé à Toulon et au fort Saint-Elme avant notre lâcher sur zone. Le chef d’escouade peut mesurer la capacité opérationnelle de ses hommes et rendre compte au commandant du commando de Montfort, qui s’est fait infiltrer successivement dans les quatre camps de base de ses hommes. Ce visionnaire a bien compris que le conflit des Balkans s’annonçait et cette mise en bouche qu’il nous a planifiée nous prépare à ce qui pourrait nous attendre demain. L’avenir, bien plus violent, rude et douloureux que ce que nous vivons lors de cet exercice, montrera qu’il ne s’était pas trompé.

Un matin, le chef d’escouade me convoque en aparté. Il m’offre même un café, puis m’annonce qu’il vient de recevoir un message codé l’informant qu’un membre de ma famille vient de perdre la vie dans un tragique accident de voiture. L’exercice touche alors à sa fin et nous sommes tous censés regagner Toulon par différents moyens – voiture, train ou autocar – avec de faux papiers en évitant de nous faire contrôler et, si cela devait arriver, en justifiant d’une quelconque légende pour nous sortir des griffes de la maréchaussée. Là encore, cette exfiltration doit nous préparer à endosser une fausse identité en théâtre d’opération.

Compte tenu de ma situation familiale, il me propose de m'exfiltrer le soir même afin que je puisse rejoindre le poste de commandement situé à une vingtaine de kilomètres de notre camp de base, où je recevrai de nouvelles consignes. Aucun de mes camarades n'est mis dans la confidence de mon départ en solitaire, mais pour eux, cela fait partie d'une manière ou d'une autre d'une procédure d'exfiltration normale.

Le soir même, mon chef d'escouade m'amène au « contact physique[11] » avec la personne chargée de m'exfiltrer, puis il me quitte en me souhaitant bon courage et en me serrant la main. Il n'y a nul besoin de discours dans ces moments-là puisque je ne réalise même pas ce qui m'arrive. Je suis en totale immersion sur le terrain et il ne suffit pas d'un claquement de doigts pour revenir à la réalité. Les retours de mission ou d'exercice, dont la durée peut s'échelonner de un à huit mois pour les plus longs, ne vous laissent jamais indemne. Vous revenez complètement déconnecté du monde réel.

Je ne suis alors qu'un quartier-maître commando, mais le capitaine de corvette R., pacha de Montfort, met cependant à ma disposition un hélicoptère Super Frelon pour me transporter de la campagne auvergnate jusqu'à Marseille afin que j'arrive à temps pour l'enterrement. J'ai encore le souvenir de ces pilotes me demandant si, à côté de l'appartement de ma mère, il y a un stade ou une clairière afin qu'ils puissent me déposer au plus près de ma famille endeuillée. Ce n'est pas une plaisanterie, mais tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Tel est l'esprit commando, un mélange d'endurance et de solidarité. L'opération Sphaigne marquera durablement tous ceux qui l'ont pratiquée et le commando de Montfort s'y frottera même à deux reprises sous le commandement du pacha R. Au cours du deuxième exercice, l'état-major refusa cependant de financer une partie des dépenses en raison du coût trop important de l'opération, mais je suis persuadé que notre pacha prit la décision de régler lui-même le reliquat des dépenses afin de permettre que l'exercice se déroule sans accroc. Il le fit sans rien demander et en toute discrétion, dans le seul objectif que ses hommes soient suffisamment aguerris au moment d'être confrontés à des conditions d'opération similaires.

Au cours de ces exercices, des réseaux de partisans français – agriculteurs, boulangers, notables… – auront été activés dans le cadre de leur réserve opérationnelle afin de fournir des moyens de transport ou des hébergements, d'activer des caches, de gérer des boîtes aux lettres mortes ou encore d'établir des contacts physiques pour délivrer des messages codés.

Non, ce n'est pas une fiction. Demain, en achetant votre pain chez le boulanger ou en voyant un paysan labourer son champ sur son tracteur, vous le

regarderez peut-être d’une autre façon et vous vous demanderez s’il ne s’agit pas d’un « partisan » en sommeil, c’est-à-dire un simple citoyen, inscrit sur une liste bien précise au ministère de la Défense, attendant d’être « activé » pour un exercice ou une opération nécessitant sa participation. Quel que soit le terrain ou la situation, pour eux comme pour nous, le véritable camouflage réside dans l’effacement. Invisibles ou tapis dans l’ombre, nous n’en sortons que pour frapper les premiers afin de déstabiliser l’ennemi.

---

1. Marque de bière produite à Tahiti.
2. Cocktail à base de rhum.
3. Régiment de chasseurs parachutistes.
4. Bataillon colonial de commandos parachutistes.
5. Régiment de parachutistes d’infanterie de marine.
6. Armée de terre.
7. En montagne, un « choucas » correspond à trois pierres empilées.
8. Le terme « lisière militaire » désigne la bande de 10 mètres à l’intérieur d’une lisière qui permet au soldat de progresser et d’observer tout en restant camouflé.
9. Flexions complètes sans temps d’arrêt pour faire travailler les quadriceps.
10. *L’esprit est prompt, mais la chair est faible* (Évangile selon saint Matthieu).
11. Contact direct avec un partisan, par opposition à un contact via une boîte aux lettres morte.

Chapitre 20

Croisière en mer adriatique

En cette fin d'année 1992, nous continuons de suivre et de vivre les prémices du conflit en ex-Yougoslavie. Le commandant de Montfort nous a déjà bien préparés avec un entraînement opérationnel aussi proche que possible de la réalité et, depuis notre base lorientaise, nous nous affairons chaque jour dans l'attente d'un départ imminent. Les corps affûtés et les armes bien réglées, nous continuons à nous perfectionner au quotidien et à améliorer nos capacités en éprouvant nos compétences lors de mises en condition reflétant différents scénarios plausibles.

Parallèlement, nous observons avec intérêt le ballet incessant de nos gradés vers l'état-major. Ce signe qui ne trompe jamais, et qui concorde avec les échos que nous pouvons avoir auprès de nos sources, confirme que nous sommes dans les starting-blocks et qu'une opération ne va pas tarder à nous tomber sur le coin de la figure. Notre préparation reste axée sur du matériel de grand froid, ce qui ne nous paraît pas très surprenant. Seul le moyen de projection reste encore inconnu et nous ne savons pas encore quel vecteur d'infiltration – terre, air ou mer – sera privilégié. De ce fait, nous ne pouvons pas encore anticiper sur le poids de notre équipement ni privilégier un matériel par rapport à un autre ou faire des impasses sur ce qui pourrait s'avérer superflu.

* * *

À cette époque, je vis maritalement et je suis déjà père d'un garçon. L'excitation dont je fais preuve à l'idée de partir en mission n'arrange pas les choses, mais même si ma Princesse ne partage pas forcément mon enthousiasme, elle ne me freine pas pour autant. *C'est comme cela*.

À l’inverse, certaines compagnes ou épouses peuvent, sans forcément s’en rendre compte, couper les jambes de leur commando de mari ou l’affaiblir. Et si le fait de tomber amoureux ou de devenir père de famille permet de gagner en maturité et en sérénité, cela se fait parfois au détriment de la détermination nécessaire à notre métier. Pour certains, c’est alors le début de la fin et ils choisissent d’en terminer avec leur parcours opérationnel pour se consacrer à autre chose. Il m’est bien entendu impossible de jeter la pierre à mes camarades, chacun étant maître de son destin, mais pour une grande majorité d’entre nous, le virus de l’action est quasiment impossible à soigner une fois qu’on l’a contracté.

Il n’y a qu’à écouter quelques anciens du débarquement du 6 juin 1944 comme Léon Gautier qui, à 83 ans, est capable de dire qu’il pourrait reprendre les armes et le ferait avec la force et la conviction d’un jeune commando.

C’est comme cela. Je n’ai pas d’explications à apporter.

Je n’ai pas d’explications, mais j’ai l’immense chance d’avoir toujours eu à mes côtés une Princesse plus forte que tout. À ma demande, elle se rend même aux enterrements de camarades morts en opération ou à l’entraînement afin de me représenter en cas d’absence due à une mission extérieure. Elle n’interfère jamais dans l’amour ou la passion que j’éprouve pour mon métier et, pour ne pas me perturber quand je suis en opération, elle ne s’épanche jamais sur les petits problèmes de la vie quotidienne – enfants malades, fuite d’eau ou rythme fou – qu’elle peut rencontrer en mon absence. Quand la distance nous sépare, les quelques minutes que nous pouvons passer au téléphone sont uniquement consacrées à l’amour que nous nous portons.

Elle n’a jamais été une grande fervente de l’écriture, mais j’ai toujours gardé le peu de lettres qu’elle me faisait parvenir. De mon côté, j’essayais toujours de lui écrire une lettre par jour afin de me vider l’esprit et d’oublier quelques instants le quotidien de l’opérationnel, en prenant cependant garde à bien cacher ces échanges épistolaires remplis d’amour et de tendresse à mes camarades de terrain. Cela ne collait pas avec mon personnage en béret vert… Mon garage regorge toujours de cette correspondance, souvent classée par ma tendre selon l’année ou la mission concernée. Les lettres, soigneusement rangées dans des malles, sont également protégées par un joli ruban coloré fermé par un nœud dont seule ma Princesse a le secret.

* * *

Il fait froid ce matin sur *ma* Bretagne. Je me l’approprie ainsi car j’aime cette terre bien que je n’en sois pas originaire. J’aime frotter mes mains pour les réchauffer, de la même manière que j’aimais frotter le thym sauvage entre mes

paumes. Ce geste me procure une chaleur bien éphémère, mais en même temps apaisante.

J'assure aujourd'hui la sécurité de plongeurs à l'entraînement en suivant les bulles qu'ils laissent remonter à la surface. À chaque fois que je dispose d'un moment de répit, je me permets de lever les yeux vers le ciel pour y voir virevolter les mouettes et me pénétrer de leurs cris perçants. L'horizon parfaitement dégagé en raison de la fraîcheur de cette journée me permet d'admirer l'île de Groix, qui s'étire de toute sa petite longueur comme pour exprimer sa joie aux plages de Larmor et au petit morceau de la citadelle de Port-Louis qui se dessinent timidement en face. Je me sens à l'aise dans cette contrée sauvage, comme si j'étais chez moi parmi ces habitants qui m'ont adopté en me donnant de l'amour, de la confiance et des valeurs tant humaines que philosophiques.

Je me nourris encore et encore de ces images de Bretagne car je sais bien, et je le sens au fond de moi, que nous n'allons pas tarder à partir vers d'autres lieux où le calme fera place à la tempête, où la beauté s'estompera derrière l'horreur et où, chaque matin, nous aurons la peur pour unique compagne. Malgré tout cela, je suis pressé de partir étancher cette soif d'aventure dont toi, ma Princesse, tu ne m'as jamais privé en dépit de tes inquiétudes de ne pas me voir revenir. Et en même temps, je me languis déjà de mon retour à une date imprécise, un retour que nous célébrerons en fanfare, en brûlant et en consommant la vie sans limites comme si le jour ne devait plus jamais se lever.

Toi si discrète, mais qui me comprends si bien, tu connais déjà ces repas de retour de mission que j'organise au restaurant en invitant jusqu'à vingt-cinq personnes, en crapotant un gros cigare avant de régler l'addition en liquide et de filer en boîte de nuit offrir des bouteilles à mes amis pour oublier les moments difficiles et fêter mes retrouvailles avec la vie, avec toi, qui restes alors soudée à mon bras tout en essayant de me raisonner avec amour mais sans succès.

Oui, je vais sans doute partir, mais c'est à toi, et à mon fils, que je pense…

Si je reviens de cette nouvelle mission, je te le promets et me le promets à moi-même, je serai raisonnable. Je ne saboterai pas l'éducation de notre fils en lui parlant à chaque minute de son père et de l'amour qu'il éprouve pour lui. Je ne retournerai pas au magasin de jouets avec lui pour dévaliser les rayons. Je ne lui ferai pas manquer l'école pour lui rappeler que l'on existe et que l'on est bien vivants…

Je te le promets, je vais essayer de changer. Je t'aime, je t'aime, je vous aime…

Un appel radio m'arrache à mes pensées.

Apprenant que mon chef d'escouade est attendu pour un briefing en début d'après-midi avec le commandant, je balance aussitôt un pétard de rappel dans l'eau pour faire remonter tous les plongeurs à bord, dont mon chef d'escouade. Au fur et à mesure de leur arrivée, je peux constater que la pêche a été bonne… Chacun d'entre nous va pouvoir ramener une part de coquilles Saint-Jacques à la maison. Mais ces « prélèvements non autorisés » dans le cadre de nos entraînements ne mettent pas pour autant en péril les ressources destinées aux pêcheurs locaux. Ils ne constituent qu'un petit plaisir que nous pouvons ensuite partager en famille ou entre copains.

Nous mettons le cap sur l'Espérance, le port militaire de Lorient, en naviguant à vive allure, le visage fouetté par un vent froid. Durant cette courte navigation, nous parlons surtout de la pêche et du partage que nous allons effectuer en arrivant, mais mon chef d'escouade me fait aussi comprendre à demi-mot sa satisfaction de savoir que les gars sont opérationnels du point de vue tant logistique qu'armement. Il me sourit et je lui souris en retour. Nous nous sommes compris et nous sommes heureux. S'il est ainsi convoqué, c'est que nous allons vraisemblablement partir.

* * *

Nous partons en effet pour les Balkans, une opération à laquelle nous nous sommes préparés sans véritablement le savoir, comme cela a été le cas pour les autres états-majors, quelle que soit l'arme ou l'unité.

Alors que le conflit s'annonce, nos préparatifs finaux évoquent dans une moindre mesure l'armada qui pouvait être préparée pour le débarquement du 6 juin 1944. Nous sommes en effet projetés sur le port militaire de Toulon pour embarquer avec l'armée de terre et ses pilotes d'hélicoptères sur le TCD[1] *Ouragan*.

Le choix politique de la France semble clair. Le chef des armées a décidé de positionner, à proximité des côtes yougoslaves, une importante flotte allant du porte-avions *Clemenceau* aux avisos ou aux ravitailleurs afin d'envisager des frappes aériennes ou des débarquements rapides sur des zones hostiles ou sensibles en fonction des événements.

Notre commando de Montfort, composé d'une cinquantaine d'hommes pour cette mission, s'active sur le quai afin de gérer l'embarquement de notre matériel, aussi lourd que sensible. Heureusement que nous sommes marins et que nous avons l'habitude de nos bons gros bateaux car le quai ressemble à une immense pétaudière sur laquelle quantité de fourmis s'affairent. Nous qui

travaillons habituellement en petits groupes avec des mises en place discrètes et furtives, nous sommes pour la première fois de notre carrière confrontés à la préparation d'une guerre à grande échelle, dotée de moyens colossaux en provenance de toutes les armes.

Équipé de mon brêlage d'intervention et de mes armes, je patiente avec d'autres sur cette terre de Provence que je suis heureux de revoir, même si elle ne me manque pas. J'y assiste au chargement des Gazelle, Super Frelon, camions et autres véhicules en attendant que nos palettes de malles d'armements et d'effets personnels soient à leur tour hissées à bord par un système de grues.

Au bout d'un moment, je profite de ce que nos jeunes assurent la surveillance et la protection de notre matériel en attente de chargement pour aller flâner sur le quai. Je m'amuse à regarder les poissons qui nagent dans cette Méditerranée si bleue et si transparente sans être troublés par les ballets incessants des navires ou des embarcations sur l'eau. À de tels moments, je préfère être seul pour gérer mon impatience, pour endurer cette attente interminable qui me dérange toujours, bien que l'armée soit la meilleure école du monde pour comprendre que Rome ne s'est pas faite en un jour. Je sais qu'il va nous falloir attendre, partager des heures de quart, encaisser des planques interminables, supporter des délais à rallonge avant toute action ou encore accepter que des missions soient avortées à la dernière minute. Je connais déjà tout cela, toutes ces petites choses qui forgent le caractère et vous apprennent, avec le temps, qu'il ne sert à rien de s'énerver quant tout bouge autour de vous alors même que vous êtes contraint à l'immobilité.

Cela pourrait paraître étonnant, mais je ne pense pas à la mission en cet instant, ni même à ma famille, et je m'interroge encore moins sur la sauce à laquelle nous allons être mangés. Tout en m'assurant du coin de l'œil que mes jeunes sont bien en place et exécutent mes consignes, je me demande simplement comment les pierres immenses qui composent les quais, comment ces pavés chargés d'histoire que tant de marins, soldats ou civils, ont arpentés, ont pu être apportés et disposés avec autant de précision et de finesse à une époque où l'outillage était rudimentaire.

Le manège d'un aumônier qui arrive dans notre secteur me tire de ma léthargie. Il tient dans sa main gauche un petit sac plastique et converse avec tous les militaires qu'il croise avant de leur distribuer une petite bible et des petites médailles.

J'ai déjà été confronté à l'association entre religion et armée lors des commémorations du 6 juin à Ouistreham, au cours desquelles une messe est toujours dite à la mémoire de nos anciens fauchés sur les plages de Normandie

puis pendant leur progression à l'intérieur des terres, mais là, c'est la première fois depuis mon entrée chez les commandos que j'assiste au prosélytisme d'un aumônier avant un départ en mission.

Comme cela m'interpelle, je m'arrange pour me retrouver sur le chemin de cet homme de foi, qui ne tarde pas à m'adresser la parole :

« Bonjour, mon fils, comment t'appelles-tu ?

– Bonjour, padre, je suis Marius, caporal adjoint de la 4e escouade. »

Cette introduction peut sembler étrange, mais j'adore me présenter ainsi.

« Marius, je vais prier pour toi et tes proches, car cela va être très dur pour tout le monde et pour les soldats que vous êtes. Prends ces deux médailles de la Vierge, afin qu'elles te protègent. »

Je tends la main et récupère deux petits médaillons de Marie. Je sais que certains de mes camarades me regardent en biais, et que d'autres ont immédiatement balancé à la flotte la bible ou les gris-gris offerts par le cureton, mais je choisis de conserver mes deux médaillons tout en me demandant où cet homme de foi a été chercher la dureté annoncée de nos missions sans avoir jamais crapahuté ni porté un flingue.

Je prends quelques instants pour observer ces deux petites médailles argentées, lovées l'une contre l'autre dans ma paume levée vers le ciel. J'ai toujours prié la Sainte Mère de Dieu, en tout temps et en toutes circonstances, et je ne souhaite nullement jouer au gros dur ou feindre de ne croire en rien vis-à-vis de mes camarades en balançant ces symboles à la mer. Non, je vais les garder. Et aujourd'hui encore, je garde avec moi ces deux médaillons dédiés à la Vierge Marie.

Alors que mon curé se dirige vers des biffins alignés et rangés au cordeau, comme figés sur place, j'ai l'étrange impression qu'il part prospecter des soldats de plomb. Ce n'est pas une critique, mais le simple constat d'une différence bien visible entre forces spéciales et unités conventionnelles dans le genre de situation que nous pouvons vivre, ne serait-ce que sur un quai. Lorsque enfin le gradé qui commande ce troupeau bien dressé accorde à ses hommes un moment de décompression et de liberté, je souris en voyant l'aumônier courir après quelques-unes de ses ouailles potentielles, même si la plupart d'entre elles préfèrent partir fumer une cigarette ou soulager un besoin pressant.

* * *

Une fois montés sur le pont, nous rangeons notre matériel dans les locaux qui nous ont été affectés. En tant que commandos, nous disposons d'un avantage

non négligeable car nous sommes autonomes dans la gestion de nos tâches et faisons les choses plus rapidement que dans n'importe quelle autre organisation. Chacun connaît son rôle et, sans que nous ayons besoin de répartir les charges de travail ou d'en référer à qui que ce soit, nous nous mettons à l'œuvre naturellement et avec efficacité en suivant une règle de base : le matériel d'abord, l'homme ensuite. Cela nous vaut de bonnes séances de musculation car transbahuter à bras fermes des caisses ou des malles pesant entre 50 et 100 kg dans les coursives ou les escaliers d'un bâtiment de la Marine nationale s'avère un exercice physique redoutable. Nous apparaissons alors comme des extraterrestres pour nos camarades de l'armée de terre qui n'ont pas la même connaissance que nous de l'architecture de ces gros navire gris et qui ne peuvent rien faire sans être assistés tant le vocabulaire du marin leur semble provenir d'un autre monde et d'un autre âge.

Ce ne sont pas des paliers, mais des ponts. Il n'y a pas de cordes, mais des bouts. Personne n'emprunte les couloirs, mais tout le monde déambule dans les coursives. Et, évidemment, tout est annoncé comme étant à bâbord ou à tribord… Les biffins doivent avoir l'impression que les marins parlent une langue étrangère à bord, mais nous autres, fiers d'être « commandos de la marine », et grâce à notre polyvalence, nous naviguons en terrain conquis sur notre bâtiment.

Notre logement, ou plutôt notre « poste », se situe en « Charlie 111 », et c'est là que le temps se gâte un peu. Nous sommes 42, tous grades confondus, à être confinés sur des bannettes de fortune dont les matelas – jusqu'à cinq l'un au-dessus de l'autre – consistent en de simples bâches tendues au cœur d'une armature de ferraille. Nous ne sommes pas du genre plaintifs, mais ce type de situation peut rapidement influer sur notre humeur. Pour le comprendre, il suffit de s'imaginer 42 lions habitués à la liberté des grands espaces, prêts à en découdre, qui se retrouveraient subitement enfermés dans une cage de 20 mètres carrés avec pour seules possibilités de promenade l'accès à quelques commodités extérieures qu'il leur faut alors partager avec d'autres marins ou troupes conventionnelles. En raison de la durée du transit, il est facile de présumer que ce confinement n'aura rien de facile ni d'agréable et qu'il nous faudra faire preuve de vigilance pour ne tolérer aucun débordement puisque la mission prime sur tout.

Quoi qu'il en soit, chacun d'entre nous essaie de trouver le moyen de s'installer du mieux possible, sans empiéter sur son voisin. Il est évident que le plus jeune et dernier embarqué se retrouve toujours près de la porte, avec encore moins d'espace que les autres, mais cela se fait naturellement, sans rancœur, car

nous sommes tous passés par là et nous savons que la roue tourne. L'évolution reste permanente au sein de notre unité pour qui veut s'en donner les moyens intellectuels et physiques ou pour qui sait faire preuve d'un minimum d'ingéniosité. De mon côté, je réussis à me caler avec mon groupe au fond du poste, mais je mets surtout la main sur la bannette du cinquième niveau. Pourquoi ? Tout simplement parce que je ne supporte pas que quelqu'un marche sur ma paillasse pour grimper dans son plumard, sans oublier que la bannette la plus haute permet aussi d'improviser quelques caches ou rangements dans les tuyauteries, ou encore de faire sécher son petit linge en tendant des bouts… Il faut reconnaître que ce genre de stratagème n'est possible que pour ceux qui cumulent ancienneté et expérience !

Nous sommes cependant tous logés à la même enseigne et cette surpopulation du navire, qui évoque parfois les « boat people », est visible de bien des manières. Les coursives sont envahies de biffins désœuvrés, incapables de trouver de la place dans les salles de télévision bondées ou de se dépenser dans la salle de musculation, soumise à un planning très strict afin que chaque unité puisse y avoir accès. Cela ne nous empêche cependant pas de peaufiner notre entraînement au quotidien en enchaînant des séances de tir en mer, des exercices de descente en corde lisse depuis les hélicoptères à bord, ou encore des sessions de close-combat et de boxe anglaise sur le pont d'envol tandis que les mécaniciens se relaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans la salle des machines pour faire avancer au plus vite leur monstre d'acier.

À l'issue de nos vingt-huit jours de traversée, il devient évident que la France a décidé d'opérer des frappes aériennes sur des objectifs stratégiques parfaitement définis. Après cette attente qui nous a paru interminable, notre commando de Montfort est enfin désigné pour remplir deux missions bien spécifiques :

1) Le guidage (désignation d'objectifs et guidage laser des munitions).

Notre rôle consiste alors à désigner un objectif ennemi sur le terrain en le pointant avec un désignateur émettant un faisceau laser pour permettre à l'aéronef de l'accrocher au radar et de traiter l'objectif de manière chirurgicale. La précision du tir tient surtout au fait que la cible a été formellement identifiée par nos soins pour optimiser le point d'impact souhaité et déterminer la puissance de frappe souhaitable, de manière à réduire les effets collatéraux politiquement dommageables.

Bien sûr, pour réaliser cette opération de mise en fonction du laser invisible à l'œil humain, il faut être capable de s'infiltrer en toute discrétion en zone hostile,

de réaliser la mise en place et de valider la procédure et surtout, après la phase action, de pouvoir s'exfiltrer pour revenir en zone de sécurité.

2) Le CSAR (Combat Search And Rescue) ou le RESCO (Recherche et sauvetage au combat) :

Dans le cadre d'une telle mission, le groupe est chargé d'extraire un ou plusieurs pilotes dont l'avion aurait été abattu en zone ennemi. Il s'agit d'un type de mission particulièrement périlleux, mais plus que nécessaire pour la sécurité et le moral des pilotes qui doivent savoir que tout sera mis en œuvre pour les secourir en cas de besoin – d'autant plus que la capture d'un pilote abattu fait l'objet d'une forte couverture médiatique de nos jours. Pour réaliser une telle opération d'extraction en zone hostile, le team en alerte doit être infiltré dès que possible par le moyen le plus approprié, puis il doit parvenir jusqu'au pilote pour établir clairement son identité (les pilotes doivent répondre à des questions personnelles préétablies et validées sur une fiche de renseignements ISOPREP) avant de pouvoir s'exfiltrer avec lui pour le ramener en zone de sécurité.

Avec mon groupe, nous sommes plus particulièrement chargés de ce deuxième volet, ce que j'apprécie pour avoir déjà œuvré en un autre temps à la formation des pilotes lors de stages programmés et organisés par l'école des fusiliers marins de Lorient. Certains des pilotes basés sur l'*Ouragan* sont d'ailleurs passés entre mes mains à l'époque de cette formation et s'avouent assez rassurés à l'idée que nous soyons mandatés avec mon groupe pour assurer leur sécurité. De mon côté, et bien que je souhaite que tout se passe bien pour eux, je trouve extrêmement valorisant de passer de l'instruction à la pratique opérationnelle.

Je ne vais pas discuter des détails de ce conflit qui a vu une grande partie des commandos marine partir et repartir dans les Balkans, pour des missions s'enchaînant à un rythme soutenu avec leur cortège de malheurs et d'horreurs, et je me contenterai d'indiquer que nous n'avons pas cessé de naviguer depuis « Charlie 111 » – qui, au cours des semaines, ressemblera de plus en plus à un squat – jusqu'au pont d'envol pour des absences plus ou moins prolongées avec des départs vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de jour comme de nuit, toujours dans l'attente d'un retour de tous les camarades sans exception, ce qui reste une priorité dans notre esprit et notre mode de fonctionnement.

Tout au long de ces semaines, je prends soin d'expédier mon courrier quotidien à ma Princesse avec, en retour, quelques lettres d'elle accompagnées d'une ou deux photos de mon fils qui me permettent de le voir grandir à distance. Quand je reçois une de ces lettres, je suis capable de ne pas l'ouvrir

immédiatement, aimant à l'observer d'abord, la toucher, la faire glisser entre mes doigts et la savourer encore pendant un ou deux jours avant de me décider enfin à en déchirer l'enveloppe. J'y découvre alors une écriture que j'ai toujours enviée pour sa beauté, qui reflète parfaitement la morphologie de celle qui m'a écrit… Par la simple force des mots et la douceur des faits évoqués dans ces courriers, je peux voir apparaître l'image de ma Princesse et ses traits de jolie femme aux courbes fines et au caractère de Bretonne bien trempé – semblable à une côte sauvage que l'on admirerait autant pour la douceur de son paysage que pour la beauté fracassante de ses déferlantes…

Et, chaque fois que je peux me reposer sur ma bannette, à l'abri des curieux, je prends soin d'humer ces bouts de papier parfumés des essences de ma vie privée tout en puisant de nouvelles forces dans ces clichés. Lorsque je m'absente pour une mission, ce jardin secret reste parfaitement camouflé et personne ne vient empiéter sur mon territoire personnel, autant par respect que pour obéir à notre code d'honneur. Ce sont mes frères d'armes, mais ces courriers et ces photos n'appartiennent qu'à moi. Je ne divulgue jamais rien de ma vie privée, autant par pudeur que pour me protéger et protéger ceux que j'aime, et j'arrive ainsi à préserver un équilibre psychologique qui me permet d'assurer mon efficacité sur le terrain et d'aiguiser ma détermination professionnelle.

* * *

Quatre mois plus tard, nous avons tous les visages marqués. Nos corps et nos matériels sont usés, mais la relève va maintenant se faire. Nous allons pouvoir retrouver notre base de Lorient après une navigation d'une vingtaine de jours et deux escales – l'une à Venise, en Italie, pour une pause technique, et une seconde au port militaire de Toulon, pour la fin de mission.

Venise, sa place Saint-Marc et son pont des Soupirs sont généralement réservés aux amoureux en quête de romantisme, et la décision d'approcher la lagune vénitienne avec un navire de combat chargé de guerriers en manque de terre ferme, remontés mentalement et physiquement après une longue mission, peut paraître peu judicieux… Mais il s'agit peut-être là de la décision de quelques officiers ayant anticipé sur cette escale pour faire venir leurs épouses sur zone afin d'y passer deux jours, comme un avant-goût d'une permission bien méritée après un long déploiement. Pour nous autres, commandos et forces spéciales, cela ne devrait pourtant pas se faire. Nous ne mélangeons pas vie privée et vie professionnelle et nous préservons toujours notre intégrité familiale. Il n'est donc pas question pour nous de faire venir ceux que nous aimons au milieu d'une faune qui risque d'allumer le feu un peu partout dans la ville en

dépit des consignes très strictes de bonne tenue données par avance au gros des troupes. On peut d'ailleurs déjà imaginer que tous les caporaux de la Légion et tous les biffins de l'armée de terre seront consignés à bord afin d'éviter le moindre débordement dans la *città*.

Notre arrivée dans Venise est grandiose et nous avons presque le sentiment que notre bâtiment de la Marine nationale, pourtant majestueux, fait piètre figure face à la cité chargée d'histoire. Je me demande cependant si toutes les beautés dont regorge l'ancienne République de Venise, célèbre pour ses canaux et son palais des Doges, va pouvoir être appréciée à sa juste valeur par ceux qui auront le loisir de débarquer. Je pense sincèrement qu'il aurait été préférable d'éviter cette escale et de rentrer directement sur Toulon ou d'accoster dans une rade perdue au fin fond du monde avec deux bouges et quelques filles de joie en guise de sas de décompression. C'eût été sans doute la solution privilégiée par les ripailleurs en puissance confinés à bord, lesquels n'arrêtent pas de scruter la côte en se voyant déjà brûler leurs devises sans regret et sans retenue, dans la plus grande des libertés.

Je réunis mon groupe après que le commandant de Montfort nous a soigneusement briefés pour cette escale, en nous demandant notamment de garder notre énergie débordante et d'éviter de croiser de trop près des biffins ou des légionnaires en état d'ébriété qui seraient susceptibles de vouloir se prouver quelque chose. Malheureusement, c'est un peu le lot habituel de ces retours de mission où se mélangent des unités aux traditions, aux comportements et aux mœurs bien différents. Quelques frictions ont déjà eu lieu à bord pendant le transit et il a parfois fallu faire preuve d'une certaine fermeté pour remettre quelques hurluberlus dans l'axe…

Un matin, Jean Genver, l'un de mes quartiers-maîtres, me signale ainsi qu'il a retrouvé les toilettes dans un état lamentable alors qu'il se rendait à son poste de propreté règlementaire. Ces toilettes nous étaient initialement réservées, mais des petits malins de l'armée de terre, qui logent au-dessus de nous, aiment à profiter de nos absences pour y faire preuve d'un certain relâchement. En m'informant de ce désagrément, Jean, surnommé « Tête de chat », ne manque pas d'en rajouter un petit peu car il connaît mon impulsivité et ma manière de gérer les conflits. Il n'oublie pas de me préciser qu'il est déjà allé voir les responsables dans leur poste pour les prévenir de cesser leur manège, mais qu'il n'a rien fait de plus par respect pour ces personnes plus gradées que lui. Enfin, il m'accompagne pour que je me rende compte par moi-même de l'état de ces sanitaires qui, en dépit de cette heure matinale du poste de propreté, sont déjà souillés de renvois de toutes sortes, et notamment de rejets évoquant des abus de

personnes ayant forcé sur la boisson. Je sais qu'il ne peut s'agir de commandos marine car la politesse et le respect font partie de nos règles de base. Lorsqu'il y a des débordements, car il peut bien sûr y en avoir, le nettoyage et la remise à neuf des lieux se fait immédiatement par ceux qui sont en état de le faire en attendant que les fautifs aient récupéré et que nous puissions régler nos comptes en famille. Il est hors de question que notre image soit entachée par ce genre d'indélicatesse et nous nous devons d'être irréprochables à tous points de vue, ne serait-ce que pour défléchir la jalousie dont nous pouvons parfois faire l'objet en raison de notre classification « troupes d'élite » « forces spéciales » et « commandos marine ». Mais, s'il n'est pas question que nous soyons perçus comme les enfants gâtés du ministère de la Défense – raison pour laquelle nous apprenons rapidement l'humilité ou participons aux taches communes, y compris celles qui consistent à nettoyer et faire briller des sanitaires –, il n'est pas question non plus que d'autres abusent du soin que nous mettons à passer la serpillière !

Après avoir pris le temps de me mettre correctement la pression, Jean m'accompagne jusqu'à la porte du poste des fameux adjudants de l'armée de terre afin que je puisse les raisonner à mon tour. Après avoir frappé à leur porte sans obtenir de réponse, je prends la liberté de pénétrer dans leur piaule sans y avoir été invité, « Tête de chat » sur mes talons. Je suis tout d'abord surpris par le grand luxe de leur chambre, qui n'héberge que quatre bannettes – ce qui est royal dans les conditions de notre « croisière » –, mais la surprise fait rapidement place à l'accablement. En réalité, cette chambre tient plus du bordel imprégné d'odeurs de putréfaction avancée que d'une cabine de sous-officiers. L'un d'eux est d'ailleurs vautré sur son lit, la clope au bec, en train de feuilleter une revue pornographique, un deuxième sous-officier présent somnole à moitié sur son plumard en exhibant ses abdominaux Kronenbourg, tandis que le troisième lève paresseusement le bras en direction d'un quart métallique pour se préparer un Nescafé.

Mon sang ne fait qu'un tour. En short de sport et débardeur, avec mes sandalettes réglementaires de la marine en cuir marron, je n'inspire peut-être pas le respect dû à un sous-officier – qu'il soit commando ou non –, mais je ne peux m'empêcher de lancer :

« Eh, les gros, il ne faut pas me prendre pour un lapin de six semaines ! J'ai mes gars qui n'arrêtent pas de nettoyer les sanitaires en bas, mais c'est déjà la troisième fois que vous les pourrissez sans vous sentir concernés par la vie en collectivité ! Alors, tout adjudants que vous êtes, vous allez prendre du matos de propreté pour nettoyer ces chiottes et vous cesserez ensuite de les utiliser ! »

À mon humble avis et à voir leurs réactions, ces trois dinosaures de l'armée de terre ont visiblement perdu l'habitude de se faire souffler dans les bronches de cette manière. Ils semblent plus enclins à balbutier des ordres à leurs subordonnées et à profiter, plutôt qu'à vivre selon l'esprit de cohabitation des marins et la règle qui consiste à ne pas empiéter sur le territoire d'un autre sans y avoir été convié.

Celui qui préparait son café s'insurge presque aussitôt.

« Pour qui tu te prends, bonhomme ? Tu sais à qui tu… »

Non, je ne le sais pas, et comme « Tête de chat » l'a sans doute pressenti, ce n'est de toute manière pas ce qui m'aurait arrêté. L'adjudant n'a pas le temps de finir sa phrase que mon front s'écrase déjà sur sa face, faisant valdinguer son quart et sa bouilloire contre la coursive avant qu'il ne s'écroule à son tour, le nez en sang.

L'homme allongé sur le lit n'a pas eu le temps de se relever que je lui administre déjà de mon poing gauche un direct œil droit suivi d'un direct œil gauche, c'est-à-dire une belle paire de lunettes sans branches. Il retombe immédiatement sur son lit, comme une feuille morte.

Surpris par ma vitesse d'exécution, le troisième larron se laisse saisir par mes deux mains au colbac avant de me supplier de ne pas le toucher… Je fais preuve de clémence en le laissant s'affaler de lui-même sur le lit de son camarade comateux, puis je reformule l'ordre du jour de manière à ce que les choses soient bien claires.

« Je suis Marius, le caporal adjoint de la 4e escouade du commando de Montfort. Alors, vous allez vous magner le train pour récupérer votre matériel de propreté et rallier nos sanitaires au pas de course avant que je ne vous offre une nouvelle ration de prolongations couchettes, tout adjudants que vous soyez… »

Deux minutes plus tard, les trois pseudo-anciens se radinent dans nos toilettes avec leur matériel et se mettent aux ordres du jeune quartier-maître, qui jubile de cette remise dans l'axe à la sauce Marius. Le « Merci, chef » qu'il me souffle alors en dit long sur ce qu'il attendait de moi…

Cette petite parenthèse, qui résume à sa manière certaines des tensions de la vie en collectivité hors opérations, permet de comprendre quelles pouvaient être mes craintes dans le cadre d'une virée à terre à l'issue de plusieurs mois de mission. Je n'en tiens pas moins à organiser un repas groupe bien mérité pour la 4e escouade du commando de Montfort, un tel repas commun permettant non seulement d'avoir tout le monde sous la main, mais aussi de partir et de rentrer tous ensemble, comme au combat, sans débordement. Compte tenu de la

pression accumulée et de notre tension à fleur de peau, cela nous changerait les idées de manière bénéfique. Tradition oblige, nous invitons à notre table les caporaux adjoints des autres escouades et quelques gradés « anciens » pour la respiration collective.

Une fois le bateau à quai et les modalités d'amarrage ou de cérémonie liées à l'accostage d'un navire militaire achevées, j'ai l'autorisation de quitter le bord pour reconnaître le terrain et repérer le restaurant qui pourrait abriter le soir même notre dîner cohésion.

Et c'est avec bonheur que j'arpente en civil les petites rues autour de cette célèbre place Saint-Marc, franchis les petits ponts de pierre ou me glisse sous les arcades illuminées par des vitrines de joailleries plus attirantes les unes que les autres. Je marche tranquillement comme je n'ai pas marché depuis des mois, sans être stressé ou sur le qui-vive, avec au fond du cœur la perspective de bientôt revoir ceux que j'aime et qui me manquent plus que tout. Je me surprends à m'imaginer main dans la main avec ma Princesse sur cette magnifique place ou sur ce pont, ou encore à l'embrasser au détour d'une ruelle baignée de soleil et d'amour. Mais je garde ces émotions pour moi et continue ma quête d'un restaurant qui serait typique de cette ville, abordable pour nos finances et suffisamment grand pour accueillir une tablée d'une vingtaine de personnes.

Je finis par trouver cette perle rare sous la forme d'un ancien théâtre aménagé en restaurant et situé à proximité d'une petite place. On y accède en franchissant une énorme porte cochère en bois sculpté, puis en s'engouffrant dans un petit couloir avant de déboucher enfin au cœur d'une immense salle. Si l'entrée est grandiose, l'intérieur l'est tout autant. Les tables sont coiffées de belles nappes rouges et encadrées de larges fauteuils bien confortables pour nos fessiers et nos dos meurtris en ce retour de mission. Enfin, où que le regard se porte, tout n'est qu'émerveillement. L'immense plafond resplendit de dorures et de peintures anciennes dignes d'un opéra, tandis que l'ancienne scène du théâtre reste visible de toutes les tables. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard mais bien une volonté de la part du restaurateur, qui nous offre ainsi ce qui n'existe pas encore en France à cette époque : un restaurant « karaoké ». En sus du menu gastronomique, chaque table dispose de son petit livret musical dans lequel sont listés les répertoires italiens ou internationaux que les convives pourront chanter en se prenant pour Luciano Pavarotti, Umberto Tozzi ou, plus classiquement, Claude François. Il suffit d'inscrire son nom ou son pseudo sur un papier, de sélectionner le titre que l'on souhaite interpréter et de se lancer sur scène avec l'enthousiasme du débutant et la foi du commando.

Je trouve cela royal et réserve pour 23 personnes à 21 heures précises, en expliquant que nous sommes un groupe d'étudiants en médecine français en visite dans la ville – vieux réflexe car, en France, les restaurants vous refusent la table quand vous annoncez que vous êtes un groupe de militaires…

Après avoir calé les modalités du rendez-vous du soir, je prends le temps de m'installer à la terrasse d'un petit café sur la place Saint-Marc et de commander un *cappuccino* que seuls les Italiens savent préparer, avec amour et finesse. Je profite de ce moment de calme pour fredonner un air de Franck Sinatra qui passe en boucle dans ma tête tout en dégustant le chaud breuvage qui vient aussitôt réjouir mes sens et me procurer un plaisir immense. Comment croire que je suis tranquillement assis au *Caffè Florian*, à quelques pas de l'orchestre symphonique qu'il entretient, quelques jours seulement après avoir traversé des terres déchirées par les armes et les larmes… En un mot, un bonheur comme il n'est possible d'en savourer qu'après avoir vécu plusieurs mois dans les entrailles d'un navire que l'on n'a quitté que pour faire la guerre.

* * *

« Alors, Marius, on va où ? », « C'est quoi, le menu ? », « Les serveuses sont bien ? », etc.

Et ce ne sont-là que quelques-unes des dizaines de questions que me posent les différents commandos que je croise à bord après mon retour. Un grand nombre d'entre eux, voire la quasi-totalité, a profité de cette journée pour se promener à terre et y faire des emplettes, ne serait-ce qu'en achetant quelques vêtements civils afin d'aborder la soirée en toute sérénité. J'ai moi-même acheté un jean, une chemise et une paire de chaussures dans un magasin qui a dû exploser son chiffre d'affaires habituel si j'en juge par le nombre de clients marins ou biffins qui ont défilé dans sa boutique. Ce commerçant n'aurait pu choisir meilleure journée pour ouvrir son rideau métallique !

L'heure du départ ayant sonné, je fais office de guide touristique pour conduire la totalité de mon groupe et nos quelques invités supplémentaires jusqu'à notre lieu de bombance philharmonique.

Tous les hommes sont vêtus de neuf, beaux, propres et parfumés comme ils ne l'ont pas été depuis des lustres et un vent de liberté souffle dans toutes les têtes. Ce retour à la réalité de la paix et à la civilisation est toujours déstabilisant. Après des missions durant parfois jusqu'à huit mois, il n'est pas rare que nous soyons complètement déconnectés et que nous nous arrêtions devant la lumière d'une vitrine, hypnotisé par l'abondance de produits, que nous voyons alors avec un regard entièrement neuf. Une telle sortie constitue aussi une sorte de thérapie

pour se réhabituer à des choses simples, celles qui peuvent cruellement manquer mais dont on ne remarque jamais l'importance tant qu'elles sont à portée de main. Mais malgré cette joie de retrouver l'essentiel et le superflu, la plupart d'entre nous ne peuvent pourtant pas s'empêcher d'éprouver l'envie de repartir en mission aussitôt après s'être réaccoutumés à une vie normale et paisible. Nos corps et nos esprits finissent inéluctablement par éprouver un manque d'adrénaline, un besoin d'action, un désir de se mettre à l'épreuve, à la manière d'une personne dépendante qui saurait pertinemment au fond d'elle-même que toute tentative de sevrage est vouée à l'échec. Même si cela ne nous empêche pas d'aimer nos proches, cette addiction est une chose terrible pour eux.

Tout au long de notre petit périple, je me garde bien de dévoiler notre destination et laisse à chacun de mes camarades le soin de s'occuper l'esprit en admirant – ou pas – les façades que nous longeons, les ponts que nous empruntons ou les places que nous traversons. Il est important de laisser à chacun, en fonction de son histoire, de son éducation, de sa sensibilité, le loisir de profiter seul ou avec son binôme de cet espace de liberté dont nous jouissons alors. Mais quand nous pénétrons enfin dans le restaurant, je savoure avec délices les regards éberlués de mes camarades, qui se laissent déjà envoûter par le décor et la musique ambiante – mis en valeur par l'arrivée de deux jolies serveuses qui relèguent aussitôt le patron et ses quatre serveurs venus nous accueillir au rang d'importuns.

« Impeccable, Marius ! C'est royal ! », me lance mon chef d'escouade.

Nous prenons place à quelques pas de la scène, sur laquelle un maestro et son synthétiseur s'appliquent à chauffer l'ambiance pour la soixantaine de convives dont nous faisons désormais partie. Une fois les commandes lancées, je prends un malin plaisir à compléter un carnet de chant avant d'expliquer le principe du karaoké à mes camarades. L'exemple commandant, je me suis inscrit en premier pour faire la démonstration de cet art des temps modernes. Tout débute ainsi dans une ambiance bon enfant, avec quelques consommateurs plus téméraires que d'autres défilant sur l'estrade pour y chanter, dans une harmonie parfois douteuse, des succès italiens tels que *Volare* de Domenico Modugno, ou *Innamorato Pazzo* d'Adriano Celentano.

Nous découvrons avec amusement et bonne humeur ce concept qui n'a pas encore envahi la France, mais qui nous apaise après tout ce temps passé en dehors de nos frontières.

Comme à mon habitude, je m'abstiens de toucher à une seule goutte d'alcool afin de ne pas alimenter mon agressivité et de garder la tête froide. C'est d'ailleurs grâce à cette retenue que j'observe lors de nos sorties entre camarades

que plusieurs d'entre eux doivent d'être rentrés sains et saufs à la maison. Il n'y a pas de raison que cela change ce soir et je m'en tiens à cette ligne de conduite. J'observe, je surveille et je contrôle afin que tout se passe au mieux.

Enfin arrive le moment de monter sur scène. Je suis le premier à me lancer et je m'offre le luxe d'envoyer a cappella *Armstrong*, de Claude Nougaro. Cette chanson déchaîne les esprits et surprend mes compagnons, qui ne s'attendaient pas à une telle prestation… Ils ne peuvent pas savoir que j'ai toujours aimé le blues et que le chant constitue une autre fleur de mon jardin secret… Ce soir, en reprenant ce texte si bien ciselé du chanteur toulousain, j'ai eu envie de me laisser aller et de vibrer avec mes amis ou avec les inconnus attablés autour de nous. J'ai souhaité partager avec eux cette chanson que j'ai entonnée à de multiples reprises au cours de trajets en voiture avec mon fils Yoann, qui reprenait le refrain tandis que ma femme éclatait de rire devant notre duo improbable. Hier comme aujourd'hui, cette chanson me fait du bien et je profite pleinement de ce nouveau moment de bonheur en communion.

De retour à notre table, je suis acclamé par les commandos, qui entonnent le fameux :

« Tu as bien dit, Marius, tu as bien dit, si tu ne l'avais pas aussi bien dit, on ne t'aurait pas applaudi, la gloire et la victoire ont fait battre nos cœurs, et moi qui croyais que ce con ne savait rien dire, je m'aperçois maintenant qu'il faut lui faire un ban, et un deux, deux, trois, et un, deux, trois… Montfort ! Montfort ! C'est le plus beau des commandos de France, c'est le plus beau des commandos français… »

Mais l'heure tourne rapidement et je m'aperçois que certains ont bien consommé. Le retour de mission associé à un tel instant de liberté bien mérité pouvant engendrer des complications, j'adresse un signe de tête à mon chef d'escouade, Stef, qui comprend que nous devrions maintenant décrocher pour retourner sur notre beau bateau gris. Je me lève et fais le tour des amis pour récupérer l'argent qui me permettra d'aller régler tranquillement l'addition tout en songeant que notre tablée est vraiment conséquente. Les 23 commandos attablés forment un joli repas de communion et, même si tous ne sont pas dans le même état de lucidité, aucun n'est pourtant prêt à rouler sous la table. Ils gardent en eux cette droiture et ce respect qui les incitent à toujours bien se tenir.

Je règle l'addition et salue par une poignée de main amicale le patron de l'établissement puis, avec l'aide de Stef, j'invite tout notre petit monde à se diriger vers le couloir faisant office de sas de sortie avant que nous ne passions la porte cochère et débouchions sur la petite place. Je ne peux m'empêcher de vouloir sortir le dernier tout en observant les Italiens attablés à proximité. Ils

nous prennent sans aucun doute pour des touristes lambda et semblent rire de nous. Je feins de les ignorer et presse Stef de faire accélérer le mouvement vers la sortie lorsque Frankie Servajean, un homme de mon groupe, lance soudain : « Les Ritals nous ont traités de pédés !

– Et alors ? Si ça leur fait plaisir ! Moi, ça ne me dérange pas. Allez, allez, on y va ! »

Il rejoint la petite dizaine de gars de chez nous qui patiente déjà sur la place à l'extérieur, mais le reste de la troupe engorge encore le petit couloir menant à la sortie. Il ne fait guère plus de 3 mètres carrés et j'ai beau tenir le rideau rouge qui le dissimule pour que les retardataires le franchissent plus facilement, les hommes piétinent en attendant de pouvoir sortir.

Gilbert Catalano, alias « Cocotte », qui fait office de serre-file malgré lui, ne s'est toujours pas engouffré dans le couloir et patiente en discutant le bout de gras avec un client italien. Second-maître affecté à la 2e escouade, doté d'un grand sens des affaires, adorable et dénué de toute agressivité, j'imagine qu'il évoque le pays et ses racines familiales puisqu'il est lui-même d'origine sicilienne. Mais, lorsque l'un des consommateurs italiens lui colle brusquement un violent pain, je comprends que leur discussion devait être tout autre… Gilbert encaisse l'impact sans tressaillir d'un poil et riposte dans la foulée par un magistral coup de tête !

Il ne m'en faut pas plus pour comprendre que notre exfiltration en douceur vient d'être compromise. Je sais déjà comment cela va se terminer… En une fraction de seconde, tous les commandos qui encombraient le couloir refluent dans la grande salle et fondent comme une meute déchaînée sur les Italiens qui pensaient avoir affaire à une simple bande de touristes efféminés. Erreur magistrale ! La bagarre générale qui s'ensuit est digne d'une rixe de saloon façon Lucky Luke. Malgré leurs effectifs plus importants et leurs charges incessantes, les Italiens subissent rapidement une belle dérouillée pour avoir cherché des noises à ceux qu'ils pensaient pouvoir se farcir aux petits oignons. Vision hallucinante, des *signoras* italiennes viennent même prêter main-forte à leur compagnon. Certaines d'entre elles balancent des coups de sac à main sur la tête de mes guerriers qui, par courtoisie, leur demandent de se calmer en les repoussant d'une main aimable mais ferme avant de finir tranquillement leur mari. Le spectacle n'est plus sur la scène, mais bel et bien dans la salle, à travers laquelle volent les fauteuils qui m'avaient paru si confortables. Au beau milieu de cette foire d'empoigne, Gilbert se dresse en bombant le torse et en hurlant à qui veut l'entendre : « *Sono Catalano di Sicilia ! Sono Catalano di Sicilia !* »

Inconscient ou téméraire, mais sans doute un peu éméché, il n'hésite même

pas à présenter son buffet à un client chevelu qui s'empresse de briser une bouteille sur un comptoir pour n'en conserver que le tesson et le menacer avec… J'écarte aussitôt mon ami « Cocotte », pare de l'avant-bras le tranchant de bouteille et saisit la queue de cheval du client avant de lui assener un joli coup de poing de moine – c'est-à-dire le dessous de la main fermée lancé en plein visage. Sonné et dans le brouillard, il s'écroule. Il ne me reste plus qu'à le ramasser et à le traîner par les cheveux dans le petit couloir où, après avoir pris soin d'écarter le tesson de bouteille, je lui offre quelques prolongations couchettes avant de lui briser l'articulation du genou par un coup de pied latéral. Il a voulu jouer en dehors des règles, il en paiera les conséquences… Il n'est d'ailleurs pas le seul Italien à être au tapis ou à « dormir » du sommeil du juste dans ce petit couloir où s'entassent déjà plusieurs de ses compatriotes.

Faute de combattants italiens dans le restaurant, la bataille finit par mourir d'elle-même, mais l'incendie s'est désormais propagé sur la petite place à l'extérieur, où les combats reprennent de plus belle. La confusion est plus grande que jamais, et c'est ce moment que choisit un homme en costume civil pour s'élancer au pas de course sur le petit pont menant à la place, une arme à la main. Il ne fait aucun doute qu'il tient un pistolet automatique Beretta 92, mais il n'a pas le temps de nous menacer avec qu'il est aussitôt balayé, jeté au sol et maîtrisé par Frankie.

« Arme ! Arme ! », crie ce dernier pour nous avertir.

Je relève la tête et comprends que le civil qui vient d'être désarmé et assommé n'est en réalité que l'avant-garde d'une troupe beaucoup plus importante de policiers en civil ou en uniforme débarqués par *vaporetto* – Venise oblige ! – pour rétablir l'ordre. Nous n'avons plus affaire à des Italiens soucieux de laver leur honneur, mais aux institutions de l'État, vraisemblablement alertées par le restaurateur. Ils arrivent un peu tard puisque tous leurs compatriotes sont hors service, mais il ne faudrait pas que la situation dégénère encore plus qu'elle ne l'a déjà fait.

Je reprends mon souffle, gonfle mes poumons et vocifère à la ronde pour que tous les gars percutent : « Bras en l'air ! Bras en l'air !!! Stoppez tout, les gars, ce sont des flics ! Frankie, mets le calibre en vue et lâche le perdreau !!! »

L'inspecteur en civil se relève, récupère son bien et pousse violemment Frankie, qui ne peut s'empêcher d'arborer un large sourire de vainqueur tout en levant les mains en l'air. D'autres carabiniers et policiers en civil affluent dans la foulée pour commencer à nous regrouper. J'échange alors un regard avec mon chef d'escouade, lequel réalise pleinement que nous sommes dans la mouise bien que nous n'ayons nullement déclenché les hostilités. Comme tout bon

commando confronté à la réalité du terrain, il a déjà élaboré un plan et m'en fait part dans un souffle : « Marius, tu vas te barrer et retourner à bord pour prévenir le pacha. Moi, je vais gérer la crise sur zone… »

C'est dans des moments comme celui-ci que je retrouve mes instincts de voltigeur de pointe furtif. Je profite de la pagaille générale qui règne sur la place – Gilbert qui refuse de se faire embarquer, les secours qui ramassent les Italiens les plus amochés, les femmes qui, culture latine oblige, crient et menacent en associant le geste à la parole – et je m'extirpe de ce désordre pour me fondre dans le décor. Aussitôt après avoir gagné la tranquillité d'une ruelle adjacente, je reprends un pas de course alerte et regagne le bord.

Il est environ 3 heures du matin lorsque j'avale quatre par quatre les escaliers de la coupée. Réveillé par les soubresauts de mon poids secouant la passerelle, le matelot de quart émerge de son demi-sommeil sans réellement comprendre ce qu'il voit. « Bonjour… Vous rentrez tout seul ? »

Je ne prends pas le temps de lui répondre et grimpe déjà les escaliers de la coursive pour aller réveiller Jean-Claude, alias Victor, le pacha de Montfort. Il est d'un naturel peu commode et j'ai beau avoir cherché les mots justes tout au long de mon « évasion » afin de préparer le terrain, je sais que la mission dont j'ai été chargé par Stef s'annonce délicate… Avant de frapper à sa porte, je m'accorde quelques secondes pour reprendre mon souffle et retrouver une respiration sereine.

Pendant ce temps, mon chef d'escouade tente de ramener à la raison ses hommes, avec lesquels il est maintenant confiné dans la grande salle du commissariat local. Sans doute vexés par leur inefficacité et encouragés par les commentaires acerbes des rares consommateurs italiens rescapés du pugilat géant, ou encore pour ne courir aucun risque et vérifier qu'ils ne portaient pas d'armes, les carabiniers les ont fait entièrement déshabiller… En se retrouvant face à vingt beaux bébés musclés et – pour certains – tatoués, les policiers ont eu une nouvelle confirmation de ce qu'ils n'avaient pas affaire à des enfants de chœur ! Mais cette mise à nu n'a en rien calmé les ardeurs de « Cocotte ». Toujours aussi téméraire ou inconscient, et sans doute toujours un peu éméché, il continue de vouloir en découdre.

« *Sono Catalano di Sicilia !* À mon commandement, on saute et on se les fait tous. OK, les gars ?

– Gilbert, arrête !, lui rétorque Stef d'une voix ferme. Dans un premier temps, on obéit, on se calme et personne ne bouge ! Marius est allé réveiller le pacha. »

Finalement, au terme de deux heures de garde à vue collective, quelques

meneurs sont identifiés afin d'être interrogés de manière plus approfondie. Gilbert alias « Cocotte » fait bien sûr partie du lot, ainsi que Fernand Arnaud, alias « Pierre-Yves » et – je vous le donne en mille – Frankie Servajean, celui qui a malencontreusement désarmé et molesté un flic en civil. Ils sont encore loin d'être tirés d'affaire…

Leur sort n'est pas vraiment enviable, mais je ne me sens guère plus fier devant la porte métallique de la cabine de mon pacha. J'avale par deux fois ma salive, comme pour humecter ma gorge desséchée, et je cogne du poing sur la tôle. *Bam, Bam, Bam*…

« Commandant ! Commandant ! C'est Marius ! Il faut que je vous parle, c'est urgent ! »

Incapable d'imaginer ce qui va suivre, je déglutis encore une fois tandis que la porte s'ouvre. Son visage taillé à la serpette et ses cheveux courts en bataille reflètent l'humeur de celui qui n'aime pas être réveillé en pleine nuit, surtout pour de mauvaises nouvelles. J'ai cependant le sentiment que ce réveil inopiné n'explique pas tout de son attitude. Il a l'air déphasé, comme s'il avait lui-même fait la bringue…

Je me lance dans mes explications et, au fur et à mesure de mon monologue, je vois son visage se décomposer. En comprenant qu'il est parti faire la guerre avec un demi-commando, qu'il est revenu de mission sans casse, et qu'il se retrouve soudain confronté à un problème de baston moins de quarante-huit heures avant le retour à la maison, il doit se demander s'il fait un cauchemar ou si je me fiche de lui… Alors que j'en termine avec mon exposé, il se passe la main dans les cheveux comme pour se recoiffer, puis il coince l'ongle de son pouce droit à la commissure de ses lèvres, comme s'il comptait le sucer ou le ronger. Comme je le connais par cœur, je sais qu'il s'agit chez lui d'un signe de réflexion intense.

Tandis qu'il cogite dans un silence pesant qui me semble durer une éternité, j'en profite pour étudier de plus près les traits de son visage tiré. Non, je ne me suis pas trompé… C'est bien une bosse qu'il m'a semblé apercevoir sur le côté gauche de son front – une belle bosse, plus proéminente que celles qu'il a déjà arborées par le passé… Je ne peux m'empêcher de la fixer malgré moi, songeant à ce que l'on m'a déjà dévoilé de son caractère. À en croire certains, il fallait se méfier des réactions de ce pacha lorsqu'il était plus jeune car il n'hésitait pas à assener des coups de boule légendaires… Je ne saurais dire pourquoi mais, tel un lapin hypnotisé par les phares d'une voiture qui lui fonce dessus, je suis fasciné par ce crâne qui va peut-être me percuter dans une fraction de seconde.

Cette image s’évapore cependant aussi rapidement qu’elle m’était apparue.

« Bon, je prends une douche, je me fringue, on va réveiller le pacha du bateau et on active l’ambassade ! Toi, tu te changes au pas de course et tu me retrouves ici.

– Bien, commandant ! »

Quelques minutes plus tard, je me retrouve assis en face de Jacky Vernanchet, cinq galons pleins et seul maître à bord des commandos de ce navire. J’explique à nouveau les moindres détails de notre repas cohésion tandis que Victor trépigne et râle par intermittence à côté. « J’aurais dû interdire les sorties ! Qu’est-ce que c’est que ce comportement de quartier-maître ! Je suis trop con, bordel !! »

Je ne fais que relater la stricte vérité, mais j’insiste tout de même sur le fait que nous n’avons nullement provoqué la rixe et que les policiers ne se sont pas annoncés. Nous étions donc en état de légitime défense. Je n’en attends pas moins un déferlement de colère de la part du seul maître à bord, voire un torrent de paroles qui nous humilierait et nous rabaisserait, mais c’est sur un ton presque nostalgique et conciliant qu’il clôt la conversation : « Quand j’étais commandant de Penfentenyo, il m’est arrivé la même chose avec mes gars en Espagne et on s’en est bien sortis… Bon, on prévient l’ambassade et je m’occupe de tout cela. Vous pouvez disposer, Marius.

– Merci, commandant. Si vous avez besoin de moi, je suis en chambre. »

* * *

Grâce à son intervention, les hommes ont été finalement libérés et sont remontés à bord sur le coup de 11 heures du matin – à l’exception de nos trois camarades envoyés au pénitencier local. Le premier jour, ainsi que me l’a raconté Gilbert, ils ont perçu une paillasse roulée, une brosse à dents avec du dentifrice, un nécessaire de toilette, puis ils ont été enfermés dans la même cellule. Dès le deuxième jour, « Cocotte » organisait des tournois de baby-foot avec les codétenus italiens. Le troisième jour, ils ont été libérés.

De notre côté, nous avions appareillé sans eux, mais uniquement pour faire des ronds dans l’eau en pleine mer avant qu’ils puissent nous rejoindre au soir de leur libération en étant héliportés à bord. Malgré la consigne de ne pas les accueillir, nous n’avons pu nous empêcher de nous planquer dans le hangar hélicoptère pour les surprendre à leur arrivée en brandissant nos banderoles impertinentes : « *Benvenuto* au parrain ! »

Je garde encore le souvenir de « Cocotte » descendant de l’hélicoptère et

s’offusquant de ce comité d’accueil : « Bordel, arrêtez, les gars !!! Qu’est-ce qu’elle va dire, la Soize ! »

La « Soize », Soizig de son véritable prénom, Bretonne de caractère, morte d’inquiétude à chaque fois que son mari « Cocotte » part en mission, saurait sans doute lui faire payer d’une manière ou d’une autre les trois jours qu’il venait de passer en prison pour une rixe à l’issue d’un repas un peu trop arrosé… Bien plus que la guerre, le cachot ou une foule déchaînée, s’il y avait quelque chose ou quelqu’un susceptible d’inquiéter « Cocotte », c’était bien elle !

Pour couronner le tout, nous avions également pris soin de redécorer la bannette de « Cocotte » à notre manière, en l’agrémentant de quelques barreaux en carton…

* * *

À l’issue d’une convocation au tribunal et d’un procès ultérieur, les trois protagonistes involontaires de cette affaire seront reconnus innocents et lavés de toute accusation. La justice italienne reconnaîtra que la rixe avait été provoquée par les consommateurs italiens du restaurant… À raison de 42 Italiens pour 23 commandos, ils avaient sans doute cru pouvoir donner une bonne leçon aux touristes que nous semblions être, mais ce sont eux qui auront finalement reçu une belle leçon d’humilité.

Quant à « Cocotte », Frankie et Fernand, je doute qu’ils soient jamais retournés à Venise pour y effectuer un petit voyage romantique… Sans doute la *città* a-t-elle perdu un peu de son charme à leurs yeux…

---

1. Transport de chalands de débarquement : transport d’assaut dont la mission est d’amener et de mettre en œuvre en zone opérationnelle des hélicoptères (2 Super Frelon ou 4 Super Puma) et des chalands de débarquement chargés de personnel et de matériel. L’*Ouragan* peut transporter jusqu’à 470 passagers.

Chapitre 21

Vétéran

Je n’ai pas dormi de la nuit. Je regarde maintenant ce ciel d’Afrique de l’Ouest que je connais bien, avec ses grands échassiers qui déchirent le paysage de leurs battements d’ailes. Mon arme en bandoulière, j’avale à petites gorgées le café chaud qui fume dans ma tasse métallique, puis je la repose devant moi.

Je regarde mes mains, capables du meilleur comme du pire. J’ai toujours ce réflexe depuis mon plus jeune âge, observer mes mains. Plus les années passent, et plus je sens le poids de ce que mes mains ont accompli tout au long de ces nuits et de ces jours mouvementés. Elles sont capables d’aimer, de communiquer de la tendresse et du bonheur, mais elles peuvent aussi frapper ou déchaîner la violence.

Elles peuvent exprimer la joie, la fierté, souvent le courage et l’orgueil, à quelques rares occasions la lâcheté, jamais la traîtrise ni l’ambition. Elles sont ce qu’elles sont, le reflet de mes imperfections, l’arme de mes combats, mais aussi le refuge qui m’accueille lorsque, perdu dans mes pensées solitaires, broyé par les émotions qui me dévorent, fuyant les paroles qui ne sauraient m’apaiser, je cherche l’isolement pour me retrouver face à moi-même, face à ces mains qui depuis longtemps ne sont plus celles d’un enfant.

J’ai peur… Je pense à toi, à tes mains…

Tu les as posées sur mon visage. Elles m’ont apporté cette douceur et cette sensualité dont j’avais perdu la notion ou que je n’avais encore jamais connues. Il s’est passé quelque chose au plus profond de moi. J’ai commencé à rêver, à fermer les yeux, à laisser s’exprimer la bonté et la tendresse, à ouvrir le puits de mes sentiments enfouis. Mes sens endormis se sont réveillés. J’ai senti la chaleur, la raison et la douceur. J’aurais voulu que cet instant dure une éternité sans qu’un mot soit jamais prononcé. L’ange que tu es me prouve que le paradis

existe. Je peux lire en toi, voir en toi, et si mon corps frissonne quand tes doigts frôlent ma peau ou quand tu me souris, ce n'est dû ni au froid ni à la peur, mais à ce déluge de sentiments qui m'emporte et me fait chavirer. Il paraît que cela s'appelle bonheur. Je ne sais pas comment te dire tout ce que je ressens, la manière dont ma carapace se craquelle à ton contact, l'homme que je deviens quand je suis avec toi, car ici, en Afrique, au milieu des morts et des blessés, cet homme n'a pas sa place. Je rêve de toi, mais je ne peux parler de toi à personne.

Je cherche mes mains, les regarde, les masse et me frotte les yeux pour émerger de mes songes. C'est un rêve étrange. Je t'ai aimée, je t'aime et je t'aimerai toujours, mais, ici, il faut que je fasse mon travail – celui qui m'a fait renaître, celui qui me fait avancer et donne un sens à ma vie. Aujourd'hui encore, je suis chasseur. Peut-être ne le serai-je plus demain.

Nous sommes une trentaine d'hommes des forces spéciales à être arrivés sur ce territoire africain courant janvier 2003 pour nous immerger dans le chaos xénophobe provoqué par le clan de Laurent Gbagbo, président de la Côte d'Ivoire. Son épouse, Simone, n'est sans doute pas étrangère à la politique de répression qu'il a mise en place à la suite de la tentative de coup d'État du mois de septembre précédent ayant conduit à la partition du pays. Des soldats rebelles, qui prendront plus tard le nom de Forces nouvelles, occupent désormais le nord du pays tandis que le sud reste tenu par les loyalistes des Forces armées de Côte d'Ivoire.

Pour tenter d'apaiser les rancœurs dans ce pays, la France a poussé les belligérants à trouver un compromis et les a amenés à signer les accords de Marcoussis le 26 janvier. Ces derniers prévoient le maintien au pouvoir de Gbagbo jusqu'aux prochaines élections, la participation des opposants au gouvernement ainsi que la mise en place d'une « zone de confiance » tenue par les forces de la Cedeao[1] et les Français de l'opération Licorne. Cette « zone de confiance » doit permettre de séparer les rebelles du Nord des loyalistes du Sud afin d'empêcher la reprise des combats.

Dès l'annonce de ces accords, des manifestions anti-françaises ont cependant « spontanément » éclaté à Abidjan et dans d'autres villes. Des dizaines de milliers de personnes, dont plusieurs groupes de jeunes armés de machettes et de gourdins, ont sillonné les rues d'Abidjan en lançant des slogans anti-français – « À chacun son Français » – avant de s'en prendre aux intérêts français. Les locaux des sociétés Orange et Air France, du collège français Jean-Mermoz ou du Centre culturel français ont été pillés tandis que l'ambassade de France a été assiégée par des manifestants qui ont réussi à incendier la section des visas.

Plusieurs villas habitées par des Français ont également été pillées ou incendiées.

Depuis notre arrivée, nous avons alterné les missions dans des conditions difficiles : évacuation de ressortissants, protection de personnalités politiques ou militaires, infiltrations et reconnaissances à travers ce vaste pays… Voilà notre quotidien depuis que nous sommes arrivés en Afrique de l'Ouest, sur ce territoire que j'aime profondément. Souvent, je me dis que j'ai dû être africain dans une vie antérieure.

Notre dernière installation est positionnée à San Pedro, une ville de près de 400 000 habitants située à 350 kilomètres à l'ouest d'Abidjan, au bord de l'océan Atlantique. L'endroit est paradisiaque, avec d'un côté la mer et de l'autre la jungle à perte de vue. Nous sommes cantonnés dans un ancien club de pêche local, à proximité d'un petit port de commerce établi sur l'autre rive d'un brin de mer entrant.

La position est stratégique. Nous sommes non seulement capables de voir rapidement l'ennemi arriver, mais nous pouvons aussi nous exfiltrer par la mer grâce à nos embarcations rapides, toujours dans les starting-blocks. Malgré le côté « village vacances » de l'endroit, le charme de ces lieux consacrés à la détente et à la pêche au gros est quelque peu terni par les postes de combat que nous avons creusés alentour. La priorité consiste à assurer notre sécurité et celle des ressortissants que nous pourrions accueillir. Dans ces pays où les mouvements de foule peuvent dégénérer de manière aussi rapide qu'incontrôlable, l'avenir n'est en effet pas toujours très prometteur pour les opposants ou ceux qui se trouvent au mauvais endroit au mauvais moment. Nos reconnaissances en tenue de scaphandrier dans le chenal du port ont ainsi révélé la présence de cadavres immergés, les pieds et les poings liés et le corps gueusé afin qu'ils ne remontent pas à la surface.

Nos postes de combat ont une fonction défensive, mais également préventive. C'est une habitude à prendre en Afrique : il faut savoir impressionner en faisant étalage de son armement et créer une bulle sécurisante permettant d'anticiper et de voir venir les mauvaises surprises car les rumeurs et les bruits parcourent le pays plus rapidement qu'un scoop diffusé sur Internet. Je me suis personnellement occupé du piégeage de notre périmètre. Un grand nombre de pièges de jungle ont été composés à partir de matériaux récupérés sur zone : des bouts de bois taillés en pointe, des bouteilles de verre, des fosses creusées sur les cheminements, etc. Cette manière de faire artisanale pourrait paraître étrange, mais il s'agit surtout de pouvoir dégager le terrain rapidement en ne laissant rien traîner derrière nous du matériel ou de l'armement dernière génération que nous possédons. Sans compter que l'efficacité et la robustesse de ce genre de système

a toujours fait ses preuves.

Nous n'avons pas beaucoup dormi depuis notre arrivée, mais nous en avons pris l'habitude. Dans mon cas, cela fait près de vingt ans que cela dure, de jour comme de nuit, avec comme préoccupation lors de toutes nos missions d'avoir au moins deux personnes en veille en permanence afin d'assurer notre sécurité.

La trentaine de gars installés dans notre club de pêche sont tous des marins dépêchés sur zone sous mandat du COS, le Commandement des opérations spéciales. Un groupe du commando Trépel et un autre du commando Hubert côtoient mon groupe de Montfort et sa cellule renseignement. Malgré les commandos d'appartenance différente, nous pouvons ainsi dire que nous sommes en famille. Nous nous connaissons tous et nous avons été formés de la même façon… Le monde est petit.

L'évacuation de ressortissants sur Abidjan s'est avérée très délicate et la nouvelle position que nous occupons à San Pedro laisse présager que nous allons devoir embrayer rapidement sur du concret à la sauce haut risque. Mais, malgré les précautions que nous avons prises en « fortifiant » notre position, nous avons aussi veillé à nous adapter à notre environnement comme nous savons le faire en tous lieux. Avec une rapidité fulgurante propre aux marins, et surtout aux commandos, nous avons amélioré l'ordinaire de notre camp après avoir établi des contacts avec la population locale pour qu'elle nous vende des fruits, de la viande, du riz ou du petit matériel de base susceptible d'optimiser nos conditions de vie. Ambroise et cinq membres de sa famille sont ainsi devenus nos blanchisseurs officiels, tandis que Mamadou a décroché le poste de fournisseur de denrées fraîches. Les liens que nous tissons avec notre environnement dépassent cependant le cadre d'un simple rapport commercial. Pour la petite histoire, Ambroise prénommera son fils Marius après m'avoir demandé d'être parrain d'honneur. À cette occasion, je ferai cadeau au nouveau-né d'une petite médaille de la Sainte Vierge accrochée à une chaîne qui n'est autre que le lacet d'une de mes chaussures de terrain !

L'aide de ces habitants et l'ingéniosité de mes compagnons, tous chasseurs ou pêcheurs, fait que nous réussissons rapidement à nous offrir des festins au goût de débrouille malgré les conditions difficiles. Parallèlement, nous profitons de ces contacts pour recueillir du renseignement et avoir la meilleure connaissance possible de la situation locale et des ennemis potentiels.

Pendant nos temps de repos, nous discutons entre nous de la famille, des enfants ou de la « vie normale ». Cela nous permet de garder les pieds sur terre et de trouver l'équilibre nécessaire pour continuer à fonctionner normalement. Dans ce métier, les départs et les retours ne sont jamais programmés. En

fonction du théâtre d'opération, nous pouvons nous absenter jusqu'à huit mois sur douze. Cette année, je resterai près de dix mois en Côte d'Ivoire… Les décorations, ce sont nos épouses ou nos compagnes qui les méritent. Elles gèrent le quotidien, l'éducation des éventuels enfants et toute la partie administrative d'une vie normale avec souvent le stress de voir revenir leur époux dans un sac mortuaire ou d'apprendre la mauvaise nouvelle par un état-major qui ne fait pas toujours preuve de beaucoup de diplomatie dans ce genre de circonstance. Elles n'ont le droit de rien savoir, elles ne peuvent rien demander, et elles ne peuvent profiter de la présence de leur homme que durant de courtes périodes. Elles sont avant tout mariées avec un commando qui est parfois un mari, plutôt qu'avec un mari qui est parfois commando.

Nous passons beaucoup plus de temps avec nos compagnons d'armes qu'avec nos propres familles, ce qui explique que nous soyons assimilés à un clan, à une famille qui évoluerait dans un univers parallèle à celui de nos compagnes ou épouses…

* * *

J'adore le premier quart de nuit de faction. Je peux ainsi voir le soleil se coucher sur cette terre africaine et les rouleaux venir s'échouer sur la petite plage qui borde notre campement. Le ciel s'assombrit lentement dans un calme parfait, bercé par le ballet incessant de la houle. En moi se réveille mon instinct animal, celui que nous avons acquis au cours de nos formations et de nos expériences passées et qui nous pousse à faire preuve de plus de vigilance et d'une meilleure acuité dès que le soleil se couche. En notre qualité de commandos, nous sommes encore plus efficaces de nuit que de jour.

J'effectue ma vacation avec le maître principal Xavier. Nous sommes du même grade, de la même génération, et nous nous connaissons depuis de nombreuses années. C'est un homme calme et ce n'est pas la première mission que nous effectuons ensemble.

Tout est calme ce soir. Pensif et solitaire, j'admire la beauté de cette nuit douce et de ce ciel étoilé comme une rivière de diamants, mais je brûle d'être déjà au lendemain pour prendre connaissance de nouvelles directives qui planent dans l'air et présagent d'un départ rapide pour une nouvelle mission.

Enfin, à 8 heures, le chef de détachement Tristus nous convoque, Xavier et moi, pour un petit briefing. Nous partons nous mettre à l'écart avec notre café à la main afin de respecter le « besoin d'en connaître » et de ne pas partager ces informations avec nos camarades. Il ne s'agit pas de mettre en doute leur habilitation « secret défense » ou leur discrétion, c'est une mesure de sécurité

habituelle visant à ne pas mettre en danger le reste du groupe ou les acteurs concernés par la mission s'il devait arriver quoi que ce soit à l'un d'entre eux ou d'entre nous. Ainsi, seuls le commandant, Xavier et moi sommes mis dans la boucle pour le début de la mission à venir, dont l'exposé est aussi simple que précis.

Laurent Gbagbo, président de la Côte d'Ivoire, commet un grand nombre d'exactions sur les populations civiles en utilisant deux hélicoptères de combat pilotés par des équipages ukrainiens à partir de Yamoussoukro. Nous devons donc monter en un minimum de temps un dossier d'objectif complet présentant les différents modes d'action possibles pour neutraliser définitivement ces taxis de la mort tout en limitant les éventuels effets collatéraux.

Le donneur d'ordre est directement le chef des armées, à savoir le président de la République, Jacques Chirac.

À l'issue de cet entretien avec le commandant Tristus, et compte tenu des 400 kilomètres qu'il va nous falloir parcourir sur des routes incertaines pour rejoindre Yamoussoukro, nous décidons de prendre un accompagnement de sûreté. Un binôme de mon groupe, Hans, un petit gars originaire de l'est de la France, nous accompagnera ainsi en qualité de serveur de Minimi, de même que Titi, un jeune second-maître d'origine sénégalaise efficace, tenace et vif comme l'éclair. Ils ne connaissent pas la raison de notre déplacement et ils nous quitteront aussitôt que nous aurons atteint notre point d'arrivée à l'aéroport de Yamoussoukro, où nous rejoindrons un détachement de l'armée de terre qui y est stationné.

Après nous être changés pour revêtir des tenues de troupes conventionnelles françaises afin de mieux nous fondre dans le décor, nous prenons le départ à bord de notre véhicule léger, une jeep P4 flambant neuve. Seul l'armement que nous emportons pourrait révéler que nous ne sommes pas vraiment des soldats lambda. Pour ma part, j'emporte un pistolet semi-automatique HK USP, ainsi qu'un M16-M203 doté d'un chargeur camembert à grande capacité.

Cet armement n'est pas destiné à être utilisé, mais plutôt à nous prémunir contre les bandes de rebelles ou de pillards qui infestent le pays et montent des barrages sur les routes afin de racketter les populations en constante migration compte tenu de la crise que traverse le pays.

Je me souviens notamment de la tribu des Krus, un groupe ethnique formant près du quart de la population ivoirienne et dont nous sommes amenés à traverser le territoire puisqu'ils sont implantés au sud-ouest et au centre-ouest du pays. Plusieurs d'entre eux ont monté des barrages faits de planches cloutées en guise de herses tandis que les postes de filtrage sont tenus par des hommes armés

de fusils de chasse ou de vieilles pétoires. Vêtus comme des pirates, les yeux injectés de sang en raison de leur consommation de drogue, ils réclament à chaque véhicule empruntant leurs routes un droit de passage qui varie selon la tête du client et sa capacité à se défendre. Pour ne rien arranger, les Krus sont censés avoir parmi leurs rites celui de manger leurs morts…

« Des femmes ou des hommes complètement hystériques ont cru, ou croient encore, non seulement qu'ils sont capables de tuer l'âme, le double des gens, à distance, mais qu'ils le font à l'aide de filets magiques, de talismans divers, qu'ils maîtrisent l'âme et la ligotent, puis, l'ayant en leur possession, la découpent et la font cuire, la mangent après avoir cédé à leurs amis (les autres sorciers ou sorcières) quelques morceaux à charge de revanche… » Ce texte de l'africaniste Louis Tauxier fut écrit dans les années 1920 lors d'un séjour qu'il fit en Côte d'Ivoire après avoir bourlingué en Guinée, en Haute-Volta, au Soudan ou encore au Mali, et, même si les choses ont évolué depuis, certaines croyances et superstitions ont la vie dure en Afrique…

Quand nous sommes confrontés à un barrage, nous prenons donc les précautions nécessaires et agissons toujours selon le même schéma. Tandis que Hans sert la 12,7 mm en affût sur notre véhicule, prêt à me couvrir en fonction de mon comportement qu'il connaît parfaitement, je sors du véhicule et viens discuter avec le chef de barrage en lui montrant que je ne suis ni impressionné, ni intimidé par les éléments qu'il peut nous opposer. J'en profite généralement pour exposer ma puissance de feu de manière à ce qu'il comprenne qu'il serait bien plus judicieux de nous laisser passer tranquillement sans nous rançonner.

Cela fonctionne dans la majeure partie des cas. Je connais bien l'Afrique et je pense avoir un bon pouvoir de persuasion ainsi que la repartie nécessaire pour désamorcer les situations de crise en répondant aux questions que l'on peut me poser en ce qui concerne mon attirail. La question qui revient régulièrement est quasiment toujours la même :

« Eh, chef, c'est quoi ta sulfateuse ? »

Et ma réponse se traduit toujours par l'introduction d'une grenade de 40 mm dans le M203 fixé sous le canon du M16.

« On appelle ça le suppositoire français… En entrant, il provoque un trou de serrure, mais en sortant, ce serait plutôt le cratère d'un volcan en éruption… »

L'assurance dont je sais faire preuve suffit bien souvent à déstabiliser mon interlocuteur, d'autant plus que Hans a les deux pouces prêts à appuyer sur le papillon de détente de sa 12,7 mm tandis que Titi est lui-même positionné en « arme écarlate », c'est-à-dire munitions engagées, prêt à réagir aussi vite que le jaguar sur un « vert action ».

Les barrages et les checkpoints tenus par l'armée régulière sont encore plus tendus. Lorsque nous tombons dessus, nous sentons qu'il y règne une tension anti-française et anti-Blancs nourrie par les pro-Gbagbo qui reprochent aux Français, et donc aux soldats que nous sommes, d'être intervenus dans les affaires de leur pays et d'avoir figé la situation en faveur des rebelles. Plus haut dans le pays, les rebelles reprochent exactement la même chose aux soldats français chargés de faire respecter la zone de confiance. À entendre les uns ou les autres, ils auraient déjà remporté la victoire si les accords de Marcoussis n'avaient pas été signés. Nous nous méfions donc énormément et jouons la carte diplomatique en l'assaisonnant d'un discours bien huilé que gère habilement notre commandant Tristus, qui est muni de toutes les autorisations nécessaires pour circuler librement sur le territoire. Je n'épiloguerai pas sur ces documents officiels, ni sur leur authenticité…

L'atmosphère est souvent très lourde et, quand j'accompagne le commandant vers le chef de poste, les échanges de regards ou de paroles sont généralement accompagnés de quelques insultes ou noms d'oiseaux qui fusent. Pour compliquer le tout, il y a toujours beaucoup de monde autour de ces points de contrôle qui sont sources de business et à proximité desquels la communauté s'imagine à l'abri. Depuis la prostituée jusqu'au revendeur de came ou la petite échoppe qui vend de pauvres produits locaux tandis qu'une ribambelle d'enfants dépenaillés se précipitent pour mendier à chaque passage de voiture ou de bus, les affaires à faire sont innombrables. À chaque fois, nous avons le sentiment de pénétrer dans une nouvelle cour des miracles africaine.

Malgré quelques pics de tension, nous roulons sans réelles embûches en longeant de grandes forêts riches de toutes sortes d'essences de bois exotique et rare. Qu'il s'agisse des plantations de bois ou de cacao, la Côte d'Ivoire est alors le poumon économique de l'Afrique de l'Ouest. Au temps de sa longue présidence – trente-trois ans ! –, Félix Houphouët-Boigny a réussi à accroître la prospérité du pays sans opposer les Ivoiriens aux nombreux ressortissants français ou libanais installés sur place. Le pays est réellement magnifique et magique, mais la crise politique qui couve maintenant depuis une dizaine d'années, depuis la mort d'Houphouët-Boigny, menace de freiner la Côte d'Ivoire dans son développement, voire de la précipiter dans le chaos.

Après avoir dépassé Toumodi au bout de plusieurs heures de route, nous avalons les quarante derniers kilomètres pour arriver à Yamoussoukro par le sud. Pour rejoindre l'aéroport, situé à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de la ville, nous passons par le centre, où nous sommes soudain déstabilisés par la vision soudaine de la basilique Notre-Dame de la Paix, dont le dôme culmine à

près de 160 mètres de hauteur – il pourrait contenir Notre-Dame de Paris ! Malgré nos différents barouds à travers ce monde en feu, l'apparition de cet édifice religieux dans un pays en proie à la guerre civile nous laisse sans voix. Nous bifurquons pour rejoindre le parvis, avec l'impression de nous retrouver propulsés au Vatican, dont l'esplanade et la basilique Saint-Pierre ont servi de modèle. Seules les étendues herbeuses, les lacs ou la végétation alentour, puisque nous nous trouvons à la lisière sud de la ville, nous rappellent que nous sommes bien en Afrique.

À tour de rôle, nous pénétrons à l'intérieur de la basilique pour déambuler entre les colonnes corinthiennes sur des sols de marbre, au milieu des lumières chatoyantes que dessinent les rayons du soleil venant frapper les vitraux multicolores.

Après avoir traversé des checkpoints tenus par des hommes en armes aux allures de pirates drogués, nous avons ainsi l'étrange impression d'évoluer dans une oasis de paix et de sérénité, mais nous refermons cette parenthèse touristique au bout d'une trentaine de minutes pour repartir en direction de l'aéroport et d'un monde bien plus violent que celui qu'évoque cet édifice ayant éclos au cœur de l'Afrique.

En arrivant à l'aéroport, nous sommes à nouveau surpris par ce que nous voyons, mais il n'est pas question cette fois-ci d'architecture ou de religion. Il s'agit simplement de trois remorques chargées de machines à laver, sèche-linge et distributeurs de lessive gérés par un adjudant-chef ayant été nommé responsable de l'UT 3000, le premier centre de lavage en extérieur de l'armée de terre. En tant que forces spéciales, nous travaillons toujours en petite unité et à la débrouille, souvent sans moyens de soutien, alors nous sommes à chaque fois surpris en arrivant dans les grosses structures que peuvent déployer les compagnies de logistique de l'armée. Tout en contemplant cette impressionnante armada de matériel, je me demande quelle serait la réaction de notre blanchisseur Ambroise s'il avait à sa disposition de tels moyens. Il éprouverait sans doute ce même sentiment d'irréalité que j'ai pu ressentir en pénétrant dans Notre-Dame de la Paix.

Une fois le contact établi avec le commandant du régiment de l'armée de terre déployé sur l'aéroport, nous nous voyons affecter une tente 56 située à proximité du soutien logistique, ce qui se traduit habituellement par quelques bons repas et une aide appréciable à tous niveaux. À d'autres occasions, lorsqu'un petit détachement de forces spéciales débarque à l'improviste, cela peut aussi se traduire par une certaine admiration mêlée de jalousie, ce qui n'est pas toujours évident à gérer dès lors qu'il s'agit de ménager les susceptibilités des uns ou des

autres.

Binômé avec mon « vieux » camarade de baroud Xavier, nous nous installons rapidement et nous nous attelons presque aussitôt à notre plan de renseignement et nos reconnaissances terrain, afin de fournir en un minimum de temps trois modes d'action plausibles au pacha dans le cadre de notre mission. Comme toujours dans ce type de circonstance, le temps demeure notre ennemi permanent. Les politiques sont toujours pressés d'obtenir des hypothèses d'action et nos délais sont donc très serrés pour nous adapter à un nouvel environnement, innover et réussir, ce qui peut être contradictoire avec la minutie et le professionnalisme qui nous caractérisent. Pour pouvoir agir plus vite, nous décidons finalement de mettre Titi et Hans dans le bain et de les faire participer, si nécessaire, à nos repérages.

* * *

Toujours « déguisés » en personnel de l'armée de terre afin de passer inaperçus, nous prenons peu à peu nos habitudes à l'hôtel Président de Yamoussoukro, un hôtel cinq étoiles d'une laideur consternante qui porte avec difficulté ses trente ans d'âge. À la pointe du modernisme quand il a été construit, il ressemble surtout à une barre de HLM en béton au sommet de laquelle une énorme soucoupe volante pentagonale se serait posée sans pouvoir jamais en redécoller. On ne sait pas très bien s'il s'agit d'une tour de contrôle ou d'un hôtel, mais les 300 chambres, le parc et la piscine laissent à penser que quelques touristes profitent parfois du splendide panorama accessible depuis les étages supérieurs pour y poser leurs bagages.

Les « clients » ukrainiens que nous avons pour mission de surveiller ont eux-mêmes établi leurs quartiers dans cet établissement – raison pour laquelle nous en avons fait le tour complet à plusieurs reprises, en repérant toutes les issues, les numéros de chambres des membres d'équipage ukrainiens, la localisation exacte de ces chambres et toutes sortes de détails qui pourraient nous être nécessaires. Raison pour laquelle aussi nous avons pris l'habitude de siroter de temps en temps quelques bières au comptoir des différents bars de l'hôtel. Discuter avec les serveurs locaux permet toujours de tisser quelques liens et de compléter des informations. Nous passons ainsi près d'une semaine entière, en toute discrétion, à enregistrer, analyser et synthétiser les habitudes et les horaires de ces pilotes à la solde du président ivoirien.

Le dossier d'objectif ne peut cependant être complété sans une reconnaissance des lieux où il serait possible de neutraliser les hélicoptères, et c'est là que les choses se corsent. L'aéroport étant partagé entre forces françaises

et forces ivoiriennes, un hélicoptère piloté par des mercenaires y est *persona non grata*. Ces appareils décollent donc de l'enceinte du palais présidentiel situé au nord de la ville, un immense parc de plusieurs hectares abrité par un mur de 22 kilomètres longeant sur son flanc nord-est la fameuse mare aux crocodiles sacrés – en fait un lac dans lequel se prélassent des bêtes pouvant peser jusqu'à une tonne et mesurer jusqu'à 6 mètres de long.

Nous faisons donc appel à une Gazelle de l'armée de terre pour compléter notre dossier d'objectif et effectuer une reconnaissance vidéo depuis les airs, de manière à situer correctement les zones de poser des deux taxis dans l'enceinte de la résidence de « Laurent ». Le casque posé sur les oreilles et les deux pieds calés sur l'un des patins extérieurs, je me souviens encore des appels radio de l'armée ivoirienne nous sommant de quitter la zone sur-le-champ. Pour bien se faire comprendre, ils ajoutent que, faute d'obtempérer immédiatement, notre Gazelle serait abattue sans autres sommations.

Évidemment, notre pilote ne trépigne pas de joie dans son siège en entendant ces bonnes paroles. Mais le panache des forces spéciales, et la justification du qualificatif « spéciales » accolé au mot « forces », c'est justement de pouvoir faire des choses « spéciales » même quand vos interlocuteurs aimeraient vous les interdire. J'insiste donc lourdement au micro pour que mon pilote effectue un nouveau passage qui nous permettra de mettre en boîte les dernières images nécessaires à notre dossier malgré la menace des francs-tireurs et les injonctions vociférantes de la garde présidentielle, puis nous quittons les lieux en les saluant par un joli crochet au ras des pâquerettes.

* * *

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Comme les nuits, d'ailleurs. Je passe l'une d'elles sur le toit d'un commerce situé à environ 150 mètres de l'entrée de l'hôtel Président, mes jumelles de vision nocturne braquées directement sur la fenêtre de la chambre des Ukrainiens afin de compléter mes renseignements. La nuit serait d'une douceur exquise si les moustiques ne venaient pas vrombir au creux de mes oreilles et me harceler sans répit.

Après l'épisode du toit, je passe deux journées entières avec Hans, notre tireur missile antichar, dans un camion banalisé au milieu d'un quartier populaire afin d'avoir la meilleure vue sur le parc du palais présidentiel et pouvoir confirmer ou infirmer l'hypothèse d'une plate-forme de tir mobile sur un point figeant à une distance de 200 mètres du parc. Au cours de ces deux jours, nous côtoyons au plus près la mare aux crocodiles sacrés, où nous pouvons voir somnoler les monstrueuses bestioles du président. Plus qu'une mare aux

crocodiles ou même un lac, cette étendue d'eau qui borde l'enceinte du palais présidentiel ressemble plutôt à des douves protégeant l'accès au domaine seigneurial. La population raconte même que le chef de la garde présidentielle, un géant ivoirien surnommé « le Scorpion », n'hésiterait pas à se débarrasser de ses ennemis ou prisonniers en les jetant morts ou vifs dans ces douves, après les avoir torturés bien sûr. Légende ou réalité, je ne peux que confirmer l'existence des crocodiles et du Scorpion.

* * *

Il fait chaud dans notre tente, et même très chaud, lorsque Xavier et moi présentons nos trois modes d'action au pacha via nos dossiers de renseignement évaluant tous les cas, conformes ou non conformes.

Il nous écoute attentivement tandis que Hans et son binôme restent à l'extérieur afin de contrôler notre périmètre et d'éviter toutes fuites concernant la mission ou les raisons de notre présence sur zone.

J'ai préparé la salle de restitution avec minutie. Des plans et des photos sont accrochés sur des tableaux rigides fixés aux murs de toile et un rétroprojecteur affiche ses images sur un écran réalisé avec un grand drap blanc doublé. J'ai même réalisé avec Hans, dans un bac à sable de fortune, une maquette du palais présidentiel et de l'hôtel Président avec tous les éléments environnants. C'est un travail de titan qui parfois ne sert à rien. Mais chez les commandos marine, aujourd'hui comme à l'époque des opérations combinées de la Seconde Guerre mondiale, on attache une grande importance à la préparation théorique et aux méthodes de raisonnement tactiques.

« Voici comment se présente l'affaire, commandant », annonce Xavier de sa voix claire.

« Les trois modes d'action possibles sont :

1. Destruction des aéronefs lors de leur prise de ravitaillement sur l'aéroport de Yamoussoukro.

2. Neutralisation de l'équipage ukrainien par une embuscade anti-personnel sur le trajet présidence-hôtel.

3. Destruction des aéronefs par deux tirs de missiles Milan simultanés lors d'un stationnement dans le parc du palais présidentiel. »

Le dossier d'objectif pourrait sembler correspondre à ces quelques lignes, mais il est bien sûr beaucoup plus complexe et difficile à restituer que cela. Nous avons les traits tirés et les corps fatigués par le montage nécessaire à sa réalisation, mais c'est notre bébé et nous le défendons en orientant le pacha vers

la solution qui nous semble la meilleure, celle où les risques sont calculés et la réussite programmée à 99,99 % – sans perte de vies humaines.

Malgré la réalité de notre métier des armes, et contrairement à ce que pourraient croire quelques esprits bien-pensants, faire couler le sang ne se produit qu'en dernière extrémité, après avoir abandonné toutes les autres possibilités qui s'offrent à nous.

* * *

En attendant que la décision finale soit prise et entérinée par le président de la République, je m'offre le luxe de dévorer une glace au chocolat, assis devant ma machine de linge sale dont le tambour tourne énergiquement. Au cours de ces quelques jours passés à Yamoussoukro, j'ai largement eu le temps de tisser des liens en échange d'une ou deux casquettes du commando de Montfort. Je suis même devenu le nouveau meilleur ami du commis responsable aux vivres de l'armée de terre, lequel me procure à volonté tout ce que je désire et s'avère aussi capable de me consulter pour réaliser les menus de mon choix. Je peux même avouer qu'avec son autorisation, j'ai récupéré le double de la clé du cadenas verrouillant le conteneur frigo, dans lequel je peux me servir en cas de petite faim ou d'accès de gourmandise. Commando marine, c'est aussi un travail relationnel à plein temps – un domaine dans lequel, en toute modestie, nous excellons…

* * *

Finalement, le président Jacques Chirac donne l'autorisation. Sans entrer dans les détails, je me contenterai de dire que les deux hélicoptères sont détruits lors d'un ravitaillement sur l'aéroport de Yamoussoukro tandis que le chef de la garde présidentielle, le dénommé Scorpion, et deux de ses gorilles sont neutralisés à plus de 400 mètres de distance par un tireur embusqué qui délivre trois coups de feu mortels alors que les trois hommes reviennent de quelques gâteries avec des prostituées locales.

Tout le monde connaît l'histoire du crocodile et du scorpion :

Le scorpion, désirant traverser un ruisseau, demande au crocodile de le porter sur son dos.

Le crocodile s'étonne de cette proposition, craignant le dard du scorpion.

« Rien à craindre, je ne sais pas nager et ma piqûre serait donc mortelle pour nous deux », lui rétorque-t-il.

Le crocodile se laisse convaincre par l’argument et l’étonnant couple se lance dans la délicate traversée.

La rive en vue, le scorpion pique le crocodile, qui, malgré la douleur et la mort qui l’entraîne au fond de l’eau, s’étonne de ce geste effectivement fatal pour tous les deux.

« Je n’y suis pour rien, c’est cela, l’Afrique », rétorque le scorpion.

---

1. Communauté économique des États de l’Afrique de l’Ouest.

Chapitre 22

Evacuation

Encore une fois, je ne me lasse pas de regarder le soleil se lever sur cette terre africaine. Je fais le vide dans mon esprit, dégustant le café qui fume dans mon quart métallique américain, tout entier absorbé par l'éclat de cet astre rougeoyant comme une piste de latérite dont l'ascension annonce une nouvelle journée chargée, malgré la courte nuit que nous venons de passer.

Cela fait déjà plusieurs semaines que nous sommes en permanence sur le qui-vive, les sens en éveil, le corps fatigué. Mais, malgré l'expérience, il est toujours difficile de relâcher la pression et de reposer un esprit aussi tendu qu'un muscle endolori. L'important est alors de savoir s'accorder un moment de détente, aussi court soit-il, afin de pouvoir repartir apaisé pour effectuer l'une de nos missions quotidiennes en zone hostile où l'insécurité règne en maître.

Le briefing de ce matin est un peu plus long que d'habitude car nous devons pénétrer dans un quartier proche de San Pedro, pratiquement bouclé par des opposants à la présence française en Côte d'Ivoire, afin d'en évacuer une famille qui a refusé de partir jusqu'au dernier moment malgré de nombreuses recommandations et plusieurs tentatives d'évacuation avortées.

Compte tenu de la tournure que prennent les événements dans le pays, cette famille se trouve cependant dans une situation d'extraction plutôt que d'évacuation et c'est la raison pour laquelle les autorités françaises ont demandé qu'une unité des forces spéciales, plutôt qu'une unité conventionnelle, prenne l'opération en charge. Il n'est pas question de laisser des ressortissants français subir la vindicte de locaux souvent manipulés et dont les rassemblements ou manifestations dégénèrent parfois en scènes de tuerie, de pillage ou de viol.

À l'occasion de notre briefing, nous apprenons que ces Français que nous allons évacuer sont implantés en Côte d'Ivoire depuis trois générations. En

dehors des deux parents, nous devons prendre en charge une arrière grand-mère âgée de 89 ans et trois enfants – Lénaïc et Joana, deux filles de 12 et 14 ans, et leur frère Vincent, âgé de 8 ans. Ils sont pour la plupart d'entre eux nés en Afrique, continuent de vivre sur ce continent et sont tous imprégnés d'une mentalité africaine. Il va être difficile de les convaincre de quitter leur foyer sans beaucoup d'espoir de retour… Plus ivoiriens que certains des jeunes manifestants qui scandent vouloir « casser et broyer du Blanc », ces Français gèrent une exploitation de bois exotique qui ne peut être destiné qu'à l'aménagement de luxueux voiliers ou yachts tant le prix des planches qu'ils débitent au mètre carré frise parfois le déraisonnable. Ce ne sont pas pour autant des colons autoritaires ou des esclavagistes, comme le prétendent souvent un grand nombre de personnes qui ignorent aussi bien la réalité du pays que le mode de fonctionnement des expatriés français. Ces hommes et ces femmes aiment avant tout cette région qui les nourrit et dont ils prennent soin. Vivant en terre étrangère autant par amour que par passion, ils y ont construit leur vie familiale en parallèle de leur vie professionnelle et, au fil des décennies, sont devenus indispensables à la culture et à l'économie de ce pays, ainsi qu'à son ouverture sur le monde.

J'en suis convaincu, ne serait-ce que pour l'avoir observé à chacune des délicates missions que j'ai pu mener.

* * *

Le soleil continue à déployer timidement ses rayons dans le ciel lorsque notre groupe embarque enfin dans ses véhicules pour se rendre à l'adresse indiquée. Heureusement, il ne chauffe pas encore beaucoup car nous sommes lourdement équipés, tant sur le plan vestimentaire qu'au niveau du matériel.

J'ai pris place avec mon binôme Patrick le Corse, un chef de mission et un serveur de mitrailleuse 12,7 mm dans le véhicule léger qui ouvre la route. Un camion VLRA[1] suit derrière nous à courte distance en emportant huit autres commandos, six sur le plateau arrière et un chef d'équipe au volant avec un camarade assis à ses côtés. Malgré l'heure matinale et les courtes nuits qui se sont enchaînées, personne n'est d'humeur à somnoler durant le trajet. Nous sommes tous en vigilance maximale, prêts à riposter ou à gicler en cas d'accrochage. Le plus dur sera cependant de convaincre cette famille de tout laisser derrière elle, puis de l'escorter jusqu'à la capitale, où elle demeurera momentanément en sécurité, à moins qu'elle ne soit rapidement rapatriée dans une France qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne souhaite sans doute pas découvrir dans d'aussi mauvaises conditions.

Je n’en suis pas moins heureux d’effectuer cette mission avec mon binôme Patrick le Corse. Depuis que nous sommes arrivés ensemble dans la marine, nous n’avons fait que nous croiser ou nous relever à l’issue de nos missions sans jamais travailler ensemble en opérationnel. Nous ne pouvions prendre le temps de boire un café ensemble ou de casser la graine avec quelques-uns de nos fidèles amis qu’à Lorient, au cours de nos entraînements communs.

Le fait d’être avec Patrick me permet de décompresser dans les phases les plus tendues. Nous n’avons rien perdu de notre complicité et nous n’avons même pas besoin de discuter pour nous comprendre. Il nous suffit d’un seul regard pour savoir ce que veut l’autre. Cette amitié et cette confiance sont encore consolidées par nos liens familiaux puisqu’il m’a fait l’honneur de bien vouloir être le parrain de mon fils cadet Maxime, alias « Maxou ».

Les roues de nos véhicules soulèvent maintenant des nuages d’une poussière rougeâtre qui se mélange au vert éclatant de la végétation bordant la piste. Malgré le grondement de nos moteurs, nous percevons les cris des nombreux animaux qui à cette heure matinale ont achevé leur chasse nocturne et cherchent désormais un abri afin de se protéger du soleil, de la lumière, mais surtout de l’homme… Plus j’avance dans la vie et plus je constate que l’homme, quelles que soient sa religion, sa nationalité ou ses idées, reste le plus vorace de tous les prédateurs. Cette idée me traverse encore l’esprit tandis que nous longeons la ville de San Pedro pour poursuivre notre route. Nous traversons alors le quartier périphérique de Bardo, l’un des plus grands bidonvilles d’Afrique de l’Ouest – si ce n’est le plus grand. Nos véhicules empruntent une piste incolore sinuant au milieu d’un ghetto fait de tôles ondulées, de planches de bois, de bâches plastiques et de toutes sortes de matériaux de récupération traduisant autant la pauvreté que l’ingéniosité de la population qui vit là, sans eau potable ni électricité, dans un climat d’insécurité constante. Avec plusieurs centaines d’agressions par mois et toutes sortes de trafics, Bardo et ses zones de non-droit surnommées Colombie ou Zimbabwe constituent une enclave maudite occupée en grande majorité par des Burkinabés.

Arrivés en Côte d’Ivoire à l’époque de la colonisation française pour les plus anciens d’entre eux, ils ont contribué à construire cette nation, à mettre en valeur le pays et à le transformer en poumon économique de l’Afrique de l’Ouest à travers la culture du cacao ou du café. Vivant en bonne entente avec les Ivoiriens de souche sous la présidence du très populaire Félix Houphouët-Boigny, ils ont peu à peu été victimes de la crise économique, écartés de l’administration, puis chassés des terres qu’ils exploitaient tandis que le nouveau président Laurent Gbagbo prônait la reconnaissance du « concept d’ivoirité » et donc celui de la

préférence nationale. Cette population qui vivait jusque-là en paix et en harmonie avec les Ivoiriens, et qui représente jusqu'à 20 % de la population du pays, a été ainsi victime d'un nombre croissant d'exactions commises dans l'indifférence générale, celle des autorités nationales comme celle des observateurs internationaux.

En traversant Bardo, nous ne ressentons pourtant pas d'agressivité de la part de ces Burkinabés qui espèrent malgré tout pouvoir bénéficier un jour de la protection des troupes françaises dans un pays qui bascule doucement dans une folie xénophobe et meurtrière. En nous voyant passer dans nos imposants véhicules, quelques enfants cessent même de taper dans leur ballon à moitié dégonflé pour nous adresser un timide signe de la main. Nous ne pouvons malheureusement rien pour eux et poursuivons notre route, déchirés à l'idée d'être impuissants devant cette misère et ce chaos.

Nous abordons notre objectif un peu plus tard, sans avoir rencontré de barrages improvisés ou contrôlés par les autorités locales. Deux jours plus tôt, des exactions ont pourtant été commises sur la population. Des femmes burkinabées ont été violées par des militaires ivoiriens tandis que leurs cabanes étaient incendiées. Des menaces ont également été proférées contre les Blancs, mais sans être mises à exécution.

Bien que la situation se soit calmée depuis, la moindre étincelle de violence peut à tout moment déchaîner de nouvelles passions et nous ne sommes donc pas surpris de voir les mesures prises pour protéger l'accès à l'exploitation forestière devant laquelle nous nous présentons. Le chemin d'accès menant à la grille d'entrée est encombré d'une chicane improvisée, constituée de fûts métalliques d'où émergent des pointes de bois taillées et reliées les unes aux autres par du fil de fer barbelé. Deux « choufs » locaux, équipés de sifflets et armés de simples bâtons en guise d'armes de dissuasion, surveillent ce chemin et contrôlent l'identité de ceux qui l'empruntent.

Après nous être identifiés, nous pénétrons dans l'immense cour de l'exploitation bordée de plusieurs bâtiments. Les portes battantes et ouvertes de l'un d'entre eux, une scierie, laissent entrevoir tout un ensemble de machines destinées à découper, raboter ou polir les nombreux troncs d'arbres stockés à l'air libre.

L'habitation familiale, située légèrement à l'écart et montée sur pilotis de bois, semble sortie tout droit des contrées marécageuses de la Louisiane ou de la Guyane et dégage un charme particulier. Les cache-moineaux, décorés de frises sculptées reproduisant des fleurs de lys avec les pointes tournées vers le bas, illustrent à leur manière l'amour avec lequel plusieurs générations ont contribué

à façonner et à modeler ce nid familial. Mais les clôtures surmontées de fil de fer barbelé qui ceinturent la propriété, et qui étaient sans doute destinées à l'origine à contenir des animaux sauvages à l'extérieur, rappellent que la tempête qui fait rage dehors peut à tout moment venir bouleverser cette harmonie.

Le propriétaire, M. Queven, nous accueille comme s'il recevait des visiteurs dans le cadre de ses affaires, à cette différence près que nous portons des tenues disparates en guise de costume avec, pour seuls signes distinctifs, un drapeau bleu-blanc-rouge scratché sur l'épaule et l'indication de notre groupe sanguin sur la poitrine.

C'est sous son regard vigilant que nous positionnons silencieusement les commandos, afin qu'ils puissent assurer la sécurité des lieux tout en étant capables de délivrer des feux si nécessaire. Une fois le dispositif mis en place, Patrick, le chef de mission et moi sommes invités à le suivre dans son bureau, où s'empilent quantités de dossiers comme autant de témoignages de l'ardeur et du temps qu'il consacre à faire vivre son exploitation. En tant que collectionneur amateur, je ne peux m'empêcher d'admirer la beauté des masques africains en bois qui tapissent ses murs, où ils voisinent avec des photographies encadrées retraçant la généalogie de toute la famille – l'arrière-grand-père, le grand-père et lui aujourd'hui… – sans qu'il soit possible de savoir si ses enfants ou petits-enfants pourront un jour poursuivre cette fresque photographique.

Tout en continuant à balayer la pièce du regard, je prends soin de ne rien déranger avec mon arme de poing rangée dans mon holster de cuisse et de ne pas heurter contre un bibelot quelconque l'aide à la visée – une lunette Trijicon – du M16-M203 que je porte sur le côté.

Cet attirail semble pourtant invisible aux yeux de M. Queven, qui feint de l'ignorer pour se comporter en hôte amical et prévenant. Grand et longiligne, d'origine bretonne à en juger par la consonance de son nom de famille et les prénoms qu'il a donnés à ses enfants, il est sans doute de la lignée de ces explorateurs qui ont longtemps navigué sur les océans comme marins ou arpenté les terres comme nomades avant de se fixer au bout du monde une fois trouvé le morceau de terrain qu'ils pourraient cultiver et modeler à la sueur de leur front. Malgré ces racines et la force de caractère qui l'habite, on peut pourtant lire sur son visage les signes de la peur, ou plus exactement du désarroi. Il connaît bien sûr la raison de notre présence chez lui, mais nous préférons lui laisser quelques minutes pour se faire à cette idée de départ qui le taraude depuis plusieurs jours plutôt que de le presser de faire ses valises sur-le-champ.

« Cela fait plaisir de vous voir. Un café, messieurs ?

– Oui, s'il vous plaît. »

Nous acceptons son invitation à nous asseoir sur de belles chaises en bois fabriquées par son entreprise. Le café, qui nous est servi par un employé officiant comme s'il avait affaire aux grands de ce monde, dégage un délicieux arôme, à des années lumière de cette boisson soluble que nous sommes pourtant heureux de boire sur le terrain.

« Vous savez ce que l'on fabrique ici, depuis trois générations ? »

Rien ne presse encore. Nous devons le laisser parler, pour qu'il soulage son angoisse et inscrive encore une fois dans sa mémoire tout ce qu'il risque d'avoir à abandonner derrière lui. Il sait que la tempête a déjà grondé deux jours plus tôt et que sa famille n'a fait que bénéficier d'un très court répit, mais il souhaite encore grappiller quelques heures, quelques minutes ou même quelques secondes, pour évoquer dans ce bureau, chez lui, ce à quoi il a consacré sa vie avant que le découragement et la violence ne finissent par l'obliger à baisser les bras et se laisser partir à la dérive avec notre escorte pour seule bouée.

Alors, il nous montre toutes sortes d'échantillons de bois, celui destiné aux caillebotis de piscine ou les essences rares et chères réservées à la fabrication des meubles les plus précieux. S'il le pouvait, il nous emmènerait en forêt avec lui et nous ferait partager son amour des arbres, nous obligerait à les regarder se dresser dans le ciel comme si cette communion avec ce qui lui tient tant à cœur pouvait suffire à écarter le danger. Nous l'écoutons attentivement et comprenons sa passion, mais nous gardons surtout un œil sur nos montres pour respecter le planning. De temps à autre, nous tendons l'oreille pour vérifier que nos radios sont bien en veille et que nous serons ainsi avertis de tout mouvement suspect devant son domicile.

Heureusement, il est encore tôt et notre présence n'a toujours pas été signalée aux troupes locales.

Je profite d'un moment de silence pour aborder le sujet tant redouté. J'accroche son regard pour formuler à haute voix cette sentence qu'il redoute d'entendre, mais dont il sait qu'elle est inéluctable.

« M. Queven, nous avons reçu l'ordre de vous évacuer le plus vite possible avec votre famille vers Abidjan en raison des tensions sur le secteur de San Pedro. Il va falloir que vous prépariez tous vos documents officiels et un minimum d'affaires, puis nous prendrons la route dans moins d'une heure. Nous ne pouvons pas vous laisser ici.

– Mais il faut que je reste pour faire tourner la boutique et protéger le fruit de mon travail ! Ici, c'est toute ma vie. »

– C'est impossible, M. Queven. Nous allons vous escorter, vous, votre famille et toutes les personnes de nationalité française. Il n'y aura pas d'exception et

aucune négociation possible. Si vous le voulez bien, nous allons maintenant vous aider à vous préparer. »

Comme pour se convaincre lui-même de la nécessité de partir, il nous raconte alors d'un ton résigné et abattu les deux nuits de violence qu'il vient de vivre avec toute sa famille barricadée dans une des pièces de son habitation tandis que ses employés lui rendaient compte des événements et protégeaient le site. Il évoque les pleurs et les cris de ses enfants, son impuissance et son incompréhension, puis partage pêle-mêle ses sentiments sur la situation politique du pays en même temps que son espoir ténu de ne pas être arraché à cette terre qui l'a vu naître et qui l'a nourri jusqu'à aujourd'hui.

« Il faut y aller, M. Queven. »

Un dernier regard aux portraits affichés aux murs, qui ne sont désormais plus les souvenirs d'une vie mais les fantômes d'un autre temps, et nous descendons l'escalier pour nous rendre à son domicile. J'interpelle au passage un des gars du groupe pour lui demander de préparer le camion en précisant que nous décollons dans une heure maximum. D'ici là, je lui demande de bien rester en veille avec les autres hommes, autant pour la surveillance du terrain que pour l'écoute de la radio.

Je repars en suivant Patrick et le chef de mission, eux-mêmes dans les pas de M. Queven, qui avance désormais voûté, portant tout le poids de cette situation sur les épaules comme un fardeau dont il ne pourra jamais se débarrasser. Je sais que Patrick et moi reparlerons de tous ces instants, plus tard.

Nous découvrons les enfants en train de jouer sur la terrasse, sous la surveillance de l'arrière-grand-mère qui, malgré son âge, semble toujours alerte et vive d'esprit. À peine l'avons-nous saluée qu'elle nous fait la démonstration de son caractère en chassant d'un revers de main le danger qui rôde alentour.

« On a déjà vu pire ! Nous sommes plus africains que certains de ces politiciens corrompus ! Je suis là depuis…

– Oui, Mamie, lui souffle dans l'oreille son petit-fils, M. Queven. Mais il va falloir qu'on parte avec les militaires et on ne sait pas combien de temps ça va durer. On va rejoindre Abidjan.

– Si ton grand-père était encore de ce monde, *jamais* – tu m'entends, *jamais* – il n'aurait quitté la maison ! Tu pars à la ville avec Nicole et les enfants, mais moi, je reste ici et je vous attends !

– On s'en va, Papa, on va où ?, intervient le petit Vincent. C'est à cause des méchants de l'armée qui ont tout cassé et tout brûlé ?

– Soyez sages, les enfants. Où est Maman ? »

Quand la mère arrive, je remarque ses paupières rouges et gonflées. Mais,

malgré ses cernes semblables à deux grosses valises sous les yeux, elle fait preuve de dignité et d'humanité.

« Si nous sommes rapatriés, que va-t-on devenir en France ? Que va devenir notre maison ? Notre personnel ? Et Mamie ? »

La tension est palpable, et surtout intolérable pour les enfants, qui ne devraient pas être témoins de l'angoisse ou des pleurs des adultes. Je laisse le chef de mission accompagner les parents dans une pièce à l'écart afin d'organiser leur départ, puis je récupère les trois enfants et pars les installer autour de la table de la cuisine tandis que Patrick reste sur la terrasse avec la vieille dame. Je ne sais pas s'ils pourront bien s'entendre, mais j'imagine que leur conversation sera tonique. Mamie semble en effet proche de la surdité tandis que Patrick a lui-même perdu l'usage de son oreille droite trois ans plus tôt, à cause d'une roquette…

Je m'installe à la table de la cuisine avec les trois enfants, lesquels me regardent avec des yeux ronds comme des billes. L'aînée, Lénaïc, est blonde comme les blés avec de longs cheveux qui lui descendent jusqu'au milieu du dos et de grands yeux bleus presque diaphanes. Pieds nus, elle est habillée d'une petite robe blanche ornée de broderies au niveau du col. Sa sœur, Joana, a de grandes billes vertes en guise d'yeux et des cheveux châtain clair coupés courts, ce qui la ferait presque ressembler à un petit garçon espiègle tant elle aime sourire en dévoilant ses « dents du bonheur ». Leur petit frère, Vincent, blond lui aussi, affiche un grand trou dans la bouche après avoir perdu ses dents de lait. Il ne manque pas de détourner son regard chaque fois que je le surprends à observer discrètement l'arme d'épaule que je tente de dissimuler dans mon dos.

« Bonjour, les enfants, je m'appelle Marius. Je suis un militaire, et même un marin, bien que je n'aie pas de bateau ! Maman et Papa vont préparer des affaires et nous allons partir en camion militaire sur Abidjan en attendant que les personnes qui semblent un peu énervées ici se calment enfin. Il ne faut pas avoir peur, on va rouler tranquille… Ce n'est pas bien grave, c'est plutôt comme si nous partions faire un petit voyage. Au moins pendant ce temps, vous n'irez pas à l'école, c'est chouette, non ? »

Je ne leur laisse pas le temps de répondre et j'enchaîne :

« Qui veut me trouver des feuilles et un stylo ? Pendant que vos parents s'occupent de Mamie et de vos petits bagages, je vais vous dessiner quelque chose, OK ? »

Je n'ai pas achevé ma phrase que Vincent part déjà en courant afin de me ramener un bloc de papier à en-tête de la société familiale.

« *Marious*, tu peux dessiner là-dessus, c'est Papa qui m'en donne pour que je

m’amuse avec. J’en ai plein ma chambre. »

Mon expérience avec mes propres enfants m’a enseigné que les dessins pouvaient apaiser un climat tendu et calmer d’éventuelles tensions. J’ai la chance d’avoir un bon coup de crayon et je suis capable de griffonner de ma patte gauche des dessins naïfs ou des caricatures avec rapidité et dextérité. Il s’agit d’une de mes feintes favorites pour distraire les enfants et leur faire oublier leurs soucis.

J’entame alors une partie de dessins avec les trois enfants tandis que Patrick m’observe du coin de l’œil depuis la terrasse. Lui, qui fait également partie de ma vie civile, connaît ce don que la nature m’a attribué et son sourire m’indique qu’il sait pertinemment ce à quoi j’occupe les bambins. Je croque chacune de leurs demandes à la vitesse de l’éclair, sans jamais oublier de préciser « Pour Lénaïc », « Pour Joana » ou « Pour Vincent » en y apposant ma signature habillée d’une petite araignée et de l’année en cours.

« Marius, un éléphant ! », « Marius, un singe ! », « *Marious*, un vélo ! », puis une maison, un chat, un chien, etc. Les dessins se succèdent pour la plus grande joie des enfants et surtout la mienne dès lors que je vois leurs visages d’anges retrouver le sourire. Cela me ramène à ma propre enfance, quand trop souvent les adultes qui nous entouraient oubliaient que nous n’étions que des enfants et que nous n’avions pas à être exposés à certaines paroles ou certains gestes.

D’un hochement de tête, Patrick finit cependant par m’indiquer que les parents sont prêts. Il aide Mamie à se relever avec précaution et l’invite à le suivre tout en la soutenant. Résignée, mais continuant à grommeler pour la forme, elle accepte de l’accompagner.

Avant de lever le camp, le chef de mission effectue un dernier tour de la propriété avec M. Queven, qui distribue alors les consignes à son personnel et vérifie que tous les bureaux sont bien fermés avec des chaînes et des cadenas, même s’il sait que cela ne pourra pas éviter les pillages. Il a entièrement confiance dans ses employés, mais il sait aussi que ces derniers ne pourront pas protéger les bâtiments contre des hommes en armes et déchaînés. Le briefing du chef de mission lui a cependant bien fait comprendre qu’il n’était pas question de rester plus longtemps et c’est avec fatalisme qu’il se résigne enfin à monter dans l’un de nos véhicules. *Advienne que pourra*, songe-t-il sans doute.

Pour ma part, je me sens responsable des enfants, avec lesquels j’ai rapidement tissé des liens et qui me font l’honneur d’emporter avec eux pour seuls trésors, précieusement roulés dans leurs petites mains, les dessins que j’ai exécutés quelques minutes plus tôt. Tout en gardant libre ma main forte afin de pouvoir protéger mes clients – le surnom donné dans l’armée à ceux dont on a la

charge, sans la moindre connotation péjorative –, j'aide également leur mère à porter un lourd sac. Elle me regarde alors et me sourit, sans doute consciente que nous sommes en train de leur sauver la vie et s'interrogeant peut-être sur le genre d'hommes que nous sommes, ce que peut être notre quotidien et si, en dehors de nos tenues particulières et de notre attirail, nous avons une autre vie avec une femme et des enfants… Dans tous les cas, le sourire qu'elle m'adresse tandis que je l'installe dans le fond du VLRA avec ses enfants vaut à mes yeux toutes les décorations du monde.

Ils prennent place derrière les moyens de protection de fortune – sacs de sable et plaques PSP[2] – dont nous avons équipé le plateau arrière du véhicule pour leur confectionner un petit cocon où ils seront à l'abri des balles. Je reste collé à eux tandis que Patrick fait embarquer Mamie et son petit-fils dans le véhicule léger, où ils resteront sous la garde d'un binôme de protection rapprochée.

Au moment de se mettre en route, nous apprenons cependant que les nouvelles ne sont pas très bonnes. Il est impossible de rallier Abidjan, à plus de 300 kilomètres de là, par une route qui s'avère finalement beaucoup trop risquée, et aucun hélicoptère n'est disponible à court terme pour venir récupérer nos clients. Nous recevons les informations en direct sur nos radios, mais nous les écoutons en gardant un visage neutre et un sourire de rigueur, de manière à ne jamais inquiéter ceux dont nous avons la responsabilité.

Quand le convoi démarre, le chef de mission a cependant déjà trouvé une solution en accord avec l'état-major des forces spéciales et les représentants de l'ambassade. Puisque nous ne pouvons pas passer par la terre ni par les airs, nous passerons par la mer, que nous maîtrisons parfaitement en raison de notre double compétence de marins et de commandos. L'idée me séduit d'ailleurs car elle va me permettre d'arracher un nouveau sourire aux trois bambins en leur prouvant que la qualité de militaire et de marin avec laquelle je m'étais présenté à eux n'avait rien d'une galéjade.

Le départ de la résidence se fait sans anicroche, les gens à l'extérieur ne pouvant imaginer que nous transportons des ressortissants avec nous. Cette discrétion est bien sûr gage de sécurité. Puis, au lieu de prendre la route d'Abidjan comme prévu, nous revenons vers notre club nautique de San Pedro où, à notre arrivée, notre commandant sur zone explique à nos invités qu'ils vont gagner la capitale par voie maritime.

Tandis que le commandant palabre avec les parents et les rassure sur ce raid nautique imprévu, je continue à m'occuper des enfants, qui m'ont identifié comme un contact fiable. L'arrière-grand-mère, un peu déboussolée à l'idée de se retrouver assise dans une embarcation rapide, est pour sa part prise en charge

par un jeune commando qui lui offre un rafraîchissement bien mérité tout en lui vantant sommairement les mérites de notre installation rustique afin de la distraire. Quant à Patrick, il distribue déjà les consignes visant à préparer les Etraco[3]. Chacun de ces gros zodiacs aligne deux moteurs de 150 chevaux, soit une puissance totale de 300 chevaux qui leur permettent d'atteindre une vitesse sur l'eau pouvant monter jusqu'à 50 nœuds par mer calme (environ 100 km/h).

L'opération achève de se mettre en place et un rendez-vous est fixé avec un TCD[4] de la Marine nationale, à 40 nautiques au sud de notre position, afin qu'il puisse récupérer notre petite famille et la mener jusqu'à Abidjan. Il s'agit alors d'une grande première, mais des évacuations étant réalisées à grande échelle dans Abidjan et toute la région, il nous faut bien nous adapter pour que nos clients soient évacués dans les meilleures conditions. Un tel rendez-vous en pleine mer ne nous pose d'ailleurs aucun problème puisqu'il s'agit d'une pratique que nous maîtrisons parfaitement dans nos capacités opérationnelles.

La navigation sera assurée par Patrick en qualité de chef de raid. Celui-ci estime que nous aurons deux heures à deux heures et demie de navigation à l'aller, rendez-vous avec le TCD et embarquement à bord de nos ressortissants compris. J'imagine qu'il a tenu compte de notre équipage d'un genre nouveau, avec une grand-mère et trois enfants, et qu'il ne prévoit pas de faire rugir les moteurs au-delà de la limite du raisonnable…

Les choses étant calées, je prends maintenant le temps de montrer les embarcations à mes trois jeunes compagnons en leur expliquant que les marins que nous sommes vont leur offrir une balade en mer afin de les déposer sur un bateau gris bien plus gros ! Ils sont évidemment fous de joie et prennent cette évacuation d'urgence pour une simple promenade d'agrément sans réaliser ce qui se passe autour d'eux. Je ne peux alors qu'espérer que ce départ forcé restera ancré dans leur mémoire, malgré les circonstances, comme le souvenir d'une belle aventure…

Une fois tous nos passagers équipés des gilets nécessaires à leur protection et Mamie confortablement installée dans le petit coin que nous lui avons spécialement aménagé, nous démarrons les moteurs des deux embarcations qui doivent nous conduire jusqu'au TCD. Heureusement, les conditions météorologiques nous permettent d'anticiper une navigation aussi sûre que confortable tant la mer ressemble à un lac paisible en ce début de soirée.

Je prends place dans l'embarcation de nos VIP avec un trinôme commando de protection et le pilote de l'Etraco tandis que Patrick monte dans le bateau de tête avec le chef de détachement et un groupe au complet. En mettant le cap sur le large, je constate que les parents affichent une mine défaite et angoissée, mais

me réjouis de ce que les enfants, cheveux au vent, prennent le temps d'apprécier cette étendue d'eau sur laquelle nous glissons comme des poissons volants. De toute la famille, seule Mamie, qui en a vu d'autres, a fini par trouver un sommeil léger.

La lune, qui s'est levée, nous caresse désormais de sa lueur diffuse, bien plus pâle que la lumière crue des embarcations de pêcheurs locaux que nous pouvons parfois distinguer au loin. Ils utilisent en effet des néons blancs comme feux de navigation, mais surtout comme pièges à poissons.

Alors que l'obscurité se fait de plus en plus épaisse, nous apercevons soudain au terme de notre navigation la masse sombre du TCD, tous feux éteints, se dessinant sur l'horizon. Je n'ai pas besoin de réveiller les enfants, mais dois plutôt calmer leur excitation. Je place mon index devant mes lèvres pour leur demander de rester silencieux : « Il ne faut pas réveiller les marins qui dorment sur ce gros bateau ! Alors, on ne va pas parler et on va attendre qu'ils vous fassent monter à bord… »

Une fois les procédures d'identification et d'authentification achevées, les membres de notre petite famille peuvent enfin embarquer par la porte arrière dans la plus grande discrétion et en un minimum de temps. Afin que Mamie ne risque pas une mauvaise chute, elle est même prise en charge par deux infirmiers qui l'installent dans un brancard sous la surveillance du médecin de bord. Avant de quitter les enfants, et alors que je les embrasse à leur demande, Vincent ne peut s'empêcher de me montrer les dessins roulés dans sa main, qu'il n'a pas lâchés de tout le voyage.

« Tu sais, *Marious*, quand je rentrerai chez moi, eh bien je les mettrai dans ma chambre. D'accord ?

– Oui, Vincent, sans problème, et mets surtout le gros lion au-dessus de ton lit afin qu'il te protège. »

Ces adieux se font rapidement, sous l'œil de M. et Mme Queven, bientôt pris en charge à leur tour par le bord puis, sans nous éterniser une seconde de plus, nous repartons vers notre camp de base en faisant rugir nos moteurs deux fois plus fort qu'à l'aller.

Tandis que nous nous éloignons du TCD à grande vitesse, je prends enfin le temps de faire le rapprochement entre cette famille et la mienne, entre ces enfants et les miens. Je pense alors à eux et à leur mère, à eux qui m'attendent et ne savent pas plus aujourd'hui qu'hier ce que j'ai pu faire ou ce que je suis en train de faire.

* * *

Nombreuses sont les personnes qui pensent connaître l'Afrique pour y avoir effectué de brefs passages en hôtel de luxe, mais moi, quand je parle de l'Afrique, je parle de la véritable Afrique, celle qui est aussi mystérieuse qu'enchanteresse, dont les acteurs sont aussi bien des « Scorpions » prêts à piquer tout ce qui leur tombe sous le dard que de vieux marabouts empreints de sagesse et de sollicitude envers les autres, sans oublier de multiples personnages plus étonnants, troublants ou surprenants les uns que les autres.

La corne de l'Afrique et Djibouti demeurent une zone d'entraînement prioritaire pour les commandos, mais l'Afrique de l'Ouest constitue elle aussi une terre de bonheur et de rencontres improbables pour les marins, qui vivent alors en immersion totale avec une population bien différente de celle que l'on peut croiser dans nos cultures européennes.

Je me souviens avoir côtoyé lors de nos périodes d'entraînement des années 1990 des équipages de compagnie aérienne qui faisaient la liaison Paris-Djibouti et avec lesquels nous avions sympathisé, au point de les emmener plonger ou participer à des barbecues sur notre base nautique de Musha, située à 5 nautiques de Djibouti-Port.

Stewards et hôtesses se vantaient souvent de connaître le monde en raison des multiples escales qu'ils faisaient un peu partout sur la planète, mais je restais persuadé que cela se traduisait surtout par une connaissance approfondie des hôtels de luxe et de leurs prestations, sans qu'ils fassent une grande différence entre un palace à Abidjan et un autre aux Émirats arabes unis.

Un soir, décidant d'en avoir le cœur net, je propose de les conduire en compagnie de deux de mes amis de la même escouade dans les quartiers les plus chauds de Djibouti afin qu'ils découvrent autre chose que les halls impersonnels de leurs luxueux hôtels. Je veux qu'ils puissent observer et s'immerger dans cette ville qu'ils côtoient simplement par la navette qui les mène de l'aéroport à leur hôtel situé sur le plateau du Serpent sans qu'ils posent jamais les pieds dans ce chaudron bouillant de la culture djiboutienne. À leur tête, nous verrons bien s'ils connaissent le pays aussi bien que cela.

En pénétrant dans le centre-ville, nous nous dirigeons vers les vestiges des anciennes colonies, notamment les bâtiments à l'architecture européenne qui rappellent le passé de cette terre autrefois colonisée par les Français. Ici, le soir, l'effervescence est permanente et la ville bouillonne de vie et de cris comme si la moindre pause risquait de la figer dans le silence et la torpeur pour une éternité. Tous les établissements bourdonnent du souffle de gros ventilateurs qui brassent l'air moite de cette fournaise nocturne. La nuit est le domaine des légionnaires, des soldats de l'armée de terre et des marins en perdition qui errent, plus ou

moins sobres, dans des dédales poussiéreux et sales peuplés d'une foule miséreuse et bigarrée. Malgré cette impression de confusion et de désordre, chaque chose est à sa place et chacun assume son rôle comme dans un immense théâtre à ciel ouvert. Les Africains, qui sont de formidables acteurs, sont capables de vous identifier et de vous reconnaître, même si vous n'êtes venu qu'une seule fois.

Après avoir dégusté avec mes invités d'un soir du poisson yéménite dans un estaminet qui ne payait pas de mine et dont l'hygiène des cuisines semblait perturber certains d'entre eux, je les entraîne vers la Flèche rouge, un bar sordide que m'ont fait découvrir les anciens après l'avoir eux-mêmes découvert sur les conseils d'autres anciens. Là, une dame d'âge indéfini, assise dans un vieux fauteuil, y prodigue depuis un nombre incalculable d'années un spectacle à l'aide d'une bouteille de Fanta qu'elle parvient à introduire dans son intimité en des mouvements de va-et-vient parfaitement synchronisés avec la musique tonitruante de l'endroit. Ce spectacle, qui lui a valu le surnom de « Mamie Fanta », se double à l'occasion d'un autre numéro qui consiste à attraper, toujours avec le même endroit du corps, des pièces placées en équilibre sur la tranche au coin d'une table. Debout sur ses jambes, relevant sa robe sous laquelle elle ne porte rien, elle réussit alors à happer la pièce qui se présente à elle. Le spectateur surpris par la rapidité de la scène peut toujours remettre une pièce sur la table, mais la dame est capable de renouveler l'exploit à de multiples reprises avant de vider sa tirelire à discrétion.

En entrant dans l'établissement avec ma petite bande de Parisiens afin de déguster une bière fraîche au son d'une musique assourdissante et sous des lumières d'un autre monde, nous sommes chaleureusement salués par Mamie. Nous nous installons à une table, puis je lance à ceux de mes invités qui n'ont pas encore assisté au spectacle de Mamie Fanta : « Tout ce que vous avez vu depuis notre départ à pied de l'hôtel, c'est ça, l'Afrique ! »

Et des choses, nous avons eu le temps d'en voir au cours de notre petite promenade : des mendiants, des policiers corrompus, des enfants faisant l'aumône, des prostituées, des infirmes, des marchés d'artisanat local, une mosquée, des rues de la soif aussi bruyantes que malodorantes, mais surtout une explosion tourbillonnante de vie, de couleurs, de sons, de misères, de richesses, de joies et de malheurs.

J'interpelle Mamie sous le regard gêné des hôtesses de l'air auxquelles j'ai raconté l'origine de son surnom et lui demande de nous offrir son « spectacle ». Quelques-unes d'entre elles se couvrent le visage de leurs mains tandis que mon artiste soulève adroitement sa robe après avoir pris soin de demander à changer

de musique. Elle ondule à proximité de notre table, puis nous fait lentement découvrir son entrecuisse, dans lequel elle cale une cigarette allumée avant de crier : « Foume, foume, salope, lavée javel, très propre… »

La cigarette s'étant bien consumée, elle la propose au commandant de bord et à son second, qui, bien sûr, se gardent bien de tirer une taffe malgré la propreté dont s'est vantée la dame.

Elle continue son numéro en nous demandant des pièces de monnaie, de 100 francs djiboutiens, qu'elle introduit à tour de rôle dans son sexe pour les faire ressortir en les expulsant avec élan et en les récupérant dans sa main. Catherine, la chef de cabine, trouve le dépaysement un peu trop osé à son goût et sent le poisson yéménite ingurgité peu avant lui remonter en travers de la gorge. Elle s'enfuit pour aller vomir son repas dans les toilettes, ce qui, compte tenu de l'état des lieux, ne peut qu'accroître et prolonger ses vomissements…

Elle rate ainsi le clou du spectacle revendiqué par l'artiste elle-même, qui ne possède aucun agent susceptible de vanter son talent, cela va de soi. Elle réussit ainsi à s'enfiler un préservatif sur la tête jusqu'à la base du nez, sans le faire éclater, puis se coiffe d'un chapeau de paille avant de souffler dans ses narines pour gonfler le ballon improvisé jusqu'à l'explosion. Miraculeusement, le couvre-chef s'envole avant de lui retomber sur le crâne avec une précision chirurgicale !

Je remercie Mamie Fanta en lui glissant trois billets de 1 000 francs djiboutiens, dont je sais qu'ils serviront à nourrir une ribambelle de personnes.

Notre visite s'achève avec les « caisses », sortes de marchés locaux où vous pouvez trouver des tas de souvenirs africains, tissus ou bijoux artisanaux, mais également quelques copies chinoises. J'apprécie cette immersion qui nous permet de prolonger notre balade dans les vieux quartiers aux multiples échoppes dans lesquels peu de blancs osent s'aventurer.

Mes convives me collent d'ailleurs aux basques en serrant leurs sacoches comme de bons touristes qui ne connaissent rien à l'Afrique… De retour à l'hôtel, fourbus, les yeux écarquillés, ils semblent se demander s'ils n'ont pas rêvé notre repas ou le spectacle de Mamie Fanta. Pour une fois, me dis-je, ils auront autre chose à raconter à leurs amis que des inepties sur les piscines ou les salles de fitness des résidences de standing qu'ils fréquentent habituellement.

Un jour, sur le territoire africain, j'ai également rencontré le pilote de ligne d'une grande compagnie qui avait servi en Algérie et délivré à cette occasion des appuis feu pour le commando Jaubert. Compte tenu de ce passé, nous lui avions offert un tee-shirt griffé aux armes du commando en question ainsi qu'un béret vert honorifique. Aux dires des hôtesses ou stewards que nous avions croisés par

la suite, il semblerait que ce pilote décollait de l'aéroport de Djibouti vêtu de son tee-shirt commando et coiffé de son *green beret*…

Voilà ce que c'est, l'Afrique : un continent improbable et magnifique où se croisent toutes sortes de personnages hauts en couleur capables du meilleur comme du pire.

---

1. Véhicule léger de reconnaissance et d'appui.
2. Plaques de métal percé destinées à désembourber ou désensabler un véhicule.
3. Embarcation de transport rapide pour commandos.
4. Transport de chalands de débarquement.

Chapitre 23

L’école des bérets verts

Installés depuis le début de la matinée sur le parcours jungle de l’école des fusiliers, mes adjoints Greg et Dom vérifient les bouts et l’état de tous les obstacles. Je les rejoins pour constater avec eux l’avancée des travaux car nous attaquons la semaine suivante une grosse évaluation commando à laquelle se présenteront les 130 stagiaires volontaires postulant au prochain stage commando 123.

En effet, je suis à présent maître de cours, c’est-à-dire patron de la formation commando élémentaire, cette formation de base qui permet de recevoir – et d’écrémer – les jeunes désireux d’arborer un jour le fameux béret vert. J’ai été nommé à ce poste après mon parcours opérationnel « au grand choix[1] » par le commandant T. avec lequel j’avais eu l’occasion de traîner mes guêtres un certain temps à diverses occasions. Il voulait reformer un staff de qualité opérationnel avec une bande d’instructeurs comme il les aime, alors, sans hésitation aucune, j’ai accepté de le rejoindre au sein de l’école des fusiliers.

Je m’apprête désormais à recevoir les élèves pour leur premier stage commando, d’une durée de douze semaines. Douze semaines infernales, éprouvantes en ce qui les concerne, mais douze semaines épuisantes pour les instructeurs également puisque nous vivons cette période en totale autarcie avec eux. Malgré toute cette souffrance et cette fatigue, cette formation n’en reste pas moins la plus intéressante et la plus valorisante pour nous car elle nous permet de former les jeunes à notre image en sachant qu’ils ne nous oublieront sans doute jamais, que ce soit pour de bonnes ou pour de mauvaises raisons. Moi-même, je n’ai jamais oublié le second-maître Bisbau, mon propre maître de cours, ou Patrick Carlet, l’un de mes instructeurs.

Lorsque j’ai reçu cette première affectation au stage commando en qualité

d’instructeur, la première chose que j’ai faite a d’ailleurs été de m’asseoir dans la salle de cours et de revivre par la pensée mon parcours de l’époque en tant que stagiaire. Vingt ans plus tard, les paroles et les conseils de mon instructeur, le patron Bisbau, résonnaient encore dans ma tête.

Aujourd’hui, c’est moi qui suis à sa place et qui ne dois pas oublier son exemple. Il faut être dur, implacable, mais également intègre et juste. Les doutes se bousculent dans mon esprit. Serai-je à la hauteur ? Vais-je réussir ce challenge ?

Pour être instructeur au département commando, il faut avoir un passif opérationnel, savoir anticiper sur la pression et les conditions des stagiaires, posséder une grande maturité, mais aussi beaucoup d’humilité. Ce sont ces critères qui déterminent la sélection des instructeurs et les voient affectés à la formation, qui n’a guère changé dans sa conception depuis la Seconde Guerre mondiale.

La rentrée des classes promet cependant d’être légèrement différente cette année. Stef, l’officier en second, ne tarde pas à venir me voir pour s’assurer que tout est en ordre, mais aussi pour m’informer que nous allons devoir supporter une équipe de reporters chargée de filmer la totalité du stage pour un film documentaire. Il m’annonce cela en me caressant dans le sens du poil et en insistant sur le fait qu’on ne peut rien y faire. Aucune dérogation possible, aucune échappatoire, l’ordre vient d’en haut et il va falloir faire avec.

Greg exprime parfaitement ce que je ressens, mais je n’ai d’autre choix que d’apaiser son énervement. J’essaie de le ramener à la raison : « Arrête de râler, Greg, tu fais chier ! Je n’y peux rien, on nous l’impose, mais ne t’en fais pas, je vais m’en occuper. »

Dans ma tête, l’amalgame s’est fait entre reporters et journalistes. Je n’aime ni les uns ni les autres, et je les considère comme des fouilleurs de merde depuis que je les ai côtoyés en opération. Pour moi, ils sont toujours à la recherche du scoop ou du sensationnel au détriment de l’humain et n’hésitent pas à s’exposer sans avoir conscience des risques qu’ils peuvent faire courir aux autres. Je digère la nouvelle, mais je n’en garde pas moins mes a-prioris et mes convictions, entièrement partagés par Dom et Greg.

* * *

Je tire sur le bout du premier obstacle du parcours jungle avec mon binôme, qui m’observe du coin de l’œil afin de juger si son nouveau patron est toujours en forme… J’effectue une grimpette sur le tronc permettant de rejoindre les

poutres de bois pour la continuité du parcours. C'est depuis cette position haute que je peux voir le véhicule de l'officier en second se diriger vers nous.

« Le début des emmerdes », marmonne Greg dans sa barbe inexistante tout en regardant Dom, qui semble pour sa part faire abstraction de tout ce qui se passe alentour.

La voiture s'arrête et deux hommes en sortent. Le premier, pas vraiment balèze, est habillé en costard sombre et chaussé de belles pompes italiennes. Le second gaillard, légèrement plus charpenté, est vêtu d'un jean avec une casquette vissée sur la tête.

Deux images me viennent tout de suite à l'esprit : le petit gros avec ses pompes italiennes va avoir l'air d'un con dans les herbes hautes du parcours jungle tandis que l'autre me fait penser à une poubelle incapable de se séparer de son couvercle.

Je fais semblant de ne pas les voir en descendant de mon perchoir et poursuis mon chemin vers la palissade quand Stef m'interpelle :

« Marius, voici Thierry Marro et Stéphane Rybojad, les deux personnes dont je t'ai parlé pour le reportage. »

Je lève les yeux vers eux. Ils m'adressent un bonjour timide, mais Greg, Dom et moi les dévisageons sans leur serrer la main ni répondre à leur salutation. Je mets tout de suite les choses au point : « Pour moi, vous n'existez pas. Stef le sait, je lui en ai parlé… »

Je reprends la direction de la palissade accompagné de mes deux lascars, qui n'hésitent pas à les fusiller du regard avec un sourire narquois.

Un peu plus tard, autour d'un café, mon officier en second me raconte la tête qu'ont faite les deux clients après cette entrevue. À l'en croire, ils en sont à se demander s'il est judicieux de poursuivre ce projet de reportage compte tenu de ce premier contact, qui leur a semblé passablement tendu en raison du « con » qu'ils avaient en face d'eux…

* * *

Il fait frais en ce lundi matin où nous accueillons les 136 stagiaires d'ores et déjà rassemblés dehors au garde-à-vous et en grande tenue de sortie. Je viens de sortir du bureau du commandant de département Nicolas Bronner, qui ne va pas tarder à faire le discours préliminaire avant de me passer la main en ma qualité de patron de la formation. Avant de sortir, il a cependant pris soin de me rappeler que les quatre personnes chargées du reportage étaient assises timidement dans la pièce d'à coté et il m'a demandé de les accueillir avec

courtoisie, sans trop étaler ma susceptibilité et mon caractère.

Je les salue rapidement en m'abstenant de faire remarquer à Stéphane Rybojad qu'il pourrait aérer un peu son crâne en retirant sa casquette, puis sors rejoindre le commandant et mes futurs stagiaires.

Le jour se lève à peine tandis que les élèves sont au garde-à-vous, immobiles et attentifs au discours d'introduction que leur livre d'une voix forte le commandant Nicolas Bronner. Les visages juvéniles des stagiaires sont encore plongés dans l'obscurité de l'aube. Ils se dessinent de plus en plus clairement au fur et à mesure que les paroles du commandant résonnent sur la place et leur rappellent que personne ne devient commando marine par hasard. « Il n'y a pas de place pour les faibles au sein des forces spéciales… Rappelez-vous une chose : celui qui abandonne une fois abandonne toute sa vie… Premier-maître, ils sont à vous ! »

Le commandant vient de me passer le relais. Je tiens ma promesse et fais abstraction des caméras qui tournent déjà. Pour moi, elles n'existent tout simplement pas. Je suis capable de ne pas les voir et de les ignorer totalement comme je le fais durant mon discours d'accueil et comme je le ferai durant les neuf semaines à venir.

« Ma manière de fonctionner est simple : il y a une limite gauche et une limite droite. Celui qui sort de cet axe, je le remets dans le droit chemin à ma manière. Vous êtes tous volontaires pour suivre cette évaluation commando, ce qui doit se traduire par un investissement sans faille. Chaque épreuve, chaque souffrance doit rester personnelle. Si vous réussissez chacune des étapes, vous allez gravir au fur et à mesure les marches qui vous permettront, peut-être, de voir le petit rayon de soleil et de décrocher le petit bout de passeport pour accéder au stage commando. Rien de surhumain, 80 % de mental et 20 % de physique. Apprenez à vous taire et à vous adapter à chaque situation pour aller toujours plus vite et être toujours plus forts. Les faibles périront et les forts subsisteront. Pagaies, boulets et tour de la cuve en petites foulées… Dépêchez-vous ! »

Le ton est donné et le reste de mon discours au cours de cette première matinée continuera à faire trembler les stagiaires. Dom, mon adjoint, m'a avoué bien des années plus tard qu'il avait également senti la pression monter en lui et que cela lui avait rappelé les souvenirs de son temps d'élève lorsque j'avais été son instructeur en 1994…

* * *

Patron de formation au stage commando élémentaire reste mon plus beau

souvenir. Ce stage 123 a été l'un des meilleurs pour moi. Les élèves vous prennent pour des robots, mais ils ne peuvent s'imaginer que nous souffrons parfois autant qu'eux des conditions climatiques ou des efforts physiques demandés.

Pendant tout le tournage, Stéphane Rybojad et son équipe se font aussi discrets que les commandos. Ils vivent le stage en immersion totale, mangent, dorment et crapahutent comme les élèves et les instructeurs. Je pense sincèrement que c'est pour cette raison que la diffusion du documentaire dans le cadre de l'émission *Envoyé spécial* a bien fonctionné. Il a su refléter la vérité et l'esprit de cette formation de commandos marine. Je vous laisse le soin d'apprécier cette période en visionnant le DVD *À l'école des bérets verts*.

Nous allons former et sortir 10 élèves de ce stage impressionnant. À ce jour, trois d'entre eux ont réussi à devenir nageurs de combat, un autre a malheureusement perdu un œil avant d'être déclassé de la spécialité pour raisons médicales et les derniers poursuivent toujours une brillante carrière opérationnelle sous le drapeau français.

Dans notre institution, les liens tissés le sont à vie et, de même que je prends plaisir à voir mes anciens, je garde toujours le contact avec ceux que j'ai formés ou avec lesquels j'ai servi. Commando marine, c'est une grande famille dans tous les sens du terme.

* * *

Aussi étonnant que cela puisse paraître au regard de mes réticences initiales, le producteur à casquette Stéphane Rybojad et l'homme aux pompes italiennes Thierry Marro, de la société Memento Productions, sont devenus des amis au fil de ce tournage. En 2005 déjà, à l'issue de cette aventure, ils me font visionner un *teaser* réalisé pour un projet de long métrage. Je le regarde avec intérêt car les images sont magnifiques. Stéphane me lance alors :

« Si demain je réalisais un film sur les forces spéciales, tu serais avec moi comme conseiller tactique et technique ?

– Si tu as besoin de mon aide, je serai là. »

Voilà quelle est ma réponse, sincère, bien que je sois alors persuadé qu'il ne peut s'agir que d'un projet qui restera dans les cartons, sans avenir, compte tenu de l'ambition du projet. C'était méconnaître la détermination, la volonté et le courage de Stéphane, qui était lui-même soutenu par l'amitié de Thierry, son relationnel et ses talents de négociateur. Chaque année, ils ont continué à m'appeler régulièrement pour me tenir informé, jusqu'à ce jour de 2010 où ils

ont pu me confirmer que leur budget était bouclé avant de me demander si j'étais toujours d'accord pour prendre part à cette nouvelle aventure.

Une parole d'homme d'honneur à un autre homme d'honneur reste une parole gravée dans le marbre. Je me suis embarqué avec eux pour trois mois comme conseiller tactique et technique, mais la surprise de ce projet fou tourné dans des conditions extrêmes, avec une équipe formidable, c'est que j'y ai aussi joué mon propre rôle, celui de « Marius ».

---

1. « Au grand choix » signifie que la chaîne hiérarchique ne peut s'opposer à ce choix.

Chapitre 24

L’aventure cinématographique

En avril 2006, je quitte la marine pour partir travailler comme responsable sûreté dans un grand port français. Je ne coupe pas le cordon avec la mer, mais je reviens dans ma région d’origine, dans mon pays, déracinant au passage ma princesse bretonne. J’ai trouvé ce nouveau job grâce au réseau de contacts disséminés dans le monde entier de notre association de commandos, « De brick[1] et de dague », dont le nom fait référence à l’origine des armes sur notre badge.

Bien qu’il s’agisse d’une création de poste et que les pressions syndicales de mon nouvel environnement soient à des années lumière de ma vie antérieure, j’ai fait le choix d’un travail calme et cadré plutôt que d’un poste dans une zone de conflit. Mes futurs collaborateurs ignorent tout de mes origines professionnelles.

Le patron du port en question est un Breton originaire de Roscoff. Commandant de ce port depuis une vingtaine d’années, il va m’aider, m’épauler et me soutenir le temps que je prenne mes marques et que l’oisillon non conforme que je suis puisse s’envoler en solitaire – ce qui ne prend guère de temps avec des loustics de mon acabit.

Je suis toujours en réserve opérationnelle et j’en profite parfois pour m’évader en reprenant du service dans le cadre d’une action ou d’une mission ponctuelle. J’ai également gardé le contact avec Stéphane et Thierry, les producteurs parisiens du documentaire *À l’école des bérets verts*. Nous nous appelons de temps en temps pour qu’ils me racontent leurs aventures et qu’ils puissent suivre mon parcours et mes orientations.

* * *

« Le facteur est passé ! »

L’annonce de mon benjamin fait vibrer les murs de la maison. Il sait que j’aime bien ouvrir les enveloppes et commenter les factures. Aujourd’hui, parmi le tas de prospectus et de factures, une grosse enveloppe marquée du logo de la société de production Memento se distingue par sa taille et son volume. Contrairement aux autres courriers, elle attendra un peu avant de finir éventuellement au recyclage. Je suis en effet marié à Miss Écologie et, depuis plus de vingt ans, toute notre famille est éduquée dans le strict respect des règles environnementales qui doivent permettre de sauvegarder notre planète.

Je m’isole sur le trône, c’est-à-dire assis sur la cuvette des toilettes fermée, avant de décapiter mes correspondances tout en prenant soin de garder la grosse enveloppe Memento pour la fin. « Même sur le plus grand trône du monde, on n’est toujours assis que sur son cul. » C’est un principe d’humilité que j’applique au quotidien.

En décachetant l’enveloppe de Memento, je tombe sur une lettre manuscrite de Stéphane qui accompagne un scénario de film. C’est la première fois de ma vie que je vois cela. Dans sa lettre, il me demande de lire le scénario et de lui donner une réponse rapidement au regard de la promesse que je lui ai faite en 2005, il y a déjà cinq ans. Je mets le scénario de côté en attendant le retour de ma moitié puis, sans dévoiler l’affaire aux enfants, je lui explique que mon rôle de conseiller technique serait doublé de celui d’acteur… Elle sourit bien sûr à l’idée que mon ancienne tenue de travail puisse se transformer en un costume que j’enfilerais pour jouer mon propre rôle à l’écran.

Il s’avère que ma princesse est une grande lectrice. Il lui suffit donc d’une heure, peut-être moins, pour dévorer le scénario et me livrer ses premières impressions.

Nolwenn ne m’a jamais empêché de vivre. C’est à elle que je donne toutes mes décorations car elle est *force et honneur*. Elle ne s’est jamais plainte et a toujours assumé mes départs, accepté les risques que je pouvais prendre et assuré l’éducation de nos enfants tout en menant une vie professionnelle plus qu’active.

On dit « femme de marin, femme à chagrin ».

Sa rencontre a changé ma vie. J’étais alors un chien de guerre errant, mais elle m’a fait découvrir un monde ensoleillé et illuminé par son sourire et son désir de me voir heureux chaque matin. Les fils qu’elle m’a donnés et son amour sont les plus grandes réussites de ma vie. Quelle épouse dans le monde actuel pourrait supporter les absences d’un mari alors qu’elles ne sont jamais justifiées de manière officielle ? Sans poser de question et en continuant à vivre normalement ? Sans manifester son désarroi ou sa peur devant ses enfants ou ses collaborateurs ? Ma princesse est extraordinaire pour cela, comme peuvent l’être

d’autres femmes de commandos qui vivent dans le silence et la souffrance sans jamais se plaindre ni revendiquer quoi que ce soit.

Je me souviens d’une mission en 1989 pour laquelle je suis parti un matin, mais ne suis revenu que huit mois plus tard. À l’époque, il n’y avait bien sûr aucune liaison Internet ni portable pour passer des coups de fil internationaux. Pire encore, en 1991, alors qu’un coup d’État vient d’éclater au Togo, mes camarades et moi disposons de trente secondes de téléphone Inmarsat chacun pour informer nos proches que notre bâtiment fait demi-tour et que nous serons absents pour les fêtes de Noël. Il faut savoir choisir ses mots et gérer tant bien que mal l’émotion ainsi que le décalage horaire pour ne pas gâcher ces quelques secondes de tendresse et savourer l’harmonie de la voix de votre moitié de cœur. « Princesse, je pense que je ne rentrerai pas tout de suite. Je ne peux pas te parler mais, si tu suis les informations, tu comprendras où nous sommes. Tu me manques et je t’aime. Embrasse mes fils. » Fin de la passe et de la communication dans cette cabine étroite située dans la coursive où tous les copains attendent en file indienne leurs trente secondes de communication…

Cette phrase, « Vous perdez déjà du temps », *ma* phrase, exprime bien la manière dont le temps, qui peut être aussi bien notre ennemi que notre ami, est toujours présent avec vous, en vous, pour toujours.

Je conserve dans mon garage trois cantines qui contiennent un trésor inestimable : les lettres que j’ai écrites pendant vingt-deux ans de mission à mon épouse. Je n’ai jamais su lui parler ou lui dire les mots justes, que ce soit à l’occasion d’un départ ou d’un retour de mission, alors le moyen de m’ouvrir à elle autant que mon échappatoire a été l’écriture.

Chaque jour de mission, j’ai écrit. Je n’ai jamais évoqué l’opérationnel ou le quotidien, mais je rédigeais des poèmes, façonnais des vers, composais des chansons, ouvrais mon cœur et me libérais sur le papier. J’ai toujours fonctionné de cette manière. Des centaines de lettres sont ainsi classées et amarrées les unes aux autres par des rubans. Au cours de toutes ces années, Nolwenn les a soigneusement rangées.

En retour, je n’ai jamais attendu de réponse ou fait de chasse au courrier car, si ma princesse adore lire, en revanche elle déteste écrire. Correspondre avec elle, savoir qu’elle me lirait et partagerait mon univers suffisait pourtant à m’apaiser. Me libérer par les mots, me soulager par des phrases contribuait à mon équilibre puisque je savais que ma tendre moitié, le soir, découvrirait mes écrits et appréhenderait l’amour que son homme lui transmettait par l’intermédiaire de ces feuilles de papier.

Cela pourrait sembler contradictoire par rapport à mon métier et à la carapace

que je m'étais forgée, mais seul cet amour m'a permis de continuer à vivre en m'insufflant une force inépuisable. Il a comblé mes manques affectifs et physiques.

En 1995, je me suis acheté un caméscope et, quand le temps le permettait durant mes missions, je me filmais parlant à ma femme. Elle a ainsi pu écouter mes mots tendres tout en regardant le visage de son homme. Des heures durant parfois, je me filmais et soliloquais, partageant mon trop-plein d'amour dans ces petits films intitulés *Délires d'amour* que j'adressais à l'objet de ma flamme, à mon addiction quotidienne, à ma princesse.

Quel bonheur aujourd'hui que d'en parler, que de l'écrire… Combien d'hommes partagent cette sensibilité mais se gardent bien de l'exprimer en raison de leur métier, de l'allure ou du statut qu'ils souhaitent préserver ? Je dois tout à ma femme, qui m'accompagne aujourd'hui encore et qui n'a jamais cessé de m'aimer, qui a su garder toute son énergie pour vivre auprès d'un forban capable d'inventer mille raisons pour camoufler une hyperactivité qui le brûlait de l'intérieur comme un feu dévorant.

En mission, vous devez faire abstraction du quotidien et vous déconnecter complètement de la vie courante et civilisée. Mais si vous ne possédez pas cet équilibre familial qui vous permettra, à votre retour, de revenir à la réalité sans perdre pied, vous pouvez facilement devenir invivable ou inadapté.

Ce projet de film est, quelque part, l'équivalent d'une nouvelle mission à l'étranger pour laquelle, pour une fois, je peux mettre dans la confidence ma princesse et mes enfants. Après la lecture du scénario, nous organisons un conseil de famille comme le veut la règle méditerranéenne. Je préside en tant que chef de famille tandis que mon épouse et mes trois fils prennent place autour de la table.

Le projet de film, mon éventuel départ, les diverses questions d'organisation constituent l'ordre du jour. Les enfants sont excités comme des puces et la décision est rapidement prise. Le vote est unanime : je dois effectuer cette mission particulière. Les enfants sont encore plus remontés que moi et me font le bonheur de montrer leur fierté. Je suis heureux, le cœur léger, et goûte pleinement à ce conseil de famille qui permet de communiquer et de régler la majorité des problèmes susceptibles de se poser.

Le vert action étant donné, je ressens un bien fou à l'idée de bientôt refaire mon sac. Cela fait longtemps que je ne suis pas parti et je commence à me sentir l'âme d'un lion en cage.

* * *

Je scrute par la fenêtre du TGV les paysages qui défilent comme l'éclair et je laisse la Méditerranée et les forêts de pins s'effacer graduellement, laissant place à la grisaille de la région parisienne.

« Il faut que nous soyons une équipe, un team, avec un regard allant dans la même direction. *United we conquer*, c'est ainsi que l'on avance et c'est comme cela que nous y arriverons. Marius. »

Voilà le texto que j'envoie à Stéphane Rybojad juste avant mon arrivée à Paris pour une réunion durant laquelle il doit m'exposer le projet concrétisé et validé.

Je me suis débrouillé sur le plan professionnel pour poser un congé sans solde. Heureusement, mon réseau de contacts est bien activé et Joseph, le commandant du port, m'a aidé à convaincre le directeur général afin que je puisse m'évader pendant trois mois pleins. Je continuerai à gérer à distance et au quotidien les affaires courantes grâce aux moyens de communication actuels, mais je pourrai aussi m'appuyer sur les épaules d'un nouveau collaborateur très efficace. Tout s'organise donc à merveille grâce au commandant Joseph, avec lequel j'ai pu établir une relation du même ordre que celle que j'avais avec mes camarades de la marine et les commandos. Il m'a été d'une aide précieuse pour cette immersion dans le monde civil, dont les convictions et les valeurs humaines sont parfois bien différentes de celles de mes anciens employeurs de la Défense. Merci, Joseph.

Avant de débarquer à Paris, je prends le temps d'envoyer un deuxième texto important, à l'attention de ma princesse cette fois, ma moitié, celle qui ne m'a jamais freiné dans mes passions ou contredit dans mes décisions. Elle me répond presque aussitôt.

« Fais-toi plaisir et éclate-toi, je t'aime. »

Malgré ce message rassurant, je ne peux m'empêcher d'éprouver quelques doutes. Habitué à vivre dans l'ombre, confronté soudain à la lumière, je m'interroge sur les personnes avec lesquelles je vais être amené à travailler. Ces acteurs ont de la bouteille et pratiquent ce métier depuis leur petite enfance. Comment vais-je faire alors que je n'y connais rien ? Comment vais-je pouvoir assurer auprès de pointures telles que Diane Kruger, Djimon Hounsou, Benoît Magimel, Denis Ménochet, Raphaël Personnaz ou encore Alain Figlarz ?

J'ai pour seul avantage de n'avoir jamais été le fan de personne. Si je peux éprouver de l'admiration pour quelqu'un, je n'ai jamais vécu en fonction du parcours ou des lubies d'un personnage célèbre, encore moins d'un acteur. Mes centres d'intérêt sont ailleurs.

Le premier contact que j'ai avec la majorité de ces acteurs masculins

s’effectue rue des Boulets, à Paris, dans le dojo et bureau d’Alain Figlarz. Notre réunion doit me permettre de leur exposer la quintessence de l’esprit commando et de leur faire une piqûre de rappel sur l’historique de cette unité depuis la Seconde Guerre mondiale, tout en esquissant ce que peuvent être notre formation, nos missions et notre mode de fonctionnement.

Je les observe tandis que je leur parle. Ce sont des éponges capables d’assimiler, de restituer et de se mettre dans la peau des personnages dont ils ont accepté le rôle. Les questions ne fusent pas immédiatement, mais je pense qu’ils prennent aussi leurs marques avec le spécialiste de la guerre psychologique que je suis. Ils me jaugent, me scrutent et m’analysent. Ils gardent encore leurs distances, mais je suis certain que les langues ne vont pas tarder à se délier.

* * *

En juin 2010, nous partons une semaine à l’école des fusiliers marins de Lorient afin de plonger les acteurs dans l’univers qu’ils vont devoir restituer à l’écran. Cela fait maintenant cinq ans que j’ai quitté cette école et me retrouver sur ces lieux chargés de souvenirs est toujours aussi difficile émotionnellement. On nous a appris à regarder devant nous et à ne jamais revenir en arrière.

J’éprouve un véritable pincement au cœur lorsque nous descendons du train. Quelques journalistes locaux sont déjà là qui nous interpellent pour prendre des photos et arracher quelques mots à Djimon ou Benoît. Il s’agit pour moi d’une expérience totalement nouvelle, pas forcément toujours agréable, mais il va bien falloir que je m’habitue à ce genre de situation. Les acteurs débarquent comme de véritables touristes, ainsi que l’explique lui-même Benoît. Ils sont encore loin d’imaginer les rencontres qu’ils vont faire dans cet univers très spécial, cette famille de commandos marine dont je suis le seul fils légitime au sein de notre groupe.

Nous sommes accueillis par mes frères d’armes et de cœur. J’ai conscience que nous n’avons pas le droit de les décevoir, moi le premier, car ma présence sur zone est le sésame qui va leur faire ouvrir les portes d’un milieu très fermé en même temps qu’ils vont nous apporter tout le soutien nécessaire sur le plan matériel, physique ou psychologique. C’est ainsi que cela fonctionne chez nous. À partir du moment où vous êtes introduit et parrainé par quelqu’un de « la famille », toutes les portes peuvent s’ouvrir. Mais, si vous décevez ou si vous trahissez la confiance que l’on a placée en vous, elles risquent aussi de se refermer à tout jamais.

Malgré les départs en mission des uns ou des autres, je retrouve plusieurs de

mes compagnons dans une atmosphère chargée de joie et d'émotion. J'ai presque l'impression de vivre un bain de foule devant le regard incrédule des acteurs qui, pour une fois, sont relégués à l'arrière-plan. Ils commencent seulement à comprendre quel peut être l'état d'esprit qui règne dans ces lieux et la force des liens qui unissent les commandos, quels que soient leurs distinctions ou leurs grades.

Nous allons passer une semaine entière à tirer avec toutes les armes, à crapahuter sur les dunes de sable de Gâvres, à boire le café dans les escouades et à discuter avec les hommes des différents commandos, depuis les matelots jusqu'au commandant Tafiz, grand admirateur de Djimon pour son rôle dans *Gladiateur*.

Parallèlement, j'organise quelques rendez-vous individuels entre les acteurs et des « personnages réels » dont ils pourraient s'inspirer pour coller le mieux possible à la réalité. J'initie ainsi une rencontre entre Raphaël, qui va interpréter le rôle d'Elias, et Jerry, un ancien « jeune » que j'ai contribué à former. Chez les commandos, les mots « jeune » et « ancien » ne sont pas péjoratifs, bien au contraire. Ils représentent beaucoup car il important d'avoir été le « jeune » pour devenir un jour l'« ancien », avec tout ce que cela peut évoquer au niveau des compétences, des acquis et de la fierté.

Je demande à Jerry d'expliquer à Raphaël la vie d'un tireur d'élite et ce qu'il peut ressentir dans le cadre d'une mission. Avant de les laisser discuter tous les deux, je chuchote à l'oreille de Jerry de prendre soin de Raphaël, en qui j'ai une grande confiance. Je sais qu'il restera discret sur ce qu'il entendra et qu'il ne s'en servira que pour mieux s'imprégner d'une vie qu'il ne connaît pas dans le seul but de jouer son rôle à la perfection. Il est d'ailleurs étonnant de constater les points communs qui peuvent exister entre Jerry et Raphaël. Tous deux sont des professionnels qui partagent la jeunesse, la beauté et le sourire. Malgré les contraintes respectives de leurs métiers, ils savent toujours faire preuve de gentillesse.

J'ai moi-même vécu des moments très forts avec Jerry qui a été mon « jeune » lors d'une mission africaine qui s'est déroulée en dans des circonstances bien particulières. Nous avons vécu avec mon escouade des faits inoubliables dont nous ne sommes pas tous sortis indemnes. Ces moments qui nous ont marqués à vie, nous les avons tous vécus de manière différente, mais ils sont restés ancrés en nous et il nous suffit de nous regarder pour le comprendre.

À mesure que les jours passent, je vois mes acteurs changer. Benoît, qui est un passionné, montre une grande curiosité pour les armes. Il est toujours

volontaire pour des séances de tir, quelles que soient les armes à disposition.

Djimon prend la dimension de son rôle de chef. Il reste toujours dans la perfection lors des préparations d'exercice d'entraînement. Il écoute autant qu'il observe et prend conscience de la fraternité qui unit tous ces frères d'armes en dépit des différences de couleur de peau, de religion ou d'origine.

Denis, lui, ne peut s'empêcher de poser des questions pour mieux s'imprégner des mimiques des commandos et de leur langage. Il éprouve un désir profond d'être impeccable, d'être le meilleur afin d'être le plus crédible possible à l'écran et de ne surtout pas décevoir la confiance que tous ces hommes ont placée en lui.

Raphaël comprend ce que peut être la recherche de la finesse et de la perfection chez les tireurs d'élite sans jamais poser de question déplacée. C'est un acteur-né, doté d'une sensibilité à fleur de peau, capable d'un réalisme impressionnant. Il s'imprègne de ce que peut lui confier Jerry et se prépare à porter à son tour l'étiquette de « jeune ». Il a les pieds sur terre et déborde d'une énergie bénéfique à tous ceux qui l'entourent.

Alain quant à lui est dans son élément. Son cursus de cascadeur cadreur lui fait apprécier à sa juste valeur la précision des gestes des commandos, réglés comme du papier à musique. Il est très à l'aise dans cette ambiance particulière et réussit même l'exploit de retrouver quelqu'un qu'il avait rencontré lors d'un précédent tournage en Afrique.

Je ne suis vraiment pas déçu par leur comportement, ce qui était ma plus grande crainte quand j'avais programmé cette invitation à venir découvrir *mon* domaine et *mon* jardin secret. En revanche, ils ont rapidement compris que cette invitation ne valait pas pour un hôtel cinq étoiles, un restaurant gastronomique ou un centre de vacances, mais ils n'en ont pas moins fait preuve d'un bon esprit. Un jour, à l'occasion d'une pause et à la demande de Denis, je les conduis tous sur le parcours commando afin qu'ils découvrent le fameux « mur breton ». Il me faut ici préciser que le réalisateur, Stéphane Rybojad, avait pris soin de leur faire visionner son documentaire *À l'école des bérets verts*, ce qui avait attisé mes craintes et mes réserves avant que je ne les rencontre pour la première fois.

Arrivés devant l'obstacle comme au bon vieux temps, il me semble lire dans leurs pensées qu'ils apprécieraient une démonstration *in situ*. Je franchis l'obstacle devant eux puis, comme tout bon instructeur ayant fait sa démonstration, je les invite à se présenter à leur tour devant lui. Je peux vous assurer qu'ils font de leur mieux pour franchir ce mur légendaire, et ils y parviennent finalement tous. Je n'irai pas jusqu'à décrire les ruses ou les artifices employés par certains d'entre eux, mais l'obstacle a été franchi, ce qui était bien

le but de l'exercice.

Au bout d'une dizaine de jours, à force de travail et de professionnalisme, je me rends compte que ces comédiens arrivent désormais à ressembler à de véritables commandos marine. Pour en avoir le cœur net, je décide après notre repas de leur faire prendre la direction du foyer de la base afin de leur offrir un café. En chemin, bien sûr, nous croisons de jeunes recrues fraîches émoulues en stage de spécialisation. En voyant nos tenues de baroud et nos têtes de voyous, les stagiaires nous saluent comme si nous étions un team de retour de mission. À ce moment-là, j'ai alors la conviction que les acteurs se sont réellement glissés dans la peau de leurs personnages. J'attends que les stagiaires s'éloignent et que nous avancions jusqu'au carrefour suivant, puis je prends le temps d'expliquer aux acteurs pourquoi les jeunes stagiaires nous ont salués. Je vois alors leurs yeux briller de joie et de fierté à l'idée que leurs personnages ont pris corps et qu'ils sont capables de faire illusion auprès de jeunes recrues. J'ai plaisir à partager leur bonheur.

* * *

Nous allons bientôt décoller pour le Tadjikistan où doit se dérouler une grande partie du tournage. Nous, c'est-à-dire pas seulement les acteurs et le réalisateur, mais une équipe de 120 personnes embarquant avec elle plus de 8 tonnes de matériel !

Après avoir fait enregistrer mes bagages, je me suis assis sur un banc métallique en attendant que Denis revienne avec le café qu'il m'a promis. Il compte bien me présenter à Diane Kruger, qu'il a vue arriver dans le hall d'embarquement, mais c'est en fait Stéphane qui prend l'initiative de nous présenter l'un à l'autre alors que nous allons bientôt monter dans l'avion. Accompagnée de son assistante, Peti, elle est coiffée d'un panama blanc et vêtue d'un fuseau marron clair et d'un pull. Nous échangeons quelques formules de politesse, ce qui me suffit pour voir qu'il s'agit d'une très belle femme à la simplicité déconcertante. Cela me rassure car j'ai beau avoir passé beaucoup de temps avec Denis et Raphaël, qui m'ont prodigué toutes sortes de conseils sur la manière d'aborder le métier d'acteur ou mon rôle, je ne me vois toujours pas dans la peau d'un comédien. Je me suis donc conditionné pour me convaincre que je partais en exercice dans le cadre de mon ancien métier de commando. Je suis Marius et j'ai simplement repris le service au sein d'un nouveau team composé de jeunes. D'ailleurs, comme ce fut le cas lors du tournage du documentaire, je suis toujours capable de faire abstraction des caméras et de tout le barnum de techniciens qui les accompagne. Alors, je m'en tiens à cette idée de

mission plutôt que de tournage et je me répète la devise de « Bouvier », un ancien du commando de Montfort qui avait été instructeur au stage avec moi : « Qu'il est bon de ne rien faire quand tout s'agite autour de toi… »

À la demande officieuse de Stéphane (l'homme à la casquette) et de Thierry (l'homme aux pompes italiennes), je suis également chargé de veiller à la sécurité de cette équipe que je m'amuse à surnommer « le cirque ambulant en vadrouille ». Cela me conforte dans le rôle de Marius le commando plutôt que dans celui de Marius l'acteur.

L'avion se pose de longues heures plus tard à Douchanbé, capitale du Tadjikistan. Stéphane a choisi ce pays frontalier avec l'Afghanistan afin de tourner son film au plus près des conditions réelles, dans de vrais paysages semblables à ceux de l'Afghanistan et parmi une population qui partage de nombreuses caractéristiques avec les Afghans. L'ethnie tadjike, à laquelle appartenait le regretté commandant Massoud, se partage ainsi entre le Tadjikistan, l'Afghanistan, l'Ouzbékistan et l'Iran. Cette volonté du réalisateur de tourner au plus près de la réalité permet de ne pas tricher et de plonger très rapidement dans le grand bain. En fait, Stéphane travaille comme un vrai soldat. Il en possède même l'esprit depuis déjà bien des années.

Nous passons une première courte nuit dans le magnifique hôtel cinq étoiles Hyatt de Douchanbé, qui est aussi luxueux et moderne que le pays est rustique et austère, mais cette étape n'est qu'un leurre. Nous reprenons la route dès le lendemain matin à 5 heures pour un périple de dix-huit heures en 4x4 sous bonne escorte afin de gagner la région du Pamir, un massif montagneux se prolongeant en Afghanistan à travers la chaîne de l'Hindou Kouch. Pour les techniciens et les acteurs, c'est la soupe à la grimace. Ils n'ont pas vraiment l'habitude de traîner leurs guêtres au milieu de nulle part, encore moins dans un confort très éloigné des standards de l'industrie cinématographique. Pour Stéphane, alors que toute sa troupe embarque vers l'inconnu, l'heure est au doute.

Il a pourtant pris soin de repérer tous les sites de tournage et de m'en exposer les moindres détails lors d'un repas à Paris, mais il y a toujours un fossé entre la théorie et la pratique. Thierry et lui doivent respecter leur planning de production, veiller à ce que la logistique suive, rassurer leurs partenaires quant au bon déroulement des opérations, être aux petits soins pour les acteurs et les techniciens, rassurer les uns et encourager les autres tout en gérant la fatigue, le stress, les aléas climatiques ou techniques. Heureusement, nous découvrons en même temps un pays dix fois plus magnifique et grandiose que tout ce que nous avions imaginé.

Nous restons près de trois mois sur zone et vivons mille petites aventures : un

poser d'hélicoptère en Afghanistan, des heures et des heures de route sur des pistes cahoteuses, des nuits passées sous la yourte ou dans des locaux délabrés, des contacts inoubliables avec les populations locales, etc.

À l'issue des prises de vues dans le Pamir, nous reprenons l'avion – l'avion civil d'une compagnie aérienne russe – pour repartir à Douchanbé en passant par le « corridor de la Mort », le nom que donnent les pilotes russes au survol qu'il faut effectuer au-dessus des barrières rocheuses dans des conditions de visibilité parfois approximatives. Plusieurs techniciens portent l'angoisse sur le visage avant de grimper dans le tagazou[2] qui doit nous faire goûter aux joies de l'altitude, mais je garde plus particulièrement en mémoire l'effroi qui se lit dans les yeux bleus de Denis, acteur magnifique dans le rôle de Lucas. Il semble dix fois plus stressé que tous les techniciens réunis. Après en avoir discuté avec lui, j'en comprends la raison. Avant de prendre l'avion à Paris pour partir sur le tournage, il est allé consulter sa voyante. Qui lui a annoncé qu'il ne lui fallait surtout pas monter en avion car, à coup sûr, celui-ci s'écraserait. Après avoir atterri en toute sécurité à Douchanbé et pris la route pour gagner le Pamir, il avait sans doute cru le danger passé. Mais, à l'évocation de ce corridor de la Mort, il se dit à présent que la prophétie de sa voyante va se réaliser. Il effectue finalement le vol sur le siège situé à côté du mien, mais ne se détend réellement que lorsque l'avion se pose enfin à Douchanbé en un seul morceau. J'en profite alors pour lui conseiller sérieusement de se faire rembourser par sa diseuse de bonne aventure… Que de bons souvenirs et de fous rires autour de cette affaire de voyance à deux sous !

Nous basculons ensuite sur la corne de l'Afrique, région chère à mon cœur. En atterrissant à Djibouti, j'ai presque l'impression de me retrouver chez moi en redécouvrant les odeurs et les visages des gens de ce pays où j'ai passé de nombreux mois, voire quelques années, lors de mon parcours en tant que commando. M'y sentant comme un poisson dans l'eau, je vais rapidement retrouver mes marques et mes amis, qu'ils soient africains ou commandos présents sur zone. Les Afars nous accompagnent tout au long du tournage, mandatés par une société locale spécialisée dans les excursions sur ce vaste territoire dont le patron, Nicolas, embauche parfois quelques anciens commandos pour des missions d'accompagnement en zone sensible.

Entre deux prises de vues, je sers de guide et de négociateur à toute l'équipe en faisant découvrir les quartiers typiques ou les « caisses », ces lieux incontournables pour quiconque souhaite rapporter des souvenirs locaux. Raphaël m'accompagne à l'occasion d'une de ces visites où je suis salué par

quelques connaissances ou par les vendeurs qui se rappellent à mon bon souvenir, mais il prend aussi le temps d'observer la manière dont je me comporte et dont je négocie. Le lendemain, il refait un parcours similaire en négociant lui-même ses achats à l'aide des mimiques ou des expressions qu'il m'a vu utiliser la veille. C'est un acteur terriblement talentueux, et sûrement promis à une grande carrière.

Diane m'a également suivi dans ce dédale de boutiques et d'échoppes d'un autre temps. Avec une simplicité et une légèreté dignes de la grande dame qu'elle est, elle a acheté de jolis tissus et foulards locaux tout en prenant soin de négocier. Elle ne joue aucun rôle dans sa vie privée et reflète une nature authentique, bien éloignée de tous les clichés véhiculés par une certaine presse indélicate.

De son côté, Benoît s'est remis au sport. Il squatte le tapis de course situé dans la salle de sport de l'hôtel. Assidu et volontaire, déterminé et doté d'un caractère bien trempé, c'est également quelqu'un d'attachant qui vibre pour ses passions, que ce soit la comédie ou la photographie.

Je lui ai présenté mon bijoutier africain d'origine sénégalaise, Mamadou avec qui je travaille depuis des années. En 1999, je l'avais même propulsé bijoutier officiel des commandos à Arta, camp de base de la marine sur le territoire. Depuis, il a continué à travailler avec ces soldats de la mer et à faire chavirer les cœurs de leurs promises en transformant son métal précieux dans la pure tradition ancestrale du bijoutier. À l'occasion du tournage sur ses terres, nous ouvrons un livre d'or dans sa petite bijouterie du centre-ville de Djibouti, dans lequel Benoît et Denis lui font l'honneur d'une dédicace.

Que Dieu te protège, mon frère Mamadou, ainsi que toute ta famille.

Tchéky Karyo, qui joue le rôle de l'amiral Guezennec, n'a pas participé aux scènes tournées au Tadjikistan car son personnage intervient principalement dans les séquences djiboutiennes. Je le découvre dans le hall de notre hôtel alors qu'il vient d'effectuer son premier jour de tournage sous une chaleur écrasante. Trempé de sueur, il est en train d'ôter sa veste de treillis camouflé alors que je sors de la salle de sport en short et T-shirt. Cela fait maintenant plusieurs semaines que je baigne dans l'atmosphère de production du film et je le salue avec nonchalance, comme si j'étais un acteur chevronné cherchant à rassurer le petit nouveau.

« Bonjour, ça va pour ce premier jour de tournage ? Tout s'est bien passé ?

– Impeccable, mais grosse chaleur. Ça fait drôle de passer du froid parisien à cette fournaise, mais sinon tout va très bien, au top. Et toi, tu tournes dans l'après-midi ?

– Oui. Allez, à plus tard et bonne journée ! »

En même temps que je lui parle, je réalise que je ne m'adresse pas à un camarade d'escouade, mais bien à un acteur renommé. Moi qui suis novice en la matière, j'ai le toupet de lui demander s'il a survécu à son premier jour de tournage ! Il me répond pourtant sans se formaliser, démontrant ainsi sa grande modestie. Quand nous dînons plus tard sur la terrasse de l'hôtel, face à l'océan Indien, je continue à être impressionné par sa discrétion et son calme. Il se dégage de lui une grande sérénité et un charisme qui forcent le respect.

Je connais les extrêmes pour les avoir pratiqués tout au long de ma vie, mais mes nouveaux camarades acteurs qui ne les connaissent pas vont bientôt les découvrir par l'intermédiaire de Stéphane et de son binôme Thierry. Après les paysages déchiquetés du Tadjikistan et les plateaux désertiques de Djibouti, nous nous envolons en effet pour les sommets enneigés de Chamonix. En résumé, le thermomètre va passer de plus de 50 °C à -27 °C. Cette transition, qui n'est pas insurmontable pour des commandos, n'en reflète pas moins la détermination du réalisateur à frapper son film au sceau de l'authenticité. Certains auraient pu faire le choix d'un tournage en studio avec de la neige carbonique ou des effets spéciaux, mais Stéphane préfère que nous portions sur nos visages la morsure du froid et la fatigue qu'il entraîne tout en engrangeant des images somptueuses. L'important est de disposer d'une garde-robe bien garnie et surtout d'être capable d'anticiper afin de pallier les « cas non conformes », selon une expression militaire.

À l'issue des trois mois de tournage, je me sens comme étourdi de bonheur. Cette aventure en compagnie d'un réalisateur affichant un calme olympien malgré les aléas et un cirque ambulant d'une centaine de personnes charriant des tonnes de matériel m'a bluffé. J'ai découvert dans l'équipe montée par Stéphane et Thierry une bande de techniciens performants et, malgré quelques divergences d'opinion ou d'idéologie, j'ai pu constater leur professionnalisme, leur investissement personnel et les valeurs humaines qu'ils défendent. Je me demande même si Stéphane ne porte pas l'éternelle casquette le signalant comme réalisateur avec autant de fierté que nous autres, commandos marine, portons notre béret vert ! J'ai été impressionné par tous ces corps de métier – lumière, son, maquillage, effets spéciaux, décors, régie, cascades, accessoires, organisation générale, et j'en oublie. Que de passion et de bonheur dans l'exécution de leur travail au quotidien sans qu'ils cessent jamais de s'émerveiller de leur métier. J'ai rencontré des gens formidables et passionnés, des acteurs, bien sûr, mais aussi quantité de techniciens anonymes, toujours les

premiers à l'œuvre et les derniers à finir, sans jamais se plaindre et vivant chaque instant comme si le temps n'avait pas de prise sur eux.

Une chaleureuse pensée également pour Diane, qui, grâce à un professionnalisme hors normes, a supporté ces conditions extrêmes sans jamais rechigner, mais aussi pour mon grand frère de cœur africain Djimon, qui a souffert du froid et du vent glacial de Chamonix qui nous faisait tous, sans la moindre exception, grelotter jusqu'aux os.

J'avais, il faut bien l'avouer, des idées préconçues sur cet univers où, pensais-je, tout le monde couche avec tout le monde, on gagne beaucoup d'argent et on fait la fiesta tous les soirs. C'était peut-être l'exception qui confirme la règle, mais le fait est que je n'ai couché avec personne, que je ne suis pas plus riche qu'avant et que je n'ai participé à aucune soirée façon Eddie Barclay. Bien au contraire, j'ai été témoin de l'abnégation folle et de la force quasi monastique de Stéphane et de Thierry, qui ont pris des risques insensés pour mener à terme ce projet qui leur tenait à cœur. Loin de me perdre dans un tourbillon de strass, j'ai même profité des pays traversés pour retrouver mes marques et pratiquer quelques évasions en solitaire. Une sorte de retour aux sources après plus de quatre ans passés dans la sûreté portuaire, entrecoupés de quelques périodes de réserve opérationnelle à Toulon.

En fait, j'ai changé mon fusil d'épaule. Je me suis senti à l'aise dans ce milieu et j'espère que les techniciens, de leur côté, ont pu se faire une autre vision des militaires et des forces spéciales que celle qu'ils pouvaient avoir avant de se lancer dans cette aventure.

Je ne vais plus au cinéma de la même manière. Quand un film ne me plaît pas, je suis moins acerbe dans mes critiques car je suis désormais conscient du fait qu'il a été façonné par une armée de passionnés, acteurs et techniciens de tous horizons, ayant travaillé sous la responsabilité d'un réalisateur et d'un producteur passionnés eux aussi et désireux de transmettre leur sensibilité et leurs convictions à travers l'image – dans l'espoir, toujours incertain, que le public sera au rendez-vous.

Je ne me sentais pas l'âme d'un acteur, mais j'ai été bien encadré et conseillé par Denis, Raphaël et tout le team, qui ont su me donner confiance en moi et me prodiguer quelques tuyaux sur les erreurs de débutant à ne pas commettre. Le fait de jouer « mon propre rôle » m'a bien sûr été d'une grande aide pour parvenir à donner le meilleur de moi-même dans cette formidable aventure humaine. « Commando un jour, commando toujours », dit le dicton.

Début décembre 2011, j'ai repris tout à fait normalement ma casquette de

responsable sûreté tout en gardant au fond de moi le souvenir de cette aventure cinématographique. J'ai continué à donner un coup de main à mes amis de Memento au cours de reportages à Marseille, et j'ai la chance de tenir à l'occasion quelques seconds rôles dans des séries télévisées ou des longs métrages. Pour autant je n'ai aucune prétention de ce côté-là et ne tire pas de plans sur la comète.

Je vis comme j'ai toujours vécu, au jour le jour, en préservant et en protégeant ma famille afin qu'elle ne manque jamais de rien, et en gardant à l'esprit que tout peut s'arrêter en une fraction de seconde. Sur ce plan, je n'ai pas changé depuis l'enfance.

Je constate simplement que tout est affaire de rencontres et d'hommes. Les choses se font bien souvent par le plus grand des hasards, sans qu'il soit forcément nécessaire de le provoquer. Il faut juste avoir le courage de saisir l'opportunité et de jouer les nouvelles cartes que la vie vous donne sans pour autant tendre la joue.

Je suis un partisan de la volonté et de la détermination, à condition que ces sentiments s'expriment dans le respect de l'autre. Je ne pense pas que l'on puisse tricher continuellement ou prendre la mauvaise direction sans s'exposer un jour ou l'autre à un violent retour de manivelle.

Les cartes du destin ne sont valables que si vous ne trahissez jamais les vraies valeurs qui fondent la vie.

---

1. Bateau muni de deux mâts, un grand mât et un mât de misaine.

2. Un avion, en argot.

Postface

Un jour…

Pour la deuxième fois, j'enfonce le calibre au fond de ma bouche dans l'espoir que j'aurai le courage d'appuyer sur cette putain de détente pour me faire sauter le caisson. L'acier planté au plus profond de ma gorge me donne seulement la nausée avant de faire couler les larmes sur mes joues.

Qu'est-ce que je fous, bordel ! Trop de souvenirs et d'images défilent dans ma tête. Il m'est impossible d'en parler à mes proches ou à mes frères d'armes. Jamais nous ne parlons entre camarades de ces situations ou de ces états d'âmes propres à chacun d'entre nous, pauvres mortels. Il n'est question là ni de lâcheté ou de courage, ni d'une perte de repères ou d'une distanciation avec la réalité, simplement de l'envie impérieuse que tout s'arrête par la grâce d'une arme à feu dont personne ne connaît mieux que nous l'efficacité à prendre une vie en l'espace d'une seconde.

J'ai tout préparé pour limiter les effets collatéraux et pour que les miens soient à l'abri du besoin, en faisant cependant abstraction de la douleur ou des conséquences morales que mon acte pourrait avoir sur eux.

Mais tu t'es vu, toi, le « grand » Marius ! C'est toi qui vas commettre ce geste alors que tu vends la force, l'honneur et le courage ? Tu refuses de t'allonger sur un divan pour parler à un thérapeute en raison de tes préjugés et tu préfères apaiser tes tourments en buvant plutôt une bière entre compagnons de galère et chiens de guerre ? Alors oublie tout ça ! Toi-même, tu n'as jamais compris ce « jeune » compagnon qui s'est tiré une balle dans la tête en ne laissant qu'un mot exprimant son profond désir d'être enterré par ses camarades coiffés de leur béret vert.

Les pensées se bousculent dans ma tête. Les images défilent, joyeuses ou morbides. Des paysages, des événements, des visages, des proches, des camarades, des bonheurs, des souffrances… Je revois l'un de mes meilleurs amis et plus fidèles adjoints qui, un jour en Bretagne, malgré son passé de nageur de combat et de tireur d'élite hors pair ayant fait ses preuves à plusieurs reprises en Afghanistan, revêt après une dispute familiale son costume de mariage pour aller

mettre fin à ses jours en se balançant au bout d'une corde dans la remise attenante à sa longère. Si Greg ne l'avait pas rejoint ce soir-là, alerté par un coup de téléphone, j'aurais certainement perdu mon compagnon d'armes.

Au nom de quel droit et de quelle loi, Marius, pourrais-tu commettre l'irréparable ? Allez, mon ami, mon frère, prends ta plume, pose tes mots et déchaîne-toi sur le papier. Raconte ton histoire maintenant que tu commences à vieillir comme le bon vin, même si, au fond de toi, la sève de la violence continue à couler dans tes veines comme un ruisseau intarissable.

Une phrase que j'ai souvent prononcée m'arrache à mes pensées. « Si on abandonne une fois, on abandonnera toujours. On s'habitue à l'autojustification et on ouvre les portes à sa propre défaite. »

Je rouvre les yeux.

Je caresse les cadres contenant les photographies de mes proches et je souris.

Je range mon flingue et prends une profonde inspiration.

Je chéris ma princesse et mes anges.

* * *

La faiblesse indigne et perturbe celui qui, comme nous, a été formé pour devenir une machine prête à tout et incapable de faillir. La possibilité d'une faille, d'une faiblesse, devient aussitôt le symbole d'un échec et d'une perte de crédibilité compte tenu de notre formation et de notre état d'esprit. Nous l'enfouissons en nous, la dissimulons, afin de pouvoir rester froid et lucide dans les opérations que nous devons mener. Mais, comme je l'ai souligné, tricher continuellement vous expose un jour ou l'autre à un violent retour de manivelle. Plutôt que de cacher des faiblesses qui finissent par vous ronger de l'intérieur jusqu'à risquer de faire s'écrouler tout l'édifice que vous avez cru consolider au cours des ans, il vaut mieux les accepter et les affronter. La faiblesse est humaine, elle fait partie de nous, au même titre que le courage ou la force, et il serait illusoire de croire que nous pouvons l'éviter. Je commence à peine à le comprendre.

J'ai 47 ans et je suis assis à ma place de chef de famille, au bout de la table, sur la terrasse de ma maison orientée plein sud. Je me demande si j'ai réussi ma vie, si ma femme et mes enfants sont conscients de l'amour débordant que je leur porte malgré mon parcours et mes incertitudes. Oui, je vous aime et je vous chéris, mais je sais aussi qu'il faut continuer à anticiper pour ne jamais trahir ses valeurs.

L’essentiel n’est pas dans l’excellent côtes-du-rhône que je déguste, ni dans cette maison de rêve où je peux accueillir mes amis et mes proches, car tout cela relève du matériel, éphémère, fragile, et finalement sans importance. L’essentiel se trouve dans le plaisir qu’on a à vivre, à aimer et à partager en restant droit et digne, en continuant à avancer sans jamais se renier ni renier ses principes.

Ma femme, mes enfants, j’espère avoir réussi à vous aimer.

Ami lecteur, j’espère avoir réussi à te passionner et à partager avec toi les cartes de la vie, de *ma* vie, même si je ne les ai pas toutes abattues.

La vie est un combat que chacun doit mener avec volonté et humanité. Elle ne peut avoir de valeur que par une conduite irréprochable basée sur l’honnêteté, la droiture et le respect. Quelle que soit notre appartenance sociale, nous pouvons toujours débuter par un parcours chaotique, mais ces cartes, nous les avons en main et nous devons les garder en sachant jouer les atouts qui nous permettront d’avancer sans jamais craindre de se regarder en face. La volonté doit être inébranlable. Il faut être fier des tâches que l’on veut accomplir et savoir composer avec les mauvaises cartes de la donne initiale car on est seul capable de faire basculer le jeu en sa faveur et de faire sourire la chance. Cette chance, il faut la provoquer et non pas l’attendre. Il faut saisir les opportunités, les bonnes, en sachant que rien ne se fait en un jour. Chaque bataille remportée nous rapproche de la grande victoire du lendemain si elle est menée avec conviction, amour et droiture.

Potius mori quam foedari.[1]

* * *

1. *Plutôt la mort que la souillure* (devise du commando de Montfort).

Epilogue

Cabossé, voila souvent le terme que j'emploie pour me définir. J'ai été cabossé et je le suis encore, mais qui ne l'est pas ? La vie est un parcours initiatique où rien ne se fait de manière linéaire. Le chemin parfait n'existe pas et dans ce trajet, quel qu'il soit, reste la leçon de morale que l'on peut tirer de ses expériences afin de mieux se construire. Chaque homme, quel que soit son pays ou sa destinée, est amené à traverser des périodes qui vont lui permettre d'évoluer ou de se perdre à tout jamais.

Je ne suis pas un donneur de leçons, encore moins un juge. Comme tout le monde sur cette terre, je souffre de mes forces et de mes faiblesses que j'ai partagées avec vous et qui m'ont permis d'avancer contre vents et marées. Au fil des ans, j'ai appris à décrypter ce qui pouvait me toucher ou me bouleverser en essayant d'en tirer les leçons et d'en retenir les aspects positifs tout en rejetant ce qui pouvait nuire ou blesser mon entourage. Je ne me suis jamais remis de la blessure provoquée par la mort de mon père et celle-ci restera ouverte jusqu'à ce que je disparaisse à mon tour, mais elle m'a pourtant aidé à me forger une volonté de fer, à avancer et à me battre en essayant de ne jamais le décevoir.

Que vous soyez fils de putain ou enfant de reine, votre mère reste le berceau de votre existence à venir et, pour cela, j'aime ma mère. J'ai beaucoup parlé avec elle et ne doute plus aujourd'hui de son amour.

Mon frère et mes sœurs sont le prolongement de ma vie et de mon sang et, même si je ne suis pas aussi présent qu'ils le souhaiteraient, ils savent qu'ils peuvent toujours compter sur moi si le besoin s'en fait sentir. La famille est un pilier qui, même fendu, doit être entretenu en permanence afin que rien ne se perde et que tout puisse se transmettre.

Mon amour pour ma femme et mes fils n'est pas mesurable. Ils demeurent un soutien essentiel de mes jours et de mes nuits sans lequel je ne pourrais avancer ou me remettre en question. C'est à travers eux et pour eux que j'essaie de me surpasser et de montrer l'exemple, afin qu'ils puissent garder au fond de leur cœur un peu de hauteur et de bravoure qu'ils pourront ensuite transmettre à leurs propres enfants.

Je souhaiterais maintenant conclure en partageant avec vous le célèbre poème *If*, de Rudyard Kipling, que j'ai affiché chez moi et que j'ai souvent lu à mes trois fils, au même titre que le *Hagakure*[1], le grand livre secret des samouraïs, qu'ils ont tous trois reçu en cadeau dédicacé quand l'âge de raison est arrivé – pour autant qu'il existe un âge de raison.

Je vous laisse le soin de terminer ce voyage avec ce texte, ces mots, ces écrits…

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d’un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire,
Tu seras un homme, mon fils.

(Traduit de l’anglais par André Maurois, 1918.)

* * *

Votre avis nous intéresse !
Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

---

1. Compilation des pensées et des enseignements du samouraï Jocho Yamamoto (1659-1719).

Parcours commando
Copyright © Marius 2013

Nimrod / Movie Planet 2016

Adapté par Franck Mirmont et Véronique Duthille

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

e-ISBN : 9782915243703

© 2016, version numérique Primento et Éditions Nimrod

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs

Issu d'une fratrie de quatre enfants, le jeune Alain est le seul à être confié à l'Assistance publique. Privé d'amour et de repères familiaux, Alain entame sa vie d'adulte en s'inscrivant dans une faculté de droit, mais il délaisse rapidement les bancs de l'université pour passer de plus en plus de temps avec sa bande d'amis, des garçons qui partagent avec lui la même fascination pour Michael Corleone, le « héros » du film *Le Parrain*. Ensemble, ils décident de se faire une place au sein de la petite voyoucratie marseillaise en enchaînant les délits.

À la faveur d'une rencontre aussi brutale qu'inattendue, le jeune homme comprend cependant que cette existence l'entraîne vers un avenir incertain. Il rompt alors avec son milieu pour rejoindre l'école des fusiliers marins de Lorient, avant de se porter volontaire pour le stage commando. Là, les épreuves endurées seront autant d'étapes lui permettant d'expier les erreurs du passé et de devenir un autre homme : Marius, soldat de légende de l'armée française.

Après une carrière opérationnelle sur laquelle il lève un voile discret, que ce soit au Liban, à Djibouti, en France ou en Côte d'Ivoire, Marius devient instructeur commando. Le documentaire *À l'école des bérets verts* le fait alors passer de l'ombre à la lumière. En 2011, il interprète quasiment son propre rôle dans le film *Forces spéciales*, de Stéphane Rybojad.

Plus qu'un récit autobiographique, *Parcours commando* est l'histoire extraordinaire d'un homme qui a su combattre ses démons intérieurs pour aller « chercher la foi » et vivre un destin hors du commun.

www.nimrod.fr

21 €

9 782915 243550

© Photo Jeff Maunoury - design Henry Steadman